Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Salone
6-V-29

Google

Digitized by Google

III 6 V 23

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Digitized by Google

POUR PARAITRE DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

UN VOLUME PAR SEMAINE

LES MÉMOIRES DU DIABLE.	2 vol.
CONFESSION GÉNÉRALE.	2 —
LES DEUX CADAVRES.	1 —
LES QUATRE SŒURS.	1 —
AU JOUR LE JOUR	1 —
MARGUERITE. — LE MAITRE D'ÉCOLE.	1 —
HUIT JOURS AU CHATEAU.	1 —

Les autres ouvrages paraîtront successivement.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

1.9174

CONFESSION
GÉNÉRALE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

I

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

CONFESSION GÉNÉRALE

I

LE CHAMP-DES-BATAILLES.

Le 19 décembre 1793, l'armée républicaine entra à Toulon. Le lendemain, un ordre du jour des représentants du peuple enjoignait aux habitants de cette ville de se rendre tous au Champ-des-Batailles, hommes et femmes, enfants et vieillards; il prescrivait en outre à chacun de laisser ouvertes toutes les portes de sa maison, pour que les patrouilles qui devaient parcourir les rues pussent pénétrer partout et s'assurer que nul ne se tenait caché chez soi.

Le 21 décembre, donc, toute la population, inquiète et consternée, se dirigea vers la place désignée. Qu'allait-il arriver ? on l'ignorait. Dans le petit nombre de groupes où l'on osait échanger quelques mots à voix basse, on croyait deviner dans cette mesure extraordinaire l'organisation d'un pillage facile et qui n'éprouverait aucune résistance; on supposait qu'en enlevant tous leurs biens mobiliers aux habitants de Toulon, la république voulait leur faire payer la perte immense que cette ville avait fait subir à la France en se donnant aux Anglais avec sa marine et ses arsenaux; on disait que les représentants du peuple avaient préféré ce châtiment aux exécutions sanglantes dont le pays commençait à se lasser. Ceux qui pensaient ainsi s'attendaient à ne trouver, à leur retour du Champ-des-Batailles, que des maisons vides et dévastées ; et cependant ils marchaient vers le rendez-vous général avec une sorte de résignation satisfaite, car ils s'estimaient heureux de ne pas payer plus cher la

trahison de leur ville. D'autres, qui se souvenaient des massacres de Lyon et de ces rapports furieux où Fouché ne parlait pas moins que d'effacer du sol français cette ville entière; d'autres, dis-je, en voyant de quel châtiment on avait puni une simple révolte, jugeaient de celui qu'on pouvait réserver à la rébellion d'une cité qui avait appelé l'étranger dans son sein, et s'imaginaient que tout ce peuple n'était appelé au Champ-des-Batailles que pour y mourir. Parmi ceux-ci, les uns croyaient aller au martyre, les autres à l'expiation, mais tous y marchaient avec la même résignation sombre et taciturne, et nul ne pensait à se soustraire à la mort qui l'attendait.

En effet, ce fut un des phénomènes les plus inouïs de cette époque sanglante, que le courage de tous pour mourir et la lâcheté de tous pour se défendre. On conçoit aisément qu'un homme isolé, condamné à mort par la loi, ne tente pas sur l'échafaud une lutte désespérée avec le bourreau, bien que cette lutte ne puisse pas avoir un résultat plus fatal que celui auquel il marche. A côté de l'exécuteur, qui n'est qu'un homme, il y a une force toute-puissante, qui n'est qu'une ombre invisible, mais qui s'appelle la société, et qui tient en sa main ce glaive immense qu'on appelle la loi et qui atteint partout. C'est cette ombre colossale qui frappe le condamné du sentiment de son impuissance, et qui lui enlève jusqu'à l'idée de lutter avec un être qu'il est impossible de fuir et de vaincre. Car c'est toute une contrée à franchir ou des millions d'hommes à exterminer. Mais, dans les temps de guerre civile, quand les condamnés sont aussi nombreux que les juges, et les victimes plus fortes que les bourreaux; quand la conscience du crime n'accable pas le coupable, quand la toute-puissance du bon droit ne soutient pas la rigueur des arrêts, on ne conçoit pas cette obéissance moutonnière des masses qui vont, dans un désespoir muet, tendre au glaive du bourreau une tête qu'avec la moindre résistance elles pourraient sauver. Ce n'est plus alors qu'un sentiment de lâche terreur qui domine ces masses, ou plutôt c'est une défiance et un mépris insurmontables qui isolent tous les individus : chacun s'abandonne lui-même en se croyant abandonné de tous, et, quoiqu'il reste souvent du courage à tous, on ne le met plus en commun pour se défendre, on le garde pour soi et pour la dignité de sa mort. En de pareilles circonstances, un cri suffirait quelquefois pour éveiller et réunir toutes les volontés séparées; mais chacun craint ou dédaigne de le pousser, et il arrive que les plus faibles et les plus méchants peuvent exterminer sans danger les plus forts et les plus vertueux. Sans doute la conscience du crime qu'elle avait commis devait peser sur la population de Toulon et ajouter la honte de sa

faute à la terreur qui planait alors sur toute la France, pour qu'elle obéît si paisiblement à une mesure aussi exorbitante que celle qui avait été ordonnée par les représentants du peuple. En effet, à l'heure dite, tout le monde était réuni sur le vaste emplacement du Champ-des-Batailles, et bientôt toutes les issues en furent fermées.

Les canons, la gueule tournée vers les prisonniers, menaçaient de leur mitraille le moindre mouvement violent qui se fût manifesté dans cette foule. Des soldats formaient un mur hérissé de baïonnettes et qui semblait prêt à se resserrer sur ces infortunés et à achever l'œuvre de destruction de l'artillerie, lorsque celle-ci aurait assez éclairci les rangs des victimes pour que les coups ne tuassent plus assez d'hommes à la fois. Un silence solennel, une consternation glacée planaient sur cette vaste enceinte. C'est à peine si quelques hommes osaient se regarder et échanger un dernier adieu dans un muet serrement de mains; c'est à peine si quelques mères pressaient avec plus d'inquiétude leurs enfants sur leur sein. Il y avait dans toutes ces âmes une attente morne, hébétée, stupide; on ne pensait plus ni à soi ni aux autres, on ne pensait ni à la vie mortelle qu'on allait perdre, ni à la vie éternelle où on allait entrer; on attendait, voilà tout.

Tout à coup un long roulement de tambours vint interrompre le silence, et tout à coup aussi cette foule tomba à genoux; elle fit ainsi d'elle-même son premier pas vers la mort, et ce premier pas fut une prière à Dieu, tant il est vrai que Dieu est la dernière espérance et le dernier recours de l'homme! C'en était fait, chacun avait accepté son sort: le canon n'avait qu'à gronder, la mitraille n'avait qu'à passer comme un sanglant bûcheron à travers cette forêt humaine, tous seraient tombés à leur place, et peut-être aucune clameur, aucun cri de désespoir ne fût venu se mêler au retentissement de l'artillerie. Mais aucun bruit, si ce n'est le murmure de dix mille bouches qui priaient, ne suivit le roulement des tambours, et quelques hommes s'étant hasardés à lever les yeux pour voir quel obstacle retardait la mort, aperçurent une troupe d'hommes pénétrant dans le Champ-des-Batailles par une des issues: c'étaient un assez grand nombre de matelots portant chacun une longue perche à la main, au haut de laquelle était attaché un écriteau avec ces mots: PATRIOTES DU THÉMISTOCLE. *Le Thémistocle* était le seul vaisseau qui ne se fût point rendu aux Anglais, et voici quelle récompense les représentants du peuple avaient imaginé d'offrir à cette noble fidélité. Tous les marins de ce vaisseau entrèrent dans cette foule qui s'était relevée à leur aspect: chacun d'eux, armé de sa perche et accompagné de deux soldats, se mit à la par-

courir lentement; de temps à autre il s'arrêtait, désignait du doigt un individu quel qu'il fût, et il lui suffisait de dire : « Voici un traître! » pour que cet individu fût immédiatement entraîné hors du Champ-des-Batailles et fusillé à l'instant même. Il n'y eut pas d'autres informations, d'autres procès, d'autres condamnations. Jamais le boucher ne marqua avec plus d'autorité le bétail qu'il fait conduire à l'abattoir. Combien périrent ce jour-là comme traîtres à la patrie parce que leur visage paraissait suspect à ces hommes qui ne les connaissaient pas! combien d'autres expièrent par la mort le tort d'être connus de l'un de ces hommes! combien enfin durent mourir parce que chacun de ces juges, voulant avoir ses victimes comme les autres, fit tuer les premiers qu'il rencontrait pour ne pas se donner la peine d'aller plus loin! Mais ceux qui envoyèrent le plus de victimes à cet holocauste public furent les hommes qui avaient des ressentiments particuliers : ceux-là, on les reconnaissait à l'activité et à l'inquiétude de leurs recherches. Ils allaient à travers la foule, écartant les indifférents, se levant sur la pointe des pieds pour découvrir de plus loin les proies qu'ils s'étaient promises; tout à coup on les entendait s'écrier d'un ton triomphant : « Celui-là, celui-là! » puis, lorsque la victime choisie passait à côté d'eux, ils avaient le soin de lui dire pourquoi ils la tuaient; et plus le motif était misérable, plus ils s'en vantaient avec une vanité féroce.

Cependant, parmi ces hommes qui poursuivaient leur vengeance à la trace, on pouvait en remarquer un qui avait plusieurs fois parcouru le Champ-des-Batailles dans tous les sens sans avoir encore marqué une seule tête pour la mort. Ce n'était pas générosité, ce n'était pas indifférence, car on voyait, à l'ardente perquisition de ses regards et à la déception furieuse qu'ils exprimaient, que cet homme n'avait pas rencontré la proie qu'il s'était réservée. Quelquefois, lorsqu'il avait traversé un groupe nombreux où il croyait la reconnaître, et qu'il s'apercevait de son erreur, il jetait sur tous ceux qui l'entouraient des regards où il semblait dire qu'il avait soif de se venger sur eux de l'inutilité de ses recherches; mais la haine qui le guidait lui tenait sans doute trop au cœur pour que le sang de vingt victimes pût remplacer celui qu'il voulait répandre, car il reprenait sa course avec une nouvelle ardeur et recommençait avec rage ses actives investigations.

Cependant le jour avançait, toutes les vengeances semblaient épuisées; déjà les patriotes du *Thémistocle*, réunis en un coin du Champ-des-Batailles, annonçaient par leur inactivité qu'ils croyaient avoir largement accompli leur tâche de mort. Quelques-uns, attardés, errants dans la foule, s'en revenaient les yeux baissés et ne cher-

chaient même plus à reconnaître les victimes qu'ils avaient pu oublier. Les représentants du peuple qui présidaient à cette sanglante cérémonie allaient ordonner qu'un nouveau roulement annonçât à tous que l'heure de cette effroyable justice était passée, lorsque le matelot dont nous avons parlé s'arrêta tout à coup devant une jeune fille qui, la tête inclinée sur la poitrine, le regard fixé à terre, semblait être restée étrangère aux horreurs et aux dangers de cette scène. A son aspect le matelot tressaillit d'une joie funeste, et, levant lentement la main vers cette jeune fille, il la désigna à un soldat en lui disant d'une voix sourde : « La voilà ! » A ce mot la jeune fille releva la tête, et, sans porter les yeux sur l'homme qui avait parlé, elle sembla chercher autour d'elle à qui cette désignation pouvait s'adresser. Cette indifférence et cet étonnement parurent exciter dans le matelot un furieux mouvement de rage, car il s'élança vers la jeune fille, et, la jetant avec violence aux soldats qui attendaient, il s'écria : « C'est elle, c'est celle-là ! » Alors elle regarda en face l'homme qui l'envoyait ainsi à la mort, et, à travers l'épouvante qui la saisit tout à coup, on put lire de nouveau l'étonnement qu'elle éprouvait elle-même de sa proscription. A une époque où mourir était la chance de tous les jours, tuer n'était qu'une pitoyable satisfaction pour la vengeance, si la mort qu'elle infligeait n'était assaisonnée de quelque circonstance particulière qui la rendît terrible à ceux qu'elle frappait. Sans doute le matelot fut désappointé du peu d'effet que produisit sa condamnation, et sans doute il supposa que sa victime comprendrait mieux l'horreur de son sort en connaissant la main qui le lui faisait, car il se posa devant elle en se croisant les bras et lui dit :

— Je suis Jean Mirot. — Jean Mirot ! répéta la jeune fille avec la même expression de surprise ; Jean Mirot ! redit-elle en semblant chercher ce nom dans ses souvenirs. Puis elle secoua lentement la tête comme quelqu'un qui ne l'y avait pas retrouvé.

La colère du matelot sembla s'accroître, et il allait se porter à quelque violence contre l'infortunée, lorsqu'un soldat l'arrêta en lui disant :

— Prenez garde, vous vous trompez peut-être !

Jean Mirot fit un pas en arrière pour mieux mesurer du regard l'audacieux qui s'opposait à sa volonté, et répondit en serrant les poings :

— Je te dis, moi, que c'est elle ! — Qui, elle ? repartit le soldat en posant la crosse de son fusil à terre, comme un homme décidé à vider la contestation qui s'élevait avant de conduire cette femme à la mort. — Elle, mademoiselle du Premic de Kerolan. — C'est moi en effet, dit la jeune fille. — Tu vois bien ! repartit le matelot en

s'adressant au soldat. Allons, emmène-la, et qu'elle soit fusillée comme les autres !

La première parole du soldat n'avait point été un acte formel de résistance et d'opposition; il n'avait pas pensé qu'on pût soustraire à la mort une personne quelconque désignée par un patriote du *Thémistocle* : il avait craint seulement que celui-ci ne se trompât, et il l'en avait averti. Mais, du moment que la plus légère discussion se fut engagée sur l'exécution de cette volonté homicide, tout ce qu'elle avait d'arbitraire et d'horrible apparut aux yeux de l'exécuteur, et il répondit résolûment :

— Et pourquoi la fusiller ? — Parce que je le veux, parce que je suis Jean Mirot, patriote du *Thémistocle*.

La foule s'était amassée autour de ces hommes et soutenait de ses murmures approbateurs la résistance du soldat, lorsqu'à côté de lui apparut un autre matelot du *Thémistocle*, qui demanda d'un ton assez insouciant ce qui se passait.

— Il se passe, répondit Jean Mirot en désignant le soldat, que voilà un traître qui refuse d'exécuter ce que je dis et qui ne veut pas emmener cette aristocrate avec les autres. — Ah ! fit le nouveau matelot en regardant mademoiselle du Premic, elle est jolie, l'aristocrate, et le soldat n'a pas mauvais goût.

En parlant ainsi, il releva le menton de la jeune fille, tourna autour d'elle pour l'examiner à son aise, et ajouta :

— Je la sauverais bien, moi, si elle voulait. — Ni toi, ni lui, ni personne au monde ! s'écria Jean en s'avançant une fois encore vers mademoiselle du Premic. — Tu crois cela ? dit le second matelot en se posant en face de lui. — J'en suis sûr, répondit Jean.

Ces deux hommes se mesurèrent du regard, et l'on put voir que la lutte qui allait s'engager entre eux serait soutenue des deux parts avec acharnement. Il y avait dans leur attitude l'expression d'une haine depuis longtemps jurée, et on voyait que c'était en eux deux forces rivales qui n'avaient attendu qu'une occasion de se mesurer. La foule alors se prit à les considérer.

Jean Mirot pouvait avoir une quarantaine d'années, il était court; ses membres épais et charnus attestaient une grande force physique, et son visage plat et carré, son front bas et abruti, ses cheveux d'un blond rougeâtre, lui prêtaient un air de férocité stupide. Quant à son adversaire, c'était un homme de vingt-quatre ans tout au plus, d'une taille élevée; ses membres grêles étaient cependant assez musculeux pour faire croire que sa force ne le céderait pas à celle de Mirot. Les traits de son visage étaient d'une grande pureté, et ses cheveux, d'un noir de corbeau, ombrageaient un front vaste et d'un beau dessin. Les mêmes habitudes avaient produit des effets bien

différents chez ces deux hommes; l'usage excessif du vin et de l'eau-de-vie avait empourpré les joues rebondies du premier matelot et répandu une pâleur livide sur le visage avachi du second. L'un était vêtu avec l'exacte propreté du matelot obéissant, l'autre affectait une espèce d'élégance flétrie. Ainsi, Jean Mirot portait à son cou une cravate de couleur, soigneusement nouée, tandis que l'autre laissait flotter sur sa poitrine un mauvais mouchoir de soie passée, attaché avec une épingle d'argent. Tous deux avaient des boucles d'oreilles; mais celles de Mirot étaient d'or et fort étroites, tandis que celles de son adversaire pendaient jusque sur ses épaules, tout enjolivées d'anceres en sautoir, enfermées dans un vaste cercle d'argent. C'était d'un côté le type du matelot bas-breton dans toute la force de sa nature brute, c'était de l'autre côté le type du matelot provençal dans tout le développement de sa nature corrompue. De ces deux hommes, l'un était vieux et l'autre jeune, l'un était laid et l'autre beau, l'un avait un courage froid et silencieux, l'autre une témérité exaltée et vantarde; ils étaient nés tous deux sur la rive de deux mers rivales, dans les populations qui se disputent la prééminence du courage et de l'habileté maritimes; ils avaient toutes les raisons du monde de se haïr, aussi se haïssaient-ils cordialement.

Or donc, à ce mot : « J'en suis sûr », prononcé par Jean Mirot, le matelot provençal avait étendu les deux bras de chaque côté comme pour écarter la foule et faire un champ plus vaste à la lutte qui allait s'engager, puis il avait répondu en secouant la tête d'un air railleur :

— Hé bien! moi, j'en doute. — C'est ce que nous allons voir, dit Jean Mirot.

Il défit froidement sa cravate, la ploya avec soin et la mit dans l'une des poches de son pantalon. Il ôta sa veste et la confia à des personnes qui l'entouraient, puis il serra sa ceinture et se posta à quelques pas du Provençal. Mais, avant de l'attaquer, il lui dit assez tranquillement :

— Tu es bien décidé, Nicolas Gabarrou, tu veux sauver l'aristocrate?

Le Provençal regarda mademoiselle du Premic par-dessus l'épaule, tandis qu'il relevait ses manches en sifflotant du bout des lèvres.

— Ce n'est pas pour l'aristocrate, ce que j'en fais, crois-moi, c'est pour avoir l'occasion de t'écumer un œil, si c'est possible. — Ce n'est que pour ça? dit Jean en appuyant ses poings fermés sur sa hanche.

Il réfléchit un moment, et, tendant la main à Nicolas, il reprit :

— Hé bien! tope là, je suis à toi dans cinq minutes; aussitôt qu'on aura fait son compte à mademoiselle du Premic, je te jure, foi de matelot breton, que nous nous exterminerons jusqu'à ce qu'il y en ait un qui ne puisse plus remuer.

Nicolas sembla hésiter; mais, s'étant retourné pour considérer la jeune fille qui faisait l'objet de ce débat, il la vit jeter sur lui un regard plein de terreur et de prière, et il répondit en se dandinant d'un air avantageux et en passant ses doigts dans ses grands cheveux noirs :

— Ma foi non, je ne veux pas. — Hé bien donc, à qui l'aura! s'écria Jean avec un sourd rugissement.

Et, avant que Nicolas eût pu se mettre en défense, il se précipita sur lui en lui lançant un de ces coups de tête dont usent avec tant d'adresse les paysans bas-bretons, et qui eût enfoncé la poitrine du Provençal s'il l'avait rencontrée. Mais, au moment où Jean l'attaquait si traîtreusement, le soldat, qui le premier avait pris la défense de mademoiselle du Premic, écarta vivement Gabarrou, et Mirot, ne rencontrant pas l'obstacle contre lequel il s'était lancé avec tant de violence, alla tomber quelques pas plus loin, au milieu des rires et des huées de tout le monde. Le Provençal, voyant son ennemi se relever, se jeta à son tour sur lui, et alors commença une lutte affreuse entre ces deux hommes. La foule, en se resserrant autour d'eux, en avait séparé le soldat et la jeune fille, et celui-ci en profita pour lui dire :

— Échappez-vous!

Elle s'éloigna aussitôt en passant rapidement à travers les groupes qui s'épaississaient peu à peu vers cette partie du Champ-des-Batailles. Presque aussitôt se fit entendre le roulement du tambour qui rappelait les patriotes du *Thémistocle*. Les deux matelots se séparèrent tout couverts de boue, sanglants et défigurés. Jean Mirot regarda autour de lui, et, n'apercevant pas sa victime, il se tourna vers le soldat et lui dit :

— Toi, au moins, tu payeras pour elle. — Ne crains rien, l'ami, repartit Nicolas; tu m'as empêché d'être défoncé comme une vieille barrique, et je ne te laisserai pas raccourcir par cette lâche canaille. — Hé bien! dit Jean Mirot en se dirigeant du côté où se trouvaient les représentants du peuple, c'est ce que nous verrons.

Nicolas le suivit à quelque distance en l'accompagnant de menaces et d'injures, et en réparant le désordre de sa toilette. Le soldat, qui venait de comprendre qu'il avait risqué sa tête pour sauver celle d'une femme qu'il ne connaissait pas, regagna tristement le rang d'où il était sorti pour assister la justice du patriote Jean Mirot.

II

LE SERGENT.

Le soir même de ce jour, les représentants du peuple, Albitte, Salicetti et Barras, étaient enfermés pour aviser aux mesures ultérieures qu'ils avaient à prendre pour la réorganisation de la ville, lorsqu'on leur annonça qu'un des patriotes du *Thémistocle* demandait instamment à les voir. Quoique l'autorité de sang dont on avait investi ces hommes fût expirée depuis plusieurs heures, les représentants reçurent sur-le-champ celui qui s'annonçait sous un titre si redoutable. Jean Mirot fut introduit devant les trois conventionnels, et il leur avait à peine expliqué comment un soldat avait refusé de conduire à la mort une victime désignée par lui, qu'on annonça un second patriote du *Thémistocle*, et Nicolas Gabarrou parut à son tour. Comme il l'avait promis, il venait défendre le soldat qui avait sauvé mademoiselle du Premic. Il expliqua aux représentants du peuple le reste de la scène, et ceux-ci furent fort embarrassés de donner satisfaction aux prétentions de ces deux grands citoyens; cependant Barras finit par trouver un moyen terme qui devait les mettre tous deux d'accord, et, s'adressant d'abord à Jean, il lui dit :

— Citoyen patriote, ta vertu civique sera récompensée; tu obtiendras la mort de celle que tu as proscrite. Tâche de la découvrir dans la ville, et l'aristocrate sera immédiatement exécutée.

Puis, se tournant vers Nicolas, il continua ainsi :

— Quant à toi, brave citoyen, tu auras aussi ta récompense. Le soldat qui a désobéi à Jean Mirot mérite la mort : nous accordons sa vie à ta puissante protection.

Après cette décision, les représentants du peuple mirent à la porte les deux vaillants patriotes, et ceux-ci se retirèrent, l'un assez mécontent qu'on lui eût abandonné une victime qu'il ne savait plus où retrouver, l'autre assez peu satisfait d'avoir obtenu une grâce dont il ne se souciait guère. Cependant aucun des deux ne voulut avoir l'air de se croire vaincu par l'autre, et Jean Mirot dit en s'éloignant à Nicolas Gabarrou :

— C'est égal, la demoiselle y passera malgré toi. — C'est égal, répondit celui-ci, le soldat n'y passera pas malgré toi non plus.

Deux jours après la scène que nous venons de raconter, et sur le Champ-des-Batailles encore, eut lieu la revue du bataillon auquel

appartenait le soldat qui s'était opposé à la volonté de Jean Mirot. Pendant ces deux jours, ce soldat n'avait point quitté la caserne, et, se fiant à son peu d'importance, il avait espéré échapper à la vengeance du patriote Mirot. Gabarrou, qui n'avait qu'une bonne action à accomplir, ne s'était pas donné la peine de chercher le soldat pour lui apprendre qu'il avait obtenu l'oubli de sa faute de la générosité des représentants du peuple, mais le Bas-Breton n'avait pas négligé sa vengeance comme le Provençal sa bonne action, et, après avoir inutilement parcouru toute la ville dans l'espoir de découvrir mademoiselle de Kerolan, il se décida à aller à la recherche du soldat, imaginant qu'il se serait informé de la demeure de sa protégée. Pour cela, il s'était établi sur le Champ-des-Batailles, et s'approchant le plus près possible de la ligne des troupes, il l'avait suivie dans toute sa longueur sans pouvoir y découvrir celui qu'il cherchait. Il n'en avait pas été de même du soldat : il n'était pas depuis cinq minutes sur le Champ-des-Batailles, qu'il avait reconnu le matelot et qu'il avait deviné le motif de sa présence. A la manière dont celui-ci passait devant les rangs, le soldat comprit que Jean Mirot n'était là que pour le découvrir, et il supposa que ce ne pouvait être que pour le dénoncer et l'envoyer à la mort. Il se dissimula donc le mieux qu'il put derrière ses camarades, et il se crut sauvé lorsque le Bas-Breton eut parcouru deux fois toute la ligne sans paraître l'avoir aperçu. Cependant Mirot ne s'éloigna point et se porta à un des angles de la place, dans l'espérance sans doute d'être plus heureux au moment du défilé des troupes. Un moment après, parut l'état-major avec les représentants du peuple ; ils parcoururent tous les rangs, et le malheureux soldat se sentit pris d'un effroi mortel lorsqu'il aperçut le commandant du bataillon qui le désigna du bout de son épée au représentant Barras. Celui-ci se contenta de faire un petit signe affirmatif, et la revue continua. L'état-major revint ensuite se placer au centre de la place, et un papier fut remis à l'un des représentants. On battit aux champs. Un nom fut appelé : c'était celui de Pierre Varneuil. Ce nom, parti de l'état-major, fut répété par le commandant du bataillon, puis par le capitaine de la compagnie à laquelle appartenait notre soldat. Personne ne répondit, mais on entendit la voix d'un gros sergent qui se mit à crier :

— Hé! Pierre Varneuil, tu n'entends pas? c'est toi qu'on appelle.

Et tout aussitôt le sergent poussa de sa main vigoureuse le soldat tremblant hors des rangs. Pierre Varneuil, car tel était le nom de celui qui le premier avait voulu sauver mademoiselle du Premic, Pierre Varneuil, le visage pâle et le pas mal assuré, s'avança lentement du côté de l'état-major et en jetant des regards épouvantés sur

Jean Mirot, qui témoignait par ses gestes l'avoir reconnu. Arrivé en présence de Barras, il baissa la tête, s'imaginant qu'il allait entendre prononcer son arrêt de mort. Ce fut alors que le représentant du peuple lui dit :

— Pierre Varneuil, la république française une et indivisible, voulant récompenser ceux de ses enfants qui l'ont bravement et patriotiquement servie, te nomme sergent de la compagnie à laquelle tu appartiens. Je te remets les insignes de ce grade en son nom.

Pierre Varneuil avait relevé la tête à ces paroles, et il regardait Barras d'un air si stupéfait que le représentant se mit à rire et dit :

— Est-ce que ce garçon est devenu imbécile?

Le commandant du bataillon s'empressa de répondre qu'il n'avait pas cette timidité dans le combat, et qu'il était sans doute saisi d'une crainte patriotique à la vue des personnages devant lesquels il avait été appelé. Sur un signe de son commandant, Pierre tendit machinalement la main, reçut ses galons de sergent et regagna lentement son rang, non sans avoir jeté un coup d'œil furtif du côté où se tenait le matelot bas-breton.

Il paraît que Pierre avait bien mérité le grade qu'on venait de lui donner, car il fut accueilli par des cris d'enthousiasme au moment où il s'approcha de sa compagnie, et les félicitations les plus sincères ne lui manquèrent pas de la part de ses camarades; mais Pierre y resta insensible, et, lorsqu'il prit le rang que son nouveau grade lui assignait, son regard alla encore chercher le visage de Jean Mirot. En effet, Pierre présentait la singulière réunion du courage du soldat dans ce qu'il y a de plus héroïque et de la pusillanimité civile dans ce qu'il y a de plus honteux. Vingt canons braqués sur lui ne l'eussent pas fait reculer, et l'idée de paraître devant un juge lui faisait perdre la tête. L'aspect de la guillotine l'eût tué. Aussi se sentit-il pris d'une terreur glacée lorsque le matelot lui fit de la main un signe de reconnaissance.

Bientôt le spectacle des nouvelles promotions, qui se proclamaient rapidement, détourna l'attention des soldats qui s'étaient d'abord étonnés de la tristesse et de l'abattement du nouveau sergent; mais rien ne put triompher de l'effroi qui dominait Varneuil, et cet effroi devint presque de l'idiotisme lorsque le bataillon reprit le chemin de la caserne et que Pierre vit Jean Mirot se placer près de sa compagnie et la suivre de manière à ne pas le perdre de vue. Enfin Pierre crut toucher à la guillotine quand le matelot, s'étant approché de lui au moment où il franchissait la porte de la caserne, lui dit d'un ton assez grondeur :

— Hé! sergent, quand vous aurez fini là-dedans, revenez un peu par ici, j'ai deux mots à vous dire.

Le bataillon était rentré, les rangs étaient rompus, les soldats remontaient dans leurs chambres pour y déposer leurs armes, et Pierre Varneuil était resté seul au milieu de la grande cour, immobile et tristement appuyé sur son fusil. Son capitaine, un homme de trente ans tout au moins, le considéra quelque temps d'un air d'intérêt, puis s'approcha de lui, et, le touchant sur l'épaule, il lui dit avec gaieté :

— A quoi diable penses-tu donc ?

Le sergent bondit comme si on lui avait donné un coup violent; puis, ayant reconnu son capitaine, il baissa la tête et regarda la porte de la caserne qui était ouverte et sur le seuil de laquelle Jean Mirot était posté. Il fit un pas pour s'éloigner, mais il s'arrêta soudainement et se prit à crier avec un effroi mêlé de colère :

— Tenez, le voilà, le scélérat, le gueux, le jacobin! Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller lui passer ma baïonnette au travers du ventre; fusillé pour fusillé, j'aime autant l'être pour avoir tué ce buveur de sang que pour avoir sauvé cette jeune demoiselle. — Quel diable de galimatias me fais-tu là ? repartit le capitaine tout étonné de cette soudaine explosion. Pense à ce que tu dis, et surtout ne crie pas comme un sourd, si tu as quelqu'un à appeler jacobin et buveur de sang. — C'est que vous ne savez pas, reprit Pierre, ce qui m'est arrivé. Hé bien, je vais tout vous dire, monsieur le vicomte. — Appelle-moi ton capitaine, tâche d'oublier que je suis le vicomte d'Ambret, et parle plus bas, répondit l'officier avec impatience; est-ce que tu as perdu la tête depuis deux jours? — Pas encore, mais ça pourrait bien ne pas tarder. Je vous dis que voilà là-bas le scélérat qui m'en veut. — Et pourquoi t'en veut-il ? — Mais, je vous l'ai déjà dit, à cause de la demoiselle du Champ-des-Batailles. — Quelle demoiselle? tâche de t'expliquer, si tu veux que je comprenne. — C'est vrai, vous ne savez pas... Voici donc comment cela s'est passé.

Là-dessus le soldat se mit à raconter ce qui lui était arrivé avec Jean Mirot, la rencontre des deux matelots et la menace dont il avait été l'objet. A mesure qu'il avançait dans son récit, le visage de l'officier devenait soucieux et pensif, et Pierre, croyant lire dans cette préoccupation que le capitaine partageait ses craintes, se remit à crier d'un ton désolé :

— Vous voyez bien que je suis un homme mort!

Et une larme brillait déjà dans ses yeux, lorsqu'une voix rauque fit résonner tout à coup la cour de la caserne :

— Oh hé! là-bas, le sergent, avez-vous bientôt fini? Je vais monter en graine pour peu que je reste planté là plus longtemps. — Vous l'entendez, capitaine? reprit Varneuil, à qui les jambes fla-

geolaient sous lui. — J'entends, répondit le jeune homme, que cet homme veut te parler. Va voir ce qu'il te veut. — Il veut me dénoncer, il veut me faire guillotiner. — Mais s'il avait voulu te dénoncer, ce serait déjà une chose faite. — Oui, s'il m'avait connu, c'est pour ça que depuis deux jours je ne quittais pas la chambrée. Aujourd'hui, il a bien fallu aller à la revue, et le septembriseur m'y a attendu, et voilà que... — Il me semble qu'il n'a pas besoin de toi maintenant pour aller te dénoncer, et que, s'il veut te parler, c'est qu'il n'y pense plus. — Ah! fit Varneuil, si je savais que ça fût possible, j'irais....

Au moment où Pierre Varneuil se décidait enfin à aller parler au matelot, celui-ci entra dans la cour, s'approcha des deux interlocuteurs, et, s'adressant à l'officier, il lui dit d'un ton assez bourru :

— Dis-moi donc, citoyen capitaine, est-ce que tu ne pourrais pas dire un peu à ton sergent de répondre à ceux qui l'appellent?

A cette interpellation, l'officier laissa échapper un vif mouvement de dégoût et d'indignation, mais il se contenta de répondre :

— Tu connais les devoirs du service, citoyen matelot; ils passent avant tout. — C'est possible, repartit Jean avec une humeur de dogue mécontent, mais on peut répondre : « J'y vais tout à l'heure. » — Hé bien, tout à l'heure, dit le capitaine avec hauteur, en faisant signe au matelot de s'éloigner.

Jean Mirot serra les poings et ne bougea pas.

— M'avez-vous entendu? dit vivement l'officier. — Je t'ai entendu. — En ce cas, sortez d'ici! — Qui m'en fera sortir? — Qui? reprit le capitaine avec colère, en portant la main sur la garde de son épée. — Oui, qui? repartit Jean; qui osera porter la main sur un patriote du *Thémistocle?*

Le capitaine fit un pas vers l'insolent, mais le sergent, se jetant au-devant de lui, s'écria vivement :

— Prenez garde, monsieur le vicomte! — Ah! vicomte! dit Jean, vous vous traitez de vicomte, c'est bien. — Allons! toi, repartit Pierre, dont toutes les terreurs semblaient s'être effacées tout d'un coup, allons, toi, défile devant moi; houp! plus vite que ça! — Hein? fit le matelot. — Demi-tour à droite, et pas accéléré; vite, ou je te sale les reins d'un coup de baïonnette. — Ah! c'est comme ça? dit Jean. Tu es bien insolent parce que le représentant Barras a donné ta grâce à Gabarrou. — Hein? fit Pierre à son tour... Le représentant... — Eh! ne fais pas l'étonné. Cette caque provençale te l'aura déjà dit; mais il a dû te dire aussi que, si je retrouvais mademoiselle du Premic, elle ne m'échapperait pas cette fois-ci. — Mademoiselle du Premic! s'écria le capitaine, c'est de mademoi-

selle du Premic qu'il s'agit? — Est-ce que vous la connaissez, mon officier? s'écria Jean oubliant son rôle de républicain. Oh! tenez, si vous pouvez me la livrer, si vous voulez me dire où elle est... oh! je ne sais pas ce que je vous donnerais pour ce service-là... Excusez la façon dont je vous ai parlé... dites-moi seulement où je trouverai cette femme, et je vous proclamerai le plus grand patriote de l'armée.

Le capitaine d'Ambret, qui avait eu le temps de se remettre de la surprise qu'il avait éprouvée pendant que Jean parlait avec volubilité, lui dit avec un air de familiarité amicale :

— Est-ce que c'était pour vous informer d'elle que vous vouliez parler à Varneuil? — Oui, mon capitaine; il doit la connaître, il doit savoir où elle est, puisqu'il l'a sauvée. — Mais, dit Varneuil, je ne l'ai pas sauvée; j'ai dit seulement qu'on ne pouvait pas tuer comme ça une femme sans savoir... c'est Gabarrou qui a tout fait... d'ailleurs je ne sais pas où elle est... — Vrai? fit Jean. — Vrai! repartit Pierre, je le jure; tiens, je le jure sur les autels de la patrie. — Alors, je vas la chercher ailleurs. — Un moment, dit M. d'Ambret; peut-être qu'à nous trois nous serons plus heureux, car moi aussi je désire beaucoup découvrir la belle Angélique du Premic. — Ah! vous savez son nom de baptême? fit le matelot d'un air soupçonneux. — Tu vois, citoyen! dit le vicomte en affectant le tutoiement. — Et vous voulez la retrouver? — Certainement. — Pour la sauver, peut-être? — Tu m'insultes, citoyen! dit le capitaine. — A la bonne heure! fit le matelot. — Comment donc! repartit le capitaine; mais, du moment que c'est pour la faire raccourcir, je suis comme tout bon patriote.

Pierre ouvrait de grands yeux pendant que le vicomte parlait ainsi, puis il s'écria tout d'un coup :

— Au fait, le capitaine a raison; je ne sais pas, moi, quelle idée m'a pris de m'intéresser à cette aristocrate, car enfin je suis pour la république une et indivisible, ou la mort... c'est mon devoir, je lui ai prêté serment et j'y tiendrai.

Le capitaine haussa les épaules et ajouta :

— En ce cas, citoyen matelot, faites-moi le plaisir de monter dans ma chambre avec le sergent, vous nous direz un peu ce que vous savez de mademoiselle du Premic et pourquoi vous lui en voulez tant, et alors nous pourrons combiner nos mesures pour la retrouver. — C'est ça, dit Jean. — Et comme il n'y a rien qui dessèche le gosier comme de causer, reprit le capitaine, sergent, faites-nous monter une demi-douzaine de bouteilles de vin. — Et une bouteille d'eau-de-vie, dit le matelot. — Tu aimes donc l'eau-de-vie? dit le capitaine. — Oui, après le vin ça dégrise, reprit Jean.

Le matelot et le capitaine montèrent dans la chambre de celui-ci. Pierre les y rejoignit bientôt avec ses provisions liquides, et, tous trois s'étant attablés autour des bouteilles débouchées, Jean Mirot entama son récit de la façon suivante :

III

LE MATELOT.

« Or, puisque vous connaissez mademoiselle du Premic, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est de Brest; ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que j'en suis aussi. Elle avait deux ans tout au plus, et moi j'en avais vingt-cinq, lorsque je fus pris pour le service de l'ex-roi et obligé de m'embarquer sur la frégate que commandait M. le baron du Premic, son père. J'aimais la mer, j'y ai vécu depuis que je vis, mais le régime de la marine royale ne m'allait pas. Je rechignai au service tant que je pus, ça ne dura pas longtemps : le capitaine du Premic ne plaisantait pas avec les mutins. Je compris qu'il n'y avait rien à gagner que des coups de garcette et autres douceurs à faire le méchant, je me soumis, et il ne me dit plus rien. Du reste, ce fut notre bon temps : le capitaine était sévère, mais il était juste. Au bout de deux ans, nous revînmes à Brest.

« C'était un drôle d'homme que le capitaine! Pendant les deux ans que dura notre expédition, il ne faisait pas autre chose que se lamenter avec ses officiers de ce que le bon Dieu lui avait fait avoir une fille. A son arrivée, voilà qu'il apprend que sa femme vient d'accoucher d'un garçon, et voilà qu'au lieu de s'en réjouir, il entre dans des fureurs atroces! »

Le capitaine d'Ambret se mit à rire en disant :

— Je le comprends facilement. — Je le comprenais aussi, moi, vis-à-vis de la femme et du bambin de contrebande, repartit Jean. Aussi je n'ai rien dit du tout quand j'ai appris qu'il avait souffleté la baronne et l'avait renvoyée dans sa famille avec le marmot; je comprenais bien même qu'il pût avoir du chagrin de ça, vu qu'il y a des gens à qui ça fait de l'effet; mais ce n'était pas une raison pour en faire souffrir l'équipage, qui au fond n'était pas fautif de la chose. Le baron ne resta à terre que le temps nécessaire pour se débarrasser de sa femme, puis il prit sa fille Angélique, qui avait alors quatre ans, et l'emmena à bord avec sa nourrice, qui était restée chez la baronne comme servante. Huit jours après nous nous remîmes en mer avec la bonne et la petite fille. Ce n'était pas

dans l'ordre; mais il paraît qu'on fut si touché de la chose arrivée au capitaine, qu'on ferma les yeux sur cette infraction à la règle. Voilà d'où est venu le malheur. — Et de là aussi sans doute, dit M. d'Ambret, votre haine pour mademoiselle du Premic?— Ma haine pour mademoiselle du Premic? reprit Jean; je ne la déteste pas, je vous le jure; elle ne m'a rien fait, c'est son père que je voudrais exterminer. — Ah! j'entends, dit le capitaine d'Ambret, et, ne pouvant vous venger sur lui, c'est sa fille que vous voulez faire condamner? — Tout juste! pour qu'il apprenne en Angleterre, où il sera bientôt, que c'est Jean Mirot, son ancien matelot, qui lui a fait tuer sa fille qu'il aime tant. Je vous réponds que cela lui fera plus de peine que si j'étais parvenu à le prendre lui-même.

D'Ambret fronça le sourcil, et le Bas-Breton continua :

« Comme je vous l'ai dit, quand le capitaine revint à son bord, il était comme un enragé; à la moindre faute c'étaient des punitions terribles; il ne dormait ni jour ni nuit, toujours allant, venant, courant, furetant comme un rat empoisonné, et bousculant, tapant, abîmant tout le monde comme un bœuf qu'on a manqué; si bien qu'on avait coutume de dire, dès qu'on le voyait paraître : « Gare aux cornes du capitaine! » Cependant on ne murmurait que de loin, lorsque vint un jour où tout ça changea en un tour de main, ou, pour mieux dire, en un tour de langue. Voici comment ça se passa. J'avais le dos appuyé à l'affût d'un canon, dandinant mes jambes de ci, de là, et ne pensant à rien de mal qu'à me figurer que la nourrice de la petite Angélique était diantrement jolie, une fine fille de Bretagne, quoiqu'elle eût fait un poupon, ferme sur l'avant et sur l'arrière, et qui pourtant filait vite et serré entre tous les galants de l'équipage qui eussent bien voulu l'aborder; je songeais à part moi que ce serait un bon quart d'heure que celui... V'lan! au même instant je me sens un coup de pied dans les chevilles qui coupa court à mon bonheur. Cré mâtin! je me retourne d'un bond, les poings fermés : c'était le capitaine. « Qu'as-tu à dire? » me fait-il en me regardant de travers. J'étais hors de moi, et je lui réponds sans considérer rien du tout : J'ai à dire que, parce que votre femme vous a fait cocu, ce n'est pas une raison pour traiter le matelot comme ça.

— Tu lui as dit ça? reprit le capitaine d'Ambret avec une expression particulière de hauteur, comme si toute sa vanité de gentilhomme se fût intéressée à l'injure adressée à un autre gentilhomme; car, en ce moment, ce n'était pas le capitaine républicain qui tutoyait le citoyen matelot, mais le vicomte qui tutoyait le manant... tu lui as dis ça, et il ne t'a pas jeté par-dessus le bord ou passé son épée au travers du corps?

Probablement l'influence de ses souvenirs avait ramené Jean Mirot au temps où il se considérait lui-même comme le considérait M. d'Ambret, car il répondit tranquillement :

« Je crus qu'il allait le faire; il devint pâle vert, il me regarda avec des yeux qui me semblèrent rouges comme des charbons, je me crus mort; mais tout ça passa comme un éclair, et il me répondit après un moment de silence : « Tu as raison, Jean, tu n'étais pas en faute. »

« Là-dessus il se retira dans sa cabine et ne reparut plus de la journée. A partir de ce moment, ce ne fut plus le même homme ou, pour mieux dire, il redevint l'homme d'avant son affaire, froid et sévère, si ce n'est pour moi, à qui il passait tout; j'en prenais à mon aise, du service! et mes camarades me faisaient des compliments de mon bonheur, qui leur profitait aussi bien qu'à moi, et un soir j'entendis notre aumônier, M. l'abbé d'Arvilliers, disant à un officier...

— L'abbé d'Arvilliers! dit le vicomte en interrompant ce récit, est-ce que c'est le même que l'évêque de ce nom? — Le même, repartit Mirot; c'est un cousin germain de M. du Premic. — Ah! bien! fit M. d'Ambret, un oncle à la mode de Bretagne de mademoiselle de Kerolan. — Juste. Vous le connaissez aussi? — De nom, voilà tout, comme ayant été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire à Nantes. — C'est ça. — Et qu'est-ce qu'il disait à un officier? — Il disait : « Il me semble que le reproche de ce matelot a frappé M. du Premic comme un avertissement du ciel, et tout ce que n'avaient pu mes exhortations depuis trois mois, une seule parole où la vérité parlait dans toute sa naïveté l'a fait en un instant. » Vous voyez donc que j'avais eu raison de répondre comme j'avais répondu; tout le monde en était mieux traité, et moi aussi. Tout allait comme sur des roulettes, et je ne me défiais de rien. Il n'y avait que ce singe de Gabarrou qui me répétait toujours : « Ohé! matelot, prends garde aux cornes du capitaine! » — Gabarrou! dit Pierre Varneuil, c'est le nom de votre camarade qui s'est battu avec vous. — C'est lui-même. Nicolas était alors mousse de chambre de M. du Premic, qui le choyait beaucoup parce qu'il était très-gentil, à ce que disait le lieutenant. — Alors, dit le capitaine d'Ambret, il a reconnu mademoiselle du Premic au Champ-des-Batailles? — Pas du tout, j'ai eu bien soin de ne pas la nommer devant lui, et, comme il a quitté la frégate le lendemain de mon affaire, il y a de ça quatorze ans, et que la petite en avait alors quatre et demi, il n'y a pas de chance qu'il l'ait reconnue. — Dites donc, vous, farceur, fit Varneuil, comment arrangez-vous ça? Vous prétendez que Gabarrou vous disait de prendre garde au capitaine, et vous venez de nous conter qu'il avait quitté la frégate le lende-

main de votre affaire avec M. du Premic. — Ai-je dit un mot de ça, capitaine? repartit Mirot; j'ai dit, cancre de sergent, qu'il avait quitté la frégate le lendemain de ma grande affaire; mais c'est d'une autre que je ne vous ai pas encore contée. — Parlez donc, repartit M. d'Ambret. — Très-bien, mais ne m'interrompez plus, parce que ça m'embrouille.

Ce n'étaient pas les interruptions parlées de ses confidents qui embrouillaient Jean Mirot, mais bien les interruptions silencieuses qu'il se faisait lui-même avec les bouteilles. D'Ambret fit signe au sergent de le pousser encore à boire, et le matelot continua ainsi :

« J'étais donc heureux comme un poisson dans l'eau, faisant du service tout juste de quoi me dégourdir les membres, en passant le reste de mon temps à reluquer Mariolle et à lui glisser dans l'oreille toutes sortes de séductions. C'était difficile, mais heureusement j'avais gagné le mousse de chambre du capitaine, en lui faisant siroter en cachette des petits verres de genièvre qu'il aimait déjà solidement; et, comme son service l'appelait toujours sur le gaillard d'avant, que Mariolle ne quittait presque jamais, nous pouvions nous entendre, car elle m'aimait, j'en suis sûr, et je jurerais encore aujourd'hui qu'elle n'était pour rien dans la trahison qu'on m'a faite.

— Une trahison? dit le capitaine. — Oui, une trahison abominable. Voici :

« J'étais donc amouraché de Mariolle, et Mariolle de moi. Les rendez-vous n'étaient pas commodes; mais enfin, grâce à Gabarrou, qui m'introduisait dans une cabine séparée où Mariolle demeurait avec la fille du capitaine, nous y arrivions tout de même. Comme c'est l'usage, nous nous étions faits de petits présents; je lui avais donné une croix d'or qui me venait de défunt ma mère, et elle m'avait fait cadeau en retour d'une demi-douzaine de mouchoirs bleus en vrai cholet. Je n'aurais pas donné mon sort pour celui du maître d'équipage, lorsque voilà qu'un matin un remue-ménage extraordinaire a lieu sur le vaisseau : on raconte qu'il y a eu un vol de commis. L'état-major s'assemble, on visite partout, on fouille dans tous les paquets des matelots, et j'entends qu'on dit, après avoir visité le mien : « Voilà les objets volés, c'est Jean Mirot qui est le coupable. — Jean Mirot un voleur! que je m'écrie en fureur; qui dit ça? — Moi, répond l'officier qui commandait la visite; Mariolle Deschamps a déclaré qu'une demi-douzaine de mouchoirs bleus lui avaient été volés, et on vient de les retrouver dans ton paquet. — C'est un mensonge, que je fais, Mariolle n'a pas dit ça, Mariolle en est incapable. — C'est ce que nous verrons, dit l'officier. Mettez les fers à ce misérable, et enchaînez-le à fond de cale. »

« J'y demeure ai trois jours au pain et à l'eau, et j'eus le temps de

réfléchir sur ce qui m'arrivait; je cherchais sans rien découvrir, car je ne pouvais m'imaginer que Mariolle m'eût accusé; il ne tenait qu'à elle de ravoir ses mouchoirs, pourvu qu'elle me rendît ma croix; j'étais bien loin de penser que ce pût être une vengeance du capitaine. Je n'y pensai qu'au moment où l'on me fit remonter sur le pont pour me juger. J'aperçus au haut de l'écoutille le visage de ce petit scélérat de Gabarrou: il ne me dit rien, mais il me fit les cornes. Ce fut comme une lumière pour moi; je devinai tout de suite comment le capitaine m'avait amené dans le piége en ayant l'air de ne plus faire attention à moi. Voilà ce qui me perdit tout à fait. J'étais si sûr de mon affaire, que je me figurai qu'il n'y aurait rien à répondre à ce que j'allais déclarer. Je n'eus pas le temps de réfléchir sur la sottise que j'allais faire, et, au premier mot qu'on me dit, je me mis à crier que c'était une vengeance du capitaine sur ce que je lui avais reproché de sa femme; je jurai, je criai, et je ne m'aperçus que j'avais envenimé mon affaire que lorsque le mal était fait. Le lieutenant qui présidait le tribunal me fit bâillonner, et je fus forcé d'entendre sans mot dire la déposition de Mariolle, qui déclara (en pleurant, il est vrai) qu'elle ne m'avait pas donné ses mouchoirs. Des matelots m'avaient vu quitter mon hamac dans la nuit; d'autres m'avaient aperçu me faufilant du côté de l'avant; quant à Gabarrou, le petit brigand répondit qu'il ne savait rien du tout. Depuis quatre ans que je l'ai retrouvé, je ne sais pas encore si ce fut par méchanceté qu'il ne voulut rien dire, ou de peur d'être puni pour m'avoir aidé à entrer chez Mariolle : toujours est-il que je fus condamné à courir la bouline et à dix ans de galères par-dessus le marché. Tout autre que moi eût crevé à la première course, car on ne m'épargnait guère : les gredins tapaient de toutes leurs forces; je passai six fois comme ça sous la bordée de tout l'équipage. Quand j'eus fini, j'étais une plaie vivante; mais j'avais pris un remède intérieur qui me soutint. J'avais juré que je me vengerais du capitaine, qui, j'en suis sûr, avait mené la chose et forcé Mariolle à m'accuser. En trois semaines j'étais sur pied, et en un mois j'étais aux galères. J'y suis resté mes dix ans; c'est là que j'ai appris que le capitaine avait renvoyé Gabarrou le lendemain de ma bouline et l'avait donné au capitaine d'un brick qu'il avait rencontré en mer; c'est là que j'appris aussi qu'après son retour de Brest il avait renvoyé sa fille à terre et l'avait confiée à une vieille tante, mademoiselle d'Arvilliers, la sœur aînée de notre aumônier, qui habitait Lorient. C'est chez cette dame qu'elle demeura depuis ce temps, et c'est de chez elle qu'elle partit avec l'évêque, son oncle, pour venir rejoindre M. du Premic, son père, qui était en rade de Toulon; car c'est un des scélérats qui ont livré la flotte aux Anglais. Aussi s'est-il enfui avec eux

quand vous avez eu pris la ville. — Il est donc parti seul? reprit le capitaine. — Seul? non, car l'évêque l'a rejoint sur le vaisseau anglais où il était. — Mais comment mademoiselle du Premic n'est-elle pas partie aussi avec M. d'Arviliers et son père? — C'est ce que je ne peux pas vous dire. Ce que j'ai su tout récemment, c'est qu'on les avait vus ensemble à Toulon, la veille du jour où la ville a été prise, et que l'évêque s'est embarqué seul le matin de votre entrée. — Ah! fit le capitaine; et comment as-tu su cela? — Ah! ça, je l'ai su bien par hasard. — Ah! par hasard? — Ma foi, oui. Le jour même de l'entrée des troupes, j'avais eu une permission de venir à terre, lorsqu'au moment de descendre dans le canot qui devait m'y mener, je vis filer à l'entrée du goulet une petite embarcation; elle était conduite par un galérien. J'appoche et je le reconnais pour un ancien camarade avec qui j'avais fait deux ans de galères à Lorient. Vous savez que ce sont les forçats qui ont éteint l'incendie de l'arsenal et qui l'ont sauvé quand ces canailles d'Anglais ont voulu y mettre le feu. Ça fait que personne ne s'est étonné d'en voir un à bord, en liberté dans un canot. Comme il passait à côté de nous, il me fit un signe d'argot, pour me dire qu'il m'attendait à terre; à peine débarqué, je vois Lafaufile, c'est son nom, debout sur le quai. « En voilà une drôle qui m'arrive! me dit-il; tu sais bien, ton capitaine du Premic? le scélérat, le gueux, il s'est sauvé. — Comment ça? que je lui dis. — Voilà la chose :

« Hier, comme j'étais sur le pont, un homme d'une cinquantaine d'années, accompagné d'une jeune fille, vint à moi et me dit: « Veux-tu gagner cent louis? »

« Je le regarde et lui réponds : — Que faut-il faire pour ça? — Me procurer une embarcation et quelqu'un capable de la conduire pour demain à quatre heures du matin. — J'ai votre affaire, voici l'embarcation, lui dis-je en lui montrant ce canot; l'homme, c'est moi. — Suffit. — Où allons-nous? — Je te le dirai. — Quand? — Demain. »

« C'est bon, je me prépare. A quatre heures j'étais à mon poste; à quatre heures une minute le vieux était arrivé.

« — Tiens, vous êtes seul? que je lui dis. — Oui, qu'il me répond, ma nièce est restée à la maison. Allons, vite, je suis pressé, je veux être de retour avant le jour. — J'embarque, nous filons. — Sortons de la rade, me dit-il. »

« J'avais bien idée qu'on ne payait pas un bateau cinquante louis pour traverser le port; pourtant ça me chiffonne et je veux faire une observation. A l'instant le vieux chien tire une paire de pistolets de sa poche, et, me les montrant par le mauvais bout, il me dit : « Si tu dis un mot, tu es mort; si nous sommes découverts, tu es

mort, car je suis prêtre et condamné; ainsi, arrange-toi pour me sauver et toi aussi. » Ça n'était pas aisé; mais on n'a pas été forçat pour rien. Je file doucement entre les navires, je gagne le goulet, et, une fois là, le calotin me montre un petit point rouge à l'horizon en me disant : « Mène-moi là. »

— « C'était donc le capitaine? dis-je à Lafaufile. — Du tout, qu'il me répond, tu vas voir.

« Je rame, je rame; enfin nous approchons, et à deux pieds du bord je reconnais une chaloupe en panne, et tout aussitôt une voix qui s'écrie : « Est-ce vous, d'Arvilliers? — Oui, c'est moi, dit l'homme en sautant dans la chaloupe. — Et ma fille? s'écrie celui qui avait parlé. — Dieu la sauvera, répondit le cafard en tombant à genoux. » Alors, vois-tu, voilà une scène d'attendrissement qui commence : le père qui voulait monter dans mon bateau et venir à terre pour chercher sa fille; le vieux qui lui disait qu'elle avait disparu sans qu'il pût savoir ce qu'elle était devenue. De tout ça, je n'aurais rien appris si le commandant de la chaloupe ne s'était mis à dire : « Du courage, M. du Premic, votre fille sera sauvée, il faut l'espérer : si M. l'évêque d'Arvilliers n'a pu la retrouver à Toulon, vous ne serez pas plus heureux. » Pendant qu'ils se débattaient ainsi, voilà que je me mets à réfléchir à ce nom de du Premic que tu m'as dit tant de fois; je devine que la jeune personne était cette demoiselle que Mariolle avait nourrie et qui est une belle fille maintenant. — Je le sais bien, dis-je à Lafaufile, puisque je l'ai revue, il y a un an, à Brest, quand je suis retourné dans le pays. Continue. — Soit, fit-il. Je pensais donc à la drôlerie de tout ça, lorsque l'officier anglais se mit à dire : « Vous avez sans doute réglé vos comptes avec ce marin (il parlait de moi)? alors, en route et au vaisseau. — Pas du tout, que je me mets à crier; le calotin m'a promis, mais il ne m'a pas payé. » Là-dessus le capitaine regarde de mon côté. « Un forçat! s'écrie-t-il, un misérable qui sait que ma fille est à Toulon et qui va la dénoncer sans doute. Voilà toute la récompense qu'il mérite! » Et, sans crier gare, voilà qu'il saute sur les pistolets de l'abbé; je n'ai que le temps de donner un coup d'aviron et j'entends deux balles me siffler aux oreilles. Je gagne le large, et, comme la nuit était noire en diable, j'esquive les sept ou huit coups de fusil qu'on m'offrait au lieu de mes cinquante louis. Enfin, je revenais de cette belle expédition quand je t'ai reconnu. » — Voilà, continua Jean Mirot, comment j'ai su que mademoiselle du Premic était à Toulon; et maintenant je compte sur vous pour la retrouver, vous me l'avez promis. Le père m'a échappé, mais je tiens la fille, elle payera pour lui. — C'est trop juste, dit le capitaine d'Ambret; mais où la retrouver? Toi qui connais Toulon, tu n'as pas quelque idée

de l'endroit où elle a pu se cacher? — Si j'en avais une idée, reprit Jean Mirot, qui commençait à balbutier, je ne vous dirais pas de m'aider. — C'est juste, fit M. d'Ambret; mais tu pourrais nous dire les quartiers où tu as cherché, nous irions d'un autre côté. — Je suis allé partout. — Partout! dit le capitaine en hésitant, même dans la rue..... — Hein! fit le matelot en se redressant, dans la rue de.... Vous connaissez drôlement Toulon! Comment croyez-vous qu'une demoiselle comme mademoiselle du Premic soit dans la rue de...? Il n'y a que des cabarets et des... — C'est vrai, dit le capitaine, ce n'est pas là qu'il faut la chercher. Hé bien! si tu veux, dès demain, nous nous concerterons, et je te promets, foi de républicain, de te la livrer. — Accepté, dit le matelot, à qui le reste de la bouteille d'eau-de-vie qu'il venait d'absorber avait donné le coup de grâce; soit! à la vie et à la mort de la du Premic! vous êtes de bons patriotes. Vive la république une et indivisible, ou la mort!

Et en disant cela il tomba la tête sur la table, où il continua à grogner encore quelques mots sourds jusqu'à ce que ce murmure entrecoupé, passant par diverses modulations, arrivât à un ronflement sonore et régulier.

Quand le capitaine se fut assuré que le matelot avait jeté l'ancre dans un fond solide de sommeil (style maritime, 1835), il fit un signe à son sergent, et tous deux quittèrent la chambre.

— Hé bien? fit Varneuil en regardant le capitaine. — Hé bien! dit M. d'Ambret, il faut sauver cette jeune fille. — J'ai bien compris que c'était votre idée, repartit le sergent; mais pour la sauver, il faut savoir où elle est. — Elle est rue de..., n°... — Dans cet affreux quartier! s'écria le sergent. — Il me semble qu'un prêtre et une honnête fille n'avaient pas de meilleur endroit pour se cacher; qui eût pu les soupçonner là? c'est moi qui leur ai indiqué cette maison. — Vous! reprit le sergent d'un air stupéfait. — Écoute, Pierre, dit le capitaine; tu te rappelles peut-être que, l'avant-veille de notre entrée à Toulon, nous étions de garde aux avants-postes? — C'est vrai. — Tu te rappelles qu'un charretier qui avait amené le matin des légumes m'a fait demander sous prétexte d'une vente qui ne lui avait pas été soldée? — Oui, je me le rappelle très-bien; une paysanne était avec lui; il faisait déjà nuit, et vous vous êtes éloigné avec eux. — Hé bien! c'étaient M. d'Arvilliers et sa nièce. Depuis plus de dix jours il était caché dans les environs du camp, sans pouvoir pénétrer à Toulon; il savait que je faisais partie de l'armée de siége, car mon nom a été mis deux fois à l'ordre du jour, et mon père et lui avaient été amis de collége. Cependant M. d'Arvilliers n'avait pas encore osé venir, lorsqu'il apprit que la ville était sur le point de se rendre, et que, par conséquent il n'aurait

bientôt plus la chance de s'embarquer, s'il n'y pénétrait avant notre occupation : en désespoir de cause, il a pensé que, si je lui refusais de le servir, du moins je ne le livrerais pas, et il est venu à moi, il m'a raconté la position dangereuse où il se trouvait, caché chez un paysan dont il ne s'assurait le silence qu'à force d'argent. Je lui ai su bon gré de sa confiance, et c'est moi qui lui ai conseillé de venir au camp sous prétexte de vendre des légumes, d'en refuser le prix ou de s'arranger de manière à avoir quelques réclamations à m'adresser ; de cette façon il a pu rester au camp jusqu'à la nuit, il est arrivé jusqu'aux avant-postes ; c'est moi qui lui ai servi de guide pour les traverser, et qui...

Le capitaine s'arrêta, et Pierre, levant sur lui un regard curieux, ajouta en baissant la voix :

— C'est vrai, vous avez pris par le petit sentier des Oliviers, et.... C'est donc ça que, lorsque le caporal a été pour relever la sentinelle qui était au bout, il l'a trouvée morte? — Tu as bien dû voir, reprit vivement le capitaine, par le récit de Jean Mirot, que l'évêque ne craint pas de se servir de pistolets à défaut de burettes? — Oui.... c'est possible, dit le sergent, mais la sentinelle n'avait autre chose qu'un coup de sabre à travers le cœur... et l'évêque n'avait pas de sabre, ajouta-t-il en regardant celui du capitaine.

M. d'Ambret pâlit et garda le silence, mais un moment après il reprit :

— Tu n'as pas oublié, Pierre, que ta mère a été ma nourrice? — Non, monsieur le vicomte, dit Varneuil, je ne l'ai pas oublié. L'autre est mort, c'est bon, n'en parlons plus, ajouta-t-il en secouant la tête comme pour chasser une mauvaise pensée. Maintenant, que voulez-vous faire pour sauver la demoiselle? Je suis à vous, pourvu qu'il n'en coûte pas mort d'homme.

Le capitaine pinça les lèvres avec colère, et, après un moment de réflexion, il repartit :

— Pierre, tu payeras tôt ou tard ce que tu as fait au Champ-des-Batailles, comme ce que j'ai fait au chemin des Oliviers, pour peu que cela se découvre; songes-y bien, et pense que, si tu as mon secret, j'ai le tien. — Est-ce que je vous ai menacé d'en parler? — Non, mais je te dis cela seulement pour bien établir les choses. — Soit donc, n'en parlons plus, c'est le mieux, et dites-moi maintenant ce que vous allez faire. — Tu vas retenir Jean Mirot dans ma chambre jusqu'à ce je sois allé dans la maison que je t'ai désignée voir si mademoiselle du Premic s'y trouve encore. — Allez donc.

Le capitaine parut prêt à partir, mais il jeta un regard sur la porte de la chambre; il sembla hésiter, et reprit :

— Non, vas-y plutôt toi-même, je... je garderai Jean Mirot. — Vous avez peur que je jase? vous devez pourtant savoir que je suis discret, et que... — Oui, tu as raison, dit M. d'Ambret. Mais tu comprends que je ne puis en plein jour entrer dans une maison comme celle où se trouve mademoiselle du Premic. — Au fait, c'est moins compromettant pour un sergent. Du reste, je veux bien courir le risque de passer pour un mauvais libertin; comme je ne mérite pas cette réputation, elle me fait moins peur qu'à vous. — Pierre, reprit le capitaine avec colère, tu abuses... — Oui, c'est vrai, j'ai tort... ce n'est pas le moment de parler de ça. Mais aussi, pourquoi tuer la sentinelle? C'est un assassinat ça, et un chef qui approche avec le mot d'ordre, et qui, lorsqu'un soldat lui parle de confiance, lui enfonce son sabre par derrière... — Pierre! — Oui, reprit le sergent; le sabre est entré par le dos, je l'ai vu; c'est une infamie, c'est...

L'officier serrait les poings et mordait sa moustache; Pierre Varneuil s'en aperçut et reprit :

— Mais j'ai dit que je n'en parlerais plus; adieu, adieu, capitaine, attendez-moi là, je reviens. — Tu demanderas Louise Firon. — Louise Firon! dit Pierre en se retournant violemment. — Eh bien! oui, dit le capitaine avec embarras, j'ai dit à l'évêque de prendre le nom de Martial Firon, et à mademoiselle du Premic celui de Louise Firon. — C'est bien, dit Pierre avec un ton et un regard de mépris; le nom du mari et de la femme! Que Dieu vous protége, mon capitaine, vous qui jouez avec toutes ces choses-là! Mais je pars, je pars... pour qu'il n'en soit plus question.

Le soldat s'éloigna, et le capitaine demeura pendant quelque temps pensif devant la porte de sa chambre, puis il entra et regarda le marin qui continuait à ronfler le plus paisiblement du monde. Alors il se promena quelque temps avec agitation, discutant en lui-même quelque question d'un grand intérêt sans doute, car il passa près d'une heure dans un état visible d'exaltation. Enfin il sembla avoir pris son parti, car il ouvrit son porte-manteau, le fouilla avec soin, et cacha sous sa chemise quelques papiers soigneusement déposés au fond. Il en tira aussi une grosse bourse de cuir remplie d'or, et il distribua cet or dans ses poches, de manière à ce que le volume, ainsi réparti, ne se montrât nulle part. Il finissait à peine de se munir de plusieurs autres bijoux, que Pierre rentra dans la chambre et le surprit dans cette occupation. Le sergent considéra un moment son capitaine et lui dit tout à coup comme s'il avait parfaitement compris son dessein :

— Au fait, monsieur le vicomte, vous ferez bien de vous en aller; vous avez beau faire, vous n'êtes pas de cœur avec nous. Je ne suis pas le seul à m'en apercevoir, il y en a d'autres qui

Digitized by Google

le disent tout bas. Ça finira par se découvrir, et alors gare la Magdeleine (1) !

Le capitaine essaya de rire et repartit :

— Ah çà ! quelles idées t'es-tu donc mises en tête aujourd'hui ? — Voyons, capitaine, reprit Varneuil, ne faites pas le fin avec moi. Vous vous êtes engagé pour qu'on ne vous coupât pas le cou ; je vous ai fait élire capitaine par les volontaires, en disant qu'en votre qualité de cadet vous étiez enragé pour la révolution, mais le fait est que tout ce qui se passe vous fait mal au cœur. Je suis patriote, moi, c'est tout simple, je suis paysan ; mais vous êtes noble, vous, ça ne peut pas être la même chose. Partez, émigrez, ça vaudra mieux ; d'ailleurs vous n'aurez jamais eu une plus belle occasion, car vous pourrez sauver du même coup une pauvre fille qui est bien malheureuse, et qui court grand risque d'y passer si elle ne s'en va pas bientôt de Toulon. — Quoi ! mademoiselle du Premic ? — L'autre l'a découverte. — Qui ça, l'autre ? — Hé bien, l'autre matelot, Gabarrou.

A ce mot de Gabarrou, Jean Mirot se souleva de la table ; on eût dit que ce nom exerçait sur lui une puissance particulière, car Pierre l'avait prononcé à voix basse.

— Où est-il, Gabarrou ? s'écria le matelot en essayant de se poser sur ses jambes dans l'attitude de combat qu'il avait prise au Champ-des-Batailles.

Après cette exclamation, Jean regarda autour de lui, et, reconnaissant le capitaine et le sergent, il retomba sur sa chaise en disant :

— Qui parle de Gabarrou ? qu'a-t-il fait ? — Il a fait, dit le sergent, qu'il s'est vanté qu'il sauverait l'aristocrate. — Il a dit ça, le scélérat ! s'écria Jean Mirot. — Oui, il a dit ça. — Il faut que je le trouve et que je l'extermine, reprit Jean en essayant de sortir et en se heurtant aux murs. — Pardieu ! reprit le sergent, il ne sera pas difficile de le trouver ; je l'ai laissé, il n'y a qu'un instant, sur le port, au cabaret de la Fédération, où il se vantait de t'avoir battu au Champ-des-Batailles, en ajoutant que, si tu voulais donner un coup de pied à un chien, il t'en empêcherait, rien que pour le plaisir de te vexer.

Ces paroles de Pierre Varneuil excitèrent jusqu'au plus haut point la fureur de Mirot ; il s'élança hors de la chambre, et Pierre Varneuil, après avoir fait signe à son capitaine de l'attendre, reconduisit Mirot jusqu'à la porte de la caserne, en ayant grand soin de l'entretenir dans ses dispositions furieuses contre Gabarrou. Un moment après, il rentra, et le capitaine lui dit aussitôt :

(1) Nom populaire de la guillotine.

— Pourquoi envoyer ce drôle près de Gabarrou ? Celui-ci peut se vanter d'avoir sauvé mademoiselle du Premic pour narguer son ennemi et lui apprendre ainsi où elle est cachée, sans pouvoir la sauver ensuite. — D'abord, dit Jean, si Mirot va où je lui ai dit et qu'il rencontre Gabarrou, qui est sorti de la ville, il aura bien du bonheur; ensuite, il faut que mademoiselle du Premic ait quitté l'abominable maison où elle se trouve avant une heure. Allons chez elle. — Et pourquoi cela? — Pourquoi! elle me l'a raconté, la malheureuse, et ça m'a fait frémir... Mais nous n'avons pas de temps à perdre, il faut lui trouver un autre logement. Sortons ensemble, je vous expliquerai cela.

Ils sortirent, et Pierre Varneuil dit à son capitaine les raisons qui exigeaient que mademoiselle du Premic changeât de logement. Ce récit parut faire une singulière impression sur M. d'Ambret, car il l'écouta d'abord avec une sorte d'horreur; puis ensuite, au lieu de répondre aux questions du sergent sur ce qu'il comptait faire, il s'abandonna à une préoccupation sans doute fort agréable, car un sourire moqueur parut plusieurs fois sur ses lèvres, et déjà Varneuil commençait à s'étonner de ce silence, lorsqu'il aperçut un petit écriteau annonçant une maison garnie.

— Voilà notre affaire, dit-il. — Oui, sans doute, dit le capitaine, mais il faudra donner là le nom de mademoiselle du Premic. — Pourquoi pas celui de Louise Firon, puisque vous le lui avez donné? — Oui, mais on lui demandera des papiers; et il vaudrait mieux, ajouta le capitaine après un moment de réflexion, dire que c'est ta sœur ou ta femme. — Et pourquoi pas la vôtre ? dit Jean. — On s'étonnerait que la femme d'un officier ne logeât pas à la caserne, tandis que tu sais bien que les femmes des sous-officiers n'ont pas droit au logement. — C'est juste, dit Pierre Varneuil ; va donc pour ma femme ! Je vais entrer pendant que vous allez la chercher. Je vous attends ici. — Tiens, voilà de l'argent, dit le capitaine; aie soin de prendre une chambre qui n'ouvre pas sur la rue : une femme seule toute la journée s'ennuie; la curiosité peut la pousser à se mettre à la croisée au risque de sa vie, et... — C'est bon, c'est bon, fit le sergent, tout sera fait comme il est dit.

Le capitaine s'éloigna et revint une demi-heure après, accompagné de mademoiselle du Premic, qu'il installa dans la chambre. Puis il ressortit avec le sergent et lui dit :

— Rentre à la caserne et dis que je ne rentrerai peut-être pas.

Varneuil regarda le capitaine en face, celui-ci baissa les yeux.

— C'est que vous espérez, lui dit-il à voix basse et en faisant un geste significatif, c'est que vous espérez cette nuit même...

— Oui, oui, fit le capitaine avec empressement; le plus tôt sera le mieux : un bateau et trois hommes, et dans trois jours je peux être en Italie. — J'aimerais autant ça pour vous deux : car elle aussi m'intéresse, elle est si belle, si bonne, si douce, si malheureuse! — Tu trouves? dit le capitaine en souriant. Tu vois que Gabarrou n'a pas si mauvais goût. — Quelle horreur! dit le sergent, un misérable qui a voulu abuser...! — C'est bon, fit le capitaine, ne t'inquiète pas de moi, et ne viens pas rôder par ici demain : il y a deux gaillards intéressés à découvrir mademoiselle du Premic, et qui pourraient te suivre. — C'est entendu, fit le sergent, et il s'éloigna.

Le lendemain, à dix heures, le capitaine n'avait pas reparu, et le sergent supposait qu'il avait trouvé le moyen de quitter Toulon sûrement et de gagner la frontière ou de s'embarquer, lorsqu'il le vit traverser la cour de la caserne d'un air très-préoccupé. M. d'Ambret fit signe à Varneuil de le suivre. Ils montèrent dans la chambre du capitaine, et celui-ci en ayant fermé la porte avec soin, dit aussitôt à Pierre :

— Hé bien! tu vois ce qui est arrivé? — Quoi donc? — Une défense expresse à tout bateau de sortir du port. — Bon! fit le sergent, il me semble que c'est comme ça depuis notre arrivée. — Oui, sans doute, fit le capitaine avec embarras; mais on ne tenait pas d'abord la main à l'exécution de la mesure, tandis qu'à présent il paraît que la surveillance est devenue très-rigoureuse. Toujours est-il que j'ai erré sur le port toute la nuit, espérant trouver quelque pêcheur qui voulût m'emmener; mais rien; et, pour comble de malheur, j'ai rencontré Gabarrou et Mirot ce matin ensemble. — Ensemble! vous voulez dire s'assommant? — Non, bras dessus, bras dessous. Ils ont eu la maladresse de s'expliquer avant de se battre. Comme Gabarrou n'avait pas pu sortir de la ville, il est retourné chez mademoiselle du Premic, et il ne l'a pas trouvée; et comme, d'un autre côté, Jean Mirot n'a pas rencontré Gabarrou au cabaret de la Fédération, ils ont compris que tu les avais joués, et ils sont furieux contre toi. — Ils sont allés me dénoncer! s'écria Pierre, qui devint tout pâle. — C'est bien autre chose, reprit le capitaine, ils ne parlent pas moins que de t'assommer, s'ils te rencontrent.

Le sergent fit un geste particulier en montrant son briquet, et repartit avec un air de dédain :

— Si ce n'est que ça, passons; pourvu que la guillotine n'en soit pas, je suis leur homme. — Tu as raison, fit le capitaine, qui, tout en parlant, avait l'air fort inquiet de l'effet que ses paroles produisaient sur le sergent; tu as raison, et cependant j'ai pensé

qu'ils pourraient bien en venir à leurs fins, surtout Gabarrou, à qui l'on a accordé ta grâce : c'est un Marseillais, c'est-à-dire un féroce gredin. Alors j'ai voulu prévenir le danger. — Et comment? fit le sergent, à qui la peur commença à reprendre. — Je suis allé chez Barras. — Hein! fit Varneuil tout alarmé. — Je lui ai tout dit. — Vous! s'écria Pierre en pâlissant. — Il s'est très-bien souvenu de ton affaire, et il m'a dit alors : « Je suis de votre avis, la vengeance de ce matelot est odieuse; mais qu'y faire? j'ai promis; » puis il a ajouté : « Quel diable d'intérêt ce soldat avait-il à sauver cette fille? » Je ne savais trop que dire, mais, ma foi! une idée m'est venue, et j'ai répondu aussitôt : « C'est que je crois qu'il est amoureux. — Tiens! s'écria Pierre avec un gros sourire niais, vous avez dit ça? — Ma foi, oui, reprit le capitaine; Barras a fait comme toi, il a souri, et m'a demandé d'un air tout singulier : « Est-ce qu'elle est jolie? — Charmante à ce qu'il dit. » Tu vois, j'ai fait semblant de ne pas la connaître, et j'ai ajouté : « Voyons, n'y a-t-il pas moyen de sauver cette fille? — Que le sergent la cache bien, m'a-t-il répondu : une aristocrate, c'est un crime impardonnable. » A ce moment une nouvelle idée m'a frappé.... Mais si ce n'était plus une aristocrate? — Comment ça? — Si elle épousait Pierre Varneuil? » — M'épouser, moi, mademoiselle du Premic! dit le sergent d'un air ébahi, est-ce qu'elle voudrait? Puis il ajouta en balançant la tête : D'ailleurs, moi, je ne suis pas d'âge, j'ai vingt et un ans à peine... et puis... je veux faire mon temps de garçon. — Eh! mon Dieu, fit le capitaine, qui te parle de l'épouser sérieusement? Tu sais bien que, par le temps où nous sommes, on se marie en vingt-quatre heures et on divorce au bout de six mois. Barras a très-bien compris, quoiqu'il ne m'en ait rien dit. Tu épouserais mademoiselle du Premic, qui court grand risque d'être guillotinée; mais personne n'oserait plus demander la tête de la citoyenne Varneuil, de la femme du brave républicain Pierre Varneuil; ça durerait quinze jours, un mois, deux mois, et au bout de ce temps-là, quand je pourrais m'enfuir avec elle, tu demanderais le divorce. — Oui-da, fit le sergent, et je passerais pour... — Pour quoi? — Tiens!.. pour un mari dont la femme s'est en allée avec un autre; merci! — Voilà un drôle de scrupule! puisque ce ne sera pas ta femme... — C'est égal, la réputation vous en reste; je ne pourrais pas dire à tout le monde le dessous des cartes... et puis, plus tard, si je me mariais véritablement, ma femme pourrait se dire : Il l'a été une fois... il en a l'habitude... je puis bien... Non, merci, je ne veux pas de ce moyen-là.

Le capitaine se mordit les lèvres, il semblait embarrassé. Enfin il reprit :

— Mais si je la laissais partir seule comme quelqu'un qui émigre? — Oh! alors, c'est différent. Cependant c'est ennuyeux de prendre une femme comme ça. — Tu veux donc la laisser guillotiner? — Mais, après tout, il faut une permission à un militaire pour se marier. — La voilà, dit le capitaine, Barras me l'a donnée.

Le sergent regarda son capitaine en face; mais celui-ci continua :

— Tu sais que les représentants du peuple ont tout pouvoir. — Ç'a été vite, dit Varneuil d'un ton soupçonneux; et même, ajouta-t-il en lisant le papier, on nous dispense des formalités. — C'est que Barras a compris que ce n'était qu'un mariage postiche pour sauver une malheureuse. — C'est drôle, fit le sergent. — Crois-tu qu'on puisse perdre du temps pour sauver mademoiselle du Premic? Maintenant c'est de toi que cela dépend, c'est à toi à finir ce que tu as commencé. — J'ai commencé, c'est-à-dire, c'est vous, et c'est moi... — Voyons, il faut te décider, veux-tu abandonner cette fille malheureuse à la vengeance de Mirot et aux infâmes projets de Gabarrou?

Le sergent réfléchit et répondit bientôt d'un air résolu :

— Non, je la sauverai, c'est dit, c'est une bonne action; ça m'a porté bonheur la première fois, ça me portera bonheur la seconde. — Viens donc, dit le capitaine; je vais te conduire près d'elle.

En 1793, dans une ville comme Toulon, qui venait d'être reprise par l'armée révolutionnaire, les actes de l'état civil ne se faisaient pas avec toute la régularité possible. D'un autre côté, une permission donnée d'une façon si extraordinaire par les proconsuls de la convention, et accordée à un soldat pour épouser une fille noble dont le père avait émigré, était ou un châtiment infligé à cette fille ou une conquête de l'esprit d'égalité; on supposa donc ne pouvoir célébrer trop vite une pareille union. En conséquence, dans la journée, le mariage fut municipalement enregistré, et mademoiselle Angélique du Premic de Kerolan devint légalement la citoyenne Varneuil. Avant la cérémonie, les deux futurs ne s'étaient pas adressé la parole; seulement Pierre avait remarqué qu'Angélique était la plus jolie femme du monde et qu'elle portait en elle un air de charmante naïveté. Puis, tandis que l'officier municipal leur faisait un sermon civil et patriotique, la pensée lui vint plus d'une fois qu'il serait ravi si le mariage, qu'il contractait avec l'intention de le rompre, eût pu être sérieux. Mais l'air d'affliction d'Angélique, les larmes qui roulaient dans ses yeux et qu'elle ne retenait qu'à grand'peine, prouvaient à Pierre que le sacrifice qu'elle faisait lui coûtait beaucoup. Il remarqua même que les regards qu'il jetait sur elle l'embarrassaient étrangement,

et il s'interdit de l'admirer plus longtemps, malgré le plaisir qu'il y prenait. Ce fut alors qu'en portant ses yeux au hasard autour de lui, il aperçut un homme d'assez mauvaise mine qui faisait un signe au capitaine, lequel répondit en mettant son doigt sur sa bouche. Pierre, qui cherchait à se distraire le plus qu'il pouvait, se promit d'observer ce que deviendrait cette muette intelligence, et, lorsqu'il quitta la salle du mariage, il vit cet homme aborder le capitaine. M. d'Ambret sembla se refuser d'abord à écouter l'inconnu, mais celui-ci lui ayant répondu assez haut pour que le sergent pût l'entendre : « Aujourd'hui ou jamais! » Pierre vit le capitaine se rapprocher de cet homme, et, après un moment de conversation animée, s'éloigner de lui, et il entendit qu'ils se disaient pour adieu : « Ce soir donc, à six heures. » Le sergent crut deviner qu'il s'agissait de la fuite du capitaine, et il lui dit en sortant de la municipalité :

— Si c'était pour ce soir, à six heures, ce n'était pas la peine de... — Conduis ta femme chez elle, rentre à la caserne, je te dirai ce dont il s'agit.

Le sergent obéit. Il offrit respectueusement le bras à sa femme, et celle-ci, le visage caché dans son mouchoir et la tête basse, marcha à côté de son mari, qui lui dit pour toute consolation :

— N'ayez pas peur, ça ne durera pas longtemps, nous trouverons bien moyen de vous faire partir, le capitaine et moi, et alors vous ne serez plus la citoyenne Varneuil.

Il était quatre heures à peu près quand Pierre quitta sa femme sur la porte de la maison qu'elle habitait; il rentra à la caserne, mais le capitaine n'était pas chez lui. Une heure, deux heures se passèrent, le capitaine ne revint pas. A six heures, Pierre commença à s'alarmer. Est-ce qu'il s'est défié de moi? se disait-il, qu'il m'a fait rentrer à la caserne? Où est-il allé? est-il parti? quel diable de rôle me fait-il jouer dans tout cela?.. Une heure se passa dans cette attente, et M. d'Ambret ne parut pas. Il était sept heures. Varneuil ne put résister à son impatience, et voulut voir jour dans une affaire qui lui semblait fort louche : il quitta la caserne et se dirigea vers la demeure de mademoiselle du Permic. Il en approchait, lorsqu'il vit la porte s'ouvrir et une femme en sortir précipitamment; il crut la reconnaître et courut à elle. C'était Angélique.

— Où allez-vous donc comme ça? lui dit-il avec un peu d'humeur. — Laissez-moi, s'écria-t-elle, je veux mourir. — Mourir! dit Pierre en l'arrêtant avec force, et pourquoi ça? — Il m'abandonne, il s'est enfui. — Qui, le capitaine? s'écria Pierre. — Oui, il est parti seul.

Digitized by Google

Pierre lâcha un jurement formidable en ajoutant :

— C'est bien digne de lui! — Je suis perdue, dit Angélique. — Non, s'écria Pierre, vous ne l'êtes pas... Je vous ai déjà sauvée, je vous sauverai encore; je suis votre mari, après tout, devant tout le monde, et je vous jure sur mon nom de Pierre Varneuil qu'on ne vous touchera pas ou que j'y passerai le premier. — Non, non, laissez-moi mourir, dit Angélique... — Mais soyez donc raisonnable, un brave garçon comme moi qui ira de tout cœur pour vous sauver vaut mieux qu'un mauvais gueux sans âme ni honneur qui n'a pensé qu'à lui. — Oh! non, vous ne me sauverez pas, vous non plus; non, c'est encore une trahison. — Voyons, est-ce que vous croyez que j'ai fait semblant de vous épouser pour vous laisser guillotiner? non, pas de ça. Soyez tranquille, car maintenant vous pouvez attendre une occasion favorable; jusque-là vous passerez pour ma femme, et au fait vous l'êtes, sur les registres du moins, et nous n'avons pas besoin de nous alarmer comme ça.

Angélique se mit à pleurer, et sa résolution sembla s'en aller avec ses larmes, car elle répondit en éclatant en sanglots :

— Ah! ne me trompez pas, vous... ne me trompez pas! — Jamais, dit le sergent, jamais, sur ma vie, voyez-vous! Mais rentrons, nous nous expliquerons mieux là-haut, et nous pourrons aviser plus tranquillement à ce qu'il faut faire pour vous sauver.

Angélique baissa la tête. Pierre la prit doucement sous le bras et la fit rentrer dans la maison, où il la suivit.

IV

UNE MÈRE

Plus de vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans les chapitres précédents. On était au mois de septembre 1816, dans un appartement assez modeste de la rue Chantereine; une femme, qui pouvait avoir trente-huit à quarante ans, était assise à côté d'une cheminée où brûlait un feu assez vif, quoique le froid ne se fît pas encore sentir. Cependant, la pâleur qui régnait sur le visage de cette femme expliquait pourquoi ce foyer avait été allumé. Affaissée dans une large bergère, enveloppée de fourrures, elle tendait encore vers le feu ses mains tremblantes et glacées. Ses tempes creusées, son nez aminci,

ses lèvres blanches, disaient que la mort occupait déjà par une extrémité ce corps délabré et qu'elle le gagnerait incessamment tout entier. A ses pieds était assis un beau jeune homme qui, les yeux fixés sur elle, la contemplait avec anxiété et semblait vouloir deviner le sujet de la préoccupation profonde où elle était plongée. Cette préoccupation semblait triste, car une larme venait de temps en temps mouiller les yeux caves et la paupière brûlante de la malade. Le jeune homme, craignant que la pensée de l'infortunée ne s'arrêtât sur la gravité de son mal et n'en augmentât ainsi le danger, lui prit doucement les mains et lui dit en les baisant et en les gardant dans les siennes :

— A quoi pensez-vous, ma mère?

La mère tourna alors ses yeux mourants sur son fils et contempla longtemps son visage. Ce regard d'une mère arrêté sur son enfant avait une expression qui n'était pas ordinaire. Il n'avait pas cette adoration protectrice qui fait du regard d'une mère quelque chose de si doux à l'âme; ce n'était pas l'intime révélation de la puissante et de la plus soumise des affections, car l'amour d'une mère pour son enfant, c'est un culte, mais un culte qui vient d'en haut, qui tend les mains à son idole pour la soutenir et non pour l'implorer; c'est quelque chose qui doit ressembler à la sollicitude de Dieu pour l'humanité. Il y avait cependant un amour passionné et profond dans le regard de cette femme, mais il y avait en même temps quelque chose d'agité et d'inquiet. Ce n'était pas seulement à la contemplation de ce beau visage de jeune homme qu'elle s'abandonnait, c'était à l'examen de ses traits, et cet examen ne lui donnait par la joie que l'âme maternelle puise facilement dans la confiance qu'elle a en son enfant, car des larmes plus abondantes vinrent mouiller ses yeux.

— Ma mère, reprit le jeune homme avec plus de douceur encore, à quoi donc pensez-vous qui vous attriste à ce point? — A toi, Noël! lui répondit sa mère, à toi, mon fils, qui vas rester seul en ce monde, sans guide, sans appui, sans conseils. — Oh! vous me resterez, ma mère, reprit le jeune homme; j'en ai en mon cœur l'heureux pressentiment, la sainte conviction. — Ne me dis pas cela, mon fils, reprit la malade, ne t'habitue pas à cette fausse pitié qu'on appelle dans ce monde des ménagements. Il arrive un jour où ce langage devient familier à l'âme comme aux lèvres; on donne par faiblesse des espérances qu'on sait impossibles, et l'on se croit quitte envers la douleur parce qu'on l'a trompée. Ce n'est pas là ce qu'il faut que tu sois jamais, ne le sois pas pour moi. Je dois mourir bientôt, je le sais et tu le sais aussi. Le médecin ne t'a pas laissé d'illusions et je ne m'en suis fait aucune. Maintenant

donc, Noël, si tu veux me prouver que tu me plains, si tu veux me consoler de mourir, promets-moi de vivre en honnête homme. Tu en as plus besoin qu'un autre, car tu es pauvre et tu n'as pas de famille.

A ce mot, le jeune homme regarda sa mère avec stupéfaction. Mais elle continua :

— Je te comprends, je sais que tu portes un nom honorable : le fils du comte Pierre de Varneuil, général de division, serait sans doute bien accueilli partout où son père voudrait le présenter. Mais tu ne connais pas le général; tu sais, car tu m'en as souvent demandé la cause, que, dès le lendemain de notre mariage, son devoir de soldat l'emmena loin de moi. Il y a de cela vingt-trois ans bientôt. Depuis, je ne l'ai jamais revu. Je lui ai souvent écrit ; il m'a toujours renvoyé mes lettres cachetées, avec l'argent nécessaire à mon existence. Cet argent, je n'y ai pas touché; il est toute ta fortune, car la pension viagère que je tiens de mon père finira avec moi, et c'est sur lui moins que sur tout autre que tu dois compter. Tu baisses les yeux, Noël, et tu te demandes sans doute quel crime si odieux a commis ta mère pour que son mari et son père l'aient si rigoureusement traitée. Ce crime a été d'avoir eu peur de mourir quand je n'avais que la vie à regretter; ce crime, tu le sauras peut-être. Écoute-moi bien maintenant, car ce que je vais te dire est ma dernière volonté, et je te demande, au nom de vingt ans de soins passés à faire de toi un honnête homme, je te demande de l'exécuter fidèlement.

Noël ne répondit point à sa mère, car ses larmes le suffoquaient; il pencha sa tête sur les mains de la mourante et pleura longtemps en silence. Cette émotion gagna assez madame de Varneuil pour qu'elle fût sur le point de perdre connaissance ; mais la pensée d'un devoir impérieux à accomplir lui fit commander à cette faiblesse. Elle se redressa sur sa bergère, et, ramenant, pour ainsi dire, à son cœur les restes épars d'une vie qui la quittait, elle y concentra assez de force pour pouvoir achever ce qu'elle avait commencé.

— Écoute-moi bien, reprit-elle d'une voix plus faible et plus ferme à la fois, car si la force physique s'en allait, un dernier effort de courage la soutenait encore, écoute-moi bien, reprit-elle, mon Noël ! tu trouveras dans mon secrétaire quatre lettres et un paquet assez volumineux et cacheté avec soin. Ce paquet, tu le garderas jusqu'à ce que tu aies fait ce que je vais te dire : tu iras porter chacune de ces lettres à son adresse, tu iras toi-même, et tu ne les remettras qu'aux mains des personnes à qui elles sont adressées, puis tu leur demanderas quelle réponse ils ont à te faire.

Ici la voix de la malade s'affaiblit sensiblement, elle s'appuya au fond de sa bergère comme pour prendre un peu de repos et rap-

peler ses forces; mais, lorsqu'elle voulut se pencher vers son fils pour continuer, elle ne put plus se tenir sur son séant. Il voulut appeler pour lui donner des secours : un léger mouvement de tête et un faible signe de la main de la mourante l'arrêtèrent.

— Écoute-moi bien, reprit-elle encore, en parlant cette fois par saccades et avec effort : si un seul, des quatre hommes auxquels tu remettras une lettre, t'accueille avec empressement et affection, je t'ordonne de brûler le paquet dont je t'ai parlé. Et cet homme, mon fils, tu l'honoreras, tu lui obéiras comme à un père, jure-le-moi. — Oui, ma mère, répondit Noël, je vous le jure. — Mais, reprit la malade avec un accent plus prononcé et qui avait plus d'exaltation qu'elle n'en avait montré jusque-là, si ceux à qui tu remettras ces lettres restent froids devant toi, s'ils te repoussent avec indifférence, voici ce que tu feras...

Encore une fois le souffle faillit manquer à la malade, mais encore une fois la volonté qui l'animait surmonta cette faiblesse, et elle continua plus rapidement :

— Écoute-moi bien : tu les feras venir tous les quatre chez toi le même jour, à la même heure, mais sans qu'aucun d'eux se doute de la présence des autres; puis, quand tu les tiendras ainsi réunis, tu prendras ce paquet, tu l'ouvriras, c'est mon testament, et tu le leur liras à tous quatre. Et, comme Noël ne répondait pas, sa mère lui dit : Le feras-tu? — Je le ferai, ma mère, répondit-il. Et alors ?..—Alors, dit-elle, tu sauras tout. — Tout? reprit-il en regardant sa mère avec anxiété. — Tout, répéta-t-elle.

Et, comme si ce mot eût emporté son âme et sa vie, sa tête tomba sur sa poitrine, ses bras levés pour embrasser son fils tombèrent en dehors de la bergère, pendants et glacés; elle s'affaissa tout entière sur son siége. Elle était morte.

Le lendemain Noël seul conduisit, d'abord à l'église, ensuite au cimetière, les restes d'Angélique du Premic de Kerolan, comtesse de Varneuil.

Maintenant, imaginez-vous un jeune homme de vingt-deux ans, et par conséquent maître de ses actions ; supposez-le en 1838, élevé à Paris dès sa plus tendre enfance, ayant, bien jeune encore, entamé des relations avec ces beaux fils de famille qui ne se servent du nom de leur père que pour l'exploiter à la petite semaine en empruntant sur sa bonne réputation, dont l'importance sociale se réfugie tout entière dans le glacé de leurs gants beurre frais et le lustre de leurs bottes vernies; supposez qu'à vingt-deux ans il se fasse honneur de savoir boire quatre bouteilles de vin sans se griser, et de fumer autant de cigares qu'il en faudrait pour payer le dîner d'une honnête famille; faites que la virginité de ses mœurs soit

restée depuis assez longtemps dans une orgie de mauvais lieu pour que ce passage d'une existence qui dort à une existence qui veille ait été pour lui comme si elle n'avait pas été; figurez-vous qu'il a payé à quelques figurantes de l'Opéra, avec de l'argent qu'il doit à des juifs, le droit qu'il prend de parler de ses bonnes fortunes; mettez-vous enfin devant les yeux un de ces postulants fashionables qui se donnent plus de peine pour arracher quelques centaines de francs à des prêteurs qu'il ne leur en faudrait pour gagner le double de cette somme. Le surlendemain de la mort d'une mère, voici quelles seront leurs occupations : appeler le tailleur pour commander un deuil du meilleur goût, en promettant au fournisseur de solder le mémoire passé dès que la succession considérable qui vient de s'ouvrir sera liquidée; car, dans les premiers jours, tant que les formes judiciaires peuvent expliquer la non-perception de capitaux retenus jusqu'à inventaire, la succession est énorme, on la grossit indifféremment en vertu de qualités ou de vices qu'on prête à sa mère, selon les circonstances. « Ma mère était immensément riche, dit-on, elle était si avare ou si économe! » Le mot n'a guère d'importance. Plus tard, lorsque les délais sont passés et que les demandes arrivent, on répond : « Ma mère n'avait rien, elle avait tant de désordre! » Toutefois, en attendant ce revirement inévitable, on se dit riche, et après le tailleur on fait venir le chapelier. Quoiqu'il ne tienne que peu de place dans la supériorité du beau fils, le chapelier est important, surtout en cette circonstance, car il décide de toute l'élégance du deuil : il sait la manière dont on porte le crêpe. « M. A.., dit-il, qui a une loge à l'Opéra, mit, à la mort de son père, un crêpe qui montait aux deux tiers de la forme du chapeau avec une bande du côté gauche. — Ce n'est pas sur M. A... que je prendrai modèle : je n'aime pas sa manière de s'habiller. — Nous avons M. B..., qui, lorsqu'il perdit sa mère... — C'est mon affaire...— Mit un crêpe qui enveloppait toute la forme du chapeau, et sans bande. — Sans bande, n'est-ce pas? j'en étais sûr. C'est ce qu'il y a de mieux porté. Faites-moi un chapeau sans bande. Puis, quand il a été décidé qu'on pleurera sa mère sans bande et que sa mémoire doit être satisfaite, on compte avec chagrin, car la mort d'une mère cause quelque chagrin, même à ces messieurs, on compte avec chagrin les jours de solitude et de retenue que vous impose la bienséance la plus commode. Et comme une telle douleur serait insupportable, on s'en distrait en rêvant à tous les plaisirs qu'on pourra se procurer quand on aura le bonheur d'être consolé. Voilà l'emploi des deux premiers jours de deuil d'un beau fils de 1838. Heureusement Noël n'en était pas là. On était en 1816, à une époque où la fashion n'existait pas encore, où les mal-

heurs de la France avaient empreint les esprits d'une certaine gravité. D'ailleurs, Noël avait été élevé dans une ville de province où rien n'avait pu lui apprendre cet esprit de licence qui a été celui de Paris à toutes les époques. Noël n'avait jamais quitté sa mère; ses études d'enfant et ses études de jeune homme s'étaient faites sous ses yeux et sous sa surveillance de toutes les heures, et ce n'était que le jour où il les avait closes, en se faisant recevoir avocat, que sa mère avait quitté la ville de Poitiers pour venir habiter Paris. Ce fut vers le commencement du mois d'août que cette immense révolution se fit dans l'existence de Noël de Varneuil.

Madame de Varneuil, après avoir fait de son fils un homme, avait-elle pensé enfin à elle-même, et était-elle venue à Paris pour y trouver des soins qui pussent rétablir sa santé délabrée? ou bien, certaine de ne pouvoir échapper au mal qui la rongeait, avait-elle voulu conduire les premiers pas de son fils dans cette dangereuse ville? c'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la fatigue du voyage n'ayant fait qu'aggraver sa position, elle tomba malade en arrivant dans le petit appartement que son homme d'affaires lui avait fait préparer, et qu'elle ne le quitta point jusqu'au jour de sa mort. Noël demeura constamment auprès de sa mère, ignorant dans quelle nouvelle existence il se trouvait jeté, mais sentant tressaillir tout autour de lui cette vie bruyante, active, dévorante de la capitale, qui lui arrivait par le bruit, par le mouvement, par l'aspect de tout ce qui l'entourait. Au fracas et à l'animation de la rue, il sentait que la vie marchait vite et devait s'user rapidement sur ces pavés usés, dans cette atmosphère étroite pour tant d'apirations, et il lui prit quelquefois des désirs ardents de s'y mêler, ne fût-ce qu'au dehors. Mais il refoulait avec indignation ces vagues besoins de sentir et de connaître, et se résignait à veiller auprès du lit où sa mère se mourait. Son malheur même ne lui servit point à savoir la moindre partie des obligations de cette vie. L'homme d'affaires de madame de Varneuil arriva chez elle le matin du jour qui suivit sa mort, et, par pitié pour le désespoir du fils, il s'occupa du soin de l'inhumation de la mère. Un conducteur des pompes funèbres traça le lendemain l'ordre et la marche de la cérémonie à Noël. Celui-ci, en rentrant chez lui, y trouva l'homme d'affaires qui venait lui rendre compte de sa fortune. Ce n'était pas difficile. La fortune consistait en une inscription, au grand-livre, de six mille francs de rente, dont un semestre devait échoir le lendemain; et à cela il fallait joindre le mobilier du petit appartement de la rue Chantereine, qu'il était même inutile de faire inventorier, car, par une singulière prévoyance, madame de

Digitized by Google

Varneuil avait fait inscrire le bail de son appartement au nom de son fils, de façon que tout passait dans les mains de Noël sans aucunes mesures à prendre pour faire constater ses droits. Il en résulta que, le 24 septembre 1816, Noël de Varneuil se trouva à Paris, absolument seul au monde, avec un revenu de six mille francs et un joli appartement, sans obligations envers personne, sans devoirs à remplir, si ce n'est ceux que sa mère lui avait légués.

On ne peut dire qu'il espéra trouver une distraction à sa douleur dans l'accomplissement de ces devoirs, ce serait calomnier ce cœur qui avait encore toute la virginité de son désespoir, qui pleurait sa mère parce qu'il aimait sa mère, et non parce que sa mort le laissait dans l'isolement. Mais on ne peut nier qu'il éprouva quelque soulagement à l'idée que les dernières volontés de celle qui avait fait tout pour lui l'aideraient encore à sortir de l'effrayante solitude où il passa trois jours, et que peut-être il trouverait, grâce à sa sage prévoyance, un nouveau guide à suivre dans l'une des quatre personnes à qui elle l'avait recommandé. Donc, le quatrième jour qui suivit la mort de sa mère, il ouvrit son secrétaire et y trouva le paquet qui lui avait été annoncé; il portait une singulière suscription :

« A TOI ET A EUX OU A PERSONNE. »

Les quatre lettres étaient enveloppées d'un papier qui indiquait dans quel ordre elles devaient être remises.

La première était adressée à monseigneur d'Arvilliers, évêque de... (Ici le nom d'une ville d'Afrique), rue Saint-Dominique;

La seconde, à M. le baron de Gabarrou, rue des Mathurins;

La troisième, à M. le vicomte d'Ambret, rue de Chartres, en face du Vaudeville;

La quatrième et dernière, à M. le comte de Varneuil, à Passy.

Sans doute Noël s'étonna que, de ces quatre lettres, la dernière qu'il dût remettre fût celle qui était à l'adresse de son père. Noël n'était pas arrivé à l'âge de vingt-deux ans sans demander souvent à sa mère pourquoi il ne voyait jamais son père. Tant qu'il fut assez enfant pour qu'une excuse illusoire pût le satisfaire, sa mère lui avait répondu que le comte de Varneuil était à l'armée, et le bruit incessant des guerres de la république et de l'empire ne permettait pas à l'enfant de douter de la vérité de ce qu'on lui disait. Mais, lorsque la jeunesse succéda à l'enfance et que Noël put se rendre compte de la réalité des faits, sa mère ne put l'empêcher de savoir par les journaux que son père n'était pas toujours hors de France. Alors il demanda pourquoi il ne venait pas voir sa

femme et son fils ou pourquoi ils ne se rendaient pas auprès de lui; alors il fallut imposer silence à ces questions auxquelles on ne pouvait répondre, et madame de Varneuil lui avait dit enfin :

— Un jour viendra, mon enfant, où tu sauras tout.

Ce jour était venu sans doute, mais, avant qu'il arrivât, Noël avait cherché toutes les raisons qui pouvaient expliquer cette séparation de son père et de sa mère. Il était difficile de les supposer honorables pour tous deux. D'ailleurs, quelle que fut la solitude dans laquelle Noël vivait avec sa mère, il avait assez appris la vie de ce monde pour savoir que de telles séparations sont toujours le résultat des désordres de la femme ou de ceux du mari. Accuser sa mère ne pouvait entrer ni dans le cœur ni dans l'esprit de Noël; sa tendresse eût refusé d'admettre un soupçon injurieux pour elle, si la raison en eût pu élever. En examinant sur quels fondements se basait l'estime qu'on accordait aux femmes, il voyait bien que sa mère méritait cette estime plus qu'aucune au monde. Une vie régulière, pieuse, retirée, la mettait à l'abri de toute calomnie. Les souvenirs d'enfance de Noël ne lui rappelaient aucune de ces circonstances équivoques qu'il voyait interpréter souvent contre la vertu des femmes. C'était donc son père dont les torts avaient sans doute amené cette séparation. Tout devait le lui faire croire. Mais, à ce compte, la famille de sa mère eût dû prendre son parti, et madame de Varneuil en était également abandonnée. D'un autre côté, ne pouvait-on pas croire que la tristesse qui ne la quittait jamais était un remords, et la pureté de sa conduite une expiation? Tous ces doutes, toutes ces incertitudes avaient longuement et cruellement torturé le cœur de Noël, au milieu de ses études et jusque sous le regard de sa mère. Le jour était venu où ils allaient cesser; mais cette noble mère n'était plus là pour qu'il la respectât davantage, si elle n'avait été que malheureuse; pour qu'il l'aimât plus qu'il n'avait fait, si elle avait été coupable. Cette pensée fit couler ses larmes avec plus de désespoir; car il craignait de n'avoir pas été pour elle ce qu'il eût dû être. Puis enfin il considéra longtemps ces lettres, comprenant qu'elles renfermaient à la fois l'explication de son passé et la direction probable de son avenir, et un vague effroi s'empara de lui. Il eût préféré rester dans son ignorance; il comprit qu'un pareil mystère ne pouvait avoir qu'une explication funeste, et il hésita. Cependant la dernière volonté de sa mère parla plus haut que la crainte, et il sortit pour l'accomplir.

V

VISITES.

Il était neuf heures du matin, et Noël pensa qu'avec de l'activité il lui serait facile de faire en un jour les quatre visites qui lui avaient été imposées. Il prit donc les quatre lettres et se dirigea de la rue Chantereine vers la rue Saint-Dominique. Nous n'avons pas à dire ici quelles furent les sensations de Noël à l'aspect de cette ville si animée, si populeuse. De telles sensations sont en général assez confuses pour que celui qui les éprouve ne puisse même s'en rendre compte. Presque toujours il y a moins d'étonnement qu'on ne pense dans la contemplation d'une si grande nouveauté. Soit que l'imagination, en vertu des récits qu'elle a entendus, ait supposé plus qu'elle ne voit; soit que les sens, sollicités tous ensemble par ce rapide et grand spectacle, n'en puissent pas voir nettement la grandeur et la diversité, toujours est-il que l'on trouve peu de provinciaux frappés soudainement de l'aspect de la ville de Paris. Leur premier mot est presque toujours celui-ci : « Quoi, ce n'est que cela? » Ce n'est que la réflexion qui les amène peu à peu à une juste comparaison de ce qu'ils voient avec ce qu'ils ont vu, et qui leur fait enfin sentir l'énormité de la différence qui existe entre la vie qu'ils ont quittée et celle à laquelle ils se trouvent mêlés. Nous ne pouvons affirmer que ceci soit vrai pour tout le monde, mais cela fut vrai du moins pour Noël. Il passa au travers de cette ville, souvent avec dédain, quelquefois avec dégoût, et arriva rue Saint-Dominique avec un pressentiment de désillusion qui devait ajouter à la timidité naturelle d'un jeune homme qui portait, pour la première fois et si complétement, la responsabilité de sa vie. Noël, élevé par une femme, avait une élégance personnelle trop remarquable pour qu'il risquât d'être considéré par un laquais comme un de ces solliciteurs qu'on peut renvoyer dix fois avant de les annoncer. Dès qu'il parut, et sans lui demander son nom, un vieux domestique passa chez M. d'Arvilliers pour lui annoncer qu'un jeune homme en grand deuil désirait lui remettre une lettre. L'évêque donna l'ordre de l'introduire, et Noël fut admis en présence de Monseigneur.

M. d'Arvilliers était un beau vieillard. Il avait ce visage arqué qui, par un singulier contraste, a tout ensemble un grand air de noblesse et un grand caractère de sottise. M. d'Arvilliers portait la poudre; il était vêtu d'une redingote noire, d'une élégance

mixte entre le prêtre et l'homme du monde; il avait une culotte courte et des bas de laine noire d'une finesse remarquable, dessinant une jambe admirable, aussi bien qu'eût pu le faire la soie la plus éclatante. Ses mains étaient blanches et d'une délicatesse plus que sacerdotale, et il caressait un horrible petit carlin qui faillit dévorer les jambes de Noël. L'évêque finit par appeler Finette, et, l'animal ayant sauté sur ses genoux, M. d'Arvilliers lui donna un petit coup sur la croupe, en lui disant :

— Hé bien! Finette, voulez-vous vous taire! Qu'est-ce que c'est que cette conduite, Mademoiselle? est-ce qu'on aboie comme ça? vous êtes bien mal élevée. Je serai forcé de vous corriger... Allons.... hé bien! encore? Dominique, ajouta l'évêque en s'adressant au domestique, portez ce chien à sa maîtresse.

Dominique prit le chien, et, traversant le salon, entra dans une partie encore plus intérieure de l'appartement.

Noël n'observa rien de ces petites circonstances qui lui disaient qu'il y avait une femme dans la maison, que cette femme était la maîtresse d'un petit chien que l'évêque prenait sur ses genoux, et que cette femme logeait sans doute dans le fond de l'appartement après l'antichambre et le salon, c'est-à-dire dans les environs de la chambre à coucher. Mais Noël n'observait pas : il restait debout, embarrassé de sa personne, sa lettre à la main, et suivant de l'œil le carlin qui lui montrait encore les dents en cherchant à échapper à Dominique.

Pendant ce temps, M. d'Arvilliers le considérait avec attention et se demandait quel pouvait être ce jeune homme. La grande prétention de l'évêque était de deviner au premier aspect d'un individu ce qu'il était et ce qu'il faisait. Noël lui parut un jeune néophyte qui se destinait à l'état ecclésiastique, et qu'on lui recommandait. En conséquence il prit un air de mansuétude protectrice, et lui dit avec un sourire paternel, en tendant vers lui ses belles mains blanches :

— Vous avez une lettre à me remettre, Monsieur? — La voilà, Monsieur, répondit Noël rapidement, en présentant la lettre à l'évêque.

Celui-ci fronça légèrement le sourcil, pinça la lèvre et prit la lettre du bout des doigts, car le mot « monsieur » lui avait semblé une impertinence. L'air modeste de Noël ne pouvait laisser croire qu'elle fût volontaire; mais c'était en même temps une trop grossière ignorance des règles de la bienséance, pour que la bonne tournure du jeune homme ne fût pas un manteau d'emprunt qui ne cachait rien que de tout vulgaire. Ce fut sous cette impression que l'évêque ouvrit la lettre. Il la déplia lentement; puis, prenant une

loupe déposée sur une table qui était à portée de sa main, il commença à en lire les premières lignes comme un homme qui n'a pas envie d'aller plus loin. Mais presque aussitôt une vive surprise parut sur le visage de M. d'Arvilliers; il porta la loupe au bas de la lettre pour en voir la signature, et à l'instant il leva les yeux sur Noël, puis lui dit d'une voix assez embarrassée :

— Vous êtes le fils de madame de Varneuil? — Oui, Monsieur.

L'évêque ne prit pas garde cette fois qu'on l'avait appelé « monsieur » ; il regarda quelque temps Noël avec une singulière expression de curiosité, puis il reporta les yeux sur la lettre et l'acheva avec une attention extrême. Quand il eut fini sa lecture, il demeura encore quelque temps absorbé dans des réflexions qui ne paraissaient pas être sans combat et sans inquiétude. Enfin il se tourna vers Noël, plutôt pour faire cesser ce silence embarrassant que comme un homme qui a pris un parti dans ses incertitudes, et il lui dit :

— Et c'est en mourant que votre mère vous a remis cette lettre pour moi? — Oui, Monsieur. — Asseyez-vous, mon enfant, reprit l'évêque, après avoir jeté autour de lui un regard qui semblait craindre des indiscrets.

Puis il continua à voix plus basse :

— Ne vous a-t-elle rien dit? — Rien, si ce n'est de venir vous apporter cette lettre.

M. d'Arvilliers était en proie à une vive agitation; on sentait que les idées les plus confuses et les plus contradictoires se pressaient en lui, car il retomba dans ses réflexions en articulant machinalement :

— Ah! elle ne vous a rien dit?

Puis il murmura avec impatience...

— C'est grave, très-grave...

Et, un moment après, il redit à Noël :

— Ainsi, vous ne savez rien? — Rien, Monsieur.

Après cette réponse, le silence recommença, et l'évêque le rompit par une question dont la forme aurait appris à Noël l'importance de sa visite pour M. d'Arvilliers, s'il eût eu cette expérience du monde qui enseigne à lire la pensée d'un homme dans un mot ou une inflexion. Ainsi M. d'Arvilliers, qui semblait errer dans un labyrinthe de projets confus, se retourna vivement vers Noël et lui dit :

— Mais vous, Monsieur, quels sont vos desseins? — Je vous avoue, Monsieur, que je n'en ai encore formé aucun. Ma mère a été jusqu'à ce jour le seul guide qui m'ait dirigé. J'espérais, continua Noël en hésitant, trouver des conseils auprès du petit nombre

de personnes auxquelles elle m'a recommandé. — Ah! fit l'évêque d'un ton plus calme, je ne suis donc pas le seul pour qui elle vous ait remis une lettre pareille? — Non, Monsieur. — Appelez-moi Monseigneur, dit M. d'Arvilliers avec une douceur importante, c'est plus convenable... Madame de Varneuil eût dû vous instruire de ces choses-là. — Pardonnez à mon trouble, Monseigneur, dit Noël, c'est moi qui ai oublié..... — C'est bien, c'est bien, mon enfant; mais à qui madame votre mère vous a-t-elle encore recommandé?

Au moment où Noël allait répondre, une porte s'ouvrit, et une femme entra. Avait-elle trente ans ou quarante? c'était difficile à décider. Un visage rose et plein, des lèvres appétissantes, un œil noir, vif, longuement fendu, des cheveux bruns et abondants lui donnaient un air de séve et de vie qui accusait à peine la trentaine; mais, d'un autre côté, une taille qui manquait de souplesse et qui ne devait sa rondeur qu'au *carcere duro* du corset, un double menton très-prononcé, une gorge qui s'y joignait, des hanches très-volumineuses vieillissaient un peu ce visage coquet et pétillant. D'un autre côté, un amateur plus expert eût remarqué que le pied, d'ailleurs fort petit, ne s'accordait pas avec l'embonpoint du reste de la personne; il avait cette sécheresse que l'âge donne quand il n'amène pas l'enflure; en même temps, les mains étaient d'une blancheur et d'un lustre qui ne viennent que lorsque l'ardeur juvénile du sang commence à s'éteindre.

En entendant ouvrir cette porte, l'évêque cacha vivement sa lettre dans la poche de sa redingote, et, prenant tout à coup un grand air de gentilhomme plutôt que de prêtre, il dit à Noël :

— Hé bien! Monsieur, revenez me voir dans quelques jours... dans une quinzaine; je saurai ce que je puis faire pour vous, j'examinerai votre demande.

Noël sentit le rouge lui monter au visage et repartit assez fermement :

— Je crois que j'ai déjà trop importuné Monseigneur, et je..... — Non, certainement, mon enfant, dit l'évêque en se ravisant, mais vous comprenez, ajouta-t-il en mesurant ses phrases, que je ne puis prendre un parti si soudain... Vous pouvez compter sur moi; revenez me voir dans quelques jours, j'aurai réfléchi, consulté... votre mère a des droits à mon souvenir...

A ce moment, la dame, qui était demeurée à quelque distance à examiner l'embarras de M. d'Arvilliers, s'avança vivement, et l'évêque reprit avec encore plus d'embarras :

— La mère de Monsieur est morte et elle veut bien me recommander son fils. — Est-ce que Monsieur se destine à l'état ecclé-

siastique? dit la dame en le lorgnant. — Au fait, reprit l'évêque, qui semblait frappé d'une idée lumineuse, si c'était votre vocation, Monsieur, je serais heureux de vous servir dans un si louable projet; j'ai quelque crédit, et certes... — Je suis avocat, Monsieur, reprit Noël, toutes mes études ont été dirigées du côté du barreau. — Alors, repartit l'évêque, qui parlait avec une volubilité étrange et sous l'influence d'un embarras qu'il ne faisait que montrer en essayant de le cacher, alors, Monsieur, vous comprenez combien l'appui d'un homme comme moi vous serait inutile dans une pareille carrière, et je suis vraiment désolé de ne pouvoir rien pour vous... Croyez à mes regrets... ils sont sincères...

Et, en parlant ainsi, M. d'Arvilliers marchait du côté de la porte et y poussait par conséquent Noël, qui, confondu de cette singulière réception, allait se retirer, lorsque la dame inconnue prit la parole pour dire :

— Vous pourriez cependant donner quelques mots de recommandation à Monsieur pour M. le président Larcher... — Sans doute, sans doute, fit l'évêque, tout en continuant son expulsion amicale : je ferai pour Monsieur tout ce que je pourrai. — Alors, dit la dame, Monsieur aura la bonté de revenir. — Je ne veux pas lui donner cette peine, dit l'évêque. — En ce cas, Monsieur peut nous laisser son adresse, repartit la dame en l'interrompant. — Je demeure rue Chantereine, n° 7. — Ah! fit la dame, rue Chantereine, n° 7; Monsieur.....? — Noël Varneuil, répondit le jeune homme. — Varneuil! s'écria la dame stupéfaite en attachant sur l'évêque des yeux où se peignaient à la fois le plus grand étonnement et la plus vive irritation.

L'évêque se tut, et, un silence non moins étrange que les rapides interlocutions qui l'avaient précédé s'étant établi entre ces trois personnes, Noël salua et se retira sans qu'on lui adressât de nouveau la parole.

VI

LE BARON.

L'accueil que Noël venait de recevoir était si extraordinaire, qu'une fois seul il se demanda ce qu'il pouvait signifier. Noël n'ignorait pas que M. d'Arvilliers était son parent à un degré assez rapproché; à ce titre, il aurait dû à la fois rencontrer plus d'intérêt et moins d'embarras. Il crut deviner que sa position vis-à-vis de

M. d'Arvilliers devait avoir quelque chose de secret et de particulier, et ce qui lui donnait lieu de croire davantage à cette supposition, c'est l'étonnement de la dame inconnue en entendant prononcer le nom de Varneuil. Ces réflexions reportaient Noël au mystère de sa vie, et il se demanda, avec plus de curiosité que jamais, ce qu'il était et pourquoi sa mère avait constamment vécu séparée de son mari. Il prit aussi dans ses réflexions la conviction que les personnes à qui sa mère mourante l'avait adressé étaient pour quelque chose dans ce mystère, et qu'il pouvait l'apprendre d'elles; ce fut donc avec la détermination d'examiner soigneusement l'accueil qu'on lui ferait qu'il se rendit chez M. le baron de Gabarrou, à qui était destinée la seconde lettre que sa mère lui avait laissée.

Il arriva dans cette disposition rue des Mathurins et frappa à la porte d'un très-bel hôtel, où un concierge en riche livrée l'envoya à l'antichambre du rez-de-chaussée. Un valet, en bas de soie, lui demanda son nom pour pouvoir l'annoncer à M. le baron. Noël, qui pensait que ce nom pouvait être un avertissement pour le baron, refusa de le dire, et répondit que c'était inutile et qu'il avait à remettre une lettre à M. de Gabarrou lui-même.

— De quelle part? lui demanda insolemment le valet. — C'est ce que je dirai à votre maître. — En ce cas, repartit le valet, Monsieur peut se retirer, car j'ai l'ordre de M. le baron de ne laisser entrer personne sans qu'on dise qui l'on est ou de quelle part on vient. — Je vous dis, s'écria Noël, qu'il faut que je parle à M. de Gabarrou en personne, et tout de suite. — Je ne dis pas non; mais, comme je n'ai pas envie de me faire chasser pour vous, je ne vous annoncerai pas.

Noël fut désappointé par la ténacité du valet; mais, fort décidé en même temps à ne pas se nommer pour juger de l'effet de son apparition, il demanda au domestique s'il pouvait écrire à son maître et s'il lui remettrait un billet. Le valet n'y vit point d'inconvénient, et Noël écrivit sur un morceau de papier les quelques mots que voici :

« Monsieur, une personne que vous ne connaissez pas désire vous remettre une lettre fort importante et très-pressée; elle vous prie de vouloir bien la recevoir. »

Noël remit ces deux lignes au valet, qui crut devoir en prendre lecture, tout en se dirigeant vers l'appartement de son maître. Noël était fort ignorant des usages de la domesticité des barons, mais il lui sembla d'instinct qu'il aurait donné avec plaisir un coup de pied au derrière de ce drôle. Cependant il attendit patiemment, et au bout de quelques minutes le domestique reparut et lui rendit son papier en lui disant :

— Monsieur le baron n'a que faire de recevoir des intrigants. — Insolent! misérable! s'écria Noël avec colère, sais-tu à qui tu parles? Va dire à ton maître que c'est M. le vicomte de Varneuil qui veut le voir.

A ce titre de vicomte, le valet prit un air tout étonné. Le titre était nouveau en 1816 : il était revenu en France avec la restauration, de façon que, pendant quelque temps, il partagea avec le titre de marquis un air d'aristocratie particulière que n'avaient point les titres de baron, de comte et de duc prodigués par l'empire. Par la même raison, il avait en même temps quelque chose d'antique et d'antirévolutionnaire, qui laissait croire qu'il ne pouvait guère être porté que par des émigrés en ailes de pigeon ou par ces vieux officiers de la royauté connus alors sous le nom de voltigeurs de Louis XIV. Quant à Noël, qui savait que le titre de comte de son père lui donnait le droit de prendre celui de vicomte, il ne fit pas attention à l'ébahissement du valet et attendit le résultat de son message. Le domestique reparut, et l'air impertinent et joyeux qui éclatait sur son visage, annonça à Noël que le drôle avait de quoi se venger du respect involontaire que le vicomtat de Noël lui avait inspiré.

— Monsieur le baron, dit-il, ne connaît pas monsieur le vicomte.

La bonne pensée qui était venue à Noël, que ce maître laquais méritait une correction, le prit tellement à la gorge qu'il lui fallut le souvenir de la sainteté du message qu'il apportait pour ne pas la lui administrer; toutefois il ne voulut pas accepter si facilement cette insolence, et il dit :

— J'écrirai à votre maître, mais en attendant vous lui direz de ma part que vous êtes un manant. — Hein ! fit le domestique, qui ça, un manant? — Vous, car je ne veux pas croire que M. de Gabarrou m'eût refusé sa porte si vous lui aviez annoncé ma visite comme vous le deviez. — Pardieu! dit le valet d'un ton et avec un geste où les allures de la canaille de cabaret percèrent l'enveloppe de la livrée, vous pouvez écrire ce que vous voudrez, je m'en soucie comme de...

Le valet n'avait pas achevé qu'une femme parut. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans; elle était grande, maigre, d'une élégance éblouissante de parure; d'une beauté contestable, mais d'une physionomie supérieurement impertinente.

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle en entrant. — Pardon, Mademoiselle, fit le domestique en s'inclinant, c'est Monsieur qui veut absolument voir M. le baron. — Hé bien? fit la demoiselle. — Monsieur le baron ne veut pas le recevoir. — Et pourquoi? reprit-elle en lorgnant attentivement le jeune homme. — Parce qu'il ne le connaît

pas. — Hé bien, il le connaîtra. — Je lui ai déjà dit le nom de Monsieur. — Et il n'a pas voulu le recevoir? — Non, Mademoiselle. — Qu'est-ce qu'il a donc? est-ce qu'il est malade? — Non, Mademoiselle. — Avez-vous absolument besoin de voir M. de Gabarrou? dit la dame en s'adressant à Noël. — Oui, Madame, car j'ai pour lui une lettre que je ne dois remettre qu'en ses mains. — Hé bien, Monsieur, si vous voulez bien me suivre, je vais vous annoncer. — C'est trop d'obligeance. — Et où est-il, le baron? reprit la dame en s'adressant au valet. — Il s'habille. — Oh! c'est différent! repartit-elle avec un accent plein d'emphase; il s'habille! alors je comprends.

Puis elle se retourna vers Noël et lui dit d'un air de gravité plaisante :

— Si Monsieur peut repasser dans trois ou quatre heures, je puis lui promettre qu'il verra M. de Gabarrou.

Le ton libre de cette femme étonnait fort Noël, et il se demandait ce qu'elle pouvait être près de M. de Gabarrou, chez qui elle parlait en maîtresse et dont elle semblait disposée à parler avec assez peu d'égards; il se contenta de répondre :

— Si M. de Gabarrou avait bien voulu me faire dire qu'il s'habillait, j'aurais... — Vous auriez attendu, reprit la dame en l'interrompant, croyant que c'était l'affaire d'un quart d'heure, et vous auriez perdu votre temps. Plaisanterie à part, revenez dans une heure, je l'aurai averti de votre visite. De qui dois-je lui parler? fit-elle en se dirigeant vers la porte pour entrer. — On me nomme Noël Varneuil. — Hé! s'écria-t-elle tout à coup, que dites-vous là? Noël Varneuil! Et elle l'examina de la tête aux pieds avec une curiosité extraordinaire, puis elle se mit à rire intérieurement, en murmurant : Oh! je reconnais bien le baron à ça... il lui refuse sa porte... mais il ne sera pas dit qu'une fois en sa vie il ne sera pas puni par où il a péché... Suivez-moi, Monsieur, je vais vous faire parler à M. de Gabarrou.

Noël commença à croire que son nom était un talisman et sa personne quelque chose de mystérieux à quoi étaient attachées les plus étranges destinées; il suivit donc cette dame dans un trouble singulier d'idées. Elle passa devant lui, le laissa dans un salon, et entra dans une pièce où sans doute devait se trouver le baron de Gabarrou, car Noël put entendre une conversation ou plutôt une discussion assez animée. Cet entretien dura une demi-heure, au bout de laquelle Noël entendit des portes s'ouvrir et se fermer, puis un silence absolu remplaça l'éclat des voix, et presque aussitôt le baron de Gabarrou parut. C'était un homme jeune encore et d'une beauté commune admirable; il avait un pantalon collant couleur serin, qui affichait avec impudicité des formes athlétiques; d'épais favoris noirs lustrés avec soin encadraient un visage brun sur lequel se dessinait

une bouche rose comme celle d'une jeune fille; ses cheveux étaient arrangés en coup de vent, et les pointes de sa cravate empesée s'élançaient hors des revers de son habit comme les paratonnerres horizontaux qu'on met à l'angle des monuments. Sa main petite, mais velue, était chargée de bagues, et on voyait à son poignet des bracelets d'or et de cheveux; il portait haut comme certains chevaux, et eût eu besoin d'une martingale pour que sa tête fût maintenue dans une position convenable; il s'avança les bras tendus vers Noël.

— Eh! mon garçon, c'est toi! sans rancune, n'en parlons plus; ta mère est morte, c'était une pauvre fille bien malheureuse; mais enfin ce qui est fait est fait... Elle m'a écrit, donne-moi ta lettre, voyons ce qu'elle me dit... Comment diable s'est-elle souvenue de moi et m'a-t-elle écrit?... Je sais qu'il y avait de quoi... Tu es bel homme, mon cher... très-bel homme, nous te ferons faire ton chemin; mais tu te mets mal, ça n'est pas bon genre, cette mise. Tu me diras que tu es en deuil, mais encore y a-t-il deuil et deuil..... Ah! voilà la lettre, n'est-ce pas? je la lirai plus tard... — Je pense, monsieur le baron, que vous feriez mieux de la lire tout de suite, repartit Noël, à qui cet accueil paraissait bien autrement extraordinaire que celui de l'évêque. — Tu le veux, repartit Gabarrou; c'est sans doute de l'argent que tu viens chercher... mais je t'avertis que tu t'adresses mal, je suis ruiné; cette folle de Carmélite me mange tout... Ah! mon cher, les femmes! ne te fourre jamais dans leurs griffes... Voyons ce que chante cette lettre... hum! hum!

Noël regardait M. le baron de Gabarrou dans un muet étonnement, et, quoiqu'il sût que c'est presque une indiscrétion que de ne pas quitter des yeux un homme qui lit, il ne put s'empêcher de considérer attentivement le baron pendant qu'il parcourait la lettre de madame de Varneuil. Cette lecture étonna probablement le baron, car son air délibéré disparut; il se gratta l'oreille en homme qui se trouve en face d'un cas embarrassant, et il dit assez haut :

— Diable! diable! ceci change bien la thèse, mon cher Monsieur; vous sentez maintenant que je sais... que vous ne savez pas... Vous n'avez pas lu cette lettre du moins? — Elle n'eût pas été scellée, Monsieur, repartit fièrement Noël, que du moment qu'elle ne m'était pas destinée, j'aurais cru manquer à l'honneur... — Tant mieux, dit M. de Gabarrou, vous avez bien fait... et maintenant, mon cher, que me voulez-vous? — La lettre que je viens de vous remettre ne vous dit-elle rien sur ce que je puis vous demander? — Est-ce que vous l'avez lue? demanda encore le baron. — Je vous ai dit que non, Monsieur, répondit Noël d'autant plus sèchement, que M. de Gabarrou, avec ses beaux habits et ses somp

tueux appartements, lui paraissait un manant du dernier ordre; mais, puisque ma mère a cru devoir m'adresser à vous, je pense qu'elle avait des raisons. — Mais oui, dit Gabarrou en se posant devant une glace, elle avait ses raisons...

Puis il reprit, après avoir considéré Noël :

— Ma foi, mon cher, je ne peux pas m'en dédire, tu es très-bel homme, mais c'est tout ce que tu auras de moi.

Le rouge monta au visage de Noël, qui s'écria :

— J'avoue, Monsieur, que je ne vous comprends pas. — Je l'espère bien, repartit Gabarrou; ainsi, n'en parlons plus. Maintenant, je vais vous dire ce que je puis faire pour vous. J'ai besoin d'un jeune homme instruit pour tenir les comptes de ma maison, je vous donnerai cette place; je tâcherai de vous faire donner mille ou douze cents francs d'appointements, vous mangerez avec l'intendant et la femme de charge, et vous serez heureux comme un poisson dans l'eau. — Vous oubliez à qui vous parlez, répondit Noël en mettant son chapeau, et, si je pouvais en vouloir à ma mère morte, je ne lui pardonnerais pas de m'avoir exposé à un pareil affront. — Comme il vous plaira, mon cher, dit Gabarrou; bon voyage, et quittons-nous bons amis.

Noël sortit sans saluer, et, comme il traversait l'antichambre dans un état de colère rentrée, il rencontra le domestique qui lui dit :

— Mademoiselle Carmélite vous attend pour savoir ce qui est arrivé. — Qu'est-ce que c'est que ça, mademoiselle Carmélite? repartit Noël avec un superbe mépris. — Hé pardieu! dit le valet, celle qui vous a fait entrer chez M. le baron de Gabarrou, la couturière de la princesse. — Quelle princesse? repartit Noël avec emportement. — Pardieu! la princesse chez qui vous êtes, la princesse Cadacoff. — Cet hôtel n'appartient donc pas à M. le baron de Gabarrou? — Pas encore, que je sache. — Et en quelle qualité y est-il? demanda Noël. — En quelle qualité? répéta le valet en ricanant, en quelle qualité?... Il s'arrêta, et reprit en s'éloignant : Ce n'est pas mon affaire; je vous ai dit que mademoiselle Carmélite vous attend, elle est dans un fiacre au coin de la rue; allez-y ou n'y allez pas, ça ne me regarde pas... Bonjour.

Les étonnements de Noël se succédaient avec une telle rapidité, qu'il commençait à douter de sa raison; il quitta l'hôtel et suivit la rue sans intention d'aller d'un côté plutôt que d'un autre. Il était à quelque distance de l'hôtel, lorsqu'un st! st! parti d'une voiture, lui fit lever la tête. Noël vit un fiacre rangé le long d'une porte; une femme qui était dans la voiture lui fit signe d'approcher, et, pendant qu'il traversait la rue, elle appela le cocher, lui

dit d'ouvrir la portière, puis, se rangeant d'un côté de la banquette, laissa une place libre près d'elle, et Noël monta dans cette voiture sans se douter, pour ainsi dire, de ce qu'il faisait.

— Rue de Chartres ! cria la dame, et la voiture se mit en route. Hé bien, dit à Noël l'élégante couturière, car c'était elle, qu'est-ce qu'il vous a dit?

Noël regarda mademoiselle Carmélite, et s'aperçut seulement alors de l'action machicale à laquelle il s'était laissé aller.

—Pardon, lui dit-il, j'étais si distrait! ce n'est pas moi sans doute que vous attendiez? — C'est vous; mais qu'avez- vous donc? est-ce que Gabarrou vous a mal reçu? Est-ce qu'il a refusé de vous reconnaître? — Moi? reprit Noël; en quelle qualité voulez-vous que ce misérable pût me reconnaître? — Comment, dit mademoiselle Carmélite, en quelle qualité? mais..... mais vous ne savez donc rien de ce que M. Gabarrou est pour vous? — Pour moi! repartit Noël avec surprise; il avait été un inconnu pour moi jusqu'à ce jour, et je regrette qu'il ne soit pas resté ce qu'il était; mais j'espère que je n'entendrai plus parler de cet homme, car il n'entendra plus parler de moi. — Bah! fit la demoiselle d'un air étonné... et... il ne vous a rien offert... rien proposé? — L'insolent! repartit Noël, il m'a parlé d'une place de commis, de domestique, que sais-je?... — C'est bien digne de lui! reprit la couturière. Et ce n'est pas faute d'argent qu'il est avare comme ça : il a plus de cinq cent mille francs de bon bien qu'il a amassés déjà dans les affaires de la princesse. Est-ce qu'il ne vous devait pas au moins trois ou quatre mille livres de rente?... Ah! si j'étais à votre place, je les aurais bien vite, moi, je vous en réponds. — Trois ou quatre mille livres de rente, moi? dit Noël, et que je les reçoive de M. Gabarrou? et à quel titre?

Carmélite regarda Noël un moment et parut sur le point de lui dire un grand secret, mais elle s'arrêta et repartit :

— D'ailleurs, il n'y a peut-être pas de preuves, et je n'ai pas intérêt à me brouiller avec Gabarrou. Mais, ajouta-t-elle lentement, si j'étais assez adroite pour vous obtenir ça de lui, vous n'êtes pas assez ingrat pour ne pas reconnaître un pareil service? — Mais je n'ai aucune envie de le demander à personne. — Vous êtes donc bien riche, dit assez aigrement la couturière, pour refuser comme ça une fortune? — Je serais plus pauvre que je ne le suis, dit Noël, que je ne voudrais rien de M. Gabarrou, me dût-il quelque chose, ce que je ne crois pas. — C'est ce qui vous trompe, Monsieur, répondit Carmélite, mais je ne puis rien vous dire quant à présent. Si vous voulez revenir me voir, je vous en apprendrai peut-être plus que vous ne pensez.

La dignité de Noël, qui d'abord avait été révoltée de se trouver en contact avec la couturière amie de M. de Gabarrou, fit place à un vif sentiment de curiosité, et il reprit :

— Mais, Mademoiselle, ce que vous pourrez me dire plus tard, ne pouvez-vous me le dire tout de suite ?

Carmélite regarda encore le jeune homme et répondit avec une hésitation assez franche :

— Dame! ça n'est pas facile... d'ailleurs, il m'a dit ça une fois un peu en l'air, et c'est un miracle qu'en entendant votre nom ça me soit revenu tout d'un coup; et puis, Gabarrou est le plus grand menteur de la terre, surtout en fait de ces choses-là, quoiqu'il n'y ait guère de quoi se vanter de ce qu'il a fait.

Elle s'interrompit, et, prenant un ton tout particulier, elle ajouta :

— Votre mère était-elle jolie?

Noël rougit, et, reprenant sa retenue, il repartit avec hauteur :

— Ma mère était la plus sainte et la meilleure des mères, la plus noble et la plus vertueuse des femmes. — Pauvre jeune homme! reprit Carmélite d'un air de pitié sincère... Je ne sais pourquoi, mais vous m'intéressez... Venez me voir après-demain, le soir... j'aurai peut-être quelque chose à vous dire... Me voici devant ma porte... à demain.

Le fiacre s'était arrêté; Carmélite en descendit sans s'occuper de le payer, et, après avoir fait un petit signe de main à Noël, elle s'élança dans une allée assez profonde. Noël, qui se trouvait en voiture malgré lui, descendit à son tour, et, tout en payant le cocher, il lui demanda la rue de Chartres.

— Vous y êtes, dit le cocher. — Ici? — Oui, cette dame m'a dit : Rue de Chartres.

Noël n'avait pas entendu l'ordre, mais il s'étonna du hasard qui l'avait amené précisément à l'endroit où il devait aller, et il tira la lettre destinée à M. le vicomte d'Ambret. C'était bien rue de Chartres, n° 8. Il leva les yeux en l'air pour voir le numéro, il était précisément devant le n° 8, dans la maison où était entrée mademoiselle Carmélite. Cette réunion de petites circonstances le frappa presque autant que la singularité des visites qu'il venait de faire, et il restait immobile, la lettre d'une main et son argent de l'autre, lorsque le cocher se mit à murmurer :

— Ah çà! est-ce qu'il est fou celui-là? Hé! donc, Monsieur! on m'a dit rue de Chartres, n° 8, vous y voilà : avez-vous envie d'aller plus loin? — Non, je reste, dit Noël. — En ce cas, vous pouvez me payer mon heure. — Qu'est-ce que c'est que votre heure?

Le cocher à son tour regarda Noël comme pour s'assurer si le

jeune homme n'était pas quelque peu pris de vin, et, après une petite grimace qu'il s'adressait sans doute à lui-même, il répondit :

— Mon heure... c'est... c'est cent sous. — Les voilà, dit Noël.

Le cocher les prit et les retourna avec hésitation; puis, un moment après, il repartit :

— Est-ce qu'il n'y a rien pour boire?

Noël lui donna quelque monnaie, le cocher lui répondit :

— Au plaisir de vous voir, bourgeois.

Il laissa Noël sur la porte, et, tandis qu'il s'éloignait, il se retourna sur son siége pour examiner l'étrange original qu'il venait de conduire. Enfin Noël se décida à entrer, et s'adressa au portier en demandant le vicomte d'Ambret.

— Au second, lui dit-on, la petite porte en face de celle où il y a une plaque de cuivre.

Noël monta, et, arrivé à l'étage désigné, il lut sur cette porte : MADEMOISELLE CARMÉLITE, COUTURIÈRE DE LA COUR DE RUSSIE. Alors il jugea que le hasard seul avait amené cette rencontre, qui d'abord lui avait paru si étrange, et il reprit un peu de sang-froid. Il sonna à la porte qu'on lui avait indiquée comme étant celle de M. d'Ambret, et une servante de bonne mine vint lui ouvrir : elle était jeune, jolie, et avait un air décidé.

— Qui demandez-vous? dit-elle à Noël. — M. le vicomte d'Ambret. — Il est chez lui. Par ici. Monsieur déjeune.

Elle passa la première, entra dans une chambre à coucher, en se dirigeant vers une commode ouverte où elle paraissait ranger du linge, et dit sans faire autrement attention ni à son maître ni à celui qu'elle annonçait :

— Voilà quelqu'un qui vous demande. — Cécile, repartit aigrement le vicomte assis dans un vieux fauteuil, à côté d'un guéridon sur lequel il y avait un maigre déjeuner consistant en une tranche de jambon, du pain et une bouteille de vin, Cécile, je vous ai dit cent fois de ne jamais introduire quelqu'un sans lui demander son nom et l'annoncer.

Cécile ne répondit pas; mais, le vicomte ayant pris la bouteille et s'étant versé un verre de vin, elle s'élança vers lui, et, la lui arrachant pour ainsi dire, elle secoua la bouteille, et, l'ayant trouvée vide, elle s'écria avec un accent de mauvaise humeur :

— J'en étais sûre. Le temps d'aller jusqu'à la porte et de revenir, et vous avez tout bu. Ma parole d'honneur, c'est à n'y pas tenir! — Cécile! reprit le vicomte d'un ton solennel. — Ha! laissez-moi donc tranquille! répliqua la servante, en enlevant les restes du déjeuner, répondez à Monsieur si vous pouvez.

A cette injonction faite avec toute l'aigreur possible, le vicomte se

leva pour s'avancer vers Noël. C'était un homme de cinquante ans, coiffé en poudre avec une queue. Son visage couperosé était étroit et maigre, ses yeux rouges et chassieux n'avaient plus de cils aux paupières. Il était vêtu d'une grande robe de chambre en basin blanc: je dis basin blanc, parce que tel avait dû être autrefois le nom de l'étoffe. Pour le moment, c'était une guenille d'un fond roussâtre, tatouée de taches de vin et de tabac, sur laquelle se dessinait un ruban rouge de Saint-Louis. Le reste du costume consistait en une chemise aussi sale que la robe de chambre, une culotte de drap de soie, des bas chinés, et des souliers à boucles, dont le quartier était replié pour servir de pantoufles, et dont les oreilles traînaient sur le carreau mal balayé de la chambre.

Le vicomte d'Ambret se leva et s'approcha de Noël avec une volonté de bonne grâce qui trahit l'indécision de ses jambes; il trébucha et retomba sur son fauteuil en balbutiant :

— Qui ai-je l'honneur de recevoir chez moi, Monsieur?

Noël était prêt à remettre à cet homme la lettre de sa mère, mais il lui sembla que ce serait une profanation, et il se contenta de répondre :

— Je m'appelle Noël Varneuil. — Noël Varneuil! répéta le vicomte, à qui ce nom produisit un effet assez extraordinaire pour le faire pâlir.

Puis il baissa les yeux et se mit à dire, comme s'il parlait seul :

— C'est Pierre Varneuil, je me souviens... il était soldat dans ma compagnie à Toulon. — Vous avez servi sous la république? dit Noël étonné. — Oui, parbleu! j'ai servi, dit le vicomte toujours absorbé dans ses réflexions avinées; c'est ce qui a nui à mon avancement militaire. On a dit que je n'étais pas pur, et on m'a retraité comme colonel, tandis que d'autres, qui ont été assez heureux pour émigrer tout de suite sans se battre, sont aujourd'hui mestres de camp et lieutenants généraux. — Ainsi, dit Noël, vous avez connu mon père à Toulon? — Votre père! répéta le vicomte, il n'est donc pas mort? — Non, Monsieur. — Vous êtes en deuil, pourtant? — C'est de ma mère. — Votre mère? dit le vicomte en balbutiant; et comment l'appeliez-vous, votre... votre mère? — Son nom était Angélique du Premic de Kerolan.

Le vicomte recula en saisissant le bras de son fauteuil, se leva, et se remit à crier avec épouvante :

— Cécile! Cécile! Cécile!

La servante entra, et le vicomte, lui montrant Noël, lui dit en tremblant :

— Pourquoi as-tu laissé entrer cet homme? Je n'ai rien à lui dire, je ne le connais pas. Qu'il s'en aille!

Le visage de M. d'Ambret avait quelque chose d'égaré et d'imbé-

cile à la fois. Cécile le força à se rasseoir sur son fauteuil et lui dit :

— Hé bien ! que vous a-t-il dit, ce Monsieur ? — Ce qu'il m'a dit ? s'écria M. d'Ambret. Sa tête retomba sur sa poitrine, et il ajouta lentement : Il ne m'a rien dit.

Noël fut encore plus stupéfait qu'il ne l'avait été jusqu'à ce moment de l'impression produite par son nom, et, ne sachant que faire et que répondre, il chercha du regard les yeux de la servante, qui, placée à côté de son maître, lui fit signe, en posant son doigt sur son front, que la raison du vicomte était dérangée. Noël se leva pour se retirer; mais la servante l'appela du regard et lui dit à voix basse :

— Si vous avez quelque affaire sérieuse avec Monsieur, venez de très-bon matin. A cette heure il a encore sa tête; mais une fois la journée commencée, tout déménage. — C'est donc une habitude sans ressource que celle de M. d'Ambret? dit Noël en montrant la bouteille vide. — Ce n'est pas ça qui l'a mis dans cet état, répondit-elle en secouant la tête: il n'a bu qu'une bouteille de vin à son déjeuner; mais, dame, on ne fait pas la vie qu'il a faite sans avoir à s'en repentir.

Noël ne se souciait guère d'interroger une servante sur le compte de son maître; mais il avait à accomplir la volonté de sa mère, et, bien qu'il ne comprît pas à quoi pourrait aboutir la remise de la lettre qu'il avait pour le vicomte d'Ambret, il la tira de sa poche et dit à Cécile :

— J'avais cette lettre à remettre à M. d'Ambret. — Est-elle pressée? — Je l'ignore. — Hé bien! je la lui remettrai ce soir; le directeur de Monsieur doit venir dans la soirée, et il ne sera plus dans l'état où il est maintenant. — Comme il vous plaira, dit Noël, pressé de quitter ce lieu qui lui inspirait un dégoût étrange.

Noël remit sa lettre et se dirigea vers la porte; mais s'étant tourné par un mouvement machinal vers le vicomte, il le vit à genoux, se frappant la poitrine et marmottant des prières. Cécile lui fit signe de ne point le troubler et le reconduisit jusqu'à la porte. Noël hésita à sortir, car il entendait la voix de mademoiselle Carmélite sur le palier, causant avec action. Cependant Cécile avait ouvert la porte, et, en se rangeant, elle lui dit assez haut :

— Monsieur viendra-t-il chercher la réponse? — Je ne sais, répondit-il en passant et en saluant rapidement mademoiselle Carmélite, qui reconduisait une jeune dame en grand deuil, d'une exquise beauté. — En ce cas, reprit Cécile, où faudra-t-il envoyer la réponse? — Chez M. Noël Varneuil, rue Chantereine, repartit le jeune homme en descendant l'escalier.

Mais il n'avait pas franchi deux marches, qu'une voix répéta avec une vive surprise ce nom fantastique de Varneuil. Noël se retourna, et vit la belle dame en deuil qui le regardait avec une curiosité

extrême. Décidément, il pensa qu'il était doué d'une existence fabuleuse, et il fut sur le point de remonter pour interroger cette dame sur sa surprise. Mais elle rentra dans l'appartement de mademoiselle Carmélite avec celle-ci, et Cécile avait fermé la porte de M. d'Ambret. A la manière dont cette dame avait entraîné la couturière dans le fond de son magasin, Noël ne put douter que ce ne fût pour l'interroger sur son compte; car cette étrangère devait supposer que mademoiselle Carmélite le connaissait, puisqu'il l'avait saluée d'un air de connaissance. Noël demeura immobile sur l'escalier, et il lui prit une espèce de vertige. Il douta un moment de la réalité de ce qui lui arrivait, et il se secoua pour s'éveiller du rêve fantastique auquel il lui semblait être en proie. Mais il était bien éveillé, et la certitude qu'il ne rêvait pas lui rendait encore plus incompréhensibles les rencontres extraordinaires dont il paraissait le jouet. Un seul espoir restait à Noël de trouver le fil du labyrinthe dans lequel il marchait en aveugle : c'était sa visite au comte de Varneuil, son père. Celui-là devait savoir le mystère de sa vie, et il avait le droit de le lui demander. Noël se décida donc à aller à Passy; mais il voulut mettre quelques heures de réflexion entre sa résolution et sa visite, il voulut interroger un moment cette destinée passée qui ne pouvait lui répondre; sa tête s'égarait dans ce dédale inextricable, et il voulut aussi mettre un intervalle entre son trouble et sa réflexion. Sur le point de retourner chez lui, il recula devant la solitude qui l'y attendait; et s'imaginant, dans un premier moment, que le bruit et le mouvement étaient des compagnies, il s'achemina vers le jardin des Tuileries, où les derniers beaux jours de l'automne avaient amené une foule comme on n'en voit guère de nos jours.

VII

RENCONTRE.

Ce fut d'abord pour Noël un spectacle curieux que celui de toutes ces jeunes femmes se promenant en étalant l'éclat de leur parure ou celui de leur beauté. Il suivait des yeux tous ces jeunes gens, qui les saluaient en passant ou qui les abordaient avec un respect souriant ou une familiarité amicale ; il voyait se former et se dénouer des groupes dont quelques-uns se disaient au revoir. Noël s'intéressa pendant quelques instants à ce tableau mouvant, mais bientôt ce spectacle finit par l'attrister, comme tout ce qui tombe

dans un cœur triste. Tous ces gens qui se connaissaient, qui s'abordaient, qui se tendaient la main, l'avertirent qu'il n'y avait là personne à qui lui-même pût envoyer un bonjour ou rendre un salut ; il y avait bien moins un ami à qui il pût dire au revoir. Accablé par cette nouvelle conscience de son isolement, Noël s'était retiré pour s'asseoir dans une allée plus écartée, et là, les yeux fixés devant lui, il voyait, sans la regarder, cette foule animée et brillante passer et repasser. Pour ce regard sans attention, c'était comme une troupe d'ombres sans formes s'agitant dans un monde idéal où il ne pouvait mettre le pied. Vrais fantômes en effet, puisqu'il n'y avait rien de commun entre eux et lui, puisqu'il n'en pouvait attendre ni un regard ni une parole ! Jamais il ne s'était senti plus seul, et l'effroi que son isolement lui avait d'abord inspiré commençait à se changer en désespoir, lorsqu'il fut arraché à cette fatale préoccupation par une voix qui lui dit son nom.

Noël tressaillit comme si c'eût été un appel presque surnaturel : il regarda avec anxiété d'où venait cette voix, et reconnut un visage qu'il avait vu souvent à Poitiers lorsqu'il y faisait ses études de droit. C'était un homme jeune encore, mais plus âgé que Noël. Celui-ci ne connaissait François Valvins que comme un original qui avait fait de l'étude des sciences exactes son unique occupation. En raison de cette occupation, lorsqu'il était à Poitiers, il vivait en dehors des plaisirs bruyants des autres jeunes gens, et ne se plaisait même guère aux relations des plus sérieux, dont les études s'adressaient à des choses que Valvins méprisait souverainement. Pour lui le commerce était une friponnerie, le droit une école de spoliation, les arts une illusion décevante à laquelle manquait la qualité essentielle de toute chose durable, la certitude de leur vérité. « Deux et deux font quatre, disait-il quelquefois à Noël dans leurs solitaires promenades à Blossac, le jardin public et désert de la ville de Poitiers, deux et deux font quatre, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés élevés sur les autres côtés du triangle : voilà qui est vrai pour moi, pour toi, pour tous, pour les temps présents comme pour les temps futurs. Mais ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas, ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, ce qui est beau et ce qui ne l'est pas, qui le sait ? qui peut le dire ? Malheur à qui se voue à la recherche de ces fallacieuses vérités ! Au moment où il croit les saisir, elles lui échappent, ombres vaines, sans corps, sans durée, sans forme. Malheur à qui livre son esprit à ce jeu fatal de déception ! Il y perdra ses soins, son repos, son bonheur, et il arrivera au terme de sa carrière en tendant encore la main à une espérance aussi vaine que les autres, la foi en une meilleure vie. Quant à moi, j'ai assez parcouru de ce chemin pour savoir que c'est un désert

sans limite, avec un mirage qui brille et trompe sans cesse. »

— Mais, lui répondait Noël, la science elle-même a ses doutes, ses incertitudes, et le temps a détruit ces vérités comme toutes les autres. — Le temps n'a détruit que les mensonges, au contraire, répliquait Valvins. Sans doute la science n'atteint pas la vérité du premier coup, mais une fois qu'elle y est arrivée, ce qu'elle a inscrit dans son livre d'or reste à jamais ineffaçable et incorruptible. Aussi, pour l'homme qui a expérimenté la vie et qui n'a trouvé partout que déceptions, c'est le seul refuge qui lui soit ouvert. S'il a l'esprit ardent, et le besoin d'action, il faut qu'il choisisse entre le vice et l'étude ; il n'y a pas de milieu.

Assurément, l'humeur chagrine de Valvins ne sympathisait pas avec la jeune imagination de Noël ; ce caractère entier, ces vues moroses sur l'humanité, heurtaient la facile douceur et les rêves enchantés d'un cœur enthousiaste ; mais Valvins était, à part cela, le seul homme qui vécût à peu près comme Noël, loin des orgies et des mauvaises habitudes des autres étudiants ; aussi était-ce le seul avec lequel Varneuil eût entamé une liaison dont l'habitude avait fait une amitié. On conçoit donc que, dans la triste disposition d'esprit où se trouvait Noël, il accueillit avec joie cet homme qui savait son nom et qui pouvait lui tendre la main. Ils s'assirent l'un près de l'autre, et Valvins, ayant interrogé son ami sur la position où il se trouvait à Paris, sembla le regarder avec une pitié tendre.

— Seul, lui dit-il, avec des revenus qui, pour beaucoup de femmes, peuvent être considérés comme une fortune, ou du moins comme une proie ; jeune et assez beau pour plaire, assez confiant pour aimer, assez faible pour pardonner ! sais-tu ce qu'il y a au bout de tout cela ? — Quoi donc ? lui dit Noël. — Il y a la misère assurément, et peut-être le déshonneur.

Noël répondit par un sourire et ajouta doucement :

— Est-ce donc là que tu en es venu ? — Moi, dit Valvins, c'est bien différent. Je suis né pauvre, et, comme j'ai gagné le peu que j'ai, je saurai le conserver en raison des peines que cela m'a coûtées ; je suis laid, et aucune femme n'a essayé de me plaire pour avoir la joie de me tromper ; puis, je ne pardonne pas, moi ; je n'aime pas, moi ; je me venge et je hais. — Tu dois être bien malheureux. — Je l'ai été beaucoup et longtemps ; maintenant je ne le suis plus. — Qui t'a donc consolé ? — Moi seul. — Toi ? — Oui, moi, je suis devenu insensible et égoïste. — Triste bonheur ! — Qui du moins n'est pas à la merci des autres.

Comme ils causaient ainsi, Valvins fit un mouvement de surprise et murmura :

— A qui en veut-il ?

Noël suivit le regard de son ami, et rencontra celui de cette même femme habillée de deuil qu'il avait vue chez mademoiselle Carmélite et à qui son nom avait causé une si vive émotion. Elle donnait le bras à un homme de quarante-cinq ans, à qui ses décorations, ses moustaches et ses bottes éperonnées donnaient l'aspect d'un militaire.

— Quelle est cette femme? s'écria vivement Noël, qui s'aperçut de l'affectation avec laquelle elle le désignait à l'homme qui l'accompagnait... — Cette femme, répondit Valvins en examinant le trouble de Noël... la connais-tu, toi ? — Non, puisque je te demande qui elle est. — Eh bien ! dit Valvins avec une expression cruelle de mépris, c'est... c'est une femme. — Mais son nom...? — Parce qu'elle te regarde comme si ses yeux voulaient fouiller dans ton cœur, la crois-tu amoureuse de toi ? — Tu es fou ! Je te demande qui elle est, parce que je ne puis douter qu'elle ne me connaisse. — Et je ne vois pas pourquoi elle ne te connaîtrait pas ; elle habitait Poitiers quand tu l'habitais. — Et on la nomme? — Madame Cantel. — Je me rappelle ce nom; c'est celui d'un vieux militaire, mort il y a un an tout au plus, quelques jours avant que tu arrivasses à Poitiers. — Et de quelle maladie est-il mort ? demanda Valvins avec un ton singulier. — Je ne m'en suis pas informé ; mais pourquoi cette question ?

Valvins ne répondit pas. Mais, comme cette madame Cantel repassait encore devant eux et que ses regards et ceux de l'homme qui l'accompagnait cherchaient Noël avec une curiosité encore plus inquiète que la première fois, Valvins reprit :

— La vipère regarde le rossignol pour le dévorer ; tu as raison, il y a quelque chose de commun entre toi et cette femme; je voudrais bien savoir quel intérêt elle a à te perdre. — A me perdre, moi ! s'écria Noël.

Elle était passée, et Valvins, au lieu de répondre à Noël, fit un signe à un jeune homme qui se promenait en compagnie de trois ou quatre autres personnes. Parmi celles-ci se trouvait un tout jeune homme d'une beauté remarquable ; il avait à peine seize ans, et, pendant que celui que Valvins avait appelé s'approchait, Noël put remarquer que ce bel enfant suivait cette madame Cantel d'un œil inquiet et qu'en même temps il examinait Noël comme s'il eût voulu lui demander compte des regards que cette belle inconnue lui adressait. Puis il continua à la suivre, pendant que son ami s'asseyait près de Valvins, qui lui dit, en lui montrant madame Cantel :

— Avec qui est-elle? — Avec le général Varneuil. — Mon père ! s'écria vivement Noël en se levant.

Le jeune homme qui avait parlé à Valvins regarda Varneuil avec un étonnement qu'expliquait cette singulière exclamation d'un fils qui ne connaît pas son père. Valvins lui-même sembla stupéfait et répéta :

— Ton père ? — Oui, répondit Noël en rougissant ; il y a si longtemps que je ne l'ai vu !... — Que tu ne l'as pas reconnu, n'est-ce pas? dit Valvins... Mais depuis un mois que tu es à Paris, pendant toute la maladie de ta mère, tu n'es pas allé le voir... il n'est pas venu?..

Noël courba la tête. Tout le désespoir de sa destinée lui revint dans le cœur, et, ne sachant ni ne voulant expliquer la singularité de sa position, il s'éloigna. Valvins le suivit après avoir causé un moment avec le jeune homme qu'il avait appelé.

— Hé bien ! qu'as tu? lui dit-il. — Rien. — Tu ne connais pas ton père, dit Valvins avec un brusque intérêt, cela se voit : c'est un malheur, un mystère. Je ne te demande pas ton secret. Du reste, tu n'es pas le seul en ce monde. Moi, je suis encore plus ignorant que toi, qui sais au moins qu'il y a un homme à qui tu peux donner ce nom. Je suis un orphelin ramassé sur le bord d'un fossé et à qui l'on a donné le nom de Valvins, parce que c'est dans le village qu'on nomme ainsi que j'ai été élevé. — Tu ne m'avais jamais dit cela. — A quoi bon ? Il n'y a que les malheureux qui ne méprisent pas les malheureux. Je te voyais aimé d'une mère qui devait te donner de l'orgueil, portant un nom dont tu pouvais tirer vanité. Tu m'aurais peut-être traité avec une pitié protectrice ; je t'en aurais voulu, Noël... Et toi, et Lucien Deville, celui que je viens de quitter, et ce jeune homme qui partage entre toi et madame Cantel ses jalouses attentions, vous êtes peut-être les seuls hommes à qui je serais fâché d'en vouloir. Mais aujourd'hui que je te crois plus à plaindre que moi, je puis te dire ce que je suis : un enfant trouvé. — Et tu as pu devenir ce que tu es? — C'est que j'ai été élevé de bonne heure à l'école du malheur. Mais toi, ne veux-tu pas me dire par quelles circonstances extraordinaires tu ne connais pas ton père? — Non, je ne puis te le dire ; car c'est un secret que j'ignore encore, mais mon père me l'apprendra sans doute. — Alors, hâte-toi d'aller le lui demander. — Pourquoi ? — Parce qu'il est avec une femme qui l'éloignera de toi ou qui t'éloignera de lui, si tu nuis à ses projets. — Et quels sont ses projets? — De devenir comtesse de Varneuil. — D'où le sais-tu ? — De sa vie passée. — Tu la connais donc? — Oui. — Mais ce que tu en sais ne peut-il me guider dans la manière dont je dois me conduire avec mon père? — Peut-être. — Veux-tu me le dire ? — Pas maintenant, Noël, tu ne sais pas encore comment on peut se servir du mal qu'on sait des

autres ; c'est une arme qui blesse trop souvent celui qui la manie imprudemment. Quand tu auras vu le comte de Varneuil, je te dirai quelle est cette femme. — Ce sera ce soir. — Ce soir, soit. — Je vais à Passy. — Il est trois heures ; à six heures nous dînerons au Palais-Royal, nous t'attendrons. — Il suffit. — Tu peux aller à Passy tout de suite, voilà le général qui est remonté dans sa voiture avec madame Cantel, ils rentrent chez eux. — Chez eux ? dit Noël. — Oui, dans deux petites maisons contiguës, où, s'il y a deux chambres à coucher, il n'y a presque jamais qu'un lit à faire. — Ainsi, madame Cantel?.. — Est la maîtresse du comte de Varneuil, en attendant qu'elle soit sa femme. — Oh ! ce n'est point possible. — Tu verras.

Noël s'éloigna, prit une voiture et se fit conduire à Passy ; presque aussitôt un autre cabriolet prit le même chemin. L'impatience de Noël, et le pourboire excellent qu'il promit au cocher lui firent suivre d'assez près la voiture de son père pour qu'il le vît rentrer chez lui. Quelques minutes après, il était à la grille de sa maison, et le concierge lui répondait que le général était sorti et ne rentrerait pas.

L'indignation de Noël fut si vive, qu'il s'emporta avec une violence extrême ; mais le concierge lui répondit par des menaces de le chasser. A ces mots, l'exaspération de Noël fut à son comble, et il s'écria avec assez d'éclat pour être entendu :

— Voyons donc si un valet osera me chasser de la maison de mon père !

Le concierge demeura stupéfait, et il allait se confondre en excuses, lorsqu'une voix partie du perron de la maison lui cria :

— Laissez entrer.

Noël alla vers l'endroit d'où partait cette voix, et vit le général Varneuil qui, pâle et tremblant de colère, tenait entr'ouverte la porte d'un salon, et qui d'un geste impératif lui fit signe d'entrer.

Il était seul, mais un châle noir oublié sur un fauteuil montra à Noël que la veuve qu'il avait rencontrée avec le général venait de quitter ce salon. Le général avait fermé la porte avec colère, et Noël s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce.

M. de Varneuil s'approcha de son fils, sur lequel il attacha un regard irrité ; celui-ci fit un pas pour se jeter dans les bras du général, mais ce n'était pas un père qui semblait être devant lui, c'était un ennemi prêt à lui demander compte de l'esclandre que lui, Noël, venait de faire dans sa maison.

— Vous vous appelez Noël Varneuil, n'est-ce pas, Monsieur ? lui dit le général d'une voix sombre. — C'est mon nom, puisque c'est le vôtre, mon père.

A la douceur triste de l'accent avec lequel ce peu de paroles furent prononcées, le général parut, pour ainsi dire, changer de colère ; et, au lieu d'être irrité contre la violence de son fils, il sembla fâché de sa résignation, et se mit à parcourir la chambre en murmurant :

— Oui, Monsieur, oui, mon nom est le vôtre... Il l'a bien fallu... et cependant j'aurais dû,.. mais non, ce qui est fait est fait...

Puis il s'arrêta et s'écria en reprenant son humeur :

— Enfin, que me voulez-vous ?

Noël était atterré. Pour cette fois, il sentait véritablement sa raison le quitter. Il fit un dernier effort, et, tendant à son père la lettre qu'il devait lui remettre, il tomba sur un fauteuil, incapable de se soutenir plus longtemps contre de pareilles émotions. Il ne perdit pas complétement l'usage de ses sens ; mais il demeura pendant quelques minutes dans un état alarmant de faiblesse et presque de délire ; il ne voyait plus rien qu'à travers un voile, et tout ce qui l'entourait n'avait plus ni forme ni couleur ; les sons ne lui arrivaient plus que confusément et sans qu'il distinguât le sens des paroles prononcées autour de lui. Cependant il lui sembla, après un moment de silence, qu'une voix d'homme s'était fortement élevée appelant du secours ; puis une voix de femme paraissait avoir dominé ensuite, puis un nouveau silence, pendant lequel on lui faisait respirer des sels.

Jamais Noël n'eût pu dire combien de temps dura ce demi-évanouissement ; mais, au moment où il revint à lui, il put apercevoir son père assis à un bureau et écrivant ; il ne se sentit ni la force ni le courage de lui parler : il vit seulement le général prendre un papier, le plier, le cacheter et le remettre à une femme qui s'empressait près de Noël. Cette femme était madame Cantel, mais Noël était incapable de la reconnaître. Presque aussitôt le général se retira, et madame Cantel regarda avec anxiété si Noël avait la conscience de ce qui se passait autour de lui. La pâleur du jeune homme la rassura sans doute, car, profitant de ce que le pain à cacheter était encore trop frais pour lui résister, elle ouvrit cette lettre et la parcourut rapidement. Il sembla à Noël que cette lettre servait de pli à d'autres papiers, dont cette femme enleva une partie ; mais tout cela était si confus, que ce ne fut que par la réflexion que plus tard il arriva à se rendre raison de ce qui avait passé devant lui comme un rêve.

Cependant les soins de madame Cantel parvinrent à rappeler Noël à lui-même ; avec la conscience de sa vie il reprit sa force, et avec sa force son désespoir. Mais cette fois ce désespoir, au lieu de l'abattre, sembla lui donner plus de force, et il se releva avec une

violence qui fit reculer madame Cantel. Elle se remit pourtant, et, tendant à Noël la lettre que le général lui avait confiée, elle lui dit :

— Voici, Monsieur, ce que le général m'a chargée de vous remettre. — Mon père n'a-t-il rien à me dire ? repartit Noël. — Il a cru devoir vous écrire, Monsieur. — En ce cas, Madame, cette lettre est inutile. — Peut-être, quand vous en connaîtrez le contenu, penserez-vous le contraire.

Noël réfléchit. Et, après un moment de silence pendant lequel il rappela ses idées et l'espèce de songe qu'il venait de faire, la soustraction qui lui semblait avoir été faite, il se souvint aussi que les ordres de sa mère ne s'arrêtaient pas à la remise des quatre lettres. Il prit celle que lui présentait madame Cantel, et répondit avec un accent qui parut épouvanter cette femme :

— Je prends donc cette lettre, Madame, et j'espère qu'elle ne me sera pas inutile.

Il sortit de la maison de son père, et s'enfuit pour pouvoir à son aise éclater en larmes et en sanglots. A ce moment Noël avait tout oublié, son rendez-vous avec Valvins et les avertissements de cet ami sur madame Cantel. C'était à son père seul qu'il en voulait, c'était à sa destinée surtout. Un peu moins de malheur, et peut-être Noël eût-il pensé au suicide ; mais il était frappé par trop de côtés à la fois pour ne pas ressentir cette douleur qui pousse à la vie par la colère. Mille désirs de vengeance se succédaient dans son esprit ; mais comment les satisfaire, et, d'ailleurs, comment et de quoi se venger ? Il supposa que la lettre qu'il venait de recevoir pouvait lui en fournir les moyens, et il voulut en connaître le contenu.

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il faut dire que Noël était remonté dans le cabriolet qui l'avait amené, lorsqu'il se décida à ouvrir sa lettre. Il était trop troublé pour faire une attention scrupuleuse à ses actions ; il brisa le cachet de la lettre, et la déplia sans s'apercevoir qu'il s'en échappait quelques chiffons de papier, et que ces papiers, après être tombés sur ses genoux, avaient glisé jusque dans la paille du cabriolet. Sans doute le cocher s'en aperçut et comprit l'importance des papiers qui s'échappaient ainsi ; car, à partir de ce moment, il lança son cheval d'une façon vraiment extravagante, feignant de ne pouvoir le maintenir et l'excitant sous prétexte de le corriger. De cette façon, et grâce aux rudes secousses que cette allure procurait à Noël, il lui fut impossible de lire la lettre qu'il tenait. Un plus léger obstacle eût suffi à Noël pour y renoncer, car il en était arrivé à n'avoir plus ni désir ni volonté. Il n'avait aucun projet, et, en eût-il eu un, il

aurait manqué de résolution pour l'exécuter. Cependant, le cocher lui ayant demandé plusieurs fois où il fallait le conduire, Noël avait répondu :

— Où vous voudrez. — Au Palais-Royal, mon maître ?

Le Palais-Royal alors, plus encore qu'aujourd'hui, était le centre de toutes les oisivetés.

— Au Palais-Royal, répondit Noël, qui se rappela que Valvins devait s'y trouver.

Grâce au singulier empressement du cocher, Noël fut bientôt arrivé. Il erra un moment dans le jardin et ne fut pas peu étonné, en reconnaissant Valvins au bout d'une allée, de le voir en grande conférence avec Carmélite. Il les aborda, et l'élégante couturière parut encore plus contrariée que surprise de la reconnaissance de Valvins et de Noël ! Lorsqu'elle les eut laissés ensemble, Noël dit à son ami :

— Tu connais cette femme ? — Oui. — C'est singulier ! — Pourquoi ? — Parce qu'elle est aussi liée à mon existence. — Et en quoi ? — Je l'ignore, mais je dois le croire... Qui est-elle ? — Une femme, repartit Valvins avec un peu de ce pédantisme de méchanceté qu'il affectait en parlant des femmes, c'est-à-dire fausseté, vanité, lâcheté. — Ce n'est pas me répondre. — Si c'est son histoire que tu veux savoir, je te la dirai. Celle-là, je la sais mieux que personne.

Comme ils parlaient ainsi en se promenant sous les galeries, ils furent violemment poussés par un homme qui passa rapidement, en s'élançant dans une de ces sombres allées qui alors menaient aux maisons de jeu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Noël, tout étourdi de la rudesse de la rencontre, un fou ou un voleur ? — C'est plus que tout cela. — C'est ?..

A l'instant où il allait répondre, Valvins se détacha du bras de Noël, et, s'approchant d'une jeune fille qui parcourait le jardin d'un air inquiet, il lui dit :

— Vous cherchez votre maître ? il vient d'entrer au 113. — Encore ! s'écria la jeune fille. Heureusement que les garçons de salle le connaissent, et qu'ils lui refuseront la porte. — Oui, fit Valvins en riant ; mais il est peut-être monté plus haut dans la maison...

La moue méprisante avec laquelle la servante répondit à cette supposition fut aussi significative que possible. Valvins la comprit ; mais Noël demeura encore plus stupéfait qu'il ne l'avait été jusque-là, car cette fille était Cécile, la servante du vicomte d'Ambret. Noël crut deviner une telle fatalité dans ce concours de rencontres véritablement invraisemblables, qu'il arrêta Valvins et lui dit :

— Connais-tu M. d'Arvilliers? — L'évêque? — Oui. — Oui, et je connais aussi madame Dulong, sa gouvernante.

Noël sourit.

— Oui, murmura-t-il, il y a une fatalité en tout ceci. — Est-ce que tu as affaire à l'évêque? dit Valvins. — Oui, repart Noël. — En quoi? — Je te le dirai, je te dirai tout; mais je ne le puis avant quelques jours. — Soit; où dînes-tu? — Nulle part. — Dîne avec nous. — Volontiers.

Lucien Deville les avait rejoints.

Tant que dura le repas, Noël prit peu de part à la conversation. Quand il fut terminé, Noël, qui semblait avoir médité un projet, pria son ancien et son nouvel ami de l'accompagner chez lui. Ils le suivirent. Au moment où il passait devant la loge du portier, celui-ci lui remit trois lettres. Noël, monté chez lui, les ouvrit. Il les parcourut rapidement, et une singulière expression parut sur son visage; c'était comme s'il eût dit: Je m'y attendais. Il fit signe à Valvins et à Lucien Deville de s'asseoir, et, après avoir fait apporter un bol de punch et des verres, il leur dit :

— Écoutez-moi avec attention l'un et l'autre. Voici ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

Et tout aussitôt il leur raconta les visites du matin les unes après les autres, jusqu'au moment où il les avait rencontrés aux Tuileries. Puis il ajouta :

— Ces lettres que je viens de recevoir me prouvent que les quatre femmes qui se trouvent connues de vous ne sont pas étrangères à ce qui m'arrive. Valvins, dis-moi donc ce que tu sais; je vous ferai part ensuite de ce qui m'a été écrit. — Mais, dit Valvins, ta visite chez ton père, tu n'en parles pas... — Elle a été comme les autres, elle m'a valu une lettre. — Comme les autres? — Je l'ignore; je ne l'ai pas lue. — Il faut la lire, dit Valvins. — Pourquoi? — Il faut la lire, il faut que tu saches si ton père t'a repoussé aussi.

Alors Noël leur raconta encore ce qui lui était arrivé à Passy, son évanouissement et ce qu'il avait cru voir dans cette espèce de songe éveillé qu'il avait fait.

Valvins regarda Lucien et sourit amèrement, puis il ajouta :

— Raison de plus pour lire cette lettre. — Sais-tu donc quelque chose? — Je ne sais rien, dit Valvins, mais lis.

Noël tira la lettre de sa poche, et Valvins put voir qu'elle était décachetée.

— Tu dis ne pas l'avoir lue?

Noël lui expliqua ce qui lui était arrivé dans le cabriolet, et se mit à lire, mais bientôt il pâlit et parut prêt à se trouver mal; tout

à coup cependant il regarda autour de lui, chercha par terre et dans ses poches...

— Qu'est-ce que c'est ? dit Valvins. — Regarde, s'écria Noël en lisant un paragraphe de la lettre. « La somme que vous trouverez sous ce pli est tout ce que vous recevrez de moi. »

— Hé bien ! cette somme ? dit Valvins. — Elle n'y est pas, je l'aurai perdue dans ce cabriolet. — Ou on te l'a volée. — Qui donc ? — Nous le saurons. Donne-moi de quoi écrire, reprit Valvins.

Il écrivit un mot, et chargea le domestique de Varneuil d'aller porter sur-le-champ le billet à son adresse. La conduite de Valvins n'était pas moins mystérieuse que celle des autres personnes à qui Noël avait eu affaire, et il regrettait presque le commencement de confiance qu'il lui avait montrée. Valvins le devina et lui dit :

— C'est à moi à commencer, Noël. Je vais te dire ce qu'il faut que tu saches, et ensuite tu agiras comme tu le croiras convenable. A l'exception de la phrase que tu as lue, j'ignore ce que contient la lettre de ton père ; je ne sais pas non plus si tu as perdu ou si l'on a fait disparaître la somme quelle renfermait, mais ce qu'il t'importe surtout de savoir, c'est quelle est la femme sous l'empire de laquelle il agit. Quand tu en seras instruit, tu verras ce que tu auras à faire vis-à-vis de lui et vis-à-vis des autres hommes chez qui tu t'es présenté. — Parle donc, je t'écoute. — La vie de madame Cantel n'est pas longue, elle se résume toute en une aventure à laquelle manquait le dénoûment lorsque je l'ai écrite. Ce qui arrive aujourd'hui peut le rendre ce qu'il doit être. — Et cette aventure, dit Noël, pendant que Valvins déposait un manuscrit sur la table, tu l'as écrite ? — Oui. — Et pour qui ? — Tu as vu ce jeune homme qui était au bras de Lucien Deville ? — Oui. — C'est pour lui qu'elle a été écrite. — Et dans quel but ? — Si tu veux attendre un moment, tu le sauras.

En cet instant on sonna à l'appartement, et une voix jeune demanda M. Valvins. Valvins ouvrit la porte du petit salon et cria assez haut :

— Entre, Fabien, entre.

Noël vit entrer aussitôt le jeune homme dont Valvins parlait, et celui-ci lui dit :

— Je te présente à M. de Varneuil. — M. de Varneuil ! dit ce jeune homme en le saluant. — Dis-moi, Fabien, reprit Valvins, quand tu as vu Monsieur suivre la voiture de M. de Varneuil et de madame Cantel, tu as suivi Monsieur ?

Le jeune homme rougit.

— Oui, reprit Lucien, tu avais remarqué les regards curieux dont Victorine le poursuivait, et tu as cru que c'était un rival ? — C'est vrai, Monsieur, dit Fabien en s'adressant à Noël, mais à présent que je sais... — Tu sais quelque chose de plus important, dit Valvins; tu sais le numéro du cabriolet qui a conduit Varneuil. — Oui, dit Fabien en ouvrant un carnet ; c'est le numéro 901. — Lucien, un mot à Eugène : il faut que le cocher de ce cabriolet soit arrêté ce soir, et nous pourrons peut-être alors écrire le dénoûment de cette histoire. — Quelle histoire ? — Celle que je t'ai promise, Fabien. — Une calomnie! — Une vérité, dit Lucien, dont je me porte garant. — Toi, Lucien? dit le jeune homme. — Écoute, et tu verras si j'ai été en position de tout savoir. — Chacun de vous y a son intérêt, Messieurs, reprit Valvins en s'adressant à Noël et à Fabien ; soyez donc attentifs ; toi, Noël, n'oublie pas que s'il y a des détails qui te sont inutiles, puisque tu connais la ville où elle s'est passée, c'est que cette histoire s'adressait d'abord à quelqu'un qui ne les connaît pas. — Nous écoutons.

Et Lucien leur lut l'histoire suivante.

VIII

UNE FEMME.

Nous sommes à Poitiers. Au pied de la ville coule une petite rivière qu'on nomme le Clain. Elle est encaissée entre deux collines chargées d'arbres qui se mirent dans son lit. A la hauteur de la ville, la vallée que forment ces deux collines se développe comme une vaste coupe au fond de laquelle la gracieuse rivière, retenue par une large chaussée, étale une belle nappe d'eau qui s'échappe ensuite par de nombreuses tranchées en faisant tourner des fabriques, des moulins, des usines de toute sorte. Mais si vous remontez ce petit courant d'eau, peu à peu les collines se rapprochent, la vallée se rétrécit, et vous arrivez à une espèce de petite gorge où le Clain n'est plus qu'un ruisseau que les grands arbres de la rive couvrent presque entièrement d'un côté à l'autre. A cet endroit et à cent pas du rivage tout au plus, s'élève une assez grande maison, ou plutôt un assemblage de petites bâtisses qui se touchent et dont on a fait une habitation unique. Autrefois cet endroit s'appelait encore la ferme du Pressoir et dépendait du beau château de Graverend qui est situé au sommet de la colline. Mais toutes les terres dépendantes de ce château ayant été vendues pendant la révolution, cette ferme devint la propriété du colon partiaire qui l'exploitait

pour son compte et celui du marquis de Graverend. Ce colon s'appelait Cantel; il mourut en laissant cette ferme pour héritage à son fils unique, Joseph Cantel, alors capitaine de grenadiers dans la garde impériale. C'était en 1808. Joseph était déjà à cette époque un homme de quarante-six ans; il était veuf et avait une fille de huit ans qui, grâce aux services de son père, avait été admise à Écouen. Au moment où son père était mort, Joseph, ne pouvant s'occuper de l'exploitation de sa propriété, l'avait louée par parcelles aux paysans dont elle touchait les exploitations, et il ne s'en était réservé que les bâtiments et un jardin de quatre arpents qui s'étendait de ces bâtiments jusqu'à la rivière. Je ne puis dire si ce fut par hasard ou par prévoyance que le capitaine Cantel garda cette habitation : mais il fut ravi de la retrouver en 1815, lorsque, après le licenciement de l'armée de la Loire, il fut mis à la retraite avec le grade de commandant, qu'il avait gagné dans la campagne de Russie. Ce fut à cette époque qu'il donna une nouvelle destination à tous ces bâtiments contigus : il ouvrit des fenêtres, perça des portes, fit carreler et parqueter le sol, cacha les poutres sous des plafonds, restaura les toits, recrépit les murs, et parvint à se créer une maison d'habitation d'une apparence extérieure assez désagréable, mais dont l'intérieur était aussi confortable que pouvait le désirer un vieux soldat qui possédait un revenu de 3,600 francs, indépendamment de ses 1,900 francs de retraite et de sa croix d'officier de la Légion d'honneur. Grâce à tous les travaux qu'il avait fait exécuter, l'écurie des chevaux était devenue un grand salon, l'étable une salle à manger, et une grange à battre le blé une belle salle de billard. Il avait distribué en quatre jolies pièces contiguës les deux immenses chambres qui servaient autrefois à l'habitation du colon partiaire et de ses gens. La plus petite de ces pièces, donnant sur la cour, était la chambre du commandant; la seconde, celle de sa fille ; les deux plus belles, dont les fenêtres ouvraient sur le jardin du côté de la rivière, étaient la chambre et le cabinet de travail de madame Cantel ; car j'ai oublié de dire qu'en 1815 M. Cantel s'était remarié. Je ne puis affirmer qu'il fit une sottise, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il crut faire une bonne action : ce qui, au dire de certains mauvais esprits, est absolument la même chose. Comme cette histoire a besoin d'authenticité, j'ai lieu d'expliquer comment cela arriva; je préfère citer une pièce originale, et cette pièce n'est autre qu'une lettre écrite sous l'influence d'un testament qui ne peut être accusé de prévention, car cette lettre ne devait pas servir alors à l'usage auquel elle est destinée aujourd'hui. Du reste, la voici :

EUGÈNE DE FRÉMERY A LUCIEN DEVILLE.

« Mon cher Lucien,

« Grande nouvelle, merveille, prodige! La perle est retrouvée; j'ai revu le bel ange brun; les Parisiens sont des niais, il n'y a qu'eux d'exilés en France; tu vas être furieux! Elle est ici, à Poitiers, dans cette abominable ville où l'on ne sait quel est le plus pointu de ses pavés ou du visage de ses femmes. Mais je te connais, tu es homme à ne rien comprendre à mes exclamations et à prendre tes grands airs, en disant du bout des lèvres : Hein! qu'est-ce que c'est?

« Voici ce que c'est. Te souviens-tu du sermon en trois cents points que tu me fis le jour où je me décidai à entrer dans la magistrature et à suivre la carrière du parquet? « Si l'on te donne quelque chose à Paris, me dis-tu, fais-toi greffier : si tu veux, fais-toi expéditionnaire, ou moins encore, si c'est possible; car, une fois l'audience levée ou l'heure du bureau passée, on redevient l'homme qu'on veut ou plutôt l'homme qu'on est. A Paris, la profession ne classe que là où elle s'exerce. Dans le monde, c'est l'esprit, les manières, la distinction qui marquent la place qu'on vous y donne. En province, la hiérarchie vous suit partout, à la promenade, à table, dans un salon : il faut presque demander la permission à son chef pour avoir de l'esprit devant lui. Personne ne s'inquiète de ce que vous valez, mais de ce que vous êtes; et quand on aura dit que tu es le substitut du procureur du roi, tu seras immédiatement classé, dans l'estime de la société, juste à la place que t'assigne ton emploi dans l'annuaire de département. Ce n'est qu'à Paris qu'on est homme du monde. En province, on est procureur général, directeur de l'enregistrement ou douanier; le titre ne vous quitte jamais, il vous dénonce partout et vous classe partout. T'en faut-il une preuve matérielle? Vois les militaires. A ceux qui sont en garnison à Paris, il est permis, dès que l'heure de leur service est passée, de se dépouiller de leur habit à revers, et alors les voilà des hommes comme les autres; c'est leur affaire d'être beaux, spirituels, élégants, rien ne les en empêche. Mais, en province, l'ordonnance les condamne à l'uniforme et à l'épaulette; ils restent partout M. le colonel, M. le major et M. le sous-lieutenant; ils portent sur l'épaule le degré de considération qu'ils méritent, et ce qui est matériellement vrai pour eux seuls est moralement vrai pour tous. Qu'iras-tu donc faire en province? Te mettre au dernier rang d'une société tracassière, bavarde, médisante? Comptes-tu sur quelques hommes de plaisir? Mais, s'il y en a, ils

te seront interdits ; tu ne dépouilleras jamais ta robe de substitut, et on ne va pas en bonnet carré à une joyeuse partie. Espères-tu y trouver des femmes?... Mais d'abord je nie qu'il y ait des femmes en province. Il y a des mères et des filles, des tantes, des nièces, des épouses fidèles et infidèles, mais des femmes!... Une femme, ce produit indéfinissable de la civilisation et de la corruption parisienne, cet être doux, méchant, gracieux, spirituel, volontaire, faible, capricieux, emporté, naïf, hypocrite, qui résiste ou qui se donne, qui vous domine ou qui vous obéit, qui vous aime ou qui vous trompe, qui vous perd ou qui vous sauve, mais qui, bon ou mauvais, fatal ou heureux, devient votre pensée, votre vie, votre ambition ; cet étrange assemblage de vices et de qualités, dont la beauté même est indéfinissable, car elle ne tient ni à des traits ni à des formes parfaites, car elle est toute dans un ensemble admirable de détails imparfaits, dans une harmonie remplie de beautés franches et apprêtées ; ce quelque chose de précieux, d'exquis qui prête des grâces à tout et qui en reçoit de tout, qui pare son luxe et qui en est paré, qui va bien à sa vie et à qui cette vie va bien, qui a du tact pour tout comprendre, du goût pour tout faire ; cette fée mortelle et visible qui possède cependant le pouvoir le plus tyrannique et le plus inaperçu, le charme! une femme enfin, ce que j'appelle une femme, il n'y en a pas en province, il n'y en a qu'à Paris. »

« Eh bien! mon Lucien, il y en a à Poitiers une du moins, et tu ne nieras pas que ce ne soit la femme comme tu l'entends ; car toi-même, tu l'as dix fois proclamée la reine de ces magiciennes que tu déchires et que tu adores si cordialement.

« Du reste, il faut que je te raconte comment je l'ai retrouvée, puisqu'à mon départ de Paris je t'ai promis de te faire un récit exact de mon arrivée à Poitiers, de mes visites et de mes présentations. Je te fais grâce d'une douzaine de caricatures que j'avais esquissées à ton intention ; car je ne suppose pas que tu tiennes beaucoup à savoir que nous avons un président de chambre, vieux galantin qui se vante de ne pas avoir mis son chapeau sur sa tête depuis quarante-sept ans ; un capitaine de gendarmerie qui joue de la guitare, et qui, au dessert, chante : *Fleuve du Tage;* un avocat général qui va, de son hôtel à l'audience, en robe rouge avec des patins et un parapluie ; et un maire qui dit tous les soirs avec la même satisfaction de son esprit et le même gros rire : « Je suis père et maire de mes administrés. » Tout cela sent son Pigault-Lebrun d'une lieue, et mes prétentions à peindre des originaux ne me fourniraient que d'assez plates copies. Ce qui t'intéresse, c'est de savoir comment je l'ai retrouvée. Le voici :

« Je suis arrivé à Poitiers il y a près de quinze jours, et je suis allé sur-le-champ à l'hôtel de mon oncle, M. d'Ernetel ; je n'y ai trouvé qu'un vieux concierge maussade qui m'a déclaré ne point avoir la clef des appartements. Il m'a donc fallu retourner à l'auberge, et le lendemain, après avoir fait mes visites d'étiquette, j'allai voir mon oncle à son château du Grand-Pin, qu'il habite maintenant toute l'année. Il est toujours vert, malgré ses quatre-vingts ans; il m'a reçu avec affection, mais sans se départir de ses habitudes cérémonieuses et de ses airs de vieille cour. Il m'a retenu près de quinze jours, pendant lesquels on m'a arrangé un appartement dans un des coins de son immense hôtel. Je ne te parle pas de la morale que ce cher oncle m'a faite, des avis qu'il m'a donnés sur les gens que je devais voir fréquemment, sur ceux qu'il est bon de visiter de temps à autre, et particulièrement sur ceux qu'il faut éviter comme la peste. Tu dois te douter que parmi ceux-ci les bonapartistes ont été les premiers signalés. Mais ce qui m'a fort étonné, c'est qu'après m'avoir tracé avec une vraie gravité de vieillard une règle sévère de conduite comme magistrat et comme politique, il a consacré toute une soirée à me prémunir contre les dangers d'une liaison. Le bon oncle a ses théories comme toi, mais elles ont moins de poésie.

« — Mon neveu, m'a-t-il dit, vous avez vingt et un ans; vous allez entrer dans le monde avec un état qui exige une grande discrétion dans le choix des intimités. Vous serez exposé à voir des femmes de trois classes bien différentes : celles de la noblesse, chez lesquelles votre nom vous fera admettre; celles de la robe, que votre profession vous oblige à voir ; celles de l'administration, que vous rencontrerez chez nos premiers magistrats. En thèse générale, vous ne vous adresserez jamais à une demoiselle. La séduire, si elle est pauvre, est une sottise, car on s'expose à l'épouser en cas de malheur ; si elle est riche, c'est une infamie, car on semble avoir eu sa fortune en vue plutôt que son amour ; et, dans tous les cas, vous êtes trop jeune pour un établissement, quel qu'il soit. Restent les femmes mariées. »

« Je regardai mon oncle pour voir s'il ne se moquait pas de moi ; mais il avait son air princier et sérieux, et ne parlait pas moins doctoralement que lorsque, la veille, il m'avait expliqué mes devoirs de magistrat. Il prit une prise de tabac dans la tabatière d'émail que lui donna jadis madame Dubarry, dont tu sais qu'il est grand admirateur, et continua ainsi :

« — Restent donc les femmes mariées. Si vous m'en croyez, vous ne tenterez rien du côté des femmes de la noblesse. D'abord elles sont de trop bonne compagnie pour prendre un amant qui n'est

pas fait. Aussi dans ce monde il est très-difficile de réussir à votre âge, et l'on y est ridicule dès qu'on ne réussit pas. C'est un immense danger, à part celui d'être tué par un frère, un oncle ou un cousin. Ce danger, vous ne le trouverez pas près des femmes de robe, mais un autre vous y attend; elles sont prudes, dévotes, casanières, et ont des propriétés dans le pays. Il en résulte que, pour elles, une affaire de cœur est une chose grave, persistante, qui fait partie du ménage et qui doit durer autant que les baux à ferme de leurs terres : neuf, dix-huit ou vingt-sept ans. Il y a telle femme de conseiller à la cour qui vous fera rester quinze ans substitut, de peur que le moindre avancement ne vous éloigne d'elle. D'un autre côté, elles commencent presque toutes assez tard, entre trente et trente-cinq ans. Ajoutez à cela une liaison de dix ans, c'est le moins, et à trente ans vous vous trouverez l'amant d'une vieille femme acariâtre qui vous tiendrait de toute l'énergie d'un dernier amour, et qui, pour comble de malheur, serait capable de devenir veuve et par conséquent libre. Je ne parle pas des cas où il y a scandale : c'est affreux, c'est toute une famille renversée, désunie, vingt procès honteux, et la rancune de toutes les robes rouges; on est perdu. Donc, si vous voulez suivre mes conseils, vous vous tournerez du côté des femmes de l'administration. Cela est ramassé dans tous les coins de la France, cela n'a point de famille à sa suite qui la dénonce à son mari. Elles ont du monde et savent se conduire avec adresse dans l'occasion; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'habituées à de fréquents changements de résidence, elles savent que la plus tendre liaison peut être rompue par un ordre ministériel, et elles ont cela d'admirable qu'elles poursuivent avec une rare persévérance l'avancement de leur mari, dût-il les séparer de leur amant. Quant à l'avancement de celui-ci, c'est son affaire; mais elles n'y font point obstacle sous le prétexte du désespoir que leur causera une séparation. Vous aurez donc à vous pourvoir de ce côté, si vous voulez être sage. Ce que vous devez vous interdire aussi, ce sont les femmes de la bourgeoisie; là, s'il y a honnêteté, c'est un crime de la tenter, car chez ces gens-là l'honneur des mères est le patrimoine des filles; s'il n'y en a pas, alors ce n'est plus que vice abject où vous ne devez pas vous mêler. »

« J'écoutai le cher oncle, je lui promis de suivre ses avis, et mon appartement à Poitiers se trouvant enfin prêt, je revins à la ville. C'est là que j'appris qu'un domestique s'était présenté deux fois pendant mon absence pour réclamer un petit paquet dont j'avais dû être chargé pour un M. Cantel. Je me rappelai, en effet, avoir mis un rouleau à cette adresse au fond d'une des malles que j'avais

laissées à Paris et qui devait m'arriver par le roulage. Je fis dire au domestique, qui se présenta une troisième fois, qu'aussitôt ce paquet arrivé, je le ferais remettre à son adresse. Ces malles me sont parvenues il y a trois jours. Je trouvai le rouleau, et j'allais l'expédier par un domestique, lorsqu'en l'examinant je vis que c'était de la musique : la cavatine de *Jean de Paris*, un air de *Françoise de Foix*, quelques parties de la *Serva enamorata*, plusieurs duos, mais rien que des morceaux de femme. Des virtuoses de province! Je pensai au capitaine de gendarmerie avec lequel j'avais dîné la veille, et je sonnai pour envoyer le fameux rouleau. Le domestique était absent. Je pensai alors qu'il serait plus poli d'aller porter moi-même une chose qu'on avait attendue avec tant d'impatience. Je fis demander où demeurait M. Cantel, et je vis que j'avais une promenade charmante à faire. Je partis préoccupé de je ne sais quelle idée involontaire que je marchais à une aventure. Cependant, je commençai à douter de mes prévisions à l'aspect de la bicoquerie ou demeure de M. Cantel. (Je dis bicoquerie, attendu que c'est un vrai faisceau de bicoques.) J'entrai dans une cour assez bien tenue, mais faite tout de travers; une grosse fille rouge vint me dire que M. Cantel était absent. J'allais remettre mon rouleau à la servante, lorsque j'aperçois sur le seuil d'une porte une robe blanche, une taille de nymphe, un visage de fée. Je regarde mieux, c'était elle... elle, Victorine...

« — Mademoiselle Landais ici! m'écriai-je.— Madame Cantel, me répondit-elle avec ce sourire si fin et ce léger clignement d'yeux qui, comme tu disais, prêtent un air de confidence au moindre mot de cette femme... »

« Je n'étais pas encore revenu de ma surprise, qu'elle m'avait fait entrer dans un salon coquet, gracieux, irrégulier et charmant comme elle. « Mon mari et sa fille Amélie sont absents, me dit-elle; j'en suis ravie, nous pourrons causer. » J'avoue que j'avais besoin de ce qu'elle m'apprit pour m'expliquer comment cette Victorine Landais, qui se faisait entendre pour quelques louis dans les grandes soirées musicales de Paris, se trouvait à la fois exilée en province, loin de tout ce qui peut apprécier son admirable talent ou le rendre profitable, et mariée solennellement, quand nous nous faisions autrefois un jeu de rire de ses airs de princesse. Tu sais qu'elle disparut soudainement, lorsque nous allions essayer de percer le mystère de sa position misérable et de sa parfaite éducation. C'est alors qu'elle se maria avec M. Cantel. Et voici comment cela arriva :

« Victorine Landais est orpheline et fille d'un officier mort au service de l'empereur. Elle fut élevée à Écouen, où elle était restée

comme sous-maîtresse; mais la franchise de ses opinions la fit renvoyer au commencement de 1814. (Elle a des opinions, elle est bonapartiste, elle m'a fort amusé quand elle m'a dit cela.) Privée de toute ressource, elle se servit de son talent pour vivre, en cachant ce qu'elle était : ce l'eût peut-être fait exclure de certaines maisons royalistes. C'est alors que nous l'avons rencontrée. Grâce à tes conseils (elle t'estime comme un homme très-fort), elle allait se décider à prendre la carrière du théâtre, lorsqu'un jour elle rencontra Amélie, une fille d'officier, qui avait été élevée comme elle à Écouen. Celle-ci est cependant beaucoup plus jeune que Victorine, qui doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, tandis qu'Amélie a tout au plus seize ans. La jeune fille présenta son ancienne compagne à son père, en lui contant comment sa reconnaissance pour l'empereur l'avait compromise. Le vieux commandant en pleura d'admiration; il invita mademoiselle Landais à venir les voir pendant leur séjour à Paris. Victorine y alla; le commandant la trouva charmante. Sa fille était bien jeune pour lui être d'une compagnie assidue; elle avait d'ailleurs besoin d'être encore guidée et protégée par une femme accomplie pour le devenir elle-même. Victorine était déjà une amie, elle était belle, jeune et bonapartiste : c'en était trop pour la tête du vieux commandant, il en devint fou et lui demanda sa main. Victorine était pauvre, sans famille, sans avenir certain; le commandant est un digne homme encore fort bien : elle se laissa aller et consentit.

« Elle m'a conté tout cela avec cet air candide et fin que tu lui connais : il y a à la fois de l'enfant et du démon, de la timidité et de la malice dans le langage de cette femme. Elle est heureuse, m'a-t-elle dit; elle aime son mari, qui est noble et bon pour elle; elle aime sa belle-fille, qui est un ange de candeur et de grâce, et que j'ai aperçue dans le jardin, vêtue absolument de blanc comme sa belle-mère. Celle-ci est allée la rejoindre un instant, et je ne puis te dire quel charme j'éprouvai à suivre ces deux ombres blanches et sveltes allant doucement à travers le feuillage sombre des grands arbres qui bordent la rivière. Au milieu d'une nature agreste et rude, ces deux corps aériens si fluides, si souples, si gracieux; dans ce pays si brut, parmi ses habitants si grotesques, ces deux modèles de grâces élégantes et achevées, ces deux femmes, enfin, comme tu les appelles, c'était comme une apparition céleste, et je me suis laissé aller à une rêverie à laquelle elle seule a pu m'arracher. Sans doute Victorine allait reprendre le cours de ses confidences, lorsqu'on a annoncé une visite : c'était un M. de Graverend, un homme de trente ans, décoré et fort beau, de la beauté d'un officier de cuirassiers; il est capitaine du régiment qui tient garnison dans

cette ville, et je l'avais déjà rencontré une fois chez le général. C'est un officier de l'empire, très-brave et très-distingué, dit-on, parmi les cuirassiers. Il est entré comme un ambassadeur, avec une suite de saluts infinis. Elle l'a accueilli assez froidement; mais presque aussitôt mademoiselle Cantel est entrée, et au trouble qui l'agitait, j'ai deviné ce qui l'appelait au salon. J'ai pris congé, et, en sortant, j'ai dit à Victorine :

« — Est-ce que c'est un futur gendre? — Je le crois, m'a-t-elle dit avec un sourire et un regard adorables. »

« C'était à la fois une confidence de famille et une prière d'être discret qu'elle me faisait par ce sourire et ce regard : j'étais déjà de l'intimité de la maison. Je partis et je revins à Poitiers dans l'état d'un homme ivre d'opium. Il me semblait que je marchais en l'air; je regardais avec mépris cette sale ville, ses femmes baroques, aux gestes serrés et à la voix criarde; je sentais que j'avais près de moi un refuge où je pourrais aller oublier le boston et le sirop de vinaigre des soirées poitevines, une oasis où je respirerais un parfum délicieux de nos beaux salons de Paris. J'allai chez le préfet, où je trouvai toutes les femmes abominables et mises comme des revendeuses de chansons, et je me retirai bientôt pour emporter mon bonheur, sans qu'il se flétrît au contact de tous ces petits ridicules de province. Voilà deux jours qu'il dure; mais ce n'est qu'en recevant ta lettre ce matin que j'ai pensé à te l'écrire. Je n'ai pas revu Victorine depuis trois jours; mais demain je dîne chez elle, je viens de recevoir une invitation de M. Cantel. Dans quelques jours, je répondrai à ce que tu me demandes relativement à ton procès. Pas un mot de ma rencontre à nos amis! C'est à toi seul que j'écris, entends-tu bien? Je les connais, ils riraient de moi et médiraient d'elle, et je ne le veux pas. Adieu, mon cher Lucien, ne me plains pas trop, et amuse-toi, puisque tu prends le plaisir pour le bonheur. « EUGÈNE DE FRÉMERY. »

Quand Valvins eut fini cette lecture, Noël et Fabien se regardèrent comme pour se demander en quoi toute cette histoire pouvait les intéresser. Valvins les devina et leur dit froidement :

— Messieurs, vous êtes jeunes, et peut-être ne prévoyez-vous pas où ce récit va nous mener : c'est qu'il y a une grande différence entre le vice du monde et le vice des tribunaux. Celui-ci peut se dire en un mot, il s'appelle le vol ou le meurtre; mais l'autre a besoin d'être saisi dans ses plus légers détails pour être compris, car c'est surtout par là qu'il est hideux.

Les deux jeunes gens firent un léger mouvement d'impatience, et Valvins continua :

— Deux mois s'étaient écoulés depuis le jour où Eugène de Fré-

mery écrivit à Lucien Deville la lettre que j'ai citée au commencement de cette histoire. On était au mois de juillet, et Eugène de Frémery, seul dans son cabinet, se promenait en gesticulant et en murmurant à voix basse une espèce de monologue sans fin. Quelqu'un qui eût pu le voir et l'entendre de loin, se rappelant qu'il était substitut du procureur du roi, eût jugé à sa pantomime et au bruit de sa parole, tantôt lente, tantôt rapide, qu'il répétait une improvisation dont sa mémoire n'était pas encore bien sûre; mais quelqu'un qui l'aurait vu et entendu de près aurait deviné, à l'exaltation de ses regards et au retour périodique de certains sons, qu'Eugène faisait des vers. Faire des vers à vingt et un ans, faire des vers pour la femme qu'on aime, dire avec des mots sonores et doux les espérances et les angoisses de son amour; à ces émotions si charmantes, parce qu'elles sont jeunes, ajouter le charme d'une douce harmonie, écouter le murmure de son cœur et se le répéter dans un écho poétique; aimer et croire à l'amour et à la poésie, à l'amour comme à une vérité, à la poésie comme à un ami, c'est le privilége de la jeunesse, c'est l'ineffable bonheur de ces heures qui font tant souffrir et qu'on pleure dès qu'on n'en souffre plus. Eugène en était là, il aimait de cet amour qu'on n'a pas deux fois en sa vie; car celui-là n'a eu encore ni remords ni déception. Amour délicat qui ne s'est pas encore heurté aux calomnies ou aux trahisons! amour chaste qui n'est pas flétri dans une faute et qui ne tremble pas devant son bonheur! Aussi, le visage d'Eugène rayonnait d'une joie sérieuse; on sentait qu'il était heureux, mais d'un bonheur qui caressait son âme sans l'alarmer. Après avoir longuement modulé les vers qu'il composait, il se mit devant une table pour les écrire, et, à mesure qu'il les écrivait, il semblait leur sourire comme à des confidents intelligents qui avaient bien compris son âme et qui lui répétaient harmonieusement ce qu'il leur avait confié. Il achevait d'écrire ses stances, lorsque la porte s'ouvrit brusquement; Eugène prit son papier pour le cacher, mais il s'arrêta à l'aspect de son ami Lucien Deville, qui entra rapidement, en jetant avec humeur son chapeau dans un coin du cabinet.

« — Qu'as-tu donc? lui dit Eugène; tu as vu ton notaire, ton avoué; aurais-tu de mauvaises nouvelles de ton procès? »

Lucien se posa en face de son ami et lui répondit d'un ton assez sardonique :

« — Je suppose que les nouvelles de mon procès t'intéressent fort peu, car, depuis deux mois et demi que tu es à Poitiers, tu n'as pas daigné t'en informer, malgré la promesse que tu m'avais faite dans la première et la seule lettre que j'aie reçue de toi. Depuis lors, je t'ai écrit cinq ou six fois, je n'ai pas eu une seule réponse; il m'a

Google

fallu venir moi-même dans cette ville pour m'occuper de mes intérêts ; ce n'est donc pas ma faute si je suis ici, mais la tienne. — La manière dont tu me reproches ma négligence, répondit Eugène, n'est pas généreuse. Hier, quand tu es arrivé, je me suis excusé, comme je le devais, d'un tort que tu m'avais promis d'oublier. Toutefois, je ne puis t'en vouloir de ta mauvaise humeur, car je crains que ton affaire ne soit désespérée et que ma négligence n'y ait contribué beaucoup. — Mon affaire est excellente, mon cher Eugène, repartit Lucien, et je ne la crois pas douteuse, quoique j'aie un avoué ; il l'avait déjà suffisamment embrouillée pour me la faire perdre, mais en quelques mots je l'ai débarrassée de tous le fatras de subtilités dont il l'avait entourée, et, pourvu qu'il veuille suivre mes conseils et n'avoir raison que par la raison, je crois pouvoir être sûr de ne pas perdre mes cinquante mille francs. — Je t'en félicite, dit Eugène ; cela te rendra d'autant plus fort dans l'entrevue que je t'ai ménagée avec M. de Graverend, ton adversaire. Tu sais que j'aime mieux la plus mauvaise conciliation que le meilleur procès, et j'ai pensé que deux hommes d'honneur mis en présence par des amis loyaux termineraient plus vite et plus équitablement un arrangement d'argent que le tribunal le plus impartial. »

Lucien considéra un moment Eugène, et, après un silence assez long, il lui dit :

« — Soit, j'accepte cette entrevue. Pour beaucoup de raisons, je désire connaître ce M. de Graverend. Où dois-je le rencontrer ? »

Eugène sembla hésiter à répondre à cette question : mais, Lucien l'ayant répétée, il lui dit :

« — Nous le verrons chez M. Cantel. — Chez M. Cantel ! répéta Lucien d'un ton surpris. — C'est ce qu'il y avait de plus convenable, fit Eugène avec impatience. M. de Graverend dîne aujourd'hui chez le commandant, je vais passer presque toutes mes soirées chez lui ; tu es mon ami, tu connais madame Cantel, tu m'accompagnes, tu rencontres comme par hasard ta partie adverse, et cela n'a pas la solennité d'une entrevue arrangée à l'avance, et à laquelle, jusqu'à un certain point, je ne pourrais pas prêter mon concours en ma qualité de magistrat. »

Un sourire assez moqueur fut d'abord la seule réponse de Lucien aux paroles d'Eugène. Il sembla encore les méditer assez longtemps, et repartit avec le même ton sardonique :

« — Soit ! Je suis non moins charmé du lieu de l'entrevue que de l'entrevue elle-même ; mais ce qui me plaît surtout dans ce que tu viens de me dire, c'est l'observation exacte des convenances que t'impose ton rôle de substitut du procureur du roi. — Penses-tu que

je les aie jamais oubliées? dit Frémery avec quelque hauteur. — Je crois toujours le mal qu'on dit de mes amis, répondit Lucien. — Cela est flatteur pour eux, repartit Eugène ironiquement, et cela est d'un véritable ami. — Cela est d'un véritable ami, précisément parce que ce n'est pas flatteur. Les gens qui boivent à longs traits l'éloge qu'on leur fait de ceux qu'ils aiment et le blâme qu'on jette sur leurs ennemis, sont des niais qui tendent la main pour mendier de la fausse monnaie; moi, je croirai le mal qu'on m'a dit de toi jusqu'à ce que tu m'aies juré sur l'honneur que tout ce que j'ai appris n'était pas vrai. — Et qu'as-tu donc appris dont j'aie à me justifier? s'écria Eugène, à qui le rouge monta au visage. — Oh! calme-toi, on ne t'accuse ni de délit, ni de crime honteux prévu par le Code pénal; ce dont on t'accuse est bien pis à mes yeux, car il s'agit tout bonnement de ton avenir et de ta considération que tu perds. — M'expliqueras-tu cette énigme? — C'est ce que je vais faire sur-le-champ, si tu veux bien te donner la peine de m'écouter. »

Lucien fit signe à Eugène de s'asseoir, puis il commença ainsi :

« — Tu te rappelles sans doute la belle lettre que tu m'écrivis sur l'importante découverte que tu venais de faire à Poitiers? L'ange brun, la perle des femmes était retrouvée, disais-tu; c'était une ombre blanche, une vision céleste, une oasis, enfin mille sottises de cette force... Laisse-moi parler, et ne brise pas cette vieille chaise vermoulue, que le concierge de ton oncle porterait à ton mémoire de dépenses, comme si elle était neuve. Tu m'écrivis donc que tu avais retrouvé Victorine, et voici ce que je te répondis : « Tu as raison, il y a de l'enfant et du démon dans cette femme; de l'enfant, parce qu'elle est volontaire, capricieuse et sans cœur; du démon, parce qu'elle est flatteuse, hypocrite et persévérante. » J'ajoutai : « Je ne sais pas ce que cette femme veut faire de toi, mais prends-y garde, de tous les rôles qu'elle te proposera, n'accepte pas surtout celui de son amant. » — Je ne suis pas son amant! s'écria Eugène avec vivacité. — Sur l'honneur? dit Lucien. — Sur l'honneur, répondit Eugène. — C'est déjà quelque chose, dit Lucien. Je vois que tu vaux mieux que ta réputation. — Que ma réputation? répéta le substitut; qui ose proférer une telle calomnie? — Quelqu'un avec qui on ne se bat pas en duel : tout le monde. Tu passes pour l'amant de madame Cantel; tu es tous les jours chez elle; tu as abandonné tous les salons, où ton devoir et les convenances t'appellent, pour lui consacrer toutes tes soirées; on ne te voit plus nulle part, quelque temps qu'il fasse, si ce n'est à l'audience ou sur le chemin qui conduit au Pressoir. — N'ai-je donc pas le droit de choisir les gens que je veux voir? — C'est parfaitement juste. Mais,

quand on est substitut du procureur du roi Louis XVIII, on ne fait pas son unique société d'un commandant de l'ex-garde impériale : voilà ce que pensent les magistrats. — Eh ! mon Dieu ! qu'ils me dénoncent et me fassent destituer, ce sera un acte inique à ajouter à tous ceux de l'intolérance politique du parti qui nous gouverne. — Voilà précisément ce que je te disais tout à l'heure ; voilà où en est ton avenir, à l'espérance d'une destitution. — Il en sera tout ce qu'on voudra ; mais je ne sacrifierai pas mes affections à de si misérables exigences, et, si ce que tu me dis est vrai, je veux bien reconnaître que je perds mon avenir. — Tu oublies ta considération ; car si les magistrats trouvent que tu as tort de voir un bonapartiste, les honnêtes gens se demandent ce que tu vas faire si assidûment dans une maison où il n'y a que deux femmes, dont l'une est fiancée à M. de Graverend et l'autre est mariée. Nécessairement tu trahis quelqu'un. — Ah çà, mon cher Lucien, dit Eugène en ricanant, est-ce que nous sommes au sermon ? est-ce que tu entres dans les ordres, et viens-tu t'essayer chez moi à l'éloquence sacrée ? — D'abord, mon cher Eugène, repartit Lucien très-froidement, ceci n'est pas du tout spirituel ; et d'ailleurs, si c'est sur ce ton-là que tu veux le prendre, j'en suis, c'est le mien. Je ne suis pas magistrat, moi ; je n'ai pas à faire appliquer la loi ; je ne tonne pas, au nom de la vertu et de la morale, contre les crimes de la société ; je ne suis pas le gardien des bonnes mœurs ; j'ai le droit de rire des maris trompés, quand ce n'est pas moi qui les trompe ; mais à ce compte j'ai le droit de rire des amoureux dupés, fussent-ils mes amis les plus chers. — C'est pour moi que tu dis cela ? s'écria Eugène. — C'est pour toi. — Victorine me tromperait ! répéta-t-il en pâlissant. — Si tu n'es pas son amant, je ne vois pas en quoi elle peut te tromper, reprit Lucien. — Son amant, Lucien ! non, je ne le suis pas ; et cependant, ajouta-t-il avec rage, si je le savais !... Mais tu ne peux pas comprendre cela, toi. — Si fait, si fait, dit Lucien, je le comprends. Et maintenant écoute-moi bien, et sois franc comme tu dois l'être avec moi, ton frère, ton ami. — Je le serai. — Eh bien, reprit Deville, n'est-ce pas que Victorine est une femme qu'il faut aimer avec passion ? N'a-t-elle pas des grâces inconnues pour tout faire, pour parler, s'asseoir, se lever, marcher, écouter ? N'est-ce pas que, lorsqu'elle s'assied à son piano et qu'elle se prend à chanter un air d'amour, elle, Victorine, l'habile cantatrice qui ne connaît point de difficultés en musique, hésite souvent et semble ne pouvoir franchir certaines notes, prononcer certaines syllabes ? N'est-ce pas que tous ces lieux communs de nos faiseurs de romances : « *Celui que j'aime... Celui que je n'ose nommer... Bonheur d'amour est d'être aimé ;* » n'est-ce pas que toutes ces phrases

banales ne sortent de sa bouche qu'avec un tremblement qui semble dire combien elle craint une passion qu'elle n'a pas encore éprouvée ou qui la dévore en secret ? — C'est vrai, dit Eugène. — Et alors, comme on sent un ardent désir d'être celui à qui parlera d'amour cette âme qui jusqu'à présent crie au hasard dans la solitude, comme un enfant perdu ! — Oh ! tu as raison, dit Eugène, on donnerait sa vie pour un tel bonheur. — N'est-ce pas ? Et lorsqu'elle se croit seule et qu'à demi couchée dans un large fauteuil, elle oublie que ce doux affaissement de son corps en trahit toutes les grâces, dans ce mol abandon où sa tête s'incline sur sa main, tandis que ses yeux se lèvent au ciel, ne semble-t-il pas qu'on peut suivre leur regard ardent et humide, cherchant en haut une espérance voilée ? Et s'il arrive qu'avertie tout à coup de votre présence, elle baisse ce regard sur vous, au trouble qui la prend, puis à l'effroi qui la saisit, n'est-il pas vrai qu'on peut croire que son âme a murmuré en elle-même : Le voilà celui que tu rêves ; prends garde qu'il ne te devine ? — Lucien... Lucien... dit Eugène en regardant son ami en face, tu as aimé Victorine ? — Comme un fou, comme un fou furieux ! — Et tu ne m'en as jamais rien dit ! — M'as-tu parlé de ton amour, toi ? — Mais, dit Eugène embarrassé, c'est bien différent ; d'ailleurs, je t'ai écrit. — Une lettre, une seule lettre, et, si tu avais attendu un jour de plus, tu ne m'aurais pas écrit du tout. En revenant de dîner chez M. Cantel, tu aurais racheté pour beaucoup la lettre que tu m'avais envoyée le matin : est-ce vrai ? »

Eugène hésita encore à répondre ; mais la vérité l'emporta, et il dit :

« — Oui, c'est vrai. — C'est toujours le même procédé, dit Lucien. — Qu'entends-tu par là ? — C'est qu'elle t'a imposé le silence comme elle me l'avait imposé. — Elle ne m'a rien dit ; et comment d'ailleurs eût-elle pu ordonner la discrétion à un amour qu'elle ignorait encore ? — Qu'elle ignorait ! repartit Lucien en souriant. Crois-tu qu'une femme moins adroite qu'elle ne devine pas aisément le trouble qu'elle inspire ? Et, dès que Victorine a été sûre de ta folie, elle a dû vouloir qu'elle n'eût pas de confident, et surtout que ce confident ne fût pas moi. — Elle ne m'a rien dit pour cela, je te le répète. — Elle ne t'a rien dit ? repartit Lucien. — Rien, absolument. — C'est-à-dire qu'elle ne t'a pas pris à part et qu'elle ne s'est pas textuellement exprimée ainsi : « Monsieur, je vous prie de ne dire à personne que vous m'aimez. » Mais rappelle bien tes souvenirs. Est-ce qu'elle n'a pas développé quelque charmante théorie sur le bonheur de ces amours secrets profondément ensevelis dans l'âme de ceux qui les éprouvent, et qui ne se sont jamais révélés

que l'un à l'autre? ou bien, à défaut d'une théorie dont tu n'eusses pas fait une application intelligente toi-même, n'a-t-elle pas raconté quelque aventure d'une femme qui avait fini par se donner à celui qui l'aimait, parce que jamais une plainte, une confidence, un mot, n'avait fait soupçonner cet amour à personne? ou bien encore, n'a-t-elle pas dit, en te regardant, que l'homme qui se vante de l'amour qu'il éprouve est aussi coupable que celui qui se vante de l'amour qu'il inspire? car souvent une femme souffre, grâce à la malignité du monde, autant de l'amour qu'elle fait naître que de l'amour qu'elle ressent?.... Ou bien... — Lucien, Lucien, s'écria Eugène épouvanté de voir raconter si formellement tout ce qui lui était arrivé, as-tu été l'amant de Victorine? — Non, mais j'ai été assez adroit pour ne pas être son mari. — Et tu lui en veux de ce qu'elle ne t'a pas cédé? — Non, j'avais même oublié tout le mal qu'elle m'a fait; je lui avais pardonné sa coquetterie perfide, comme une trahison; elle était alors une pauvre fille assez abandonnée, et le désir d'un mari et d'un nom peut excuser bien des crimes. Mais aujourd'hui que je te trouve entre ses mains, livré sans défense aux mêmes séductions, je me demande ce qu'elle veut faire de toi. — En vérité, Lucien, reprit Eugène avec impatience, tu te sers d'expressions dont l'étrangeté dépasse l'inconvenance. Je suis livré *sans défense*, dis-tu; tu cherches ce qu'on veut faire de moi? Prends garde! quoique je n'aime pas madame Cantel comme tu le dis, je ne souffrirais pas d'un autre des expressions pareilles. — Elles sont cependant justes, ces expressions qui te révoltent. Oui, tu es livré sans défense à la coquetterie la plus impitoyable que je connaisse. A Paris, quelque amour qui vous tienne, on peut s'y arracher par un autre amour, car, vois-tu, c'est une grande erreur de croire que le cœur oublie : il remplace, voilà tout. Mais dans une ville comme celle-ci, que deviendras-tu, le jour où tu découvriras que ces regards furtifs, ces demi-mots, ces silences rêveurs, ces tressaillements soudains, ces joies de te revoir, ces craintes de demeurer près de toi, ces tristesses de te quitter, tout cela n'est qu'un jeu, une trahison froidement calculée, un piége ignoble? — Et pourquoi un jeu, un piége ignoble? à quoi bon? — C'est ce que je ne sais pas, c'est ce qui m'épouvante; car enfin elle ne s'est pas donnée à toi. — Mais si elle l'avait fait, que ne dirais-tu pas d'elle, toi qui la juges si cruellement lorsqu'elle est encore pure? — Si elle s'était donnée à toi, je lui pardonnerais. Dans ce crime de l'amour où elle t'entraîne, elle ne peut avoir d'excuse qu'en t'y suivant. Qu'une femme s'empare du cœur d'un homme, lui fasse tout oublier au monde, amitié, devoirs, fortune, avenir, et qu'elle oublie tout à son tour, je le comprends. Qu'elle perde la vie de son amant, mais en risquant la sienne, qu'il

ne puisse périr sans qu'elle périsse, qu'elle l'aime enfin comme il l'aime, ce peut être un malheur, mais il est pour tous deux. Et, crois-moi, Eugène, je ne t'eusse pas dit un mot de Victorine si j'avais supposé qu'elle t'aimât. — Mais elle m'aime! repartit Eugène d'une voix basse où vibrait toute l'exaltation de son amour. — Te l'a-t-elle dit? — Oui. — Comment? — Écoute. Un soir, j'avais trouvé près d'elle M. de Graverend; il me sembla qu'ils causaient avec une familiarité que je n'avais pas remarquée; je ne puis te dire quelle douleur j'éprouvai, mon cœur se serra et devint froid, un soupçon s'empara de moi. Je me crus trompé, et je pensais que je tuerais Victorine si c'était vrai. Cette sensation ne fut que d'un moment; la raison me revint avec le doux sourire dont elle m'accueillit, et, dans le morne silence où je demeurai après ce mouvement si violent et si rapide, je me demandai de quel droit je me faisais l'arbitre des sentiments de Victorine. J'avais cru sentir qu'elle m'aimait à l'ivresse que j'éprouvais près d'elle, mais elle ne me l'avait pas dit; moi-même je n'avais jamais osé donner un nom à cet hommage absolu que je lui portais tous les jours; savait-elle que je l'aimais, et ne s'abusait-elle point sur mes sentiments, comme je me trompais peut-être sur ceux que je lui supposais? Ce nouveau doute me fit trembler; je ne voulus pas rester plus longtemps dans une incertitude qui me rendait presque fou, depuis un moment à peine que je l'éprouvais. Je me décidai à parler. M. de Graverend s'étant éloigné, je m'assis près d'elle, et là, avec une audace inouïe, ou plutôt avec un désespoir qui fit toute ma hardiesse, je lui dis : « Madame, je vous aime! » Elle pâlit et resta immobile. Je repris d'une voix haletante et brisée, car j'étais presque fou dans ce moment : « Je vous aime et je suis jaloux. » Elle me regarda d'un air stupéfait et répéta : « Jaloux! Et de qui? — De cet homme qui vous quitte, et qui vous parlait assis près de vous. » Et un sourire triste d'indignation passa sur ses lèvres, et elle répondit en se levant : « M. de Graverend et Amélie vous devront des remerciements, car vous aurez hâté leur mariage. — Serait-il vrai? m'écriai-je. — C'est ma seule réponse à de honteux soupçons. » Je la retins et elle se rassit près de moi, la tête baissée, les yeux fixes devant elle, les lèvres contractées. « Oh! pardonnez-moi cette injure, lui dis-je; si vous saviez de quel amour je vous aime, combien vous êtes devenue l'unique espérance de ma vie, vous auriez pitié de moi! » Elle garda le silence, et je repris avec plus de désespoir : « Oh! après mon injure, pardonnez-moi cet aveu. Jamais, peut-être, sans cet affreux soupçon qui m'a glacé le cœur, je n'aurais osé vous parler ainsi. Car je n'avais pas besoin de vous dire que je vous aime : vous deviez le sentir, vous deviez comprendre que je ne vivais que de vous, que votre présence était mon rêve de

toutes les heures et l'unique joie de ma vie. Et, s'il faut tout vous dire, j'ai cru... Elle tressaillit et s'éloigna de moi... J'ai cru que vous aviez pitié de ce délire... que vous-même... Elle se détourna. Oh! je n'ai pas cru que vous m'aimiez!... J'ai cru que, bonne et sainte comme les anges, vous vouliez bien me permettre de vous aimer, pour ne pas me faire mourir en me chassant loin de vous. Est-ce vrai? Victorine, me suis-je trompé? ignoriez-vous cet amour? et maintenant que vous le savez, faut-il vous quitter, dois-je ne plus vous revoir? » Pendant que je parlais ainsi, Victorine, les lèvres serrées, le regard immobile, les mains contractées, ne trahissait son émotion que par le mouvement haletant de sa poitrine qui semblait ne pouvoir contenir sa colère ou sa douleur. Je m'approchai d'elle, je voulus lui prendre la main en lui disant : « Victorine, m'aimez-vous? » Elle s'éloigna en cachant son visage dans ses mains, et en murmurant d'une voix désespérée : « Oh! mon Dieu, c'est affreux! » Ce soir-là nous ne fûmes plus seuls un instant, mais elle avait repris sa grâce, elle était calme, gaie, souriante. Je souffris les plus poignantes angoisses quand je sortis de chez elle. Je quittai M. de Graverend à l'entrée de la ville, et je revins sur mes pas. Ne ris pas de la folie que je vais te dire; car, puisque tu m'as arraché mon secret, tu vas tout savoir. Son appartement est du côté d'un jardin clos par deux murs et par le Clain. Je voulais voir la lumière de la lampe qui veille à côté d'elle. Je ne pouvais franchir les murs. Je descendis dans l'eau, je remontai le courant jusqu'à ce que je fusse en face de sa maison, et là, au milieu de la nuit, je demeurai deux heures immobile à regarder ce mur noir; car les fenêtres, bien closes, ne laissaient pas même percer cette lueur qui fût venue me dire : Elle est là! Enfin, au risque de la perdre, de me perdre, j'entrai dans le jardin, j'allai jusqu'à sa fenêtre; ne pouvant la voir, il me sembla que je l'entendrais. C'était un silence glacé. Elle dormait d'un sommeil léger et heureux sans doute, tandis que je pleurais et que je souffrais si près d'elle. Cela m'irrita. Je fus sur le point de heurter à cette croisée, d'éveiller Victorine, de lui faire peur, d'appeler son mari, de provoquer une scène, un crime, que sais-je! Je souffrais trop pour ne pas vouloir qu'elle souffrît avec moi. Je compris que ma tête se perdrait; je m'enfuis et je rentrai chez moi au point du jour, dévoré d'une fièvre ardente et animé d'une colère que je ne puis te dire. Le médecin ordonna une application de sangsues sur la poitrine. Je n'eusse peut-être pas suivi cette ordonnance, si je n'avais été décidé à ne pas retourner chez madame Cantel. Mais je voulus ajouter un obstacle physique à la force de ma volonté. Jusqu'à l'heure où j'avais coutume d'aller chez elle, je ne doutai pas un moment de mon courage à tenir ma résolution;

mais, quand cette heure sonna, je ne puis rien te dire, mais c'est une puissance surnaturelle, inouïe... Je compris la voix des démons qui appellent à certaines heures les âmes maudites à d'infernales assemblées. Malgré moi, je quittai mon lit; j'étreignis, je comprimai sous des bandes nouées autour de moi mes blessures saignantes; je m'habillai, je sortis, et, sans pouvoir dire que je l'aie voulu, j'allai chez elle et j'y arrivai pâle, tremblant, défait. Elle était calme, belle, réjouie. Oh! cette fois, je me sentis un courage plus fort que mon amour. Le soir était venu et l'obscurité. Elle était devant son piano et au bout du salon. Je m'approchai, et je lui dis tout bas, avec un désespoir qui eût dû me tuer : « Adieu! jamais je ne vous reverrai. » Je ne voulus pas entendre sa réponse, et je m'éloignai; mais je n'étais pas au bout du salon, que j'entendais le son de l'instrument; il préludait tristement... Je m'arrêtai, et bientôt ces sons vagues et distraits chantèrent doucement cet air dont les paroles étaient un aveu :

Las! il se plaint de ma rigueur,
Suis-je donc trop sévère?
Quand il m'exprime son ardeur,
Ai-je un air de colère?

Il me sembla que le ciel s'ouvrait, mais j'avais trop souffert; je doutais, ou plutôt je ne voulais plus douter. Je retournai près d'elle : elle avait quitté son piano, comme honteuse de sa faiblesse. Je fus sans pitié à mon tour, et je lui dis comme elle passait près de moi : Il me semble que cet air doit plaire à M. de Graverend. Elle s'arrêta comme terrassée, et ne répondit qu'un mot, mais d'une voix qui me dit que je l'avais fait souffrir autant que je souffrais : « Oh! ingrat! » me dit-elle, et elle s'enfuit. N'était-ce pas un aveu? ne m'aimait-elle pas? ne dois-je pas croire qu'elle m'aime? »

Lucien avait écouté son ami avec un air d'intérêt compatissant; et, quand celui-ci lui demanda s'il ne devait pas se croire aimé, il lui répondit avec une amertume sérieuse :

« — Oh! oui, tu dois le croire : je l'ai bien cru, moi qui avais déjà été trompé, moi qui savais qu'il est des femmes pour qui les tortures du cœur d'un homme sont une volupté dont elles ont soif. — La crois-tu donc si désireuse d'inspirer de l'amour? — Non, reprit Lucien brutalement, je ne lui fais pas même cet honneur. Il doit y avoir un but plus vil encore dans le manége de cette femme. — Je te dis qu'elle m'aime! s'écria Eugène; je le sens, je l'éprouve, elle me l'a dit. — Quel gage en as-tu? »

Eugène parut embarrassé de répondre; mais, surmontant la

crainte qui le retenait, il reprit en montrant à Lucien un médaillon renfermant un morceau de papier :

« — Tiens, le voilà, ce gage! — Une lettre? voyons... — Non, mais sur ce papier il y avait écrit... — Il y avait? dit Lucien. — Écoute-moi, et tu verras si je suis aussi trompé que tu feins de le croire. Quelques jours après la scène dont je viens de te parler, j'arrivai chez elle par l'extrémité du jardin dont la petite porte reste ouverte jusqu'à la nuit. A travers sa croisée ouverte je l'aperçus : elle dessinait et semblait tellement préoccupée de ce qu'elle faisait, qu'elle ne s'aperçut point de ma venue. Je m'avançai doucement, j'entrai dans le salon : elle n'entendit rien. Elle avait bien un dessin devant elle, mais elle écrivait. Je voulus savoir quelle pensée la préoccupait si profondément. Je m'approchai, et je pus lire, sur le papier où elle essayait son crayon, mon nom écrit dix fois.... « Eugène! Eugène! Eugène! » et enfin, au coin de ce papier à qui elle confiait son cœur, ces mots : « Eugène, je t'aime! » Je poussai un cri de bonheur : elle se retourna, me vit, et devint rouge et confuse. Je voulus saisir ce papier, mais elle s'en empara; et, tandis que je lui tenais une main en la suppliant de me le donner, elle le déchirait de l'autre main et avec ses dents, murmurant d'une voix étouffée : « Jamais! jamais! » Il semblait qu'elle voulût faire rentrer dans son cœur cet aveu que j'avais surpris : car elle mâchait ce papier en pleurant, et je n'ai pu saisir que ce débris que j'arrachai à ses lèvres, au moment où elle allait le détruire. Elle me le redemanda avec des larmes; mais je le gardai, quoiqu'il ne restât pas une lettre de ce qu'elle avait écrit; je le gardai, et il est pour moi un gage d'autant plus sacré, que je puis seul lire l'aveu qu'il a reçu... — Et qui n'y est plus, dit Lucien; et sans doute depuis elle te l'a laissé? — Oui, elle me l'a laissé en me disant : « Il vous appartient; il a reçu mes confidences, et il a touché mes lèvres. » — Infamie! s'écria Lucien en se levant avec violence. Oh! quelle femme! quelle femme! — Mais qu'as-tu donc? reprit Eugène. — Rien, rien, dit Lucien. Mais nous allons aujourd'hui chez elle, partons de bonne heure; je veux la voir, je veux lui parler, ou plutôt, cela vaut mieux, tu vas lui écrire. Demande-lui une réponse, un mot, mais une réponse écrite, un mot écrit. — En veux-tu faire usage contre elle? dit Eugène avec hauteur. — Si elle t'aime, non. Je l'ai aimée, moi, c'est vrai; mais si elle t'aime, je croirai que je suis un fou d'avoir pensé d'elle ce que j'en pense. Je ne serai pas jaloux de ton bonheur; il te coûtera assez cher. Mais, quoi qu'il doive te coûter, je ne serai plus un censeur fâcheux; je te plaindrai, mais je te servirai. Oh! lorsque l'amour est vrai, lorsqu'il est puissant comme le tien et qu'il rencontre un amour égal, qu'importe ce qu'il coûte, fût-ce l'honneur,

fût-ce la vie! Mais il faut lui écrire, il faut lui dire que je suis venu te chercher, que tu pars, et que tu ne resteras que si elle t'aime.... que si.... tu me comprends.... et elle te comprendra. — Et si elle me laisse partir? — C'est qu'elle ne t'aimera pas et qu'elle te trompe. — Ou peut-être qu'elle ne voudra pas être coupable, même en m'aimant. — Et s'il en est ainsi, ce sera une honnête femme, qui préfère son honneur à son amour, et toi, tu serais un malhonnête homme de prolonger un combat où elle finirait par succomber. Quoi qu'il en soit, laisse-toi guider par moi. J'ai des raisons d'agir comme je le fais, qui te révolteraient si je te les disais; si je me suis trompé, je te les cacherai éternellement. Je ne te répéterai pas une calomnie sur la femme que tu aimes avec cette passion; je ne verserai pas sur cet amour une goutte d'un poison qui te le rendrait amer au milieu de ses plus pures délices. Je vous laisserai au hasard qui peut vous protéger assez longtemps pour que cette passion, qui peut vous perdre, s'éteigne au hasard avant même que cette passion vous ait perdus l'un et l'autre. — Oui, je lui écrirai, dit Eugène; car tu as fait ce que tu ne voulais pas faire, tu as assez troublé la sécurité de mon âme pour que maintenant il me faille tout ce que peut me donner encore Victorine pour croire à ce qu'elle m'a déjà donné. »

Eugène se mit à son bureau, écrivit et montra sa lettre à Lucien.

« Victorine, il faut que je vous parle cette nuit, cette nuit même. « Ne me refusez pas si vous m'aimez. Je puis rentrer par la petite « porte du jardin, vous pouvez y venir; venez-y, c'est de ma vie, « de la vôtre peut-être qu'il s'agit. Ne l'oubliez pas. »

Lucien lut la lettre; il parut la méditer, et dit lentement :

« — Oui, tu l'aimes bien, car tu écris en le sentant un de ces billets insensés avec lesquels on trompe les femmes, quand on ne les aime pas. Si tu penses ce que tu dis là, il y va véritablement de ta vie et de la sienne. — Oui, oui, dit Eugène. — N'importe, dit Lucien, remets cette lettre. Je serai là. »

Eugène cacheta la lettre, et, un moment après, les deux amis partirent pour la ferme du Pressoir.

IX

SUITE.

Eugène et Lucien arrivèrent bientôt chez M. Cantel. Une sombre préoccupation, qui leur avait fait garder le silence durant tout le chemin, avait suivi leur entretien. Mais ils réussirent l'un et l'autre

à la dissimuler pour répondre comme ils le devaient à l'accueil plein de cordialité que leur fit M. Cantel. Le commandant, en les voyant venir de loin, s'était porté à leur rencontre, et, après les premières salutations et la présentation de Lucien, il dit aux deux amis :

« — Je suis venu au-devant de vous pour vous prévenir de ce que nous avons décidé avec ma femme, relativement à l'entrevue qui va avoir lieu. Je ne vous cache pas que le résultat de cette entrevue peut être un grand événement pour ma maison. C'est de l'issue du procès dont vous allez parler que dépend le mariage de ma fille avec M. de Graverend; car les 50,000 fr. dont il s'agit sont à peu près toute sa fortune. Amélie se flatte de l'espoir qu'un arrangement amiable va tout terminer, à des conditions qui laisseront à M. Philippe de Graverend une somme assez considérable pour que j'accepte ses propositions. Amélie peut avoir raison, et alors sans doute nous ferions un bon et joyeux dîner, presque un dîner de fiançailles. Mais il peut arriver tout le contraire de ce qu'espère Amélie, et alors notre réunion à table, à supposer même qu'elle pût avoir lieu après une explication fâcheuse, notre réunion, dis-je, serait tout au moins fort gênée et fort gênante. Nous aurions des adversaires déclarés en présence, des visages chagrins, des larmes mal dissimulées, un éclat peut-être : j'ai voulu prévenir tout cela. Pas un mot d'affaires avant ni pendant le dîner. D'ailleurs, durant ces trois heures d'attente, M. Deville et M. de Graverend auront, pour ainsi dire, le temps de faire connaissance; il y aura plus de laisser-aller dans cette entrevue, et si après tout elle ne mène à rien, on pourra se quitter immédiatement sans être obligé de se faire bonne mine à contre-cœur. — Voilà qui est d'une précaution charmante, répondit Lucien en souriant, c'est tout à fait l'hospitalité suzeraine de nos premiers barons que vous nous offrez. Nous en acceptons les lois en loyaux chevaliers; nous suspendrons nos armes au foyer avant de nous asseoir au festin, et nous ne les reprendrons que lorsque notre hôte nous en donnera la permission. »

A cette réponse, M. Cantel fronça légèrement le sourcil et repartit d'un air contrarié :

« — Je ne suis ni suzerain ni baron, Monsieur; mais je suis un officier et non un chevalier de la Légion d'honneur, je tâcherai de vous recevoir du mieux que je pourrai, quoique ma maison ne soit pas une hôtellerie. Je vous quitte, et je vais prévenir ces dames que nos conventions sont acceptées. »

Dès que M. Cantel fut à quelques pas, Lucien se tourna vers son ami en lui faisant une grimace, sans doute très-significative, car Eugène répondit sur-le-champ avec humeur :

« — Pourquoi diable aussi vas-tu lui parler de barons suzerains,

de chevaliers, d'hôte, d'hospitalité? Ne pouvais-tu lui dire tout simplement que tu le remerciais de son attention, sans t'embrouiller dans une phrase stupide? Tu as bien réussi avec ton esprit gothique et féodal, je t'en félicite. — Au contraire, dit Lucien, je sais à qui j'ai affaire : M. Cantel ne connaît de barons et de chevaliers que les barons de l'empire et les chevaliers de la Légion d'honneur; un hôte veut dire pour lui un maître d'hôtellerie. C'est bien, c'est bien. »

Eugène laissa échapper de vifs mouvements d'impatience et répondit :

« — Ne vas-tu pas en faire tout de suite un imbécile? Cependant il me semble que son accueil a été plus qu'obligeant, et qu'il nous en a exprimé la délicate intention d'une manière au moins convenable. — Oui, fit Lucien, c'était bien récité. — Oh! c'est insupportable, dit Eugène; il valait mieux ne pas accepter que de venir avec cette disposition hostile contre tout le monde. — Tu te trompes, dit Lucien. M. Cantel me plaît beaucoup, je lui trouve un air d'honnête homme qui me fait mal... — Lucien! s'écria Eugène en colère. — Qui me fait mal, répéta Lucien en regardant Eugène, et qui me fait peur. On doit le tromper aisément, je le crois; mais il faudra le tromper toujours, ce qui est bien difficile, et gare à l'instant où il découvrirait!... — Voici Amélie, dit Eugène en interrompant son ami et en lui montrant une jeune personne qui était sur le seuil de la porte du salon. — La fille de M. Cantel? demanda Lucien. — Oui. — Et tu aimes Victorine? » dit Lucien tout bas.

Eugène ne répondit pas et s'avança rapidement vers la jeune fille, qui s'éloigna et disparut dans la maison presque aussitôt. M. et madame Cantel et M. de Graverend s'avançèrent jusqu'à la porte d'entrée, tandis qu'Amélie, toute honteuse d'avoir été surprise faisant le guet pour voir arriver les deux amis, se tenait dans un coin du salon. Les saluts furent passablement empesés de part et d'autre, et surtout de la part de M. Philippe de Graverend, qui semblait fort inquiet de la manière dont Victorine et Lucien s'aborderaient; car il promena ses gros yeux de l'un à l'autre avec une singulière curiosité. Lucien s'en aperçut, et, prenant tout aussitôt un air gracieux, il dit au commandant :

« — N'aurai-je pas l'honneur d'être présenté à mademoiselle votre fille? »

Le commandant lui fit signe de vouloir bien passer dans le salon, où il le suivit, et le présenta à Amélie, qui salua en baissant les yeux et en rougissant avec un embarras et un trouble qui voulaient dire qu'elle se savait en présence de l'ennemi de son bonheur. Lucien la trouva si charmante, il lui sut si bon gré de cette peur naïve où se montrait toute la vérité de son amour, qu'il l'eût ras-

surée, s'il n'avait craint de la troubler encore plus en lui faisant voir qu'il l'avait comprise. Alors, fort embarrassé lui-même, il se tourna vers M. Cantel pour lui parler, mais celui-ci le quitta en lui disant :

« — Pardon, j'ai un mot à dire à votre ami. »

Le commandant sortit du salon et prit Eugène par le bras. Cela donna lieu à Lucien de se retourner vers l'endroit où Eugène était resté avec Victorine et M. de Graverend, et de remarquer que, lorsque Eugène se fut éloigné avec M. Cantel, il fallut une invitation de Victorine à M. de Graverend pour le faire rentrer dans le salon. Dans cette petite circonstance il y eut tout un chapitre d'observations pour Lucien. D'abord il s'étonna que M. de Graverend, qui avait eu l'air si curieux de la manière dont lui, Lucien, aborderait Victorine, n'eût pas pris le moindre souci de la façon dont il serait accueilli par sa prétendue. Ensuite, il lui sembla que, si le geste avec lequel madame Cantel avait invité Philippe à rentrer au salon avait été simple et convenable, l'inflexion de la voix qui avait dit : « Rentrons! » avait un accent de prière qui n'était pas aussi naturel. Enfin le peu d'empressement de M. de Graverend à obéir pouvait faire croire que ce n'était pas près d'Amélie qu'il désirait se trouver; et, comme on ne pouvait guère supposer une grande timidité d'amoureux à ce bel officier à la moustache rousse et ardue et à l'œil luxurieux et gris, Lucien en conclut que des soupçons qu'il n'avait pas encore révélés à Eugène n'étaient peut-être pas aussi extravagants qu'il le semblait au premier abord. Il essaya de se les mieux justifier à lui-même pour pouvoir les faire partager à son ami, et, s'avançant vers Victorine, il lui adressa quelques phrases banales, tandis que celle-ci, montrant du regard Amélie à M. de Graverend, lui disait tout bas :

« — J'ai à causer avec Monsieur. »

Puis elle alla s'asseoir à l'extrémité du salon, bien loin d'Amélie et de Philippe, et fit signe à Lucien de prendre place auprès d'elle.

« — N'est-ce pas que je suis une mère de famille indulgente? lui dit-elle tout bas en clignant des yeux et en mordant sa lèvre inférieure, comme pour en comprimer le gai sourire. Je ménage des entretiens aux amoureux. »

Lucien voulut tout de suite prendre position près de Victorine, et lui répondit avec une humilité pleine d'impertinence :

« — Ce n'est pas la première fois que vous m'accordez cette faveur. »

Une vive rougeur monta au visage de Victorine, et un éclair de colère brilla dans ses yeux; un léger tressaillement l'agita, mais elle se maîtrisa et contint d'un regard le mouvement visible que fit

M. de Graverend pour s'approcher. Elle se tourna vers Lucien, et le regardant en face, elle lui dit en riant :

« — Vous êtes donc toujours le plus méchant homme du monde? — Non, mais je n'en suis plus le plus niais. — Peut-être, répondit Victorine avec un de ces sourires railleurs qui irritent comme un défi. — Vous vous trompez, je ne vous aime plus, repartit Lucien d'un air désintéressé. — Ce que vous me dites me prouve au contraire que j'ai raison. — Je ne comprends pas comment, dit Lucien. — C'est que vouloir aujourd'hui me convaincre que vous ne m'aimez plus, c'est croire encore que j'ai été persuadée autrefois que vous m'aimiez, et pour un homme comme vous, ce n'est pas adroit. »

Lucien fut pris à son tour d'un vif mouvement de colère, et repartit :

« — A ce compte, ce n'est pas moi qui ai été trompé. — Ni moi, reprit Victorine, quoique vous ayez été un très-habile comédien. — J'avais un excellent modèle sous les yeux, répondit Lucien, emporté par l'envie de répondre railleries pour railleries. — Vous avouez donc que votre prétendue passion n'était qu'un mensonge? dit Victorine. — J'avoue..... j'avoue..... dit Lucien avec humeur en sentant que Victorine prenait l'avantage sur lui. »

Il ne continua pas ; car, ayant rencontré les yeux de M. de Graverend fixés sur lui, il préféra répondre par une attaque brutale et directe, et il repartit :

« — Prenez garde, M. de Graverend vous observe. — Vous m'y faites penser, dit Victorine sans paraître le moins du monde émue de cette apostrophe. Je me suis chargée de vous convaincre pour lui que vos droits aux 50,000 francs étaient fort douteux, que vous aviez intérêt à transiger... et sans doute il examine si vous avez l'air persuadé de ce que je vous dis. — Pardon, fit Lucien froidement, mais M. Cantel m'a fait promettre de ne pas parler d'affaires avant ce soir. — Oui, entre hommes, quand toutes les paroles sont graves et précises ; mais avec une femme, c'est presque sans conséquence. — Et il en résulte alors que c'est inutile, dit Lucien en se levant presque impoliment. »

M. Cantel et Eugène arrivèrent ; chacun quitta sa place, et Victorine, s'étant approchée d'Amélie, jeta en passant ces deux mots à Philippe, de manière à être entendue de lui seul :

« — Soyez tranquille, il ne cédera rien, il est furieux. »

Malgré les précautions de M. Cantel, la réunion ne promettait pas d'être cordiale et gaie. Eugène, préoccupé de l'explication qu'il voulait demander à Victorine, était soucieux et distrait ; Lucien avait la conscience de son infériorité en face de madame Cantel, et gardait la mine d'un homme battu ; M. de Graverend était sombre

comme un ours muselé qui a bien plus envie de dévorer les spectateurs que de faire des grâces devant eux; M. Cantel battait la campagne en essayant de parler de la pluie et du beau temps ; Amélie ressemblait à une accusée qui attend son jugement ; Victorine seule, gracieuse, affable, souriante, ne paraissait éprouver aucune gêne, et quelquefois on eût pu deviner dans le regard qu'elle jetait autour d'elle un sentiment d'orgueil dédaigneux qui semblait dire :

« — Pauvres gens ! n'avoir que cela à tromper ! »

Cependant Lucien, dégagé de l'étrange fascination de cette femme, avait eu le temps de se remettre. Il en était revenu à ses premiers soupçons, et s'était fait un plan de conduite pour les éclairer. Mais, prévoyant qu'il en laisserait échapper quelque chose s'il retombait dans l'entretien de Victorine seule, il demanda à M. Cantel la permission de visiter sa propriété, et le commandant s'offrit à l'accompagner.

« — Mon ami, dit Victorine à son mari, je crois que le petit pavillon est fermé ; prenez-en la clef. — Remerciez ma femme, dit le commandant avec gaieté, vous verrez sa retraite : c'est une faveur qu'elle n'accorde pas à tout le monde. — C'est que j'ai envie de séduire Monsieur, dit Victorine en montrant Amélie du coin de l'œil. — Chut ! chut ! fit M. Cantel en allant chercher la clef. Ne parlons pas de cela ; après dîner seulement, c'est convenu. — Je n'en suis pas moins fort reconnaissant à madame de son extrême obligeance, dit Lucien. — Et mon extrême obligeance vous remercie de votre extrême reconnaissance, dit Victorine en riant au nez de Lucien, de ce petit rire qui signifie clairement : « Je me moque de vous, mon petit Monsieur. »

Lucien sortit furieux, et Victorine, ayant aperçu M. de Graverend qui avait laissé sa future dans son coin, lui dit vite et bas :

« — Ne quittez pas Amélie d'un moment. — Mais pourquoi ? — Vous le saurez. »

Et, sans attendre de réponse, elle alla s'asseoir près d'une des fenêtres du salon, d'où elle voyait le jardin dans toute son étendue ; alors, prenant un métier de tapisserie, elle se mit à travailler, la tête penchée et le corps incliné en avant. Eugène se plaça devant elle de manière à la cacher à Philippe, et lui dit assez haut :

« — C'est toujours le meuble de votre pavillon que vous brodez ? — Toujours, lui répondit-elle d'un air distrait, en cherchant des soies autour d'elle ; et dans ce simple mouvement elle eut le temps de jeter un regard à Philippe pour lui recommander d'être attentif près d'Amélie, et un coup d'œil dans le jardin pour voir ce que faisaient Lucien et son mari. Eugène se pencha vers le métier et reprit : — Ces fleurs sont délicieuses ; puis il ajouta plus bas : Je vous ai

écrit. — Voyons, répondit-elle tout haut, prêtez-moi vos mains pour dévider cet écheveau; et elle ajouta tout bas à son tour, pendant qu'elle en défaisait les premiers nœuds : Pourquoi m'écrire aujourd'hui ? — Si vous saviez ce que je souffre ! »

Elle ne répondit que par un soupir étouffé.

« — Mon Dieu ! que vous êtes maladroit aujourd'hui ! repartit Victorine gaiement; tendez donc vos mains comme cela. »

Et en lui montrant comment il fallait tenir ses mains, elle lui montra, en lui cachant son écheveau, comment on pouvait y cacher un papier, et elle ajouta :

« — Comprenez-vous ? »

Il comprit, plaça sa lettre dans sa main pendant que Victorine déroulait son écheveau de soie, et tendit ses bras; elle passa l'écheveau dans les mains d'Eugène, et y prit la lettre avec une dextérité merveilleuse. Mais à ce moment Eugène fit un mouvement assez vif; Victorine tourna la tête, et vit son mari et Lucien qui venaient de s'arrêter à l'instant même derrière le carreau de la fenêtre. Victorine fit un petit signe d'amitié à son mari, plaça le bout de son fil de soie entre ses dents, plia soigneusement en sept ou huit plis le papier qu'elle tenait visiblement dans sa main, et se mit tranquillement à pelotonner sa soie sur la lettre d'Eugène, sans que la moindre émotion pût faire croire qu'elle venait d'être surprise dans une faute qui était presqu'un crime. Son mari, ravi du gracieux sourire qu'elle lui adressait pendant cet adroit manége, lui envoya de sa main un tendre baiser d'amoureux, et reprit sa promenade avec Lucien.

« — Ah! lui dit Eugène d'une voix tremblante, j'ai cru que nous étions perdus! — Oh! taisez-vous, répondit Victorine en serrant les dents comme une femme qui comprime un violent mouvement nerveux; taisez-vous, vous me rendrez folle! »

Et elle continua à dévider la soie, tandis que ses mains tremblaient et que de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Eugène la regardait, admirant à la fois ce courage et cette présence d'esprit qui l'avaient sauvée, mais qui n'avaient pu survivre au danger et la laissaient en proie à l'émotion qui l'accablait. Il voulut parler; mais Victorine, lui imposant silence du regard, se prit à dire d'une voix qui tremblait encore :

« — Hé bien, Amélie, tu es donc bien occupée de ta broderie ? Vous êtes bien silencieux là-bas! Si vous n'avez rien à vous dire, venez causer avec nous, M. de Frémery est sérieux comme un diplomate aujourd'hui. »

M. de Graverend s'approcha, Amélie le suivit, et alors il s'établit entre eux une conversation générale sur rien, comme il arrive d'or-

dinaire quand personne n'a envie de dire ce qu'il pense. Amélie seule se taisait; de temps à autre elle regardait avec inquiétude sa belle-mère et Eugène, puis Philippe, qui semblait l'encourager du regard; alors elle baissait les yeux et poussait de profonds soupirs, et, quand Victorine lui dit en souriant :

« — Allons, enfant, ne sois donc pas triste comme cela! A nous tous, nous viendrons bien à bout de faire entendre raison à M. Deville. Je l'ai trouvé fort disposé à tout ce qu'on voudra. »

Amélie répondit en secouant la tête :

« — Ce n'est pas à cela que je pense maintenant.— A quoi donc? dit Victorine, dont la voix décela un trouble plus fort qu'elle, tandis que, au lieu de jeter son peloton dans le petit panier où étaient tous les autres, elle le serra dans sa poche. — Je te le dirai, répondit Amélie en levant les yeux sur Philippe. — Quand tu voudras, dit Victorine assez sèchement. »

Et elle donna congé à Eugène et au prétendu, en leur disant :

« — Vous n'êtes pas aimables, vous oubliez que M. Cantel est seul à faire les honneurs de son jardin, et que M. Deville s'ennuie peut-être de l'exactitude de son propriétaire à lui faire visiter les moindres coins de notre domaine. »

Ces messieurs se levèrent, et cette fois le dernier regard de Philippe s'adressa à Amélie, regard sévère et impératif.

X

COQUINE.

A peine Amélie et Victorine furent-elles seules, que celle-ci dit à sa belle-fille :

« — Eh bien! Amélie, qu'as-tu? M. de Graverend t'a-t-il dit quelque chose de blessant? Pauvre enfant! tu es si douce et si faible, et il est quelquefois si brusque et si dur! Ah! tiens, votre avenir me fait peur! — Victorine, reprit la jeune fille avec un accent de vraie douleur, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Philippe m'aime, et je l'aime. Je l'aime, et je comprends que l'amour est un sentiment qu'on ne peut dominer... et cependant... — Cependant? dit Victorine en observant Amélie. Voyons, parle, qu'as-tu? que veux-tu dire? — M. de Frémery t'aime, dit Amélie en baissant la tête et en se cachant comme si elle eût fait l'aveu de sa propre faute. »

Victorine pâlit; mais, habile à se contraindre, elle reprit presque aussitôt en souriant :

« — Comment as-tu fait cette charmante découverte? — Ne ris pas, Victorine; mon père seul peut-être ne s'en doute pas. Il y a longtemps que je m'en suis aperçue. — Ah! fit Victorine amèrement, et pourquoi ne m'en as-tu parlé qu'aujourd'hui? — Parce qu'il l'a exigé impérieusement. — Qui? dit Victorine avec une colère mal étouffée. — M. de Graverend, répondit Amélie. — Philippe!... s'écria Victorine avec un mouvement de dépit. — Il y a bien longtemps aussi qu'il m'a priée de t'en parler : je niais toujours, je lui soutenais qu'il se trompait; mais tout à l'heure, lorsque M. Eugène t'a remis une lettre... — A moi? dit Victorine; vous êtes fous tous les deux. — Victorine, reprit Amélie, je t'en prie, prends garde, je l'ai vue, cette lettre, sois prudente; tu pourrais l'aimer, tu reçois ses lettres! songe que si mon père le soupçonnait, ce n'est pas lui seulement sur qui il se vengerait; je connais mon père mieux que toi, il est implacable. Donne-moi cette lettre, je la ferai rendre à M. de Frémery. — Par M. de Graverend, peut-être? dit Victorine amèrement. — Je la lui remettrai moi-même, si tu veux, dit Amélie, qui s'enhardissait dans sa démarche à mesure qu'elle avançait. Je parlerai à M. Eugène, je l'oserai. Je lui dirai que ce n'est pas d'un galant homme de venir troubler la paix d'une famille, de chercher à séduire la femme d'un ami, d'un vieillard qui le reçoit comme un fils; je lui dirai de s'éloigner; oui, Victorine, je t'arracherai au danger de le revoir... Donne-moi cette lettre... — Non, dit Victorine avec froideur. C'est à moi à éloigner M. de Frémery : une rupture soudaine serait plus dangereuse que la continuation de ses visites. J'en veux parler avec M. de Graverend, je me confierai à lui... C'est un homme d'honneur et plus raisonnable que toi... Je suivrai ses conseils... Le voici avec ton père, je vous laisse un moment, j'ai besoin de me remettre. »

Elle quitta aussitôt le salon, et son mari, l'ayant arrêtée, lui dit avec un doux reproche :

« — Tu t'en vas quand nous venons! »

Elle pencha vers lui son front comme pour quêter un baiser, et répondit avec une charmante expression de tendresse :

« — C'est pour m'occuper de faire honneur à votre maison. Je vais voir si tout est prêt pour le dîner. »

Pendant ce temps, les deux amis, Eugène et Lucien, continuaient leur promenade dans le jardin.

« — Soyez tranquille, disait M. Cantel à sa fille et à Philippe; j'ai arrangé tout cela. Eugène est pour nous, je l'ai gagné. Quant à M. Deville, je crois qu'il ne sera pas récalcitrant. Voyez-vous comme ils gesticulent? ils parlent de l'affaire. »

Voici de quoi ils parlaient :

« — Hé bien ! disait Lucien à Eugène, as-tu remis ta lettre à Victorine ? — Si je lui ai remis ma lettre ! répondit Eugène étonné. Que M. Cantel n'y ait rien vu, cela se conçoit, c'est son rôle ; mais toi qui te dis si fin, si adroit, et qui savais tout, que tu ne l'aies pas vu !... — Quoi ! dit Lucien, ce papier qu'elle t'a pris dans la main, puis qu'elle a plié si paisiblement, et sur lequel elle a pelotonné sa soie ?... — C'était ma lettre, dit Eugène. — Oh ! fit Lucien stupéfait, ceci passe toute croyance. On n'est pas d'une telle audace, on n'est pas... — Brisons là, dit Eugène ; j'ai fait ce que tu as voulu. Mais ce que je ne veux pas à mon tour, c'est que tu parles d'elle d'un ton qui me déplaît.. d'un ton que je ne souffrirai pas plus longtemps. »

Lucien parut très-peu ému de la colère de son ami, et lui dit :

« — Nous verrons ce qu'elle te répondra ce soir, si toutefois elle a le temps de dégager ta lettre des mille liens qui l'enveloppent. Du reste, compte sur moi pour vous ménager un tête à tête qui suffise à une explication. »

Presque aussitôt on annonça le dîner. Là, comme partout, chacun demeura avec ses préoccupations, et Victorine seule avec sa liberté d'esprit et sa grâce enjouée. A mesure que le dîner avançait, chacun devenait plus sérieux en sentant approcher le moment décisif de l'explication, et, tout le monde s'étant levé, M. Cantel pria ses trois hôtes de passer dans sa chambre.

« — Pardon, dit Lucien au moment où Eugène allait entrer, je ne veux point que les bons offices que mes amis me rendent puissent leur porter préjudice. A supposer que votre affaire ne s'arrange pas, elle peut arriver dans les mains de Frémery en sa qualité de magistrat. Ce sera son devoir d'y donner les conclusions qu'il croira justes, et je suis assuré que son amitié pour moi ne l'empêchera pas d'être équitable pour mon adversaire. Mais si l'on venait à savoir qu'il a assisté à une conférence relative à cette affaire, on pourrait trouver cela mauvais et l'en blâmer avec raison ; sa position me commande cette réserve qu'il était près d'oublier. — Comme il vous plaira, dit M. Cantel ; vous causerez avec ces dames, M. de Frémery. — Très-volontiers, répondit celui-ci. »

Pendant ce temps Philippe s'était approché d'Amélie et lui disait tout bas :

« — Et la lettre ? — Elle n'a pas voulu. — Allons, venez-vous ? dit M. Cantel. Philippe, on dirait que vous faites un adieu éternel à Amélie. — Me voilà, me voilà, dit Philippe, et en passant devant Eugène il lui lança un regard furieux. — Vous serez bon et facile, dit Victorine à Lucien, dont elle s'était approchée avec une grâce humble et suppliante ; vous aurez compassion de leurs peines

d'amour, et bientôt vous viendrez nous apprendre leur bonheur. — Bientôt, répondit Lucien avec un sourire froid et méprisant, bientôt je saurai si M. de Graverend est votre amant. »

A cette parole, Victorine resta immobile et anéantie comme si la foudre venait d'éclater sur sa tête et d'éclairer le dédale de perfidies où elle se conduisait avec tant d'habileté. Victorine n'ignorait point la colère de Lucien contre elle; mais elle avait supposé que ce n'était qu'un vain dépit d'amoureux, qu'elle pouvait railler sans crainte. Coquette, ardente et avide d'inspirer cet amour qui fait d'un homme le jouet et l'esclave d'une femme, elle n'avait cependant jamais compris la portée de cet amour, parce qu'elle était incapable de le ressentir; comme elle ne savait pas jusqu'à quelles folles douleurs peut aller cet amour trompé, elle n'avait pu prévoir jusqu'à quels excès peut se porter la haine qui le remplace. Les dernières paroles de Lucien semblèrent l'en avertir; leur brutalité surtout l'épouvanta. Une menace de mort l'eût moins effrayée peut-être que cette grossière apostrophe. Un amant jaloux, à quelque classe qu'il appartienne, peut tuer dans un transport furieux la femme qui le trompe, et cependant l'aimer encore: mais pour qu'un homme du monde, renommé par la retenue de ses manières, ose tenir froidement un pareil langage à une femme, il faut qu'il éprouve pour elle une haine bien vive et un mépris bien profond. Tout l'orgueil de Victorine se révolta à l'idée d'un pareil mépris, mais presque aussitôt son cœur se glaça à la supposition d'une pareille haine. Supporter ce mépris était horrible, mais braver cette haine était trop dangereux. Victorine chercha à deviner quel sentiment avait fait parler Lucien; mais, avant d'avoir pu le découvrir, elle s'avoua à elle-même qu'elle souhaitait que ce fût le mépris. C'est assez dire que Victorine était coupable, et qu'elle l'était honteusement. Le crime a aussi sa dignité; et pour une femme qui a failli, rejeter le mépris au risque de se perdre, c'est presque relever sa honte à la hauteur du courage. Mais accepter l'affront qu'on lui jette dans l'espoir de cacher sa faute, c'est la ravaler au niveau du vice. Un moment suffit à toutes les réflexions et à toutes les craintes de Victorine, et durant ce moment elle demeura immobile et muette. Lorsqu'elle regarda autour d'elle, elle vit Amélie et Eugène qui l'observaient avec curiosité. Mais cette attention ne la troubla point, car son parti était pris. C'est alors qu'avec une audace inouïe elle s'adressa à Eugène d'un air d'autorité :

« — J'ai à vous parler, Monsieur, » lui dit-elle.

Puis elle s'approcha d'Amélie, qui semblait vouloir la suivre, et l'arrêta en lui disant tout bas :

« — J'en veux finir avec M. de Frémery. »

Amélie les laissa s'éloigner, s'imaginant que sa belle-mère, touchée de ses remontrances, allait signifier un congé positif à Eugène. Mais ce n'était point là le but de Victorine. Dans la lutte qu'elle prévoyait avoir à soutenir contre Lucien, elle voulait s'assurer un auxiliaire, et elle n'en pouvait trouver un plus dévoué que l'homme qui l'aimait avec une folle passion. Toutefois cet homme, poussé par les conseils de Lucien, pouvait lui échapper; il s'agissait donc pour Victorine de détruire cette influence au profit de la sienne, et c'est ce quelle était bien résolue à faire. Vis-à-vis d'Eugène, il n'y avait pas grand mérite à réussir, et cependant Victorine employa les moyens les plus extrêmes de la coquetterie pour égarer tout à fait sa raison. Ainsi, quand Eugène lui demanda : « Avez-vous lu ma lettre? » elle lui répondit :

« — Puisque je l'avais reçue, je devais la lire; ce n'est pas impunément qu'on fait un pas hors de la route de ses devoirs, c'est maintenant que je le sens. — Hé bien! lui dit Eugène, me refusez-vous l'entretien que je vous demande? »

Victorine s'arrêta avec l'expression d'une femme dominée par sa position, elle lui répondit amèrement :

« — En ai-je le droit, Eugène? — Que voulez-vous dire? s'écria celui-ci, qui doutait du bonheur qui lui était si facilement accordé. — Ce que je veux dire, repartit Victorine avec la même amertume, c'est que le jour où je vous ai permis de me dire que vous m'aimiez, je me suis perdue ; c'est qu'une femme n'accepte l'amour d'un cœur comme le vôtre que parce qu'elle est prête à le lui rendre; et, quand cet amour a été deviné, c'en est fait d'elle; car on demande à cet amour des preuves, des sacrifices, on lui demande tout enfin... jusqu'à l'oubli de son honneur. — Victorine! s'écria Eugène, avez-vous pu le penser? — Et me croyez-vous assez folle pour n'avoir pas compris votre lettre? Vous me demandez un rendez-vous la nuit; vous me le demandez, et j'irai. — Vous y viendrez? reprit Eugène en baissant la voix. — Et qui pourrait m'y soustraire? ne suis-je pas à votre merci? n'avez-vous pas mon secret? ne l'avez-vous peut-être pas déjà dit à un homme qui me hait, et qui se dit votre ami?... — A Lucien? dit Eugène. — Oui, à Lucien, oui, à M. Deville, qui déjà vous a fait douter de moi, qui peut-être vous a dicté lui-même la lettre que vous m'avez écrite, et qui, j'en suis sûre, vous a dit que je ne vous aimais pas! »

Eugène baissa les yeux devant le regard ardent de Victorine, et celle-ci continua :

« — Il vous l'a dit et vous l'avez cru; et vous, ingrat envers un amour qui ne vit que par vous, vous avez voulu l'honneur d'une femme pour garant de son cœur ; vous lui avez impérieusement or-

Digitized by Google

donné de vous recevoir à l'heure où rien ne la protégera, ni la présence de son mari, ni celle de sa fille, ni le jour qui fait rougir ; et la malheureuse obéira, Monsieur, elle viendra, elle se déshonorera, parce qu'un faux ami l'aura calomniée. — Oh! Victorine, dit Eugène d'un ton suppliant, en cherchant à calmer l'exaltation qui semblait la dominer, Victorine, que dites-vous? — Oui! s'écria-t-elle avec violence, oui, j'irai; j'oublierai tout, je mourrai ou j'en deviendrai folle, mais vous serez content, vous serez sûr que je vous aime. — Victorine! Victorine! s'écria de nouveau Eugène pendant qu'elle marchait avec précipitation au milieu du jardin. — Oh! laissez-moi, lui dit-elle; car je sais que je suis déjà, oui, je suis déjà folle.»

Puis elle s'arrêta; et, joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle reprit avec désespoir :

« — Oh! mon Dieu! l'avoir aimé à ce point, lui avoir donné toutes les pensées de ma vie, n'avoir qu'une ambition, celle de son amour; qu'un bonheur, celui de sa présence; n'avoir de volonté que la sienne, d'affection que pour lui, et ne lui demander pour tout cela que de ne pas briser le dernier lien qui me rattache à mes devoirs, ne lui demander que de n'avoir pas à rougir même devant lui, et ne pas obtenir ce misérable sacrifice! Oh! mon Dieu, c'est affreux, c'est horrible! »

Et, en parlant ainsi, elle prenait sa tête dans ses mains et elle semblait retenir ses larmes avec tout l'effort d'un désespoir violent. Et alors Eugène lui disait d'un ton soumis et suppliant :

« — Oh! non, Victorine, non, je ne veux rien, je ne demande rien. Maintenant que je sens que vous m'aimez, je ne troublerai pas cette ineffable joie de mon cœur par une douleur du vôtre; non, ce rendez-vous, je ne le sollicite plus, je ne l'exige plus. Rassure-toi, Victorine, je t'aime comme l'on aime les anges, à genoux sur la terre, lorsqu'ils sont dans le ciel. — Vous me le dites à présent, répondit tristement Victorine; mais bientôt, mais demain, vous aurez oublié ce serment que vous me faites. Non, Eugène, il vaut mieux ne plus nous revoir, il vaut mieux nous séparer. Ayez ce courage, je tâcherai de l'avoir. — Ne plus nous revoir! s'écria Eugène, et vous me dites que vous m'aimez? — Ah! reprit Victorine avec un soupir triste, vous m'aimez bien peu vous-même, si vous ne comprenez pas pourquoi je vous demande de me fuir. — Je vous comprends, je vous comprends, dit Eugène, vous avez peur des regards qui vous entourent. — Oh! non, s'écria Victorine les yeux vers le ciel et avec une exclamation singulière, oh! non... c'est de moi que j'ai peur. — Ah! il est donc vrai que tu m'aimes, Victorine! dit Eugène en s'approchant d'elle. »

Elle lui tendit la main, et, baissant devant lui ses beaux yeux pleins de larmes, elle lui répondit d'une voix résignée :

« — Eugène, vous savez tout de moi, je vous l'avoue avec la faiblesse d'un cœur qui ne sent plus la force de combattre, je suis à vous, je vous appartiens. Si vous voulez que je sois criminelle, je le serai, et maintenant je me fie à votre honneur. Je vous dis en pleurant : N'abusez pas du cœur que vous avez égaré, je vous demande grâce pour mon honneur et pour ma vie; soyez d'autant plus généreux que je suis davantage en votre pouvoir, et je vous serai reconnaissante, Eugène, plus reconnaissante que vous ne pouvez le croire. »

En parlant ainsi, sa voix était devenue plus lente et plus basse, et, quand elle prononça les derniers mots de cette prière, ils se mêlèrent sur ses lèvres aux larmes qui tombaient de ses yeux. Alors Eugène lui promit, par les serments les plus sacrés, que jamais il n'alarmerait par la moindre exigence une vertu qui combattait avec tant de désespoir; et Victorine, heureuse de cette promesse, l'en remerciait avec la confiance et la joie d'un cœur qui a trouvé un asile assuré; et bientôt, tandis que Victorine allait trouver Amélie qui les observait de loin, il s'enfonça sous les grands arbres du jardin pour y respirer à l'aise l'atmosphère de bonheur dans laquelle il flottait; et Amélie s'étant approchée de sa belle-mère pour lui demander ce qui était arrivé de son entretien avec Eugène, Victorine lui répondit d'un ton aussi indifférent que dédaigneux :

« — J'ai fait entendre raison à ce monsieur, et il a compris que ses soupirs étaient aussi inconvenants que ridicules. »

Voilà comment finit la comédie jouée par Victorine et dont Eugène fut assez la dupe pour prendre la résolution de n'en rien raconter à Lucien. Il eût dû cependant lui suffire de cette idée de cacher son entretien à son ami pour comprendre qu'il était trompé. Il est rare qu'en ce monde-ci on soit discret sur les choses dont on espère convaincre les autres. On ne se tait guère que dans la prévision de leur incrédulité, et, plus cette incrédulité doit être raisonnable, plus on la fuit. On respecte son erreur et on la gare de toute main impitoyable qui voudrait la détruire. Du reste, cette misérable faiblesse n'est pas particulière à l'amour, et l'amant qui fuit les conseils d'un ami pour ne pas encourir la preuve qu'il est trompé est encore beaucoup moins fou que le négociant qui détourne toujours la tête de ses livres pour ne pas y lire qu'il est ruiné.

XI

TRANSACTION IMPOSSIBLE.

Quoi qu'il en soit, la comédie que Victorine avait jouée était finie, et pendant ce temps Lucien en avait tenté une qui n'avait pas eu un moindre succès. Comme Victorine, il s'était proposé un but dans son entrevue avec Philippe et M. Cantel. Ce but, il y avait marché pas à pas, et il l'avait atteint complétement. Tout le commencement de la discussion entre ces trois personnages de notre histoire avait été de la part de Lucien un assez long plaidoyer en faveur de ses droits à la somme que lui disputait M. de Graverend. M. Cantel avait écouté ce plaidoyer d'un air assez soucieux, tandis que Philippe avait montré par de nombreux signes d'assentiment qu'il reconnaissait la validité des raisons de M. Deville. Puis il arriva que, par un étrange contraste, le visage de M. de Graverend s'assombrit quand cette espèce de plaidoyer arriva à une conclusion qui ramena la joie sur la figure de M. Cantel.

« — Vous le voyez, avait dit Lucien, mes droits sont antérieurs aux vôtres, ils sont assurés par des actes qui vous manquent. J'ai tout lieu d'espérer que ces droits seront reconnus ; et cependant, telle est ma haine des procès, que j'ai accepté des propositions de transaction et que je suis tout prêt à en conclure une qui soit convenable. »

C'est à ces paroles que M. Cantel avait repris espérance, tandis que M. de Graverend avait montré un vif mouvement d'humeur.

« — Voyons, Monsieur, avait-il dit sèchement, quelle est cette transaction que vous voulez me proposer ? »

Lucien ne parut pas tenir compte du ton assez rogue dont cette question lui fut faite, et il répondit aussitôt :

« — Entre gens d'honneur qui se croient un droit égal à la possession d'une somme d'argent, il ne peut y avoir qu'une transaction convenable : c'est celle qui attribue à chacun d'eux une part égale dans l'objet contesté. Il s'agit de 50,000 francs entre nous. Je vous en offre 25,000 et j'en accepte 25,000. »

M. Cantel se retourna vers son futur gendre avec un regard rayonnant et qui semblait dire qu'il avait obtenu du premier coup tout ce qu'il pouvait espérer ; mais M. de Graverend détourna la tête d'un air assez maussade, et repartit :

« — Vous m'offrez 25,000 francs et vous en gardez 25,000 : c'est trancher entre nous deux une difficulté qui pour moi n'existe pas ; je crois à la bonté de ma cause, je suis persuadé que je la gagnerai,

et ce n'est pas sur de pareilles bases que je puis transiger. — Quelles sont les vôtres, Monsieur? dit Lucien. — Les miennes, les miennes! dit Philippe en grommelant, je ne puis vous les dire; je crois être sûr que, d'après la manière dont vous venez de parler de votre affaire, vous les refuseriez. — Qui sait? dit Lucien; il me semble que j'ai du moins le droit de connaître les vôtres, après vous avoir dit les miennes. — C'est tout simple, dit M. Cantel; allons, Philippe, que demandez-vous? »

M. de Graverend parut embarrassé de répondre, et c'est en mâchant la moitié de ses mots entre ses dents qu'il prononça la phrase suivante :

« — Moi, voyez-vous, je ne connais rien aux affaires; mes droits sont clairs, on me l'a dit, et ce que je pourrais en abandonner est si peu de chose, que... j'aime autant ne pas vous le proposer. »

Lucien, qui observait Philippe, lui dit en le regardant fixement :

« — Hé bien! voulez-vous 30,000 francs? je me contenterai de 20,000. — Ah ! fit M. Cantel, il me semble, Philippe, que la proposition... — Non, Monsieur, non, dit de Graverend en interrompant M. Cantel, mes droits sont clairs... et ce n'est pas là ce que j'ai promis à Amélie. — Vous savez, lui dit M. Cantel, qu'en fait de fortune elle s'en occupe fort peu, que c'est moi seul qui jugerai si la vôtre est ou n'est pas suffisante pour vous faire obtenir la main de ma fille. — Certainement, dit Philippe, certainement; mais 30,000 francs; c'est si peu de chose! Je ne dis pas, si c'était 40,000 francs; encore... — N'est-ce que cela? s'écria vivement Lucien; hé bien! va pour 40,000 francs; j'en garderai 10,000, je les emploierai à un voyage en Italie, et ce titre de 50,000 francs, que je voulais faire valoir, sera comme si je ne l'avais pas retrouvé dans les papiers de mon père. »

M. Cantel s'approcha de Lucien, et, lui serrant les mains, il lui dit: « C'est plus que de la justice, c'est de la générosité, Monsieur; je ne me connais guère en affaires, mais ce que mon avocat m'a dit de la vôtre me fait croire que ce n'est point par crainte de la perdre que vous y renoncez. »

Pendant que M. Cantel parlait ainsi, M. de Graverend se promenait avec humeur dans l'appartement, et il interrompit les félicitations que son futur beau-père adressait à Lucien, en s'écriant:

« — Tout cela c'est très-bien, mais c'est encore 10,000 francs que je perds. — Ah! vous n'êtes pas raisonnable, s'écria M. Cantel; certes, je n'engagerai pas M. Deville à aller au delà de ce qu'il a déjà fait. — Mon Dieu, je ne lui demande rien, repartit Philippe; j'ai mes droits, je tiens à mes droits, je ne m'en départirai pas. »

A cette déclaration, M. Cantel regarda à son tour M. de Graverend

d'un air fort étonné, et Lucien ayant observé le regard sévère avec lequel le commandant regardait Philippe :

« — Soit, Monsieur, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, repartit M. de Graverend. — Vous n'avez pas voulu renoncer à vos droits, reprit Lucien, j'agirai autrement que vous; j'abandonne complétement les miens ; vous aurez vos 50,000 francs, vous épouserez mademoiselle Cantel, et je n'aurai pas été un obstacle à votre bonheur. — Je ne vous demande pas l'aumône! s'écria Philippe avec hauteur; nous avons un procès, il se videra devant les tribunaux, et du moins celui qui gagnera ne devra rien à l'autre. »

M. Cantel garda le silence; mais son regard soupçonneux ne quitta pas M. de Graverend. Lucien s'approcha du commandant, et lui dit en le saluant :

« — Vous comprenez, Monsieur, que, venu ici pour une transaction, je ne puis la pousser plus loin que l'abandon de tous mes droits; puisque cela ne suffit pas, je n'ai plus qu'à me retirer. — Et moi, dit M. Cantel en le reconduisant, je n'ai qu'à m'excuser près de vous de vous avoir engagé dans une démarche où vous deviez trouver si peu de convenance, et, je dirai plus, si peu de bonne foi dans votre partie adverse. — Monsieur! s'écria Philippe en s'avançant vers Lucien, et sans s'apercevoir que dans sa colère aveugle il allait lui demander compte de paroles qu'il n'avait pas dites. — C'est moi qui parle, Monsieur, lui dit M. Cantel en s'avançant à son tour vers lui, et vous me permettrez d'avoir avec vous une explication que cette entrevue vient de rendre nécessaire. »

A ces mots il quitta l'appartement avec M. Deville, et, ayant aperçu Eugène au fond du jardin, ils allèrent le rejoindre.

Le projet de Lucien n'eût pas été accompli si son ami n'eût été parfaitement instruit de la manière dont les choses s'étaient passées, et cela surtout de la bouche d'un témoin dont il ne pût soupçonner la véracité. Il dit donc à M. Cantel dès qu'ils eurent rejoint Eugène :

« — Monsieur, veuillez raconter à mon ami et au vôtre ce qui vient d'avoir lieu; je sais tout l'attachement qu'il a pour votre famille, et, s'il supposait que je n'ai pas mis dans cette affaire toute la condescendance possible, il m'en voudrait assez pour que notre amitié en fût altérée; j'ose donc vous prier de me justifier à ses yeux, vous seul avez ce pouvoir. »

D'après cette invitation, M. Cantel crut de son honneur de conter longuement à Eugène tout ce qui s'était dit, les offres de Lucien et les refus de Philippe ; et, comme M. de Frémery l'interrompait à chaque instant par des exclamations d'étonnement, la colère de M. Cantel contre Philippe ne fit que s'accroître, et, au bout d'une

demi-heure de conversation, il quitta les deux amis en leur disant d'un ton irrité :

« — Et maintenant, je vais savoir quel est le mystère de cette étrange conduite, et je jure que j'en aurai raison. »

XII

UN PARAVENT.

Eugène, resté seul avec Lucien, lui dit à son tour :

« — C'est étrange, en effet, et il doit y avoir un mystère dans tout ceci. — Ce mystère, repartit froidement Lucien, je le soupçonnais depuis longtemps, et je l'ai dit à Victorine avant d'entrer en conférence avec ces messieurs : ce mystère, c'est que M. de Graverend est l'amant de madame Cantel. »

Eugène pâlit à cette parole; un cri sourd de rage s'échappa de sa poitrine, et il s'avança contre son ami, le regard en feu et les poings serrés.

« — Encore! s'écria-t-il en menaçant son ami, qui ne savait pas au milieu de quelle ivresse d'amour il avait jeté cette insultante parole. Encore! répéta Eugène avec un geste menaçant. — Sortons de cette maison, lui dit froidement Lucien; demain au matin, nous nous couperons la gorge si cela te convient, et, si cela te convient encore, ce sera pour sept heures du matin. La seule faveur que je te demande au nom de notre vieille amitié, c'est de m'attendre à six heures et de me donner une heure d'audience; tu seras calme, j'en saurai davantage, et peut-être reconnaîtrai-je que j'ai tort. — Quoi! s'écria Eugène avec indignation, vous n'êtes pas sûr d'une pareille infamie, et vous osez la proférer? — J'en suis aussi sûr, repartit Lucien, que l'on peut être sûr d'une chose que l'on n'a pas vue; mais remettons toute cette explication à l'heure que je t'ai dite, tu n'es pas en état de m'entendre. — Au contraire, reprit Eugène, je veux savoir sur l'heure, à l'instant même, ce que tu as vu, ce que tu as entendu, ce qui peut t'avoir donné un pareil soupçon. — Tu le veux? dit Lucien, hé bien! soit. Mais il faut, auparavant, que tu réponds franchement à une question : Victorine t'a-t-elle donné le rendez-vous que tu lui as demandé? — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit Eugène. — C'est absolument de cela qu'il s'agit, reprit Lucien; car, si elle te l'a donné, je suis un sot, j'ai cherché ailleurs qu'où ils étaient les motifs de M. de Graverend; si elle te l'a refusé, au contraire, j'ai raison, et tu joues ici le rôle qu'on m'a

fait jouer autrefois et qui est plus dangereux que tu ne penses ; sois franc, t'a-t-elle donné ce rendez-vous ? »

Eugène se tut encore ; il sentait bien malgré lui qu'avouer à Lucien qu'il n'avait rien obtenu c'était lui donner de nouvelles raisons de persister dans son opinion ; et, bien que lui-même fût déchiré par les soupçons que faisait naître en lui la conduite de Philippe, il ne put se résoudre à les confirmer dans l'esprit de son ami, et il répondit par un mensonge :

« — Hé bien ! oui, dit-il, elle m'a donné ce rendez-vous. »

La nuit étant déjà avancée, Lucien ne put juger de la contenance de son ami ; mais il devina à l'inflexion de sa voix qu'Eugène avait voulu le tromper. Cependant il ne répondit rien, et, après quelques minutes de silence, il tira sa montre et la fit sonner.

« — Il est dix heures, lui dit-il, ton rendez-vous doit être pour minuit, c'est l'heure des amants ; je ne suppose pas que tu veuilles aller jusqu'à la ville pour revenir ensuite jusqu'ici. A demain donc, et puissé-je être la seule dupe dans tout ceci ! — J'ai plus de temps qu'il ne m'en faut, reprit Eugène, je puis bien t'accompagner un peu. — Le fait est que la nuit est admirable, reprit Lucien en reprenant son ton railleur, et c'est un grand charme que de se promener au murmure des eaux, aux hurlements des chiens de ferme et aux cris des chouettes ! »

Eugène ne parut pas très-empressé d'aborder ce genre de conversation ; et, après un moment de silence, il dit à Lucien, en essayant de prêter à sa voix un ton très-dégagé :

« — Tu es plus discret que je ne pensais, toi. Voilà le second secret que j'apprends aujourd'hui sur ton compte ; car tu ne m'as jamais parlé de cette aventure à laquelle tu faisais allusion tout à l'heure. — C'est qu'elle n'en vaut guère la peine, et qu'il est bien peu d'hommes à qui elle ne soit arrivée à leur début dans le monde : c'est un état par lequel tout naïf jeune homme est appelé à passer au moins une fois en sa vie. — Et quel est cet état ? dit Eugène. — Les vieux roués, repartit Lucien, lui ont donné un nom assez drôle ; ils appellent un homme dans cette position, ils l'appellent... — Hé bien ? dit Eugène. — Voici ce que c'est, reprit Lucien : une femme a un amant, elle a un mari jaloux, elle rencontre un bon et naïf enfant plein de cœur, elle lui fait juste assez d'agaceries pour le rendre amoureux fou d'elle ; le pauvre garçon se laisse prendre au piége, et, comme il n'a rien à cacher, le mari devine bientôt sa passion. Alors c'est lui qu'il observe, c'est lui dont il est jaloux, c'est lui qu'il espionne, tandis que la femme et l'amant, abrités derrière le pauvre niais, jouissent de leur amour dans la plus douce quiétude du monde et à l'abri de tout danger. C'est pour cela que les

vieux libertins appellent cet amant supposé un paravent. — Un paravent! s'écria Eugène avec une expression si furieuse, que Lucien ne put s'empêcher de rire du contraste de l'accent et du mot. — Un paravent, repartit Deville; c'est un rôle, je te l'ai dit, qu'on joue toujours une fois en sa vie. Mais il se fait tard, je te laisse, car il me semble que le temps se couvre; je crains qu'il ne pleuve, et il y a plus loin d'ici à la ville que d'ici au pavillon du Pressoir. »

A ces mots, Lucien s'éloigna rapidement, et Eugène demeura seul. Eugène n'éprouva pas l'embarras plaisant qui semblait résulter de sa situation. En effet, en disant à Lucien qu'il avait obtenu un rendez-vous de Victorine, il s'était mis dans la nécessité de ne rentrer à l'hôtel, où ils logeaient dans le même appartement, que lorsqu'un temps assez long se serait écoulé pour qu'il eût pu se trouver à ce rendez-vous et en être revenu. C'était donc pour Eugène une promenade solitaire de quelques heures dans la campagne.

Il y a plus d'hommes qu'on ne pense que la vanité de faire croire à une bonne fortune a soumis à de bien plus rudes épreuves. J'en pourrais citer qui prennent des chevaux de poste et qui font quinze lieues à franc étrier : arrivés à l'auberge d'un village quelconque, ils y laissent leur monture et leur postillon, et vont sentimentalement errer le long des chemins d'alentour ou dans quelque bois voisin, où ils mangent des mûres et cueillent des noisettes. Deux heures après ils reviennent, remontent à cheval et rentrent à Paris, où on les attend, tout haletants, brisés, éreintés. Ils ont manqué un rendez-vous d'affaires, oublié un devoir, mais ils ont acquis le droit de raconter qu'ils ont fait trente lieues à cheval pour passer une heure avec elle! ELLE, ce mot qui veut dire la femme qui est la pensée, l'âme, la vie d'un homme quand elle existe; ELLE, ce mot derrière lequel on cache la belle dame inconnue, qui échappe pour vous à la surveillance de son mari et de sa famille; ELLE, pour laquelle on a des préoccupations qui frappent tous les regards; ELLE, pour qui l'on fait des voyages secrets; ELLE, dont personne ne saura jamais le nom, car ELLE n'existe pas. Je sais un homme qui affectait de se troubler en voyant passer certaines femmes, et qui ne pouvait entendre prononcer leur nom sans tressaillir; il se laissait modestement railler sur ses passions secrètes, jurant qu'on se trompait. Mais s'il était d'un dîner, il arrivait toujours trop tard, arrêté par un incident qu'il ne pouvait expliquer; et, quand il était sûr d'être aperçu, il sortait secrètement le soir de sa maison pour aller coucher dans une détestable petite auberge où personne ne l'attendait et où personne ne venait le joindre. Probablement celui-ci dormait pendant les heures fortunées qu'il ménageait pour le lendemain à sa vanité de Lovelace : c'est le meilleur emploi à faire

d'un pareil temps. Mais je voudrais bien que quelqu'un pût me dire ce que doivent penser ceux qui, comme Eugène, s'amusent à se promener à la belle étoile pendant qu'on les suppose occupés à un tendre entretien. Je comprends que leur prodigieuse vanité les étourdisse sur l'immensité de leur sottise, quand ils partent pour de tels rendez-vous ou en reviennent sous l'inspection de mille regards jaloux et curieux. Le dépit ou l'envie qu'ils excitent les enivre comme s'ils le méritaient, mais c'est lorsqu'ils sont seuls en face d'eux-mêmes, grelottant sous un arbre, ou arpentant les rues et les carrefours, à l'abri d'un manteaucouleur de muraille, qu'ils doivent être fort embarrassés d'eux-mêmes. Du reste, le seul individu de cette espèce qui ait inventé une heureuse manière de remplir ce tête-à-tête solitaire est un jeune poëte qui, dans ces moments d'un souvenir ineffaçable, composait pour le lendemain des élégies délirantes sur les voluptés ineffables qu'il était supposé avoir goûtées la veille.

Bien qu'Eugène se fût réduit à ce rôle ridicule en prétendant que Victorine lui avait donné un rendez-vous, il n'éprouva pas, comme je l'ai dit, l'embarras de sa situation. En effet, son mensonge n'avait pas été celui d'une sotte vanité : c'était celui d'une passion aveugle qui fuit la vérité, parce qu'elle apporte avec elle le désespoir en ce qu'elle vous conduit au mépris de la religion qu'on s'est faite. Ainsi, dès qu'Eugène fut seul, il ne se trouva ni honteux ni embarrassé de lui-même; il était resté avec les soupçons que la conduite de Philippe et les paroles de Lucien avaient jetés dans son cœur; si on veut bien se rappeler cette comédie par laquelle Victorine avait échappé aux sollicitations d'Eugène; si on se figure ce qu'il avait dû rêver d'amour pour lui dans cette femme qui se débattait avec tant de désespoir contre la passion qui la dominait, on conviendra qu'il devait être affreux de retomber de ces hauteurs célestes au rôle niais et grotesque si grossièrement désigné par Lucien sous le nom de paravent. Il lui fallait dépoétiser tout d'un coup cet ange appelé Victorine, qu'il avait adoré à genoux, et, ce qu'il y avait de plus douloureux, c'est que cet ange tombé ne descendait pas dans sa chute jusqu'à l'abîme pour y devenir un démon superbe qui s'était joué de son cœur et l'avait déchiré de sa main de feu, car on peut adorer l'ange devenu Satan, il reste grand devant l'esprit et le cœur; ce qu'il y avait de plus poignant, c'est qu'il s'arrêtait dans un milieu vulgaire, ignoble, repoussant. Hélas! pauvre cœur déçu, ce n'est ni l'ange ni le démon, c'est tout simplement une femme du monde, très-habile, très-corrompue, qui trompe son mari, qui se moque de vous et vous préfère un gros, beau, bel homme, avec qui elle fait l'amour! Horreur! damnation! malédiction! Oh! que de

cruels combats Eugène eut à soutenir! Parfois il admettait la détestable supposition de Lucien. Oui, Philippe était l'amant de madame Cantel; mais, dans ces moments mêmes, Eugène ne pouvait se résoudre à accepter ce fait dans sa vulgarité, et il en faisait un malheur. Il supposait un secret entre cette femme et cet homme : elle était dominée par quelque mystérieux antécédent qui la livrait à la merci de M. de Graverend, elle était dans sa main comme Marguerite dans celle de Méphistophélès. Ne pouvant plus la poser sur un autel comme divinité bonne ou mauvaise, il l'y jetait comme victime. C'est qu'il est si affreux pour le cœur de perdre sa foi! c'est qu'il sait si bien que le doute où il va tomber est un océan sans rivage, où toute félicité s'engloutit, qu'il se rattache de tout son pouvoir au moindre brin d'erreur qui peut le ramener à sa croyance!

On s'étonne beaucoup de ce que parmi ses mœurs dissolues et son indifférence de toute dignité politique, l'Italie ait jadis gardé tant de crédulité religieuse. Ne serait-ce pas plutôt une conséquence naturelle et forcée de cet état de démoralisation et de cynisme matériel? Faut-il s'étonner, quand tous les cultes humains sont détruits, qu'on se réfugie dans ceux qui ne sont pas de ce monde? Quand la vie où l'on passe vous défend de croire à aucune vertu d'ici-bas, n'est-il pas tout simple que les instincts croyants de l'homme s'adressent plus ardemment à la vertu suprême d'en haut, et, comme toute l'activité de cette foi innée en nous ne tend plus que vers un même point, ne serait-il pas permis d'en conclure qu'elle doit d'autant plus aisément dépasser le but et arriver à la superstition? Ceci ne serait-il pas une explication assez juste de la coexistence de certains crimes, et par exemple de la dissolution et du fanatisme religieux de nos grands siècles féodaux? Mais ceci veut-il dire qu'Eugène pensait à se faire moine ou trappiste? Non, certes; car, au milieu de ses plus cruels soupçons, il laissait toujours un petit coin à l'espérance que la conduite de Philippe s'expliquerait d'une façon inattendue, mais qui ne serait pas celle de Lucien. Quoi qu'il en soit, Eugène avait de quoi occuper sa solitude; car il flottait entre les sentiments les plus opposés, et, après avoir plaidé jusqu'à la folie la cause de Victorine, il l'accusait aussi jusqu'à la folie. Une nouvelle passion venait de naître en lui, il était jaloux; il était en proie à cet horrible sentiment qui recommence toute l'histoire d'un amour avec une nouvelle manière de le comprendre. C'est un livre allégorique dont la fantaisie vous a charmé comme une réalité charmante, et dont on vous a expliqué le sens caché. A cette nouvelle lecture, tout change d'aspect : les hideuses vérités remplacent les sémillantes bouffonneries, et là où vous avez souri ou pleuré,

vous détournez la tête avec dégoût. Ainsi fait la jalousie : elle a de honteux commentaires pour tous les regards, toutes les paroles, tous les sourires; elle dégrade les plus doux sentiments; elle arrache à l'amour son fard, ses parures, ses voiles, et n'en laisse au cœur qu'un squelette aride et difforme. Assurément jamais Lucien, avec son esprit froid et railleur, n'eût prêté à Victorine toute l'infamie dont l'accusait Eugène dans les moments où c'était la jalousie qui parlait en lui. Dans cette tempête de l'esprit et du cœur, les mouvements sont rapides et violents, et il n'y avait pas une demi-heure que Lucien avait quitté Eugène, que déjà celui-ci avait épuisé toutes les raisons possibles d'accuser ou de défendre Victorine.

Et pendant ce temps il errait autour de cette maison où était enfermé le secret de son existence. Il regardait fixement ces murs comme s'il eût pu voir à travers; il cherchait l'endroit où devait être Victorine, et il se figurait où elle pouvait être, ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait. Il arrivait qu'il lui semblait la voir dans les bras de Philippe, et alors il s'élançait comme un furieux contre les murailles; il y appliquait l'oreille pour entendre leurs paroles d'amour; il croyait entendre le murmure des voix; il se frappait le front de rage, puis il reconnaissait que ce n'était qu'un gémissement des arbres, une rafale de vent, et il s'éloignait de quelques pas en maudissant sa folie. Mais il revenait aussitôt, et la dernière fois qu'il revint, bien résolu, comme toutes les autres, à s'éloigner tout à fait s'il n'entendait rien, il crut reconnaître un bruit de pas dans l'allée qui longeait le mur. Ces pas étaient précipités, un gémissement sourd mêlé de sanglots étouffés s'y mêlait. C'était Victorine, Victorine sans doute, Victorine qui pleurait, et, à quelque titre que ce fût, il fallait sauver Victorine si elle était malheureuse. Ces pas se dirigèrent vers la porte du jardin qui s'ouvrait sur la campagne. Eugène y courut, il arriva comme la porte s'ouvrait, une femme sortit : c'était Amélie.

XIII

TROMPÉS.

A l'aspect de la fille de M. Cantel, Eugène demeura interdit; à l'aspect de M. de Frémery, Amélie poussa un cri et s'arrêta, mais elle ne put contenir ses larmes ni ses sanglots; et ils ne firent que redoubler, lorsque Eugène, s'étant approché d'elle, lui dit d'une voix tremblante :

Digitized by Google

« — Où allez-vous ainsi, Mademoiselle? qu'avez-vous à pleurer? que vous a-t-on fait?»

Et comme elle ne répondait pas, il reprit à voix basse :

« — Qu'avez-vous appris?—Tout, répondit-elle d'un accent désespéré, je sais tout. — Tout! répéta Eugène d'une voix sourde. »

Et Amélie, éclatant alors en larmes, s'écria dans un de ces puissants mouvements de cœur qui disent tant de choses en un mot :

« — Ah! monsieur Eugène, comme elle nous a trompés! »

Elle associait ainsi dans un désespoir commun son innocent amour à la passion coupable d'Eugène; car, dans des tortures de l'âme comme du corps, il s'établit entre ceux qui souffrent une fraternité de douleur qui les met au même niveau.

A ces mots d'Amélie : « Comme elle nous a trompés! » Eugène répondit de même par une interrogation qui disait tout ce qu'il soupçonnait, sans avoir besoin de l'expliquer :

« — C'est donc vrai? s'écria-t-il.—Oui, répondit Amélie. — Et où sont-ils maintenant? dit-il en s'avançant vers la porte. — Ils sont avec mon père; ils le trompent aussi.... lui, mon père.... mon bon et pauvre père qui l'a ramassée dans la misère.... qui en a fait sa femme. Oh! la misérable!... Et M. de Graverend, un militaire qui a été le camarade de mon père, de mon père qui l'a reçu comme un fils, et qu'il déshonore! Avouez, Monsieur, qu'il est aussi misérable qu'elle. »

Elle dit cela à Eugène, oubliant qu'il méritait presque autant que Philippe une pareille injure; et lui, à son tour, ne pensant pas que Philippe n'avait d'autre tort vis-à-vis d'un rival que d'avoir été plus heureux, s'écria avec violence :

« — Oh! celui-là me le payera de sa vie!—Ah! vous êtes heureux, vous, s'écria Amélie, vous êtes un homme, vous pouvez vous battre... mais moi, il faut que je pleure, que je souffre et que je me taise. — Et pourquoi vous taire? — Pourquoi? dit Amélie, qui, dans le désordre de sa douleur, se laissait aller aux idées les plus contradictoires, pourquoi? Voulez-vous que ce soit moi qui aille dire à mon père qu'on le trompe, qu'on l'outrage? Vous ne connaissez pas mon père, monsieur Eugène; on peut l'abuser longtemps : lui qui n'a jamais trahi personne, il ne suppose jamais le mal. Mais, ajouta-t-elle en baissant le voix, s'il soupçonnait la vérité, il tuerait M. de Graverend, ou M. de Graverend le tuerait. Mon père est vieux, Monsieur, et Philippe est renommé par son adresse. Oh! non, je n'en dirai rien, je me tairai; j'en mourrai, mais je ne ferai pas assassiner mon père. »

Cependant Eugène s'était remis du trouble extrême que lui avaient causé cette rencontre et cette confirmation soudaine de ses soup-

çons; et, comme tous les cœurs frappés par une grande douleur, après être resté étourdi sous la violence du premier choc, il en voulut connaître tous les détails. « Mais, dit-il en se rapprochant d'Amélie, comment avez-vous surpris leur secret? — Je vais vous le dire; mais éloignons-nous de cette porte, quelqu'un peut passer dans le jardin et m'entendre. Un mot peut être redit à mon père, et Dieu sait ce qui arriverait! »

Amélie s'avança donc du côté des grands arbres qui bordaient la rivière, ne redoutant point pour son honneur d'être surprise la nuit seule avec un jeune homme, tant elle avait la conscience de la noble action qu'elle faisait en s'oubliant elle-même pour l'honneur de son père. Arrivés à une certaine distance de la maison, ils s'arrêtèrent, et Amélie commença ainsi son récit :

« Il y a deux heures encore, je croyais à l'amour de Philippe; je croyais à son honneur; l'espoir d'être sa femme était ma seule ambition. Être aimée et honorée, n'est-ce pas tout le bonheur d'une femme en ce monde? Aussi ne vous dirai-je pas toutes les angoisses que j'ai éprouvées pendant la durée de la conférence de mon père avec votre ami et M. de Graverend. Je savais que mon mariage dépendait de ce qui serait décidé. Bien des espérances, bien des craintes, bien des suppositions sont passées dans mon cœur durant cet entretien; mais il n'en est pas une qui eût rapport à Philippe. Je croyais tant à son amour, que je n'ai pensé qu'à sa fortune. Lorsque cette conférence fut finie, vous savez que mon père alla vous rejoindre avec M. Deville. Au moment où j'entendis ouvrir la porte, je quittai malgré moi la chaise sur laquelle j'étais assise. Philippe parut; je m'étais mise sur son passage: n'était-ce pas lui demander suffisamment ce qu'on avait décidé de nous? Il avait l'air irrité; il passa sans m'adresser ni une parole, ni un regard, et se dirigea vers le pavillon où était Victorine. L'amour est bien aveugle, monsieur Eugène! J'interprétais ce silence et cette fuite en faveur de Philippe; je crus que, n'ayant que de fâcheuses nouvelles à m'annoncer, il n'avait osé me les dire moi-même. Je ne doutai pas que votre ami n'eût été inexorable; mais déjà Philippe et Victorine s'étaient enfermés dans le pavillon, on y parlait sans doute de moi, c'était mon sort qu'on y disait à une autre. Dans ma folle anxiété, je me crus le droit de le savoir; je me glissai vers le pavillon, pour écouter derrière une persienne. Croyez-moi, M. Eugène, c'était le secret du destin de ma vie que je voulais surprendre, un secret qui devait m'être révélé quelques minutes plus tard; j'avais hâte de ma douleur. Oh! je vous le jure, si j'avais supposé un moment que je pusse entendre ce que j'ai entendu, je n'y serais pas allée, jamais je n'eusse voulu savoir le secret de mes ennemis d'une manière si basse, ma

vie eût-elle dû en dépendre. Mais, je vous l'ai dit, j'allais écouter le récit de l'entrevue de Philippe et de M. Deville... J'approche : c'était Victorine qui parlait. « Voyons, disait-elle, en aurez-vous bientôt fini avec vos exclamations et vos jurements? qu'avez-vous fait? — Ce que vous avez voulu, dit Philippe avec emportement; j'ai tout refusé, je n'ai voulu entendre à aucun accommodement, le procès se jugera, et mon prétendu mariage avec Amélie est ajourné encore pour longtemps. — Il me semble, repartit Victorine avec humeur, que c'était convenu et qu'il n'y a pas là de quoi paraître si colère. — Oui-da! fit M. de Graverend; mais ce qui n'était pas convenu, c'est que M. Deville, que vous m'aviez annoncé devoir être si récalcitrant sur ses droits, s'est montré accommodant au point de ne plus vouloir plaider et de m'abandonner la somme en litige entre nous. — Il a fait cela! dit Victorine d'un ton surpris. — Oui, il l'a fait, et vous pouvez juger de mon embarras pour ne pas accepter. — Voilà ce qu'il méditait, murmura Victorine, quand il m'a menacée. »

« Elle s'arrêta, et Philippe s'écria :

« — Il t'a menacée, lui! et de quoi? — Oui, dit Victorine à voix basse, il m'a menacée, car il m'a dit : « Je vais savoir enfin si M. de Graverend est votre amant! » Et maintenant il doit le savoir. Il n'est pas homme à expliquer autrement vos refus. — Voilà qui m'importe peu, dit Philippe, car je suis homme aussi à faire taire ses explications; mais une chose à laquelle vous ne pensez pas, Victorine, c'est la manière dont votre mari les expliquera. — Oh! reprit Victorine, je me charge de lui persuader que votre dignité n'a pu accepter des offres pareilles. — Le moyen est ingénieux, repartit Philippe amèrement, mais je l'ai tenté, et le commandant n'en a pas été dupe; et lorsque je me suis écrié que je ne demandais pas l'aumône, il a jeté sur moi un regard où il y avait peu de sympathie pour une fausse fierté. — C'est que vous êtes si maladroit dans tout ce que vous faites! reprit ma belle-mère avec impatience; je vous avais bien donné le conseil de rendre cette entrevue inutile, mais, en voyant la tournure qu'elle prenait, il fallait biaiser, il fallait accepter... — Accepter, n'est-ce pas? dit Philippe, pour fixer mon mariage avec Amélie dans un mois au plus tard? — Eh bien! d'ici là nous aurions trouvé un moyen, et, après tout, eussiez-vous été réduit à l'épouser, ce mariage ne nous séparait pas. » — Oh!..... s'écria Eugène à cette parole. — Oui, Monsieur, reprit Amélie, elle a dit cela. L'horreur que j'en ai éprouvée a été si violente, que je n'ai pu entendre ce qu'a répondu M. de Graverend. Je suis demeurée anéantie et confondue devant tant de bassesse et de vice, et, lorsque j'ai pu retrouver la force de les écouter, ils étaient déjà bien loin de penser à moi, ils parlaient de vous. — De moi! dit Eugène.

— Oui; il disait, lui, que ce n'était pas les soupçons de mon père qui faisaient peur à Victorine, mais ceux de votre ami qui les ferait partager, et il ajoutait : « Écoute-moi, Victorine, j'ai consenti à laisser venir ici ce jeune homme parce que tu m'as dit que l'amour que je feignais pour Amélie ne suffisait pas à nous cacher, et que l'activité jalouse de ton mari, en surveillant l'amour de M. Eugène, l'aveuglerait sur le nôtre. — Eh bien! n'ai-je pas réussi? répondait Victorine. — A quoi? M. Cantel ne s'occupe pas plus de lui que de moi, mais moi je m'en occupe. Je ne suis pas si aisé à duper. Eugène vous a écrit. — Oui, une lettre comme toutes celles que je vous ai déjà montrées. — Je veux la voir. — La voici, » lui dit-elle en la lui montrant.

« Il y avait de la lumière dans le pavillon, et je jugeai au silence qui succéda à ce dernier mot, que Philippe la lisait. Tout à coup j'entendis un mouvement très-vif. Victorine lui dit : « Ne déchirez pas cette lettre... elle peut nous sauver... »

« Ce fut à ce moment aussi que j'entendis le pas de mon père qui s'avançait rapidement vers le pavillon. Je voulus m'échapper, il m'aperçut, et, s'avançant vers moi, il me dit :

« — Que fais-tu là, Amélie? — Moi? lui dis-je. — Tu écoutais, n'est-ce pas? — Non, mon père... — Tu pleures, reprit-il, tu sais tout. Mais, sois tranquille, M. de Graverend m'expliquera la cause de son refus; et, s'il ne t'aime pas, comme je dois le croire d'après sa conduite, s'il a eu des raisons d'éluder un mariage arrangé depuis longtemps, je les saurai, et alors j'agirai en conséquence. »

« Je laissai parler mon père, qui me serrait dans ses bras et qui tâchait de me consoler. Mais je pleurais toujours, et telle est la bonté de son noble cœur, qu'il finit par me dire :

« — Hé bien! mon enfant, s'il était possible que les refus de Philippe tinssent à des motifs honorables, fût-ce même une folle susceptibilité comme il a essayé de me le faire croire, j'arrangerais tout cela : un peu moins de fortune pour moi, et ce que je lui donnerai remplacera ce qu'il a perdu par sa sotte obstination à repousser les offres de M. Deville; beaucoup de bonheur pour ma pauvre Amélie, cela vaut bien un peu d'argent que cela me coûtera! »

« Oh! M. Eugène, reprit Amélie, si vous saviez de quelle profonde pitié pour mon père mon cœur était rempli tandis qu'il parlait ainsi! J'étouffais et ne pouvais parler. C'est alors qu'il m'a dit de rentrer chez moi; c'est alors qu'il a pénétré dans le pavillon; c'est alors que, la tête perdue, je me suis élancée hors de la maison. — Où vouliez-vous aller? dit Eugène, qui craignit que des pensées de suicide n'eussent passé dans cette douleur exaltée. — Que sais-je? repartit Amélie. Depuis une heure que je rongeais la douleur de mon

âme, j'avais besoin d'éclater, et j'allais loin de tous les yeux, de toutes les oreilles, pour pleurer en liberté, pour crier comme je souffrais. — Vous ne voulez pas mourir? dit Eugène. — Mourir, moi! s'écria Amélie, mourir, abandonner mon père lorsqu'il va avoir besoin de tout l'amour de sa fille! Oh! non, Monsieur, je lui serai fidèle, moi; et, s'il faut que tout ceci ait une fin fatale, je resterai du moins près de lui. Songez donc que je suis son enfant, et qu'il peut pleurer devant moi. »

Au milieu de sa propre douleur, Eugène ne put s'empêcher d'admirer cette noble résignation, ce sublime dévouement, et il estima pour ce qu'il valait ce cœur candide et bon, près duquel il avait jusque-là passé avec indifférence. A son tour, il essaya de consoler Amélie et de l'encourager dans sa résolution. « Quant à M. de Graverend, lui dit-il, c'est moi qui me charge de sa punition. »

Mais l'exaltation de la douleur d'Amélie s'était calmée, elle avait eu le temps de peser le sens des paroles d'Eugène, et elle lui répondit :

« — De quel droit voulez-vous punir M. de Graverend? Est-ce parce que vous n'avez point été aussi coupable que lui? — Mademoiselle! dit Eugène avec embarras. — Tenez, Monsieur, reprit-elle avec une angélique douceur, je vous plains. Je souffre trop de l'amour innocent qu'ils ont trompé pour ne pas me faire une idée de ce que vous devez souffrir. Mais je vous le demande, Monsieur, n'ajoutez pas aux malheurs dont nous sommes menacés par votre imprudente intervention. C'est moi que cela regarde; et maintenant que tout cela est passé, maintenant que je suis plus calme, je comprends quel est mon devoir. Je saurai éloigner M. de Graverend, ramener Victorine à ses devoirs; je romprai un amour qui fait le déshonneur de mon père; il ignorera tout, et je serai heureuse, si je réussis, de penser qu'il n'y a que moi de victime de leur trahison. — Noble cœur! dit Eugène... et infâme qui a pu vous tromper et qui a pu vous préférer cette femme ! »

Amélie ne put s'empêcher de sourire et de répondre :

« — Vous l'aimiez bien, vous ! »

Eugène allait répondre, lorsqu'elle s'écria soudainement :

« — On vient vers la porte... Adieu! »

Elle s'enfuit; mais, avant d'être arrivée, la porte se ferma; elle appela, et elle se rouvrit.

« — Tiens, c'est vous, mam'zelle Amélie! » dit une voix.

C'était le jardinier qui venait de clore la maison; car M. de Graverend était déjà parti. Amélie passa près de lui sans répondre, et le jardinier, étonné, ayant fait un pas en dehors, poussa un ah! prolongé qui prouva à Eugène qu'il avait été aperçu, et que le manant

donnait une explication peu flatteuse pour la fille de son maître la rencontre d'Amélie et d'Eugène.

XIV

COMMENTAIRES.

Arrivé à cet endroit de sa lecture, Valvins s'arrêta pour examiner l'effet qu'elle produisait sur les auditeurs. Noël l'écoutait, il faut le dire, avec plus de curiosité que d'intérêt. Il apprenait bien, à la vérité, que la femme entre les mains de laquelle son père était tombé était une de ces âmes sans pudeur à qui la soif du plaisir peut inspirer les actions les plus honteuses en fait d'amonr et d'honneur conjugal; mais il ne lui semblait pas que jusque-là elle méritât cette épithète de vipère que lui avait appliquée Valvins lorsqu'il l'avait rencontrée aux Tuileries. Enfin il ne se rendait pas un compte exact du mal que cette femme pouvait lui faire à lui-même, car, malgré sa candeur de jeune homme, il savait très-bien que le libertinage n'est pas toujours une raison de méchanceté. Mais il n'en était pas de même de Fabien. Ce qu'il aimait en Victorine, c'était ce qu'avaient aimé Lucien et Eugène Frémery : c'était la femme, l'âme chaste et pure, le corps amoureux et pudique. Or, ce cœur sec et plein de duplicité, cette beauté qui se livrait grossièrement aux désirs d'un gros bel homme, comme le disait l'histoire qu'il venait d'entendre, tout cela lui répugnait et lui faisait bondir le cœur de colère et de dégoût. D'une part, il ressentait la conviction de la vérité de cette aventure; d'une autre, sa passion la repoussait comme une vile calomnie. Cependant son amitié pour Valvins et Lucien répugnait en même temps à leur imputer une si basse vengeance, et il flottait dans une cruelle incertitude, lorsque sa passion lui suggéra de considérer ce récit sous un aspect qui pouvait absoudre Victorine sans accuser directement les deux amis.

Quoi qu'on en dise, la passion est admirablement habile à se justifier, et c'est peut-être en cela seulement qu'on peut affirmer qu'elle est aveugle. Car le mal, elle le voit, elle le comprend, aussi bien et mieux que les plus froids ou les plus intéressés; mais elle le nie, l'excuse, le dénature, pour tromper les autres, et finit ainsi par se tromper elle-même. Si l'on considérait de quelle manière procèdent d'une part la conviction réelle et de l'autre la passion extravagante, on ne pourrait méconnaître que celle-ci n'aurait pas besoin d'appeler à son aide tant de raisons astucieuses, tant d'arguments irri-

tés, tant de subtilités logiques, si elle n'avait la conscience que de l'existence du mal qu'elle nie. Sur cent amants qui ont une foi sincère en l'amour de leur maîtresse, il n'y en a pas deux qui ne répondent par le mépris à une calomnie sur son compte. Sur cent amants qui doutent de la fidélité de leur maîtresse, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui la défendront de tout leur pouvoir, s'ils rencontrent dans un autre le doute qu'ils portent en eux-mêmes. C'est pour cela qu'on se trompe presque toujours quand on veut détourner un homme passionné d'un mauvais amour en lui montrant que celle qui en est l'objet est indigne de l'inspirer. Ils le savent aussi bien que vous, mais ils ont accepté cette indignité en secret, tout bas, en la cachant à tous. Malheur donc aux amis qui, ne pouvant détruire cette passion, la forcent à accepter sa honte, tout haut, au grand jour, devant tous ! ils ne font qu'avilir celui qui la subit et ne le corrigent pas.

C'était la faute que commettait Valvins en ce moment : il croyait pouvoir traiter l'âme folle et passionnée de Fabien comme Lucien Deville avait traité le cœur amoureux d'Eugène, ne s'apercevant pas que celui-ci avait subi directement une hideuse trahison et que Fabien n'en écoutait que le récit. Valvins ne savait pas non plus que, lors même qu'il eût persuadé Fabien de la vérité de tout ce qu'il lui révélait, il ne faisait peut-être que donner un nouvel attrait à cette femme, en ce que la passion espère toujours qu'elle dominera tout, jusqu'aux plus mauvais penchants, et qu'une fois cette idée admise, elle en fait sa vie, son avenir, sa gloire, et lutte pour elle de toutes ses forces. C'est peut-être pour cela que les dévotes aiment tant les libertins.

Cependant Fabien n'en était pas encore là, il n'en était qu'à ce premier degré de la passion qui abonde en subterfuges plus ou moins adroits pour écarter les obstacles qu'on lui présente. Ainsi, lorsque Valvins le regarda comme pour lui demander ce qu'il pensait sérieusement de la femme dont on venait de lui raconter un des exploits, il se prit à dire d'un ton assez léger :

— Voilà un petit roman fort bien arrangé, et je remercie votre amitié des frais d'imagination qu'elle a faits pour me détourner du précipice vers lequel je marche. — Quoi ! dit Valvins, tu oses supposer... — Ce n'est pas que je vous en veuille, lui dit Fabien. Vous vous êtes dit en toute conscience : Notre ami Fabien se perd, nous allons lui faire horreur de la femme qu'il aime, et rien n'est plus facile avec un peu de calomnie. — De la calomnie ! reprit Lucien avec un peu de colère et beaucoup de dédain. — Ho ! fit Fabien d'un ton railleur qui cachait mal l'amertume de ses pensées, calomnie sans importance, puisque nous avons juré sur l'honneur que

toute confidence faite entre nous sur le compte de qui que ce soit ne sortirait jamais du cercle étroit de notre intimité. Vous y avez admis Monsieur, qui, je le suppose, a fait le même serment ; il n'en résultera donc qu'une chose, c'est que je serai désabusé sur le compte de Victorine, et qu'après tout, si personne de nous ne parle de ce que nous venons de nous dire, cela ne pourra lui faire grand mal. Valvins la méprise ; Lucien la déteste ; Monsieur, qui est sans doute tout disposé à accepter vos opinions, la détestera et la méprisera : voilà tout ce qu'il en sera ; une honnête femme qui aura trois ennemis ! En vérité, Messieurs, ce n'est guère par le temps qui court, et je l'estime bien heureuse. — Ho ! dit Valvins d'un ton tout à fait dégagé et indifférent, c'est ainsi que tu le prends ? Soit : n'en parlons plus. Mais, comme il est nécessaire à l'intérêt et probablement à l'honneur de Varneuil qu'il entende la fin de cette histoire, tu peux t'en dispenser, car je suppose qu'elle t'ennuierait beaucoup. — Comment donc ! au contraire, reprit Fabien en ricanant ; elle m'amuse infiniment. Je suis charmé de connaître le talent littéraire de mes amis, et ce petit roman ne me paraît pas mal commencé ; je serais curieux de savoir s'il se soutient jusqu'à la fin à la même hauteur d'agréables conceptions. — Comme il te plaira, dit Valvins, qui jeta un regard à la dérobée sur Lucien, lequel répondit par un sourire ; car tous deux avaient compris combien, malgré son air joué d'indifférence, Fabien avait été blessé, et combien il était avide plus qu'un autre d'entendre la fin de cette aventure. — Oui vraiment, cela me plaît fort, repartit Fabien, à qui mille récriminations cruelles bouillonnaient dans le cœur, et qui, malgré ses efforts pour se contenir, ne put s'empêcher d'en laisser échapper quelques-unes ; oui, cela me plaît fort, ces rôles sont bien posés, et particulièrement celui de notre ami Deville ; c'est tout à fait l'homme supérieur de la comédie, le raisonneur spirituel de Molière, celui qui voit juste au milieu de tous les niais qu'on trompe ou qui se trompent. — Je te remercie, Fabien, dit Deville d'un ton sérieux, comme s'il croyait sincère le compliment ironique qui venait de lui être adressé ; je te remercie, car, en vérité, je n'ai jamais eu d'autre prétention que de n'être pas tout à fait aussi niais que beaucoup de nos amis.

Valvins se prit à sourire, et Fabien repartit avec humeur :

— Hé bien ! tu ne continues pas, Valvins ? — M'y voici, dit celui-ci.

Et, reportant les yeux sur le manuscrit, il ajouta :

— Nous en sommes restés, je crois, au moment où Amélie rentre dans la maison de son père, et où le jardinier fait, à part lui, une observation peu obligeante pour la fille de son maître : ce qui fait

craindre à Eugène qu'il n'ait compromis mademoiselle Cantel. — C'est cela, dit Deville. — Or je reprends, fit Valvins.

Et il continua sa lecture.

XV

LE MARI.

Malgré lui, cette idée préoccupa vivement Eugène, et la pensée d'avoir compromis mademoiselle Cantel vint ajouter aux angoisses et aux incertitudes où il était plongé ; car il ignorait quelle avait été l'issue de l'explication du commandant et de Philippe, et il cherchait à deviner les projets de Victorine lorsqu'elle avait arraché la lettre de M. de Graverend en disant : « Cette lettre peut nous sauver ! »

Toutefois Eugène ne rentra point chez lui; il ne voulut pas reparaître devant Lucien sans avoir mis entre lui et ses railleries une action qui pût l'en garantir. Il attendit donc que le jour fût levé, et, dès qu'il put paraître décemment dans les rues de Poitiers, il rentra à la ville et se rendit chez M. de Graverend pour le provoquer. L'officier était à la manœuvre, et son domestique dit à M. de Frémery que son maître ne rentrerait pas sans doute; car il lui avait ordonné d'aler le rejoindre après l'exercice et de lui apporter ses épées de combat. Ce renseignement fort inattendu fit croire à Eugène que, malgré le silence d'Amélie, M. Cantel avait découvert la vérité, et qu'un duel en était la conséquence nécessaire. Ne pouvant plus le prévenir, il rentra chez lui et trouva Lucien, déjà habillé, qui l'attendait avec inquiétude.

« — Tu m'as fait une peur horrible, lui dit celui-ci. Je me suis trompé. Je l'ai compris quand je ne t'ai pas vu rentrer tout de suite.....; mais alors j'ai craint un oubli de votre part, une surprise de M. Cantel; voilà une heure qu'il fait grand jour, et..... Enfin te voilà, je te félicite. — Railles-tu ou parles-tu sérieusement? dit Eugène à Lucien. — Très-sérieusement, je te jure; je ne te fais pas l'injure de croire que tu aies passé une nuit à la belle étoile, rien que pour me convaincre d'un succès qui n'existe pas. — Hé bien! alors, dit Eugène, écoute-moi. »

Et, s'étant assis en face de son ami, il lui raconta, avec une franchise rare, tout ce qu'il avait ressenti de colère contre lui, tout ce qu'il avait bâti de romans pour excuser Victorine, toutes ses folies et toutes ses fureurs ; puis il lui dit sa rencontre avec Amélie, et combien elle avait été sainte et bonne.

« — Et tu as aimé Victorine à côté de cet ange! s'écria Lucien. Oh! les femmes font bien de tromper les hommes, car ils le méritent! »

Eugène ne répondit point à cette exclamation, et continua son récit. Il dit à Lucien la visite qu'il avait faite chez M. de Graverend, ce qu'il y avait appris, et la supposition très-raisonnable d'une rencontre entre lui et M. Cantel. A cette dernière confidence, Lucien fronça le sourcil et devint tout pensif. Eugène ajouta : « Je te préviens seulement que, si M. de Graverend échappe à M. Cantel, il faudra qu'il me fasse aussi raison de sa conduite. Lucien haussa les épaules. Tu voudrais, s'écria Eugène, que je permisse à ce misérable de se jouer de moi? — Je voudrais, dit Lucien..... Comme il allait continuer, un domestique parut et annonça M. de Graverend et M. Cantel..... Je m'en doutais, dit Lucien. — Quoi! s'écria Eugène, tu penses?... — Priez ces messieurs d'attendre, dit Lucien, je vais les recevoir. »

Le domestique se retira, et Lucien dit à Eugène qui le regardait fixement : « Écoute, Eugène, me crois-tu ton ami? — Oui. — Alors tu es sûr que je mettrai ton honneur à couvert de tout soupçon, dût-il t'en coûter la vie? — Oui. — Alors tu me crois aussi plus calme que toi pour démêler les fils d'une intrigue où il serait trop niais de périr sans se défendre ou se venger? — Oui. — Hé bien! reste là... reste là, te dis-je, je vais recevoir ces messieurs. Tu te battras s'il le faut, fût-ce avec M. Cantel, mais ce ne sera du moins qu'à bon escient. »

Eugène demeura dans la chambre de son ami, et Lucien passa dans la pièce où se trouvaient Philippe et M. Cantel. A l'instant où Lucien entra dans le salon pour y aller rejoindre M. Cantel et Philippe, le domestique rentra dans la chambre d'Eugène et lui remit une lettre fort pressée, apportée par un paysan qui avait dit être chargé d'attendre la réponse. Eugène reconnut une écriture de femme, et, supposant que c'était une lettre de Victorine, il désira la communiquer à Lucien pour qu'il pût agir en conséquence des avertissements ou des aveux que cette lettre devait sans doute renfermer; mais il était trop tard, Lucien était déjà avec le commandant et M. de Graverend. D'une part, Eugène pensa que la prudence seule le servirait probablement mieux que s'il se fiait à des renseignements qui étaient peut-être de nouveaux mensonges ; de l'autre, il réfléchit que l'issue la plus fâcheuse de cette conférence ne pouvait être qu'un duel, et, dans sa situation de cœur et d'esprit, un duel avec M. de Graverend était tout ce qu'il souhaitait, car il ne pouvait penser que, malgré ce qu'il avait dit, Lucien pût consentir à le laisser se battre avec M. Cantel. Puis, en définitive,

c'était à lui, Eugène, qu'appartenait le dernier mot de cette affaire, et il se gardait le droit d'en user comme il l'entendrait. Il ne fit donc point avertir Lucien et resta seul, comme je l'ai dit. Pendant ce temps Lucien recevait le mari et l'amant de Victorine. Il les aborda d'un air gracieux, comme un homme qui n'a aucun soupçon du motif de leur visite. Il se réservait ainsi l'avantage de les forcer à une explication complète. « Hé bien! dit-il au commandant, auriez-vous fait entendre raison à M. de Graverend? est-il plus accommodant, et son amour pour mademoiselle votre fille s'est-il décidé à accepter mes propositions? »

Quoi qu'il en eût, Lucien ne put s'empêcher de laisser percer un léger accent d'ironie en parlant de l'amour de Graverend pour Amélie, et M. Cantel, s'étant reculé d'un pas, lui répondit froidement : « J'accepte ce que vous venez de dire comme une nouvelle insulte; je l'accepte pour M. de Graverend, et alors il ne m'enviera plus le droit auquel je tiens d'être le premier à venger notre commune cause; car je pense que vous pousserez le dévouement pour votre ami M. de Frémery non-seulement jusqu'à lui servir de témoin, mais encore de second? » Lucien fut véritablement étonné de la réponse de M. Cantel. Dans la persuasion où il était que l'on avait dénoncé au commandant l'amour d'Eugène pour sa femme, il ne comprenait point que ce qu'il venait de dire de l'amour de Philippe pour Amélie fût une insulte pour l'un ou l'autre de ces messieurs; il les considéra l'un après l'autre, et put remarquer que Philippe baissa les yeux; son trouble était visible, il le manifesta d'autant plus, qu'il reprit avec un emportement mal contenu : « M. Cantel a raison, et j'avoue que je ne serais pas fâché de vous donner une verte leçon pour vous apprendre à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. »

Lucien, auquel il avait sans doute compté faire peur, garda un moment le silence comme pour se recueillir, puis il dit avec le plus grand calme : « Je n'accepte pas cette provocation. — J'en étais sûr, s'écria Philippe; ces petits messieurs, qui sont si lestes à compter fleurette à des femmes, ont plus de prudence quand il s'agit de répondre aux hommes. — Au fait, dit M. Cantel, Monsieur peut agir comme il l'entendra, j'y tiens fort peu; mais M. de Frémery me rendra raison, ou je le soufflette en plein tribunal. »

La violence de cette menace n'étonna point Lucien; elle était assez dans les habitudes des militaires de l'empire, qui s'imaginaient volontiers que tout le courage français était sous l'habit d'uniforme. Mais, si elle n'étonna point Lucien, elle l'irrita assez pour qu'il fût près d'oublier la prudence qu'il s'était promise, et il repartit avec colère : « Vous n'aurez besoin de souffleter personne, Messieurs, et peut-être recevrez-vous plus tôt que vous ne pensez la leçon que

vous voulez donner. — En ce cas, dit Philippe, toute autre explication est inutile, nous avons des armes, et vous pouvez nous suivre. »

L'empressement de Philippe rappela à Lucien le motif pour lequel il avait voulu voir seul les deux officiers, et, se remettant aussitôt, il répondit d'un ton railleur : « Je vous demande mille pardons, Messieurs, une explication est nécessaire. — Vous parlementez, Monsieur! s'écria de Graverend. » Lucien se tourna vers lui, la pâleur de la colère sur le visage, et lui dit : « Écoutez-moi bien : vous voulez vous battre avec moi, hé bien ! je vous donne ma parole d'honneur que c'est un plaisir que je vous procurerai. Ainsi, tenez-vous tranquille, et permettez-moi, s'il vous plaît, d'avoir avec M. Cantel l'explication que je lui demande. — Tout cela n'est que bravades, dit Philippe; venez, monsieur Cantel, il est inutile d'écouter des gens de cette espèce. »

Lucien s'avança vers la porte et la ferma. « Vous ne sortirez pas. Vous êtes entrés avec des armes chez des hommes d'honneur, pour les provoquer; vous me direz quelle est l'action dont vous nous demandez compte, ou prenez garde! je fais appeler ici tous les officiers de votre régiment, qui logent à deux pas, et je les rends témoins de votre conduite. »

M. de Graverend s'avança contre Lucien, mais le commandant, se jetant au-devant de lui, l'arrêta en lui disant : « Monsieur a raison ; il est tout simple qu'il soit informé du motif de notre visite, puisqu'il prétend l'ignorer. Monsieur, ajouta-t-il, je suis venu demander raison à M. de Frémery de sa conduite envers ma fille. — Envers votre fille! répéta Lucien d'un air si stupéfait que M. Cantel en fut étonné, tandis que Philippe battait le parquet avec rage du talon de sa botte éperonnée. — Oui, Monsieur, je viens demander raison à M. de Frémery de sa conduite envers ma fille; et, si je vous ai associé à cette provocation, c'est que j'ai cru que vous étiez son complice. — J'avoue, dit Lucien de l'air d'un homme qui rêve, que je ne comprends rien à ceci, et que... — Vous voyez bien! commandant, s'écria Philippe, c'est toujours la même comédie; vous n'obtiendrez rien de ces deux freluquets. — Taisez-vous donc, Monsieur, lui dit Lucien avec dédain ; il est convenu qu'on se battra avec vous; mais vous trouverez bon que je sache pourquoi je me bats. — Hé bien ! vous le savez, lui dit Philippe. — Pas assez clairement, Monsieur; car je vous prie de remarquer que, si j'accepte votre provocation, ce n'est point parce que j'ai à rendre compte de ma conduite vis-à-vis de vous, mais parce que je trouve la vôtre indécente vis-à-vis de moi. — Que ce soit pour cette cause ou pour l'autre, finissons-en, dit Philippe. — Pas si vite, Monsieur, reprit Lucien qui avait retrouvé tout son sang-froid. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'un

duel absoult un homme de ses torts, surtout lorsqu'ils tiennent à des sentiments bas et lâches. Je vous le répète pour la dixième fois, on se battra. Mais je ne veux pas, moi, qu'après avoir été plus que loyal vis-à-vis de M. Cantel, que j'estime, lui, comme un homme d'honneur, il puisse garder de moi la pensée que j'ai prêté les mains à une infamie quelconque. — Toujours la même comédie ! répéta Philippe en ricanant. — Êtes-vous bien sûr que c'est moi qui la joue, Monsieur, dit Lucien d'un ton menaçant, et pensez-vous que ma patience soit inépuisable? Mais je vous avertis que vous remplissez fort mal le rôle dont on vous a chargé, et que vous êtes aussi maladroit ici que vous l'avez été dans notre entretien d'hier. »

Ce fut le tour de Philippe de rester aussi étonné qu'épouvanté en entendant cette parole qui lui rappelait le reproche qui lui avait été fait par Victorine. M. Cantel n'y comprit rien; mais le silence de M. de Graverend sembla réveiller en lui des soupçons éteints, car il ajouta assez sèchement: « N'oubliez pas, monsieur de Graverend, que je vous ai prié de m'accompagner ici comme témoin, et que jusqu'à présent vous vous êtes trop souvenu que vous êtes intéressé à cette affaire. — Ne m'y avez-vous pas associé en entrant? repartit Philippe en grondant. — Hé bien, je vous prie de ne pas vous en mêler, quant à présent du moins, repartit sévèrement M. Cantel ; car je ne vois rien que de raisonnable dans la demande de M. Deville. »

Rien ne put exprimer la rage de Philippe à ces paroles de M. Cantel; et Lucien, qui commençait à démêler dans tout ce qui se passait quelque nouvelle perfidie de Victorine, comprit qu'en ce moment M. de Graverend eût volontiers cherché querelle à M. Cantel comme à lui-même, s'il avait osé. Il voulait toutefois prévenir le retour des violences de l'officier. Tandis qu'il offrait un siége à M. Cantel, il dit tout bas à Philippe : « Rassurez-vous, Monsieur, je ne suis pas homme à perdre une femme, s'il y a moyen de la sauver. »

Le regard de reconnaissance que M. de Graverend lui adressa pour cette parole toucha presque Lucien. Celui-là aussi, dans ce qu'il faisait, lui parut être un instrument plus aveugle que coupable de la volonté de Victorine, et il résolut de le ménager, si la révélation de M. Cantel le lui permettait. Le commandant commença ainsi :

« — Lorsque je vous quittai hier pour aller demander compte à M. de Graverend des motifs de ses refus, je le trouvai avec ma femme. Il est inutile que je vous dise tout ce que j'avais imaginé de fou et de déraisonnable pour expliquer la conduite de M. Philippe; mais il faut que vous sachiez ce qui a complétement détruit ces soupçons. J'étais peu disposé à entendre sa justification, et peut-être, avec la violence de son caractère et du mien, notre explication eût-elle commencé par une provocation ; mais heureusement Victorine était

là. Cet ange de bonté et d'indulgence se mit entre nous, et, M. de Graverend s'étant éloigné un instant, elle osa m'avouer la vérité. — Ah! fit Lucien en regardant Philippe, elle vous a dit la vérité? »

De Graverend était sur des charbons ardents. M. Cantel continua:

« — Oui, Monsieur, elle m'a dit la vérité : Philippe avait pris ombrage des visites trop fréquentes de M. de Frémery; il avait cru remarquer de la froideur dans la conduite d'Amélie, depuis que M. Eugène était admis dans notre intimité. Toutefois, dans la crainte trop délicate peut-être d'accuser ma fille à mes yeux, il n'avait fait part de ses soupçons qu'à Victorine. Victorine aussi, qui évitait de m'affliger, m'avait caché les confidences de M. de Graverend, et elle avait dû croire que ces soupçons partaient d'un cœur jaloux; mais hier elle les partagea, car votre conduite parut les justifier. — Ma conduite? dit Lucien, qui ne pouvait comprendre comment il se trouvait mêlé à cela. — Oui, Monsieur, reprit Cantel; on sait votre amitié pour M. Eugène; vos projets ont toujours été de lui faire faire un très-riche mariage avec une personne de votre famille. Son amour pour ma fille y eût fait obstacle, et cet obstacle était facile à faire disparaître, en assurant, par l'abandon de vos droits, le mariage d'Amélie et de Philippe. — Et vous pensez, dit Lucien, que, pour un pareil but, j'eusse fait si facilement le sacrifice d'une somme de 50,000 francs? »

« — Vous conviendrez, repartit M. Cantel, que, puisque vous avez fait devant moi ce sacrifice, il était plus naturel de croire que vous le faisiez plutôt pour votre ami que pour le bonheur d'Amélie et de Philippe, que vous ne connaissiez pas. »

Lucien ne put méconnaître que ce commentaire de son désintéressement était beaucoup plus raisonnable que celui qu'il pouvait donner; car il ne pouvait guère avouer que ce désintéressement n'était qu'une épreuve qu'il avait tentée et qu'il n'avait véritablement poussée jusqu'au bout que lorsqu'il avait été moralement sûr que Philippe n'accepterait aucune condition d'arrangement. Il répondit donc à M. Cantel : « J'avoue, Monsieur, que, sous ce point de vue, vous avez pu soupçonner ma conduite d'intérêt personnel; mais, dans ce cas, je n'aurais pas été le complice, mais plutôt l'ennemi d'Eugène. — C'est que, repartit sévèrement M. Cantel, nous savons quelle est l'insolente légèreté avec laquelle certains hommes du régime nouveau se croient autorisés à agir envers des hommes comme nous. On rencontre une jeune fille belle et pure. On cherche à lui plaire. On lui plaît même, on tâche de la séduire, et, si l'on y parvient, on en est quitte pour l'abandonner ou pour la marier à un autre; quand on est riche, un sacrifice d'argent est peu de chose en pareille matière, et vous étiez admirablement placé pour le faire,

sans que M. Eugène eût l'air d'y prendre part. — Mais, dit Lucien, une telle action serait le comble de l'infamie! — Non pas dans vos opinions, messieurs les royalistes, dit amèrement le commandant; avec un gouvernement qui veut nous ramener peu à peu au régime de la féodalité, de la dîme et des droits du seigneur, il faut bien retourner aussi aux mœurs de la régence et de la Dubarry. Messieurs les marquis, vos ancêtres, n'en faisaient pas d'autres. »

Lucien ne put s'empêcher de sourire de la bonne foi libérale de M. Cantel, qui croyait véritablement que le retour des Bourbons devait reconstituer la société et les mœurs détruites depuis quarante ans; et il répondit : « Je ne suis ni assez riche, ni assez marquis de l'ancien régime pour avoir de ces roueries, et j'avoue qu'il faut un esprit plus délié que le mien pour inventer et mettre en œuvre des menées aussi subtiles. Je suppose que madame Cantel, qui me connaît, n'a pu partager vos soupçons à cet égard? — Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, repartit M. Cantel, que c'est elle qui me les a inspirés. »

Lucien n'en doutait pas, mais il fut bien aise d'en avoir l'assurance, et il répondit sans se déconcerter : « Je croyais ne pas avoir donné à madame Cantel le droit de soupçonner ma franchise ; toutefois je comprends que les apparences qui vous trompent aient pu lui paraître des raisons irréfutables; mais un fait que je veux et que je dois vous affirmer sur l'honneur, dût-il ne rien changer à votre conviction, c'est que j'ignorais absolument ce prétendu amour d'Eugène pour Amélie, et que vous m'en voyez aussi surpris qu'un homme peut l'être d'une chose au monde. — Mais, reprit M. Cantel assez sévèrement pour que Lucien reconnût qu'il doutait de ses paroles, comment expliquerez-vous autrement les assiduités de M. de Frémery chez moi? — Ce n'est pas mon affaire, repartit sèchement Lucien, c'était peut-être à ceux qui y étaient intéressés à ne pas les souffrir. — Ils en puniront du moins le résultat! s'écria le commandant, à qui la leçon était trop bien arrivée pour qu'il ne la sentît pas. — Hé bien! dit Lucien, c'est ce résultat que je voudrais connaître; car je ne puis m'imaginer que mademoiselle Amélie soit aussi coupable... — Coupable! s'écria M. Cantel, ma fille! Vous ne m'avez pas compris, Monsieur, à ce que je vois. Si j'avais soupçonné ma fille d'avoir manqué à ses devoirs, ce ne serait pas pour me battre avec M. de Frémery que je serais ici, ce serait pour le tuer; ce ne serait pas le bonheur détruit de ma fille dont je voudrais lui demander compte, ce serait sa mort, car je l'aurais tuée aussi. Coupable, Monsieur! reprit-il avec une fierté superbe, non, elle ne l'est pas, elle ne l'eût pas osé... elle, ni personne!... Le nom que je porte est pur, Monsieur! »

Lucien et M. de Graverend baissèrent les yeux devant cette confiance d'un père en l'honneur de son nom. Leur embarras fut visible, et Cantel, trompé par cette apparence, s'écria : « En sauriez-vous plus qu'on ne m'en a dit? Parlez! parlez! » Lucien se remit et repartit : « Sur l'honneur, Monsieur, je vous le répète encore, je n'avais aucune idée du prétendu amour d'Eugène pour mademoiselle Amélie, et je vous avoue qu'avant de consentir à le laisser se battre pour cette cause, il me faudra son aveu ou des preuves. — Des preuves! reprit M. Cantel avec colère, nierez-vous celle-ci? — Laquelle? fit Lucien, qui passait de surprise en surprise. — Cette lettre que ma femme a arrachée à M. de Frémery lorsqu'il allait la remettre à ma fille. — Une lettre? — La voici. »

Lucien la prit; c'était celle d'Eugène à Victorine, et telle était l'audace de cette femme, qu'elle avait osé s'en servir pour sa justification, en effaçant le premier mot, qui n'était que son propre nom. Lorsque l'impudence du mensonge arrive à ce degré, elle doit réussir. Qui pourrait en effet soupçonner une démoralisation si profonde qu'elle joue l'existence d'un autre avec une telle cruauté? Lucien resta silencieux, les yeux fixés sur cette lettre, puis il dit à M. de Graverend :

« — Vous ne connaissiez pas cette preuve, Monsieur? — Je vous ai dit, reprit M. Cantel, que M. de Graverend n'était pas présent à cette explication; il n'est rentré que lorsque j'avais tout appris. — Mais, reprit Lucien, mademoiselle Amélie vous a-t-elle fait des aveux qui confirment cet amour et cette correspondance? — Dispensez-moi, Monsieur, dit M. Cantel en se levant, de vous raconter des détails qui sont un secret, même pour M. de Graverend, et veuillez me dire ce que je dois attendre de ma démarche auprès de vous. — S'il est vrai, dit Lucien, qu'Eugène ait eu des torts, ils ne me semblent pas d'une gravité telle... — C'est possible, Monsieur, dit M. Cantel, mais je ne tiens pas compte à M. Eugène de n'avoir pas eu tous ceux qu'il pouvait avoir. Toujours est-il qu'il a réussi à troubler le repos de ma fille et à rompre son mariage; car, lorsque M. de Graverend l'accepterait encore, ma fille a déclaré ne plus vouloir y consentir. Pensez-vous que cette rupture ne sera rien pour son honneur et pour le mien? — Un duel, dit Lucien, leur serait peut-être encore plus fatal, et si vous vouliez consentir à m'entendre..... — Prenez garde, Monsieur! dit M. Cantel, vous justifiez les emportements de M. de Graverend. Je dois vous faire observer aussi, Monsieur, que ce n'est qu'à ma volonté, formellement exprimée, de venger moi-même mon injure personnelle, qu'il a bien voulu céder pour ne pas se charger lui-même de ce soin. Donc, si ce n'est pas le père qui se bat pour sa fille, ce sera le prétendu refusé; et croyez-

vous que l'éclat de ce duel sera moins fâcheux? — Le plus sage serait qu'il n'y en eût aucun, dit Lucien. — Vous avez raison, Philippe, s'écria M. Cantel, tout cela est une comédie de Monsieur, et... — Monsieur, dit Lucien, M. de Graverend est votre témoin, et je serai celui d'Eugène, jusqu'à ce que cette première affaire soit vidée. Si cela convient à Monsieur, nous reprendrons ensuite notre querelle. En attendant, nous restons juges de la manière dont le combat doit avoir lieu. Si vous étiez assez bon pour nous laisser seuls un instant, nous en règlerions les conditions. — C'est trop juste, dit M. Cantel. — Veuillez passer par ici, dit Lucien en montrant au commandant une pièce voisine. — Merci, Monsieur, repartit M. Cantel, je me promènerai fort bien dans la cour pendant cet entretien, qui, ce me semble, ne peut pas être bien long. »

A ces mots il se retira, et Lucien, ayant regardé M. de Graverend en face, lui dit : « Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous? — Je ne laisserai pas battre M. Cantel, assurément. — En ce cas, je ne laisserai pas battre Eugène, car nous nous comprenons, je suppose; je n'ai pas été dupe un moment de l'infâme supercherie de Victorine.— Monsieur, s'écria M. de Graverend, vous en parlez en des termes... — Qu'elle mérite, Monsieur, dit Lucien, et j'estime assez votre caractère pour être persuadé que, si vous aviez été présent à cette explication, vous ne l'eussiez pas acceptée. — Je vous remercie de l'avoir pensé; mais, lorsque M. Cantel m'a rappelé dans le pavillon, tout était fini, il tenait la lettre, et il m'a bien fallu confirmer par mon silence tout ce qu'avait supposé Victorine. Que pouvais-je dire? que devais-je faire?... la perdre en disant la vérité?... vous ne me l'eussiez pas conseillé... — C'était embarrassant en effet, dit Lucien, et cependant il est impossible que nous permettions un pareil duel. — Et je ne vois aucun moyen de le prévenir. — Oh! Victorine, l'infâme, l'infâme! s'écria Lucien. — Monsieur, encore une fois, s'écria Philippe, n'oubliez pas... — Ce que je n'oublie pas, Monsieur, c'est que, par son indigne coquetterie, elle a mis en jeu le repos, le bonheur et la vie de trois hommes, l'honneur de sa fille; qu'Amélie et nous, nous sommes dans les plus affreuses angoisses; que nous avons tous plus ou moins subi les soupçons de M. Cantel, et qu'elle seule demeure pure et sans crainte au milieu de tous ces désastres. Car je vous prie de bien récapituler avec moi. A supposer la chance la plus favorable de toutes, à supposer que nous puissions persuader à M. Cantel que ce duel ne doit pas avoir lieu, vous êtes exilé de la maison; car à quel titre vous représenteriez-vous chez lui désormais? Eugène en est déjà exclu. Que deviendra la malheureuse Amélie, à qui sa générosité interdira de se défendre, et qui peut-être ne le pourrait plus? car on l'accuserait de mensonge si elle

osait dire la vérité; une si horrible vérité passerait pour calomnie. C'est tout un avenir perdu. Et lui, M. Cantel, pensez-vous qu'il sera un père bien heureux en présence de sa fille qui lui aura désobéi? Il est vrai qu'il aura pour se consoler la tendresse fidèle et pure de sa femme! — Eh! Monsieur, laissons faire au temps! s'écria Graverend en détournant la tête comme un homme qui répugne à voir en face le hideux tableau qu'on lui montre. — Voilà cependant ce qu'elle a fait! dit Lucien. — Tout cela est très-bien, sans doute, dit de Graverend; mais cela ne nous fait pas sortir de l'embarras où nous sommes, et, pour ma part, je n'y vois qu'un moyen. — Et lequel? — De me battre avec M. Eugène : il doit me haïr assez pour accepter; et quant à moi, je lui dois toutes les satisfactions qu'il peut exiger. — En ce cas, Monsieur, reprit Lucien froidement, il faut prier M. Cantel de vouloir bien nous laisser sortir de l'hôtel, car je le vois dans la cour, où il s'est établi comme un garde de commerce. »

Philippe regarda et poussa un cri de surprise.

« — Qu'est-ce donc? dit Lucien. — Quelque nouvelle, car je vois le jardinier de M. Cantel, que celui-ci semble interroger avec colère. »

En effet, le commandant tenait par le collet un paysan tout tremblant, qui semblait ne répondre qu'en balbutiant aux questions de son maître. Enfin il parut que M. Cantel l'obligea à parler, car presque aussitôt le commandant le repoussa avec violence et revint rapidement dans l'appartement : « Où est M. de Frémery? s'écria-t-il; où est-il? — Mais, Monsieur... dit Lucien. — Pas une minute pas un instant, pas une seconde de retard... Oh! le misérable! Savez-vous ce qu'il fait maintenant, Philippe? Il lit une lettre de ma fille, qu'on vient de lui remettre. Et savez-vous ce que faisait Amélie pendant que vous m'imploriez généreusement pour elle et que vous me faisiez promettre de ne pas l'accabler? ajouta-il en se tournant vers Philippe. Elle était au rendez-vous indiqué par cette lettre, et que M. de Frémery aura eu encore l'infâme audace de lui demander quand il s'est vu surpris par Victorine. Mais où est-il donc? où se cache-t-il? — Me voilà, Monsieur, dit Eugène en entrant. — Enfin! s'écria Cantel en saisissant les épées. — Vous venez me demander compte de l'honneur de votre fille, Monsieur? — Oui, et un compte sanglant! — Dans un instant, Monsieur, je serai à votre disposition; mais, auparavant, veuillez lire cette lettre. — D'Amélie à vous? dit Cantel. — Oui, Monsieur... Quant à toi, Lucien, lis ceci, dit Eugène à son ami en lui tendant une autre lettre. — Je veux voir ce papier! s'écria Cantel. — Pardon, Monsieur, dit Eugène; c'est un secret de famille qui doit influer beaucoup sur la détermination que j'aurai à prendre tout à l'heure; cela ne regarde

que Lucien. — Comme il vous plaira, reprit Cantel, supposant qu'il s'agissait du prétendu mariage d'Eugène avec une parente de Lucien ; mais n'y cherchez pas un moyen d'échapper à ma vengeance. — Veuillez lire, Monsieur, dit Eugène. Je vous ai promis d'être à votre disposition, et je ne quitte pas cette chambre. »

M. Cantel se retira dans un coin, Lucien dans l'autre, et ils commencèrent leur lecture, pendant que M. de Graverend et Eugène prenaient chacun un livre pour n'avoir pas à se parler.

Voici les deux lettres dont Eugène avait remis l'une à Lucien et l'autre à M. Cantel.

XVI

UN ANGE.

Lettre d'Amélie à Eugène,

Lue par Lucien.

« Monsieur,

« Figurez-vous une pauvre fille en larmes, presque déshonorée et perdue, qui se met à genoux devant vous, et qui vous écrit, ne pouvant vous parler. Je ne sais si je suis folle dans ce que j'espère, ou si c'est le ciel qui m'inspire ; mais ce ne peut être une mauvaise pensée que celle d'une jeune fille qui, pour sauver la vie et l'honneur de son père, ose dire à un homme qui lui est presque étranger : Monsieur, vous qui me semblez noble et bon, vous qui avez été trahi comme moi, venez à mon aide, tendez-moi la main pour sauver mon père, je vous bénirai toute ma vie si vous le faites ; toute ma vie, je serai pour vous une..... Mon Dieu ! Monsieur, je ne puis écrire ce mot, vous ne comprendriez pas. Daignez lire le récit des angoisses que j'ai souffertes depuis quelques heures, et peut-être alors m'excuserez-vous sans m'exaucer. Ah ! je pleure et je rougis en vous écrivant : mais Dieu sait, et vous aussi, Monsieur, que je n'ai à rougir de rien, et cependant on m'a fait un malheur qui est une honte, un malheur qui me met à genoux devant vous et qui me force à vous parler les yeux baissés. Me comprendrez-vous, Monsieur ? Oh ! ayez pitié du désespoir qui m'égare, si vous n'avez pitié de moi ; et, si vous ne voulez pas me sauver, ne riez pas de ce que j'ai cru à la protection du ciel en faveur d'une infortunée. Mais je commence, je commence, car l'heure passe et le danger presse.

« Lorsque je vous quittai, cette nuit, je rentrai immédiatement dans ma chambre. Victorine y était. Dans mon désordre, je ne l'aperçus pas d'abord, mais elle m'avertit de sa présence en me saisissant vivement et en me disant d'un ton d'autorité sévère : « D'où viens-tu? » Je reculai en poussant un cri, et je la mesurai du regard, comme un fantôme hideux qui vous menace. Mais l'indignation surmonta rapidement l'effroi qu'elle m'avait inspiré, et je lui répondis avec un accent qui la troubla à son tour : « D'où je viens? Je vais vous le dire, Madame ; je viens... »

« Je n'avais pas achevé ma phrase, que la porte de ma chambre s'ouvrit, et que mon père parut. Il était pâle ; je devinai au tremblement convulsif de ses lèvres l'effort qu'il faisait pour contenir sa colère ; il me sembla voir entrer en même temps le juge qui allait condamner et l'exécuteur qui allait punir. J'eus peur pour ma belle-mère, j'eus presque pitié d'elle. Je fus près de m'élancer entre son mari et la coupable ; mais je contemplais encore avec effroi la contenance terrible de mon père, que Victorine était dans ses bras et qu'elle lui disait avec une voix pleine d'amour, de prière et de confiance : « Oh ! mon ami, vous m'aviez promis de ne pas venir, et de me laisser seule interroger Amélie ! » Elle ! m'interroger, moi ! pourquoi? Je ne pus comprendre, et cependant ce mot m'épouvanta. J'avais bien des choses à répondre à mon père, s'il m'eût interrogée, et ma réponse aurait peut-être été un arrêt de mort pour Victorine ; mais elle, qu'avait-elle à me demander? Je vous l'ai dit, je ne compris rien à ce mot ; mais j'eus peur, et cette peur me glaça tout à fait le cœur, lorsque mon père, écartant de lui Victorine avec une tendre sollicitude, lui répondit tristement, tandis qu'il jetait sur moi des regards irrités : « Victorine, Amélie n'est pas votre fille ; moi seul ici je dois être son juge, moi seul je dois l'interroger. » Et comme il achevait ces paroles, il me marqua d'un geste impératif la place où il voulait m'entendre, en face de lui, près d'une lumière qui éclairait mon visage. J'obéis, et les regards stupéfaits que je promenais de mon père à Victorine témoignaient tellement de la confusion de mes pensées, que ma belle-mère murmura tout bas à l'oreille de mon père : « Ménagez-la, voyez dans quel état la terreur l'a jetée ! »

« Je crus que je rêvais ; je passai avec violence mes mains sur mon front et sur mes yeux, pour en arracher le sommeil qui me livrait à une si horrible vision, et ce geste eut tant de désespoir qu'ils me crurent folle, et que Victorine s'écria : « Laissez-la, mon ami, laissez-la... Vous le voyez, sa tête se perd, sa raison s'égare. » Mon père, que l'aspect de mon épouvante et de mon trouble touchait sans doute au milieu de sa colère, mon père tomba assis sur un

siége, et je le vis cacher ses larmes dans ses mains. Alors je retrouvai la force d'agir, sinon celle de penser, et je me précipitai aux genoux de mon père, en l'appelant de ce nom sacré. Je pleurais aussi, je ne puis dire de quoi. Il ne me repoussa pas, et, appuyant ses mains sur ma tête, il la retint sur ses genoux, et il me dit d'une voix qui tremblait à travers des sanglots : « Amélie, si tu avais été coupable, je t'aurais tuée ; mais ils m'ont dit que tu ne l'étais pas... Répète-le moi. »

« Je m'arrachai à l'étreinte de mon père, et, le regardant en face à mon tour, je lui criai : « Coupable! moi! et de quoi? » A cette question, il me repoussa avec violence et se releva ; je me relevai aussi, et j'osai l'approcher. Il leva la main sur moi. Victorine l'arrêta en s'écriant :

« — Mon ami! épargnez-la! épargnez-la! — Elle demande de quoi elle est coupable! repartit mon père avec fureur; elle ajoute l'impudence à sa faute. — Oh! dit Victorine, pardonnez à son effroi. — Oui, s'écria mon père, j'eusse tout pardonné à un aveu sincère, à son repentir; mais elle ose me demander de quoi elle est coupable, l'infâme! »

« Et, en parlant ainsi, il s'avançait vers moi, et ma belle-mère le retenait à grand'peine. Un mouvement d'indignation et de désespoir me saisit, et je me jetai de nouveau à genoux devant lui, les bras levés au ciel, la poitrine découverte, et je lui criai avec audace : « Tuez-moi, mon père, tuez-moi tout de suite, j'irai dire à Dieu pourquoi vous m'avez tuée, et peut-être il vous pardonnera ce crime. » Il s'arrêta devant moi, il eut le temps de me regarder ; ses mains levées sur ma tête s'abaissèrent lentement; de nouvelles larmes coulèrent de ses yeux, et il s'écria en retombant encore sur son siége : « Si elle me disait encore qu'elle n'est pas coupable! » Je me relevais encore, et j'allais encore demander de quel crime on m'accusait, quand ma belle-mère m'arrêta, et me dit d'une voix suppliante et assez rapide pour ne pas me laisser le temps de l'interrompre : « Ne mens pas, Amélie; il sait tout; il sait que la cause des refus de M. de Graverend vient des assiduités de M. de Frémery près de toi. »

« A ces mots, je reculai sous l'impression d'un sentiment indéfinissable, mais je ne puis vous le dire autrement que comme je l'ai senti. Je ne vis plus Victorine, ce n'était plus une femme qui me parlait ; je croyais voir, et je le voyais, un serpent hideux à la voix flatteuse et douce; son regard avait cette puissance infernale qui attire et donne le vertige ; j'étais comme entourée de ténèbres, et je n'avais pour toute lumière que la clarté sanglante de ces yeux qui me dévoraient; puis j'entendis cette voix qui me disait : « Oui, ton père a tout appris, M. de Graverend a tout dit; il lui a bien fallu

expliquer la cause de ses refus : M. Eugène t'aime, et ton prétendu a cru deviner que tu partageais cet amour. Mais cet amour n'est pas coupable, j'en suis sûre, je le jurerais devant Dieu. Connaissant les projets de ton père, tu as craint de lui en faire l'aveu. Mais tu me le diras, à moi qui suis ton amie et ta mère aussi, quoi que dise ton père.... tu me l'avoueras. Cet aveu, si tu veux le faire, te méritera ton pardon. Amélie, parle! parle, je t'en supplie!... songes-y, ton père ne te pardonnerait pas plus ton silence obstiné qu'il ne te pardonnerait un crime. » A mesure que j'entendais ces paroles il me semblait que j'étais entraînée par une force irrésistible dans un abîme du fond duquel me parlait cette voix humaine; je me sentais y aller sans force pour résister et sans comprendre le vrai sens de tout ce qui venait de m'être dit. Mais la voix de mon père vint briser ce vertige et l'éclairer d'une lueur effrayante, et il reprit en voyant mon immobilité profonde : « Écoute-moi bien, Amélie, un père doit avoir devant Dieu le droit de tuer sa fille coupable, comme devant la loi il a le droit de tuer une femme coupable. »

« Je vis Victorine tressaillir : il se croyait le droit de la tuer, et je compris alors comment elle m'avait perdue pour se sauver. Mon père s'approcha de moi, et, me relevant la tête pour me forcer à le regarder en face, il ajouta : « Je ne te méprise pas jusqu'au point de croire que tu aies peur de mourir si tu n'as pas craint de me déshonorer; Amélie, réponds-moi sur l'honneur de ta mère morte, de ta mère qui fut si vertueuse; Amélie, es-tu coupable? »

« Depuis que j'avais deviné aux regards haletants de Victorine par quelle épouvantable duplicité elle avait rejeté sur ma tête la honte de son crime, j'avais perdu tout mon courage... Je me sentis prise d'une horreur et d'un dégoût invincibles d'une vie soumise à de si basses et de si effroyables trahisons, et je fus sur le point de répondre que j'étais coupable. Mais sans doute Dieu me détourna de ce suicide de ma vie et de mon honneur en m'en faisant voir les horribles conséquences. C'était plus que ma mort, c'était mon père se croyant déshonoré que j'allais frapper, mon père à qui j'imposais le crime de me tuer ou le désespoir de me laisser vivre; et puis, n'était-ce pas votre vie aussi dont je disposais? n'était-ce pas mentir à l'honneur de ma mère morte? Je compris tout cela dans un éclair indicible de raison, et c'est alors que je lui répondis en le regardant avec assurance : « Ce n'est pas pour me sauver que je vous le dis, mon père, mais c'est parce que je vous dois la vérité : non, je ne suis pas coupable. » Et croyez, Monsieur, que, lorsque je disais que ce n'était pas pour me sauver que j'attestais mon innocence, je ne faisais point de fausse fierté; je parlais selon mon cœur. Mon père ne répondit rien. L'accent avec lequel j'avais fait ce serment

avait dû l'étonner ; ce n'était pas celui d'une fille accusée qui se lave d'un crime, mais à qui cependant reste une faute, car mon amour pour vous en eût été une ; c'était plus que cela, c'était l'accent de l'innocent dans toute sa conscience. J'avais été trop loin dans la vérité; car après un moment de silence, mon père reprit : « Et cependant tu l'aimes, cet homme ! »

« Hélas! Monsieur, on peut bien accepter une accusation qui vous frappe d'un seul coup, et ma résolution était bien prise de ne pas démentir le mensonge qui devait cacher à mon père le déshonneur de sa femme et le mien ; mais je ne savais pas tout ce qu'il me faudrait encore de courage pour accomplir mon sacrifice. Je vous l'ai dit, on peut se précipiter dans un abîme ouvert, c'est l'effort d'un moment ; mais y descendre peu à peu avec la certitude de ne pouvoir plus s'en arracher, c'est une bien horrible torture, et je l'ai soufferte dans tous ses détails. A cette question de mon père, de savoir si je vous aimais, je courbai la tête ; puis il me demanda quand avait commencé cet amour, comment je l'avais accueilli, si je n'avais pas eu des remords de l'éprouver ; il me demanda ce que vous m'aviez dit, par quelles paroles mensongères, par quelles promesses vous m'aviez abusée. « Mais enfin, s'écria-t-il, quelle était son espérance, à ce misérable? car c'est lui qui a dû te forcer à me cacher ton amour ; sans cela, Amélie, tu me l'aurais dit ; je ne suis pas un père inflexible, tu te serais réfugiée en moi ; et si son espérance eût été celle d'un honnête homme, pourquoi ne l'aurais-je pas accueillie? Mais non, il te trompait, c'était ton déshonneur et le mien qu'il voulait ! »

« Jusqu'à ce moment, Monsieur, je n'avais répondu que par des larmes ; je laissais toutes ces accusations frapper sur mon cœur, sans oser, sans pouvoir en repousser aucune ; mais, lorsque je vis que vous alliez les subir, je voulus vous défendre et je m'écriai : « Oh ! non, mon père, M. de Frémery n'est pas coupable. — Tu l'aimes donc bien, me dit-il, que tu le défends encore ? Mais enfin, que voulait-il ? Il s'arrêta et ajouta amèrement : M. le comte de Frémery t'a-t-il bercée de l'espoir de l'honneur de son noble nom ? » J'oubliais encore combien chacune de mes paroles avait de contradiction avec l'accusation que j'avais acceptée, et je m'écriai : « Oh ! jamais... jamais ! — Jamais il ne t'a parlé de t'épouser ? s'écria mon père. — Il ne peut en avoir la pensée. — Mais que voulait-il donc ? » s'écria-t-il. Et moi, je dus encore baisser la tête et répondre par des larmes qui devaient encore m'accuser. Oui, Monsieur, je pleurai, je pleurai sur moi, sur vous, sur mon père ; mais dans les inextricables nœuds dont l'infamie de Victorine m'avait enveloppée, je l'avoue, ma raison était comme enchaînée ; je ne prévoyais pas où

nous allions; je ne me demandais pas comment tout cela finirait ; j'espérais mourir à la peine avant la fin de cette horrible scène, lorsque le dernier mot de mon père vint, pour ainsi dire, me révéler que tant de sacrifices avaient été inutiles. « Oh ! s'écria-t-il en sortant et en fermant la porte avec violence, il me le dira, lui, ce qu'il voulait ! »

« C'était un duel avec vous pour l'honneur de sa fille qu'il m'annonçait ainsi ; il pouvait y mourir en me croyant coupable. Je m'élançai vers cette porte. Victorine osa se placer devant moi. Victorine ! Oh ! si vous saviez de quel mouvement furieux de haine et de vengeance je me sentis prise à son aspect ! Je la saisis par les mains, et avec une force irrésistible je la jetai à genoux devant moi, puis je la traînai ainsi à travers ma chambre jusqu'à la sienne, en lui disant d'une voix sourde : « Venez, venez, il ne faut pas qu'il sache que vous êtes la maîtresse de M. de Graverend. » Oui, Monsieur, je la traînai ainsi sans qu'elle osât résister. Je l'enfermai avec moi, et, lorsque je la tins en mon pouvoir, si je ne l'ai pas souffletée, oui, Monsieur, si je ne lui ai pas craché au visage, c'est parce que nous n'étions que deux femmes, et que les femmes ne peuvent se battre pour de telles injures. Mais si vous saviez avec quelle lâcheté elle a accepté toutes celles que je lui ai jetées, la misérable ! Victorine, l'infâme qui joue la vie des hommes comme un hochet ! elle n'a dit qu'un mot, qu'un mot ignoble et tremblant : « Ah ! ne me perdez pas, Amélie, il me tuerait ! »

« Elle qui venait de me perdre, elle me demandait à genoux ce qu'elle appelait son honneur ; elle qui m'avait livrée à mon père, elle avait peur ; pas un autre sentiment qu'une basse frayeur n'a battu dans son âme. Mais j'aurais été coupable, moi, que je me serais relevée, que j'aurais ouvert cette porte fermée pour crier à mon mari : « Venez vous venger ; mais délivrez-moi de tant d'outrages ! » Mais non, Monsieur, elle a tout accepté, tout, et rien ne lui a fait tressaillir le cœur que cette épouvante honteuse qui répétait sans cesse : « Oh ! ne me perdez pas, il me tuerait ! »

« Ce que cette scène a duré, Monsieur, je ne puis vous le dire, car alors j'ai été dans le délire de la colère. J'ai jeté sur elle et sur vous tous, sur vous aussi, Monsieur, toutes les imprécations de mon âme ; car, que vous avions-nous fait, mon père et moi, pour venir ainsi nous précipiter l'un et l'autre dans le désespoir ? Pourquoi maintenant doute-t-il de sa fille, et pourquoi, moi, suis-je flétrie et privée de son amour ? car je ne parle pas de celui d'un autre. Oh ! Monsieur ! si dans un tel désespoir il s'est glissé un moment de joie, c'est celui où j'ai pensé que j'avais échappé au danger d'appartenir à l'homme qui avait pu pousser aussi loin que M. de Grave-

rend la bassesse et la duplicité. Mais, dites-moi, ai-je mérité mon malheur ? mon père a-t-il mérité le sien ? N'est-ce pas une affreuse fatalité, et ceux qui l'ont assumée sur leur tête ne sont-ils pas bien coupables ? Voilà ce que je pensais durant cette scène cruelle, voilà ce que je disais tout haut en me tordant de désespoir, et ce n'était pas tout : dans mon exaspération, j'avais oublié les dernières paroles de mon père. C'était une menace contre vous, une menace contre lui-même ; car ce ne pouvait être qu'un duel, mais enfin j'y pensai. Alors, j'interpellai Victorine ; je demandai à ce génie, si adroit pour faire le mal, d'inventer un moyen, une perfidie nouvelle, s'il le fallait, pour faire le bien et prévenir ce duel ; mais je ne trouvai rien, rien... Je parlais à un esprit anéanti sous sa terreur, et, comme je l'accablais encore, elle m'épouvanta à mon tour en me faisant part de l'effroi qui la glaçait. « S'il va provoquer Eugène, Eugène lui dira tout, puisque vous m'avez dit qu'il savait tout. » Comprenez-vous, Monsieur, ce que c'est qu'une si horrible position ? Mon père se battra avec vous si le hasard ou votre amour pour Victorine vous force à vous taire ; et si vous parlez pour me sauver, il faut qu'il se batte avec M. de Graverend ; si ce n'est pour sa fille, ce sera pour sa femme qu'il risquera sa vie...., Il peut périr pour l'une ou pour l'autre, et même, s'il était vainqueur, il ne peut échapper à son désespoir comme père ou comme mari... Que vous dirai-je ? C'est alors qu'à mon tour, accablée et éperdue, ce n'est plus avec des menaces que j'ai supplié Victorine de le sauver, ç'a été avec des larmes, ç'a été à genoux... Efforts inutiles ! Hors l'art des basses intrigues, il n'y a rien en elle ; car un mensonge pour sauver mon père l'eût rachetée à mes yeux ; elle n'en a pas trouvé un, car c'est moi qui ai trouvé celui que je vous propose, et quel mensonge ! vous le dirai-je ?

« Arrivée à ce moment, je m'arrête, comme je me suis déjà arrêtée... Oh ! Monsieur... dites-moi... avez-vous lu ma lettre d'un bout à l'autre ? l'avez-vous comprise ? me comprenez-vous, maintenant ?... Je ne puis le croire... Non, cette idée est une folie... Que suis-je pour vous ? qu'est mon père ? deux étrangers indifférents. Que j'aie voulu sacrifier ma vie et mon honneur pour lui, cela se comprend ; mais vous, que viens-je vous demander ? quel sacrifice me devez-vous ? Non, jamais je n'écrirai le mot qui doit vous dire mon espérance... Et cependant, si vous aviez pitié de moi, si vous vouliez nous sauver tous... lisez la lettre que je joins à celle-ci ; vous pourriez la montrer à mon père... ce serait la meilleure justification du mensonge auquel il croit. Lisez, et décidez-vous..... »

(Ici la lettre était interrompue, et reprenait plus bas.)

« Je viens d'écrire cette lettre. Ma tête brûle de honte, et mon

cœur se soulève de désespoir. N'importe, il faut que je sauve mon père, ou, du moins, que je le tente jusqu'au bout. Peut-être suis-je folle... Ce serait un bienfait du ciel de m'enlever la raison; si je me suis trompée... décidez-en. Je finis, car je reculerais devant ce que j'ose faire... Vous recevrez ces deux lettres avant la visite de mon père. J'attends votre réponse à genoux.:. Oh! croyez-moi, la reconnaissance d'un cœur comme le mien vaudrait peut-être l'amour d'un autre.

« AMÉLIE. »

Lettre d'Amélie à Eugène,

Lue par M. Cantel.

Voici cette lettre qu'Eugène avait remise à M. Cantel:

« Eugène,

« Je vous l'avais bien dit que notre amour nous serait fatal! Tant d'obstacles nous séparaient! vos engagements avec M. Deville, les miens avec M. de Graverend; et cependant, comme deux insensés, nous avons cédé à une passion qui ne pouvait être que coupable. Aujourd'hui, nous en recueillons la fatale conséquence; aujourd'hui je suis perdue, car je sais que vous ne pouvez m'épouser. Et cependant, Eugène, si vous vouliez rompre les liens qui vous retiennent, si vous ne teniez point compte de mon peu de fortune, si vous oubliiez que je ne suis qu'une pauvre fille qui a un cœur reconnaissant, je serais sauvée. Oh! croyez-moi, Monsieur, j'aimerai sincèrement et saintement celui qui sera mon mari, surtout si je lui dois le repos et le honheur de mon père; car il vous pardonnera et à moi aussi. Hélas! hélas! je rougis en vous écrivant ainsi; car je n'ai aucun droit, vous ne m'avez fait aucune promesse; ce n'est que votre... (Ici, Amélie, emportée par la vérité de sa position, avait écrit le mot de *générosité*; mais elle l'avait effacé, et y avait substitué le mot *amour*.) Ce n'est que votre amour que j'implore. Eugène, Eugène, ayez pitié de moi! « AMÉLIE. »

Si tout autre que M. Cantel eût lu la lettre, il en eût été assez étonné pour comprendre qu'elle ne pouvait être l'expression d'un sentiment vrai. La pauvre Amélie avait failli au mensonge, du moment qu'il lui avait fallu le mettre en action. Et peut-être M. Cantel lui-même, s'il avait relu cette lettre, eût-il deviné qu'elle cachait un mystère; mais un singulier sentiment d'indignation le domina assez pour qu'il la déchirât avec colère. Et cette indignation ne vint pas de ce qu'Amélie parlait de son amour, il vint de l'humilité de cet amour. Il s'irrita de ce que sa fille implorât qui que ce pût être, et il fut sur le point de renouveler la querelle dans toute sa violence,

lorsque Lucien, qui n'avait pas terminé la lettre explicative d'Amélie, s'interposa, et lui dit d'un ton de franchise qui l'arrêta : « Monsieur Cantel, il y a dans certaines familles des secrets qu'on ne peut expliquer à tout le monde; j'en attends un en ce moment qui peut-être est un bonheur pour nous tous. Au nom du ciel, encore quelques minutes, et j'espère que vous serez satisfait comme vous méritez de l'être. »

Quelle que fût sa colère, le commandant ne se dissimulait pas qu'un duel avec Eugène serait toujours fatal à l'honneur de sa fille; il se contint donc, mais, sitôt qu'il vit que Lucien avait fini de lire la lettre, il se leva en disant : « Eh bien! Monsieur? — Eh bien ! dit Lucien, dont le regard alla chercher celui d'Eugène, je vous demande, au nom de M. de Frémery, la main de mademoiselle Amélie. »

Le commandant parut peu étonné de la proposition, mais M. de Graverend bondit dans son coin. M. Cantel semblait embarrassé de répondre. Eugène s'approcha de lui d'un air de confiance; le commandant, qui tenait les épées, les jeta loin de lui et lui tendit la main; puis, se tournant vers Philippe, il lui dit : « Quant à vous, mon cher ami, vous comprenez.... — M. de Graverend, dit froidement Lucien, comprend parfaitement qu'il doit renoncer à revoir madame de Frémery; et si un changement de garnison lui pouvait être agréable.... je me chargerais volontiers de l'obtenir pour lui. — Et pourquoi? dit Philippe, assez irrité de voir ainsi disposer de sa personne. — Le voici, dit Lucien en l'entraînant hors de la pièce; et il lui montra quelques passages de la lettre d'Amélie, qui lui expliquèrent le sacrifice de cette noble fille, et lui dit ensuite : Et maintenant, faites comme M. de Frémery, décidez. — Je partirai demain, dit Philippe. — Sans regrets pour Victorine? dit Lucien. — On appelle cela une coquette, repartit Philippe; moi je dis que c'est... — Chut! on peut nous entendre, fit Lucien. » Quand ils rentrèrent dans la chambre, Cantel et Eugène se parlaient avec effusion.

« — Allons, dit le commandant, partons pour le Pressoir. — Permettez-moi de vous y devancer, dit Lucien; il faut ménager les bonnes nouvelles au cœur comme les mauvaises. »

Nous ne répéterons pas ici la leçon sévère que Lucien donna à madame Cantel, ni l'admiration et le respect qu'il voua à Amélie; quelques mots suffiront à dire complétement comment se dénoua cette histoire si compliquée. Lorsque Eugène parut devant Amélie, elle rougit, baissa les yeux, et de grosses larmes s'en échappèrent. Lucien emmena M. Cantel et Victorine. Quand Eugène et Amélie furent seuls, celle-ci, joignant les mains et ployant les genoux, lui

dit avec l'inspiration d'une sainte reconnaissance : « Oh ! merci, Monsieur, merci ! »

Il lui prit les mains, la releva, et lui dit tristement : « Amélie, m'aimerez-vous? — Oh! s'écria-t-elle, je vous aime! — Par reconnaissance? — Eugène, lui dit-elle, si l'on aime un homme parce qu'il est bon, généreux, parce qu'il vous a comprise, parce qu'il vous a sauvée, je vous aime!... Mais vous? — Amélie, vous êtes sainte pour moi ! lui dit-il. Je n'avais pas encore aimé, je le sens. — Eugène, dit-elle en baissant les yeux, ne dites pas cela. — Oh! non, Amélie, je le sens, je n'avais pas aimé, et tu seras mon premier et unique amour! » Elle se tut et reprit après un moment : « Nous nous étions donc trompés tous deux. »

XVII

ENCORE UN.

La lecture était finie, et un complet silence régnait parmi les quatre jeunes gens réunis chez Noël. Celui-ci était en proie à de vives anxiétés sur l'avenir de sa position. Bien que la lettre qu'il avait reçue de son père et par les mains de madame Cantel lui eût déjà appris qu'il n'avait à attendre du général qu'un misérable secours pécuniaire, qui lui échappait (soit qu'il eût perdu dans le cabriolet la somme que renfermait la lettre, soit qu'elle lui eût été soustraite), Noël se refusait à croire à un abandon si complet et si brutal, et il avait gardé l'espérance de voir revenir son père sur une décision aussi cruelle, jusqu'au moment où il avait eu une connaissance parfaite du caractère de la femme entre les mains de laquelle il était tombé.

Quant à Fabien, on voyait, malgré ses efforts, s'agiter en lui les mouvements les plus violents de la colère et du désespoir. Il était honteux de ce qu'il venait d'apprendre et furieux contre ceux qui le lui avaient appris. Il y croyait en dépit de lui-même, et ne détestait pas moins ses amis que s'ils eussent écrit la plus indigne calomnie. Enfin ce dernier sentiment l'emporta ; il se leva soudain d'un air menaçant, et, affectant un ton hautain et plein de sarcasme, il s'écria :

— Et puis-je savoir lequel de vous deux, Messieurs, a écrit cet ignoble libelle?

Valvins, à qui le domestique de Noël qui venait d'entrer avait

remis un billet, ne répondit pas; mais Lucien prit la parole, et dit d'un air très-froid :

— Ni moi, ni Valvins. — Ah! s'écria Valvins en montrant le billet comme s'il n'eût entendu ni la demande de Fabien ni la réponse de Deville, c'est Eugène de Frémery qui m'écrit qu'il vient de donner des ordres à la police pour que le cocher du cabriolet n° 901 soit arrêté cette nuit même. En s'assurant de cet homme avant qu'il ait pu disposer de la somme qu'il a dû trouver dans sa voiture, nous saurons demain si madame Victorine Cantel n'a pas jugé à propos de s'en approprier une partie. — Que voulez-vous dire? s'écria Fabien? — Je veux dire, repartit Valvins, qu'il est très-probable que ton ange adoré n'est pas seulement une coquine, mais encore une voleuse. — Valvins, tais-toi! s'écria Fabien avec une colère extrême. — Mon cher ami, lui dit Valvins en passant à Deville le billet d'Eugène de Frémery, je n'ai pas envie de recommencer avec toi, à propos de cette femme, les scènes qui se sont déjà passées entre nous à propos de Carmélite.

Fabien baissa la tête à ce mot, comme si on lui eût poussé un argument sans réplique. Puis il repartit d'un ton encore plein d'humeur :

— Parce que tu as eu raison une fois à propos de cette fille.... — Que tu appelais aussi un ange, fit Valvins en interrompant Fabien. — C'est possible, repartit le jeune homme, mais ce n'est pas une raison pour abuser de l'injure à tout propos. — D'abord, ce n'est pas à tout propos, reprit Valvins, mais bien à propos de Victorine; ensuite, attendu que ce que je viens de te lire est vrai, j'ai le droit de l'appeler coquine, et, si elle a véritablement soustrait les billets de banque du général, elle méritera le nom de voleuse. — Elle aurait plus fait encore, s'écria Fabien avec une colère croissante, que l'homme qui se sert de pareilles expressions pour parler d'une femme, est un... — Manant, veux-tu dire? c'est le mot propre qui peut seul expliquer ta pensée; ose t'en servir comme je me sers de ceux qui disent la mienne. Crois-moi, mon cher Fabien, il y a un plus grand mal que tu ne penses dans ce mensonge perpétuel de la langue si fort en usage aujourd'hui. A force de ne pas oser appeler les choses par le vrai mot qui dit véritablement ce qu'elles sont, on finit par oublier un peu ce qu'elles sont véritablement; depuis qu'une femme qui trompe adroitement son mari deux fois la semaine s'appelle une femme légère, depuis qu'une femme qui trompe passionnément son mari tous les jours avec un goujat qui ne le vaut pas n'est qu'une femme égarée, l'adultère marche le nez au vent et les coudes en dehors, car cela ne fait pas trop peur de braver ces douloureuses qualifications; mais, si dans le monde

on voulait bien les appeler de leur vrai nom et dire en propres termes : « Madame A... est une catin, et madame B... une gueuse, » ces charmantes femmes y regarderaient à deux fois avant de risquer que de semblables épithètes s'accolassent à leurs noms. Toi-même, si j'avais bien voulu dire de Victorine qu'elle avait fait une faute avec M. de Graverend, ou bien qu'elle s'était laissée aller à une soustraction peu honorable vis-à-vis de Noël, tu aurais singulièrement été modéré dans ton indignation. Ce sont donc les mots coquine et voleuse qui te révoltent; puisqu'ils te paraissent si odieux, qu'ils te révoltent donc, s'il est possible, contre les actions qu'ils expriment.

Fabien avait écouté, les dents serrées et la pâleur sur le visage, le discours de Valvins. Quand celui-ci eut fini, Fabien prit son chapeau et s'apprêta à sortir, mais auparavant il s'approcha de Valvins et lui dit :

— Tu es bien sûr, n'est-ce pas, Valvins, que, sans les conditions de notre association, je t'aurais souffleté ou fendu la tête d'un coup de pincette? — J'aime à le croire, dit Valvins. — En ce cas, adieu. — Adieu.

Il sortit, et Noël regarda Valvins comme pour lui demander ce que voulaient dire de pareilles menaces entre hommes qui paraissaient amis intimes. A son sens, cette intimité devait les exclure; mais une fois jetées en avant, elles lui semblaient exiger ou une explication, ou une rétraction, ou une réparation.

— Ceci t'étonne, lui dit Valvins, mais c'est un secret dans lequel tu seras probablement admis un jour. Jusque-là, occupons-nous de toi. Du reste, je ne suis pas fâché que Fabien soit parti : il est bien jeune encore pour qu'il ne faille pas ménager sa sensibilité, et le récit que tu as à entendre lui aurait fait un mal inutile sans lui rien apprendre, puisqu'il est un des héros de l'histoire. — Et quel récit? reprit Noël. — C'est simplement celui de la vie de mademoiselle Carmélite, qui, à ce qu'il me semble, n'est pas étrangère à tes intérêts, dit Valvins. — Elle me connaît mieux que je ne me connais moi-même, repartit Noël, je dois le croire du moins, mais je n'ai aucune relation directe avec elle. — Sans doute, mais tu en as avec le baron de Gabarrou. — Sans doute, ou plutôt je *dois* croire aussi que je *devrais* en avoir, car tout ce qui me concerne maintenant est un doute pour moi; je marche dans les ténèbres sans savoir si jamais quelqu'un y pourra allumer un flambeau pour m'éclairer. — Nous pouvons, en attendant, dit Valvins, mettre un lampion sur quelques tas d'ordures où il est inutile que tu te salisses. — S'agit-il donc du baron de Gabarrou dans cette histoire? — Un peu, assez même pour te guider dans tes rapports avec lui. — Pourquoi donc me dis-

tu que c'est la vie de Carmélite que tu vas me raconter? — C'est que c'est la sienne; mais, comme le fiel de cette drôlesse est l'âme de ce mannequin qu'on appelle Gabarrou, tu connaîtras par le moteur la machine à laquelle tu dois avoir affaire. — Soit! dit Noël, qui, sorti de cette espèce de vie murée que lui avait faite la reclusion de sa mère pour entrer dans une succession active de surprises, s'imaginait qu'il apprenait le monde et que la vie de tous les jours était faite comme cette première journée; soit donc, dit-il, je veux savoir ce que c'est que mademoiselle Carmélite, mais je ne serais pas fâché d'apprendre un peu ce que c'est que M. Gabarrou. — C'est une envie que nous pourrons satisfaire plus tard, si c'est nécessaire. — Et possible? dit Lucien Deville. — Pourquoi ne serait-ce pas possible? dit Valvins. — Parce que si le livre des femmes est ouvert à tous ceux à qui nous croyons pouvoir le confier, le livre des hommes ne l'est que pour les associés. — Hé bien, nous associerons Noël. — Es-tu sûr qu'il soit accepté? — Lui... j'en suis sûr, il sera des nôtres, car il le mérite. — Ce n'est pas de son mérite que je doute, mais de la première qualité requise, fit Deville. — D'être sans famille? répliqua Valvins. — Oui. — J'ai bien peur que cette qualité lui manque moins que toute autre, à la tournure que prennent ses affaires; en attendant, il faut que je tienne ma promesse.

Noël s'étonnait toujours, et cette manière de disposer de sa personne lui eût paru presque impertinente, si, dans l'ignorance profonde où il était des choses de ce monde, il n'eût craint de paraître blessé d'une chose toute naturelle. Il restait cependant plongé dans ses réflexions, lorsque Valvins déploya un nouveau manuscrit et en commença la lecture, sans s'inquiéter du peu de désir que Noël paraissait montrer à l'écouter.

XVIII

DÉCORATION.

La ville de Rennes est comme beaucoup de villes de province, elle est divisée en deux parties fort distinctes; comme Bordeaux, Marseille, Nantes, elle a ses vieux quartiers et sa ville neuve. Mais, au contraire des cités actives et commerçantes que nous venons de nommer, la ville neuve de Rennes est beaucoup plus triste que la vieille ville. Celle-ci a gardé, en effet, ses petites maisons occupées par une fourmilière d'artisans qui posent un visage à chaque porte et à chaque fenêtre, qui vont, qui viennent, parlent, s'occupent;

énorme bourg où la vie se sent enfin. Dans la ville neuve, au contraire, avec ses maisons de pierre noire, droites et bien alignées, l'activité, la vie est, pour ainsi dire, interrompue à chaque pas. Ce sont d'abord de grands hôtels retirés au fond de vastes cours et abrités par des murs, sans autre ouverture qu'une porte cochère qui ne s'ouvre que bien rarement. A côté de ces hôtels sont de vastes maisons dont les fenêtres regardent, à la vérité, dans la rue, mais où personne ne regarde par les fenêtres. Il y a bien dans le voisinage de l'École de Droit une partie de cette ville neuve où resplendissent quelques riches magasins; mais ils sont peu nombreux, et, malgré leur belle apparence, le mouvement y manque, car le commerce et le luxe n'ont pas encore pénétré dans cette ville (1). Elle vit sur les revenus bornés de ses propriétés foncières, son beurre que Paris dévore, et quelques misérables toileries dont elle envoie plus particulièrement les produits à Nantes, Lorient et Brest. Malgré vingt-cinq ans de révolution, on sait que ce pays est resté en arrière du grand mouvement imprimé au reste de la France; il a conservé encore les traces de ce qu'on peut appeler une existence personnelle. La Bretagne produit peu et produit à peu près pour elle seule. Comme dans l'absence de toute industrie elle n'a presque rien à donner en échange du luxe que produit l'industrie, elle vit d'économies et mange paisiblement ses revenus sans chercher à les augmenter. Il advient de cet état de choses que la vie physique est fort peu coûteuse à Rennes, mais, en même temps, que la vie élégante y est plus ruineuse qu'en tout autre endroit, si elle n'y est pas impossible. Ainsi, l'on trouve pour un prix fort modique une chambre à louer dans une maison particulière, avec un lit, une vieille commode et deux chaises; on y trouve pour peu de chose aussi une pension où l'on déjeune et où l'on dîne grassement pour moitié moins de ce que vous coûteraient à Nantes et à Bordeaux un maigre déjeuner et un dîner étique. Mais, une fois ces deux choses obtenues, n'en demandez pas davantage à la vieille capitale de la Bretagne. Des meubles élégants, des tapis, des bronzes, des cristaux, elle n'en fabrique pas, ou, s'il s'en trouve quelques-uns dans son enceinte, le négociant qui a eu l'audace de les faire venir de Paris les tient à un prix exorbitant; comme à Paris même, on fait payer au poids de l'or les hideuses babioles de la Chine, qui sont marchandises courantes à Londres ou à Amsterdam, et qui sont raretés dans notre capitale. Ainsi, à Rennes, un ameublement d'acajou et de velours, des tentures de soie, des glaces, ces mille futilités surtout dont re-

(1) Ceci est écrit en 1816; il ne faut pas l'oublier durant tout le cours de cette narration. (*Note de l'éditeur.*)

gorgent nos appartements parisiens, sont une exception qui équivaut à un palais qu'on visite par curiosité.

Il résulte de ceci une chose assez singulière ; c'est qu'il y a une classe de femmes qui manque complétement à la ville de Rennes, c'est cette classe intermédiaire entre la fille publique et la bourgeoise galante, ce sont les femmes qu'on appelle à Paris femmes entretenues. Aucun habitant de cette ville, en effet, n'oserait guère donner à sa maîtresse ce qu'il ne donne pas à sa femme ; tout ce qu'il pourrait lui procurer ne serait pas assez en dehors de ce qu'une fille du peuple possède dans sa misère pour lui faire quitter le bon chemin, pour peu qu'elle y tienne. Dans notre Paris, on arrache une fille à ses guenilles et à sa mansarde, on la couvre d'habits et on la loge dans un appartement, qui la mettent, aux yeux des passants, à la hauteur des belles dames qu'elle envie depuis son enfance. Mais à Rennes tout cela pourrait se borner à donner à une pauvre ouvrière de l'argent pour acheter quelques nippes qui, si elles la rendent plus propre que ses compagnes, la signalent à leur mépris sans lui donner les jouissances d'une vie plus luxueuse. Rennes ignore donc jusqu'à un certain point cette débauche parée qui séduit tant les jeunes gens à Paris et qui les corrompt en leur montrant le vice avec des mains blanches, les ongles faits, et des souliers non éculés aux pieds. De cette façon, la plupart des étudiants n'ont d'autre ressource que les plus honteuses et les plus misérables filles de la ville ; car, pour ce qui est des femmes du monde ou de la bourgeoisie, il n'y faut point penser. Dans cette bonne cité de Rennes, la qualité d'étudiant est un titre à l'exclusion de toute maison particulière, même dans la plus mince bourgeoisie. Je ne puis dire si c'est la conduite des étudiants qui les fait exiler de toute réunion de famille, ou si c'est cet exil qui les relègue dans une conduite désordonnée ; toujours est-il que les seuls plaisirs auxquels ils puissent prétendre se bornent à trois : boire, tapager dans les mauvais lieux, aller au spectacle siffler les actrices que les officiers de la garnison protégent, et applaudir avec fureur celles que ces messieurs n'aiment pas. Un quatrième plaisir dont je n'ai pas parlé, parce que, pour d'autres que pour les étudiants de Rennes, le mot jurerait trop avec la chose, c'est le duel. Se battre est l'apogée de la joie scolaire, c'est un jour de gala, surtout si le duel a lieu avec un officier de la garnison, ennemi naturel de l'étudiant. Cependant, à l'époque où commence cette histoire, ce plaisir était assez rare : cela tenait à quelques circonstances particulières. La garnison était composée, comme à l'ordinaire, d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie. La première était presque toujours exceptée des haines des étudiants. Les études par lesquelles on arrive à cette arme, et qui lient les

officiers à la science, en leur faisant un mérite de leur savoir, donnent à leur carrière quelque chose de plus analogue avec les carrières civiles, où l'étude est aussi le meilleur moyen de parvenir. Il y avait donc entre les officiers d'artillerie et les étudiants une relation plus facile, à laquelle les uns et les autres cédaient le plus souvent sans se rendre compte de la cause déterminante. Pour ce qui concernait les simples officiers d'infanterie, la modicité de leurs appointements ne les rendait pas un objet de comparaison choquante pour ces mêmes étudiants; comme eux, ils étaient exclus du monde par la réserve extrême des habitants, et tous leurs priviléges se bornaient à être forcés de s'abonner au spectacle, et à aller aux premières pour un jour de solde, tandis que les étudiants restaient au parterre. Quant aux officiers supérieurs, ils étaient assez séparés des jeunes gens de la ville par leur position et leur âge pour que ceux-ci n'en prissent pas plus d'ombrage que des autres fonctionnaires de l'administration. D'ailleurs, il faut le dire aussi, au commencement de cette année 1816 le régiment d'infanterie qui se trouvait à Rennes avait laissé son dépôt dans cette ville depuis longues années, et il avait conquis, pour ainsi dire, droit de bourgeoisie. Mais il n'en était plus de même pour les officiers de cavalerie : la plupart étaient des jeunes gens de bonne famille, ayant un nom et une fortune considérables. C'étaient les beaux de la garnison; ils avaient des chevaux pour aller coquetter au Champ de Mars, sous les yeux des belles dames qui s'y trouvaient aux jours de fête et de soleil. Recommandés par les noms aristocratiques de quelques-uns à la noblesse de la ville, ils étaient reçus dans ce monde inabordable pour tant d'autres : les plus connus y introduisaient les plus obscurs à leur suite, de façon que les officiers de cavalerie faisaient une classe à part, non-seulement dans la ville, mais encore dans la garnison. Or, toutes les haines des étudiants se concentraient sur ces messieurs. Il faut dire aussi que si les officiers de l'artillerie et de l'infanterie, contenus d'une part par l'esprit militaire et de l'autre par la sévérité de la discipline, ne se montraient pas ostensiblement hostiles à leurs camarades de cavalerie, ils les jalousaient au fond de leur âme, ne les aimaient pas, et ne prenaient point parti pour eux dans les querelles qui avaient lieu entre ce qu'ils appelaient eux-mêmes les traîneurs de sabre et les étudiants. Ceux-ci le savaient, et ce n'était pas la moindre raison pour laquelle la bonne intelligence de l'école avec la plus large partie de la garnison n'était presque jamais troublée. A ce moment même il arrivait que, par un hasard assez rare, le régiment de cavalerie en garnison dans la ville, vieux débris de l'armée impériale, mutilé par le licenciement et reconstruit avec les restes épars de quelques

escadrons de la garde, signalé comme un foyer de bonapartisme et subissant par extraordinaire l'ostracisme de la noblesse, s'était insensiblement rapproché des étudiants, et vivait avec eux sinon dans une parfaite concorde, du moins dans une espèce de paix et d'indifférence. Cet état accidentel cependant menaçait de ne pas durer longtemps. Ce régiment de cavalerie allait quitter Rennes, et l'on annonçait deux escadrons brillants, tout composés de jeunes officiers nommés à leurs grades par la restauration. On savait les noms de quelques-uns, noms éclatants et rehaussés par de grandes fortunes. On rapportait des propos, disait-on, tenus par eux. « Nous apprendrons à vivre à messieurs les étudiants, avaient dit quelques-uns des plus jeunes et des plus bretteurs. »

C'en était assez pour que toute la partie turbulente de l'école, dont j'ai parlé plus haut, se préparât à apprendre à vivre aux traîneurs de sabre; et, littéralement parlant, on récurait les épées et on nettoyait les pistolets. Je viens de dire que la *partie turbulente* de l'école se tenait en arrêt, parce qu'il y avait, même parmi les étudiants, deux classes fort distinctes qu'il est bon que je fasse connaître avant d'entamer la partie anecdotique de ce récit. Comme partout, il y avait les studieux, cette portion d'êtres médiocres à qui leur organisation a donné la persévérance dans le travail comme unique ressource de leur nature stérile : ceux-là se plaçaient chez les avoués et les avocats de la ville, et menaient plutôt la vie de clerc que celle d'étudiant. Ils logeaient et mangeaient chez le patron; et comme ce qu'on appelait l'école existait encore plus en dehors de la salle des cours que dans son enceinte, on peut dire que ceux-là ne lui appartenaient pas. Mais, outre ceux-là, il y avait encore une autre classe bien distincte parmi les étudiants qui vivaient dans leurs chambres et allaient prendre leurs repas dans les pensions bourgeoises : c'était celle des muscadins, nom qui s'était conservé en province beaucoup plus tard qu'à Paris. On appelait muscadins ceux qui, au lieu de venir des petites villes de la circonscription de l'académie de Rennes, étaient de quelque grande cité, où le luxe de la parure avait pénétré, et qui dédaignaient de se loger dans les habits et les pantalons des tailleurs de Rennes comme un écu dans un grand sac. Ceux-là s'abonnaient au spectacle et lorgnaient les femmes du monde. Il est vrai qu'ils n'allaient pas plus loin. Il y avait aussi ceux à qui une première éducation reçue dans la famille et l'habitude de mœurs plus convenables rendaient insupportables les grossières débauches de leurs camarades. Enfin, il y avait la partie sentimentale de cette jeunesse rude et brutale qui joignait les désirs de l'âme aux désirs des sens, et pour qui l'amour n'était pas un assouvissement brutal d'un désir physique, mais une

douce occupation avec ses rêves, ses mystères, ses croyances. Ceux-là finissaient toujours par découvrir dans quelque maison obscure quelque jeune fille d'une âme semblable à la leur. Alors c'étaient des amours d'enfant qui se cachaient, amours pleins de ruse pour se rencontrer, pleins de joie quand ils trompaient la surveillance sacrée de la famille et l'espionnage envieux des autres écoliers. Aussi, quand un de ceux-là avait découvert et conquis une jeune et jolie fille qui l'aimait et qui n'était qu'à lui seul, il cachait son bonheur comme un avare entouré de larrons. C'étaient des rendez-vous de nuit, de longs détours pour y arriver, des craintes d'être surpris, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une aventure avec une châtelaine des temps de chevalerie. Sans doute ceux-là ne ressemblaient en rien à ceux dont la distinction consistait à être mieux vêtus et mieux logés que les autres, mais ils n'en étaient pas moins compris sous la distinction générale de muscadins.

Voilà donc posé l'état général de la population et des sentiments parmi lesquels va se passer notre histoire. Et maintenant nous pouvons commencer.

XIX

MADAME PROSERPINE.

C'était un jour d'été et un samedi, il était cinq heures de l'après-midi, du moins une pendule en marqueterie, posée sur une cheminée en pierre peinte en granit, marquait cette heure. La pièce où se trouvait cette cheminée était une salle à manger, car il y avait une table dressée, avec douze à quinze couverts. Il suffisait de regarder cette table pour savoir à qui elle était destinée. Les serviettes roulées et attachées avec de petits cordons, d'où pendait un numéro imprimé au feu, sur un petit carré de bois, montraient qu'il s'agissait d'une table de pensionnaires. La nappe, tatouée de taches de vin et de graisse, disait en même temps que ce n'était pas une pension de premier ordre, et que ceux qui la fréquentaient n'avaient qu'une ration hebdomadaire de linge blanc, c'est-à-dire que les serviettes et la nappe ne se renouvelaient qu'une fois la semaine, quelque accident qui pût leur arriver. Comme de coutume, cette toilette de la table n'avait jamais lieu que le dimanche, de façon que le jour du samedi la salle à manger était dans toute sa splendeur de malpropreté. A ces signes certains qui révélaient la pension bourgeoise, s'en joignaient quelques autres qui disaient par qui elle était fréquentée. Deux exemplaires des cinq Codes et un des Institutes,

posés sur la cheminée, attestaient la fréquentation de MM. les étudiants. Ils avaient laissé là leurs livres d'études, la veille au soir, pour aller au spectacle, se promettant de venir les reprendre le lendemain pour travailler; mais probablement que le lendemain ils avaient été charmés de ne pas les avoir chez eux et qu'ils s'en étaient fait une excuse à eux-mêmes pour ne rien faire.

Donc la table était mise; deux servantes horribles avaient disposé autour des quinze couverts quatorze chaises en paille et une espèce de fauteuil en jonc, dont les pieds trop courts avaient été allongés au moyen de quatre cales de bois qui faisaient une large base à chaque pied. De cette façon, le fauteuil se trouvait plus élevé que les chaises; mais il paraît que celui ou celle qui devait l'occuper était de bien petite taille ou avait une grande nécessité de dominer l'assemblée, car le siége était lui-même exhaussé avec un coussin en maroquin vert, coussin circulaire avec un vide convenable au milieu, coussin dont l'usage est particulièrement recommandé aux commis que l'habitude d'être assis rend sujets à des infirmités hémorrhoïdales. On prétend que ce coussin est encore propre à tout autre usage; mais, dans ce cas, ce n'est pas dans une salle à manger qu'on s'en sert (1). Cette place si particulièrement distinguée était celle de la maîtresse de la maison, madame Proserpine. Voici ce qu'était physiquement madame Proserpine :

Une femme de quarante ans, grasse, ferme, belles dents, beaux yeux, belles mains, jolis pieds, tout ce qui fait d'une femme de cet âge un objet fort désirable pour certains appétits ardents, lorsque tout cela est gracieusement encadré, maintenu, demi-voilé, éclatant de soin, de propreté et de recherche. Mais il n'en était pas ainsi de madame Proserpine. Après avoir été l'une des plus jolies femmes de son temps et certainement la plus coquette, elle en était devenue la plus abandonnée et la plus parcimonieuse. Toute sa toilette consistait en deux vieilles douillettes dont l'une bleu saphir pour les dimanches, et l'autre vert bouteille pour les jours de la semaine. Indépendamment de la crasse qu'elles devaient à une longue existence, ces deux douillettes avaient encore de ci, de là, de nombreuses taches venues de tous les coins de la maison, ce qui leur donnait des effets changeants d'un luisant fort peu agréable. Ce qu'on voyait, du reste, de la toilette de madame Proserpine était à l'avenant : une collerette

(1) Le rédacteur de ce livre, obligé de se servir des divers manuscrits qui lui ont été confiés, a cru devoir les publier dans toute leur pureté. Qu'on ne lui impute donc pas des détails qui ne sont pas son fait, et qu'on veuille bien prendre garde que tout le porte à croire que ceci a été écrit par Valvins, qui se pique, d'après ce qu'on a pu voir plus haut, de dire toutes choses et de les dire par leur nom.

sale, des bas honteux, des souliers en pantoufles complétaient son accoutrement, *et, saisissant de loin la vue et l'odorat,* faisaient que tout ce qu'il y avait encore de bonne grâce et d'attraits dans cette femme ne pouvait corriger le dégoût qu'inspirait un tel abandon de soi.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire que le nom de Proserpine qu'elle portait n'était pas son vrai nom. Elle se nommait légalement madame Guillot. Voici comment ces deux noms lui étaient venus :

Madame Proserpine avait été danseuse sous le nom de Paméla, et elle avait été attachée longtemps, à ce titre, au grand théâtre de Bordeaux. Tout acteur, quelque médiocre qu'il soit, rencontre un rôle où il est assez bon pour que le public lui fasse un succès et une réputation, comme cela est arrivé à mademoiselle Alexandrine Saint-Aubin, qui, après avoir fait courir tout Paris dans le rôle de Cendrillon, est restée toute sa vie une comédienne médiocre et une chanteuse détestable. Or ce rôle de bonheur arriva pour Paméla dans un ballet ayant pour titre *l'Enlèvement de Proserpine.* Elle y obtint un de ces vifs succès qui donnent ensemble les amours et les haines, et qui amènent les madrigaux et les épigrammes. Paméla en eût pu faire un recueil, mais nous nous contenterons de citer la dernière épigramme qui lui valut le nom de Proserpine. Cette épigramme était d'un pauvre diable de journaliste qui avait fait une cour assidue à Paméla et qui s'était vu enlever son élève par les libéralités d'un gros armateur qui parlait en écus, et cela au moment où la danseuse, enivrée des éloges du journaliste, lui avait donné un rendez-vous. Ce rendez-vous, arrangé au commencement d'une représentation, devait avoir lieu immédiatement après le spectacle. Aussitôt la toile baissée, le journaliste s'échappa, le cœur plein de joie, pour aller attendre Paméla à la sortie des acteurs et la reconduire chez elle, où on lui avait promis de le laisser monter. Il se promenait fièrement devant la porte de derrière du théâtre, par laquelle il vit passer tout le personnel, excepté Paméla. Il attendit encore, pensant qu'elle ne voulait pas être vue par ses camarades rentrant chez elle avec un monsieur, et qu'elle les laissait tous sortir ; mais Paméla ne parut pas lorsque déjà personne ne paraissait plus. L'amoureux osa alors se décider à monter au théâtre ; le portier était couché et il était assuré qu'il n'y avait plus personne dans les loges des comédiens. Il avait même la clef de Paméla. Le journaliste, s'imaginant qu'il avait manqué sa conquête au passage, courut chez la danseuse. Elle n'était pas rentrée. Il passa une affreuse nuit, supposant, dans sa modestie, que, poussée par le désespoir de n'avoir pas rencontré son adoré, elle était allée se précipiter dans la

rivière. Mais le lendemain il apprit que l'armateur, enivré des grâces de Paméla, était monté sur le théâtre et avait fait de telles offres d'amour sonnant, qu'aussitôt la toile baissée et sans changer de costume, Paméla, enveloppée d'une mante qui la cachait jusqu'aux talons, avait quitté le théâtre pour monter dans un fiacre qui l'attendait à la porte. Le galant trompé eut la bêtise de raconter l'histoire, et ce second enlèvement de Proserpine eut encore plus de succès que le premier. On hua le journaliste, qui crut se venger par l'épigramme suivante, et qui ne fit que constater sa défaite :

Cédant au rapt, cédant à la rapine,
Au théâtre on la voit se donner à Pluton ;
Mais ailleurs, aimât-elle ou même lui plût-on,
C'est à Plutus qu'appartient Proserpine.

Le succès de l'épigramme fut de remplacer le nom de Paméla par celui de Proserpine, et, depuis, la danseuse fut tellement désignée sous ce nom que ses camarades les plus bienveillants ne lui en donnaient pas d'autre et qu'elle-même finit par l'accepter. Cependant cette gloire ne fut pas de longue durée, et il se trouva que l'épigramme était une indigne calomnie, car la pauvreté de la danseuse lui donna un démenti solennel. Proserpine n'avait rien amassé pour les jours d'abandon, et ce fut ce qui la contraignit au mariage.

Quelques années après ces aventures, un musicien du 65e faisait sa partie dans l'orchestre du grand théâtre ; il y était clarinette et jouait souvent des solos sur lesquels madame Proserpine dansait les pas les plus mutins. Durant tout le temps qu'elle était en scène, Guillot ne la quittait pas des yeux ; aussi voyait-il autre chose que les rondes et les croches de son cahier de musique, de façon qu'il lui arrivait de temps à autre de faire pousser à sa clarinette des soupirs tout à fait hors de la mesure et hors de la mélodie. La première fois, la colère du public fut rapide et prompte, et la clarinette fut sifflée unanimement. On pense quelle dut être à son tour la colère de Proserpine et quelle averse d'invectives et de noms outrageants le malheureux musicien eut à subir. L'infortuné Guillot ne trouva d'autre excuse que de dire la vérité ; il demanda grâce pour sa clarinette en faveur de son amour. C'était mettre de l'huile sur le feu. Proserpine traita le musicen en reine offensée, et Guillot lui promit sur son honneur qu'elle n'aurait plus à se plaindre de lui. « J'y compte, » fit Proserpine d'un accent qui lui eût fait le plus grand honneur dans la tragédie, si elle eût voulu aborder ce genre.

Guillot tint parole, mais il tint parole à sa manière ; c'est-à-dire qu'il mit Proserpine dans un désarroi encore bien plus grand. Il joua son solo les yeux baissés, rien ne vint le distraire. Malheur affreux,

vengeance horrible! Lorsque avant ce jour fatal Proserpine ralentissait la mesure ou la précipitait, Guillot, le regard fixé sur elle, ralentissait ou précipitait la musique au gré de la danse : cela produisait un accord charmant, et qui faisait trépigner d'aise parterre et loges. Mais ce jour-là Guillot, à qui la rage tenait au cœur, exécuta son solo avec une rigueur implacable; point de complaisance; la mesure, l'exacte mesure, marchant régulièrement sur ses quatre temps; pas la plus petite attente ni le plus petit mouvement. Ce fut un bien autre désordre! Proserpine, qui avait l'habitude d'attendre, avant de reprendre son pas après une pirouette agaçante jusqu'aux reins, que le public l'eût applaudie, Proserpine s'aperçut que la clarinette ne s'était pas arrêtée comme elle. En effet, Guillot avait déjà soufflé trois mesures de sa reprise, que Proserpine était encore immobile; elle espéra se rattraper, mais impossible! elle allait trop vite ou trop doucement; elle dansait à côté de la musique, elle tombait à faux; elle le savait, elle perdit la tête; enfin elle quitta la scène au milieu des murmures les plus significatifs. Cette fois il n'y eut pas de scène à faire à Guillot, car il ne quitta point l'orchestre: on lui ordonna de monter, il s'y refusa. Le directeur s'en mêla; Guillot déclara que son état était de jouer en mesure, et qu'ayant joué en mesure, personne au monde ne pouvait rien lui demander. On voulut lui faire promettre d'être plus complaisant pour l'acte suivant; il ne voulut rien promettre que si madame Proserpine lui faisait des excuses. La vanité de la danseuse l'emporta sur l'orgueil de la femme : elle céda, et Guillot lui procura au second acte un succès immense, en lui permettant de donner à sa danse une foule d'intentions capricieuses et pleines de charme.

Par là commença entre la clarinette et la danseuse une espèce de coquetterie assez drôle. Les beaux des avant-scènes qui avaient tout appris, trouvèrent plaisant de défier Proserpine de faire tromper le clarinette amoureux : elle accepta le pari, et dès lors, tant qu'elle était en scène, elle ne faisait autre chose qu'envoyer des œillades passionnées, des moues gracieuses, des sourires enivrants au tendre musicien. Il n'en fallait pas tant à Guillot; les couacs et les couics recommencèrent, les sifflets et les huées aussi, et si bien et si fort et si dru, qu'il y en eut pour Proserpine autant que pour Guillot. L'engagement des deux artistes finissait, et le directeur, que tout ce manége ennuyait, ne trouva rien de mieux que de les mettre tous deux sur le pavé Ils s'y rencontrèrent bientôt, car une actrice sans engagement perd plus que sa beauté, elle perd ses attraits, et l'armateur avait laissé là la Gardel bordelaise. On doit penser quels furent les reproches dont Guillot fut accablé. Parmi ceux-ci, il en fut un qui se formula en ces termes : « C'est vous qui m'avez fait

perdre mon état. — Hé bien! lui répondit Guillot, je vous en ferai un digne d'une honnête femme, épousez-moi. »

On voit que Guillot ne manquait pas d'une certaine présence d'esprit pour s'emparer des mots et y rattacher ce qu'il voulait dire. De son côté, Proserpine ne s'attachait pas moins aux choses que Guillot aux mots; elle saisit à merveille l'idée du mariage, et, sans l'accepter immédiatement, elle la remit à une prochaine entrevue. Nous n'avons pas à raconter ici les amours de madame Proserpine et de Guillot, toujours est-il qu'ils s'épousèrent. Il n'est permis qu'aux riches d'avoir des femmes inutiles : il fallut penser à se servir de madame Guillot, et quelques officiers suggérèrent à son mari l'idée de lui faire tenir une table d'hôte, d'autant que Guillot avait été cuisinier dans sa jeunesse et qu'il excellait dans l'art culinaire.

A cette époque, le 65e quitta Bordeaux et vint à Rennes; et là, madame Guillot se décida à trôner sur le fauteuil de la maîtresse de pension. Quant à Guillot, fier de son double talent, il s'attacha d'une part à l'orchestre du théâtre de Rennes, et de l'autre il se remit à cuisiner. Pour cela, il obtint une exemption de service, quoiqu'il restât véritablement au régiment. Comme il ne pouvait s'asseoir à la table de ses officiers, c'était madame Guillot seule qui en faisait les honneurs. En conséquence, Guillot s'habitua peu à peu à se considérer comme le chef de cuisine de sa femme, et, dès que son service était fait, il se rendait au théâtre, après avoir dépouillé le tablier blanc et lavé ses mains. Or, durant ce temps, madame Proserpine (car les officiers du 65e avaient transplanté ce nom de Bordeaux à Rennes), madame Proserpine, dis-je, restait à la maison; or elle était encore leste, jolie et fringante à cette époque, et les officiers habitués de sa table, qui préféraient la blancheur d'une vraie peau satinée à l'ignoble teinte rosée des maillots de théâtre, faisaient à madame Proserpine une petite cour joyeuse et pleine de bonnes folies. Elle était bonne femme, madame Proserpine; elle détestait les querelles, et ne fit point de jaloux. Tous ou presque tous ses convives furent préférés durant quelques mois. Du reste, elle les quitta tous comme maîtresse, et pas un ne la quitta comme habitué. Car, ainsi que le disait le quartier-maître : « Madame Proserpine, les pieds par terre, est la plus honnête femme de France. » Et c'était vrai : argent, linge, bijoux, les officiers lui confiaient tout ce qu'ils possédaient, et un notaire ne leur en eût pas rendu meilleur compte. Elle ne prit d'eux que du plaisir, et, s'il faut en croire les bons souvenirs de ces messieurs, à ce compte encore, ce sont eux qui lui redevaient quelque chose.

Cependant, durant quelques années que cela dura, les époux Guillot, qui en valaient quatre à eux d'eux, comme on peut s'en

faire une idée, amassèrent de quoi se meubler, s'acheter la maison où ils demeuraient, et, lorsque le 65e dut changer de garnison, c'eût été ruiner les époux Guillot que de les forcer à le suivre. Le cuisinier-clarinette avait son congé définitif, et Proserpine tenait à sa maison : elle demeura à Rennes. Mais elle ne voulut pas donner de successeur au 65e, et, dans un dîner d'adieu général, elle jura qu'elle lui resterait fidèle. Que vous dirai-je? Proserpine était bonne, désintéressée, jolie encore, et cependant elle tint sa parole; lorsque le 65e fut parti, elle changea sa table d'officiers en une table d'étudiants. Ils y arrivèrent en foule, espérant trouver près d'elle ce que les officiers y avaient trouvé; mais ils ne prirent place qu'à sa table. Le destin des femmes a cela de particulier qu'il faut qu'une passion les domine pour qu'elles soient bonnes à quelque chose : tant que l'amour avait été le dieu de madame Proserpine, elle avait été la femme la plus coquettement et la plus proprement attifée; une fois le désir de plaire et le bonheur de réussir envolés, le soin et l'élégance les suivirent, et, en moins de deux ans, elle devint ce que nous avons dit qu'elle était, une véritable petite bourgeoise souillon, faisant avec dégoût un métier qui ne lui plaisait plus.

On trouvera peut-être étonnant que, parmi les nombreux étudiants qui se présentèrent chez elle, aucun ne parvînt à vaincre cette résolution de sagesse prise *ex abrupto*. C'est qu'à vrai dire madame Proserpine n'était ni ardente ni amoureuse; c'était une bonne, très-bonne femme, qui ne pouvait se décider à refuser à quelqu'un un plaisir lorsqu'on le lui demandait à mains jointes. Il y en a beaucoup plus qu'on ne pense de cette espèce, qui sont heureuses du bonheur qu'elles donnent plus que de celui qu'elles reçoivent. Telle était madame Proserpine, et, heureusement ou malheureusement pour elle, parmi les nombreux étudiants qui se succédèrent à sa table, il ne s'en trouva pas un qui s'y prît de la seule manière par où on pouvait arriver. Les uns voulurent faire de l'impertinence, elle les mit à la porte; les autres cherchèrent à se poser en héros passionnés, elle leur rit au nez. Une fois ces premiers assauts soutenus sans aucune brèche faite à sa résolution, on la laissa tranquille, puis peu à peu on s'habitua à ne plus voir en elle que la maîtresse de pension. Elle-même oublia qu'elle pourrait être encore autre chose, et bientôt personne ne songea à découvrir sous la crasse de la douillette bleu lapis la femme blanche, potelée, gracieuse, qui eût encore mérité d'être recherchée.

XX

LES ÉTUDIANTS.

Or, le samedi où commence notre histoire, madame Proserpine était venue plusieurs fois dans la salle à manger pour interroger la pendule. Cinq heures avaient sonné, cinq heures et un quart, cinq heures et demie, et de ses nombreux pensionnaires, dont l'estomac trouvait ordinairement la pendule en retard, aucun n'était venu. De temps en temps une voix grondeuse d'homme partait de la cuisine, demandant s'il fallait servir.

« — Pas encore, répondait madame Proserpine. — Que diable font-ils donc aujourd'hui? répondait M. Guillot en remettant un peu d'eau dans les sauces, qu'une trop longue cuisson commençait à tarir. Est-ce qu'il y a du bruit à l'école ce matin? — Je n'en ai pas entendu parler; mais je suppose qu'ils sont allés voir l'entrée du nouveau régiment de cavalerie. — Comme si, dans une ville de garnison, un régiment de cavalerie était une chose curieuse! — C'est qu'il y a régiment et régiment. — Ça, c'est vrai, et jamais par exemple le 65e n'aura son pareil... Madame Proserpine ne répondit pas, et son mari reprit : N'est-ce pas que c'était un beau corps d'officiers? — Vous voulez dire de beaux corps d'officiers, repartit une petite voix flûtée, de la porte de la salle à manger. »

Madame Proserpine, qui s'était approchée de la cheminée pour y ranger quelques objets, se retourna à cette voix, et, sans paraître avoir compris l'impertinence du petit jeune homme qui venait de parler, elle lui dit : « Vous venez toujours bien tard, M. Fabien. — Il me semble que je suis venu trop tôt, puisque personne n'est encore arrivé. Où sont-ils donc tous? — Je disais tout à l'heure à mon mari que je croyais qu'ils étaient allés voir entrer le nouveau régiment. — Ah! fit l'étudiant avec la plus parfaite indifférence. — Au moins, lui dit madame Proserpine qui le regardait avec un intérêt presque maternel, vous ne serez pas aujourd'hui à l'amende, puisque vous êtes arrivé le premier. — Tiens, c'est juste, dit Fabien; et, comme l'heure est passée, ils la payeront tous. — Prenez donc un verre de vin, M. Fabien; vous avez chaud, vous allez vous faire du mal. — C'est que j'ai marché vite. — Et que vous venez de loin? — Moi! dit Fabien en rougissant; je viens de chez moi. — Vous demeurez donc du côté du Mail maintenant? car je vous ai vu de loin, et vous veniez de ce côté. — C'est possible, dit le jeune homme en jouant l'indifférence; j'avais été me promener par là. — Et un peu jusqu'à la Prévalée. — Pour y manger du beurre peut-être? dit Fa-

bien en ricanant. — Peut-être pour y voir Carmélite? dit madame Proserpine en examinant Fabien. — Carmélite! s'écria celui-ci. D'où savez-vous? qui vous a dit....? »

Avant que madame Proserpine eût eu le temps de répondre, on entendit la voix tumultueuse de tous les convives, et Fabien n'eut que le temps de dire tout bas à la bonne dame : « Ne parlez pas de Carmélite devant les autres surtout! — Je ne suis pas méchante, moi, dit madame Proserpine d'un ton de reproche. » Elle s'éloigna de Fabien et cria à son mari de servir.

« — Il est temps, répondit celui-ci; le spectacle commence à six heures, et c'est tout au plus si j'arriverai pour l'ouverture. Si l'on me met à l'amende, ce n'est pas ces Messieurs qui la payeront. — Ils ne payeront pas la vôtre, dit Fabien; mais ils payeront la leur, car ils sont tous en retard. — Tiens! fit l'un des nouveaux arrivés, il est excellent, avec son amende! aujourd'hui il n'y en a pas. — Parce que c'est à vous à la payer? dit Fabien. — Non, dit l'étudiant; mais parce que ç'a été convenu ce matin à l'école, attendu que nous devions aller tous sur la route de Vitré au-devant du 4e de chasseurs. — Est-ce vrai, Poyer? dit Fabien en s'adressant à un autre étudiant plus âgé que lui d'au moins cinq ou six ans. — C'est vrai, lui répondit celui qu'il avait appelé Poyer; et, si tu étais venu au cours, tu l'aurais su comme les autres. — Ah çà, dis donc un peu, Fabien reprit le premier étudiant, qu'on nommait Charles Joulu, il me semble que, quand je dis une chose, tu n'as pas besoin d'aller prendre des informations, comme si tu doutais de ce que j'affirme. — Et quand j'en douterais... repartit Fabien d'un air décidé à une querelle. — Quand tu en douterais, dis-tu, mon gars? reprit Joulu, qu'à cette seule expression il était facile de reconnaître pour un pur Breton; eh bien! je te dirais quelque chose dont tu ne douterais pas, c'est que tu n'es... — Voulez-vous vous taire! cria d'une voix de Stentor, qui commanda le silence, celui qu'on nommait Poyer. N'allez-vous pas vous battre maintenant? nous en avons assez avec les nouveaux officiers, sans nous quereller entre nous. — Bah! fit Charles, un coup d'épée, ça remet la main. — Messieurs, pas de querelle chez moi, dit madame Proserpine. — Ni chez vous, ni hors d'ici, repartit Poyer. Allons, toi, Charles, donne la main à Fabien, et toi, Fabien... — Très-volontiers, dit celui-ci. — Comme tu voudras, ajouta Charles; mais demandez-moi un peu où il était ce matin pendant le cours, et ce soir pendant que nous étions sur la route? » Fabien fit un mouvement assez vif d'impatience, et tout aussitôt Poyer lui dit : « Il a raison; que diable deviens-tu? on ne te voit plus du tout ni matin ni soir; il faudra que tu m'expliques cela un peu. »

Madame Proserpine jeta un regard de côté sur Fabien, et, voulant probablement lui venir en aide, elle s'empressa de dire : « Messieurs, j'ai une demande à vous faire. — Et qu'est-ce donc? lui cria-t-on de toutes parts. — De recevoir un nouveau pensionnaire. — Est-il étudiant en droit? — Je ne le crois pas, mais il a l'air d'un très-brave jeune homme. — C'est ce que nous saurons bientôt, dit Charles; je me charge de l'affaire. »

Celui qu'on nommait Poyer regarda Charles de travers, et dit assez haut et en manière de monologue : « Avez-vous jamais rencontré un roquet plus hargneux et plus méchant que ce petit Joulu? — Qu'est ce qui m'appelle petit Joulu? reprit l'étudiant en se redressant sur son siège. — Dis donc, repartit Poyer, j'ai l'épaule qui me démange, prends une chaise, monte dessus et viens me gratter. — N'aie pas peur, j'atteindrai plus haut, s'écria le petit homme en se levant. — Veux-tu rester en paix? dit un autre étudiant qui ne s'était pas mêlé à la conversation; et toi, Poyer, est-ce que tu ne peux pas le laisser tranquille? — Alors, qu'il se tienne tranquille lui-même! Ça devient insupportable, on ne peut plus dire un mot sans que Joulu soit toujours prêt à chercher querelle; nous n'avons pas mangé la soupe, et voilà, de compte fait, trois fois qu'il parle de se battre : d'abord avec Fabien, puis avec le nouveau venu, et enfin avec moi, avec le président. — C'est vrai, c'est vrai, dit-on de tous côtés. A bas Joulu! tais-toi! — Mais, Messieurs... s'écria celui-ci. — Hu! hu! répondit-on de tous côtés. » Et immédiatement tous les couteaux placés sur les verres dirigèrent leurs pointes vers le récalcitrant. Ce signe était significatif; il voulait dire que toute la table prenait fait et cause contre le même individu et qu'il fallait se soumettre. « Comme vous voudrez, dit Charles; tiens, Poyer, donne-moi la main. »

Poyer répondit cordialement à cette réconciliation, et le dîner continua pendant quelques instants avec assez de tranquillité. Mais avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître les divers individus qui ont pris part à cette conversation.

Fabien était un jeune homme de seize ans, d'une belle et douce figure, la taille élancée et bien prise; il était étudiant de première année, ainsi que Charles. Celui-ci, quoique âgé de dix-huit ans, avait tout au plus quatre pieds dix pouces. Un visage à traits prononcés, une structure carrée annonçaient un caractère résolu et une vigueur peu commune. Mais l'exiguïté de sa taille, objet éternel de plaisanterie, avait fait chez lui deux défauts de ses deux qualités en le poussant à en abuser; et, comme il était le plus petit des étudiants, il en était devenu le plus querelleur et le plus libertin ; du reste, assez bon garçon, toutes les fois qu'il ne croyait pas avoir à

défendre la dignité de sa personne, ce qui, à la vérité, arrivait rarement, attendu qu'il était toujours occupé de lui-même.

Quant à Poyer, c'était le contraire de Joulu. Poyer, à vingt-deux ans, était un homme de cinq pieds huit pouces : une tête petite et admirablement belle, reposant sur des épaules larges, une taille forte et cambrée, des membres puissants où les muscles saillissaient même sous le drap, un cou de taureau, tout lui donnait l'aspect d'un Hercule, et la réalité ne manquait pas à l'apparence. A Rennes, Poyer était célèbre par sa force extraordinaire, son adresse à tous les exercices du corps et par les preuves extravagantes qu'il en avait données. On citait de lui des traits presque incroyables de vigueur et d'audace. D'abord il avait épuisé tout le répertoire usuel des alcides de province : comme de boire à la régalade avec une feuillette de vin, qu'il élevait au-dessus de sa tête aussi facilement qu'un autre eût fait d'un broc, ou bien de saisir un cabriolet par le marchepied de derrière et de l'empêcher d'avancer, tandis que le propriétaire fouettait vainement son cheval. En diverses occasions, il avait rossé les plus rudes paysans des environs de Rennes, quand ceux-ci, se fiant à leur vigueur, avaient cru pouvoir insulter un bourgeois, classe qu'ils supposent en général assez faible de corps. Mais ce qui mettait Poyer hors de toute comparaison avec les héros de même nature dont on gardait le souvenir, c'est qu'un jour il avait parié sauter d'un premier étage dans la rue avec une fille dans ses bras, et qu'il l'avait fait sans qu'il en fût résulté le moindre accident pour lui ni pour elle ; car il avait trouvé une femme qui avait été aussi extravagante que lui et qui avait accepté d'être de moitié dans l'épreuve. Enfin, une autre fois, surpris par un orage dans la campagne, il déracina un tilleul qui, sans être énorme, avait bien au moins huit ou dix ans, et rentra dans la ville en s'en servant comme d'un parapluie. Ainsi, dans un pays où une grande force physique est assez ordinaire, Poyer était une exception comme on n'en avait jamais vu. Quoique de nos jours cet avantage n'ait pas la valeur qu'on y attachait autrefois, il avait cependant donné à celui qui le possédait une autorité remarquable sur tous ses camarades. Et d'abord, lorsqu'il s'agissait de quelque bruyante partie de plaisir, soit à la ville, soit à la campagne, il n'était pas indifférent d'avoir pour compagnon un homme qui pouvait défendre à lui seul tous ses camarades contre l'exaspération que faisaient naître le plus souvent les folies dont ils se rendaient coupables. D'une autre part, quoique toute querelle engagée avec Poyer dût se terminer, comme avec un autre, par un combat à l'épée où au pistolet, et que l'usage fît disparaître, en grande partie du moins, l'avantage de cette force supérieure, il n'en est pas moins vrai que, dans un premier mou-

vement de colère, Poyer pouvait user de cette force et punir cruellement celui qui l'aurait insulté. Ainsi, tel étudiant ou tel officier bretteur qui eût voulu provoquer un duel avec le premier venu eût trouvé fort simple de donner un soufflet à son adversaire. Mais personne ne s'en fût avisé vis-à-vis de Poyer, non par crainte de l'amener sur un champ de bataille, mais de peur d'être immédiatement assommé ou défiguré d'un coup de poing qui eût riposté au soufflet. Poyer était donc une espèce de tyran accepté par tout le monde, et il se persuadait être le vrai roi de l'école, quoiqu'il obéît sans s'en douter à deux individus assis à la même table que lui. Le premier était ce jeune Fabien dont nous avons parlé et pour lequel Poyer avait une amitié de frère, si l'on peut donner ce nom à une affection soumise et qui pardonnait tous les torts de Fabien ; amitié indulgente et grondeuse, amitié dévouée qui avait quelque chose de protecteur et d'esclave à la fois, comme eût pu être l'amour d'un homme pour une femme, ou d'une mère pour son fils, amitié du reste dont Fabien abusait, comme une maîtresse capricieuse et comme un enfant gâté. Le second individu qui exerçait sur Poyer une influence dont il ne se doutait pas était cet autre étudiant qui s'était interposé entre lui et Charles : on le nommait Valvins...

A ce moment du récit, Noël arrêta le lecteur et lui dit :

— C'est de toi qu'il s'agit? — De moi, repartit Valvins. — J'avoue que je suis comme Fabien et que je m'étonne de ces récits où votre vie est racontée avec une singulière naïveté de bonne opinion de vous-même, et, à moins que ce ne soient des romans que vous comptez faire imprimer, je ne comprends pas l'usage que vous en voulez faire. — Jusqu'à présent, du moins, dit Lucien, ces récits vous ont servi à vous, Monsieur, car le premier vous a éclairé sur une femme dont il est probable que votre destinée dépendra, du moins en partie. — Vous voulez parler de madame Cantel, dit Noël, et vous avez raison. Mais avouez que, dans cette lecture, je n'ai pas appris grand'chose, jusqu'à présent du moins, sur le compte de mademoiselle Carmélite. — Si cela t'ennuie, dit Valvins, qu'il n'en soit plus question. — Pas le moins du monde, fit Noël; seulement il me semble que, si ce récit m'était fait de vive voix pour me dire quelle est cette femme, cela serait beaucoup plus naturel, et, pour tout vous dire, enfin, je ne sais si je ne suis pas encore dupe d'une mystification. — Il a raison, dit Valvins, et certes, tant qu'il ignorera l'origine et le but de ces récits, ceci doit lui paraître une lecture littéraire, et je crois que nous ferions bien de l'initier d'abord. — Nous ne le pouvons pas, répondit Lucien, et nous n'en avons pas le droit, tu le sais bien. — C'est vrai. — Voilà encore qui me semble étrange, repartit Noël. Déjà deux fois vous avez parlé d'initiation et

d'une espèce de société secrète où l'on veut probablement me donner place. Avant d'aller plus loin, je désire savoir quelle est cette société. — Impossible quant à présent, mais dans huit jours peut-être tu pourras tout savoir; nous pouvons retarder cette lecture jusque-là, si tu le veux.

Noël réfléchit un moment et reprit :

— Non, continuez.

Il pensa que peut-être dans ce récit il apprendrait quelque chose sur le passé de Valvins et de ses amis ; et ce fut plutôt pour les connaître que pour savoir ce qu'était mademoiselle Carmélite, que Varneuil écouta la suite du manuscrit. Ce manuscrit continuait ainsi :

On le nommait Valvins, et il était étudiant en droit de troisième année. Ce n'était pas le même genre d'affection que celle qu'il éprouvait pour Fabien qui agissait sur Poyer de la part de Valvins. Celui-ci n'avait besoin de la protection de personne; et entre lui et Poyer, si quelqu'un était le protégé, c'était ce dernier. Mais, comme il ne l'était dans aucune des choses dont il tirait vanité, Poyer ne mettait aucune vanité à résister à son ami. Il avouait volontiers que le calme et la froideur du caractère de Valvins lui donnaient sur tous une véritable supériorité, et que ses bons conseils l'avaient très-souvent empêché de faire des sottises qui eussent pu le compromettre gravement. Valvins aimait aussi très-particulièrement le jeune Fabien; mais celui-ci se refusait à cette amitié, en ce qu'elle le dominait trop, car elle était presque aussi inflexible que celle d'un père. Sous ce rapport, Poyer, quoique plus rude et plus âpre à manier en apparence, était bien plus juste envers Valvins que ne l'était Fabien lui-même avec son air de douceur et de soumission modeste. Ainsi, il reconnaissait si bien la supériorité morale de leur ami commun, que toutes les fois que Fabien avait une discussion avec Valvins, Poyer prenait toujours le parti de ce dernier et disait à Fabien : « Écoute-le, il a raison. » Seulement il prenait Valvins à part et lui demandait un peu d'indulgence pour ce pauvre Fabien, qui n'était qu'un enfant; et, quand Valvins lui disait d'un air mécontent : « C'est toi qui le perds, c'est toi qui l'entraînes à faire des sottises, » il répliquait humblement : « Hé bien, oui, tu as raison, je serai plus rigoureux pour lui une autre fois. » Puis il allait aider à quelque folie de son camarade.

XXI

CONVERSATION.

Voilà donc quels étaient les principaux personnages de la table de madame Proserpine. Nous les avons laissés au moment où l'intervention de Valvins prévenait une nouvelle querelle. On commençait le dîner, et, comme dans toutes les tables, il s'établit un premier silence qui dura pendant tout le premier service. Ce fut Fabien qui reprit la conversation.

« — Ah çà, dit-il, puisque je n'y étais pas, vous allez me dire au moins ce que c'est que ce régiment qui est arrivé ce soir. — Ma foi ! fit Valvins, c'est tout bonnement un régiment de cavalerie. — Tu trouves? repartit Poyer. Et que te semble de ces deux ou trois petits freluquets de sous-lieutenants qui se sont mis à nous lorgner en défilant? — Il y en a un surtout, dit Joulu, un grand mince, long comme une perche. — Ah! celui qui était monté sur une espèce de grande rosse? fit un étudiant. — C'est-à-dire, reprit Poyer, sur un cheval anglais magnifique. — Ça, un cheval anglais! fit Joulu; il est maigre et efflanqué comme une bière sur quatre échalas. — Si c'était un gros limousin, ça t'irait mieux, n'est-ce pas? dit Poyer. — Je ne sais pas si ce cheval m'irait mieux, reprit Joulu; mais je suis sûr que, quelque soit le cheval, le cavalier ne m'ira pas du tout, et que je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose à démêler avec lui. — On te le gardera, fit Poyer; je crois que, si je ne me trompe, il y a déjà quelqu'un ici qui a jeté son dévolu sur lui. » Et, en parlant ainsi, il lança un regard à la dérobée sur Valvins.

Celui-ci baissa les yeux et parut ne pas avoir compris l'allusion de Poyer. « Il me semble, fit Charles en ricanant, que ceux-là ne sont pas pressés de profiter de leur dévolu. » Valvins ne bougea pas, et Poyer se prit à dire avec humeur : « Dis donc, toi, Valvins, est-ce que tu étudies la question *de commodo et incommodo* sur le fond de ton assiette? Qu'est-ce que c'est que ce lieutenant, tu le connais? Il s'est arrêté en ricanant quand il t'a aperçu; et, lorsque le régiment a défilé, vous vous êtes abordés et vous vous êtes parlé tout bas. Que t'a-t-il dit? que s'est-il passé? — Il s'est passé, dit Valvins froidement, qu'il m'a demandé comment je me portais. — Tu le connais donc? — Oui. — Et tu l'appelles? — Le marquis de Melchior de Lesly. — Le fils de ce vieux royaliste de Lesly qui est à la chambre des pairs? — Lui. — Et tu connais ça, toi, Valvins? dit

Poyer en grondant. — Je le connais. — Et tu es son ami, peut-être? — Non. — A la bonne heure. — Ça doit être lui, s'écria Charles, qui a dit qu'il apprendrait à vivre aux étudiants? »

Valvins se troubla, et répondit après un moment de silence: « Je ne le crois pas. — D'où le sais-tu? fit Poyer; le lui as-tu demandé? — Non. — Hé bien, alors, pourquoi dire que ce n'est pas lui? — Alors, fit Valvins, pourquoi dire que c'est lui? — C'est parce qu'il me déplaît plus qu'un autre, dit Poyer, et qu'il nous regardait d'un œil... »

En parlant ainsi, l'étudiant serra les poings d'un air de menace.

« — Tu te trompes, dit Valvins, ce n'est pas un méchant garçon.— Est-ce à lui le tilbury qui suivait par derrière, avec un domestique en livrée? s'écria Charles Joulu. — Oui, dit Valvins; j'ai reconnu ses armes sur le panneau. — Ah! dit Charles, il a un tilbury et des armes; j'en suis charmé pour ma part. Ah! ce monsieur a un tilbury... un tilbury! reprit-il avec un accent furieux... un tilbury!... Il n'y a jamais eu de tilbury à Rennes... Mais si on les laissait faire, ces officiers, on ne pourrait plus aller dans les rues. Il n'y aura pas de tilbury dans la ville, je vous en réponds, moi! — Voyons, veux-tu te taire, sacré gringalet! s'écria Poyer. Si ce marquis fait l'insolent, je m'en charge, moi! — Ni toi, ni lui, dit Valvins; je le recommande. — Comment, tu le recommandes? s'écria-t-on de toutes parts. — Oui, fit Valvins; je demande et je désire qu'à moins qu'il ne cherche querelle à quelqu'un, personne ne s'adresse à lui sans motif. — Pourquoi ça? — Je n'ai pas besoin de vous le dire. — Est-ce que c'est sérieux, ce que tu dis là? demanda Poyer. — Très-sérieux, fit Valvins en faisant un signe particulier à Poyer. — Si c'est comme ça, on le respectera... c'est bon... D'ailleurs il y en a assez d'autres qui ont l'air d'être aussi crânes, et nous verrons. Puis il ajouta : Vous entendez, vous autres? — On entend, dit Charles, quoique ça me vexe. Mais enfin, c'est le premier individu que Valvins recommande, et il a son droit; on ne lui dira rien. — Tu entends, Fabien, dit Poyer au jeune étudiant, qui, après avoir lancé la conversation sur le chapitre du régiment, ne s'en était plus mêlé, et qui était tombé dans une rêverie profonde. — Hein? fit-il tout à coup ; qu'est-ce que c'est? » .

Madame Proserpine et Valvins se regardèrent en même temps et échangèrent à la dérobée un coup d'œil d'intelligence.

« — Ah çà, fit Poyer avec humeur, qu'est-ce que tu as donc? Est-ce que tu dors sur le rôti? — Je n'écoutais pas, voilà tout, je pensais... — Hum! dit Poyer, tu penses beaucoup depuis quelques jours. — Il me semble que ce n'est pas défendu... Mais enfin de quoi s'agit-il ? — Il s'agit, reprit Charles, qu'il est défendu de

chercher querelle au marquis de Lesly, le beau lieutenant qui a des chevaux anglais et des tilburys. — Ça m'est bien égal, repartit Fabien en se levant de table. — Est-ce que tu n'attends pas le dessert? dit Poyer. — Non, j'ai affaire ce soir de bonne heure. — Où ça? — Est-ce que je te demande où tu vas, toi, pendant des journées entières qu'on n'entend pas parler de toi? dit Fabien. — Moi, fit Poyer, c'est différent; j'ai des raisons. — Et moi, j'ai des raisons aussi. — Restez, monsieur Fabien, dit madame Proserpine, le dessert est excellent; et, si vous demeurez, je vais faire un petit punch, et vous passerez la soirée ici. — C'est ça, répondit toute la tribu. — Merci, dit Fabien en prenant son chapeau; vous êtes bien aimables, mais je n'ai pas le temps. »

Et aussitôt il quitta la salle à manger. Poyer le regarda s'éloigner d'un œil irrité; et, se levant immédiatement, il s'écria : « Il faut que je sache où va ce petit mâtin-là. — Poyer, dit Valvins en l'arrêtant par le bras, espionner un camarade! — Allons donc, fit Poyer, moi espionner Fabien!.. c'est seulement pour savoir où il va. — Ce n'est pas pour autre chose qu'on espionne, dit Charles. — Qu'as-tu dit là? fit Poyer en s'avançant vers le petit bonhomme. — Pardieu! monsieur Poyer, dit madame Proserpine, on sait bien que c'est par amitié pour M. Fabien que vous voudriez savoir où il va. Vous avez idée qu'il se dérange, et vous avez peut-être raison ; mais il ne faut pas le suivre, parce que, quoique ce ne soit pas pour ça, ça n'aurait pas moins l'air de... enfin de... — De l'espionner. Vous avez peut-être raison, fit Poyer ; mais si je ne découvre pas où il va comme ça tous les soirs depuis un mois, il faudra qu'il me le dise... sans ça !... Je n'aime pas les hypocrites. » Poyer était triste, et, comme la tristesse était pour lui une maladie dont il n'aimait pas à être attaqué longtemps, il y chercha un remède immédiat, et ce remède il était écrit d'avance dans la pharmacopée de Poyer. Il reprit : « Vous nous avez parlé de punch, madame Proserpine; il ne faut pas que l'absence de Fabien nous empêche de le boire. — Je vous en offre un bol, dit la maîtresse de maison.—Et moi un, répondit Poyer. — Et moi un, répondit Charles. — Alors nous allons rire, » fit Poyer avec une expression où il y avait ce que l'on pourrait appeler une effrayante menace de joie.

Il est inutile de raconter comment se passa cette soirée; mais ce ne fut pas un bol, ni deux, ni trois, qui furent *consommés* par les étudiants; il en fut du budget voté par eux comme de tous les budgets de ce monde : à moitié de l'orgie, il était dépassé de moitié. A neuf heures, la joyeuse bande des étudiants en était à son sixième bol de punch, et à dix heures ils avaient assez gagné le temps de vitesse pour que le punch donnât le même nombre que

la pendule. C'est pourquoi il fallut que ces messieurs connussent bien exactement le chemin qui les conduisait de la pension de madame Proserpine chez eux pour ne pas s'égarer dans les circuits auxquels ils se laissaient aller, même dans les rues les plus droites. Deux d'entre eux avaient seuls résisté à l'entraînement général : c'étaient Valvins, qui s'était ménagé, et Poyer, dont la force ne connaissait point d'excès. C'était ce que les Anglais appellent un profond buveur. Admirable expression! en ce qu'elle peint d'un seul mot le pieux recueillement avec lequel il se livrait à l'exercice de la bouteille, et l'immensité de l'abîme où il la versait. Ils étaient demeurés seuls auprès de madame Proserpine, qui mettait à les retenir une coquetterie qui n'eût peut-être pas été sans succès, surtout vis-à-vis de Poyer, si cette coquetterie avait été appuyée de l'élégance et de la parure d'autrefois. Cependant on ne peut dire que tous ses frais furent perdus; car Valvins, à qui ils n'étaient pas adressés, sembla y faire une sérieuse attention et il laissa échapper quelques éloges assez vifs sur la finesse du pied, la bonne grâce de la main, la fraîcheur des dents, l'éclat de l'œil. Or, madame Proserpine, qui n'avait pu préparer le punch sans le goûter, montra, en riant jusqu'aux gencives et en feignant de cacher son pied jusqu'à la cheville, qu'avec elle ce n'était pas chose nouvelle et qu'elle savait très-bien tout ce qu'elle avait gardé d'agaçant. Cependant tout ce petit manége de Valvins finit assez singulièrement : il tomba dans une profonde réflexion, et Poyer, qui ne voyait plus rien à boire, finit par lui dire plusieurs fois : « Voilà dix heures et demie : allons-nous-en. — Allons-nous-en, repartit chaque fois Valvins, mais sans quitter sa place. »

Excellente manière de résister, bien préférable à un refus formel, qui pousse celui qui demande à prendre une décision immédiate, tandis que cette concession apparente, non suivie d'effet, rompt le plus souvent l'effort des volontés! Cependant toute chose a un terme, et Poyer prit son chapeau en disant : « Voyons, viens-tu? est-ce que tu as envie de passer la nuit ici? » Valvins se leva; mais en passant devant madame Proserpine, il lui dit en lui serrant les genoux : « C'est une envie bien concevable, si on voulait bien le permettre. »

Cette fois, madame Proserpine ne put s'empêcher de comprendre, et elle devint assez sérieuse pour montrer qu'elle croyait que Valvins avait parlé sérieusement. Cependant les deux jeunes gens sortirent, et, contre son ordinaire, madame Proserpine, au lieu de se mettre à ranger le désordre que la bande joyeuse avait laissé après elle, se mit à rêver. A quoi rêva-t-elle? il n'est pas difficile de le deviner, en l'observant un peu. Rentrée dans sa chambre, elle retourna toutes les armoires, et à minuit, pendant que Guillot, son

mari, ronflait avec autant de conscience que s'il eût soufflé dans sa clarinette, son épouse se mit à chercher un corset oublié depuis un an, une robe encore assez fraîche, de petits souliers mignons, elle se vêtit, et, après s'être vêtue, elle posa deux chandelles allumées sur sa cheminée, et, montant sur une chaise, elle regarda dans sa glace la tournure qu'elle avait encore et le parti qu'elle pouvait en tirer. On nous fera peut-être observer que madame Proserpine avait bu plus de punch que nous ne l'avons dit : c'est à quoi nous ne pourrions répondre. Mais, s'il nous était permis d'anticiper sur les événements, nous dirions que, le lendemain matin, à sept heures, madame Proserpine sortit de chez elle pour aller prendre un bain. Pense-t-on que les fumées du punch aient duré jusque-là, et ne faut-il pas croire que les propos de Valvins avaient monté à la tête de madame Proserpine plus encore que l'alcool?

Mais il nous faut quitter cette bonne petite mère, faisant des gentillesses de petite fille, pour rejoindre Valvins et Poyer; et cependant il ne faut pas abandonner l'ex-Paméla de Bordeaux en laissant dire à nos lecteurs que, malgré ce qu'elle venait de faire, il y avait du tact et du sens dans cette femme, et que, si madame Proserpine n'eût pas été très-satisfaite d'elle-même, elle eût repris sans sourciller sa douillette bleu saphir. Elle avait quarante ans, c'est vrai; on dit que cet âge est ridicule, mais il n'y a que la laideur de ridicule, et, quel que fût l'âge de la beauté et de la grâce de cette charmante femme, cette beauté était si ferme, si avenante, si bien portée, elle avait quelque chose de si naïf, que tout cela lui allait à merveille.

Pendant ce temps, Poyer et Valvins, au lieu de rentrer chez eux, s'étaient mis silencieusement en marche, Poyer allant et Valvins le suivant. C'est à peine s'ils échangeaient quelques mots; enfin ils arrivèrent à l'entrée de la longue promenade qu'on appelle le Mail, et Poyer dit à Valvins : « Bonsoir, je vais là-bas. — Les portes de la ville sont fermées, lui dit Valvins, et tu ne pourras sortir. D'ailleurs, il me semblait que tu m'avais dit que tu n'irais pas cette nuit. — J'ai changé d'avis, dit Poyer. C'est demain dimanche, je ne la verrai pas, car elle sera toute la journée avec sa mère et ses frères, et je ne serais pas fâché de lui dire deux mots.— Pourquoi? dit Valvins. — C'est qu'elle est curieuse comme une chatte, et qu'elle ne manquera pas de venir demain au Champ de Mars pour y voir les nouveaux arrivés, et j'aimerais autant lui fournir un prétexte pour qu'elle n'y vînt pas. — Est-ce que tu te défies d'elle?— Non!... mais elle est assez jolie pour que quelqu'un de ces traîneurs de sabre la remarque; il aurait bientôt fait de la suivre; et alors... ma foi... — Crois-tu que Carmélite, dit Valvins avec intention, soit une fille assez légère pour remarquer quelqu'un? — Je ne

le crois pas, je te le jure, et bien lui en prend, dit Poyer d'un ton sombre; mais enfin ça pourrait amener quelque malheur. Certainement je crois qu'elle m'aime, et je crois à sa fidélité comme à l'Évangile (il est bon de remarquer que Poyer se vantait de ne pas croire à l'Évangile, mais l'habitude du mot l'emportait); oui, je crois à sa fidélité, et je crois avoir assez fait pour la mériter; mais enfin c'est égal, si je voyais tourner un homme, quel qu'il fût, autour d'elle, je ne sais, mais je ne pourrais m'empêcher d'être jaloux; et alors. . — Eh bien? dit Valvins, qui parut alarmé du ton menaçant dont fut prononcé ce mot alors, eh bien! alors?... — Je la tuerais! — Elle? dit Valvins. — Elle et lui! s'écria Poyer; fût-ce mon meilleur ami, fût-ce toi, fût-ce... »

Il s'arrêta encore. Le nom de Fabien lui était venu, et, par une singulière réticence, Poyer avait hésité à le prononcer : était-ce pressentiment, affection? c'est ce que lui-même n'eût pas pu dire. Valvins, qui avait deviné devant quelle supposition s'était arrêtée la menace de Poyer, et qui ne voulait pas laisser à son ami le temps d'examiner cette supposition, lui dit assez brusquement : « Ce que je ne comprends pas, c'est qu'avec de pareilles idées sur une femme, tu l'aimes comme tu fais. — C'est qu'il y a autre chose que mon amour, vois-tu, lui répondit Poyer avec humeur; c'est que je lui ai promis... une folie; c'est une folie. — Quoi donc? — Je lui ai promis sur ma parole d'honneur de gentilhomme breton!... — De gentilhomme! fit Valvins avec un petit ricanement méprisant. — Tu sais bien que je n'y tiens guère et que je l'oublie le plus que je peux, au grand déplaisir de ma famille. — Et c'est le cas de l'oublier plus que jamais, fit Valvins, pour te dégager d'une parole que, peut-être, tu te repens d'avoir donnée. — Je ne sais si je m'en repens, repartit Poyer, car si elle me la demandait, je la lui donnerais encore... et pourtant, ajouta-t-il en frappant la terre du pied, je voudrais ne pas la lui avoir donnée. — Mais quelle est donc cette parole? demanda Valvins. — Tiens, dit Poyer en lui serrant la main, je te le dirai une autre fois. Adieu pour ce soir, et à demain. — Pourquoi donc? fit Valvins en le retenant. — C'est que, quand je te le dirai, tu me feras sans doute un sermon, et que ce soir je ne suis pas d'humeur à en entendre un. »

Poyer parlait avec une impatience inquiète; il était dans ce singulier état d'irritation qu'on appelle mal aux nerfs, quand on ne peut assigner aucune cause précise à l'agitation interne qu'on éprouve; du reste, on conçoit quel pouvait être le mal aux nerfs d'un jeune taureau de cinq pieds huit pouces, dont la force était si redoutable. Cependant Valvins n'en parut pas autrement alarmé, et il lui répondit assez durement : « Encore quelque sottise, et proba-

blement tu ne me la caches que pour la pousser à bout, c'est-à-dire pouvoir me répondre, le jour où je te ferai quelque remontrance : « Il n'y a plus rien à dire, le mal est fait ; n'en parlons plus. »

Poyer, loin de s'irriter de cette admonestation, se tut et parut devenir triste, puis il répondit doucement : « Tu te trompes, Valvins, il n'y a plus rien à ajouter à la sottise, car c'est peut-être une sottise que j'ai faite... Je te dirai cela demain.— Pourquoi pas ce soir ? »

Poyer passa la main dans ses cheveux avec un mouvement de rage, et répondit : « Non, pas ce soir, vois-tu... je ne sais pas... mais ce soir, j'ai peur de parler d'elle et de moi. »

Valvins voulut essayer de plaisanter et repartit d'une voix qu'il ne put rendre moqueuse : « C'est aujourd'hui samedi, ce n'est pas ton jour de malheur comme le vendredi... — Je ne sais pas quel jour c'est, dit Poyer en éclatant ; mais, vois-tu, il y a quelque chose dans l'air qui m'épouvante ; il m'arrivera malheur, ou je ferai un malheur d'ici à quelques jours... c'est sûr... — Soupçonnes-tu, lui dit Valvins d'un ton indécis, soupçonnes-tu quelqu'un ? Carmélite... par exemple ? — Je ne soupçonne rien et je ne soupçonne personne, mais je ne sais pas pourquoi j'ai été comme ça toute la journée. Tiens, continua-t-il avec un accent singulier, tiens, moi Poyer, qui les mangerais tous en capilotade, ces officiers de cavalerie, je ne peux pas te dire quel sentiment j'ai éprouvé aujourd'hui quand j'ai vu défiler ce régiment ! Ç'a été si fort que, lorsque tu t'es approché de ce marquis de Lesly, il a baissé son sabre pour te parler... hé bien, à ce moment, un rayon de soleil s'est réfléchi sur la lame et m'a ébloui. Malgré moi, j'ai baissé les yeux et j'ai senti dans le corps un froid, comme si cette lame m'eût traversé le cœur ! — Mauvaise disposition de la santé ! dit Valvins affectueusement. — Non, Valvins, pressentiments !... vois-tu... je m'y connais... il y a des pressentiments comme ça dans ma famille : mon père a été averti de sa fin de cette façon-là. Un menuisier à qui l'on avait commandé une bière pour un de nos voisins, la porta chez nous. Mon père la vit et eut peur... il était mort trois jours après... Jules, mon frère aîné, avait vu son convoi en rêve huit jours avant sa mort : il eut peur, il tomba malade... et pourtant il se portait bien quand il fit ce rêve-là ! Enfin, mon grand-père, le Poyer qu'on appelait le Sanglier, le jour où il fut tué à la chasse, avait entendu un paysan qui, passant sous la fenêtre, avait dit en riant : « En voilà qui vont chasser la perdrix et qui rapporteront peut-être le sanglier. » Il eut peur aussi. Il alla tout de même à la chasse ; et, au coin d'un bois, son fusil partit, et il reçut une balle qui l'étendit raide mort. Qui avait mis une balle dans le fusil quand il allait chasser la perdrix ?... c'est un sort... vois-tu... — Et tu crois à ces sottises-là, toi, Poyer ?

lui dit Valvins. — N'appelle pas ça des sottises, repartit Poyer sérieusement. Si tu étais Breton, Valvins, tu saurais que toutes les vieilles familles du pays ont leur sort auquel elles n'ont jamais manqué... Ainsi j'ai eu peur... j'ai... — Allons donc! fit Valvins. — Vous ne savez pas ça, vous autres Parisiens, vous n'êtes pas des hommes d'autrefois... Mais nous, vois-tu, c'est dans le sang... oui... Enfin, c'est comme ça. — Mais, repartit Valvins, qui savait qu'aucun raisonnement n'est possible contre la superstition, à supposer que cela soit vrai, je ne vois pas dans tout ce que tu me dis un avertissement formel comme celui qui a annoncé la mort de tes parents. — Je ne puis te rien dire là-dessus, repartit Poyer; mais enfin écoute. Tu sais bien que j'ai mes jours et mes heures pour aller voir Carmélite, car enfin je ne peux pas la forcer à quitter la maison tous les matins et tous les soirs pour faire un quart de lieue et venir chez la mère Leleu quand elle n'y a pas à faire. Tu sais, toi, que tous les jours où je n'y vais pas, je les passe tranquillement avec toi au café ou au spectacle; hé bien, ce soir... je ne peux pas te dire, mais il m'a pris une rage d'y aller, un besoin de la voir... Il me semble qu'il lui arrive quelque chose... Si ce n'est pas moi, c'est elle qui court un danger... Tiens, vois-tu, je ne dormirais pas tranquille, il faut que j'y aille. »

En disant ces mots, Poyer s'avança du côté de la petite rivière qui sert de ceinture à la ville de ce côté; mais Valvins l'arrêta encore en lui disant : « Il est minuit, tu ne la trouveras pas chez la mère Leleu; sa journée est finie. — C'est vrai, dit Poyer... c'est égal, j'irai jusqu'à la ferme; c'est samedi, elle veille d'ordinaire jusqu'à deux ou trois heures du matin pour repasser les robes et le linge qu'elle rapporte le dimanche; elle sera encore levée. — Mais comment pourras-tu la voir? — Pardieu! en entrant chez son père. — Une visite à minuit! — Bon! je dirai que je me suis attardé en revenant de chez mon oncle, qui demeure à deux lieues d'ici; je dirai que je n'ai pas pu rentrer dans la ville et que je viens lui demander à coucher. — Et tu penses qu'ils te croiront? — Il faudra bien qu'ils me croient; d'ailleurs, je ne tiens pas à coucher là-bas. Pourvu que j'entre et que je la voie, c'est tout ce que je veux. Une fois que je l'aurai vue, je m'en retourne, et... En voilà un qui n'est pas fort, fit tout à coup Poyer en s'interrompant et en montrant dans la nuit à Valvins une ombre qui s'agitait au milieu de l'eau bourbeuse de l'Ille que beaucoup d'étudiants, renommés pour leur légèreté, franchissaient sans difficulté. »

Valvins tressaillit et regarda avec inquiétude du côté que désignait Poyer. Celui qu'ils observaient gravit le bord qu'il avait manqué, et aussitôt il s'éloigna rapidement.

« — Qui diable est ça? dit Poyer en avançant vers l'individu. — Ne vas-tu pas courir après lui? fit Valvins en l'arrêtant; puisque tu es si décidé à aller chez Carmélite, dépêche-toi; et comme tu m'as tout attristé avec tes idées funèbres, j'attendrai pour me coucher que tu sois rentré. — Merci, Valvins, lui dit Poyer en lui serrant les mains; tu m'aimes plus que je ne mérite. Mais puisque tu ne vas pas te coucher de suite, entre donc dans la chambre de Fabien et tâche de savoir un peu ce qu'il devient. Celui-là aussi me fait du chagrin... parce que je l'aime, ce petit... Il ne se doute pas pourquoi je l'aime, lui... Mais toi, tu le sais... Hé bien, tâche de le rendre raisonnable... Moi, vois-tu, je ne sais pas, il m'enjôle... Pense à lui, je t'en prie. — J'y vais, dit Valvins avec un soupir si profond qu'il eût étonné Poyer s'il ne s'était déjà éloigné. »

Comme un cheval vigoureux, le fort étudiant franchit d'un bond la petite rivière qui le séparait de la campagne et disparut bientôt dans l'ombre. Valvins le regarda un moment s'éloigner; puis, murmurant quelques mots de colère et de pitié, il se détourna et s'élança à la poursuite de celui qui avait si maladroitement franchi la rivière et qu'il pouvait apercevoir encore fuyant rapidement.

XXII

LES AMIS.

Quelle que fût la rapidité de sa marche, Valvins gagnait peu de terrain sur celui qu'il poursuivait ainsi; cet individu semblait aussi désireux de ne pas être atteint que Valvins pouvait l'être de l'atteindre.

Ce ne fut donc qu'après avoir parcouru un grand nombre de rues que Valvins parvint à approcher assez le fugitif pour pouvoir le reconnaître certainement. Mais, lorsqu'il en était encore à cinquante pas, il lui vit ouvrir une porte et entrer rapidement dans la maison. Cette maison était celle où demeuraient Valvins, Poyer, Fabien, et un assez grand nombre d'autres étudiants. « C'est bien lui! » murmura Valvins. Entré à son tour, il prit sa chandelle, qui, ainsi que toutes celles des habitants de la maison, était déposée sur une planche, à côté du guichet par où le portier examinait les entrants et les sortants, et il l'alluma à la petite lampe à bec qui veillait toute la nuit dans l'allée qui conduisait à un escalier obscur. Il monta jusqu'au premier étage, où régnait un long corridor sur lequel ouvraient toutes les portes des étudiants qui logeaient dans cet endroit. Devant toutes ces portes étaient déposés les bottes et les ha-

bits des étudiants, que le domestique commun enlevait au point du jour pour les brosser et les cirer avant l'heure des cours. Valvins vit aussi que la clef était sur toutes les portes de ses camarades. A vingt ans, on ne craint pas les assassins, on ne pense pas aux voleurs. Quand il fut en face de la porte de Fabien, il remarqua que celui-ci avait non-seulement retiré la clef de sa porte, mais qu'il ne s'était pas conformé à la coutume de tous les jours, et que ni bottes ni vêtements n'attendaient les soins du domestique. Valvins hésita un moment, mais enfin il se décida à frapper. On ne répondit pas. Il demeura tout étonné. Peut-être s'était-il trompé ; peut-être n'était-ce pas Fabien qu'il avait suivi; Fabien n'était peut-être pas rentré; alors ses soupçons étaient injustes; ce n'était peut-être pas lui qui avait tenté si maladroitement de franchir l'Ille, c'était quelque autre étudiant qui était rentré en ville, et alors Fabien ne revenait pas de chez Carmélite. Mais cette supposition remplaça les doutes fâcheux de Valvins par une crainte encore plus vive. Peut-être Fabien était-il encore chez Carmélite, et peut-être Poyer l'y rencontrerait-il. A cette pensée, Valvins éprouva un véritable effroi, et il frappa avec vivacité à la porte.

« — Qui est-ce qui diable vient m'éveiller? dit Fabien, comme s'il eût été arraché à un profond sommeil. — C'est moi, dit Valvins. — Eh bien! dit l'autre, qu'est-ce qui t'arrive? — Ouvre-moi, j'ai à te parler. — Demain... tu m'ennuies. — Non, tout de suite. Ouvre, reprit Valvins. »

Fabien se leva, ouvrit, et, se rejetant dans son lit, marmotta avec humeur : « Dépêche-toi; qu'as-tu à me dire? — Est-ce qu'il y a longtemps que tu es rentré? — Pardieu! dit Fabien, voilà deux heures que je me retourne dans mon lit sans pouvoi dormir, et maintenant que je commençais à sommeiller, voilà q e tu me réveilles. Je ne sais quelles lubies te poussent, mais je ais en avoir encore pour deux heures avant de pouvoir me rendorn r. — Ah! il y a deux heures que tu es couché? dit Valvins, qui ve it d'apercevoir dans un coin le pantalon et les bottes souillés de nge qui attestaient que c'était Fabien qui était tombé dans l'Ill que c'était bien lui qu'il avait vu et qu'il avait suivi; ah! il y leux heures que tu es couché? — Deux heures moins une minute c leux heures cinq secondes... je n'ai pas exactement compté, dit F en avec humeur; mais il y a assez longtemps pour que je n'eus as été fâché de profiter du sommeil qui me venait. »

Valvins s'assit près du lit sans prendre garde au de Fabien, et lui dit sérieusement : « Fabien, j'ai une affaire den au matin. »

Fabien bondit dans son lit, se leva sur son séan s'écria avec un vif accent d'intérêt : « Toi, Valvins! et avec qu . Puis sans

attendre la réponse, il ajouta : Est-ce que Poyer ne le sait pas? »

Valvins réfléchit un moment, puis il dit timidement : « C'est avec Poyer que je dois me battre. — Toi, avec Poyer!... toi, s'écria Fabien; ce n'est pas possible. Voilà ce que c'est, vous êtes restés à boire du punch, Poyer se sera grisé, tu auras voulu lui faire de la morale, et il t'aura dit quelque chose. Mais vous ne vous battrez pas... Allons donc! je ne le veux pas; Poyer te fera des excuses... je m'en charge... Toi et Poyer vous battre! c'est comme si nous nous battions ensemble; est-ce que c'est possible? — Tu es plus jeune que nous, Fabien, et cependant je veux te faire juge de notre querelle, et tu décideras toi-même si c'est une affaire qui puisse finir autrement que par la mort de l'un de nous deux. »

Fabien ouvrit de grands yeux et répondit d'un ton surpris : « Je veux que le diable m'emporte si j'imagine quelque chose qui puisse brouiller deux amis comme vous! — Écoute donc, reprit Valvins; tu connais la Buchard? — Oui, la marchande de mercerie qui a deux filles qu'elle garde sous clef comme si elles avaient quelque chose à perdre. — N'en parle pas légèrement, Fabien; il y en a une des deux qui ne mérite pas la mauvaise réputation qu'on lui a faite. — Ah bah! fit Fabien. — Oui, Jaqueline est une honnête fille. — Jolie fille, oui, tant que tu voudras; c'est une des plus belles créatures que j'aie vues, mais voilà tout. — Je te dis que tu te trompes, reprit Valvins avec impatience; et une preuve que c'est une honnête fille, c'est que je l'aime et que...— Tu es son amant? je m'en doutais; mais ça ne me semble pas une preuve de son honnêteté. — Si tu aimais comme moi, dit Valvins, tu saurais ce qu'il en est. — Si j'aimais comme toi... si j'aimais comme toi, dit Fabien... d'abord je n'aimerais pas une fille qui a appartenu au tiers et au quart. — Ceux qui disent ça en ont menti, dit Valvins. — Bon, fit Fabien... c'est ça, ne m'en dis pas davantage... tu es amoureux... amoureux fou. — Hé bien! alors, tu dois comprendre ce que je dois éprouver de colère contre Poyer. Imagine-toi que, ce soir, comme j'allais chez Jacqueline, je l'ai rencontré qui en sortait. — Lui!... dit Fabien d'un ton tout à fait étonné... ce n'est pas possible... tu te trompes... — J'en suis sûr, dit Valvins. — Je te dis que tu te trompes, reprit Fabien, ce n'est pas à Jacqueline que Poyer en veut. — Mais à qui donc?... — A qui?... à une autre. Du reste, reprit Fabien, ce n'est pas de ça qu'il est question. — C'est vrai, mais il est question que c'est Poyer qui sortait de chez Jacqueline, et c'est de cette trahison qu'il faudra qu'il me rende raison. — Vous battre pour une Jacqueline, allons donc!... dit Fabien en levant les épaules. — Je te répète que je l'aime! reprit Valvins en affectant une grande colère; qu'elle soit ce qu'elle voudra, je l'aime. — C'est

possible, dit Fabien, mais Poyer ne le savait peut-être pas... — Il le savait. — En es-tu sûr? — Oui, sûr, bien sûr... Il savait mieux encore, il savait que je lui avais donné tout ce qu'elle a ; il savait enfin que je lui avais promis de l'épouser et que je l'aurais épousée. — Toi, dit Fabien, épouser Jacqueline? — Oui, moi, parce que je la crois une honnête femme, quoi qu'on en dise. — Mais si Poyer est aussi son amant, tu vois bien... — Je vois que Poyer l'a séduite et qu'il s'est fait mon rival, qu'il m'a trahi, et qu'il faut que j'aie sa vie ou qu'il ait la mienne. »

A cette déclaration faite avec violence, Fabien se leva tout à fait et se mit à parcourir la chambre avec colère.

« — Ah çà, vous êtes tous fous et enragés. Comment, toi, le mentor, le Caton de l'école, tu vas t'amouracher de la Jacqueline, d'une catin, et Poyer s'amuse à te la souffler! C'est une bêtise de ta part, c'est vrai, tu n'es qu'un niais, mais c'est une lâcheté de la sienne. Oui, c'est lâche, ce qu'il a fait, puisqu'il savait, lui, ton ami, que tu étais fou de cette femme. Sacrebleu! nous ne pourrons donc jamais vivre en paix... et faut-il qu'une mauvaise coquine brouille les meilleurs amis!... Tiens, voilà quelqu'un qui rentre... c'est Poyer. — Poyer qui revient de chez Carmélite, dit Valvins en prenant les habits de Fabien et en les jetant dans un cabinet; cache tes bottes et ton pantalon. — Pourquoi ça! — Parce que... ce que je viens de te dire n'est qu'un conte. — Un conte? — Ce n'est pas moi, Fabien, repartit Valvins d'un ton triste et incisif, ce n'est pas moi qui ai été trompé par Poyer et Jacqueline, mais c'est Poyer qui a été trompé par Carmélite et... — Et... qui? dit Fabien en pâlissant. — Par celui qui, il y a une demi-heure, s'est laissé tomber dans l'Ille. — Vous m'avez vu? — Oui, mais je t'ai reconnu seul. Maintenant n'oublie pas ce que tu as dit à propos de ma prétendue histoire : qu'il y avait, dans tout cela, un niais... si tu as bien jugé, c'est Poyer... une coquine : si j'ai bien compris, c'est Carmélite... Quant au troisième, si tu es juste... tu te rappelleras que tu as dit que c'est un lâche... — Hé bien! s'écria Poyer en entrant d'un air joyeux, c'est gentil à vous de m'avoir attendu en causant. »

Fabien était resté debout, en chemise, immobile. « — Il paraît que tu te donnes de l'air? reprit Poyer. Si tu avais fait comme ce lourdeau que nous avons vu tout à l'heure, Valvins et moi, tu ne serais pas si échauffé : il a pris un bain de siége complet. »

Fabien ne répondit pas, et Valvins, qui ne voulait pas que Poyer s'aperçût de son trouble, lui dit en riant : « Te voilà revenu bien gai? — C'est que je suis content... très-content... c'est que... Il s'arrêta et ajouta à voix basse en parlant à Valvins : C'est que

je suis sûr d'elle. Fabien entendit et se laissa tomber sur une chaise. Hé bien, qu'est-ce que tu as donc? est-ce que tu es malade? — Ce n'est rien, dit Valvins, il a fait des sottises, il est triste. — Quoi donc, dit Poyer, qu'est-ce qu'il a fait? — Voyons, laisse-le tranquille ce soir... je te dirai ça. — Mais je veux savoir... — Laisse-le donc, et allons nous coucher. — Tu ne dis rien, toi, Fabien, est-ce que tu dors? — Je te dis de le laisser, reprit Valvins; allons-nous-en. »

Il emmena Poyer, qui, à peine dans le corridor, reprit avec une inquiétude pleine d'affection : « Mais enfin, qu'est-ce qu'il a? »

Et, comme Valvins ne voulait pas déclarer la vérité, il donna la première raison qui lui vint à l'idée, il lui répondit : « Il n'a pas voulu me l'avouer, mais je crois qu'il a perdu son argent au jeu. — Au jeu! dit Poyer; c'est donc ça qu'il nous fuit depuis quinze jours! au jeu!... oh! non... non... non, fit-il en s'animant, pendant qu'il se promenait dans la chambre de Valvins; non, non... mon petit Fabien; pas de ça, Lisette, je te passerai tout ce que tu voudras... mais le jeu! non... Fabien, joueur! et que dirait ma pauvre mère... elle qui... Ah! non, non... c'est qu'un joueur, vois-tu, Valvins, j'aime autant un voleur!... »

Valvins, qui était charmé d'avoir détourné les idées de Poyer de la vérité, mais qui aussi était fâché de donner à Fabien un tort dont il était innocent, Valvins l'interrompit en disant : « Ce n'est peut-être pas si grave que tu le penses... — Ça doit être ça ; il nous échappe dès qu'il le peut, on ne sait plus où le trouver; il aura découvert quelque infâme bouge où on l'escroque; si je savais l'endroit, j'irais à l'instant même et je jetterais par la fenêtre tout ce qui me tomberait sous la main. — Demain, dit Valvins, je saurai ce qu'il en est; mais, je t'en prie, ne lui en parle pas. — Que je ne lui en parle pas! oh! si... — Mais... — Si, si, je lui en parlerai, et ferme encore ! — Hé bien, avant de le voir, entre chez moi demain au matin. — Pourquoi faire? — Parce que je t'en prie... Mais parlons d'autre chose... Tu as donc trouvé Carmélite? — Oui... Oh! si tu avais vu comme elle est devenue tremblante quand elle m'a vu entrer chez son père... Elle était à l'ouvrage et elle repassait; elle n'a pas levé les yeux sur moi... mais elle m'a compris lorsque j'ai parlé de l'arrivée des officiers, de leur impertinence et de la manière dont ils parlaient des femmes... Enfin, je lui ai fait entendre adroitement qu'il n'y aurait demain que des gueuses au Champ de Mars. »

Valvins avait souri au mot adroitement, et il repartit : « Il est possible qu'elle ait compris; mais, si son père et sa famille veulent aller à la promenade, il faudra bien qu'elle y vienne. — C'est vrai, dit Poyer... Ses parents sont si bêtes! ils ne comprennent pas le

danger qu'il y a à exposer une jolie fille aux regards d'un tas de freluquets. Mais, enfin, c'est égal, je l'ai vue, et c'est tout ce que je voulais. — Et tes pressentiments? — Au diable mes pressentiments! je n'y pense plus depuis que je l'ai vue. C'est que Carmélite, vois-tu, Valvins, c'est comme un rayon de soleil pour moi. Elle dissipe tout ce que j'ai de triste dans le cœur, quand par hasard j'ai quelque chose de triste. C'est que je l'aime, vois-tu... oui, je l'aime... Enfin, il faut que je l'aime bien, je lui ai promis de l'épouser. — Quand tu m'as dit que tu avais fait une sottise, je me suis douté que c'était celle-là. Mais cette sottise, elle n'est que dite, et tu ne la feras pas. — Je la ferai... ou peut-être... mais, tiens, ne parlons pas de ça, je suis content ce soir, je suis heureux, et je ne suis pas en train d'entendre tes sermons. — Pas plus que quand tu es triste et de mauvaise humeur. »

Poyer se mit à rire de bon cœur, puis il s'écria : « Après tout, ce n'est pas fait... si on épousait toutes celles à qui on le dit... Ma foi! qui vivra verra... Il n'y a que ce petit mâtin de Fabien qui m'ennuie... Aller perdre son argent au jeu! — Encore! — Hé bien! soit, n'en parlons pas ce soir... je ne lui en parlerai pas du tout, si tu veux, à condition que tu le sermonneras... Lui, c'est une autre affaire, il faut qu'il t'écoute, et il t'écoutera, ou sans ça... — Tu lui prêcheras d'exemple, n'est-ce pas? — Bonne nuit, dit Poyer en riant... fais-lui un beau discours en trois points. As-tu de l'argent? — Peu. — En ce cas, je vais écrire à ma mère de m'en envoyer. — Pourquoi faire? — Ne faut-il pas que j'en donne à ce petit? — Ça n'est pas pressé; d'ailleurs tu ne peux pas dire à ta mère que Fabien... — Tu es bon enfant... Pardieu! je dirai que c'est pour moi.. Ah! oui, aller dire cela à la pauvre femme, elle en pleurerait huit jours. Je me charge de la faute, ça lui fera moins de peine. »

Et il sortit en sifflant gaiement un air. Valvins, resté seul, murmura doucement : « Oh! si la nature avait donné un peu de tête à ce cœur-là, quelle noble créature cela ferait! »

Un quart d'heure après, Poyer dormait, et Fabien frappait doucement à la porte de Valvins.

XXIII

CARMÉLITE.

Avant de raconter l'entrevue qui eut lieu entre Fabien et Valvins, il est nécessaire de faire connaître celle dont le nom a déjà été cité tant de fois dans le cours de ce récit, cette Carmélite qui occupait si particulièrement la pensée des deux amis.

Digitized by Google

Carmélite était, du moins en apparence, la fille d'un fermier des environs de Rennes, appelé Pierre Leroëx. C'est ce que croyaient la plupart des habitants de la ville; mais ceux de la campagne se rappelaient que, vingt-deux ans avant le temps où commence notre récit, et au plus fort de la révolution, Jérôme Leroëx s'était tout à coup trouvé le père d'une petite fille d'un an, et qu'à la même époque il avait augmenté sa ferme, acheté des bestiaux et vécu d'une manière beaucoup plus aisée, quoique, dans les campagnes, la venue d'un enfant, et surtout d'une fille, soit considérée comme une charge jusqu'à l'âge où la famille peut tirer parti de son travail. La supposition fort naturelle qui courut à cette époque, fut que cette enfant appartenait à quelque noble famille proscrite qui, ne pouvant l'emmener à travers les dangers dont sans doute elle était menacée, l'avait confiée à la bonne foi de Jérôme Leroëx. Comme cette supposition pouvait faire courir quelques dangers au bon fermier, on l'ébruita très-peu, puis on n'en parla plus du tout. Les années se passèrent, et Carmélite fut élevée avec les fils qui vinrent plus tard au fermier : ils l'appelaient leur sœur, elle les nommait ses frères. Leroëx la traitait comme sa fille, et si elle ne fut pas employée aux rudes travaux des champs, c'est que sa santé frêle et délicate ne pouvait supporter de si rudes fatigues. Cela valut à Carmélite un peu de cette éducation première dont manquent d'habitude les habitants de la campagne, surtout en Bretagne. Inutile aux champs, inutile à la maison, sa mère l'envoya à l'école, comme elle l'eût envoyée mendier, pour s'en débarrasser. Le maître d'école trouva dans cette enfant une élève docile, et lorsque l'exercice de la religion fut rétabli, le curé de la commune la remarqua pour son petit savoir parmi les premières communiantes qui se présentèrent à la sainte table. Elle lisait son catéchisme et elle écrivait déjà passablement. Le bon prêtre cultiva ces dispositions en l'attirant chez lui, et, à seize ans, on parlait d'envoyer Carmélite à la communauté d'Évron pour en faire une sœur de charité capable de diriger une école de village. Mais, à seize ans, Carmélite n'était encore qu'une grande fille, mince, maigre, pâle, avec de grands yeux bêtes, une jolie bouche niaise, et l'allure traînante d'une malade qui n'est pas pressée d'arriver au cimetière. Il fallut ajourner le projet d'envoyer Carmélite au couvent, et l'on décida en famille qu'on ne prendrait ce parti que lorsque l'enfant aurait atteint ses dix-huit ans. Mais l'enfant n'avait pas dix-sept ans accomplis que c'était une femme. Ce corps maladif avait pris tout à coup de la force et de l'embonpoint; ces yeux noirs s'étaient allumés du feu d'une vie ardente; sa bouche souriait avec amour, et elle courait légère comme Diane, dont elle avait la taille et dont elle avait aussi la vigueur.

Or le paysan breton, bien qu'il ne sache pas faire une addition selon les règles, est un trop bon calculateur pour avoir une force quelconque à sa disposition sans songer à en faire un utile emploi.

Lorsque Jérôme Leroëx reconnut que sa fille était bonne à quelque chose, il lui demanda de faire ce quelque chose; mais que serait-ce? Là était la difficulté. Carmélite n'avait aucune disposition à devenir une bergère bretonne en sabots, elle avait de trop jolis pieds pour cela; elle n'eût pu manier la houe ou la bêche comme la plupart des femmes du pays, elle avait de trop jolies mains. Elle cousait et brodait fort bien, mais elle ne savait coudre que pour elle; elle imitait à ravir les jolies robes des dames de la ville, mais elle était incapable de trousser convenablement une cotte et un casaquin. Or il y avait, aux environs de la ferme du père Leroëx, une vieille femme appelée Leleu, qui était blanchisseuse. Elle proposa à Carmélite de la prendre chez elle, non pour aller au lavoir gercer, à l'eau et à l'air, ses mains blanches et potelées, mais pour être repasseuse : repasseuse, entendons bien, l'état élégant des belles filles de province. Et pour qu'on nous comprenne, il faut bien apprendre ici à nos lecteurs de petits détails de ménage nécessaires à l'intelligence de la position de Carmélite.

A Paris, les soins de la maison sont, autant que possible, confiés au dehors; en province, ils s'accomplissent, autant que possible, à l'intérieur. A Paris, les familles les plus aisées confient chaque semaine ou chaque mois leur linge de toute sorte à une blanchisseuse, qui le leur rapporte blanc et repassé; en province, les familles de tout rang ont l'habitude de faire lessiver et blanchir leur linge chez elles; c'est une opération qui a lieu une fois tous les trois mois ou tous les six mois. Cette opération une fois terminée, il faut repasser ce linge, et alors on fait venir des ouvrières du dehors, surtout pour tout ce qui demande un certain soin et une certaine habileté. En conséquence, une bonne repasseuse est précieuse pour une bonne ménagère; et, comme en province les plus belles dames daignent s'occuper de leur ménage, il s'ensuit qu'une fille comme Carmélite se trouvait souvent appelée à travailler, soit à la ville, soit à la campagne, dans les maisons les plus considérables. Donc, comme au bout d'un an de séjour chez la Leleu, Carmélite était devenue la plus excellente ouvrière, et que ses journées rapportaient un pécule convenable, il n'avait plus été question d'envoyer la repasseuse à Évron pour en faire une maîtresse d'école. Or, dans les maisons où Carmélite allait travailler assidûment, il était impossible qu'il ne se rencontrât pas quelque vieillard libertin ou quelque jeune homme battu de ses premiers désirs qui fît attention à une belle fille aux yeux ardents, aux joues roses, aux lèvres ce-

risces, au buste souple, mince et cambrée sur des hanches hardies, où bondissaient les plis d'une robe assez courte pour laisser voir des pieds flûtés et des chevilles d'une attache adorable. Ce ne fut pas un, ce furent dix qui s'aperçurent de toute cette grâce, qui semblait promettre beaucoup d'amour. Mais il parait que la grâce était menteuse, car l'amour ne vint pour aucun d'eux, du moins à ce que narrait la chronique. Personne n'avait jamais touché, disait-on, le cœur de Carmélite, et la meilleure preuve qu'on en pût donner, était que la belle fille allait tout droit devant elle, la tête haute, chantant gaiement, ripostant avec une joyeuse impertinence aux propos des grands et des petits. Aussi l'appelait-on indifféremment la belle Carmélite ou la chaste Carmélite. C'est qu'il faut le dire, on ne peut rien imaginer de plus agaçant, de plus fin, de plus distingué, que cette paysanne marchant lestement avec un balancement ferme et vif, qui faisait flotter derrière elle les plis gracieux de sa robe. Puis, si on l'appelait, elle avait des mouvements de tête si brusquement hautains pour se retourner quand la voix lui déplaisait, des poses si gracieuses quand elle aimait à entendre, des petits sourires si impertinents quand elle raillait, des moues si suppliantes quand elle voulait obtenir, il y avait en elle, enfin, un charme si élégant sous sa grossière toilette, qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer et la revoir sans la désirer. S'il est vrai qu'une femme soit une rose, comme cela paraît prouvé par beaucoup d'auteurs, on peut dire que jamais femme n'a mieux représenté que Carmélite cette espèce de rose qu'on appelle rose mousseuse, c'est-à-dire la plus exquise délicatesse de couleur, de forme et de parfum s'échappant d'une rustique enveloppe.

Or, voilà ce qu'était Carmélite, la plus jolie fille de Rennes et des environs, et la plus gaie aussi; car on ne pouvait compter comme tristesse réelle quelques jours de larmes et d'inquiétudes qu'elles avait passés chez la mère Leleu, après avoir été travailler durant tout un mois dans le château de Pierrebrune. Ce château appartenait au comte de Chastenex, qui l'habitait avec sa femme et son fils. On ne sait ce qui fit que Carmélite fut si triste pendant les jours qui suivirent sa sortie du château; mais on remarqua que, le jour même de son départ, Louis de Chastenex quitta le château de son père; que, moins d'un mois après, le comte partit pour Paris, où il demeura, et que la comtesse retourna à Nantes, où était sa famille, et n'en revint pas davantage. Quelques mauvais esprits essayèrent de rattacher cet événement à la présence de Carmélite au château; d'autant qu'à partir de cette époque Carmélite refusa obstinément d'aller travailler chez aucun particulier et s'associa à la mère Leleu, qui voulait lui léguer sa clientèle toute composée

d'étudiants. Mais les domestiques, cette race qui sait les dissensions de la maison avant même qu'elles aient éclaté, les domestiques ne purent prêter aucune consistance à ces bruits. Carmélite était partie du château lorsque l'ouvrage qui l'y avait fait appeler était terminé, et tout le reste avait eu lieu sans scènes et sans mystère. La médisance fait beaucoup avec peu de chose, mais il n'est donné qu'à Dieu de faire quelque chose avec rien. Or, il n'y avait rien qui témoignât que Carmélite fût pour quoi que ce soit dans le départ de la famille Chastenex, et la belle fille demeura ferme sur sa réputation de chasteté. D'une autre part on ne peut pas douter que les demandes de mariage n'eussent abondé chez le vieux Leroëx ; mais le fermier était assez singulier à cet endroit. « Adressez-vous à ma fille, disait-il ; ce qu'elle voudra, je le lui donnerai. »

Carmélite ne voulait de personne, et quelques-uns disaient que le vieux Leroëx n'était si prompt à promettre que parce qu'il était sûr des refus de sa fille. Enfin, quoi qu'il en pût être de tous les propos, voilà ce qu'était Carmélite lorsque Poyer arriva à Rennes.

XXIV

RENCONTRE.

Poyer, comme on a pu le voir, était un de ces rudes jeunes gens dont la vie trop puissante a besoin de se dissiper de mille manières. Donc Poyer, le tapageur de la ville de Rennes, après une orgie qui avait duré jusqu'au matin, jetant de côté ses habits souillés, se plongeant dans une cuve d'eau froide, à quelque degré que fût la température, prenait sa veste de chasse, ses guêtres de cuir, son fusil à deux coups, et allait battre les champs toute la journée en compagnie de gentilshommes campagnards des environs. Un jour que la chasse l'avait attardé avec quelques amis, Poyer entra dans une maison de paysan, et, comme lui et ses compagnons étaient épuisés de soif et de fatigue, ils demandèrent à boire et à manger. Cette maison était celle de Leroëx. On servit les chasseurs comme on le pouvait, c'est-à-dire qu'on leur donna quelques galettes et une cruche de cidre. La soif était plus large que la cruche, de façon qu'on la vida et qu'on la remplit plusieurs fois, très-souvent même, et, tout cidre qu'il était, le cidre monta à la tête des buveurs. Cependant, après une dernière libation, les chasseurs qui ne rentraient pas à la ville quittèrent Poyer, qui demeura un moment après eux dans la ferme. Il s'apprêtait à en sortir après avoir amicalement causé labourage et semence avec le fermier, lorsqu'il entendit un

cri : Au secours! partir à trois ou quatre cents pas environ de la maison. Il cherchait à reconnaître la direction de ce cri, que déjà le père Leroëx, ses deux fils, et quelques valets de ferme, s'armant de fourches et de fléaux, avaient couru de ce côté en criant : « C'est Carmélite, c'est la voix de Carmélite. »

Poyer les suivit d'assez près ; mais, avant qu'il fût arrivé sur le lieu d'où les cris partaient, il entendit un nouveau tumulte et la voix d'un de ses camarades s'écriant : « Ah! je suis assassiné! »

Poyer s'élança de toute sa vitesse vers le lieu du combat, et reconnut que les paysans frappaient à coups redoublés sur ses amis, tandis qu'une femme qu'il aperçut dans l'ombre se tenait à l'écart en disant d'un ton suppliant : « Ne les tuez pas, ne les tuez pas! »

Si Poyer était venu en même temps que les paysans, il est probable qu'en voyant une jeune fille se débattre entre les mains de quatre ou cinq vauriens, il eût fait comme les manants et se fût attaqué à ceux qui, abusant de leur force, insultaient une jeune fille sans défense; mais lorsque Poyer arriva sur le lieu de la rencontre, la position avait complétement changée, et c'était alors ses amis qui étaient opprimés et les paysans qui abusaient de leur supériorité. Ce ne fut pour Poyer que l'affaire de quelques coups de poing pour mettre le holà dans tout ce tapage. Il renversa deux ou trois garçons de ferme, et, le fils aîné du fermier ayant voulu s'attaquer à lui, il le prit au collet et l'envoya rouler à dix pas avec une violence qui arrêta tous les autres assaillants.

« — Misérable canaille! s'écria Poyer, pouvez-vous assassiner des gens comme ça! — Des gueux qui ont insulté ma fille! s'écria Leroëx. — Attends, attends, dit le second fils du fermier » en faisant voltiger son fléau autour de la tête de Poyer, à qui il asséna un coup qui eût assommé un bœuf.

Poyer reçut sans broncher cette affreuse atteinte et y répondit par un coup de poing qui étendit le jeune gars par terre comme s'il était mort. Ce nouvel exploit épouvanta les assaillants, et les chasseurs, revenus de l'effroi très-naturel qu'ils avaient éprouvé en se voyant en proie à la fureur d'une dizaine de butors résolus, se mirent à crier : « Il faut assommer toute cette canaille, Poyer a raison. »

Poyer se plaça devant eux et leur dit de sa voix de Stentor : « Je les ai appelés canailles, mais vous ne l'êtes pas moins qu'eux. — Qu'est-ce que c'est? fit un des jeunes gens de la bande. — C'est la vérité, dit Poyer, vous vous valez les uns les autres ; vous vous êtes mis quatre pour insulter une fille, et ils se sont mis dix pour vous en empêcher : voilà tout... si ce n'est qu'ils avaient plus raison que vous, à qui cette fille n'avait rien dit. — Monsieur Poyer oublie

qu'il parle à des hommes comme il faut, reprit celui qui s'était mis en avant, et il fera bien de se rappeler qu'entre gens qui se respectent la raison du poing n'est pas toujours la meilleure. — Est-ce que vous m'en demandez une autre? dit Poyer. — Si vous voulez bien le permettre! »

Poyer haussa les épaules et répondit froidement : « Je suis ravi de ne pas vous avoir laissé assommer, mon petit Monsieur : cela vous prouve du moins que la raison du poing a été bonne à vous procurer le pouvoir d'en demander une meilleure. Où vous trouvera-t-on? — Ici. — Avec quoi? — Avec des épées. — J'apporterai la mienne. — A demain? — A demain.

Les chasseurs s'éloignèrent, et Poyer resta seul au milieu des paysans, qui avaient bien compris un peu que Poyer avait pris moralement leur parti, mais qui sentaient encore mieux sur leurs épaules qu'il avait physiquement pris le parti de ses compagnons. La reconnaissance n'est pas une vertu champêtre, et les trois ou quatre malotrus que Poyer avait plus particulièrement admonestés, enragés de s'être vu arracher leurs victimes, se mirent à crier : « Hé bien, il faut que celui-là paye pour les autres. »

Un cri général d'approbation répondit à cette provocation, mais Carmélite s'élança près de Poyer et s'écria que c'était une indignité de l'attaquer.

« — Lui, dit le fils qui avait été si rudement lancé au loin, lui qui nous a attaqués par derrière, lui, ah! il ne l'échappera pas! — Si vous le touchez, s'écria Carmélite, je vous renie, vous êtes des lâches. — Merci, ma fille, merci, dit Poyer tranquillement; ils seraient encore douze comme ça qu'ils ne me feraient pas peur... Mais j'ai du chemin à faire, et j'ai un mal de tête qui m'est venu tout à coup... je me sens besoin de dormir. Adieu, vous autres, et souvenez-vous de moi quand vous repasserez par ici. — Tu te souviendras de nous, mon gars, dit le père... Allons, Carmélite, va devant à la maison. — Pourquoi ça, mon père? — Je te dis d'aller devant, voilà tout, dit le fermier, et plus vite que ça. — Hé bien! reprit Carmélite avec force, je n'irai pas. Vous voulez tirer vengeance de ce Monsieur, et je ne veux pas, moi... — Qu'est-ce que c'est que « je ne veux pas? » dit le père en s'avançant vers sa fille la main levée.

Poyer saisit le père à la gorge et s'écria : « Ne bouge pas, ou je t'étrangle. Puis il ajouta en s'adressant aux paysans : Écoutez, mes gars, je ne veux pas me battre contre vous, mais je tiens votre père et votre maître. Vous êtes dix, et vous pouvez me tuer; mais je vous déclare que, si l'un de vous fait un pas, je le casse sur mon genou comme un échalas. »

Digitized by Google

Et, en parlant ainsi, il enleva le vieillard de terre et le posa sur son genou, comme si véritablement il eût voulu le casser en deux. Les paysans se mirent à pousser des cris, mais sans avancer.

« — Lâchez mon père, disait Carmélite, lâchez-le. — Je le veux bien, mais qu'ils marchent devant. Je n'ai pas envie d'être assommé par derrière d'un coup de fléau ou embroché d'un coup de fourche. — Hé bien ! lâchez notre père et nous nous en allons, dirent les fils. — Soit ; je vous le rendrai quand vous serez là-bas à cet arbre, » dit Poyer en désignant un noyer qui s'étendait sur le bord de la route.

Les paysans, qui s'étaient concertés entre eux, obéirent, et, quand ils furent à la distance convenue, Poyer laissa aller le fermier, qui se mit à fuir ; mais, dès qu'il fut hors de la portée de l'étudiant, Leroëx se mit à crier : « A moi ! maintenant, les gars ! haut les fourches sur l'étudiant ! »

Poyer s'apprêtait à faire face au danger, lorsqu'il se sentit tirer par la main et entendit Carmélite lui dire : « Par ici... par ici... suivez-moi !... »

Elle l'entraîna par un petit sentier, et, le conduisant de champ en champ et de haie en haie, elle le fit échapper à la poursuite des paysans, qu'ils entendaient jurer et menacer en appelant Carmélite, qui ne répondait pas. Tout cela s'était fait avec cette rapidité et cette intelligence particulières qui viennent à l'homme résolu lorsqu'il veut échapper à un danger imminent, et Poyer et Carmélite étaient déjà bien loin, qu'ils n'avaient pas encore échangé une parole. Cependant, lorsque la jeune fille crut avoir mis l'étudiant à l'abri de la poursuite des paysans, elle dit à Poyer : « Maintenant, fuyez par là ; je vais retourner près d'eux, je les ferai rentrer à la maison. — Mais, j'y pense, dit Poyer, votre père et vos frères vous battront peut-être pour m'avoir voulu sauver, et je suis un capon de vous avoir laissée faire. — Aussi, dit Carmélite, je ne vais pas rentrer à la maison ; je vais aller passer la nuit chez la mère Leleu, dont vous voyez la maison à ce petit coin là-bas. — Hé bien, je vais vous y accompagner. — C'est inutile pour moi et c'est dangereux pour vous ; car dans une heure, mon père ne me voyant pas rentrer y va venir sans doute. — Et alors, dit Poyer, il vous y trouvera, et Dieu sait ce qui arriverait si je n'étais pas là ! — Dans une heure sa colère sera passée, et je vous réponds que ce n'est pas moi qui prierai pour que je retourne chez nous ; mais, s'il vous retrouvait, je ne répondrais de rien. — Et moi, je réponds de tout, dit Poyer ; je ne vous quitterai que quand je vous verrai en sûreté. — Venez donc, dit Carmélite, et, s'ils arrivaient pendant que vous y serez encore, la mère Leleu vous cachera ; d'ailleurs, ils n'oseraient

pas vous attaquer dans sa maison. — Je me soucie d'eux comme d'une troupe d'oies, dit Poyer, et je vous réponds qu'une fois dans la maison, ils n'y entreront qu'avec ma permission, fussent-ils cinquante contre moi tout seul. »

Ils marchèrent alors vers la cabane de la mère Leleu. Mais, à peine en eurent-ils franchi le seuil, qu'ils se trouvèrent en face des paysans qui les y avaient devancés. La porte se ferma violemment derrière Poyer et Carmélite, et peut-être un véritable assassinat allait-il se commettre, sous le prétexte de donner une bonne correction à l'étudiant, lorsque tous ces hommes s'arrêtèrent à l'aspect de Poyer. Il était blessé, couvert de sang, et paraissait déjà dans un plus piteux état que celui où on comptait le mettre.

« — Bon! s'écria un garçon de ferme, qu'est-ce qui lui a donné cet atout-là? — C'est celui-ci, dit Poyer en montrant le fils aîné de Leroëx, qui avait une joue grosse comme le reste de la tête; le mien vaut bien le sien, quoique je n'aie frappé qu'avec le poing et qu'il se soit servi de son fléau. — Et le sien vaut bien le vôtre, monsieur Poyer, dit la mère Leleu en s'avançant. Ainsi, vous autres, déguerpissez plus vite que ça. »

Un long murmure disant : C'est monsieur Poyer! c'est le fameux Poyer! passa parmi tous les paysans. Carmélite répéta comme eux : C'est monsieur Poyer; mais elle fit une variante à la suite de la phrase, et ajouta mentalement : C'est le bel étudiant! La renommée du terrible lutteur avait produit son effet, et il était maintenant en sûreté.

« — Ah! fit Poyer, c'est la mère Leleu, ma blanchisseuse. Vous ne m'aviez pas dit que c'était elle, la belle fille? — Je vous ai dit, Monsieur, repartit Carmélite, que je vous cacherais chez la mère Leleu. — C'est possible, fit Poyer, qui pâlit et s'assit sur une chaise. Mais je n'ai pas bien compris; c'est que ça m'a un peu étourdi, ce coup que j'ai reçu. — C'est que j'ai la poigne bonne aussi, monsieur Poyer, dit le fils Leroëx. — Oui, quand elle est emmanchée d'un fléau de quatre pieds. »

Poyer s'arrêta et se prit à crier : « Eh! la mère, donnez-moi un peu d'eau; je veux que le diable m'emporte si je ne vais pas me trouver mal! »

La vieille femme apporta le pot d'eau. Poyer en but à même quelques gorgées; puis, se penchant en avant, il se versa le reste sur la tête, et, lavant ainsi le sang qui l'inondait, il découvrit une blessure qui fendait le crâne sur une longueur de plus de deux pouces. Les paysans se regardèrent et devinrent assez inquiets du résultat d'une blessure pareille, car il y avait de quoi tuer tout autre homme que le jeune Hercule qui l'avait reçue.

— « Il a tapé trop fort, le gars, dit le fermier en s'approchant de l'étudiant. Mais, que voulez-vous, monsieur Poyer? dans la nuit on ne voit pas ce qu'on fait. — C'est bon, c'est bon, fit Poyer, dites-lui seulement de ne pas venir me demander son reste. —Dame! quand on ne sait pas à qui on a affaire.—La mère Leleu, fit Poyer sans répondre au paysan, un peu de sel et d'eau et un peu de linge.

La mère Leleu apporta du sel et dit à Carmélite, qui était devenue pâle et tremblante à l'aspect de cette horrible blessure :

« — Hé bien! toi, donne donc du linge.— C'est que je n'en trouve pas, repartit celle-ci, tant elle était troublée. — Que diable! fit Poyer, il y a bien ici quelque chemise à moi, déchirez-la, et donnez-moi du linge. Je n'ai pas envie de saigner là comme un bœuf toute la nuit; il faut que je me batte demain au matin avec ce gredin qui vous a insultée, la belle fille, et je ne me soucie pas d'arriver sur le terrain pâle comme une serviette : ils diraient que j'ai peur. »

A ces paroles, Carmélite se retourna en se laissant arracher des mains une chemise que la mère Leleu se mit bravement à déchirer sans s'occuper si elle appartenait à Poyer ou à quelque autre de ses pratiques, et la jeune fille dit lentement et avec un air de stupéfaction toute particulière : « Vous allez vous battre pour moi, monsieur Poyer? — Hé! fit Poyer qui s'était enveloppé la tête, il me semble que vous en valez bien la peine, la belle fille! — Ah! par exemple, dit le fermier; nous ne vous laisserons pas battre; s'ils viennent au rendez-vous, nous les assommerons tous. — J'espère que vous vous tiendrez tranquilles, les gars! dit Poyer en se levant. Il ne s'agit plus d'une batterie maintenant; c'est un duel, une affaire d'honneur, et c'est bien différent. Ces Messieurs ont insulté une femme, je leur ai dit qu'ils étaient de la canaille; ils m'ont demandé une réparation, et je la leur dois, ou je suis déshonoré. Bonsoir donc, la compagnie! — Est-ce que vous allez retourner à la ville comme ça? dit le père Leroëx. Mais les portes sont fermées. — Bon! je sauterai les fossés à cloche-pied. — Oui, dit Carmélite, un autre jour; mais, dans l'état où vous êtes, vous feriez mieux de venir coucher chez mon père. — Pourquoi est-ce qu'il ne coucherait pas ici? dit la mère Leleu. — Et demain? et des habits? fit Poyer; je ne peux pas aller comme ça sur le terrain, j'ai l'air d'un boucher. — Pour quand votre duel? dit la mère Leleu. — Pour sept heures. — Hé bien, à cinq heures je serai chez vous. Le concierge me laissera monter, il me connaît; quel habit voulez-vous que je vous prenne? — Hé bien! dit Poyer qui se sentait tout à fait abattu depuis que le danger d'une lutte ne le soutenait plus, prenez mon habit bleu, un pantalon blanc, des bottes,

du linge, tout ce qu'il faut; je veux être beau.—Je prendrai l'habit et les bottes, voilà tout; nous avons ici du linge à vous. — Mais il n'est pas préparé? dit Carmélite. — Hé bien, tu peux bien passer ici une heure ou deux, dit la mère Leleu. — Soit, dit le père Leroëx, et, si vous voulez, un de mes gars vous accompagnera pour porter le paquet. — C'est bon, fit la mère Leleu. Entrez par là, monsieur Poyer. Déshabillez-vous et couchez-vous... je vas vous faire un peu de vulnéraire. Quant à toi, dit-elle à Carmélite, allume tes charbons. — Ah! fit Poyer, j'oubliais le plus important : passez chez Valvins, et dites-lui de venir ici avec un autre et mon épée.—Je ne l'oublierai pas; mais allez donc vous coucher, fit la vieille blanchisseuse en le poussant dans la chambre où il devait coucher. — Ah çà! les gars, dit Poyer en se retournant, sans rancune, vous autres! »

Tous les paysans se précipitèrent vers lui, et lui serrèrent cordialement la main. Tous se retirèrent, et le fermier dit à sa fille en se retirant : « Et toi, soigne un peu le linge de l'étudiant, entends-tu? — Oui, mon père. — Le gars Jacques va rester, et il t'accompagnera quand tu auras fini pour rentrer à la maison. — C'est inutile, je veillerai avec la mère Leleu, puisqu'elle ne va pas se coucher. — Comme tu voudras, dit le fermier. Puis il s'éloigna en criant : Bonsoir, monsieur Poyer!.. bonsoir, la mère! — Bonsoir, leur répondit la blanchisseuse, » qui était entrée dans la chambre pour arranger le lit, pendant que Poyer se déshabillait.

XXV

EXPLICATION.

Carmélite conduisit tous ces hommes jusqu'à la porte de la chaumière et demeura un instant sur le seuil, laissant son front et sa poitrine exposés à l'air froid de la nuit. Cette fraîcheur la soulageait sans qu'elle s'en rendît compte : c'est que son front était tout plein d'idées confuses qui le brûlaient, et son cœur de sentiments nouveaux qui le faisaient battre d'une étrange façon. Pendant ce temps, Poyer disait à la mère Leleu :

« — C'est donc là cette belle Carmélite dont on parle tant? — Est-ce qu'elle a volé son nom, monsieur Poyer? — Non pardieu pas! c'est la plus belle fille que j'aie rencontrée; et elle est sage, n'est-ce pas? — Comme une image, monsieur Poyer. »

En répondant ainsi, la blanchisseuse regarda l'étudiant comme

pour découvrir s'il y avait dans sa question une prétention à s'attaquer à cette sagesse, mais Poyer s'empressa de répondre : « Tant mieux... tant mieux!... Ce n'est pas parce que je vais me battre pour elle, car j'ai soutenu des coquines qui ne valaient pas l'ongle de son petit doigt... mais ça me fait plaisir de penser qu'elle est sage. — Pourquoi ça?... dit la mère Leleu assez indifféremment... — Oh! fit Poyer... pour rien... parce que... »

Il ne répondit pas autrement, car il ne se souciait pas de dire comment il lui était arrivé dans la pensée que, s'il avait appris que cette fille eût un amant, il aurait désiré étrangler cet amant sans autre raison. La mère Leleu quitta la chambre, et Poyer se coucha.

« — Hé bien, que fais-tu donc avec cette chemise à la main? dit la blanchisseuse en voyant Carmélite qui était immobile à considérer la marque du linge, voilà ton fer qui va être rouge. — C'est que je ne trouve pas de linge à la marque de M. Poyer. — Et ce que tu tiens là? — Il y a bien un P, dit Carmélite, mais il y a encore deux autres lettres, un B et un C. — Hé bien, dit la mère Leleu, c'est juste ça : M. Poyer de Berbins de Caradec. — Tiens, fit Carmélite, c'est donc un noble? — Et de la meilleure noblesse. — Pourquoi donc qu'il s'appelle Poyer tout court? — Oh! c'est une histoire ça, vois-tu, répondit la mère Leleu tout en mettant une bouilloire devant le feu et en préparant le vulnéraire qu'elle avait annoncé. Le père Poyer, qui était un brave homme dans son temps, un peu comme son fils, un peu braque, s'amouracha d'une paysanne et l'épousa; la famille ne voulut jamais la reconnaître; alors le père Poyer les envoya à tous les diables ; il se mit à la tête de ses biens, les exploita, et ne se fit plus appeler que M. Poyer tout court, au lieu de vicomte de Poyer qu'il était. — Comment, dit Carmélite, le vicomte de Poyer épousa une paysanne? — Une honnête fille, par exemple! Mais, vois-tu, tout ça tourna mal; au bout de quelques années, son mari la laissa là pour toutes les maritornes du pays, et la pauvre femme n'a cessé de souffrir que le jour où son mari est mort. — Ah! dit Carmélite, il est mort. »

Et l'on eût dit qu'en prononçant ces paroles, elle avait ouvert la porte à une foule de réflexions, car elle semblait bien plus écouter sa pensée que le bavardage de la mère Leleu, qui continuait ainsi : « Oui, il est mort, il y a de ça une dizaine d'années, en laissant à sa veuve une fortune à moitié ruinée. Mais la bonne femme y a si bien travaillé, qu'elle a rétabli toutes les affaires de son mari, et maintenant ce beau gars qui est de l'autre côté est un des plus riches héritiers du pays. — Le vicomte Poyer, n'est-ce pas? dit Carmélite. — Ne va pas l'appeler comme ça, il n'entend pas de cette oreille-là. — Et il est fils unique? — Ça, c'est une autre histoire, vois-tu;

il est bien fils unique, mais il y a chez la mère Poyer un petit bonhomme qu'on appelle Fabien : les uns disent que c'est un enfant du père Poyer que sa femme a recueilli et élevé par charité; d'autres disent.... mais que ne dit-on pas?... toujours est-il qu'on ne l'avait pas vu dans la maison avant la mort du vieux Poyer. Il est probable qu'on laissera quelque chose à ce petit-là; mais le vrai fils, c'est M Poyer, et il y a au moins trente bonnes mille livres de rente dans la maison. Carmélite réfléchissait toujours. Mais voilà que tu m'écoutes sans penser à ton ouvrage, dit la vieille blanchisseuse. Allons, dépêche-toi, et tâche de ne pas roussir le linge; quant à moi, je vas me jeter sur ce tas de paille et je ferai un petit somme. C'est que je n'ai plus vingt ans comme toi, pour résister à la fatigue. Mais, auparavant, il faut lui donner une goutte de vulnéraire. »

La mère Leleu entra dans la chambre et revint presque aussitôt en disant : « Bon! il dort comme une souche. S'il s'éveille, tu lui donneras une tasse de tisane; je vas dormir un peu. »

Elle se jeta sur un petit tas de paille, au coin de la chambre, et bientôt tout dormit dans la cabane, à l'exception de Carmélite ; et pourtant, quoique ce fût Carmélite qui fût éveillée, il n'y avait qu'elle qui rêvait. A qui rêvait-elle?

XXVI

RÊVE ÉVEILLÉ.

Carmélite rêvait à ce beau jeune homme qui dormait près d'elle. Carmélite était une fille de la campagne, qui n'avait pas de fausses idées sur ce qu'on appelle l'élégance des mœurs et la valeur intellectuelle d'un homme. Ces mille petites qualités de bonne grâce, de savoir-vivre, de finesse de la pensée, de distinction de l'esprit, d'originalité supérieure, qui font, pour les femmes du monde, ce qu'on appelle des héros d'homme chez qui tout vient du monde; ces niaises subtilités, avec lesquelles on a remplacé tous les dons véritables de la nature par une valeur de convention, étaient complétement ignorées de Carmélite. Elle avait vu Poyer. Poyer était beau de cette forte et magnifique beauté qui montre la puissance de l'homme physique dans son plus splendide développement. Elle l'avait vu agir, et son action était celle du plus juste et du plus hardi des hommes : juste, en ce qu'il avait également châtié et repoussé les violences des uns et des autres; hardi, en ce qu'il s'était fièrement posé entre tous pour soutenir contre tous la cause de la

justice. Elle l'avait entendu parler, et dans cette parole s'était révélé ce courage opiniâtre et téméraire qui ne veut pas céder un pouce de son droit devant quelque danger que ce soit. Il y avait eu aussi de la bonté dans cette parole; car, avant de penser à lui-même, il s'était occupé de ce que deviendrait Carmélite. Beauté, force, courage, bonté : quelle noble créature ! Peut-être, pour une belle dame, tout cela eût-il paru trop grossier, trop brutal, trop manant; mais le rêve d'une femme comme Carmélite, type de jeunesse et de vigueur aussi, ne pouvait aller au delà de ce que Poyer réalisait en sa personne. Ce n'était pas tout, ce n'était pas seulement ce qu'il avait fait et ce qu'était Poyer qui occupait l'imagination de la jeune fille, c'était ce qu'il était prêt à faire. Dans quelques heures il allait se battre pour elle; et, comme il le disait lui-même, ce n'était plus une batterie, c'était un duel, un duel entre gentilshommes, un duel pour Carmélite, et non pas un duel comme ceux dont on parlait souvent à Rennes, un duel à propos de quelque fille perdue, mais un duel pour venger l'honneur de Carmélite qu'on avait insultée. La jeune fille ne pensait pas que Poyer, en provoquant ses compagnons, avait encore plus soutenu ses propres paroles que défendu les intérêts de l'honneur de Carmélite. Elle avait déjà un secret besoin de se persuader que c'était elle dont Poyer avait pris la cause en main, Poyer, le bel étudiant, le terrible jouteur, un noble gentilhomme. Et quel gentilhomme ! le fils d'un père qui n'avait pas craint d'oublier son rang pour épouser une paysanne, une femme qui n'était pas plus que Carmélite, qui ne la valait pas sans doute en grâce et en beauté; et Poyer avait les goûts, la volonté de son père; n'y avait-il pas de quoi rêver? Mais cet hymen mal assorti n'avait pas été heureux : était-ce une raison pour qu'il en fût de même une autre fois? Et après tout, dût-elle être un jour abandonnée, maltraitée, Carmélite acceptait ce malheur. Elle ne pensait qu'à ce titre de madame Poyer, la vicomtesse Poyer, la vicomtesse Poyer de Berbins de Caradec. Cela n'était pas impossible, et l'exemple du père pouvait certainement encourager le fils. Les rêves vont vite dans le silence et la solitude, et toutes ces idées et mille autres encore avaient passé dans la tête de Carmélite pendant qu'elle traçait les plis pressés de cette chemise qu'il lui fallait repasser en attendant ce bel avenir. A ce moment elle s'arrêta, et se prit à considérer ce linge blanc et léger, cette toile qui bientôt allait passer de ses mains sur le corps de ce beau jeune homme. Un frisson étrange parcourut Carmélite de la tête aux pieds, elle se leva soudainement en disant assez haut : « Je suis folle. »

Ce mouvement brusque et cette parole éveillèrent la mère Leleu.

« — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle, est-ce qu'il se trouve mal ? — Ce n'est rien, repartit Carmélite ; c'est moi qui ai remué ma chaise. — Et lui? fit la vieille. — Il n'a pas bougé. — Tu as été voir s'il dormait et s'il avait besoin de quelque chose? — Je n'y ai pas pensé. — Eh bien ! tu es gentille, tu as bou soin des malades qu'on te confie. Je vas y aller. — Ne vous dérangez pas, repartit vivement Carmélite, je vais entrer sur la pointe du pied. — Prends la lampe, pour voir si la compresse qu'il a sur sa blessure n'est pas dérangée. »

Carmélite fit ce que lui disait la mère Leleu, et, dès qu'elle fut sur la porte, elle dit à la blanchisseuse : « Il dort. — C'est bon, ne fais pas de bruit, » repartit la vieille. Et tout aussitôt elle reprit son sommeil. Carmélite s'assura que la vieille femme dormait, et alors seulement elle entra dans la chambre de Poyer ; puis, se plaçant près de lui, avec la lampe fumeuse à la main, elle se mit à le considérer.

Les Grecs, qui possédaient le véritable instinct de la beauté, ont compris que le repos était le plus noble aspect de la force. C'est que c'était un peuple plein d'imagination, et dont l'imagination travaillait encore à ses chefs-d'œuvre une fois qu'elle les avait, pour ainsi dire, arrêtés en marbre ou en bronze. Qu'on lui eût montré Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphale ou abattant les têtes de l'hydre de Lerne, ce n'était qu'une action bornée, finie, qui arrête l'imagination du spectateur dans le fait de son accomplissement. Mais lorsqu'on posait devant les regards de cette multitude poétique un magnifique corps qui resplendit de vigueur dans son calme, l'imagination qui le contemple le met en mouvement de mille manières, car elle comprend que cette forte organisation physique suffira à tout ce qu'elle peut lui demander, et combien ne lui demandera-t-elle pas alors ! Par conséquent, l'idée qu'on s'en formera sera à la fois une et multiple, une et diverse. Voilà en quoi les anciens avaient un sentiment bien plus élevé et bien plus délicat que nous de la représentation de la beauté. Ce n'est pas que l'on veuille dire que, lorsque Carmélite se mit à contempler Poyer endormi, elle fit tout ces longs raisonnements pour le trouver plus beau. Non, sans doute, mais elle subissait le charme dont on disait plus haut que la multitude anime la beauté. En regardant cette tête si noble, cette poitrine si large, ces bras si nerveux doucement abandonnés sur la blancheur de la toile, elle se figurait ce jeune homme comme elle ne l'avait pas vu, parce que la nuit le lui cachait, comme il devait être lorsqu'il avait dégagé ses compagnons de l'agression des paysans et lorsqu'il avait si hautement reproché à ses amis leur indigne conduite ; et, assurément, l'imagination de

Carmélite se représentait Poyer plus beau, plus noble qu'il ne l'avait été véritablement. Enfin, cette pensée de la belle fille alla du passé à l'avenir, et elle se représenta Poyer l'épée à la main en face de celui qu'il avait provoqué. Le premier mouvement de l'admiration qu'elle éprouvait pour cet homme le lui montra vainqueur; mais bientôt la réflexion vint plus froide et plus prévoyante, et cette réflexion lui laissa entrevoir la possibilité que, dans une lutte où l'adresse pouvait l'emporter sur la force, ce beau et jeune athlète succombât sous l'épée d'un adversaire misérable. Et, s'il en était ainsi, adieu à tout le long rêve de Carmélite! plus d'amour, plus de mariage, plus rien de ce qui lui paraissait possible! On ne peut dire que, dans cette prévision, Carmélite ne pensât qu'à elle seule. Assurément le bel étudiant, sa vie ou sa mort entrait pour beaucoup dans cet intérêt; mais il est fort douteux que, si tous les rêves de Carmélite avaient été des projets réels faits par Poyer en faveur d'une autre femme, Carmélite fût demeurée si longtemps à le contempler et que des larmes lui fussent venues aux yeux sous l'impression de ces tristes craintes. Il n'est pas bien prouvé cependant que ce ne soit pas là de l'amour comme l'entendent la plupart des femmes, et surtout ce qu'on appelle les femmes raisonnables. Or, Carmélite se persuada qu'elle aimait Poyer, ou plutôt que, s'il voulait faire ce qu'elle espérait, elle l'aimerait.

Cependant l'heure se passait, et Poyer dormait profondément, accablé qu'il était de la fatigue de la journée et par sa blessure. Carmélite se retira et revint à son ouvrage abandonné; cette fois il lui parut insupportable. Pourquoi cela? c'est qu'elle venait de passer quelques heures dans l'espoir d'une tout autre existence, et qu'elle retombait tout à coup devant la table en présence de ses fers et de son linge à repasser. Cependant elle acheva ce qu'elle avait entrepris, et, le jour commençant à paraître, elle éveilla la vieille blanchisseuse afin qu'elle se rendît à la ville, et elle demeura seule dans la chaumière avec le bel étudiant endormi. Bientôt il s'éveilla à son tour et appela la mère Leleu. « Elle n'est pas encore revenue de la ville, » répondit Carmélite.

A cette voix nette, décidée et jeune, Poyer secoua un reste d'assoupissement et se rappela tout à fait ce qui s'était passé la veille. Il se ressouvint de cette belle et charmante fille qu'il avait voulu sauver de la colère de ses frères, il se ressouvint qu'il l'avait trouvée si belle et si charmante qu'il désira la revoir pour s'assurer que ce n'était pas une illusion. Cependant il n'osa l'appeler sans prétexte, comme il l'eût fait pour toute autre fille de sa classe. Quelque chose l'avertissait que Carmélite avait plus que de la beauté, et qu'entre elle et lui la familiarité du supérieur à l'infé-

rieur ne pouvait exister. Il y avait un moyen bien simple, c'était de se lever; mais Poyer regarda sa veste de chasse en coutil tout ensanglantée, ses vêtements salis et tachés de boue, et il répugna à se présenter ainsi devant cette jeune fille si accorte et si belle. Le moyen que son imagination ne lui offrait pas, sa position le lui fournit. Il avait de la fièvre et se sentait dévoré d'une soif ardente, et, comme il ne savait guère résister à un besoin, il dit du fond de la chambre : « Mademoiselle, quand la mère Leleu rentrera, priez-la de m'apporter de l'eau, je meurs de soif. — Tenez, tenez! dit Carmélite, voici du vulnéraire qu'elle avait préparé pour vous. »

Et elle entra dans la chambre une tasse à la main. Lorsqu'elle eut remis la tasse à Poyer, elle resta pour la reprendre et attendit qu'il eût bu; mais, au lieu de prendre ce vulnéraire, Poyer se mit à regarder Carmélite, qui baissa les yeux devant l'assurance et l'ardeur de ce regard. Quand on est dans une position gauche, c'est une grande affaire que d'en sortir. Tous deux se taisaient. Poyer, qui n'avait pas même remercié cette jeune fille de son attention, ne trouvait rien à dire, et Carmélite, qui avait attendu pour reprendre sa tasse des mains de Poyer, était bien obligée d'attendre encore qu'il voulût bien la vider pour la lui remettre. Ce silence dura quelques minutes avant que l'un ou l'autre s'aperçût de son embarras; mais enfin il paraît que Carmélite, qui n'osait lever les yeux, craignit que l'inspection qu'on faisait de sa personne ne se prolongeât trop longtemps, et elle dit d'une voix tremblante à Poyer : « Ce vulnéraire vous déplaît peut-être, et vous auriez préféré de l'eau? — Non, dit Poyer, cela ou autre chose, ça m'est égal à présent. »

Il but l'affreuse tisane de la Leleu, et fit une horrible grimace.

« — C'est bien mauvais, à ce qu'il paraît? dit Carmélite en souriant et en reprenant la tasse. — Non... Mais... Je vous remercie de votre complaisance. — Il n'y a pas de quoi. Apporter une tasse de tisane, ce n'est pas difficile. — C'est vrai, dit Poyer, mais il y a autre chose. Hier au soir vous m'avez fait échapper à ces mauvais gars qui voulaient m'assommer, vous êtes une brave fille, et je ne l'oublierai pas. — Il n'y a pas de quoi. — A la façon dont ils y allaient, dit Poyer en montrant sa blessure, je vous assure qu'il y avait de quoi; et si jamais vous aviez besoin de moi, souvenez-vous que, pour le mal comme pour le bien, je rends toujours plus que je n'ai reçu. Et puis, ajouta-t-il, je vous ai fait passer une mauvaise nuit, vous avez veillé tandis que je dormais tranquillement... — C'est vrai, dit-elle, vous avez dormi tranquillement; cependant vous devez vous battre ce matin. — Avec ce freluquet, dit Poyer...

Bon !... je lui couperai une oreille, et ça sera fini par là. — Et c'est pour moi que vous allez vous exposer comme ça ! »

La franchise de Poyer allait l'emporter, et il aurait répondu certainement que, s'il se battait, c'était pour lui. Mais un coup assez violent frappé à la porte prévint sa réponse ; Carmélite courut ouvrir, comme si elle eût craint qu'on la trouvât près de l'étudiant, et, pendant ce temps, Poyer eut le loisir de se dire : « Pour elle ! Elle croit que je vais me battre pour elle... Au fait, c'est vrai, quoique, après tout, eût-elle été laide et tortue, c'eût été absolument la même chose, d'après la manière dont les choses se sont passées. Mais enfin, elle le croit, je ne puis pas lui dire le contraire, ce serait trop grossier. »

Et après ce petit monologue, vinrent les réflexions sur Carmélite, et Poyer se dit que jamais femme ne l'avait troublé comme celle-là. Il avait eu pour maîtresses les plus jolies filles de Rennes ; mais, vis-à-vis de toutes ces femmes qu'il achetait le plus souvent, Poyer jouait le rôle d'un sultan qui impose ses désirs, les satisfait et n'y pense plus. Il n'en était pas de même de celle-ci. Carmélite l'avait touché au cœur; il avait éprouvé devant elle ce trouble qui vous avertit qu'une domination inconnue va s'étendre sur vous, et de tout cela Poyer conclut qu'il dirait à Carmélite, quand elle rentrerait, que c'était pour elle qu'il allait se battre; car il sentait qu'il voulait avoir des droits à sa reconnaissance.

XXVII

NIAISERIES D'AMOUR.

Mais il ne fut pas permis à Poyer de se donner ce petit avantage. La personne qui avait frappé était un valet de la ferme Leroëx, qui venait chercher Carmélite et qu'elle laissa dans la chaumière, dont elle s'éloigna immédiatement. Était-ce habileté, honte, coquetterie, qui fit sortir Carmélite sans qu'elle revît Poyer ? c'est ce qu'on ne pourrait dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette retraite précipitée préoccupa Poyer bien plus que ne l'eût fait peut-être la présence de Carmélite. Il se chercha des torts, il se demanda pourquoi elle n'était pas rentrée. Avait-il manqué de convenance vis-à-vis d'elle en l'appelant près de lui et en la laissant lui offrir ses soins comme une servante? Avait-il laissé voir ce brutal sentiment qu'il ne se battait pas pour elle? Enfin ne l'avait-il pas blessée en quelque chose? Pour un homme comme Poyer, de telles inquiétudes an-

nonçaient un sentiment bien particulier pour celle qui les lui inspirait; car il n'y avait qu'une femme au monde pour qui il les eût ressenties, et cette femme était sa mère. Carmélite était donc déjà pour lui un être à part dont l'approbation ou la désapprobation lui importait, dont la joie ou la douleur retentissait en lui; il aimait donc déjà Carmélite. Puis, de même que Poyer avait dû être pour cette jeune fille le beau idéal de l'homme, de même Carmélite était pour Poyer la femme dans toute la grâce et la force de son plus beau développement. L'élévation de la taille, la vigueur de la santé, la splendeur des proportions, telle était la beauté comme l'entendait Poyer. Il faut un goût plus raffiné qu'il ne l'avait pour comprendre l'élégance de la mièvrerie, l'attrait d'un teint maladif, l'agaçant de mousselines empesées et de corsets élastiques. Ces deux êtres enfin, types d'une race vigoureuse, se devaient choisir l'un l'autre dès qu'ils se rencontreraient.

Toutefois, avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de répondre d'avance à une objection qui pourrait être faite à ce que nous venons de dire. En effet, le monde donne le plus souvent un démenti formel à ces beaux appareillages, et il est assez commun de voir un homme un peu moins grand qu'une petite femme attaché à la chaîne de quelque haute virago dont il fait ses délices, tandis qu'on voit des colosses pendre à leur bras des extraits de femmes devant lesquelles ils se mettent à genoux pour qu'elles puissent les souffleter. Mais ce n'est jamais que dans la foule corrompue des grandes villes que ces anomalies se rencontrent, et partout où le sentiment naturel est resté pur, la force cherche la force et la beauté la beauté. Or, il y avait entre Carmélite et Poyer tous les attraits qui pouvaient les unir, et chacun d'eux les avait subis en soi-même. Cependant Poyer, qui avait entendu Carmélite s'éloigner, s'ennuyait dans son lit; et, comme chez lui la pensée était un acte rapide et concis, non une rêverie sans fin, lorsqu'il se fut demandé une fois pourquoi Carmélite l'avait quitté sans le revoir, il voulut en être instruit et appela le valet de ferme qui était resté dans la chaumière.

« — Ah çà, mon gars, lui dit-il, est-ce que la fille de ton maître ne t'a rien laissé pour moi? — Hein? fit le valet; laissé quoi? — Elle ne t'a rien dit en partant? — Rien... seulement elle m'a dit... — Elle t'a donc dit quelque chose, animal! — Elle m'a dit tout bêtement: « Tiens, voilà sur la table le linge de ce Monsieur; tu le lui donneras. » — Ah! fit Poyer assez désappointé, elle ne t'a dit que ça? — Pas autre chose. — Hé bien, reprit Poyer, donne-moi ce linge et va me chercher une cruche d'eau, car je suis encore tout tatoué de sang. — C'est que le gars Leroëx tape bien! » dit le paysan

en quittant la chambre pour aller chercher le linge de Poyer.

Quand le valet rentra, l'étudiant, assis sur son séant, avait la tête appuyée dans ses mains; il était non-seulement mécontent, ce qui n'était pas rare, mais triste, ce qui étonnait Poyer lui-même. Le valet posa le linge sur le lit, et lui dit : « Voilà votre chemise. — C'est bon, répondit Poyer; laisse-moi tranquille. — Vous m'avez demandé de l'eau? — Va m'en chercher, et file. »

Lorsque Poyer fut seul, il recommença ses questions à propos de Carmélite; mais, comme il n'avait pas de réponse à se faire, il se secoua violemment et se décida à se lever. Pour cela, il porta la main sur cette chemise, et, au moment de la mettre, il s'arrêta. Carmélite s'était sentie humiliée d'avoir à remplir ce soin pour un homme dont elle s'était faite l'égale dans son cœur. Par un sentiment tout contraire, Poyer fut malheureux de revêtir ce linge que venait de toucher cette blanche main de jeune fille; il lui sembla qu'elle y avait laissé quelque chose de sa chasteté et qu'il la profanerait au contact de son corps. Cette idée mal comprise lui était à peine venue, que Poyer s'était levé et avait été dans la chambre où se trouvait la provision de linge de la mère Leleu. Il y chercha, y trouva une de ses chemises non repassées et l'emporta. Puis, lorsque la mère Leleu fut arrivée et qu'elle vit Poyer avec du linge non repassé, elle s'écria que Carmélite était une paresseuse qui ne faisait rien. Poyer donna une bonne gratification à la vieille pour l'empêcher de crier; mais il se garda bien de dire que, comme un enfant, il avait posé sur sa poitrine cette chemise repassée par Carmélite, et qu'il l'y portait toute pliée avec autant de bonheur qu'un autre eût fait d'un portrait ou d'une mèche de cheveux. Nous ne doutons pas que les belles dames et que les jolis hommes du monde ne trouvent ceci fort ridicule et très-grotesque, mais nous n'avons pas l'intention d'inventer de belles petites ingéniosités d'amour bien élevé; nous racontons des choses vraies, et surtout des choses sincèrement faites et sincèrement éprouvées.

Cependant Valvins arriva quelques instants après la bonne femme, et bientôt on se rendit au lieu assigné pour la rencontre. Poyer raconta à son ami la cause de la querelle; il ne parla ni de Carmélite ni de sa beauté, ni de la veille de la jeune fille auprès de lui. Poyer et Valvins rencontrèrent leurs ennemis sur le terrain, et, comme d'ordinaire, les témoins tentèrent une réconciliation. La cause qui l'empêcha peint trop bien un des côtés du caractère breton pour que nous ne la rapportions pas.

L'adversaire de Poyer convint qu'il avait eu tort, ainsi que ses camarades; il convint que, sans Poyer, ils eussent été justement assommés par les paysans et qu'ils avaient mérité l'admonestation tant

soit peu brutale de Poyer, mais en même temps il déclara qu'il ne quitterait pas le terrain sans s'être battu avec lui.

« — Tenez, dit-il à Valvins, j'aurais affaire avec un de ces Messieurs ou avec vous, que je ferais des excuses et arrangerais l'affaire; mais vis-à-vis de Poyer, ça n'est pas possible. — Pourquoi ça? dit Poyer, qui avait entendu cette dernière phrase et à qui elle avait paru insultante. — Parce que, lui répondit son adversaire, comme tu es le plus fort tireur d'épée de l'école, si je ne me battais pas avec toi, on dirait que j'ai eu peur. »

Poyer se sentit encore plus ému que fier de cette franche explication, et il repartit : « Tu es fou! personne ne dira une pareille impertinence. Allons, nous étions un peu gris hier tous... Eh bien! c'est moi qui te fais des excuses, si tu veux, ajouta-t-il en lui tendant la main. — Merci, Poyer, merci, fit l'autre en pressant cette main et en la secouant franchement; mais, c'est égal, il faut que nous nous battions. — Mais ça n'est pas possible, dit Valvins, maintenant que vous vous êtes serré la main. — C'est comme ça, reprit Poyer tout bas à Valvins; je le connais, il n'en démordra pas; mais, sois tranquille, je le ménagerai. »

Bientôt les habits furent dépouillés, et les adversaires en garde. Poyer, au contraire de sa manière vive et ferme de tirer l'épée, rompit tout d'abord pour fatiguer son adversaire sans être obligé de l'attaquer. « Tu ne te bats pas, tu ne te bats pas, lui dit celui-ci; pas de ménagements, je t'en préviens. »

Et, excité par l'idée que Poyer le traitait avec pitié, il lui adressa un coup d'épée si furieux que Poyer fut atteint au milieu de la poitrine. « Touché! dit son adversaire. — Non, dit Poyer qui n'avait senti aucune douleur. »

Et, attaquant à son tour son adversaire avec chaleur, il eut bientôt repris son avantage, et il lui traversa le bras d'un coup d'épée. L'arme tomba des mains du blessé, qui s'écria : « Mais il a donc un corps de fer! je suis sûr de l'avoir touché. — Je te dis que non, repartit Poyer, je n'ai rien senti. Il n'y a pas de sang, ajouta-t-il en montrant sa chemise. »

Il est impossible d'exprimer le sentiment de honte et le remords dont Poyer fut pris en voyant sa chemise déchirée et en comprenant que celle qu'il avait placée toute ployée sur sa poitrine avait amorti, dans son épaisseur, le coup d'épée de son adversaire. Il se sentit devenir rouge, et l'idée qu'on pouvait lui reprocher de s'être garanti, par un pareil moyen, du danger du combat, le frappa d'un trouble qui, heureusement pour lui, échappa à ses amis et à ses adversaires.

Le blessé venait de s'évanouir, et tout le monde s'empressa près

de lui. Poyer profita de ce premier moment pour remettre son habit, et lui-même aida ses amis à transporter son adversaire dans une maison voisine. Lorsque les premiers soins qui lui furent prodigués eurent rappelé ce jeune homme à la vie, Poyer et Valvins s'éloignèrent; mais l'étudiant, qui avait dans le cœur une espèce de remords qui le tourmentait, ne voulut pas rentrer à Rennes, et, ne voulant pas davantage dire à Valvins les motifs de l'inquiète tristesse dont il était tourmenté, il quitta son ami, et, sans trop se rendre compte de ce qui le poussait, il retourna chez la mère Leleu. Il en était bien loin, lorsqu'il aperçut une jeune fille entrant rapidement dans un chemin creux, bordé de haies. Il reconnut Carmélite. A la direction du sentier qu'elle venait de quitter, il n'était pas douteux qu'elle ne vînt du lieu du combat, et peut-être en avait-elle été témoin. Carmélite marchait si vite, qu'elle n'aperçut point Poyer; et, bientôt après, celui-ci la vit entrer chez la vieille blanchisseuse. Par un sentiment étrange, lui, qui n'y allait peut-être que pour y rencontrer cette belle fille quand il ignorait encore si elle y était, hésita à entrer dans cette maison quand il fut sûr de l'y trouver. Cependant cette hésitation n'était pas un parti assez décidément pris pour qu'il ne continuât pas à marcher dans la direction de la chaumière de la vieille femme; mais il est plus que probable qu'à quelques pas du seuil il s'en fût détourné, s'il n'eût entendu la voix aigre et grondeuse de la Leleu, articulant les plus grossières invectives contre Carmélite, qui ne répondait que par des pleurs et des sanglots. Poyer hâta le pas et entra dans la chambre, au moment où la vieille femme disait :

« — Mais, si tu l'as repassée, cette chemise, qu'est-ce qu'elle est devenue? Elle manque à mon compte. — Mais si M. Poyer l'a mise? — Je te dis qu'il en avait une qui n'était pas repassée. En tous cas, il y en a deux de moins : où sont-elles? — Mais vous l'avez peut-être déchirée hier au soir pour panser la blessure. — La voici celle que j'ai déchirée, où est l'autre? — L'autre, dit Poyer en entrant, eh bien! elle est perdue; n'en parlons plus. — Eh! c'est vous, dit la vieille, vous l'avez donc déjà expédié, ce godelureau? Il n'a que son compte... Je voudrais être comme lui, et avoir le mien. — Mais je ne l'ai pas votre chemise, dit Carmélite, qui avait cessé de pleurer en apercevant Poyer. Je l'ai laissée là toute repassée, en disant au valet de ferme de la donner à M. Poyer. Voyons, monsieur Poyer, vous l'a-t-il donnée, oui ou non? — Il me l'a donnée, repartit Poyer. — Eh bien! où est-elle? dit la vieille : tout ça n'est pas clair. Vous pouvez bien vouloir l'excuser, cette drôlesse, mais je ne suis pas facile à tromper. — Ah çà! dit Poyer avec colère, est-ce que vous allez accuser cette enfant d'avoir volé cette chemise? »

La vieille se retourna avec une vivacité inouïe, et, jetant sur l'étudiant un regard empreint d'une indignation vraiment admirable : « Volé! s'écria-t-elle, qui est-ce qui a parlé de ça? volé?.. Carmélite, une voleuse?... ce n'est pas ça, monsieur Poyer; mais cette jeunesse ne pense pas toujours à ce qu'elle fait. On rêve à la danse et à l'amour tout en faisant son ouvrage, on laisse trop longtemps le fer sur le linge, on le roussit, on le brûle; puis, au lieu de dire la vérité, on le cache et on dit qu'on l'a perdu. Volé! répéta-t-elle... Tu sais bien, Carmélite, toi, que je n'y ai pas pensé un moment... Volé... volé!... »

Et la vieille se rapprocha de Carmélite et l'embrassa comme pour la consoler de ce que ses reproches avaient pu faire naître une pareille idée dans l'esprit de Poyer; puis elle ajouta : « Enfin, je vais la chercher, cette chemise; le valet de ton père est si bête, qu'il est bien capable de l'avoir fourrée dans quelque coin de la maison.» Et, en disant cela, elle quitta la chambre pour aller à cette recherche si pressante.

A peine fut-elle partie, que Carmélite, redevenue un moment la pauvre ouvrière à la solde de la vieille, s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce qu'elle est devenue, cette malheureuse chemise? — Je l'ai, dit Poyer tout bas. — Mais pourquoi ne pas le dire tout de suite? fit Carmélite étonnée. — La voilà, dit-il en lui imposant silence du geste, et il la lui montra pliée sur sa poitrine. Elle le regarda, et elle ne comprit pas. Ne voulez-vous pas que je la laisse sur mon cœur? » dit Poyer avec une gaucherie pleine de passion.

Un éclair d'amour illumina d'un sens brûlant ce peu de paroles de l'étudiant, et Carmélite baissa les yeux en rougissant d'un bonheur indicible. La mère Leleu rentra aussitôt en continuant ses lamentations.

« — Mais où donc a-t-il mis cette chemise, cet animal de valet?... Je vas aller chez son maître la lui demander un peu.... — Hé bien! la mère Leleu, dit Carmélite en balbutiant, vous avez dit vrai, voyez-vous... cette nuit, je dormais un peu, je l'ai brûlée et j'ai eu peur, je l'ai jetée dans le feu. — La, fit la vieille, j'en étais sûre... ça devait arriver... Je ne sais pas ce qu'elle avait hier, mais elle était tout ahurie. — Il me semble qu'il y avait de quoi, dit Carmélite, qui, en femme qu'elle était, ne voulait pas qu'on fît trop vite pour elle l'aveu du trouble qui l'avait dominée... une batterie avec mon frère, et un duel ce matin... — A propos, reprit la bonne femme, comment ça s'est-il passé, votre affaire? — L'autre est blessé au bras, fit Carmélite. — Qui te l'a dit? demanda la vieille. — C'est M. Poyer qui vient de me le dire, repartit Carmélite. » Or,

Digitized by Google

comme Poyer n'avait pas ouvert la bouche sur son duel, il lui fut tout à fait prouvé que Carmélite avait été témoin de son combat.

« — Ça n'a pas été long, à ce qu'il paraît? reprit la mère Leleu, qui allait et venait dans la maison tout en parlant ainsi. — Non, dit Poyer, et cependant je l'ai échappé belle: j'ai reçu un coup d'épée dans la poitrine. — Dans la poitrine! reprit la mère Leleu, et vous n'êtes pas blessé? — Non, dit Poyer, grâce... »

Il chercha et trouva le regard de Carmélite, et il lui montra du doigt la place où était la chemise pliée.

« — Grâce à quoi? dit la blanchisseuse. — Grâce au ciel probablement, » dit Carmélite en souriant à Poyer.

Jamais Poyer n'avait été heureux à ce point. Lui, qui ne connaissait d'amours que celles des orgies, initié tout à coup à ces mystères si doux d'un innocent amour, s'il l'eût osé, il se serait mis à genoux devant Carmélite et lui aurait baisé les pieds; mais son visage le lui fit comprendre, et il lui sembla que le ciel, qui, au dire de Carmélite, l'avait sauvé, s'en allait avec elle lorsqu'elle sortit après avoir dit à la vieille blanchisseuse: « J'étais venue pour vous dire que je ne ferais pas ma journée aujourd'hui; il faut que je reste près de mon frère qui est malade. — Hé bien! c'est bon! fit la mère Leleu, tu brûles une chemise la nuit, et tu ne travailles pas le jour; tu ne t'amasseras pas une dot comme ça, ma fille. »

Poyer pensa qu'elle n'en avait pas besoin, et il s'égarait dans cette pensée, que Carmélite était déjà bien loin. La blanchisseuse, qui ne pensait guère à autre chose qu'à ce qui frappait ses yeux ou ses oreilles, ramassa les dernières paroles de Carmélite et se mit à dire: « Il paraît que vous lui avez donné un fameux coup au gars Leroëx. — Est-ce que c'est de cela qu'il est malade? dit Poyer tout surpris. — De quoi diable voulez-vous que lui soit venue la fièvre? Mais, bah! il guérira, et ça lui apprendra à avoir une autre fois la main moins légère. — Vous voulez dire moins lourde. — Comme il vous plaira; mais il en aura bien pour huit jours sans travailler. — Vous croyez? dit Poyer. En ce cas, je veux que vous vous chargiez de lui remettre une petite somme d'argent. Je ne veux pas être cause d'une perte de travail pour lui. — Bon! fit la vieille, est-ce que vous croyez que, s'il avait attrapé ce horion à quelque assemblée (1), on lui payerait le médecin? — Ce n'est pas la même chose, répliqua Poyer, et vous m'obligerez, mère Leleu, de leur porter cet argent. — Est-ce qu'ils l'accepteraient, d'ailleurs? répliqua la bonne femme; le père Leroëx a de quoi. Ça n'est pas pour rien qu'il a élevé Carmé-

(1) Nom des fêtes de village, en Bretagne.

lite! — Que voulez-vous dire, reprit Poyer... élevé Carmélite? — Oui, oui, Carmélite n'est pas la fille du vieux Leroëx. — Et qui est-elle donc? fit Poyer. — Voilà la question. »

La Leleu l'arrêta, poussa un soupir et reprit : « Il y a vingt ans à peu près, car elle doit avoir vingt et un ans, on vit un matin une petite fille chez les Leroëx. D'où elle venait et qui elle était, personne n'en a jamais rien su, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis ce jour, les Leroëx, qui étaient pauvres comme des Jobs, sont devenus tout à coup les plus aisés du canton. »

Poyer interrogea vainement la vieille blanchisseuse, mais elle n'en savait pas plus ou elle n'en voulait pas dire plus sur le compte de Carmélite, et il fut forcé de s'en tenir aux conjectures que nous avons émises nous-même au commencement de ce récit et qui avaient couru le pays.

« — Mais, dit Poyer, Carmélite ne s'occupe pas de ce qu'elle peut être? — Carmélite ne sait pas un mot de tout ça, j'en suis sûre, dit la vieille; les Leroëx ne lui en ont jamais parlé. — Mais vous, ne le lui avez-vous jamais dit? — Moi! fit la vieille, pourquoi voulez-vous que j'aille lui faire de la peine, à cette enfant? C'est une bonne et brave fille, travailleuse et honnête, quand elle n'a pas de lubies comme cette nuit, par exemple. Je n'ai pas besoin d'aller lui jeter un mauvais compliment en face, en lui disant : « Tu te crois la fille d'un honnête homme, tu n'es qu'une enfant trouvée, ramassée par charité... » Allons donc! ça serait pour la faire mourir de honte et de chagrin. »

Poyer ne considérait pas ainsi cette confidence. Pour lui, dès que Carmélite n'était pas ce qu'elle paraissait être, les suppositions ne tendaient pas à la faire descendre, mais plutôt à l'élever au-dessus de la position empruntée où elle se trouvait. Cet incident lui donna encore un plus vif désir de revoir Carmélite, et, en véritable Breton qu'il était, il revint à sa première idée, à celle d'envoyer de l'argent au fermier, persuadé que cela amènerait quelque incident dont il pourrait profiter. Mais, heureusement pour lui, la mère Leleu vint à son aide sans s'en douter.

« — Ne faites pas ça, lui dit-elle, ça les humilierait, et Carmélite plus qu'une autre. Faites mieux, allez les voir, ça leur fera plaisir, et on ne pensera plus à rien. — Vous avez raison, dit Poyer ; pardieu ! je vais y aller tout de suite. — Oh ! ce n'est pas la peine, repartit la vieille, je vous ai dit ça en l'air. D'ailleurs, à cette heure-ci, vous ne trouveriez guère que le malade et Carmélite à la ferme, et, si vous voulez véritablement leur faire une bonne visite, il faut que toute la famille y soit. »

Digitized by Google

XXVIII

ADRESSES D'AMOUR.

Poyer comprit la justesse de l'observation. D'ailleurs, quelque désir qu'il eût de revoir Carmélite, il voulait mettre un plus long intervalle entre ce moment et le bonheur qu'il venait d'éprouver.

Il serait difficile d'expliquer pourquoi; mais, lorsque l'âme a reçu une vive émotion de joie, elle a besoin de recueillement pour s'en pénétrer. Il semble qu'une nouvelle joie lui serait importune si elle venait avant que l'autre fût, pour ainsi dire, absorbée par le cœur. Aussi Poyer se promit-il de ne retourner chez les Leroëx que le soir, lorsqu'ils y seraient tous. L'amour a des instincts admirables de bonheur. Poyer se fit ainsi les plus douces heures qu'il eût encore passées. Il eut toute une journée pleine d'un enivrant souvenir, avec une espérance au bout de cette journée. Et voyez comme l'amour a soin de lui-même! Poyer ne retourna point à la ville, il ne voulut pas exposer la première fleur de cet amour si nouveau au contact brutal des plaisanteries graveleuses et des propositions d'orgie qui l'auraient atteint et blessé, sans s'adresser toutefois à lui. Poyer, le bel étudiant, le fier-à-bras des cafés, le grand tapageur de tous les lieux mal famés, Poyer passa toute la journée à errer dans la campagne, à rêver, à se coucher sur l'herbe, à regarder le ciel et la verdure. Si Poyer avait su faire des vers, il aurait fait une élégie. Mais Poyer ne savait de sa langue que ce qu'il en faut savoir pour être avocat, c'est-à-dire fort peu de chose. Cependant, le soir venu, il alla chez Leroëx. Il s'annonça comme venant visiter le malade, et, montrant l'énorme cicatrice qu'il avait à la tête, il leur fit comprendre en riant qu'il se montrait ennemi généreux.

« — A la bonne heure, dit le père Leroëx, voilà un gars!... Mais cette poule mouillée, il est là à geindre sur un lit pour un méchant coup de poing. — Hé! dit le fils, si vous l'aviez sur la tête, vous ne crieriez pas tant. — Et toi, si tu avais reçu ce coup que tu as donné, tu serais mort, chiffe que tu es! »

Carmélite n'avait pas encore paru, Poyer prolongea sa visite, espérant qu'elle rentrerait; mais enfin il lui fallut s'en aller sans la voir. Il n'avait osé demander si elle était à la ferme, et l'on n'avait pas plus parlé d'elle que du dernier valet de labour qui n'était pas présent. Poyer s'en étonnait, il s'étonnait de ce que tout le monde ne parlât pas de Carmélite, et, à chaque instant, il avait le cœur si plein de ce nom qu'il se sentait envie de le crier comme

pour se *désétouffer* (1). Poyer sortait donc tout attristé, et déjà tous ses beaux rêves d'amour s'en allaient, lorsque, traversant la cour il entendit la voix de Carmélite disant à un petit bonhomme d'une dizaine d'années : « Petit gars, en allant demain conduire le bétail aux champs, passe chez la mère Leleu et dis-lui que je n'irai qu'après-demain. — Je le lui dirai. — Après-demain, entends-tu bien ? — Oui, après-demain. — De bonne heure. — C'est bien. — A cinq heures du matin, entends-tu? — Je le lui dirai. »

Poyer écouta. Était-ce pour lui que cette indication de l'heure et du jour où il pourrait rencontrer Carmélite avait été donnée ? Il en douta, car il n'était pas fait aux ruses d'amour. Cependant il en voulut profiter, et le surlendemain il était de grand matin sur la route qui menait de la ferme de Leroëx à la maison de la mère Leleu. Il aperçut bientôt Carmélite marchant, vive et légère comme une enfant, sans souci et sans pensées ; il courut à sa rencontre, et, comme il allait l'arrêter, quand il fut à quelques pas d'elle, Carmélite continua sa route sans se détourner ; mais elle lui dit avec rapidité : « Passez vite, mon père me suit. »

C'était un aveu formel du rendez-vous qu'elle lui avait donné. Mais Poyer n'eut pas le temps d'en comprendre toute la portée. En effet, à quelques pas de là, il trouva le père Leroëx qui lui dit en l'abordant : « Tiens, c'est vous ; est-ce que vous n'avez pas rencontré ma fille ? — Celle qui vient de passer ? — Hé bien, oui ! c'est Carmélite, pour qui vous vous êtes battu. — Ah oui ! nous nous sommes dit bonjour, repartit Poyer d'un air embarrassé. — Je parie, fit le fermier, que vous ne l'avez pas reconnue ; vous ne l'avez vue que de nuit et le soir chez la mère Leleu, et le coup que vous aviez sur la tête vous avait rendu la vue un peu trouble. — C'est vrai, reprit Poyer ; et puis j'allais si vite, et elle aussi ! — Il n'y a pas de mal à ça, dit le père Leroëx d'un air ravi ; d'ailleurs elle ne vous a guère vu aussi que le visage tout barbouillé de sang, puisqu'elle m'a dit que vous n'étiez pas encore levé lorsqu'elle est partie de chez la mère Leleu. — C'est vrai, reprit Poyer. Bonjour, père Leroëx. — Bonjour et au revoir, dit le fermier. »

Poyer venait d'aider une fille à tromper son père, car il comprenait qu'elle l'avait trompé. Mais l'amoureux ne voyait dans tout cela que son amour. Carmélite lui parut un ange ; il y avait cependant bien du démon dans cette astuce et cette audace mêlées ensemble ! Cependant Poyer revint sur ses pas après que Leroëx se fut éloigné ; mais il ne revit point Carmélite qui était sans doute chez la mère Leleu. Poyer n'osa pas y entrer. Il passa toute la journée

(1) Le mot n'est pas français. (*Note de l'éditeur.*)

dans les environs sans apercevoir celle qu'il cherchait. Le soir vint, la nuit tomba; elle ne parut point, et il s'en retourna bien triste. Il revint le lendemain à l'endroit où il l'avait rencontrée la veille; mais elle était déjà passée, ou bien elle ne devait pas aller chez la vieille, il ne la vit pas. Deux ou trois jours se passèrent ainsi. Poyer ne savait plus que faire. Depuis quelques jours il était devenu étranger à toutes les habitudes précédentes de sa vie d'écolier; il refusait les soupers tumultueux et les bacchanales nocturnes de ses camarades. Enfin, un samedi qu'il avait rôdé une partie de la journée autour de la maison de la mère Leleu et qu'il avait aperçu deux ou trois fois Carmélite sur le seuil de la porte sans qu'elle fît semblant de le voir, bien qu'elle eût tourné les yeux de son côté, il rentra à Rennes dans un état de colère et de dépit contre lui-même qui produisit la fameuse orgie où il paria qu'il sauterait par une fenêtre, et où il gagna ce dangereux pari. Le matin de ce jour il rentra chez lui tellement ivre qu'il ne se croyait plus amoureux; il se coucha et ne s'éveilla qu'à midi, au bruit que fit quelqu'un en entrant dans sa chambre. C'était la mère Leleu. Poyer, mal dégrisé, la reçut assez brutalement et lui dit : « Voyons, mettez tout ça dans la commode, et laissez-moi dormir. »

La vieille était accoutumée à ces façons rudes de messieurs les étudiants : elle se mit à ranger le linge qu'elle apportait et à chercher celui qu'elle devait emporter. Poyer l'entendit marmotter pendant un quart d'heure en comptant une, deux, trois, etc., jusqu'à vingt-trois, vingt-quatre.

« — Ah çà, s'écria-t-il en se levant sur son séant, est-ce que vous dites votre messe ici? que diable est-ce que vous marmottez là depuis deux heures? — Je dis, fit la vieille, que voilà votre compte de chemises; six sales, une sur vous et dix-sept dans la commode, c'est votre compte. » Et, en parlant ainsi, la mère Leleu les prenait l'une après l'autre en les secouant.

« — Ah bien! s'écria-t-elle, en voilà une dans un joli état! on dirait qu'on s'est amusé à la piquer à coups de canif. — Donnez-moi ça, dit Poyer moitié fâché et moitié honteux; où l'avez-vous trouvée? — Par terre, dans le cabinet noir, avec les autres. »

Poyer rougit. La veille, dans un moment de rage, il avait jeté dans un coin cette chemise qui lui avait sauvé la vie : n'était-ce pas une ingratitude? Il pensa alors qu'elle retournerait entre les mains de Carmélite, qu'elle la reconnaîtrait, et il lui sembla qu'elle serait indignée du peu de cas qu'il en avait fait. Il dit donc à la blanchisseuse : « Laissez-la, cette chemise. — Je vous la ferai raccommoder. — Je ne veux pas. — Mais... — Je vous dis que je ne veux pas. — Enfin, comme vous voudrez... Mais ça fera bien plaisir à Carmé-

lite qu'elle soit retrouvée. — Ah! fit Poyer, et pourquoi? — Parce que, puisqu'elle l'avait brûlée, elle voulait vous la payer... Mais au fait, reprit-elle, pourquoi donc m'a-t-elle dit qu'elle l'avait brûlée, puisque ce n'était pas vrai? car enfin la voilà. — Hé! fit Poyer, c'est pour ne pas vous entendre lui dire des injures qu'elle ne méritait pas... car vous la maltraitez, cette pauvre enfant... — Bon, bon, fit la vieille, il faut tenir la jeunesse, sans ça on ne sait pas où ça irait. — Et où voulez-vous que ça aille? — Je vous le demande! dit la vieille, vous n'en savez rien, vous, le plus coureur des étudiants? — Mais Carmélite est une honnête fille. — Et je m'en vante! dit la mère Leleu. Ah! si je la voyais laisser rôder quelqu'un autour de la maison, son compte serait bientôt fait. »

Ceci commença à excuser Carmélite aux yeux de Poyer, et il se demandait s'il n'irait pas encore du côté de la ferme, lorsqu'il vit la vieille femme qui s'en allait.

« — Vous êtes bien pressée ce matin? dit Poyer. — J'ai encore du linge à rendre à six personnes de la ville, et je dois aller retrouver Carmélite, qui est venue entendre la grand'messe à la cathédrale. — Elle est à la messe à la cathédrale? fit Poyer en se levant. — Oui, oui; c'est qu'elle a de la religion aussi bien que de l'honnêteté, voyez-vous! — Je n'en doute pas, fit Poyer. »

Et la mère Leleu n'était pas à cent pas de la maison, que Poyer était habillé de pied en cap et courait à l'église, où il n'était pas entré depuis de longues années. Était-ce pour que la mère Leleu l'aperçût tout d'abord, ou pour que tout autre la reconnût facilement, qu'elle s'était placée à l'entrée? c'est encore un de ces petits secrets que les amoureux attribuent au hasard et que les gens bien appris reconnaissent appartenir à une habile précaution. Toujours est-il que Poyer fut bientôt à peu de distance de Carmélite, qui leva les yeux sur lui et le regarda longtemps fixement, au point que ce regard finit par troubler Poyer lui-même. Ensuite, Carmélite baissa les yeux et elle ne le regarda plus. Il n'y comprenait rien et raisonnait sur ce qui lui arrivait, à en perdre la raison. Cependant la messe finit avant que la mère Leleu revînt; Carmélite ne quitta point sa place. En désespoir de cause, Poyer se hasarda à l'aborder; mais à peine avait-il fait un pas que Carmélite s'éloigna de la chaise qu'elle occupait; elle le fuyait donc! Il s'arrêta, elle s'arrêta; il fit un autre pas, elle s'éloigna encore; il s'arrêta encore, et elle s'arrêta comme lui. Alors il se décida à sortir d'un autre côté, et il s'en alla sans la perdre des yeux; elle le regarda en dessous, revint à sa chaise, et il la vit y reprendre le livre de messe qu'elle avait oublié ou fait semblant d'oublier. Poyer fut si stupéfait de sa niaiserie qu'il s'écria tout haut : « Imbécile! »

Tout le monde se retourna ; on murmura contre lui, et, quand il fut remis un peu de la honte qu'il avait éprouvée en se voyant l'objet de toutes les attentions, Carmélite n'était déjà plus dans l'église, et il lui fut impossible de la rejoindre. Une idée lui vint, c'était d'écrire à Carmélite. Idée neuve sans doute ! Mais Carmélite savait-elle lire ? Nos lecteurs savent bien que savoir lire la messe, ce n'est pas savoir lire ; et, d'après l'instruction que les fermiers donnent à leurs enfants, surtout en Bretagne, un pareil doute pouvait venir à l'esprit de Poyer sans que ce fût une injure pour Carmélite. Et d'ailleurs, comment lui faire remettre sa lettre ? Car ce que Poyer voyait de plus clair dans la conduite de Carmélite, c'était la crainte d'être devinée par tout autre que par lui, et assurément elle s'irriterait de recevoir un message dont le porteur serait nécessairement une espèce de confident. Poyer pouvait bien aller chez la mère Leleu, mais, avant le hasard qui l'y avait amené, il n'y avait jamais mis les pieds et il n'y avait pas plus affaire maintenant qu'avant ce temps. Elle chercherait donc un motif à sa venue, et elle le pourrait bien deviner. Cependant Poyer se tourmentait sans pouvoir sortir d'embarras. Enfin voici ce qu'il inventa. Ce n'était pas assurément bien ingénieux, mais cette pauvre graine de ruse allait tomber sur un terrain si fertile, qu'elle devait pousser comme si c'eût été une semence de première qualité. Il écrivit à la mère Leleu, oui, il écrivit à la mère Leleu, et, en vérité, si ceci n'était une pauvre histoire véritable, qui s'est passée mot pour mot, minute à minute, comme nous la racontons, c'est à peine si nous oserions entrer dans des détails si puérils. Mais la moralité de ce récit et de ce livre tout entier ne ressortirait pas assez complétement si nous les négligions. Voici donc ce qu'écrivit Poyer :

« Je pars après-demain pour demeurer un mois à la campagne ; j'ai besoin de tout mon linge ; il est inutile que madame Leleu me l'envoie. Comme je passe devant sa porte, je le prendrai en passant. Je désire seulement savoir l'heure précise où tout sera prêt. »

Ceci était stupide de mille façons ; mais on n'est pas le plus beau et le plus vigoureux garçon d'une ville pour en être aussi le plus spirituel, ce serait trop d'avantages à la fois. Poyer, le libertin fanfaron, était bien plus naïf qu'il ne le croyait, et la meilleure preuve qu'il était naif, c'est qu'il ne devina pas encore à quelle fine fille il avait affaire, lorsqu'il trouva pour réponse au bas de sa lettre :

« *Tout* ce que M. Poyer désire sera chez la mère Leleu mardi à quatre heures précises du matin. »

Le mot *tout* était souligné, et la phrase était d'une écriture assez

bonne. Était-ce Carmélite qui avait répondu ainsi ? Poyer l'espéra sans le croire.

Cependant le mardi, à quatre heures du matin, il était à cheval devant la porte de la mère Leleu ; ce fut Carmélite qui lui ouvrit la porte et qui lui fit signe de se taire. « La mère Leleu dort... elle croit que vous ne viendrez qu'à six heures, lui dit-elle. — Quel bonheur qu'elle se soit trompée ! dit Poyer. »

Carmélite sourit. Peut-être sa vanité eût-elle désiré que l'étudiant devinât que c'était elle qui avait trompé la vieille blanchisseuse ; mais Carmélite était encore plus prudente que vaniteuse, et elle comprit tout le parti qu'on pourrait tirer d'une bonne foi aussi naïve que celle de Poyer.

XXIX

DÉNOUMENT INÉVITABLE.

Il en est du cœur comme de toutes choses au monde lorsqu'elles ont été comprimées : plus la compression a été forte, plus elles s'échappent avec vigueur. C'est l'arc qui lance sa flèche d'autant plus loin qu'il a été plus courbé. De même, si nos deux jeunes gens s'étaient vus le lendemain et le surlendemain de leur première rencontre, tous les jours et avec facilité, peut-être l'un et l'autre en eussent-ils été encore à ces demi-mots de l'amour qui tantôt persuadent et tantôt font douter ; mais cette rencontre si vivement désirée des deux parts, et éloignée tant de fois, avait trop pesé sur le cœur pour qu'il n'éclatât pas en protestations et en aveux, du moment qu'il put parler. Ainsi Carmélite et Poyer, à cette première entrevue secrète, s'en dirent plus qu'ils n'eussent peut-être osé en d'autres circonstances et après de longs mois d'amour. C'est là que furent convenues, après les sollicitations les plus vives de Poyer, les heures où lui et Carmélite se pourraient voir. Chaque soir, lorsqu'elle retournait à la ferme et que la nuit commençait à venir, car elle ne quittait son ouvrage qu'à la fin du jour, Carmélite prenait des sentiers étroits, obscurs, cachés, et là elle rencontrait Poyer. Le plus souvent ce n'étaient que quelques minutes d'entretien, deux ou trois mots vivement échangés ; ils n'avaient pas le temps de rêver l'un près de l'autre. Ils ignoraient le silence, l'entretien le plus dangereux qu'il puisse y avoir entre deux cœurs. Cependant il ne faut pas croire qu'en de tels rendez-vous il y eût autre chose que les doux aveux et les tendres pro-

messes d'une passion encore innocente. Ce n'est guère que dans la corruption élégante du monde que la première faute de l'amour conduit rapidement à la dernière; dans la naïve bonne foi des mœurs de province, chaque action ne compte que pour ce qu'elle est véritablement, chaque pas fait hors de la ligne du devoir ne vous écarte que de sa longueur. Il n'en est pas de même pour une femme du monde : à l'heure où elle ose se décider à faire ce que fait Carmélite, tout son crime est moralement accompli. La fille ou la femme d'une classe élevée qui quitterait la maison de son père ou de sa mère pour aller à un rendez-vous nocturne est aussi perdue que si elle avait reçu son amant dans son lit. Mais Poyer et Carmélite ne marchaient que très-lentement à cet inévitable résultat; chaque faveur demandée était longtemps refusée et difficilement obtenue. Était-ce que Carmélite, ayant sans cesse devant les yeux le but où elle voulait conduire Poyer, se défendît avec plus d'opiniâtreté? ce n'est pas cela, car son astuce de femme, si grande qu'elle fût, avait malgré elle ses illusions et ses faiblesses. Carmélite voulait bien devenir la femme de Poyer; mais elle ne savait pas encore que, le désir de la possession une fois satisfait, l'amour qu'elle inspirait s'affaiblirait tous les jours. D'un autre côté, la femme qui calcule le mieux a des heures où la jeunesse de son âme et de son corps parle en elle, et Carmélite ne posait pas impunément ses mains dans les mains de Poyer, elle n'appuyait pas sa tête de jeune fille sur l'épaule de ce beau jeune homme sans frissonner et avoir peur d'elle-même. Elle sentait ses desseins s'évanouir devant son trouble; ils entraient bien encore pour quelque chose dans ses rendez-vous secrets, mais son cœur s'y intéressait autant que ses calculs lorsqu'elle s'y rendait, et, une fois qu'elle y était, elle les oubliait tout à fait pour aimer.

Enfin, un jour elle osa se consulter d'une façon plus calme, elle se décida à faire expliquer Poyer. Carmélite comprenait enfin que c'en était fait de sa force contre lui s'il ne venait lui-même à son secours; et Poyer pouvait venir à son secours en lui refusant la promesse qu'elle lui demanderait. Trop faible contre lui tant qu'elle aurait cette vague espérance dans le cœur, elle espérait trouver le pouvoir de lui résister dans l'assurance qu'en se donnant à lui elle ne faisait que se perdre. Ce jour-là, donc, elle alla au rendez-vous bien décidée à en revenir avec une promesse, ou à n'y plus retourner. Comme d'ordinaire, la nuit était à moitié close, mais le jour avait été orageux, et l'atmosphère était pleine de ces langueurs tourmentées qui brûlent le corps jusqu'à la moelle. Agitée de l'agitation de cette atmosphère où elle marchait, agitée de la résolution qu'elle avait prise, elle arriva près de Poyer. Elle était

triste, irritable, et aussi prête à se laisser emporter à la colère qu'à fondre en larmes.

« — Enfin vous voilà, dit Poyer... j'ai eu peur que vous ne vinssiez pas, car l'orage menace. — L'orage, dit-elle, oh! je puis braver l'orage, puisque je brave tant de choses. »

Elle s'arrêta, puis elle reprit brusquement : « D'ailleurs, j'étais venue pour vous dire que... je ne puis plus revenir. — Et pourquoi? s'écria Poyer, pourquoi? — Parce que je fais mal en venant ici, parce que je veux rester une honnête fille... parce qu'enfin je ne veux plus revenir. — Vous ne m'aimez plus, Carmélite! dit Poyer amèrement. — C'est possible, dit-elle, et je le voudrais; mais enfin, adieu, monsieur Poyer, adieu pour toujours! — Carmélite, reprit Poyer en l'arrêtant, que s'est-il passé? qu'y a-t-il de nouveau?.... on vous a dit du mal de moi... on nous a découverts?... — Non, on ne m'a rien dit, on ne sait rien... c'est moi... c'est moi qui ne veux plus revenir. — Et pourquoi? — Oh! pourquoi... pourquoi? s'écria Carmélite avec impatience. Que suis-je pour vous? une pauvre fille dont vous vous moquez sans doute? — Moi, Carmélite, moi qui t'aime? — Oui, vous m'aimez pour un jour... — Pour la vie. — Si vous m'aimez pour la vie, je serai heureuse.... mais, tenez, non, laissez-moi. — C'est toi, Carmélite, qui ne m'aimes pas. — Je ferais bien, car enfin à quoi mon amour me mènera-t-il?... Vous ne pouvez pas m'épouser, moi. »

La déclaration étonna Poyer, mais il répondit, bien plus entraîné par ces vaines formes de réponses qui sont toutes faites dans l'esprit que par une décision véritable : « Et pourquoi ne puis-je pas t'épouser, Carmélite, si je le veux? »

Peut-être, si Poyer eût pu voir l'éclair de joie avide dont s'illumina le regard de Carmélite à cette réponse, peut-être eût-il compris le but de cette âme ambitieuse, mais il était nuit close, et Carmélite se hâta de répondre : « Oui, si vous le vouliez... mais votre famille... »

Présenter un obstacle à Poyer, c'était lui inspirer le désir de le braver, et l'étudiant repartit avec dédain : « Ma famille! que m'importerait ma famille si tu m'aimais, toi? »

Carmélite ne répondit pas, et Poyer, l'attirant vers lui, reprit : « Tu ne m'aimes donc pas? réponds! »

Carmélite fondit en larmes en se laissant aller dans les bras de Poyer. Il chercha ses lèvres; elle voulut s'arracher à lui; mais il la tenait dans ses bras de fer, et elle ne put lui échapper.

« — Oh! s'écria-t-elle, laisse-moi! laisse-moi! — Je t'aime, Carmélite, et tu seras à moi! — Non, disait-elle en se débattant, non, jamais! — Tu seras à moi; car tu seras ma femme! — Ce n'est

pas vrai! — Je te le jure. — Non, criait-elle en se tordant dans cette étreinte de fer. — Devant Dieu, je te le jure! — Mon Dieu, s'écria-t-elle, s'il me trompe, secourez-moi... — Je te le jure sur l'honneur, Carmélite. Je te le jure, répétait Poyer, à qui elle faisait de vains efforts pour échapper. »

Cette lutte était-elle jouée de la part de Carmélite? On n'oserait l'affirmer. La pudeur se débat toujours, quand l'âme même se donne, et cette lutte fut assez longue pour que Poyer dût croire qu'il triomphait d'une résistance désespérée. Cela devait être vrai, car la pauvre fille y mit toutes ses forces; mais elle finit par tomber affaissée entre les bras de son amant, en murmurant : « Tu me le jures, tu me le jures, n'est-ce pas? — Oui, devant Dieu, je te le jure. »

A ce moment, plusieurs voix se firent entendre, appelant Carmélite. Elle voulut se dégager en reconnaissant la voix de son père, mais Poyer jeta autour de lui un regard pareil à celui du tigre qui entend un lion qui vient pour lui disputer sa proie; il enleva Carmélite dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, et, s'élançant vers un bois voisin, il l'emporta d'une course rapide, pendant que l'orage éclatait, et que la jeune fille, la tête penchée sur l'épaule du ravisseur, brisée de son corps, laissant flotter ses bras sans force, murmurait d'une voix sourde : « Tu me le jures, tu me le jures, n'est-ce pas? »

Voilà cette promesse que Poyer n'avait pas encore avouée à Valvins près d'un an après le jour où il l'avait faite! voilà cette promesse qui le tourmentait plus qu'un remords, car, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, il eût voulu ne pas l'avoir faite, et cependant il sentait qu'il la ferait encore, tant il aimait Carmélite! C'est que cet amour avait gardé ses mystères, ses dangers, ses obstacles, ses séparations, tout ce qui fait le pouvoir de l'amour; il avait aussi ses inquiétudes et ses jalousies; Carmélite s'était embellie encore d'aimer et d'être aimée, et chaque jour elle venait dire à Poyer : « J'ai refusé hier de me marier avec tel riche fermier ou tel honnête propriétaire. »

Et Poyer, en qui l'honneur parlait aussi haut que la passion, demandait à Carmélite d'attendre qu'il eût l'âge où il pourrait se marier sans le consentement de sa mère; car, malheureux, malgré son amour, d'être obligé de tenir sa promesse, il était décidé à la tenir. Mais pourquoi Poyer était-il si triste de cette promesse qu'il voulait tenir et qu'il était prêt à faire encore? C'est qu'il était à la fois dominé par la passion la plus effrénée et tourmenté des doutes les plus cruels. Il n'avait rien à reprocher à Carmélite, pas une action, pas une parole; mais il sentait par un instinct particulier

du cœur qu'il n'avait pas trouvé l'amour qu'il donnait. Lui qui était tout prêt à se perdre pour Carmélite, il s'irritait de la voir si soigneuse de ne pas se compromettre ; lui qui l'eût épousée immédiatement s'il eût cru l'avoir compromise, il résistait, malgré lui-même, à donner la protection de son nom à une femme qui se servait si habilement du mensonge et du mystère pour se protéger. Enfin Poyer était dans un de ces états inexplicables du cœur où l'on fait avec obstination ce qu'on a regret de faire. Et cependant il ignorait que les secrets avertissements de son âme fussent justifiés par la conduite de Carmélite. Mais comment cette fille, qui fondait de si hautes espérances sur l'amour de Poyer, était-elle arrivée à le tromper, et à le tromper avec Fabien, avec un enfant de qui elle ne pouvait rien attendre ? Ceci mérite un nouveau récit.

XXX

A UN AUTRE.

Fabien était venu à Rennes pour y commencer son droit lorsque déjà Poyer achevait ses études. Autant celles de Poyer avaient été tardives, autant celles de Fabien commençaient de bonne heure. C'est que leur nature morale était aussi dissemblable que leur nature physique. La vivacité de l'intelligence, la promptitude de la conception, la puissance de la mémoire étaient le partage de Fabien, comme toutes les qualités d'agilité et de force corporelle étaient celles de Poyer. Ils se trouvèrent donc concurremment à Rennes, étudiants tous deux, malgré une assez grande différence d'âge. Quoique dans le peu de paroles que nous avons rapportées de Fabien on ait vu qu'il n'était guère moins querelleur et disposé à la bataille que les autres, il faut dire que ces défauts tenaient bien plus aux habitudes de ceux avec lesquels il vivait qu'à sa propre nature. Fabien était un de ces enfants gâtés par l'éducation qu'ils reçoivent d'une femme. Opiniâtres et capricieux parce qu'on a cédé sans cesse à leurs opiniâtretés et à leurs caprices, ils ont aussi de ces heures de caresse et de charme où ils obtiennent tout ce qu'ils veulent en se faisant humbles et soumis. Enfin, pour nous servir d'un mot qu'on a tort de laisser dans le dictionnaire du peuple, Fabien étati câlin autant qu'on peut l'être. Lorsqu'il voulait avoir quelque chose de quelqu'un, il allait, pour ainsi dire, se poser sous sa main, s'y frotter et y faire des minauderies comme

un jeune chat. Du reste, entier dans ses volontés et luttant à force ouverte lorsqu'il n'avait pu réussir par la douceur flatteuse de ses prières; moqueur et confiant, faisant bien jeune encore le procès à la vérité de tous les sentiments humains, et destiné par cela même à être le plus dupe des hommes, il raillait la foi des autres, et était lui-même d'une crédulité admirable. La surveillance active de Poyer, chez la mère duquel il avait été élevé, avait longtemps préservé Fabien des excès auxquels ses camarades eussent voulu l'entraîner; mais cette protection de Poyer n'avait pu épargner à Fabien le sort réservé à tous les nouveaux étudiants. Comme tous, il avait été essayé. Poyer lui-même n'eût pas voulu soustraire son protégé à cette épreuve; mais, lorsque Poyer fut témoin du premier et unique duel de Fabien, on put remarquer sur son visage une altération qui ne s'y était jamais montrée; et, lorsque Fabien eut blessé son adversaire, Poyer l'embrassa avec un transport de joie extraordinaire.

L'adversaire de Fabien était un camarade de Poyer, et l'un des témoins dit à celui-ci : « Diable! qu'aurais-tu donc fait si c'était lui qui eût attrapé la blessure? — Si c'eût été lui, reprit Poyer, oh!... Il s'arrêta, et reprit : En tout cas, il a bien fait de se faire blesser, l'autre, car je l'aurais tué comme un chien s'il avait touché à Fabien. »

Ce jeune homme passa quelques mois à Rennes, vivant fort studieusement et très-retiré, logeant dans le même hôtel que Valvins et Poyer, mais ignorant jusqu'à l'existence de Carmélite.

La mère Leleu, qui continuait à venir tous les dimanches chez les étudiants, avait pris sa nouvelle pratique en amitié; il était si gentil, si propre, si bien mis, il faisait tant d'honneur à une chemise bien repassée, et il s'y connaissait si bien! Elle ne faisait autre chose que de parler à Carmélite de ce charmant petit jeune homme, et celle-ci, sans toutefois s'en occuper, en parlait souvent en disant que la vieille femme était amoureuse du petit jeune homme. Un des grands principes de la mère Leleu, qui avait presque toujours chez elle des ouvrières jeunes et jolies, était d'interdire l'entrée de sa maison aux étudiants, qui faisaient toute sa clientèle; aussi Poyer, que le hasard y avait amené une fois, n'y avait plus remis les pieds. Mais il n'était pas venu une fois dans la pensée de la vieille femme que Fabien, cet enfant de quinze ans, en apparence si timide et si chétif, dût être exclu de chez elle comme les autres, si par hasard il s'y présentait. Or, la mère Leleu l'y amena, et il y retourna ensuite de lui-même. Voici comment :

Poyer, en écartant Fabien des orgies et des tapages licencieux auxquels il prenait part malgré sa liaison avec Carmélite, laissait

à Fabien la liberté de presque toutes ses soirées, et le jeune homme restait le plus souvent dans sa chambre et se plaignait de s'y ennuyer. Poyer n'y faisait pas autrement attention, croyant faire assez s'il écartait Fabien de la fréquentation des cafés et des coulisses. Il lui inventait le plus qu'il pouvait des occupations, mais il ne continuait pas moins à le laisser seul. On était en hiver et au mois de décembre ; un réveillon de premier ordre avait été organisé à la Baraque, restaurant fameux alors dans la ville de Rennes. Valvins avait voulu y conduire Fabien, mais Poyer s'y était opposé. « Dieu sait comment ça finira ! avait-il dit, et je ne me soucie pas qu'il se mette au régime par lequel nous passerons ; il n'est ni assez fort ni assez âgé pour cela, et puis ma bonne femme de mère ne me le pardonnerait pas, s'il en devenait malade ou autre chose. »

Valvins n'insista pas, et Fabien dépité déclara qu'il n'avait besoin de personne pour s'amuser et qu'il s'amuserait bien sans eux.

« — Avise-t'en ! lui dit Poyer. — Eh bien ! après, que me feras-tu? dit l'enfant mutin. — A toi? rien, mais ceux qui t'entraîneront auront affaire à moi, voilà tout ; tu peux le leur dire de ma part. »

Fabien était resté dans sa chambre, enragé de cette tutelle qui lui déplaisait, mais à laquelle il n'osait se soustraire. Il jurait de sa petite voix flûtée comme un charretier embourbé, lorsque la mère Leleu entra chez lui et apprit la cause de cette colère.

La vieille blanchisseuse était femme en ce point qu'elle commençait tout d'abord à prendre part contre toute volonté masculine ; elle trouva que M. Poyer était un tyran, et elle proposa à Fabien de venir faire le réveillon avec elle dans une maison où elle allait. Sans doute il n'était pas du goût de Fabien de se mêler à la compagnie de la mère Leleu ; mais en allant où elle voulait l'emmener, ce qui plaisait surtout au jeune étudiant était de pouvoir dire le lendemain à Poyer : « J'ai passé la nuit à réveillonner. — Avec qui? aurait dit Poyer. — Cherche, » eût répondu Fabien. Et, pour cette seule raison de vanité, il accepta. « Hé bien ! lui dit la vieille, ce soir, à onze heures, dans la rue de la Préfecture, n° 9, vous demanderez M. Pipot, c'est mon neveu... un honnête homme qui est établi... allez, monsieur Fabien, il n'y a pas de déshonneur. »

Ceci convenu, la vieille alla chez le neveu et leur annonça l'arrivée d'un nouveau convive extraordinaire. Au mot « étudiant, » le maître de la maison se révolta ; mais la Leleu lui expliqua que ce n'était qu'un pauvre enfant abandonné et qui n'avait pas les vices de ses camarades, et le menuisier voulut bien lui accorder l'hospitalité de son réveillon.

« — Ah ! dit une jeune fille de la réunion, est-ce ce petit si gentil qui est toujours avec M. Poyer ? — Oui, dit la mère Leleu, ce

pauvre orphelin qui a été élevé par madame Poyer et qu'on laisse ici abandonné comme un petit saint Jean. — Il a l'air tout drôle, dirent les jeunes filles; tant mieux, il nous chantera des romances. »

Où diable les femmes prennent-elles ces soudaines illuminations? Aucune ne savait que Fabien chantait des romances, mais elles avaient deviné qu'il devait chanter des romances. Carmélite était de la réunion, et, bien qu'elle fût peut-être la moins curieuse de toutes les filles qui s'y trouvaient, elle ne fut pas fâchée de voir ce jeune homme qui tenait sans doute par quelque lien secret à la famille de Poyer.

Bientôt Fabien arriva. Les hommes le mesurèrent du regard; mais, en le voyant si jeune et si timide, ils n'en prirent aucun ombrage et le livrèrent sans crainte aux agaceries des jeunes filles, comme une poupée dont elles pourraient s'amuser. Les jeux de ces demoiselles étaient rudes, et lorsqu'elles eurent fait accepter à Fabien une main chaude, elles trouvèrent fort drôle de meurtrir les mains blanches du petit jeune homme de toute la force de leurs grosses mains. Fabien supporta courageusement la plaisanterie; mais, comme on désirait la prolonger, on s'arrangeait de manière à ce qu'il ne pût jamais deviner. Carmélite eut pitié de lui, et, l'ayant frappé légèrement, elle lui montra si coquettement ses belles mains de princesse, qu'il vit bien qu'il n'y avait que cette peau délicate qui eût pu le toucher si gracieusement. Il fallut alors que Carmélite se mît à genoux et cachât sa tête sur le giron de la mère Leleu. Fabien avait remarqué combien celle qui l'avait délivré de son supplice était belle et distinguée, et il n'eût osé la regarder longtemps en face; mais, lorsqu'elle fut à genoux, cette posture, qui dessinait la finesse et la splendeur de ce corps souple et vigoureux, appela son regard et le retint longtemps. Il admirait cette main pure et gracieuse qu'on ne ménageait pas plus que la sienne; il eût voulu la baiser, et il tremblait à l'idée de la toucher; il l'osa cependant, mais si doucement, qu'avant de se tourner Carmélite avait reconnu cette peau douce comme la sienne. Lorsqu'elle jeta les yeux sur lui, il était si rouge et si embarrassé qu'elle en fut tout à fait persuadée. Elle eût bien voulu ne pas faire subir de nouveau au gentil étudiant le supplice auquel il avait été déjà soumis, mais elle ne put résister au désir de lui montrer qu'elle savait qui l'avait ainsi ménagée. Elle le désigna donc, mais en déclarant ce jeu ennuyeux et en proposant de danser aux chansons. Là, comme ailleurs, Fabien fut sacrifié à la joie de tous; quand c'était son tour, selon les lois de la ronde, d'embrasser une fille de la danse, elle s'y refusait avec une rigueur qui ne ménageait pas l'étudiant. Carmélite

eût bien voulu y consentir, mais elle ne l'osa pas sans se défendre, et, comme il l'avait poursuivie dans un coin, elle lui dit tout bas : « Ne m'embrassez pas, les autres m'en voudraient. »

Tout enfant qu'il était, Fabien comprenait le consentement que ce mot exprimait, et il cessa la poursuite. Enfin le souper vint, et, grâce à la mère Leleu, Fabien se trouva près de Carmélite. La table était étroite et les convives nombreux; on était sur des bancs et point sur des chaises; il n'y avait pas par conséquent de vide qui séparât les convives les uns des autres, et Fabien passa toute une heure pressé contre Carmélite. Ne pensez pas que le contact de cette femme arrivât aux sens de Fabien : ce n'est pas à seize ans que l'on désire le plus; Fabien était heureux, de quoi ? il n'eût pu le dire ; mais une flamme électrique partie de cette femme arrivait à son cœur et le bouleversait; il était si heureux qu'il paraissait triste. Carmélite elle-même n'avait pas compris le charme dont elle dominait ce jeune homme, et elle lui dit doucement : « Vous vous ennuyez ici, Monsieur? — Moi? dit Fabien, oh ! non... je suis content... »

Sa voix était si altérée quand il répondit ainsi, que Carmélite le regarda; Fabien eût voulu prendre la main de Carmélite pour la mettre sur son cœur, mais il n'osa lui parler.

« — Qu'a-t-il? se demanda Carmélite. » Elle qui ne connaissait que l'amour impérieux et terrible de Poyer, ne pouvait s'imaginer que ce trouble craintif fût aussi de l'amour; mais, quoi qu'elle en eût, elle finit par s'apercevoir de la domination qu'elle exerçait sur cet enfant; et, comme nous avons dit qu'il avait au plus haut degré cette douce câlinerie qui fait sourire et flatte celle qui en est l'objet, Carmélite, qui était dominée par Poyer, rêva qu'il y avait quelque charme aussi à dominer à son tour. Fabien, avec cette forme d'esprit que la nature lui avait donnée, avait facilement appris de Carmélite qui elle était et ce qu'elle faisait tous les jours.

Le lendemain il allait et venait autour de la maison de la mère Leleu ; et, plus hardi que Poyer, il osait y entrer en se faisant un prétexte de quelque ordre à donner à la vieille blanchisseuse, et, plus habile encore que hardi, il persuadait à la bonne femme qu'il lui était bien reconnaissant de la charmante soirée qu'elle lui avait fait passer, tout cela sans parler de Carmélite, sans lui avoir adressé autre chose qu'un salut très-froid ; et, comme on était en plein hiver, il demanda la permission de se réchauffer un peu, et, au bout d'un quart d'heure, il faisait croire à la mère Leleu que sa conversation était instructive et amusante, que sa société lui plaisait fort, et que, s'il osait, il lui demanderait la permission de venir de temps en temps causer avec elle et lui demander des conseils. La vieille y

consentit, et à peine fut-il parti qu'elle s'écria, tandis que Carmélite s'étonnait du chemin que le petit bonhomme avait fait en si peu de temps : « C'est une bénédiction du bon Dieu que les bonnes idées qu'a ce jeune homme, et assurément je le recevrai tant qu'il voudra; car toutes les fois qu'il sera ici, ce sera autant qu'il ne passera pas avec les garnements d'étudiants. Carmélite ne répondit pas, et la mère Leleu reprit : Tu sais qu'ils ont tout cassé la nuit dernière à la Baraque, et que, si M. Poyer n'a pas été arrêté, c'est parce qu'il a sauté par une fenêtre. »

Carmélite ignorait la conduite de Poyer, et, comme elle ne prononçait jamais son nom, il fallait ce hasard pour la lui apprendre. La pensée que l'amour qu'il avait pour elle ne le détournait pas de ses mauvaises habitudes l'empêcha de penser à ce qu'elle avait supposé du projet de Fabien, et elle fut toute à une crainte grave sur l'avenir d'un amour si peu puissant. Or, le lendemain, quand Fabien revint, elle lui voulut faire raconter ce que faisaient les autres étudiants, et elle laissa échapper le nom de Poyer. Fabien aimait trop son ami pour n'en pas faire l'éloge, même à des indifférents, et Carmélite lui sut bon gré de lui avoir ôté une crainte du cœur. Autant l'amour qu'elle avait conçu pour Poyer avait été brusque et envahissant, autant le plaisir qu'elle prenait à voir tous les jours cet enfant tremblant et soumis devint pour elle un besoin sans qu'elle s'en aperçût. Il arrivait le soir tout gelé, tout grelottant, et Carmélite, tout apitoyée sur lui, pressait ses mains dans les siennes pour les réchauffer. Et puis, quelle différence entre les soirées de travail où elle restait seule avec la mère Leleu et celles où était Fabien ! Elle s'amusait à lui faire faire tout ce qui lui passait par la tête : il allait chercher le charbon, il l'allumait, il rangeait le linge. Un soir, elle voulut le faire repasser, et il repassa. Mais, pour tout cela, il fallait bien lui donner quelque chose : tantôt, c'était une petite fleur qu'elle avait portée, puis le velours de sa croix d'or, et il adorait si saintement ces douces reliques, ce bel enfant, qu'on ne pouvait guère les lui refuser. Or, il advint que Fabien manqua trois jours à venir; on s'en inquiéta ; mais, quand il reparut, on le reçut mal et durement : il était de ceux avec qui les femmes jouent l'autorité. Mais que Carmélite se repentit de sa cruauté lorsqu'elle le vit pâle, grelottant la fièvre! et il était venu malgré cela au risque de se rendre plus malade, au risque de mourir! Oh! il y avait bien plus d'amour que dans tout ce que pouvait faire Poyer, lui dont le corps de fer n'était altéré par aucun excès. Pauvre enfant! on l'assit, on le réchauffa, et, comme il était sur une chaise basse, assis près de Carmélite, sa tête brûlée de fièvre s'affaissa et tomba sur les genoux de la jeune fille, qui

l'y regarda dormir. Puis quand, quelques jours après, on exigea quelque chose de lui, il demanda pour récompense d'appuyer sa tête sur ses genoux, comme lorsqu'il était malade. Mais cette fois, ce n'était pas pour dormir : ainsi posé, il regardait Carmélite, et, comme elle souriait à ce regard, il lui prit la main, la posa sur son cœur et ferma les yeux : elle l'y laissa.

« — Merci, lui dit-il. » Et il y avait dans ce mot une extase de bonheur si suave, si léger, si gracieux, que Carmélite eut honte un moment en pensant au terrible bonheur de celui à qui elle s'était donnée. Dès ce moment, sans le croire, elle l'aima d'autant plus facilement, qu'elle ne le supposa pas un moment redoutable! Il lui semblait non pas une rivalité, mais une consolation de l'amour de Poyer; et cependant, cet enfant gagnait chaque jour une faveur : il demandait si étrangement les choses les plus étranges, et il y arrivait si doucement quand on les lui refusait, qu'on ne savait comment s'en défendre; et cependant, il eût été bien facile de l'arrêter : le moindre mot sévère, le moindre geste le tenait en respect; mais il souffrait tant alors, qu'on lui pardonnait à la condition qu'il ne recommencerait plus... et il recommençait. Toutefois, il eût été difficile qu'avec l'expérience et la timidité de cet enfant, les torts de Carmélite vis-à-vis de Poyer eussent été complets ; car, assez faible pour se laisser prendre, elle n'était pas assez passionnée pour se donner : le hasard la perdit.

Un soir que la mère Leleu était sortie pendant un froid rigoureux, la chaumière était exactement close. Carmélite, qui avait allumé une assez grande quantité de charbon, se sentit fortement indisposée; elle pâlit, se trouva mal, et n'eut que la force de se traîner jusqu'au lit de la mère Leleu. Fabien ouvrit les fenêtres, la fraîcheur de l'air eut bientôt dissipé cette espèce d'abattement soudain. Carmélite, en revenant à elle, se trouva couchée sur le lit, et vit assis près d'elle Fabien, qui avait posé sa main sur son cœur. Elle le regarda, il était pâle et bouleversé; elle se rappela quel cri il avait poussé en la voyant pâlir, quel effroi il avait éprouvé. Alors, en le voyant ainsi près d'elle, les yeux avidement fixés sur son visage, elle lui fut reconnaissante d'une si tendre alarme, et, pressant dans ses mains la main qui était sur son cœur, attachant sur lui des yeux languissants, elle lui répéta ce mot, « merci, » qu'il lui avait dit le premier. Longtemps tous deux, ignorant peut-être ce qu'il y a d'enivrant dans le regard, quel fluide brûlant court dans ce rayon qui part des yeux et arrive aux yeux, ils restèrent immobiles à se regarder : aspirant l'un l'autre cette lumière indécise d'un œil amoureux, ils se sentaient emportés dans un vague indicible, ils frissonnaient ; la tête de Fabien se courba sur celle de Carmélite ;

un baiser, le premier que cet enfant eût donné et reçu, le fit homme, et Carmélite, éperdue, cédant à l'émotion vague et voilée dans laquelle flottait son âme, se livra sans combat, ivre d'un amour qui ne la soumettait pas, mais qu'elle était heureuse de ressentir.

Ce fut au réveil de cette ivresse qu'elle s'épouvanta de ce qu'elle avait fait, et qu'elle osa avouer à Fabien qu'elle avait trahi pour lui l'homme qui devait l'épouser, Poyer. Fabien l'apprit, et Fabien ne bondit pas de colère, il ne pensa qu'à garder et à partager furtivement le bien qu'il avait volé. C'est que ce n'était pas une âme de cette rude trempe qui fait entrer la dignité de l'homme dans les droits de l'amour; c'était un de ces cœurs faciles qui peuvent être jaloux s'ils pensent qu'on peut les remplacer, mais qui ne s'alarment pas qu'on les ait précédés. Ce sont ceux qui aiment une femme qui la méprisent, et qui peuvent l'aimer en la méprisant, quoiqu'ils ne se rendent pas compte de ce sentiment. Pour Fabien, Poyer était comme le mari de Carmélite, et il trompait le mari, voilà tout. Sur cent hommes, il y en a quatre-vingt-dix qui acceptent cette position; Fabien l'accepta. Ce qu'elle lui coûta, il serait difficile de le dire : jamais esclave ne fut plus méprisable. On lui marquait ses heures, son jour; on l'accueillait mal, on le raillait; mais enfin on était à lui, parce que Carmélite n'eût osé refuser, malgré la honte qu'elle en éprouvait quelquefois, ce qu'elle avait une fois donné dans un moment d'erreur, car elle n'aimait pas Fabien. Celui qu'elle aimait c'était Poyer, parce que Poyer était l'homme de cette femme, celui qui la dominait, qui lui commandait, qui lui faisait peur; et en même temps, elle ne pouvait se séparer de Fabien, à qui elle imposait toute la tyrannie de son caractère. Lui aussi, il avait promis de l'épouser; mais à son âge une telle promesse était illusoire; et eût-il pu la tenir, mener une âme faible comme celle de Fabien à une pareille résolution, cela n'eût point satisfait Carmélite. La conquête qu'elle voulait c'était Poyer, le beau Poyer, le terrible étudiant; car celui-là était assez fort pour faire respecter la plus extrême faiblesse qu'il eût pu commettre. Les choses étaient ainsi depuis trois mois au moment où ce récit a commencé. Maintenant que l'on connaît tous les antécédents de cette histoire, nous pouvons la continuer et dire ce qui se passa entre Valvins et Fabien, qui venait d'entrer dans la chambre de son ami.

XXXI

SÉDUCTIONS.

En voyant entrer Fabien, Valvins le regarda comme pour lui dire : Je t'attendais.

« — Ah çà ! dit Fabien, expliquons-nous un peu ; d'où sais-tu ce que tu viens de me dire? — Il t'importe fort peu de savoir de qui je le tiens, puisque tu as avoué que c'était la vérité. — Ce n'est pas la question, repartit Fabien ; il y a des espions autour de moi, on s'occupe de ce que je fais plus que je ne veux le permettre, et ces espions, je veux les guérir de leur curiosité. »

Valvins se mit à se déshabiller, et répondit froidement : « La curiosité est un sot défaut, c'est vrai, mais l'hypocrisie est un vice honteux. — Je ne suis pas venu te demander un sermon, mais un service ; dispense-toi donc de professer, quoique je sache que tu es très-fort en axiomes de la plus haute morale ; mais ce que je sais aussi, c'est que les curieux qui se font espions deviennent vite des délateurs, et c'est ce que je veux prévenir. — Diable ! fit Valvins, voilà une proposition fort bien rédigée, et je la retiens pour mon premier sermon, quoique j'en conteste la vérité. — Et pourquoi ça? dit Fabien. — Parce que, repartit Valvins, je n'ai pas encore dit à Poyer que tu le trompais. — C'est toi, s'écria vivement Fabien, c'est toi qui m'as suivi, toi qui as découvert... — C'est moi qui l'ai soupçonné le premier, c'est moi qui seul en suis sûr maintenant, et il faut qu'il n'y ait que moi qui le sache. — Voilà qui se simplifie tout à fait, dit Fabien. — Tu trouves? repartit Valvins. — Sans doute... garde-moi le secret, et tout s'arrangera à merveille. — Qu'entends-tu par te garder le secret ? — Ne rien dire à Poyer, voilà tout. — Et tu continueras à voir Carmélite ? — Oui, certes, dit Fabien ; puis, comme un homme qui fait une grande concession, il ajouta : Mais je te jure que j'y mettrai de telles précautions... — Que Poyer ne pourra rien découvrir, n'est-ce pas ? — Je le promets. — Hé bien ! moi, je te promets que, si tu retournes chez cette fille, je dis tout à Poyer dès demain au matin. — Ah ! c'est comme ça, reprit Fabien en se préparant à sortir ; hé bien ! tu peux lui dire tout ce que tu voudras, et, s'il n'est pas content, nous verrons. — Qu'est-ce que nous verrons? fit Valvins, en arrêtant Fabien. — Pardieu ! reprit Fabien, quelque chose qui n'est pas assez extraordinaire pour te faire ouvrir de si grands yeux : deux étudiants qui se donnent un coup d'épée pour une maîtresse, ça s'est déjà vu. — Ainsi tu te battrais avec Poyer ? — Pourquoi pas ? — Fabien, tu te battrais avec Poyer, toi ? »

L'accent avec lequel Valvins prononça cette parole arrêta le jeune étourdi, car il y avait dans cet accent tout le reproche de son ingratitude.

« — Mais enfin, lui dit-il, que veux-tu que je fasse? — Je veux que tu ne revoies plus Carmélite, je veux qu'à l'instant même tu m'en donnes ta parole d'honneur. — C'est impossible, reprit l'étudiant d'un air soucieux, j'y manquerais. J'ai voulu plus d'une fois renoncer à elle, et cela par de meilleures raisons que celles que tu peux me donner : cela parce qu'elle fait de ma vie un véritable supplice, un esclavage honteux ; j'ai tenu bon un jour, deux jours ; mais au bout de ce temps, j'y retournais malgré moi ; elle m'accueillait mal, elle me traitait comme le dernier des hommes, peu m'importait, je supportais plus aisément ses mépris que son absence. Écoute, Valvins, je l'aime tant, que je l'ai aidée à tromper la mère Leleu, pour qu'elle pût aller à ses rendez-vous avec Poyer. »

A cette déclaration, Valvins demeura pensif; mais la réponse ne se fit pas attendre, et elle dut surprendre Fabien, car son ami lui prit la main en lui disant : « A la bonne heure, je te comprends; voilà qui est parler raison. — Ah! s'écria Fabien, point de plaisanterie. — Ce n'est pas une plaisanterie. Il y a de la raison encore dans la tête de l'homme qui dit : Pardonnez-moi de trébucher, je suis ivre. Et, en vérité, tu l'es moins que Poyer; et c'est pour cela que tu es le premier qu'il faut que j'arrache à cette passion qui vous conduira l'un et l'autre à votre perte. — Mais, dit Fabien, si l'un de nous deux doit renoncer à Carmélite, pourquoi n'est-ce pas lui que tu choisis ? — Écoute, Fabien : sincèrement veux-tu me comprendre, oui ou non? Toi qui qualifiais si sévèrement la conduite des autres quand tu croyais qu'il ne s'agissait pas de toi, veux-tu être franc? »

Fabien voyait bien où voulait en venir Valvins, et, comme sous ce point de vue il comprenait qu'il serait battu, il s'écria : « Hé bien! oui, je veux être franc, et, quoi qu'il puisse en arriver, je ne renoncerai pas à Carmélite. — Et que penses-tu qui puisse en arriver? — Hé! mon Dieu, je te l'ai dit : un duel, voilà tout. — Tu te trompes, Fabien; car, si tu as assez peu d'honneur pour te battre contre Poyer, il a trop de cœur, lui, pour se battre avec toi. — Trop de cœur! dit Fabien d'un ton qui annonçait qu'il prenait cette parole pour une insulte. — Oui, dit Valvins d'une voix pleine d'une émotion sérieuse, tu peux oublier, toi, que tu as été élevé dans la maison de sa mère; tu peux oublier que c'est ta seule protectrice en ce monde, que tu lui dois ce que tu es ; tu peux oublier que Poyer, loin de s'irriter contre l'introduction d'un étranger dans sa famille, t'a accueilli comme un ami ; tu ne peux pas te souvenir

qu'il a dédaigné pour toi ces misérables jalousies qui rendent souvent ennemis les enfants d'une même mère, et que, lorsque la sienne semblait te préférer même à son fils, il l'encourageait dans cette préférence; tu peux compter pour rien cette affection qu'il te porte, cette faiblesse qui excuse tes grandes fautes; tu peux enfin accepter un duel contre lui; mais il le refusera, lui. — Je n'en crois rien, dit Fabien. Ou je connais mal Poyer, ou il est homme à se battre contre son propre frère, qui l'eût trompé comme je le trompe. — Tu le juges bien, dit Valvins; oui, il se battrait contre son propre frère, posé comme lui dans le monde, riche comme lui... — Mais tu crois donc, dit Fabien en interrompant Valvins, qu'il ne me ferait pas cet honneur parce que je ne suis rien de tout cela? — Pauvre garçon! dit Valvins d'un ton de pitié dédaigneuse. Puis il reprit avec une exaltation triste et colère: Mais ce sera toujours comme ça. Les affections nobles et pures des âmes élevées s'attacheront toujours à des cœurs secs et sans intelligence. Dieu n'a pas créé une bonne et grande créature sans lui attacher au flanc un ver misérable et avide qui le ronge et qui s'en nourrisse. — Pour qui parles-tu? dit Fabien avec rage. — Pour toi, répliqua Valvins, pour toi, qui es un de ces êtres qui reçoivent affection, bienfaits, bonheur, comme si cela leur était dû, et qui s'étonneraient fort si demain ils perdaient tout cela, car ils ne se sont pas demandé une fois pourquoi on le leur accordait. — Valvins, reprit Fabien, ce n'est pas en m'humiliant sous ma position que tu me feras céder à Poyer. — Ah! reprit Valvins, tu ne vois dans tout ceci que l'humilité de ta position? — Il me semble que c'est tout ce que tu me montres. — Un autre, reprit Valvins, un autre, qui n'eût pas toujours regardé en lui, aurait porté les yeux sur la conduite de ceux qui t'ont fait ce que tu es, et, au lieu de se sentir humilié, il se fût senti reconnaissant; car enfin, tout jeune que tu es, tu as cependant assez vu le monde, comme il est fait, pour n'avoir pas rencontré souvent une famille où l'on adopte un étranger, où on le traite aussi bien que l'héritier de la maison, où une mère l'aime du même amour et peut-être d'un amour plus empressé; tu n'en as pas, je te le dis, rencontré beaucoup, tu n'en as pas trouvé une seule, excepté celle qui t'a accueilli, et, en présence de cette exception, tu ne t'es pas dit qu'il y avait là une vertu rare et suprême! Mais cette conduite exciterait ton admiration si ce n'était pas à toi qu'elle s'adressât, et, parce que tu en es l'objet, tu crois pouvoir même te dispenser de reconnaissance!... — Tu as raison, reprit Fabien en interrompant son ami, mais ne me parle plus comme tu l'as fait, ne me dis pas que Poyer refuserait de se battre parce qu'il a plus de cœur que moi. — Et pourquoi ne veux-tu

pas que je te dise la vérité, dût-elle t'offenser? Mais je vois ce qui te révolte dans mes paroles : toujours préoccupé de ta personne, tu t'imagines que je veux te ravaler dans le seul point par où tu es sensible, la vanité. Tu te trompes, Fabien. Poyer aurait plus de cœur que toi, en ce sens qu'il ne tournera jamais son épée contre l'enfant qui est le protégé de sa mère. Il ne t'aimerait pas, lui, qu'il te respecterait de même, comme un bien qui est nécessaire à l'existence d'une pauvre femme, il se croirait un misérable de la blesser dans une affection si tendre; mais toi tu lui tuerais son fils sans remords, sans pitié, sans penser à elle. Voilà ce que je voulais dire, Fabien, voilà pourquoi Poyer ne se battra pas, voilà pourquoi il a plus de cœur que toi. »

Cette fois, les paroles de Valvins atteignirent leur but, et Fabien, touché des remontrances de son ami, lui fit la solennelle promesse de renoncer à Carmélite; mais on doit aisément comprendre qu'un pareil serment, surpris à une émotion passagère, ne dut pas rassurer Valvins, et il comptait sur un autre moyen pour empêcher Fabien d'y manquer. Ce moyen, on l'a sans doute deviné, si on se rappelle comment Valvins avait essayé de réveiller la coquetterie de madame Proserpine. Toutefois, avant d'en diriger les batteries contre la passion du jeune étudiant, il lui raconta ce qu'il avait dit à Poyer pour détourner ses soupçons, et Fabien consentit à s'accuser d'une faute qu'il n'avait pas faite, pour cacher la véritable trahison qu'il avait commise envers son ami. Malgré les craintes que donnait à Valvins la légèreté de Fabien, il espéra au bout de quelques jours que son plan arriverait à bonne fin. Il y avait d'abord éprouvé quelques difficultés, et elles étaient venues de son principal auxiliaire, c'est-à-dire de madame Proserpine. Lorsque Valvins lui avait adressé ces compliments qui avaient averti madame Proserpine du tort qu'elle avait de ne pas profiter de ses derniers avantages, la bonne femme s'était facilement imaginé que Valvins parlait pour lui. Donc, le lendemain de ce jour où la maîtresse de pension avait essayé une parure un peu plus coquette, tous les honneurs en furent pour Valvins. Le rôle de l'étudiant fut assez embarrassant, en ce qu'il ne voulait point la détourner par une indifférence trop marquée des soins attrayants qu'elle avait donnés à sa personne, et qu'il n'osait lui en témoigner trop de reconnaissance de peur d'écarter à tout jamais madame Proserpine de la voie où il voulait la lancer. Cependant Valvins tint un assez juste milieu entre les félicitations et les déclarations, pour que d'un côté la dame de la pension y puisât un plus vif désir de paraître belle et pour qu'en même temps il ne s'engageât point envers elle, ce qui eût pu persuader à ce cœur de

femme, qui mettait tant de probité dans ses faiblesses, qu'elle était engagée envers lui.

Ce petit manége dura quelques jours. Il n'échappa point aux yeux des étudiants, qui se mirent à railler Valvins; celui-ci jura si solennellement sur son honneur qu'il n'y avait aucune intrigue entre lui et la maîtresse de pension qu'on le crut. Mais quelques-uns de ces messieurs s'aperçurent que cette femme, qu'ils avaient négligée jusque-là, valait mieux que toutes celles à qui ils livraient la fleur de leur jeunesse et le plus clair de leur argent, et il se reforma autour de madame Proserpine une petite cour dont le plus entreprenant et le plus assidu était Charles Joulu, et le moins empressé était celui en faveur de qui s'était opérée cette immense révolution. Non-seulement Valvins se montrait fort insensible à toutes les avances de madame Proserpine, mais encore il demeurait bien moins souvent près d'elle qu'il ne le faisait autrefois. Il y avait deux excellentes raisons à cette conduite : la première, c'est la peur qu'il avait d'un tête-à-tête définitif; la seconde, c'est qu'il s'attachait aux pas de Fabien pour le maintenir dans sa résolution et ne pas lui laisser une heure de solitude où il pût penser à retourner près de Carmélite. Du reste, Fabien était le seul des habitués de la pension qui eût vu indifféremment la renaissance de la maîtresse du lieu, si même il s'en était aperçu. Cependant Valvins commençait à craindre que tous ses soins ne fussent inutiles; la surveillance qu'il exerçait sur Fabien ne pouvait être si stricte qu'il n'y pût échapper un moment, et il savait qu'une fois retourné sous le pouvoir de Carmélite, son ami ne pourrait plus en être arraché. Enfin, une occasion se présenta pour Valvins de mettre Fabien sur la piste où il voulait le lancer, afin de le détourner de la voie où il brûlait de rentrer. Ce ne fut pas un bon sentiment qui l'y poussa; mais Valvins, qui se montrait si sévère pour les autres, s'en servit cependant sans remords, tant il est vrai que l'ambition d'atteindre le but qu'il s'est proposé aveugle tout homme, si austère qu'il soit.

Un soir que Fabien était demeuré chez madame Proserpine avec quelques étudiants, parmi lesquels Valvins et Charles Joulu, les attentions de celui-ci pour madame Proserpine et les attentions de madame Proserpine pour Valvins furent si prononcées qu'elles frappèrent Fabien, et qu'en se retirant il se laissa aller à plaisanter son ami sur sa conquête surannée. Valvins connaissait trop bien la nature dédaigneuse du petit jeune homme pour vouloir discuter avec lui le mérite de madame Proserpine; il se contenta de nier la conquête, mais sans en faire fi.

— Oui, dit-il, je crois que madame Proserpine ne serait pas fâchée de se laisser faire la cour par quelques-uns d'entre nous;

mais quant à en laisser arriver un seul, c'est ce qui n'aura pas lieu. — Tu te moques de moi, repartit Fabien. Ah ! si tu lui voulais seulement la centième partie de ce qu'elle te veut, il y a longtemps que tu serais arrivé. — C'est parce que je l'ai voulu et que je n'ai pas réussi que je te parle ainsi. — C'est que tu auras fait comme cet imbécile de Joulu : tu y auras mis une ardeur qui aura donné à la vieille une si haute opinion de sa personne qu'elle aura fait la cruelle. Mais ton rôle de dédaigneux me semble l'avoir ramenée à solliciter ce qu'elle a refusé, et il ne tient qu'à toi de réussir. — Erreur ! reprit Valvins ; elle n'est pas si aisée que tu le crois, et je parierais dix contre un que de plus adroits que moi y échoueraient. — Allons donc ! s'écria Fabien ; mais moi, qui ne suis pas assurément un très-habile séducteur, je voudrais en avoir le cœur net en une semaine. »

Le grand mot qu'attendait Valvins venait d'être prononcé, la ruse avait engrené, il ne s'agissait plus que d'y maintenir Fabien, et c'était la moindre des choses.

« — Toi, reprit Valvins avec un air d'incrédulité dédaigneuse, toi !... — Oui, moi, reprit Fabien, et pourquoi pas moi ? — Toi pas plus qu'un autre. — Et peut-être moins qu'un autre ? dit Fabien en ricanant. — Qui sait, mon cher ami ? repartit Valvins du même ton ; la vieille, comme tu l'appelles, est connaisseuse, et je ne crois pas qu'en fait d'amour elle aime à faire des sevrages. — Que veux-tu dire par là ? — Rien qui soit offensant pour ta personne ; mais tu es trop naïf pour elle, et je parierais encore plutôt pour Joulu que pour toi. — Je te réponds que si cela en valait la peine... dit Fabien en haussant les épaules. — C'est juste, fit Valvins en l'interrompant : *ces raisins sont trop verts et bons pour les goujats.* — Oh ! oh ! voilà qui est joli. — Soit, mais je voudrais te voir essayer. — Il y a des choses où la crainte du succès fait reculer. — Pardieu, dit Valvins, ce n'est pas une entreprise si monstrueuse pour que tu ne puisses l'entreprendre ; eh bien ! procure-moi ce plaisir ; je serais ravi de voir ta fatuité recevoir une leçon qu'elle mérite si bien. — Parles-tu sérieusement ? — Très-sérieusement, si sérieusement que je te parie tout ce que tu voudras que tu ne réussiras pas. — Eh bien ! fit Fabien, un souper splendide pour toute la table. — Un souper, soit. — Je te demande huit jours. — Je te donne deux mois. — Je ne les prendrai pas, car je te jure bien que, si cela devait me coûter deux mois, je payerais le souper demain. — Comme tu voudras. »

La partie se trouvait donc engagée, et Valvins supposait qu'il n'y avait plus d'obstacle à ses projets. Il ne s'imaginait pas que madame Proserpine pût être cruelle pour un aussi charmant garçon que

Fabien ; et, une fois celui-ci vainqueur, il supposait qu'elle était assez experte pour le retenir.

Or, le lendemain, Fabien commença ses opérations par une attaque d'une habileté très-supérieure. Il faut le reconnaître : de même qu'on naît général, on naît séducteur ; c'est une aptitude très-particulière qui met les plus novices au niveau des plus rusés, comme le génie met les capitaines inexpérimentés au-dessus des plus habiles. Du reste, les deux qualités nécessaires à cette supériorité ont une grande similitude. C'est une grande confiance en soi et un plus grand mépris pour ses ennemis.

Donc, ce jour-là, Fabien, qui depuis quelque temps ne prenait guère part aux propos de la table, s'y mêla tout à coup, et, prenant à partie Charles Joulu, il lui demanda d'un ton fort dégagé quelle grande passion il avait dans le cœur, qu'il fût tellement changé.

« — En quoi changé? dit l'étudiant. — En ce qu'on ne te voit plus au café, en ce que tu n'as pas eu une querelle depuis quinze jours au moins, malgré l'arrivée du nouveau régiment, en ce qu'enfin tu mets tous les jours un habit neuf. — Il me semble, dit Charles, que je ne me mêle pas de tes affaires; tu peux, par conséquent, te dispenser de t'occuper des miennes. — Oh! ne te fâche pas, dit Fabien avec un air indifférent, je ne veux pas savoir de qui tu es amoureux. Mais enfin, tu es amoureux, voilà qui est fini. Tant pis! parce que j'ai découvert dans un coin deux sœurs qui sont quelque chose de bien tentant et que je comptais sur toi pour en venir à bout. — Sur moi? repartit Charles Joulu ; il me semble que tu ferais mieux tes affaires tout seul, et que, dans le cas où tu ne réussirais pas d'un côté, tu pourrais te tourner de l'autre sans craindre de trouver un concurrent. »

Fabien se contenta de hausser les épaules et murmura à part soi : « C'est fâcheux. »

« — Ah çà, dit un étudiant, est-ce que tu as besoin d'aide de camp dans tes campagnes amoureuses? — C'est bon, c'est bon, dit Fabien, n'en parlons plus, je trouverai quelqu'un. Mais j'avoue que j'aurais préféré Charles à tout autre. — Merci, fit celui-ci, probablement quelque sœur laide, jaune et bossue à occuper pendant que tu filerais le sentiment avec la jolie. — Non, je te le jure, dit Fabien, toutes deux jolies comme des amours, et tournées comme des anges. — Deux filles comme ça à Rennes, dit Poyer, et je ne les connais pas! Où ce diable de petit furet-là a-t-il été les découvrir? — Où tu ne les trouveras pas, et où je sais seul qu'on les cache. — Et il te faut un second? dit Poyer. — Oui, repartit Fabien négligemment. J'ai sondé le terrain, elles sont très-disposées toutes deux à en finir

avec la retraite où elles sont enfermées; mais ce sentiment, elles l'ont chacune de son côté, et il est d'autant plus vif qu'elles se le cachent l'une à l'autre, persuadées qu'elles sont l'une et l'autre de leur farouche vertu. C'est une assez drôle de comédie qu'elles se jouent mutuellement; mais cette comédie pourrait être sérieuse si l'une d'elles avait seule le bonheur de faillir, et sa sœur délaissée ne manquerait pas de la dénoncer; tandis que, si on les attaquait ensemble, au lieu de se séparer pour se nuire, ou, si vous l'aimez mieux, pour protéger leur vertu, elles se réuniraient pour la perdre, ce qui amènerait infailliblement le résultat suivant au bout de quelques mois : Une des sœurs entrerait chez l'autre en lui disant : « Ma chère sœur, viens à mon aide; mon amant me trompe. » A quoi l'autre répondrait : « Bien volontiers, mais j'ai aussi besoin de toi, j'ai envie de tromper le mien. »

Toute la table était restée le nez et la fourchette en l'air, écoutant cette impertinente théorie de mauvaises mœurs débitée avec un calme et un laisser-aller admirables.

« — Hein, qu'est-ce que c'est que ça? fit Poyer en regardant Valvins, où diable a-t-il appris cette tirade ! — Oh ! murmura madame Proserpine... oh ! le petit scélérat ! — Qu'est-ce que dit madame Proserpine ? reprit Fabien sans la regarder et en prenant du sel avec la pointe de son couteau. — Je dis que vous êtes un petit monstre, d'avoir des idées comme ça à votre âge. — Au vôtre on est plus candide, n'est-ce pas ? dit Fabien d'un air notoirement impertinent. — Ah çà ! mais, qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui? continua Poyer. — Que voulez-vous dire, s'il vous plaît? s'écria madame Proserpine d'un air fort irrité. — Rien qui vous concerne, vous, ma chère Madame, dit Fabien avec son sourire câlin, mais quelque chose qui concerne une femme comme vous pourriez l'être, si vous n'étiez pas la bonté et la franchise en personne. — Et qu'est-ce que c'est? dit Valvins, qui observait depuis quelque temps le manége de Fabien sans en pouvoir deviner le but. — Ce que c'est ! Ma foi, je puis bien vous le dire, car je suis sûr qu'aucun de vous ne connaît cette femme. — Est-ce que c'est celle-là chez qui tu vas tous les soirs? dit Poyer. — Peut-être, reprit Fabien, je ne dis ni oui ni non. — Mais quelle est donc cette femme? reprit madame Proserpine. — C'est une femme, dit Fabien en s'accoudant sur la table, que je ne saurais mieux comparer qu'à madame Proserpine ici présente. — Et en quoi, s'il vous plaît? repartit la maîtresse de pension, choquée de se voir ainsi mettre en scène. — En ce que, reprit Fabien, c'est la petite mère la plus gentille que je connaissse. Elle a même quelque chose de votre tournure : jolis pieds, jolies mains, jambe

moulée, taille ronde, visage riant, dents blanches, sourire agaçant, beaux yeux; seulement je lui crois quelques années de plus qu'à vous. »

Il fallait que Fabien eût un grand instinct de la vanité du cœur des femmes pour avoir trouvé ce dernier trait. Tous ses camarades trouvèrent que c'était une grossièreté de dire à une femme qu'une plus âgée était aussi jolie. C'était à leur sens lui dire qu'elle était plus vieille que son âge. Mais madame Proserpine ne le prit pas ainsi, elle n'y vit qu'une chose, c'est qu'elle avait encore quelques années à être belle, et elle dit en riant : « Et qu'est-ce qu'elle a fait, cette dame qui me ressemble si bien? — Elle a fait, dit Fabien, ce que vous n'eussiez certainement pas fait, parce que, si elle vous ressemble d'un côté, elle ne vous ressemble guère de l'autre, du moins au fond; elle a l'air bonne et douce, on la dirait sans prétention et bien éloignée de vouloir tromper quelqu'un, absolument comme vous. — Encore! dit madame Proserpine d'un ton sec. — C'est-à-dire, elle paraît être ce que vous êtes. — Hé bien! après? — Hé bien! cette bonne et douce femme est tout simplement une des plus rusées coquettes que je connaisse. Elle s'est fait un petit cercle de pauvre garçons qui y ont été bon jeu bon argent. Il y en a deux ou trois qui en sont devenus amoureux à en perdre la tête, mais amoureux à ne plus vouloir rien entendre. — Elle est donc bien charmante, cette femme? dit madame Proserpine d'un air piqué. — Oui, elle est charmante, et si en elle tout était vrai, le cœur comme la beauté, on serait, je le crois, bien heureux de lui plaire. Si cette bonté qu'on veut dans les moindres paroles, si cet abandon caressant avec lequel elle vous attire, si cette affection avec laquelle elle vous tend la main, si tout cela n'était pas un jeu, ce serait une femme à aimer toute la vie. — A aimer quinze jours, dit madame Proserpine. — Longtemps comme une maîtresse, dit Fabien en reprenant ses airs dégagés, toujours comme une amie. — Mais, reprit Poyer, à la façon dont tu en parles, on dirait que tu en es amoureux comme les autres imbéciles dont elle se moque. — Je ne dis pas non, répondit Fabien, mais au moins elle ne peut se moquer de moi, attendu que je ne lui ai pas dit. »

Madame Proserpine était devenue rouge, et, pour preuve qu'elle avait compris, elle repartit d'un air précieux : « Et probablement, si vous le lui aviez dit, elle aurait bien fait de vous croire, n'est-ce pas? surtout après la proposition que vous venez de faire à M. Charles? — Si elle avait tout l'esprit que je lui suppose, dit Fabien, cela le lui eût confirmé mieux que tous les serments du monde. C'est quand on est bien malade, qu'on pense à se guérir par les remèdes les plus extraordinaires. — Et tu crois Joulu atteint

de la même maladie, reprit Valvins, que tu lui proposes de partager ton traitement ? — Je le crois plus désespéré, car il ne voit pas son mal. »

Cette dernière repartie avait été jetée à Valvins de manière à ce que madame Proserpine, qui était près de lui, pût parfaitement entendre. Du reste, à l'exception de celle qui en était l'objet, et qui en sa qualité de femme avait une intelligence très-active de tout ce qui était d'amour; à l'exception de Valvins pour qui chacune des paroles de Fabien était un sujet de curiosité et de réflexion, et à l'exception de Poyer, qu'elles plongeaient dans un étonnement profond et qui les avait écoutées avec cet intérêt qu'il portait à tout ce qui concernait Fabien; à l'exception, dis-je, de ces trois personnes, cette conversation avait passé par-dessus la tête de tous les autres auditeurs. Ils l'avaient d'abord écoutée comme on regarde des nuages auxquels l'on trouve une espèce de forme humaine, mais dont on détourne bientôt la vue, parce qu'ils n'offrent qu'une masse confuse et vague où rien n'est précis. Charles Joulu lui-même, bien qu'il eût été mis en cause, se leva en disant à un de ses voisins : « As-tu compris quelque chose à ce galimatias que Fabien vient de nous débiter? Je crois, le diable m'emporte! qu'il fabrique des romans et qu'il nous en a récité quelques passages. »

Pendant ce temps, Valvins disait à Poyer : « Emmenons tout le monde, excepté Fabien. — Pourquoi ? — Je te le dirai. »

L'offre d'un punch au café décida tous les étudiants sans difficulté, à l'exception de Charles Joulu qui disait : « Et Fabien, tu ne l'invites pas?... — Bah! dit Valvins, laisse-le tranquille, il nous assommerait avec son histoire des deux sœurs et ses femmes sur le retour... Il va raconter tout ça à madame Proserpine, elle nous dira les noms, et ça nous amusera. »

Il n'y a qu'à proposer une perfidie à un homme en lui prêtant un air de plaisanterie pour obtenir de lui ce qu'on en désire. C'est ce qui arriva pour Charles, qui suivit Valvins sans observation. Madame Proserpine était restée avec Fabien ; elle parut ne pas s'en apercevoir, et ce ne fut que lorsque les autres étudiants furent assez loin pour qu'il ne pût pas les rejoindre, qu'elle lui dit : « Est-ce que vous ne suivez pas ces messieurs? — Non, lui dit Fabien d'un air décidé, je ne les suis pas, car je croyais que vous m'aviez compris. »

Madame Proserpine mit un doigt sur sa bouche pour imposer silence à l'étudiant. Car son mari, débarrassé de son tablier de cuisine, et sa clarinette sous le bras, entrait dans la salle à manger.

« — Hé bien! lui dit-il, viens-tu au spectacle? Le directeur m'a donné une place pour Joconde que tu désires voir depuis si

longtemps. — Je n'irai pas, lui répondit madame Proserpine. J'ai depuis une heure une migraine qui me tue ; c'est à croire que ma tête va se fendre. — C'est possible, dit Guillot, tu es rouge comme un radis, il faut y prendre garde... c'est le sang, vois-tu, qui te tourmente ; à ton âge ça devient dangereux, tu devrais prendre du vulnéraire. »

Si M. Guillot eût prononcé exprès ces horribles paroles, il eût fait un coup de maître, et peut-être madame Guillot lui eût-elle pardonné. Quand un mari défend sa propriété, même par des moyens passablement brutaux, une femme d'esprit les déjoue, mais elle les excuse. Un droit, quel qu'il soit, inspire toujours une certaine déférence, et il y a dans le cœur une justice secrète qui le reconnaît, même quand la passion le brave. Mais ce qui ne se pardonne pas, c'est la bêtise grossière, et madame Proserpine venait d'en subir une dont elle se promit bien de punir monsieur son époux. Un scrupule d'émotion et un grain de vengeance forment une potion bien excitante à l'occasion de mal faire, et madame Proserpine se trouva à ce point quand M. Guillot l'eut encore une fois laissée seule avec Fabien. Mais ce qui avait été un caustique pour le cœur de madame Proserpine avait été un antiphlogistique pour Fabien, et la pauvre femme s'en aperçut. Cette observation la remit par coquetterie au point où elle eût dû rester par raison ; elle prit un air sérieux, et fit signe à Fabien de la suivre au jardin. Seulement elle passa devant lui. Ce n'était rien ; mais, pour arriver à ce jardin, il fallait monter quelques marches, et une femme qui monte a des avantages de position que la ligne horizontale développe moins pleinement ; et si l'œil descend, il distingue mieux la grâce d'un joli pied et la rondeur d'un commencement de jambe. Ce petit manége eut le succès qu'elle en attendait ; Fabien regarda et jura qu'il n'en avait pas trop dit lorsqu'il avait fait un portrait si attrayant de cette prétendue coquette qui se jouait des passions qu'elle inspirait. Ainsi, en moins d'une minute, et par deux ou trois petites transitions, il avait eu l'avantage d'avoir ému madame Proserpine ; on lui avait donné celui de la piquer au jeu, mais, en ayant l'air de dédaigner la partie, il avait rendu son sang-froid à son antagoniste et il avait perdu le sien en reprenant un goût plus vif à la plaisanterie. Ce fut dans cette position qu'ils arrivèrent dans une assez longue allée de tilleuls bordée de clématites et de jasmins aux parfums pénétrants. Il était six heures, et le soleil, commençant à se perdre déjà dans un horizon rougeâtre, jetait sur madame Proserpine des teintes roses qui lui allaient à ravir. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans cette allée, madame Proserpine prit la parole, tandis que Fabien la regardait de côté,

poursuivant d'un œil assez satisfait la ligne de ces formes qu'il avait trouvées si avenantes d'un côté et qui ne lui paraissaient pas moins agréables d'un autre. Un fichu entr'ouvert lui faisait voir la blancheur d'une poitrine qui tenait bien son rang d'elle-même, et pour la première fois il s'aperçut qu'il y avait une distinction singulière dans la forme d'une oreille petite et animée, et combien l'abondance d'une riche chevelure empreint encore de jeunesse et de séve le visage qu'elle couronne.

Il faut le reconnaître, la plupart des hommes ignorent la véritable beauté. Un petit bout de visage agaçant, force voiles pour tout ce qu'il faut cacher, beaucoup de chiffons pour ce qu'il faut remplacer, et ils sont ravis ! Quoi qu'il en soit, quand madame Proserpine et Fabien entrèrent dans le jardin, elle était calme et lui touché. Voici ce qu'il en résulta.

XXXII

RÉVÉLATION.

Madame Proserpine dit à Fabien : « J'ai des reproches à vous faire, monsieur Fabien. — A moi! s'écria le jeune homme avec un peu de fatuité ; en tous cas, mes torts sont bien involontaires. — C'est le fait des imbéciles d'avoir de ces torts-là, repartit madame Proserpine, car ils ne savent ce qu'ils disent. — Comme votre mari, répliqua Fabien, qui ne put résister à sa nature moqueuse. — Comme mon mari, oui, monsieur Fabien, repartit madame Proserpine d'un ton piqué ; il parle souvent sans penser ce qu'il dit, et même faute de penser ; mais vous n'en êtes pas là ; vous savez, vous, ce que valent vos paroles, et c'est bien volontairement que vous m'avez fait de la peine. — Oubliez-vous, dit Fabien, que, si l'on est quelquefois le maître de son esprit, on ne l'est pas toujours de son cœur? — Vous n'êtes pas de ceux dont le cœur emporte l'esprit, repartit madame Proserpine; je crois que c'est tout le contraire, au moins vis-à-vis de moi. — Vraiment, reprit Fabien qui commençait à sentir qu'il avait affaire à une femme qui ne se laissait étourdir ni par la vanité ni par le désir, et pourquoi me dites-vous tout cela? — Parce que je vous en veux de vous être moqué de moi. — Moi ? fit Fabien. — Vous. Que vous ai-je fait pour me mettre en scène à table à propos de je ne sais quoi ? — Vous ! madame Proserpine, dit l'étudiant d'un ton railleur, vous croyez donc que c'est de vous que je voulais parler ? »

Madame Proserpine regarda le jeune homme en face, puis, haus-

sant les épaules avec un petit sourire de dédain, elle reprit : « Vous me croyez donc bien bête, monsieur Fabien? — Ah! madame Proserpine! fit l'étudiant. — Je le serais autant de ne pas vous avoir compris que de vous avoir cru; c'est de moi que vous avez voulu parler, c'est de moi que vous avez voulu me faire croire que vous étiez amoureux. »

Cette franche déclaration déconcerta un peu la suffisance de Fabien; cependant il reprit aussitôt : « Est-ce un crime de dire ce qu'on éprouve? »

Et, en parlant ainsi, il prit madame Proserpine par la taille et voulut l'embrasser. Elle le repoussa vivement et repartit : « C'est un pari que vous avez fait, lui dit-elle. »

Fabien crut que Valvins l'avait trahi, et le dépit qu'il en éprouva donna à l'exclamation qu'il laissa échapper un caractère plus sérieux qu'à tout ce qu'il avait dit jusque-là.

« — Ma foi, reprit madame Proserpine, ça doit être quelque chose comme ça, ou bien une vengeance.— Une vengeance! reprit Fabien, fort étonné cette fois. — Mais dame! dit madame Proserpine en regardant Fabien dans le blanc des yeux, quand on a une maîtresse qui vous trompe, on essaye de s'en venger ou de s'en consoler en en prenant une autre. — Une maîtresse qui vous trompe! reprit d'abord Fabien d'un ton de stupéfaction et de colère; mais ensuite il crut que madame Proserpine, qu'il soupçonnait instruite de ses relations avec Carmélite, faisait allusion à Poyer, et il répéta d'un ton tout différent, avec un air de parfaite insouciance : Ce n'est ni vengeance ni consolation, madame Proserpine, c'est que je vous aime. — Ah! vous m'aimez, dit-elle en le regardant en dessous, et comment ça? — Mais, reprit Fabien en la caressant du regard, comme on aime une jolie femme; y a-t-il plusieurs manières de l'aimer? — Oui, dit madame Proserpine, il y en a beaucoup; il y a manière de l'aimer pour elle, parce qu'on veut la rendre heureuse; ça ne peut pas être la vôtre vis-à-vis de moi, vous êtes un enfant, et pour aimer une femme comme ça, il faut être un homme, il faut vouloir la protéger, la secourir. — Et vous croyez que je ne le voudrais pas? — Je le crois; mais vous le voudriez, que vous ne le pourriez pas. — Plaît-il? s'écria Fabien. — C'est comme ça, dit madame Proserpine. Puis elle ajouta : Il y a manière de l'aimer, parce qu'on a les mêmes goûts et les mêmes habitudes, parce qu'on a confiance en elle et qu'on se fait à sa vie; ça ne peut pas encore vous regarder. Fabien ne répondit pas, et madame Proserpine reprit : Vous ne dites rien? — J'attends, dit Fabien, que vous soyez arrivée à la manière dont je vous aime. — Eh bien, dit madame Proserpine, la voici : Hé! hé! se dit-on quand on est jeune et gentil, mais la

petite mère Proserpine est assez charmante ; elle a de jolis pieds, la taille encore assez ronde, les dents blanches, les bras potelés, je me passerais bien un caprice avec elle. — Ah ! madame Proserpine, fit Fabien, pouvez-vous penser?... — Oh ! mon Dieu, dit-elle, il n'y a pas de mal à ça. Je vous conçois très-bien, j'en vaux bien la peine, malgré mes trente-huit ans sonnés, et vous êtes assez joli homme pour qu'on ne vous refuse pas. — Vraiment? dit Fabien, qui s'était cru à mille lieues du succès, et qui s'y voyait tout à coup ramené par une transition si brusque qu'elle l'étourdit. — Oui, reprit madame Proserpine, vous êtes assez gentil pour qu'on ne vous refuse pas. »

Fabien ne retrouva pas la parole, mais il embrassa madame Proserpine, qui le repoussa encore, mais moins vertement que la première fois, en disant : « Doucement, doucement, monsieur Fabien ; on ne vous refuserait pas si vous étiez un bon garçon, loyal et franc comme on devrait l'être à votre âge. Tenez, M. Poyer serait à votre place et me dirait avec sa grosse voix : « Voyons, madame Proserpine, vous êtes gentille comme un amour ce soir. Je suis bon enfant, moi ; est-ce qu'il sera dit qu'une jolie femme comme vous et un beau garçon comme moi auront été si longtemps l'un près de l'autre sans se rien dire? » Je répondrais à M. Poyer : « Eh bien, causons ! » — Bah ! s'écria Fabien. — Oui, repartit madame Proserpine, et le lendemain j'aurais été sûre que M. Poyer ne m'aurait pas tournée en ridicule et qu'il ne serait pas allé se vanter au tiers et au quart, avec ce petit air de morveux, d'avoir eu les faveurs de cette chère madame Proserpine. — Me croyez-vous capable de le faire? dit Fabien, à qui l'épithète de morveux avait donné un vif dépit. — Très-capable, dit madame Proserpine. Je suis sûre que vous n'avez envie de moi que pour faire niche à Charles Joulu. — Non, s'écria Fabien, ce n'est pas pour cela, je vous le jure. — C'est donc pour quelque chose? dit madame Proserpine. »

La question était singulière ; en sorte que, soit que Fabien ne la comprît pas comme l'entendait madame Proserpine, soit qu'il fît semblant de ne pas la comprendre, il repartit d'un air plein de désir : « Pour quelque chose, sans doute ; c'est ce quelque chose que je vous demande à genoux, ajouta-t-il en serrant la taille de madame Proserpine. — Je ne parle pas de ça, dit celle-ci en se dégageant, ce quelque chose-là ne vous tente que par rapport à un autre. — Je ne vous comprends pas, dit Fabien. — Oh que si ! fit-elle ; tenez, je m'y connais, un vertigo comme ça ne passe pas par la tête d'un homme sans qu'il y ait pensé quelquefois auparavant ; ou je ne suis plus femme, ou je suis sûre que vous n'y avez jamais pensé avant ce soir. — C'est que je craignais de vous lais-

ser voir ce que j'éprouvais. — C'est vrai, dit-elle, vous avez l'air si timide! — Vous voyez bien que je le suis. Voilà le jour fini, nous sommes loin de tous les regards, et cependant qu'est-ce que je fais ici? Je vous écoute, je me défends, lorsque... — Lorsque c'est moi qui devrais écouter et me défendre, dit madame Proserpine en lorgnant Fabien à mi-prunelle; et peut-être, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire, je ne me défendrais pas si vous attaquiez franchement. »

Fabien se trouva pris au dépourvu et commença à craindre de n'être pas le plus fort vis-à-vis de cette femme dont il avait fait si bon marché dans ses prétentions. Pour la première fois il se trouva piqué au jeu et ne voulut pas en avoir véritablement le démenti ; et, quittant aussitôt ses petits airs sans façon, il se rapprocha de madame Proserpine et lui dit à voix basse : « Eh bien ! soit, c'est vrai, je n'y avais jamais pensé; mais, en vous voyant si jolie aujourd'hui, il y a trois heures, je me suis dit : Pardieu, nous sommes de grands nigauds d'aller courir après une demi-douzaine de grisettes, lorsqu'on a près de soi la plus charmante petite femme que j'aie jamais vue. Une fois cette idée-là en tête, je me suis mis à vous regarder, et tout à l'heure, tenez, quand vous avez monté l'escalier devant moi, je n'ai rien vu, mais j'ai deviné, et... Tenez, madame Proserpine, lui dit Fabien en s'asseyant sur un banc et l'attirant sur ses genoux, vous avez raison, je me suis moqué de Valvins, j'ai fait le fat, j'ai dit... je ne sais pas ce que j'ai dit; mais maintenant je vous aime, oui, je vous aime. En vérité, je crois que, si vous ne m'aimez pas un peu, j'en deviendrai fou. »

Madame Proserpine était trop expérimentée pour ne pas savoir quelle espèce d'amour montait ainsi à la tête de Fabien, mais elle n'en était pas moins flattée.

Une femme qui avait une très-grande portée dans l'esprit, madame de ***, prétendait qu'un homme commandait à tout, à ses paroles, à sa physionomie, à ses regards, à ses serments, et qu'à ce compte le plus habile pourrait passer pour le plus amoureux, mais qu'il y avait une émotion dont il n'était pas autant le maître, une émotion qui ne venait que de la vérité d'un désir réel, et que c'était là un hommage bien brutal sans doute, mais si sincère, qu'il ne fallait guère se fier qu'à celui-là. Si nous disions le nom de cette grande dame qui fut un grand écrivain et qui inspira de l'amour à un autre grand écrivain masculin de notre époque, on comprendrait facilement la validité de son opinion. En effet, le grand écrivain mâle avait fait pour l'écrivain femelle tous les frais d'un amour délicieux, spirituel, galant, ingénieux; il en était même résulté un roman très-célèbre; mais il paraît qu'il n'en put résulter davantage, et pro-

bablement voilà ce qui mit si fort en crédit auprès de cette belle dame la supériorité de l'hommage réel.

Or, madame Proserpine, sans avoir autant d'idées et de subtilité pour estimer ce qu'éprouvait Fabien, ne lui en savait pas moins bon gré. Les yeux du jeune homme brillaient, sa voix avait cette altération qui annonce l'ardeur du désir, ses mains brûlaient de ce feu fébrile qui est contagieux; elle le regarda et sourit, fière de son triomphe, et, toute prête à achever ce triomphe par sa défaite, elle se laissa aller sur les genoux de Fabien et lui dit avec un gros soupir : « Est-ce donc pour vous venger de ce que Carmélite vous trompe avec le marquis de Lesly? »

En disant ces paroles, madame Proserpine se pencha vers Fabien pour lui laisser prendre le baiser qu'il cherchait; mais, au lieu d'un regard ivre d'amour, au lieu de lèvres tendues vers les siennes, elle rencontra un œil fier et courroucé, des lèvres blanches et tremblantes de colère, et Fabien se releva avec violence, en s'écriant : « Carmélite me trompe avec M. de Lesly, ce n'est pas possible! — Eh bien! qu'est-ce qui vous prend? s'écria madame Proserpine, est-ce que vous ne le saviez pas? »

Nous ne pouvons rapporter textuellement les épithètes dont Fabien gratifia Carmélite dans un premier mouvement de colère; notre langue écrite n'a pas les mêmes libertés que notre langue parlée, et en cette circonstance les libertés que lui donna Fabien allèrent jusqu'aux plus extrêmes licences. Cependant, une fois que le torrent d'indignation fut passé, Fabien voulut avoir des preuves de la trahison qu'on venait de lui apprendre. En toute autre circonstance, madame Proserpine, dont le cœur était très-tendre pour les hommes et fort indulgent pour les femmes, chose qui se rencontre bien rarement en ce monde où les plus coquines sont d'ordinaire les plus acariâtres, madame Proserpine, disons-nous, céda aussi à un très-vif mouvement de dépit et n'épargna ni la passion de Fabien ni l'innocence de Carmélite. Malgré la belle résolution de donner une leçon à l'impertinente assurance de Fabien, la jolie maîtresse de pension s'était laissée aller avec plaisir à cette émotion qui naît de l'émotion qu'on produit, et voilà que tout à coup ce petit triomphe s'évanouit, ce doux plaisir s'envole au seul nom d'une autre femme. Madame Proserpine avait beaucoup de philosophie, mais beaucoup de philosophie féminine c'est bien peu de chose, et, ma foi, on venait de lui faire trop de mal pour qu'elle ne voulût pas en rendre un peu. Or, Fabien eut toutes les preuves qu'il voulut avoir, rien ne lui fut épargné, et il faut même reconnaître que les confidences de madame Proserpine furent épicées de quelques réflexions caustiques qui ne manquèrent pas d'enflammer à un

point excessif la blessure qu'elle venait de faire à Fabien. Toutefois nous n'en dirons que le résultat, et ce résultat n'était rien moins qu'une intrigue en règle entre Carmélite et le marquis de Lesly. Cela semblait assez difficile à croire, car les moments de Carmélite étaient comptés : c'était une ouvrière qui avait à rendre compte en argent de l'emploi de toutes ses heures, et comment se pouvait-il qu'elle trouvât assez de temps pour mener de front ses amours avec Poyer, avec Fabien et avec le marquis? D'abord, il faut se rappeler que, Fabien ayant disparu du concours, les amants étaient réduits à deux, et que, d'un autre côté, Poyer mettait moins d'assiduité dans ses visites à Carmélite. D'ailleurs, le marquis de Lesly avait agi en cette circonstance avec un certain grandiose de séduction qui n'avait éveillé les soupçons de personne. Mais ceci mérite un chapitre à part.

XXXIII

UNE DUÈGNE DE PROVINCE

Le lendemain de son arrivée à Rennes, Melchior de Lesly, comme tous les officiers de son régiment, avait été faire la reconnaissance des ressources de plaisir que pouvait fournir la ville de Rennes. La première de ces reconnaissances et la plus facile fut poussée au théâtre. C'était un grand jour pour la troupe chantante et parlante des actrices. En effet, le départ de l'ancien régiment avait laissé la plupart de ces dames sur le pavé, et il s'agissait pour elles de nouveaux engagements; il ne faut pas entendre par ce mot les engagements sur papier timbré passés entre elles et le directeur, mais d'engagements non écrits, et dont les appointements étaient bien autrement importants à leurs yeux que ceux qu'elles allaient toucher chez le caissier, qui, selon les règles d'une bonne administration théâtrale, ne payait pas toujours. Indépendamment de ce fonds d'existence supplémentaire qui allait se décider dans deux ou trois soirées, les intérêts d'amour-propre étaient mis en jeu. Celle qui n'avait été que la pensionnaire d'un capitaine pouvait passer au grade de chef de bataillon, tandis que la colonelle était menacée de descendre jusqu'à un sous-lieutenant. Ce fut donc une très-belle représentation que celle à laquelle assistaient en masse les officiers du nouveau régiment. Les robes étaient aussi blanches que possible, quelques-unes mêmes sortaient de chez la couturière. La soirée fut bonne pour le coiffeur, à qui l'on donna en cachette bon nombre

de petits écus non-seulement pour être bien coiffée, mais pour que les rivales fussent coiffées de travers. « Ce serait drôle, disait la dugazon corset, qui était fort laide, mais qui avait de très-beaux cheveux, si pendant la représentation le peigne de madame Saint-Phar venait à tomber et détachait toutes ses fausses nattes, de manière à la laisser avec sa pauvre petite queue de rat ! » (Madame Saint-Phar était la chanteuse à roulades de l'endroit et qui passait pour jolie.) Le coiffeur comprenait l'insinuation, mais en habile Talleyrand il se contentait de sourire avec approbation sans rien promettre ni rien refuser, et il recevait le petit écu.

« — Comment coiffez-vous Sainte-Luce? disait madame Saint-Phar en parlant de la dugazon corset. — Je crois qu'elle se fera coiffer à l'anglaise avec ses grands cheveux. — Ah! fit la chanteuse à roulades, elle fait bien, ça cache le creux de ses joues; mais comme ses cheveux ne tiennent pas longtemps la frisure, si vous ne les serrez pas beaucoup, au second acte tout ça pendra comme des ficelles, et elle aura l'air d'un chien noyé. »

Et le coiffeur souriait encore et empochait encore; mais c'était un galant homme, et il ne se crut payé que pour faire de son mieux. La calvitie de madame Saint-Phar fut très-habilement dissimulée, et les beaux cheveux de madame Sainte-Luce furent développés dans tout leur luxe abondant. Il en fut de même pour tous les emplois, de façon qu'au moment du lever du rideau toute la troupe fut sous les armes dans la meilleure tenue. La représentation fut belle et animée, les entr'actes bruyants et pleins de chaudes discussions; chacun prenait parti et laissait voir ses préférences. Cependant, au milieu de l'un des groupes où se débattait l'avenir de madame Saint-Phar et de madame Sainte-Luce, le plus jovial et le plus tapageur des lieutenants restait muet, écoutant d'un air moqueur les projets furibonds des plus entreprenants. L'un de ces messieurs lui dit : « Mais toi, Melchior, qui as-tu choisi de ces deux dames? »

Lesly n'eut pas le temps de répondre, car un de ses camarades reprit aussitôt : « En effet, tu ne dis rien, et tu as un petit air moqueur et fat. Est-ce que par hasard tu ferais le sournois et que tu viendrais écouter nos plans de campagne pour les déjouer en dessous? je ne te reconnaîtrais pas à ce trait, Lesly. — Tu as raison, répondit Melchior d'un ton très-content de lui-même, je ne demande que le combat au soleil; mais, comme je n'ai envie d'aller sur les brisées de personne, j'écoute, voilà tout. — Est-ce que tu es pour la petite amoureuse? — Non. — Pour la soubrette? — Non. — Pour la seconde chanteuse? — Non. — Pour l'utilité? — Non. — Alors, s'écria un des assistants, tu as choisi la duègne?

— Juste, dit Lesly. — Bah! madame Maricot? s'écria-t-on de tous côtés. — Madame Maricot. »

Tout le monde regarda Melchior d'un air soupçonneux, et l'on se demanda dans quel dessein l'élégant lieutenant faisait cette plaisanterie : « Est-ce que madame Maricot a une fille ou une nièce qui n'est point au théâtre et que Lesly a découverte? »

Des informations furent prises, et on apprit que madame Maricot n'avait qu'elle à vendre. Aussi, pendant le reste de la représentation, fut-elle curieusement examinée : c'était peut-être, se dira-t-on, une jolie femme assez bien grimée et accoutrée pour avoir trompé tous les regards. Hélas! non ; il n'y avait pas la moindre supercherie, ses rides appartenaient en propre à madame Maricot, et l'énormité de ses appas antérieurs et postérieurs n'avait aucun gonflement artificiel. Cependant Lesly ne se déconcerta point des rires qui bourdonnaient autour de lui, et à plusieurs reprises il témoigna à la digne madame Maricot la préférence qu'il accordait à sa personne. La duègne s'en aperçut, ses camarades aussi, et, comme le fait paraissait incroyable à tout le monde, on essaya de s'amuser dans les coulisses aux dépens de la bonne femme. On savait déjà que son admirateur était le marquis de Lesly, le plus beau, le plus riche, le plus galant des officiers du régiment ; on adressa à madame Maricot mille compliments moqueurs, et, contre sa coutume, la duègne, au lieu d'y répondre par quelque verte repartie, se laissa accabler et prit un air soucieux et rêveur. La chose, remarquée, courut le théâtre, et, en moins d'une minute, tout le monde en riait, depuis le régisseur jusqu'au garçon d'accessoires. On entrait dans le foyer pour voir madame Maricot prise d'une passion subite et langoureuse; mais elle ne bougeait pas, elle tenait les yeux attentivement fixés devant elle ; on la croyait devenue folle, et pourtant madame Maricot passait pour une femme d'esprit, très-retirée des vanités de ce monde et fort adonnée à la passion des serins et des petits chiens. Toutefois l'étonnement fut à son comble dans la salle et dans les coulisses lorsque, durant le dernier acte de la pièce où elle jouait, on la vit intrépidement lancer une œillade au marquis, œillade qui voulait dire incontestablement : « Est-ce bien à moi que vous en voulez ? »

Mais ce grand étonnement arriva à un comble encore plus élevé quand on vit le marquis répondre par une autre œillade accompagnée d'un petit mouvement de tête qui signifiait aussi très-clairement : « Oui, c'est à vous. »

Ce petit événement fit le plus grand tort aux autres prétendants de la troupe. On s'occupa tellement de la singulière plaisanterie de Lesly, que personne ne pensa à s'occuper de lui-même. Le

marquis fut raillé, interrogé, mais on n'en put rien tirer que ce mot : « Je vous donne ma parole de ne jamais parler à aucune femme du théâtre, excepté à madame Maricot. »

Cet engagement ne fit qu'accroître la curiosité, mais elle se trouva bridée par un mot de Melchior : « Messieurs, dit-il à ses camarades, je vous ai donné ma parole de ne vous disputer le cœur d'aucune de ces dames, je vous demande la vôtre de me laisser libre dans mes amours avec madame Maricot et de ne les gêner ni de les espionner en rien. »

L'engagement fut pris, et, à partir de ce jour, on ne vit plus le marquis au théâtre que de temps en temps et lorsqu'il accompagnait par hasard une des nobles familles de la ville, près desquelles il avait été introduit. Quant à la duègne, sa vie était complétement changée; elle avait quitté le misérable entresol où elle logeait en garni à douze francs par mois, et s'était établie dans une charmante petite maison à un quart de lieue de la ville, où un cabriolet de louage à ses ordres la conduisait. Dès lors on sut à quoi s'en tenir sur le choix de Lesly; madame Maricot occupait ostensiblement une maison où se rendait sans doute en cachette quelque grande dame de la ville; on eût bien voulu la connaître, mais les officiers avaient donné leur parole de ne point chercher à apprendre quelque chose, et les autres personnes intéressées à s'informer n'avaient guère le temps d'espionner; d'ailleurs tout cela resta enfermé dans les entretiens de quelques officiers et de quelques comédiennes. et, comme au bout de quinze jours on ne découvrit rien, on ne s'en occupa plus. Mais ce qui était un mystère pour tout le monde ne le devait pas être pour madame Proserpine. En effet, de toutes ses anciennes liaisons de théâtre, elle n'avait conservé que la vieille amitié de madame Maricot, laquelle avait jadis guidé les premiers pas de Paméla hors de la danse, lorsqu'elles étaient toutes deux à Bordeaux. Madame Maricot était venue voir madame Proserpine, et l'étonnement fut égal des deux parts. La duègne trouva la maîtresse de pension pimpante et rajustée et lui en fit compliment à sa manière, c'est-à-dire qu'elle supputa que, pour un célibataire, madame Proserpine valait encore bien une petite pension de douze cents francs par an. Madame Proserpine trouva la duègne toute rappropriée et lui demanda qui elle avait vendu pour toutes ses nippes neuves.

« — Venez me voir, lui avait dit madame Maricot, je vous conterai tout cela à ma maison de campagne. En parlant ainsi, elle examina très-attentivement madame Proserpine et ajouta avec un accent qui fit rougir madame Guillot : Et qui sait? — Allons donc! fit madame Proserpine avec une moue assez satisfaite. — Bah! ma

chère, ce n'est pas pour rien que tu t'es remise à la toilette. — J'aime quelqu'un, dit madame Proserpine. — Pauvre femme! fit la duègne; et, après un nouveau silence, elle ajouta : Bah! ça n'empêche pas, viens me voir, nous causerons. »

Madame Proserpine y alla en effet : elle trouva une petite maison fort propre, fort bien tenue, et n'eut pas besoin de grandes explications lorsque la duègne, après lui avoir montré le premier, l'emmena au second en lui disant : « Viens dans ma chambre. » Puisque la maitresse apparente de la maison logeait au second, il y avait donc des habitants pour le premier. Le récit suivant en instruisit madame Proserpine; laissons parler madame Maricot, et Dieu nous garde d'altérer en rien sa narration!

« — Imagine-toi, ma chère, que j'avais bien compris à ses lorgneries que le beau sous-lieutenant avait quelque chose à me demander. Ça me rendit soucieuse, parce que j'avais peur de me tromper. Dans cette vieille ville de Rennes, il n'y a que la garnison qui donne, et, comme les officiers n'ont guère d'argent qu'à leurs épaulettes, ils font d'ordinaire leurs commissions eux-mêmes pour ne pas doubler les frais. Cependant j'appris que j'avais affaire au marquis de Lesly, un jeune homme riche; je me rassurai. Nous nous entendîmes à l'œil, et le surlendemain je le vis entrer avec le jour. Je m'étais apprêtée et j'allais lui demander à laquelle de ces dames il en voulait. Mais c'est un gaillard qui sait son affaire et avec qui je fis une bêtise de me mettre en frais. Au bout d'une minute ou deux il me coupa la parole et me dit tranquillement : « Vous allez déménager, madame Maricot; vous occuperez tout près de la Prévalée une petite maison qui est meublée et que vous allez louer à votre nom; voici de l'argent, je vous abandonne le second et je me réserve le premier. — Et après? lui dis-je. — Après, j'irai vous voir et je vous donnerai mes dernières instructions. Que tout cela soit fait demain au plus tard; vous aurez pour vous servir Philopœmen, un nègre que je vous prête. — Comment, m'écriai-je, un nègre pour femme de chambre! — Philopœmen est un gaillard qui ne vous regardera pas si vous le lui défendez; c'est la discrétion en personne et l'obéissance en peau noire; d'ailleurs il est fort habitué au service des femmes. — C'est bon, et après? — Après, j'irai vous voir dans deux jours, et tâchez d'être un peu mieux habillée. — C'est selon ce qu'il y a là-dedans, lui dis-je un peu choquée de cette façon cavalière de recruter une femme de mon âge. — Il y a cinq cents francs. — Pour qui? lui dis-je. — Pour vous, me dit-il. — La maison est donc à part? — Oui. — Et... Il me comprit et me répondit : — C'est mon affaire. » Cinq cents francs sans partage, rien que pour les confidences, c'était admirable! Je pris la

chose à cœur, car dans ce gueux de pays on n'a pas souvent pareille aubaine. Tu me connais, ma chère, tu sais que je suis expéditive ! Le lendemain j'étais installée ici avec le nègre Philopœmen. — Et est-il aussi obéissant qu'on te l'a dit? reprit madame Proserpine. — C'est un véritable esclave, ma chère, dit madame Maricot d'un air particulier; je crois que je lui dirais de monter au ciel, qu'il lèverait le pied pour essayer. — C'est, du reste, un beau gaillard, dit madame Proserpine, qui avait aperçu en entrant l'étrange valet de son amie, espèce de nègre avec un profil grec. — J'y ai bien pensé, reprit madame Maricot en clignant de l'œil, mais il ne faut pas se compromettre avec ses domestiques. »

Madame Proserpine n'avait point pensé à la même chose que madame Maricot, et les larges épaules et les bras nerveux de Philopœmen ne lui avaient semblé qu'une sécurité contre le danger d'une attaque dans une maison isolée. La réflexion morale et domestique de madame Maricot l'éclaira. Cependant celle-ci reprit son récit comme si elle venait de prononcer un aphorisme de haute sagesse : « Je restai deux jours sans voir le marquis. Le troisième jour il vint avec le cabriolet qui depuis ce temps est à mon service; un de ses domestiques blancs apportait une malle qu'il laissa dans la chambre d'en bas. Devine un peu ce que contenait cette malle ? »

Le ton dont cette question fut faite fit croire à madame Proserpine que ce devait être quelque chose dans le goût des mélodrames auxquels elle avait participé dans son temps, et elle répondit d'un air triomphant : « C'était la Dulcinée du marquis, quelque belle jeune fille qu'il avait enlevée. — Pas du tout, ma chère, reprit madame Maricot d'un ton éclatant, c'était du linge sale. — Du linge sale ! — Oui, ma chère, un tas de robes, de collerettes, tout linge de femme, neuf, mais chiffonné et sali exprès. Je regardai le marquis sans savoir ce que voulait dire cette plaisanterie ; il était sérieux comme un orgue de cathédrale. « Vous allez faire blanchir tout cela, me dit-il. — Moi? est-ce que je sais savonner? — Philopœmen vous aidera, c'est un garçon qui s'entend à tout. — Et après? dis-je au marquis d'un ton assez rechigné. — Après, cela me regarde. Que tout cela soit fait demain au matin! » J'avoue que je ne comprenais rien aux façons du marquis, et, si ce n'eût été le sac de cinq cents francs dont je ne pouvais pas douter, j'aurais cru que c'était une mystification. J'obéis, ou plutôt je fis obéir Philopœmen, qui savonnait à cœur joie et en riant comme un coffre; mais juge de mon étonnement lorsque j'aperçus qu'à force de savonner ses mains étaient devenues plus blanches que le linge! Oui, ma chère, c'était un faux nègre, un nègre blanc, le valet de chambre du lieutenant,

le plus impertinent goujat que j'aie rencontré. — Bah! dit madame Proserpine, est-ce qu'il a osé...? — Oui! dit madame Maricot, oui, il a osé me dire que j'étais une vieille femme. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Le lendemain le marquis arriva pendant que le linge séchait dans le jardin. « Maintenant, me dit-il, il faut faire repasser ça. — Est-ce que je connais des repasseuses? — J'en connais, moi, me dit-il. Écoute, vieille bobie, ajouta-t-il; à un demi-quart de lieue d'ici tu trouveras une vieille femme appelée la mère Leleu, tu lui diras que tu as besoin de faire repasser du linge, que tu es fort difficile, que tu veux que cela se fasse sous tes yeux, que tu lui demandes sa meilleure ouvrière, et que, si par hasard elle pouvait t'envoyer une certaine fille appelée Carmélite et dont tu as entendu vanter l'habileté, tu la payeras fort cher. » — Ah! Carmélite! fit madame Proserpine. — Est-ce que tu la connais? — Oh! oui. Mais enfin c'est donc elle? — Oui, c'est elle. — Et ça n'a pas été long? — C'est-à-dire que je ne sais pas comment ça s'est fait : c'est que le marquis est un drôle d'original! En effet, le jour où il me donna cette commission, je lui demandai ce qu'il fallait dire à la petite lorsqu'elle serait ici. « C'est mon affaire, » me répondit-il avec son imperturbable sang-froid. Je ne suis pas bégueule, reprit la Maricot; mais enfin, quand on se mêle d'une affaire, on aime à savoir où l'on va, et avec M. de Lesly mon métier était un véritable rôle d'automate; ça me blessait dans mon amour-propre, et je fus sur le point de refuser; mais il me dit que tout ce linge était pour moi, et je fis encore ce sacrifice. Je vis la mère Leleu, et deux jours après la belle Carmélite était installée chez moi avec ses fers. Ce ne fut que le second jour que le marquis arriva. Il est joli homme, mais il ne fit pas d'effet; la fille le trouva trop Parisien. Heureusement qu'il ne tenta rien ce jour-là, car je crois que la belle ne serait pas revenue le lendemain. Mais il y mit de la prudence et se conduisit en vrai rusé, il joua le soupirant timide; il ne se vantait que d'une chose, c'était de sa fortune, et cela comme un homme qui ne sait qu'en faire et qui la donnerait volontiers à gaspiller à qui voudrait s'en charger. — Mais enfin, dit madame Proserpine, comment en est-il arrivé à ses fins? — Je ne puis pas te le dire. Je les laissais souvent seuls, et, quand je n'étais pas forcée de quitter la maison, ce gueux de Philopœmen me tenait si bonne compagnie que je ne pouvais pas écouter une parole derrière les portes; mais je sais bien qu'un jour Carmélite arriva ici le visage bouleversé de colère et que le soir elle envoya dire chez son père qu'elle passait la nuit ici, attendu que l'ouvrage la pressait et qu'elle veillerait trop tard pour rentrer. Je ne puis te dire ce qui se passa, car vers huit heures du soir, étant rentrée dans ma chambre pour y prendre quelque chose,

j'entendis Philopœmen monter derrière moi et en un tour de clef je me trouvai enfermée dans ma chambre. »

Nous arrêterons ici les confidences de madame Maricot, mais nous y ajouterons, pour notre propre compte, que ce fameux jour d'irritation où s'accomplit la reddition volontaire de Carmélite fut celui où Poyer, sommé par elle de s'expliquer sur sa promesse de mariage, lui avait fait croire par ses hésitations qu'il n'était pas très-décidé à tenir son serment. Ce fut de la part de Carmélite une résolution de colère qui la donna à M. de Lesly. D'un autre côté, elle ne voyait plus Fabien. Tout lui échappait donc, et, à défaut de cette fortune de nom et de position qu'elle avait espérée avec Poyer, elle voulait au moins s'assurer celle de l'argent. C'était donc madame Maricot qui avait si bien instruit madame Proserpine. Ce secret, celle-ci l'avait gardé jusqu'au moment où le changement de Fabien à son égard lui fit soupçonner qu'il en était instruit, car sans cela elle eût été incapable de procéder par dénonciation. Le malheur qui en résulta n'en fut pas moins grand.

XXXIV

SECRET.

A peine Fabien sut-il ce qu'il voulait apprendre, qu'il quitta madame Proserpine et se rendit au café où se trouvaient tous ses camarades. Le punch était en train, et il fut reçu par un triple salut de joie. Toutefois, quelque effort qu'il fit pour se mettre à l'unisson, Valvins remarqua son air soucieux: mais il l'attribua au dépit de ne pas avoir réussi près de madame Proserpine. Quant à Poyer, la tristesse de Fabien lui avait donné beaucoup d'humeur, non point contre lui, mais contre madame Proserpine, qu'il trouvait souverainement impertinente de ne pas s'être estimée trop heureuse de se mettre à la disposition du petit jeune homme. Cependant Fabien avait attendu patiemment l'heure où tout le monde se retirait, et, tandis que Valvins et Poyer marchaient en avant, il avait retenu Charles Joulu : il lui apprit qu'il voulait se battre le lendemain avec un officier de la garnison et qu'il le priait de l'accompagner chez cet officier. Bien qu'une pareille proposition fût une bonne nouvelle pour le batailleur Joulu, cependant il s'étonna que Fabien l'eût choisi au lieu de s'adresser à Poyer ou à Valvins; et, lorsque Fabien lui donna rendez-vous pour le lendemain au

matin afin de se rendre au Champ de Mars, où l'on devait rencontrer l'officier en question et le provoquer, Joulu lui dit :

« — Mais ce n'est donc pas une querelle qui a eu lieu entre toi et lui? — Non, dit Fabien, c'est une querelle que je veux lui chercher. — Et à propos de quoi? — Parce qu'il me déplaît. — Ce n'est pas une raison. — Plus d'une fois c'en a été une suffisante pour toi. — C'est possible, dit Joulu, mais ce qui est une bonne raison pour une mauvaise tête n'est pas une bonne raison pour un témoin, et je ne t'accompagnerai pas.— Ah çà, dit Fabien, est-ce que tu te moques de moi? — Pas le moins du monde; mais c'est bien différent de se battre ou de laisser battre quelqu'un. Quand ça me regarde, je n'y mets pas tant de façons; mais, quand je suis témoin, je veux savoir pourquoi on se bat. »

Quelque étrange que paraisse cette distinction, elle est cependant un des traits distinctifs des caractères les plus querelleurs. Ainsi Charles Joulu, devenu tout à coup prudent et réservé pour le compte d'un autre, ne se laissait point persuader par Fabien qui persistait à ne pas lui dire le motif de la querelle qu'il voulait faire à cet officier.

« — Mais enfin, qui est-ce? lui demanda Joulu après une assez longue discussion. — Eh pardieu! lui répondit Fabien, précisément celui qui t'a tant déplu : le muscadin à tilbury. — Ah! fit Charles, mais tu oublies que Valvins l'a recommandé. — A-t-il recommandé de nous laisser insulter par lui? — Il t'a donc insulté? »

Fabien, qui venait de dire le contraire, se contenta de répondre : « Voyons, veux-tu venir, oui ou non? Si tu as peur, j'en choisirai un autre. — C'est comme ça? dit Joulu, je serai chez toi demain, et, si ça te va, nous ferons la partie carrée. »

Aussitôt Fabien s'éloigna et essaya de rattraper Poyer et Valvins; mais son explication avait été si longue, que, lorsqu'il arriva chez lui, Valvins et Poyer étaient rentrés depuis longtemps. Fabien alla écouter à leurs portes pour savoir s'ils causaient de lui, mais il entendit Poyer sifflant gaiement dans sa chambre, tandis que le silence le plus absolu régnait dans celle de Valvins. Fabien se retira furtivement chez lui, craignant une explication avec Poyer. Il se coucha dans l'espoir que le sommeil chasserait la préoccupation que lui donnait l'attente du lendemain; mais il n'était pas de cette nature puissante de Poyer qui accomplissait sans effort les plus dangereuses résolutions et sur qui elles n'avaient point de prise. Fabien ne put dormir, non qu'il eût peur, mais parce que chez lui le courage était plus dans l'esprit que dans la constitution, et que l'esprit préoccupé d'un acte si important ne saurait s'endormir. Cependant quelques heures s'étaient passées dans cette fatigante

insomnie; Fabien commençait à céder à ce sommeil fiévreux et inquiet qui unit dans une sorte de rêve éveillé les pensées dues aux choses réelles qui arrivent jusqu'aux sens : il lui semblait être sur le terrain avec le lieutenant Lesly; ils allaient se battre au pistolet, le lieutenant tirait, mais, par une étrange transformation de ce rêve, il lui sembla voir Poyer mort à sa place. Fabien s'éveilla tout d'un coup. En effet un bruit violent avait retenti près de lui; il écouta et entendit des pas qui gravissaient l'escalier; il reconnut que c'était la porte de la rue qui venait d'être chassée avec force et que c'était sans doute un des habitants de la maison qui rentrait. Ces pas se dirigèrent du côté de sa chambre, et bientôt il entendit frapper à sa porte. Fabien avait si peu la conscience de son état de veille, qu'il s'imagina avoir dormi plus qu'il ne pensait et qu'il crut que le matin était venu et que c'était Charles Joulu qui venait au rendez-vous. Ce fut Valvins qui entra dans l'obscurité.

« — Quelle heure est-il donc? dit Fabien. — Deux heures du matin. — Ah! dit le jeune étudiant, c'est toi, Valvins? qu'est-ce que tu as donc à courir la nuit comme un loup-garou? tu as donc juré de ne pas me laisser dormir? — Est-ce que tu dors? lui dit Valvins. — Il me semble que je n'ai rien de mieux à faire. — Tu m'as ouvert trop vite, dit Valvins, tu ne dormais pas; c'est quelque chose au moins quand on médite une mauvaise action. — Ah çà! s'écria Fabien, t'imagines-tu que je souffrirai longtemps le ton que tu prends avec moi? — Si tu en souffrais, cela vaudrait mieux; mais ce n'est pas ton cœur, c'est ta vanité qu'il blesse, et à ce compte tu le souffriras, entends-tu? »

En parlant ainsi, Valvins avait allumé une chandelle, et Fabien et lui purent se voir. Le visage de Valvins avait une si sérieuse expression de chagrin, qu'il imposa à Fabien.

« — Eh bien! dit celui-ci, qu'y a-t-il, que se passe-t-il, que tu aies l'air si bouleversé? — Il se passe, dit Valvins, que je sais tout. »

Fabien haussa les épaules, et repartit en ricanant : « C'est ainsi que commencent les lettres qu'on écrit à sa maîtresse quand on ne sait rien et qu'on veut apprendre quelque chose. — Tu crois? reprit Valvins; eh bien, j'ai vu ce soir madame Proserpine, et je sors de chez Charles Joulu. »

Fabien fit un mouvement d'impatience, mais, au lieu de répondre, il se jeta dans son lit, et, s'enveloppant dans sa couverture, il tourna le dos à Valvins; celui-ci n'en tint nul compte, et reprit d'un ton d'autorité : « Tu comprends bien que tu ne te battras pas demain? — Laisse-moi dormir, dit Fabien, ce sont mes affaires, je ne me mêle pas des tiennes, je ferai ce qui me conviendra. — Vrai? dit Valvins, et cela sans prendre garde à tout le mal qui peut en ré-

sulter? — Et quel mal en résultera-t-il? je tuerai ce monsieur ou il me tuera, cela ne regarde que moi. — Et Poyer? — Eh bien! Poyer, qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans? — Tu lui diras donc la cause de la querelle que tu vas chercher au marquis de Lesly? — Il me semble, dit Fabien, qu'il y est aussi intéressé que moi. — Alors laisse-le la vider, si jamais il apprend la vérité. — Tu me prends donc pour un lâche, de me faire une pareille proposition? — C'est parce que je te crois quelque honneur que je te la fais. Que Poyer apprenne qu'il a été trompé par Carmélite avec le lieutenant Lesly et qu'il se batte avec lui, c'est tout simple, et peut-être oubliera-t-il alors cette misérable fille, et ce sera un grand bonheur; mais que Poyer apprenne que Carmélite l'avait déjà trompé avec toi, ce serait horrible. — Si ce n'est que ça, dit Fabien, il y a assez de moyens de chercher querelle à un homme, et je te promets que le nom de Carmélite ne sera pas prononcé dans tout ceci. »

Valvins sembla hésiter, et Fabien semblait l'avoir convaincu. Cependant son ami se promenait activement dans la chambre, murmurant entre ses dents : « Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! »

Le jeune étudiant, craignant d'engager de nouveau une discussion où il croyait avoir triomphé, ne semblait pas entendre les sourdes exclamations de Valvins. Enfin celui-ci, poussé par un sentiment interne tout-puissant, se tourna vers Fabien et lui dit avec force : « Écoute, Fabien, tu sais si je mens, tu sais si je suis homme à conseiller une démarche indigne à qui que ce soit, à dire une chose fausse? — Tout le monde te connaît; pourquoi me dis-tu cela? répondit Fabien. — Parce que j'ai besoin que tu croies à ce que je vais te dire. — Je ne demande pas mieux, repartit l'étudiant. — Eh bien, reprit Valvins, je te donne ma parole d'honneur que tu ne peux te battre avec M. de Lesly. — Pourquoi? ne viens-tu pas de me dire que Poyer le pouvait? — Ne comprends-tu pas, reprit Valvins, que Charles, par exemple, puisse se battre avec Poyer et que tu ne le puisses pas? — Je ne le puis pas, c'est possible, dit Fabien avec humeur, puisque j'ai mangé le pain de sa mère, mais je ne connais point M. de Lesly. — Allons, s'écria Valvins vivement, il faut en finir; tu ne veux rien croire et rien entendre, Fabien; tu me forces à dire ce que j'avais juré de taire toute ma vie, surtout à toi... Eh bien! écoute-moi donc, et après, si tu ne fais pas ce que je te dirai, je te déclare le plus ingrat et le plus lâche des hommes. »

A ce mot Fabien se redressa sur son lit, mais Valvins lui répondit froidement : « Ne fais pas le rodomont, Fabien, tout cela ne peut servir à rien ici, et je te le pardonne, car tu as été élevé dans un pays où le courage du duel passe pour le premier de tous; mais

il est temps que tu apprennes que c'est le plus misérable et le plus inutile dans la vie. Écoute-moi donc... Il y a dix-huit ans, le marquis de Lesly, père du lieutenant, venait de rentrer en France. Il était sous le poids d'une condamnation de mort, comme ayant pris part à l'insurrection de la Vendée, et par des motifs de haine particulière de la part d'un des directeurs qui gouvernaient la France, sa démarche était des plus dangereuses. Il n'était pas douteux que, s'il était découvert, il serait exécuté. Le marquis s'était confié à un de ses amis, et celui-ci lui avait offert un asile dans sa maison. Cet ami, c'était le père de Poyer, c'était le vicomte Poyer de Berbins de Caradec. »

Fabien, à qui le commencement de ce récit avait inspiré peu d'intérêt, se pencha vers Valvins qui continua rapidement : « L'asile qui avait été offert à M. de Lesly était à l'abri de tout soupçon ; car, comme tu dois le savoir, M. Poyer père, ayant épousé une simple ouvrière, avait été renié par sa noble famille. Il en était résulté qu'à l'époque de la révolution il en avait adopté les principes, et, comme bien longtemps auparavant il avait renoncé à son titre de vicomte et à ses noms de Berbins et de Caradec, il passait pour un des meilleurs patriotes qui eussent donné l'exemple du mépris des titres. Personne n'aurait donc osé supposer qu'un émigré eût pu trouver asile chez le citoyen Poyer, à moins d'indices très-graves, et ces indices, il ne fallait pas les donner. Pour cela M. Poyer, malgré la présence du marquis dans sa maison, ne changea rien à sa manière de vivre. Il passait toute la journée à la chasse, laissant le marquis tout seul avec sa femme, caché dans un cabinet au fond de leur appartement. Tu es trop jeune, Fabien, pour comprendre le danger qu'il peut y avoir pour une femme jeune, belle, charmante, à rester ainsi de longues heures en tête-à-tête avec un homme qui avait appris dans les cours les plus corrompues de l'Europe l'art d'endormir la conscience des femmes et d'exciter leur vanité et leurs désirs. Toujours est-il que deux mois n'étaient pas passés, que madame Poyer avait cédé aux séductions de M. de Lesly. — Ah! » fit Fabien d'un air d'indignation.

Valvins, lui jeta un si souverain regard de mépris, que Fabien s'arrêta à cette exclamation.

« — Sur qui entends-tu jeter le blâme? lui dit-il amèrement. — Sur celle qui trahissait ses devoirs. »

Valvins ne put retenir un mouvement de colère et de dégoût. « Bien! lui dit-il, tu ne mens pas à ta nature, tu la blâmes, toi qu'elle a nourri! Toi! Ah! Fabien, tu me fais peur; prends garde, mais écoute jusqu'au bout. Si M. Poyer ne se lassait pas de l'hospitalité dangereuse qu'il donnait à M. de Lesly, celui-ci se fatiguait

de la solitude où il vivait. La femme qui lui avait paru une distraction convenable pour passer la journée l'ennuyait de ses craintes, surtout de ses remords. Il insinua à M. Poyer le désir où il était de reprendre son exil où d'aller solliciter sa grâce lui-même, au risque de se perdre; mais Poyer ne savait pas faire les choses à demi, il se chargea d'obtenir cette grâce, et, pour cela, il partit lui-même pour Paris. Il y resta près de huit mois avant de pouvoir faire rayer le marquis de la liste fatale. Enfin, le jour même et à l'heure où il venait d'obtenir cette radiation, il monta en voiture, partit et arriva à sa maison sans avoir fait annoncer son arrivée. Sais-tu ce qu'il y trouva? Sa femme sur un lit de mort et son ami parti. Ce qui se passa entre M. Poyer et sa femme fut un secret pour tout le monde, mais je puis te le dire, moi. Quand ils furent seuls, cette malheureuse femme se roula mourante au bas de son lit, pour se mettre à genoux devant son mari et lui avouer sa faute. Tu connais les Poyer, tu sais la violence du sang qui coule dans leurs veines. M. Poyer leva un pistolet sur sa femme; mais tu connais aussi le noble instinct de protection de cette famille: un enfant de six ans était dans cette chambre et se plaça à la gueule du pistolet en criant : « Ne tuez pas maman, elle a tant pleuré !.. »

« Celui qui parlait ainsi est devenu le noble jeune homme qui dort près d'ici et que tu as si lâchement trahi. Cela donna à M. Poyer le temps de regarder sa femme; alors, en la voyant si maigre, si pâle, si mourante, elle si belle, si forte, si vivante autrefois, il comprit qu'il y avait plus de malheur que de crime dans cette faute, et il lui pardonna. Mais il ne pardonna pas à M. de Lesly et le fit chercher partout. La seule chose qu'il put découvrir, c'est qu'un mois avant son arrivée, un enfant avait été déposé chez un paysan du village voisin avec une assez forte somme d'argent. Sa vengeance lui échappait. Cependant le désespoir était entré dans cette maison. M. Poyer, déjà habitué à des excès de table qui n'avaient point de danger lorsqu'il se livrait perpétuellement à l'exercice violent de la chasse, M. Poyer, pour tuer la pensée qui l'obsédait sans cesse, se laissa aller à la funeste habitude d'éteindre ses souvenirs dans l'ivresse, et un jour il mourut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, et avant de pouvoir léguer sa vengeance à son fils alors âgé de neuf ans.

« — Quoi! s'écria Fabien, Poyer ignore le nom de l'infâme qui a déshonoré sa mère ? — Oui; car, tout le temps que M. de Lesly resta au château, l'enfant ne le vit jamais, et son nom ne fut point prononcé devant lui. — Mais moi, je le sais, s'écria Fabien, et le fils me rendra compte du crime de son père! — Mais tu ne comprends donc rien? s'écria Valvins; mais cet enfant élevé dans une

cabane et admis, depuis la mort de M. Poyer, dans la famille comme un orphelin recueilli par charité..... — Quoi! s'écria Fabien. — Comprends-tu maintenant pourquoi tu ne peux te battre avec ton frère Melchior de Lesly? pourquoi tu as été infâme de tromper Poyer ton frère, qui sait qui tu es, et qui ne peut se venger de toi? Comprends-tu maintenant? »

Fabien était anéanti. Valvins profita de ce premier moment de trouble pour lui dire : « Et à présent il faut absolument faire ce que je te vais prescrire. Tu partiras demain au matin pour aller auprès de ta mère. Tu la connais maintenant. J'excuserai ton absence près de Poyer. Charles Joulu, prévenu par moi, ne viendra pas. Pendant ton absence je verrai le lieutenant, j'éloignerai Poyer, je préviendrai une rencontre sanglante, je ferai partir aussi Carmélite. M. de Lesly y consentira, je le connais ; c'est un noble jeune homme. Eh bien! y consens-tu, réponds? — Soit, dit Fabien. Oh! elle, Carmélite!... ajouta-t-il en serrant le poing. — Elle a du sang de catin dans les veines, comme toi du sang d'égoïste. Hypocrite, elle n'a pas menti à sa race; prends garde de ne pas mentir à la tienne! — Oh! dit Fabien, emporté par un bon élan de jeunesse, oh! non, Valvins, je te le jure, je ne serai pas ce que tu penses. — Dieu le veuille! dit Valvins. Voilà quatre heures qui sonnent; à sept heures Poyer doit sortir; dès qu'il ne sera plus ici, tu partiras. C'est convenu? — C'est convenu, dit Fabien. »

Ils se séparèrent. Valvins croyait avoir tout arrangé pour le mieux, mais il était écrit que tous les soins de Valvins seraient inutiles.

A cet endroit du récit dont Valvins faisait la lecture, Noël l'arrêta d'un air particulier et lui dit :

— Mais comment avais-tu appris un secret que Poyer lui-même ignorait ? — Par un moyen bien simple, reprit Valvins. Je connaissais M. de Lesly depuis longtemps; un matin il vint me voir et me raconta comment son père l'avait chargé de retrouver un enfant qu'il avait abandonné dans un village dont il n'avait pu lui dire le nom. Mais M. de Lesly n'avait pas craint de confier à son fils le nom de la mère de cet enfant, et, comme j'avais déjà reçu la confidence de Poyer et le serment qu'il avait fait de punir le séducteur de sa mère, si jamais il pouvait parvenir à le découvrir, j'avais arrêté les démarches de mon ancien lieutenant. — Ah! fit Noël, ton ancien lieutenant! tu as donc servi sous ses ordres?

Valvins regarda Noël en souriant et lui dit : — Non, il avait servi sous les miens.

Noël regarda Valvins à son tour et reprit : — Écoute, Valvins : je t'ai rencontré à Poitiers, et nous nous sommes liés sans que ja-

mais je t'aie demandé qui tu étais; mais aujourd'hui que la décision de ma vie peut dépendre de ce que tu m'as dit, de la révélation que tu vas me faire, maintenant que je t'ai entendu parler d'association secrète, je veux savoir, avant d'aller plus loin, qui tu es et qui me conseille.

Valvins posa près de lui le manuscrit qu'il tenait, et, en prenant un autre, il lui dit : — Voici l'histoire de ma vie; elle t'apprendra à connaître la femme à qui est attaché l'un des hommes auxquels ta mère t'a adressé, ce baron de Gabarrou, intendant de cette noble princesse. Je te le laisse, lis-le, tu y trouveras aussi l'histoire de Lucien; puis, lorsque j'aurai achevé de te lire le manuscrit que je viens d'interrompre, tu sauras tout le secret de notre association, et je crois que tu ne refuseras pas d'y entrer.

Valvins et Henri quittèrent Noël, étourdi, abîmé de toutes les aventures de cette journée et des étranges choses qu'il venait d'apprendre. Cependant, après une heure de réflexion, il se décida à ouvrir le manuscrit que lui avait confié Valvins, et voici ce qu'il lut :

XXXV

LE MUSICIEN.

On était au mois de septembre 1790 : il sonnait dix heures du soir, la nuit était sombre et pluvieuse. A l'angle d'une des nombreuses routes qui traversent la forêt de Fontainebleau s'élevait, en ce temps-là, une petite maison de chétive apparence, isolée, et dont la première sauvegarde devait être la pauvreté de ceux qui l'habitaient, car il n'y avait ni barreaux de fer ni contrevents aux fenêtres. Aussi, malgré l'heure avancée de la nuit, voyait-on reluire une lumière à l'une des croisées de cette maison. En regardant à travers les carreaux, si quelqu'un se fût trouvé là pour examiner l'intérieur de cette misérable cabane, il eût aperçu un homme assis à côté d'une étroite table de chêne. Une bouteille et un verre étaient sur cette table. De temps en temps cet homme remplissait son verre ; une fois son verre plein, il le regardait assez longtemps ; mais, au lieu de le vider, il se croisait les jambes et les bras, puis, jetant ses regards en l'air, il demeurait ainsi plus d'un quart d'heure sans faire un mouvement. Son visage seul avait une pantomime extrêmement animée. Il affectait tantôt une préoccupation soucieuse,

tantôt une rage concentrée; quelquefois une expression de mépris hautain paraissait sur ses lèvres, un instant après des larmes brillaient dans ses yeux. C'est alors seulement qu'il prenait son verre avec une espèce de colère et le vidait d'un seul trait; mais à la grimace de dégoût qu'il faisait après avoir bu, on devinait aisément ou que le vin était détestable ou que celui qui le buvait ne le faisait point par plaisir. Ce manége dura près d'une heure, jusqu'à ce que l'énorme bouteille fût à peu près vidée. A ce moment, cet étrange buveur se leva et se mit à parcourir la chambre où il se trouvait. Mais on eût dit que cet exercice donnait un plus actif essor à la lutte intérieure qu'il avait à soutenir; car alors, non-seulement on pouvait lire sur son visage l'expression des sentiments les plus divers, mais encore il gesticulait avec une violence qui avait quelque chose de furieux et de théâtral: il se posait, levait les mains au ciel et semblait le prendre à témoin, puis il paraissait supplier et maudire; enfin il alla jusqu'à s'emparer d'un bâton énorme et à le brandir comme s'il eût voulu tuer quelqu'un. Arrivé à cette espèce de paroxysme, il retourna tout à coup à sa bouteille; mais, au lieu de boire avec la mesure qu'il avait mise jusque-là, il se versa trois ou quatre rasades de suite et les vida avec une fureur qui témoignait que boire, pour lui, était un acte auquel il se livrait par désespoir plutôt que par goût. Il paraît que cette fois la dose était convenable; car au bout de quelques minutes, au lieu de continuer sa promenade solitaire ou de se rasseoir pour se livrer à ses réflexions, le buveur se dirigea vers une porte située au coin de la chambre où il se trouvait, et qui ouvrait sur un cabinet au fond duquel on voyait un lit. Mais, avant d'y arriver, le buveur s'empêtra les jambes dans un vieux panier qui traînait par terre, et tomba tout de son long sur un tas de paille jeté à l'un des coins de cette porte. Soit qu'il n'eût pas la force, soit qu'il n'eût pas la volonté d'aller plus loin, il se blottit de son mieux sur ce tas de paille, et bientôt il y ronfla du sommeil le plus engourdi que puisse procurer à l'homme cet horrible breuvage qu'on récolte dans le département de Seine-et-Marne sous le nom spécieux de vin. La chandelle demeura allumée; mais, faute d'être mouchée, la mèche se couronna d'épais champignons qui absorbaient l'éclat de la lumière, de manière que, si quelqu'un fût entré, c'est à peine s'il eût aperçu dans son coin l'ivrogne endormi.

Quel était cet homme dont le visage ne manquait pas d'une certaine distinction, dont les mains frêles et blanches n'annonçaient pas l'habitude d'un travail grossier? Tout le monde croyait le savoir. En effet, si l'on eût consulté un des paysans des environs, il aurait répondu, comme s'il se fût agi d'un voisin qu'il connût depuis

vingt ans : « C'est Grégoire, le serpent de la paroisse. — D'où vient-il?—Je ne le sais pas.—N'a-t-il pas un autre nom que celui de Grégoire? — Je ne lui en ai jamais entendu donner d'autre. — Que fait-il ? — Il joue du serpent et se grise tous les soirs. — Et puis? — Et puis... je ne me suis pas occupé de ce qu'il était auparavant. » Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, si l'on eût interrogé vingt paysans sur le compte de cet homme, ils auraient tous répondu de même. Or, voici déjà quelque chose de bien étrange, qu'un homme fût dans un village sans y avoir toujours été, et qu'à défaut de savoir quelque chose sur son passé, on n'eût pas fait déjà mille suppositions pour ou contre lui.

En effet, Grégoire était arrivé à Valvins, car nous sommes à Valvins, au mois de janvier 1788 par une nuit encore plus humide et plus froide que celle où commence cette histoire. Il était tombé, à moitié épuisé de fatigue et de faim, sur un banc à la porte du curé. Il y avait passé la nuit, et le curé, qui s'était levé de grand matin, l'y avait trouvé presque mort. Aidé de sa vieille gouvernante, le bon prêtre avait fait entrer dans la maison le mendiant, car Grégoire en avait toute la tournure; il lui avait donné à manger devant un bon feu, et, une fois le malheureux remis en état, il l'avait interrogé sur ce qu'il était. Il paraît que la raison de Grégoire ne s'était pas réconfortée comme son estomac, car il se mit à battre la campagne, parlant de princesses, de marquises, d'exil, de Sibérie, de théâtre et de mille autres balivernes sans suite. La seule chose que le curé y comprit, c'est qu'il était musicien. Or, à ce moment, la cure était profondément humiliée dans son orgueil, attendu que toutes les cures environnantes avaient, les unes des orgues, les plus misérables un serpent. Une occasion se présentait de relever de cette disette l'église paroissiale d'où dépend Valvins, et le curé crut entrevoir la possibilité de le faire immédiatement et de le faire à bon compte. Faire vite et économiquement est le suprême degré de l'industrie. En cette circonstance, le curé se montra admirablement industrieux ou industriel, comme on voudra, car, une heure après, Grégoire était engagé comme serpent de la paroisse.

L'homme est né vaniteux; il a la prétention de compter pour quelque chose dans son existence et ne veut pas que le hasard fasse souvent pour lui ce qu'il ne sait ou ne peut pas faire lui-même. Le curé, dont l'ambition avouée depuis longtemps était d'avoir un serpent, ne voulut pas avoir l'air de devoir son succès à une rencontre fortuite. Il y avait cependant ici occasion à un sermon excellent sur le soin que Dieu prend de répondre aux justes désirs de ses serviteurs; mais sans doute le curé pensa que la Providence n'avait pas besoin d'un si petit événement pour être dé-

montrée à ses ouailles, tandis que lui-même ne pouvait recevoir un grand lustre de l'arrivée de son musicien. Le jour même il annonça donc au prône qu'il avait voulu ménager une surprise agréable à ses paroissiens, qu'il avait fait venir de loin un serpent pour les accompagner au lutrin, et que, s'il avait tenu cette négociation secrète, c'était pour que les paroisses rivales ne lui enlevassent pas cette conquête. Quelques jours après, le serpent débuta; il eut le plus grand succès.

Voilà comment Grégoire fut établi à Valvins. Du reste, il vivait seul, ne jouait point au piquet, ne regardait point les filles et ne buvait que chez lui. D'une exactitude admirable dans son service, il ne donnait jamais prise aux reproches d'où partent ordinairement les enquêtes inquisitoriales. Sans prétention vis-à-vis de personne, il ne donnait pas lieu aux discussions qui amènent presque toujours les médisances. Un seul danger l'eût peut-être menacé, c'est qu'il était admirablement beau, et sans doute, si les filles de Valvins s'en fussent aperçues, cela eût donné à Grégoire pour ennemis tous les garçons laids du village : classe qui, à Valvins comme dans toute notre belle France, forme la majorité des habitants valides. Mais son état sauvait Grégoire de ce danger : Grégoire jouait du serpent, et il n'y a pas de beauté qui tienne contre un pareil exercice. Apollon jouant du serpent eût été ridicule ; donc Grégoire l'était, et, là où il y a du ridicule, il n'y a plus rien : ni beauté, ni esprit, ni vertu. Quant à l'âge de Grégoire, il aurait été difficile de le déterminer d'une manière juste. Ses traits fatigués étaient d'un homme de quarante ans ; mais la richesse de sa chevelure noire comme l'ébène et que ne nuançait encore aucun de ces fils d'argent que nos ancêtres combattaient avantageusement avec la poudre à poudrer, une taille svelte et cambrée, des dents pures et blanches, et une chaleur de regard qui brillait souvent malgré lui, donnaient à Grégoire un air de jeunesse en désaccord avec son visage.

Tel était l'homme dont nous venons de raconter l'occupation au début de ce chapitre, et voilà tout ce qu'on savait de son histoire dans le pays qu'il habitait.

XXXVI

ÉVÉNEMENT.

Il dormait depuis une demi-heure, lorsque des cris assez violents se firent entendre à quelque distance de sa maison. La terre eût éclaté en volcans, que Grégoire n'eût rien entendu. Cependant

ces cris semblèrent se rapprocher; ils arrivèrent jusqu'à la porte de la maison, et bientôt on frappa à cette porte. Grégoire ne répondant pas, on leva le loquet, et un homme d'une cinquantaine d'années, en habit de voyage, entra dans la maison. Il appela et n'obtint pour toute réponse qu'un ronflement plus prononcé que celui qui grondait avant son entrée. L'inconnu pénétra tout à fait dans la maison, s'arma de la lumière et chercha le dormeur; il le poussa du pied. Grégoire étendit la jambe et sembla se trouver plus à son aise pour ronfler. Le voyageur le considéra un moment en silence et le poussa encore comme pour s'assurer de la ténacité de ce sommeil; puis, comme s'il eût craint quelque piége, il s'arma d'un pistolet qu'il tira de sa poche, et, la chandelle d'une main, le pistolet de l'autre, il se mit à visiter exactement non-seulement la pièce où était Grégoire, mais celle où se trouvait un lit. L'expression soucieuse du visage de cet étranger dénotait qu'un projet important venait de se présenter à lui, mais qu'il craignait d'en aborder l'exécution. En effet, il revint encore près de Grégoire et le secoua violemment, mais sans l'éveiller. Cependant cela ne paraissait pas le rassurer, attendu qu'il était difficile de se rendre compte d'un sommeil si tenace. Ce fut alors qu'il aperçut la bouteille vide sur la table; il l'examina ainsi que le verre et murmura tout bas : « Il est ivre. » Toutefois cette supposition ne parut pas encore le satisfaire, car il retourna une quatrième fois près de Grégoire, et, s'étant mis à genoux près de lui, il se pencha jusqu'à son visage pour respirer l'haleine avinée de l'ivrogne. Ce témoignage ne lui manqua pas, et cette fois il parut complétement rassuré. Aussitôt il se mit à l'œuvre, étendit son manteau devant la fenêtre, et sortit après avoir placé la lumière dans la chambre du fond et s'être assuré qu'elle fermait en dedans. Immédiatement après il ressortit, et cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'il rentra accompagné de plusieurs personnes. Il marchait le premier, guidant et tenant par le bras un homme qui avait les yeux bandés et qu'à son costume exactement noir il était aisé de reconnaître pour un avocat ou un médecin. Ensuite venaient deux hommes d'une stature élevée, portant dans leurs bras un corps d'homme ou de femme enveloppé d'une pelisse doublée de martre zibeline. Quant au visage, il était couvert d'un voile épais. La figure de ces deux hommes était remarquable en ce sens qu'elle avait un type très-particulier qui eût dit leur origine à des yeux observateurs. Ils avaient ce visage plat dans son ensemble et anguleux dans ses parties, qui appartient aux races caucasiennes, et leurs cheveux d'un roux ardent, taillés en brosse, descendaient presque jusqu'à leurs sourcils épais et blonds. Un front étroit et bas, des yeux presque gris et sans autre expres-

sion qu'une curiosité presque stupide, quelque chose de féroce dans le tour de la bouche, montraient qu'il n'y avait qu'à commander à ces natures dégradées, et que ces hommes obéiraient, quoi qu'on leur commandât. Le premier individu dont nous avons parlé les laissa passer et leur dit quelques mots en langue étrangère. Aussitôt ils posèrent le corps qu'ils portaient sur le lit de Grégoire, et ils quittèrent la maison. Dès qu'ils furent partis, l'étranger alla fermer la porte extérieure, vint reprendre l'homme à l'habit noir et le fit entrer dans la seconde chambre en lui disant : « Je m'étais trompé, docteur, nous sommes arrivés. » Il ferma cette porte, et ces trois personnes restèrent seules dans cette chambre. Grégoire dormait toujours.

Le lendemain Grégoire s'éveilla quand le jour était déjà levé depuis longtemps. Il eut quelque peine à reprendre ses esprits et se secoua rudement pour chasser la lourdeur qui pesait encore sur lui. En parcourant la chambre où il était demeuré sur la paille, il vit la bouteille et le verre qui avaient servi à ses libations de la veille, et, dans un mouvement d'humeur, il fut près de les briser; mais il s'arrêta et murmura dans ses dents : « Après tout, j'ai dormi. » Et il posa soigneusement dans un coin le verre et la bouteille. C'était donc une bien précieuse conquête pour cet homme que le sommeil, qu'il l'achetât à un prix si honteux; et il fallait qu'il eût de bien poignants chagrins, pour qu'il ne pût l'obtenir qu'à ce prix. Cependant il continuait à remettre un peu d'ordre dans la maison, lorsque tout à coup il retourna vivement la tête comme si quelqu'un l'eût appelé; puis il écouta d'un air étonné, comme si la nature du bruit qu'il entendait avait quelque chose de très-extraordinaire. Enfin, après avoir écouté, il courut vers sa chambre et demeura encore plus stupéfait en reconnaissant qu'il ne s'était pas trompé sur la nature de ce bruit. Un enfant nouveau-né gisait sur son lit, dont le désordre attestait que c'était là qu'il avait dû naître et qu'il n'y avait pas été apporté du dehors par une main furtive.

La surprise de Grégoire à cet aspect le cloua un moment à sa place. Une chose si étrange arrivée pendant son sommeil lui paraissait un rêve; il se demanda un moment s'il était encore ivre ou endormi. Mais il lui fallut bien reconnaître la réalité de ce qu'il voyait, et tout aussitôt il chercha si quelque chose pouvait l'éclairer; il posa l'enfant sur un meuble et se mit à bouleverser le lit, à regarder dessous, à chercher dans tous les coins, mais il ne trouva rien qui pût lui servir à former la moindre conjecture. Pas un papier, pas un lange, rien! l'abandon était aussi complet que possible. Était-ce l'enfant de quelque misérable paysanne du village? était-ce celui de quelque femme étrangère? L'une avait-elle choisi sa mai-

son parce qu'elle connaissait les habitudes de Grégoire? L'autre y avait-elle été amenée par le hasard? Rien ne pouvait répondre à ces questions que se faisait le serpent. Toutefois les indices qu'il n'avait point trouvés dans cette chambre se montrèrent à lui lorsqu'il sortit de la maison. L'empreinte des pas arrêtés à sa porte le frappa; il les suivit le long du petit sentier de quelques toises qui de sa maison aboutissait à la grande route; il les suivit sur la route même, et les vit s'arrêter à une place où la terre humide était profondément labourée par le piétinement des chevaux. Ces chevaux étaient attelés de front, donc c'était une voiture; la voie des roues de devant, plus étroite que celle des roues de derrière, disait que c'était une voiture à quatre roues. Grégoire ne douta plus que ce ne fût le hasard qui avait amené chez lui une femme étrangère au pays, riche, et qui sans doute avait été surprise en route par les douleurs de l'enfantement. Mais tout cela n'expliquait pas cet abandon extraordinaire et le soin avec lequel on avait fait disparaître toutes les traces qui eussent servi à faire reconnaître l'enfant. La mère était-elle complice de cet abandon, ou en était-elle victime? voilà ce qui restait un problème insoluble pour Grégoire. Il chercha vainement à l'endroit où la voiture avait stationné, espérant découvrir quelque objet tombé par hasard de cette voiture ou bien jeté exprès sur la route. Rien absolument ne put lui venir en aide. Ce fut alors qu'il retourna à sa maison et qu'il commença avec lui-même une longue consultation pour savoir ce qu'il ferait de cet enfant. La conclusion fut qu'il le garderait, mais elle n'arriva pas avec la soudaineté de bons mouvements de pitié et de protection; l'abandon de cette innocente créature ne semblait pas toucher Grégoire, et quand il se décida à s'en charger, ce fut plutôt comme pour accomplir un projet dont l'avenir lui révélerait le mystère, que pour faire un acte de bienfaisance. Une fois cette décision prise, Grégoire n'omit aucune des mesures nécessaires pour faire constater la naissance de cet enfant; il alla chercher le curé, il rédigea un procès-verbal détaillé de toutes les circonstances qu'il avait remarquées; il mesura l'empreinte des pieds, la largeur des roues de la voiture; il fit une description exacte de l'enfant, marquant jusqu'aux plus petits signes; il les fit reconnaître par le curé, par des notables du village, et par la nourrice à qui il fut confié; il signa le procès-verbal et le fit signer aux témoins; puis l'ayant enveloppé et cacheté avec le plus grand soin, il partit pour Paris afin de le remettre, disait-il, à un notaire. Le lendemain l'enfant fut baptisé sous le nom de Grégoire Valvins, recevant ainsi le nom de celui qui lui servait de père et le nom du village où il était né.

Comme on le pense bien, cet événement fit grand bruit dans le

pays pendant quelques semaines, mais au bout de ce temps on pensa à toute autre chose; on ne remarqua même pas combien était changée la conduite de Grégoire; il ne buvait plus et semblait beaucoup moins indifférent à sa vie présente et beaucoup moins préoccupé de sa vie passée. Pendant la première année, il allait tous les jours voir son fils d'adoption chez la pauvre femme qui le nourrissait, il ne semblait plus vivre que pour lui, et, dès que l'enfant put se passer des soins de sa nourrice, il le prit chez lui.

Cependant la révolution avait marché, les églises s'étaient fermées, et par conséquent les serpents se trouvaient sans emploi. Grégoire et son fils disparurent de Valvins après le 10 août 1792, et personne ne sut ce qu'ils étaient devenus.

XXXVII

UNE PRINCESSE RUSSE.

Maintenant, franchissons un long espace de temps, et transportons-nous au mois de décembre 1815. Nous voici rue des Mathurins, dans un hôtel magnifique; les salons en sont tout de soie et de velours, l'éclat des tentures montre qu'elles ne sont posées que depuis quelques jours. La profusion des meubles amoncelés dans ces salons eût pu faire croire que c'était la demeure de quelque nouveau riche, si le goût parfait qui avait présidé à cet ameublement n'eût montré que celui qui l'avait choisi était accoutumé au luxe dans ce qu'il a de plus commode et de plus élégant. En décembre 1815, on eût pu croire aussi qu'il appartenait à une de ces familles revenues avec les Bourbons, et à qui la munificence des vingt-cinq millions de liste civile donnés aux rois légitimes avait rendu une part de leur antique éclat. Mais cette supposition eût été fausse comme la première; cet hôtel n'appartenait pas à un Français, il était occupé par une étrangère.

On se souvient avec quelle fureur s'abattirent à cette époque sur Paris tous les curieux de l'Europe. L'Angleterre nous envoya ses gentlemen, l'Allemagne ses barons, la Prusse ses majors, la Hollande ses *van* de toute sorte, la Russie ses princes et ses princesses en *off*, en *ieff* et en *ki*. Or, cet hôtel était celui de la princesse Kadicoff. Au fond de ce vaste appartement si luxueux, dans un boudoir autour duquel régnait un divan bas et dont le dossier était composé d'une suite de coussins, sur la partie de ce divan la plus rapprochée de la cheminée, était étendue une femme enveloppée de fourrures et ramassée sur elle-même comme si elle eût

gelé malgré l'ardeur du feu allumé. Cette femme était de cette nature étiolée particulière à la Russie. Là, dans ce pays de glace, on trouve souvent de ces jeunesses hâtives qui semblent ne devoir appartenir qu'aux zones torrides de l'Asie. Dans l'atmosphère chauffée où on élève leur enfance, elles se développent languissantes et pâles comme des fleurs de serre. L'oisiveté du corps toujours enfermé leur donne une mollesse musculaire et une force nerveuse qui en font à la fois les êtres les plus indolents dans leur tenue et leur allure, et en même temps les plus fantasques et les plus volontaires dans leurs caprices. L'éducation qu'elles reçoivent ne peut qu'augmenter cette disposition particulière. Ainsi la femme dont nous parlons, et qui pouvait alors avoir quarante-cinq ans, avait été élevée à Saint-Pétersbourg à l'époque où Catherine II accueillait avec tant d'enthousiasme les œuvres des philosophes de la fin du dix-huitième siècle. On comprend quelles étranges idées avaient dû jeter dans la tête d'une jeune femme vivant dans un pays d'esclaves les principes d'égalité humaine répandus dans ces récits, et ce qu'elle devait croire de ses devoirs lorsqu'on la nourrissait des romans de Crébillon le fils et des ardentes déclamations de Diderot. Mais peut-être la conversation de cette femme expliquera-t-elle mieux que nous ne pourrions le faire ce qu'elle avait été et ce qu'elle était. Qui dit conversation suppose au moins deux interlocuteurs. En effet, en face de la princesse, et assise dans une profonde bergère, était une autre femme d'une nature toute différente. La princesse cachait bien, sous le rouge dont elle était peinte, la pâleur mate de son teint, mais il lui était difficile de dissimuler la maigreur de son visage, et ses mains, qu'elle levait de temps en temps pour rétablir les boucles éclaircies par le temps de ses cheveux blonds, étaient d'une blancheur si fade et tellement décharnées, qu'elles semblaient être celles d'une malade à qui manquaient la vie et le sang. L'autre femme, au contraire, brune, grande, robuste, respirait la force et la santé. Elle pouvait avoir trente ans, mais le commencement d'embonpoint qu'on remarquait en elle l'aurait fait paraître plus âgée, si l'éclat d'un teint brillant et la plénitude des contours du visage n'eussent rétabli l'équilibre. Toutes deux gardaient le silence depuis quelques moments, lorsque la princesse l'interrompit par ces mots : « Eh bien? — Eh bien! répondit l'autre femme, je l'aime. »

La princesse haussa les épaules, tira ses mains de son vithoacur, atteignit une bonbonnière sur la cheminée, prit un carré de pâte de jujube (la pâte Regnault et toutes les pâtes inouïes qui guérissent de toutes les maladies n'étaient pas encore inventées), la princesse, disons-nous, prit un carré de pâte de jujube et répondit

d'une voix indolente, mâchonnant à la fois sa phrase et sa pâte de jujube : « Vous êtes une folle, ma chère Léonie. Une femme comme vous, la fille du marquis de Lesly, la veuve du duc de Fosenzac, penser à un pareil homme! — Mais je l'aime! répéta la duchesse avec un mouvement de colère. — Eh bien! aimez-le tant que vous voudrez, puisqu'il vous plaît, mais ne l'épousez pas. — Mais il le veut, répondit la duchesse. — Il le veut! répéta la princesse en se soulevant sur son séant comme si elle avait entendu quelque chose d'exorbitant; il le veut! dit-elle encore une fois en examinant la duchesse. — Oui, il le veut, et... »

La duchesse s'arrêta, se mordit les lèvres, se tourna et se retourna sur la bergère, comme si elle avait été prise d'un malaise subit, tandis que la princesse la suivait du regard avec une curiosité moqueuse. « Et? fit celle-ci. — Et, repartit vivement Léonie, il a le droit de le vouloir. »

La princesse se laissa retomber sur son divan, prit une nouvelle tablette de jujube et la mâcha quelque temps en silence. A ce moment elle réfléchissait probablement aux conseils qu'elle devait donner à son amie, et celle-ci semblait les attendre avec anxiété; mais tout cela se termina par une phrase qui semblait être à mille lieues du sujet de la conversation. « Il faut que je vous raconte une aventure qui est arrivée à l'une de mes amies avant la révolution. — En Russie? — Non, à Paris, repartit la princesse. — C'est vrai, dit la duchesse, vous êtes venue à Paris avant la révolution. »

Un reste de sang féminin monta au visage de la princesse et la fit rougir. Était-ce de honte au souvenir de ce qu'elle se rappelait? Cela eût pu être ainsi; mais ce fut seulement de dépit d'avoir laissé échapper l'aveu que vingt-cinq ans avant le jour où elle parlait, elle était d'âge à avoir des amies auxquelles il pût arriver des aventures. Aussi répondit-elle avec sa nonchalance ordinaire : « Oui, j'y étais avec ma famille, et, quoi que bien enfant encore, cette histoire me frappa vivement. Je l'entendis souvent raconter à mon père, qui parlait devant moi sans soupçonner que j'y pouvais comprendre quelque chose, car j'avais alors cinq ou six ans tout au plus. »

La princesse peinte ne se rajeunissait que de quinze ans, juste assez pour être de l'âge de la femme à qui elle parlait. C'était de la modération; une plus vieille se serait faite plus jeune que la duchesse. Celle-ci comprit la prétention, mais elle n'avait aucun désir de disputer de jeunesse avec son amie, et elle ne témoigna son incrédulité par aucun signe. La princesse avait examiné Léonie, et, voyant que ce qu'elle avait avancé n'avait pas éprouvé même la contradiction d'un froncement de sourcils, elle se dit :

« Je n'ai l'air que d'avoir trente ans, c'est un fait certain, donc je n'ai que trente ans, c'est un point résolu. » De son côté Léonie s'était dit que, si elle voulait bien écouter l'histoire annoncée, elle pouvait y croire comme à un fait que madame de Kadicoff avait été en âge d'apprendre par elle-même et d'apprécier à sa juste valeur, si même elle n'y avait pas quelque peu participé. Mais la duchesse n'était pas venue pour apprendre des aventures du temps passé; elle était venue pour échapper à une position qui paraissait la rendre plus malheureuse qu'elle ne le disait. Aussi se hâta-t-elle de répondre : « Il ne s'agit pas de ce qui est arrivé il y a vingt-cinq ans, mais de ce qui m'arrive aujourd'hui. — Pardon, ma chère; mais ce qu'a fait une femme qui avait alors une position aussi élevée que la vôtre pourrait vous servir de règle de conduite. Grégorio Massoni voulait aussi épouser la femme dont je vous parle. — Mais... dit la duchesse. — Et il en avait aussi le droit, comme je crois que vous l'entendez, continua la princesse en examinant malicieusement sa belle amie, et, reprit-elle avec un sourire particulier et un clignement d'yeux presque insolent, il y avait nécessité pour elle comme pour vous. »

A ces mots la duchesse devint pâle; elle se parcourut elle-même d'un regard d'effroi indicible et s'enfonça dans la bergère, en laissant échapper cette simple exclamation : « Quoi!... »

Un silence assez long succéda à cette grande péripétie de la conversation, où tout un mystère venait d'être surpris et avoué. La princesse prit un troisième morceau de jujube et recommença à parler avec ce mâchonnement insouciant qu'elle n'eût pas mis peut-être si elle eût parlé à sa couturière d'une robe ou d'un volant. « C'est parce que je le savais, lui dit la princesse, que je suis bien aise de vous apprendre qu'avec un peu de résolution tout cela est la moindre des choses. »

La duchesse ne répondit pas, elle semblait anéantie; des larmes qu'elle ne pouvait contenir coulaient le long de ses joues et tombaient sur ses mains croisées devant elle. La princesse l'examinait avec une joie de chat sauvage. Elle n'avait cependant aucune raison d'en vouloir à cette femme; mais elle avait failli laisser échapper devant elle le secret de ses quarante-cinq ans, elle avait souffert un moment de cette crainte, et elle ne pouvait se refuser cette petite délectation féminine de voir souffrir celle devant qui elle avait souffert. Ce petit plaisir une fois savouré, la princesse se retrouva toute disposée à servir sa meilleure amie.

« — Eh bien, dit-elle alors, à quoi bon ces larmes? Parce que je le sais, il n'est pas dit que personne s'en doute. Vous savez que l'œil d'une femme y voit plus clair que celui d'un père, d'un frère, d'un

amant même, et ce qui est inconnu n'existe pas. — Mais, reprit Léonie, êtes-vous la seule femme au monde qui ait pu pénétrer ce mystère? — Rassurez-vous, dit la princesse, car ce mystère, je le soupçonne seulement d'hier, et votre trouble seul me l'a confirmé en ce moment. Seulement ne recevez désormais personne que moi avant d'être en toilette; c'est une chose fort simple, et qui du reste était tout à fait dans les habitudes de l'ancienne cour. »

La duchesse fit un signe d'assentiment, et la princesse reprit : « Maintenant, ma chère, écoutez-moi : je ne veux point vous donner de conseils, ou plutôt je ne veux pas vous raconter l'aventure dont je vous ai parlé, avant d'être sûre de votre détermination vis-à-vis de ce jeune homme. Voulez-vous absolument l'épouser? La duchesse ne répondit pas. C'est bien, fit la princesse après avoir attendu quelque temps, vous n'en avez aucune envie. — Mon père n'y consentirait jamais, dit la duchesse en baissant les yeux, honteuse qu'elle était de voir deviner et traduire ainsi ses sentiments. — Vous êtes riche de votre propre fortune, veuve, maîtresse de vous-même, dit la princesse; donc le consentement de votre père est une chose fort inutile. Mais vous ne voulez pas, je le comprends, quitter votre titre de duchesse pour vous appeler madame... Comment s'appelle-t-il? — Son nom est inutile, dit Léonie. »

La princesse se mordit les lèvres, désappointée de ne pas avoir appris le dernier mot du secret; mais elle n'en continua pas moins avec son imperturbable nonchalance et un cinquième morceau de jujube. « Mais, l'aimez-vous? — Oh! oui, s'écria Léonie, je l'ai bien aimé! — Donc vous ne l'aimez plus? — Ah! madame! s'écria la duchesse avec un mouvement involontaire d'indignation. — Non, ma chère, vous ne l'aimez plus. Nous sommes en 1815, et non plus en 1812. Le beau militaire de l'empereur, en voie de devenir maréchal, tout resplendissant de gloire et de conquêtes, n'est plus qu'un pauvre officier à demi-solde. En 1812, quand il était de cette cour de princes dont vous n'étiez pas, il était presque votre égal, il vous faisait entrer à sa suite dans ces Tuileries dont la ténacité de votre père et de votre mère vous avait exilée. Aujourd'hui, ma chère, c'est tout le contraire, c'est lui qui vous en exilerait, et vous ne pourriez pas le faire admettre; le prestige est disparu, et vous ne l'aimez plus, c'est la chose du monde la plus concevable. — Ah! dit la duchesse, croyez-vous que mon amour soit basé sur de si pauvres considérations? C'est sur la noblesse de ses sentiments, sur ce qu'il vaut... — Vous le croyez peut-être, dit la princesse, mais ce n'est pas cela; supposez qu'après l'avoir aimé, vous vinssiez à découvrir que c'est un misérable, un marchand d'eau de Cologne? — Ah! fi! dit la duchesse, repoussant cette supposition avec dé-

goût. — Mais on peut avoir toutes les vertus et être marchand d'eau de Cologne; seulement, comme j'ai posé la question dans des termes extrêmes, vous avez senti la justesse de ce que je vous ai dit. Ici les couleurs sont tranchées et la disparate vous frappe; dans votre position, la nuance est plus légère, voilà tout, vous n'y voyez rien, ou plutôt vous n'y voulez rien voir. »

La duchesse se tut encore; une femme, quelque envie qu'elle en ait, ne se laisse pas dépouiller volontairement de la pudeur de son âme sans résister au moins par son inaction. Mais la princesse était implacable et ne voulait pas laisser à la duchesse un voile derrière lequel elle pût cacher ses mauvais desseins, et elle dit à Léonie : « Voyons, point d'hypocrisie, l'aimez-vous encore? — Non, dit Léonie rapidement. — Vous ne voulez pas qu'il vous obsède de son amour? — Je l'ai vainement supplié de me fuir. — Vous craignez qu'il ne s'arme contre vous de ce que vous appelez ses droits? — Il m'en menace sans cesse. — Eh bien! reprit la princesse, écoutez-moi et décidez. »

Aussitôt la princesse, qui s'était animée à la fin de ce dialogue au point de se mettre sur son séant, se reposa sur son divan et commença le récit suivant.

XXXVIII

UNE HISTOIRE.

— Ma chère duchesse, dit madame de Kadicoff, les hommes d'esprit et même les femmes de génie de votre pays ont souvent dit que les femmes devaient surtout se défier de leur cœur et de leurs sentiments. D'abord les hommes d'esprit n'y connaissent rien, et les femmes de génie sont des hommes d'esprit à si peu de chose près qu'elles ne s'y connaissent guère mieux. Ce n'est pas de leur cœur et de leurs sentiments que les femmes doivent se défier, mais de leurs idées : c'est presque toujours parce qu'elles veulent faire quelque chose en vertu de certaines raisons qu'elles font des sottises. Les passions, quoi qu'on en dise, produisent cent fois moins de malheurs que les utopies. Ainsi, ma chère, à l'époque dont je vous parle, le monde était aux philosophes, aux penseurs. Ces messieurs, à force de se faire lire, avaient fini par persuader à toute la noblesse de l'Europe qu'ils valaient de leur personne comme de leurs écrits, et il y eut un moment où les grandes dames préféraient pour amant un écrivain athée au plus élégant gentilhomme de la cour ou à l'abbé

le plus coquet. Vous comprenez bien que le cœur entrait pour fort peu de chose dans ces liaisons, et que, si ce n'eût été la folle idée qu'on avait alors qu'un peu d'esprit et de talent valait la naissance et la condition, aucune des femmes de la cour qui se compromirent alors avec ces messieurs ne les eût seulement regardés. Du reste, vous n'ignorez pas, ma chère, qu'il ne faut point attribuer toute la faute de cette manie à la noblesse seule. Les rois lui donnèrent l'exemple, et à la tête de ces souverains égarés il est juste de mettre d'abord Frédéric, qui avait des correspondances d'amitié avec M. de Voltaire, et notre grande impératrice Catherine II, qui se laissait écrire des lettres obscènes par votre philosophe Diderot. Ce fut de là que partit le mal, et vous ne pouvez vous faire d'idée avec quelle rapidité il s'étendit parmi tous ceux que la grandeur de leur nom attachait à la cour. Nous ne rêvions que morale philosophique, égalité humaine, et entre un homme de rien et un homme de notre condition, amoureux tous deux d'une femme, celle-ci eût préféré l'homme de rien, précisément parce qu'il n'était rien.

Avant de rapporter plus longuement cet exorde étrange de la princesse Kadicoff, il faut le commenter un peu pour le rendre intelligible. Ce qu'elle disait était vrai, mais dans certaines limites, et ce n'était pas sans quelque raison qu'elle s'était servie du mot *égalité humaine*. En effet, durant les années qui précédèrent la révolution, cette question que l'homme valait l'homme, humainement parlant, avait pénétré dans la société; mais cette vérité, bien autrement importante que l'homme valait l'homme, socialement parlant, n'était pas encore admise, si même elle était entrevue. Ainsi il s'établissait aisément des liaisons entre les plus grands noms aristocratiques et ceux dont l'éclat ne brillait que d'hier, mais il n'y avait pas d'alliances. Une duchesse pouvait avoir un amant de rien, comme disait madame de Kadicoff, mais elle n'épousait pas un homme de rien. Voilà pourquoi le mot égalité humaine nous semble parfaitement dit par la princesse; nous pouvons maintenant la laisser continuer.

— Il y avait alors une jeune femme du plus haut rang, mariée de fort bonne heure à un prince d'une immense fortune.

« — Ah ! fit la duchesse qui n'était pas fâchée de reprendre un petit avantage, c'était une de vos compatriotes? — Oui, fit madame de Kadikoff sans se déconcerter. — Portant aussi le titre de princesse? — Oui, répondit encore la Russe; ce n'est pas un titre rare dans un empire dont presque toutes les grandes familles ont été jadis souveraines de petits États. Toutefois je ne prononcerai pas son nom... Mais pourquoi me regardez-vous ainsi? — C'est que, repartit la duchesse, vous oubliez que mon père a habité la Russie avant

la révolution, qu'il connaît tous les grands noms de la cour de Catherine II, et qu'il me sera facile de savoir quelle était la femme dont vous allez me révéler l'histoire. »

La princesse, qui sentit l'attaque, sourit dédaigneusement et repartit : « Si vous ne m'aviez pas interrompue, vous auriez vu que cela ne vous eût menée à rien, attendu que ce n'est point à Saint-Pétersbourg, mais à Paris que cette aventure est arrivée. — Ah ! fit la duchesse avec un air d'étonnement si naïf que madame de Kadicoff s'y laissa prendre ; venons donc à l'aventure, car je vois bien que, pour les personnages, je ne pourrai les connaître. »

En disant cela, madame de Fosenzac avait déjà la conviction que celle qui parlait était l'héroïne de l'aventure, mais elle voulait en avoir la certitude ; elle se promit de ne plus interrompre le récit.

— Je vous disais donc, reprit la princesse, qu'il y avait alors à la cour de Russie une femme du plus haut rang, et il faut que j'ajoute de la plus grande beauté. C'était un assemblage parfait de toutes les grâces que peut donner la nature et de toutes celles que peut enseigner l'éducation la plus soignée.

Cette phrase confirma la duchesse dans son opinion, mais elle n'en montra rien, de peur de mettre obstacle au torrent d'admiration dont les premiers flots venaient de paraître et qu'elle voulait laisser déborder pour son instruction particulière. La princesse continua : Imaginez-vous une petite femme légère, fluette, admirablement proportionnée, souple comme un gant, des yeux bleus d'une langueur céleste, des dents comme des perles, une bouche rose, des cheveux d'un blond doux et languissant, avec une taille de guêpe, un chef-d'œuvre de la nature enfin. « C'est cela, se dit la duchesse, le portrait est si peu ressemblant qu'il est impossible de ne pas le reconnaître. »

Cependant elle se tut encore, et la conteuse reprit avec une activité de babil qu'on ne lui eût pas supposée un instant auparavant : Quant à l'esprit de cette femme, il était à la fois naturel et orné, brillant et profond ; son caractère était un mélange charmant de douceur et de fierté, de franchise et de retenue, c'était enfin... « — Une femme qui a dû inspirer de bien violentes passions, dit la duchesse avec un soupir, comme si elle eût rêvé que le ciel n'avait pas été juste de donner tant et de si supérieures qualités à une seule femme. — Mais oui, repartit la princesse en caressant son reste de beaux cheveux, elle a été aimée....; mais, avec tous ces dons de la nature, pour être heureuse, cette femme avait un grand défaut. — Ah ! fit la duchesse, voyons le défaut. —

Cette femme était d'une excessive sensibilité; l'idée de faire du mal à quelqu'un ne fût jamais entrée dans son cœur, et la vue des souffrances d'un malheureux lui portait des atteintes dont elle avait toutes les peines du monde à se remettre. C'est ce qui amena son départ pour la France. Le prince, son mari, avait pour secrétaire un jeune Allemand nommé Mésinger, qui chantait à ravir et qui composait de charmante musique. La princesse avait distingué ce jeune homme; elle voulut lui donner le moyen de se produire. Pour un homme de talent (et je dois dire qu'elle avait cette manie de protéger le talent, manie qui était alors celle de tout le monde), pour un homme de talent, dis-je, la meilleure protection qu'on lui puisse accorder, c'est de faire connaître ses œuvres. La princesse, qui comprenait les choses dans leur sens le plus élevé, voulut servir la gloire de Mésinger, et pour cela elle mit quarante esclaves à sa disposition. — Quarante esclaves, dit la duchesse, pour servir la gloire d'un musicien! — Oui, fit la princesse en souriant, c'était pour se composer un orchestre. — Ah! dit la duchesse, ces esclaves savaient la musique? — Vous ne me comprenez pas, dit madame de Kadicoff. La princesse donna à Mésinger quarante esclaves pour leur apprendre à exécuter sa musique, et, pour que ce don lui fût profitable, elle assistait de temps en temps aux leçons. Aussi les progrès furent rapides. Sous les yeux de la princesse, le chef des esclaves n'osait se départir de la sévérité qui lui était commandée, et, comme la princesse était fort bonne musicienne, à la moindre faute d'un violon ou d'un alto, elle n'avait qu'à faire un signe, et l'exécutant recevait une si rude correction qu'il savait bientôt sa partie. — Ah! fit la duchesse, je comprends que de pareilles leçons devaient être un véritable tourment pour cette pauvre femme. — Vous ne pouvez vous en faire d'idée, reprit tranquillement la princesse; ce pauvre Mésinger était le plus malheureux des hommes, les choses allaient tout de travers, et il souffrait de véritables tortures quand une fausse note venait lui écorcher les oreilles; la princesse le prenait en pitié et lui venait en aide de son mieux, mais elle ne put jamais obtenir pour les œuvres de son musicien cette perfection qu'elle voulait absolument, quoique deux esclaves eussent déjà succombé à la bonne volonté qu'elle mettait à le servir. »

Cette phrase commença à faire comprendre à la duchesse l'espèce de sensibilité particulière à un cœur de femme russe. Mais elle alla beaucoup trop loin en s'imaginant que, pour arriver à une pareille cruauté, il fût nécessaire que celle qui l'avait exercée fût dominée par une passion aveugle. Il était réellement vrai que la princesse anonyme protégeait à coups de knout les succès de

son amant; mais il n'aurait pas été nécessaire que le musicien Mésinger fût si tendrement chéri pour que les leçons fussent menées avec cette activité. Un caprice à satisfaire en eût ordonné autant. La duchesse l'ignorait, et elle en resta à la supposition que nous avons dite, pendant que la princesse continuait ainsi :

— Cependant l'orchestre marchait assez passablement pour qu'on pût le risquer dans une grande fête où la princesse comptait éclipser tout ce qu'on avait tenté jusque-là. L'impératrice seule possédait un orchestre aussi complet et aussi nombreux, et c'était une véritable audace que de rivaliser avec elle. Mais aussi quel triomphe si elle réussissait! La fête fut annoncée, et tout le monde en parla d'avance avec un enthousiasme qui ravissait Mésinger; on attendait l'épreuve avec une grande impatience. La princesse ne quittait plus les répétitions, et le secrétaire musicien passait toutes ses journées près d'elle. Comme je vous l'ai dit, ma chère, il était fort beau, et, comme dans cette occupation journalière à laquelle ils se livraient ensemble la princesse avait quelquefois oublié les lois de l'étiquette, on osa dire que leurs entrevues n'étaient pas toutes consacrées à la musique. Ces calomnies n'arrivèrent pas malheureusement aux oreilles de la princesse, qui les eût fait cesser aisément, mais elles parvinrent à celles de son mari, et cela précisément le jour de la fête et dans des circonstances dont il profita avec un horrible raffinement de barbarie. La soirée était à son plus haut degré de magnificence : c'était le moment où l'on devait entendre le fameux orchestre. Tous les regards étaient fixés sur Mésinger et sur la princesse. Il faut le dire, son trouble, qu'elle ne put suffisamment dissimuler, pouvait autoriser les soupçons qu'on avait élevés contre elle. Quant à Mésinger, il était comme un roi devant son pupitre, et toutes les femmes le contemplaient avec une admiration envieuse. Le moment solennel arriva enfin; la princesse fit un signe, et l'orchestre commença. Mais, dès les premiers accords, voilà qu'un malheureux, qui était chargé d'une partie de trompette, commence à détonner d'une façon horrible; des rires bruyants parcourent le salon de musique; je rougis; Mésinger devient pâle comme un cadavre.

La princesse était si animée à son récit, qu'elle ne s'aperçut pas du : *je rougis*, mais la duchesse ne le laissa pas passer. Madame de Kadicoff continua :

—On se regardait en chuchotant; les quolibets couraient de bouche en bouche; Mésinger se montra un véritable héros. Il se lève, arrache à l'esclave son instrument et joue sa partie avec une vigueur et une intrépidité qui enlèvent tout le monde; le premier morceau eut un succès magnifique. Mais à dix pas de l'endroit où se tenait la

princesse, dans un groupe près duquel se trouvait son mari, un mot affreux avait été prononcé : « Comment peut-on aimer un homme qui joue de la trompette!... »

Madame de Kadicoff s'arrêta, et, après un moment de réflexion, elle reprit :

— Permettez-moi de ne pas vous répéter l'ignoble quolibet dit par un jeune gentilhomme prussien et qui avait pour conclusion cette horrible phrase : « Son triomphe est complet, mais fi des baisers qui sentent l'esclave ! »

Il faut remarquer que c'était une femme qui parlait à une femme, et qu'il y a dans ce sexe une intelligence qui comprend parfaitement les phrases les plus obscures : donc la duchesse comprit ce qu'avait voulu dire son amie. Celle-ci poursuivit avec une nouvelle animation :

— Ce mot fut entendu par le prince, et il lui apprit la vérité.

Comme c'est difficile de mentir ! En effet, déjà madame de Kadicoff a avoué par un *je* involontaire qu'elle était l'héroïne de l'histoire, et voilà maintenant qu'elle reconnaît comme vérité ce que, quelques phrases auparavant, elle appelait calomnie. Cependant, elle n'avait pas interrompu son récit, et, si nous sommes obligé de le faire, c'est que nous avons à rendre compte à la fois de ce que dit une femme et de ce qu'une autre en pense, deux choses bien différentes, vous pouvez le croire.

— Oui, ma chère, dit la princesse, il suffit de ce mot pour éclairer le prince, et comme c'était un homme d'une violence extrême, il résolut immédiatement d'en tirer vengeance. Punir sa femme eût été difficile : elle avait une famille qui ne l'aurait pas souffert. Ce fut donc contre Mésinger que se tourna toute sa colère. La fête était terminée. La princesse, retirée dans ses appartements, recevait les félicitations de son mari, qui les lui prodiguait avec un empressement dont elle eût dû se défier ; mais l'éloge, même d'un mari, fait du bien à une femme, et celui de Mésinger dans la bouche du prince était si piquant, si original, si amusant, que la princesse s'amusait à le lui faire répéter à satiété. Tout à coup, au milieu de l'exaltation outrée du prince et de la joie sardonique de la princesse, des cris douloureux s'élèvent de l'une des cours intérieures du palais.

« — Qu'est cela? s'écria la princesse. — Rien, ma chère, fit le prince, j'ai voulu que le misérable qui a failli compromettre votre succès fût puni de manière à ne pas donner aux autres l'envie de recommencer. — Que voulez-vous dire? repartit la princesse. — J'ai fait, dit le prince, appeler le correcteur des esclaves aussitôt après le concert, et je lui ai ordonné d'appliquer deux cents coups de knout

au drôle qui a joué de la trompette. — Mais, s'écria la princesse, dont les cris de plus en plus déchirants venaient frapper l'oreille, ce n'est pas la voix de l'esclave qui crie... c'est celle de Mésinger. »

Le prince se mit à rire si bruyamment, qu'il couvrit l'éclat de ces cris de douleur.

« — Vous êtes folle, ma chère! Comment voulez-vous qu'on se soit trompé à ce point? Le pauvre Mésinger! mais il en mourrait, il n'y est pas accoutumé. — Mais, repit la princesse avec horreur, c'est sa voix, je la reconnais. Ah! le correcteur s'est trompé. »

Elle s'avança vers la fenêtre pour l'ouvrir et ordonner qu'on cessât cet horrible supplice. Mais le prince, l'arrêtant d'un air badin, reprit en ricanant :

« — En vérité, ma chère, vous me feriez croire que vous n'avez dans les oreilles que la voix de ce Mésinger... Ah! faites-y attention... on en parle! »

Ce dernier mot fut prononcé avec une expression telle que je ne pus m'y méprendre. (Encore un *je* indiscret.)

« — Laissez donc finir cette expédition et parlons affaires, dit le prince. Il y a longtemps que vous désirez voir la France, il s'offre une admirable occasion pour vous de satisfaire votre curiosité. »

A ce moment les cris arrivèrent à une violence effrayante ; il n'y avait plus moyen pour la princesse de les méconnaître, car le malheureux Mésinger invoquait le nom de celle qui l'avait perdu, et les mots de : « Phœdora! Phœdora! à moi! » parvenaient clairement à ses oreilles. Le prince les entendait aussi, mais son visage était calme, et sa parole aussi tranquille que s'il n'eût éprouvé ni le ressentiment de son outrage ni la joie de sa vengeance. Il continua en disant :

« — Ou je suis un mauvais courtisan, ou votre triomphe de ce soir déplaira souverainement à l'impératrice. De deux choses l'une : ou il faut ne plus recommencer une pareille lutte, et ce serait témoigner une crainte servile pour un déplaisir de vanité, ou il faudrait la continuer, et ce serait alors vous attirer un véritable danger. Le plus sûr parti qu'il y ait à prendre pour vous et pour moi... »

Et il appuya sur ce *pour vous et pour moi* de manière à lui donner toute la signification possible.

« — Le plus sûr moyen, dit-il, est de quitter Saint-Pétersbourg sous deux jours et de vous rendre en France, où je vous suivrai dès que j'aurai terminé ici quelques affaires. »

La princesse écoutait son mari, tandis qu'elle suivait avec anxiété le bruit mourant des cris de la victime. Déjà le malheureux se taisait et le prince ne parlait plus ; il régnait un silence terrible dans

le salon, on ne se plaignait plus dans la cour. Mais un bruit s'entendait encore : c'était celui d'un knout frappant toujours sur un corps où il n'y avait plus assez de vie pour exhaler une plainte. A ce moment, l'horreur de cette infortune égara la princesse au point qu'elle se précipita aux pieds de son mari en s'écriant : « Oh! grâce! grâce au moins pour sa vie! »

Le prince fit l'étonné et repartit d'un air railleur : « Comment! Madame, vous avez tué deux esclaves parce qu'ils n'apprenaient pas assez vite la musique de M. Mésinger, et vous ne voulez pas que j'en corrige un seul pour le punir de ne pas l'avoir apprise du tout! »

Je l'avoue, la princesse douta du témoignage de ses oreilles, elle crut que cette voix n'était pas celle de Mésinger ou que son mari s'était trompé de bonne foi; elle tremblait d'avoir laissé échapper un aveu fatal, lorsqu'une portière se leva et un esclave parut. C'était l'exécuteur.

« — Votre Altesse, dit-il au prince, m'a ordonné de lui venir apprendre le résultat de l'exécution. — Est-elle donc terminée? dit le prince. — Non, Monseigneur; mais comme master Mésinger est mort au cent-vingtième coup, je venais demander à Votre Altesse s'il fallait continuer jusqu'à deux cents. »

La princesse tomba sur un divan, attachant sur le prince des regards épouvantés. Il répondit par un léger sourire de raillerie, et, se retournant aussitôt vers l'esclave, il lui dit :

« — Ah! Masislhi est mort? — Mais non, Votre Altesse, c'est le master Mésinger. — Comment, Mésinger! s'écria le prince, en feignant une grande colère et une vive surprise; qui vous a donné cet ordre? — Mais, reprit l'esclave tremblant, Votre Altesse ne m'a-t-elle pas dit de donner deux cents coups de knout à l'homme qui avait joué de la trompette pendant le concert, et ne m'a-t-elle pas répété...? — Assez! s'écria le prince en l'interrompant, tu payeras cette erreur de ta vie, misérable! Sors. »

L'esclave partit, le prince et sa femme restèrent seuls; elle lui dit alors, au risque de se perdre : « Vous êtes un lâche d'avoir tué Mésinger, un homme libre, comme un esclave, et vous êtes un bourreau de vouloir tuer cet esclave parce qu'il a accompli vos ordres. »

Le prince lui repartit en la saluant de la main : « Il faut bien justifier mon erreur. Adieu, ma chère, car je ne pense pas vous revoir avant votre départ pour la France. »

Le lendemain la princesse partit pour Paris, où l'attendait l'aventure que je voulais vous raconter d'abord, mais que vos questions m'ont fait retarder pour pouvoir vous expliquer ce qui avait amené cette femme en France.

XXXIX

ENCORE UNE HISTOIRE.

Si l'on veut bien se rappeler que la duchesse de Fosenzac ne s'était résignée à écouter la princesse de Kadicoff que pour acquérir la certitude que celle-ci était l'héroïne des malheurs qu'elle racontait si maladroitement, on pourra s'étonner que la belle Léonie n'eût pas déjà interrompu la sensible Phœdora. Mais la duchesse avait pensé depuis un moment qu'il pouvait lui être nécessaire de connaître dans tous ses détails l'aventure si pompeusement annoncée, et elle aurait engagé la princesse à continuer, si celle-ci n'eût pas été entraînée d'elle-même à ses singulières confidences. Cependant il y eût, entre le commencement de ce récit et la suite un moment de silence et de repos comme entre deux chapitres d'un roman. Il faut même croire que la princesse n'était pas tout à fait étrangère aux exigences de ce genre de composition, car elle crut devoir faire précéder cette seconde partie de quelques réflexions, soit pour préparer sa belle amie à ce qu'elle allait entendre, soit pour lui prouver, comme le fait un écrivain pour son lecteur, que l'épisode raconté se rattache par un fil très-délié, mais très-solide, au but moral de l'œuvre. Voici donc comment elle reprit :

— En y réfléchissant bien, ma chère Léonie, je crois que ce que je viens de vous dire ne sera pas inutile à la manière dont vous devez considérer l'aventure spéciale que je vous ai promise. Comme vous le savez, la princesse était une femme d'une exquise sensibilité, et cette sensibilité, je vous l'ai dit aussi, fut ce qui l'égara. Après le malheur qui venait de lui arriver, elle se laissa aller aux idées les plus extravagantes. Elle s'imagina avoir contracté une dette sacrée envers ces hommes qui n'ont de valeur que leur talent, et dans sa folie elle se dit : « Si j'aime encore, ce ne sera qu'un grand musicien comme Mésinger, qu'un homme sorti du peuple comme lui, qu'une de ces nobles existences sans cesse menacées par l'oppression des puissants. » Dans son désespoir, la pauvre princesse croyait voir dans tout gentilhomme une espèce de bourreau armé du fouet pour châtier par la force ceux qui le dépassaient par le mérite. Ce fut dans ces dispositions qu'elle arriva en France, et, bien qu'en ce pays les habitudes du monde ne permissent pas que les choses eussent pu être poussées aussi loin qu'à Saint-Pétersbourg, cependant elle conserva les préventions que je viens de vous dire. Ainsi, quoique son succès à Versailles, où elle fut présentée, eût été com-

plet, elle se retira après les présentations nécessaires; et, quoique vingt des plus charmants courtisans de Trianon eussent juré qu'ils apprivoiseraient la sauvagerie de la belle Tartare, aucun ne fut écouté, et tous s'éloignèrent en peu de temps. Un seul résista à la résistance de la charmante Phœdora : ce fut le comte de Chastenex, gentilhomme breton admirablement beau, qui partageait les idées philosophiques de la princesse et qui en avait fait une courageuse application en épousant la fille d'un lapidaire juif de Rotterdam qui lui avait apporté plusieurs millions de dot. Le comte avait ainsi rétabli sa fortune complétement ruinée. Heureusement pour le comte, ce sacrifice aux idées révolutionnaires du temps n'avait pas été de longue durée, et la juive hollandaise, rejetée de tous les salons, refusée à la cour, mourut au bout de six mois de mariage. Le comte était donc libre et la princesse l'était devenue : son mari, en venant la rejoindre en France six mois après l'exécution sanglante qu'il avait ordonnée, fut insulté par un jeune Allemand qui était, je crois, le frère de Mésinger : dans le premier transport de sa colère, le prince oublia son rang, se mesura avec cet homme et fut tué d'un coup d'épée. Quand la princesse apprit cet événement, elle était encore si égarée par ses folles idées d'égalité, qu'elle n'y vit qu'un acte de réparation providentielle, et ne fit pas la moindre tentative auprès du gouvernement auquel appartenait l'agresseur pour venger la mort de son mari.

C'est bien malgré nous que nous sommes forcé d'interrompre encore le récit de madame de Kadicoff pour mettre sous les yeux de nos lecteurs le commentaire explicatif de madame de Foscnzac, mais c'est notre devoir d'historien. Ce ne fut point, se dit celle-ci, l'empire des idées philosophiques qui rendit la sensible princesse si indifférente à la catastrophe qui la priva de son mari; ce fut la crainte où elle était de son arrivée. Elle n'accueillit pas avec indifférence, mais avec joie, cet événement qui la sauvait; car ce n'était pas pour rien que le prince l'avait éloignée de sa patrie, l'avait isolée de sa famille, et probablement il comptait accomplir en France la vengeance qu'il n'avait fait que commencer en Russie. Et peut-être, ajouta encore à part soi la duchesse, n'était-ce plus seulement de Mésinger que le prince aurait eu à se venger, et il est probable que le comte de Chastenex aurait pesé autant que Mésinger dans la balance des bonnes raisons que pouvait avoir le mari contre sa sensible compagne. Si de telles réflexions n'eussent pas été faites par une femme contre une femme, nous n'eussions pas osé les avancer pour notre propre compte; mais, puisque la duchesse avait si bien commencé, nous pouvons poursuivre dans cette voie et dire que Léonie avait mal compté, et que ce n'étaient

pas deux, mais trois dont le prince avait à se plaindre. Mais nous anticipons sur le récit de la princesse, et nous nous empressons d'y revenir.

— Oui, ma chère, cette pauvre femme était si égarée par les détestables idées de ce temps-là qu'elle garda le silence sur cet affreux événement. Elle se trouva donc veuve, libre, et M. de Chastenex, devenu plus pressant, lui offrait non-seulement son amour, mais encore son nom. Elle aurait dû accepter, mais déjà elle en avait perdu le droit.

La duchesse, malgré sa résolution de rester impassible, ne put s'empêcher de laisser échapper une petite exclamation d'étonnement. Madame de Kadicoff la regarda d'un air véritablement triste et reprit en baissant la voix, comme il arrive presque toujours au moment où les confidences deviennent difficiles :

— Oui, duchesse, la pauvre femme s'était laissé encore emporter par sa sensibilité, et cette fois la faute était d'autant plus grave que c'était un véritable amour. La princesse logeait à Paris dans un quartier alors fort retiré et où s'élevaient les premières maisons de la rue de Provence. Elle occupait un hôtel entouré d'un vaste jardin, ouvrant par plusieurs portes sur les sentiers qui desservaient ce que vous appelez en France les jardins des maraîchers. Le comte de Chastenex ne venait guère que le soir fort tard, quand son service à Versailles était terminé, et il repartait de grand matin ; encore faut-il vous dire que la marche des événements politiques qui commençaient à embarrasser la cour le retenait souvent la nuit à Versailles, et la princesse restait seule durant toutes ces longues journées.

Il n'est pas nécessaire sans doute que nous disions d'une manière précise les conséquences que la duchesse tira de cette phrase; elles se déduisent trop facilement d'elles-mêmes aux yeux des lecteurs les moins éclairés, mais il faut que nous consignions ici le sentiment que ce récit fit naître dans l'âme de Léonie. Ce fut un étonnement bien naturel pour la stupide effronterie de cette femme. Léonie ne pouvait s'expliquer l'assurance intrépide avec laquelle madame de Kadicoff affirmait dans ces préambules l'innocence de son héroïne et la facilité merveilleuse avec laquelle elle laissait échapper un moment après l'aveu des choses qu'elle avait d'abord niées. Nous-même nous ne saurions expliquer cette étrange contradiction que par une analyse beaucoup trop longue de tout ce que peut enfanter l'hypocrisie la plus déterminée jointe à la corruption la plus profonde. Nous dirons seulement que le danger du mensonge est de se mentir presque aussitôt à lui-même, et que la princesse se trouvait dans une circonstance particulière qui devait venir en aide à ce dan-

Digitized by Google

ger. En effet, en racontant sa propre histoire sous un nom supposé, elle était toujours dominée, en commençant, par le besoin de se défendre, quoique inconnue, de toutes les fautes dont elle était coupable, et quelques moments après, la vérité du récit l'emportait et la forçait à tous les aveux. Donc il était acquis à la duchesse qu'après Mésinger le comte de Chastenex avait été l'amant de madame de Kadicoff, mais ce n'était pas une chose si vulgaire qui lui avait été annoncée et qu'elle désirait ardemment savoir. Au trouble de la voix de la princesse, la duchesse sentit qu'elle approchait de la véritable confidence dont elle avait besoin, et elle écouta avec plus d'attention que jamais.

— Phœdora, poursuivit la princesse, passait donc ses longues journées dans la solitude : c'était une âme active, tourmentée d'un désir incessant d'émotions, et qui se consumait d'ennui dans la profonde retraite où elle s'était volontairement reléguée.

Ne vous impatientez pas, ami lecteur; mais il faut vous dire que le mot *volontairement* fut un trait de lumière pour Léonie. Il lui apprit que la sensible Phœdora avait dû être honteusement exclue de tous les salons de Paris comme de ceux de Versailles. Voilà comment elle traduisit le mot *volontairement* prononcé par sa meilleure amie, qui continua sans se douter de l'effet qu'elle produisait :

— La pauvre captive, ne sachant que faire de ses heures innoccupées, les passait le plus souvent à errer dans le vaste jardin de son hôtel. Quelquefois seulement elle allait, au jour tombant, et accompagnée d'une seule femme, se mêler à la foule qui encombrait le jardin des Tuileries. Comme vous devez le penser, la princesse s'y rendait dans la parure la plus simple, et le plus souvent à pied, car ce qu'elle craignait avant tout c'était d'être remarquée. Il faut bien le dire, une femme peut laisser chez elle sa parure, sa livrée, ses équipages, tout ce qui peut révéler ce qu'elle est; mais elle n'y peut dépouiller sa beauté qui montre ce qu'elle vaut. Les précautions de la princesse pour passer inaperçue furent précisément ce qui la fit remarquer. Une femme dans tout l'éclat d'une brillante toilette, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, emprunte toujours, aux yeux des hommes, quelque chose de l'élégance de ses habits; ils s'étonnent moins de la voir belle en la voyant bien parée. Mais, lorsqu'ils rencontrent sous un vêtement modeste une de ces beautés parfaites qui ne doivent rien qu'à elles-mêmes; lorsqu'ils comprennent qu'aucun ornement ne saurait rien ajouter à une si rare perfection, alors une pareille femme devient pour eux une véritable merveille, et l'ardeur avec laquelle ils la poursuivent tient de ce sentiment qu'éprouve tout homme qui croit avoir découvert un tré-

sor inconnu et qui brûle de s'en emparer de peur qu'un autre ne fasse la même découverte et ne le lui ravisse. Ce fut ce qui arriva à Phœdora. Un soir qu'elle était rêveusement assise sous un des hauts marronniers qui entourent le grand bassin, elle vit devant elle un beau jeune homme absorbé dans une admiration profonde. La princesse avait peu de prétentions; cette âme pure, souffrante et résignée, ignorait ce que son céleste visage avait d'attraits, et dans le premier moment, bien que ce jeune homme eût les yeux fixés sur elle, Phœdora ne put croire que ce fût elle qui produisît la profonde extase où il était plongé. Elle se détourna pour éviter ces regards enflammés qui semblaient vouloir pénétrer jusqu'à son cœur pour apprendre s'il était impitoyable, mais elle ne put les éviter, et, lorsqu'elle voulut regarder ce jeune homme, elle le retrouva immobile à sa place et comme transporté hors de lui par une vision céleste. La princesse ne put se méprendre sur l'effet que sa présence produisait sur cet inconnu, et, comme il était *admirablement beau*, elle ne voulut pas lui laisser croire qu'elle pût partager ce trouble extraordinaire.

Remarquons avec la duchesse combien madame de Kadicoff devenait poétique en parlant des effets surprenants de sa beauté, et remarquons encore que voici le troisième jeune homme admirablement beau qui se prend à l'adorer. Faisons faire un demi-tour aux pompeuses phrases de la princesse, et convenons avec la duchesse que probablement Phœdora subissait l'empire qu'elle prétendait exercer, et qu'elle ne peignait si bien les extases prétendues où sa beauté jetait certains hommes, que parce qu'elle avait éprouvé celles où la beauté des hommes jetait certaines femmes. Du reste ceci est un don particulier à quelques natures féminines, et la meilleure preuve que madame de Kadicoff appartenait à ces natures sensibles, c'est qu'elle ne parlait jamais que de l'empire de l'âme et des égarements de l'esprit. Elle continua encore, pendant que la duchesse faisait ses observations instructives :

— Phœdora se leva, et le jeune homme la suivit. Elle marcha rapidement sans détourner la tête. Mais la femme qui l'accompagnait, et qui était une Française, ne possédait pas cette pudeur innée qui est le partage des femmes du Nord; cette femme fut assez curieuse pour regarder souvent derrière elle et pour voir le jeune homme les poursuivant avec cet empressement respectueux qui témoigne à la fois de l'entraînement auquel on cède et de la crainte qu'on éprouve de déplaire.

Oh! que cette princesse russe était habile de voir tout cela sans se retourner, et seulement par les yeux de sa chambrière!

— Phœdora arriva à son équipage, qui l'attendait au Pont-Tour-

nant; point d'armoiries, point de livrée; toutes les précautions étaient prises; la princesse dut croire qu'elle était délivrée de cette poursuite, et que celui qui semblait y vouloir mettre tant de persévérance n'aurait aucun indice pour découvrir la femme pour laquelle il s'était pris si soudainement d'une si violente passion. Mais quel fut l'étonnement de Phœdora lorsque, quelques jours après, étant venue s'asseoir, par hasard, précisément au même endroit, elle y retrouva le beau jeune homme qui, à son aspect, devint pâle de bonheur et fut près de tomber à ses genoux! Mais c'était encore un soupirant si timide, qu'un regard impérieux de la princesse le cloua sans force à sa place. Il ne la retrouva que lorsque, Phœdora s'étant levée pour regagner son hôtel, il la suivit comme il avait fait la première fois... Hélas! reprit la princesse avec un soupir profond, les femmes se perdent souvent par les précautions qu'elles croient prendre pour leur sûreté! La princesse, qui craignait que la femme qui l'accompagnait ne se laissât séduire par la grâce de ce jeune homme ou que les gens qu'elle laissait à la porte du jardin, interrogés par lui, ne commissent quelque indiscrétion, la princesse était venue absolument seule, et lorsqu'il lui fallut se retirer, elle comprit à quel danger elle s'était exposée. En effet, à mesure qu'elle s'éloignait à pied aussi rapidement qu'elle le pouvait, elle rencontrait à l'angle de chaque rue, où elle pouvait plus aisément se retourner sans témoigner trop ouvertement la crainte qu'elle éprouvait, elle rencontrait le regard de ce jeune homme qui ne l'avait pas quittée d'un pas. Ce que Phœdora voulait avant tout, c'était de ne pas être reconnue pour ce qu'elle était, et, au risque que la fougue de ce jeune homme la forçât à entendre des paroles que sa pudeur eût considérées comme une insulte, elle prit de longs détours pour ne rentrer dans son hôtel que par l'un des sentiers écartés dont je vous ai parlé. Cette précaution lui réussit à merveille, car d'une part la timidité de ce jeune homme l'empêcha d'aborder Phœdora, et de l'autre il ne put deviner, à travers le dédale de rues obscures qu'elle eut à parcourir, à quel hôtel appartenait le jardin où il vit rentrer cette fée de beauté qu'il suivait comme par un enchantement dont il ne pouvait se rendre compte. Cela dura plusieurs jours de suite, et déjà la princesse n'éprouvait pas la moindre inquiétude pour un amour si respectueux, lorsqu'un jour où elle rentra plus tard, parce qu'elle apprit que M. de Chastenex ne viendrait pas lui rendre visite de plusieurs jours, elle oublia de fermer exactement la porte par laquelle elle avait l'habitude de rentrer. Elle avait déjà fait plus de vingt pas dans une longue et sombre allée de tilleuls qui conduisait de cette porte à l'un des salons les plus retirés de

son appartement, lorsqu'elle entendit fermer tout à coup cette porte. Elle se retourna en poussant un cri, et vit presque aussitôt à ses pieds ce jeune homme qui était entré après elle, emporté malgré lui par son amour et épouvanté en même temps de l'action qu'il venait de faire.

A ce moment, l'attention de la duchesse devint extrême, tandis que madame de Kadicoff, les yeux fixés amoureusement au plafond, semblait y chercher des mots assez éthérés pour raconter la scène qui allait suivre. Mais l'attention de la duchesse et l'extase de Phœdora furent troublées en même temps par un bruit venu du dehors, et un domestique entra, qui, après les excuses les plus humbles sur son audace, déclara qu'un jeune homme venait d'apporter pour madame de Fosenzac un billet avec ordre exprès de le lui remettre sur-le-champ. Ce jeune homme avait insisté comme si quelque danger menaçait la duchesse, et le domestique n'avait osé refuser. La duchesse, fort troublée, prit ce billet et lut ce peu de mots :

« L'homme qui m'a servi de père, l'infortuné Grégorio Massoni, vient de me faire une confidence que je vous dois. Venez, il n'y a pas une minute à perdre. »

A ce moment le domestique était sorti. La princesse n'avait fait nulle atttention au trouble de la duchesse à la lecture de ce billet, et, toute entière à son récit, elle le reprit, mais à quelque distance de l'endroit où elle l'avait laissé. Dans ce court moment de silence, il lui avait sans doute paru inutile de raconter les détails, pourvu qu'elle arrivât au résultat, et elle commença hardiment en disant :

Le lendemain, au point du jour, Grégorio Massoni...

« — Quoi ! s'écria la duchesse, c'était Grégorio Massoni? — Vous le connaissez ? dit la princesse, surprise de cette soudaine exclamation. — Non ! non ! repartit la duchesse troublée..... mais il me semble avoir déjà entendu prononcer ce nom. — C'est vrai, reprit madame de Kadicoff, qui attacha sur Léonie des yeux pleins d'une inquiétude menaçante, je l'ai prononcé, mais ce nom ne vous a pas troublée la première fois comme en ce moment. — C'est, dit la duchesse, qui voulut vainement donner le change à son amie, c'est cette lettre qui m'a troublée. — Et que dit-elle? — Rien ; mais elle est de... — Ah! fit la princesse en dévorant Léonie du regard comme pour deviner la cause du trouble qu'elle éprouvait... de monsieur... mais son nom est inutile. — Oui, reprit la duchesse en se remettant un peu, il veut me parler. — Eh bien! obéissez, dit la princesse. — Non, non, dit Léonie, ce que vous me racontez m'intéresse au plus haut point, et je désire vivement en savoir la fin. — Une autre fois, répondit la princesse avec

nonchalance. — Non, continuez, je vous en prie, dit Léonie. — Je ne veux pas aller sur les brisées d'un amant qui a des droits si incontestables que ceux du monsieur qui se permet de vous écrire jusque chez moi, » repartit aigrement madame de Kadicoff, et l'insolence du regard qu'elle lança sur Léonie fut un commentaire insolent de cette impertinente réponse.

Léonie ne voulut pas accepter l'injure sans la rendre, et elle répondit avec un ton de laisser-aller méprisant : « J'aurais pourtant bien voulu savoir la fin de vos amours avec Grégorio Massoni. — De mes amours! s'écria Phœdora en se ramassant sur son divan comme une vipère qui se replie pour s'élancer plus loin. — Croyez-vous, lui dit la duchesse, que je ne sache pas de qui vous avez voulu parler depuis une heure? Pensez-vous que l'aventure scandaleuse de Saint-Pétersbourg, dont j'ai entendu vingt fois le récit, ne m'ait pas éclairée sur l'héroïne des aventures cachées de Paris? Je sais votre secret. — Ah! dit la princesse avec un accent de méchanceté et de menace féline, c'est moi qui sais le vôtre tout entier, Madame, et vous ne savez encore que la moitié du mien. — Eh bien! dit la duchesse, je vais en apprendre le reste. — De qui? dit la princesse en se levant cette fois jusque sur ses pieds. — De Grégorio Massoni lui-même. — Quoi! il n'est pas mort fou? s'écria madame Kadicoff qui pâlit sous son rouge. — Non, Madame, repartit la duchesse, et vous devez savoir laquelle de nous deux aura le plus d'intérêt à se taire sur l'autre. »

A ces mots elle sortit, laissant madame de Kadicoff dans un effroi et un étonnement indicibles.

XXXVII

COMMENTAIRES.

Pour comprendre ce que voulait dire le billet qui avait été écrit à Léonie, il faut savoir : 1° qui l'avait écrit; 2° comment celui qui l'avait écrit avait acquis le droit de l'écrire; 3° pourquoi il l'avait fait remettre d'une façon si pressante. Nous allons éclaircir ces trois points de notre histoire.

Vous vous rappelez sans doute cet enfant baptisé sous le nom de Grégoire Valvins et si étrangement déposé, en 1790, dans le domicile de cet autre Grégoire dont le vrai nom était Grégorio Massoni? C'est lui, c'est-à-dire Valvins, qui avait écrit ce billet à la duchesse. Vous comprenez que ceci demande encore une explication, et cette explication, il faut que vous ayez la patience de la lire si vous vou-

lez comprendre tout à fait. Lorsque Massoni quitta la petite maison de Valvins avec son enfant d'adoption, il chercha des moyens d'existence dans son talent de musicien. Messieurs les gens de lettres ont la folle prétention de croire que leur art doit passer en première ligne, et ils prennent insolemment le pas sur la musique. Et, cependant, quelles sont les ressources d'un pauvre écrivain auprès de celles d'un musicien? La musique pénètre en mille endroits où la littérature reste à la porte; elle entre de plain-pied dans l'église, elle se montre sans qu'on la cache furtivement sous un tablier de soie dans les plus austères pensionnats, elle chante aux lumières de mille bougies dans les salons les plus aristocratiques, et grince un vieux air sur une vieille corde dans les tavernes dansantes de la barrière; elle se vend trente mille francs à l'Opéra sous le nom de Lays et tend la main à deux liards dans les rues d'un village. Avec un rien de musique, un aveugle vit et son chien avec lui. Si le plus grand littérateur du siècle montait sur la borne pour y réciter son œuvre, la foule le sifflerait et les agents de police le mettraient en dépôt à la Souricière. La musique donc est bien préférable à la littérature : elle se mêle aux choses les plus saintes et aux plaisirs les plus délicieux, elle se glisse même dans l'occupation la moins sainte et la moins délicieuse, elle a sa place à la guerre. Or ce fut de ce côté que Grégoire alla la chercher. Il s'engagea en qualité de clairon dans un régiment, emmenant toujours avec lui le petit Valvins, auquel il enseignait trois choses avec un soin extrême : la musique, les belles-lettres et le mépris des femmes. Quoique Grégorio fût brave, et il y a des occasions où il faut l'être beaucoup pour souffler juste et en mesure dans un tube de cuivre lorsqu'il y a cinq ou six mille tubes de fer ou de bronze qui vous envoient des balles et des biscaïens; quoique Grégorio fût brave, il ne fit pas un chemin bien rapide, et, en 1805, il était tout simplement chef de musique d'un des beaux régiments de la garde impériale. Il eût cependant obtenu une meilleure position, s'il avait voulu profiter de l'estime qu'on faisait de lui; mais à toutes les offres de service qui lui étaient faites il répondait par un refus pour lui et une demande de protection pour son petit Grégoire Valvins. De cette façon il obtint que son fils adoptif fût admis gratuitement à l'école de Saint-Cyr, et notre enfant perdu en sortit en 1807 avec le grade de sous-lieutenant; il avait alors dix-neuf ans.

Ce n'était pas un de ces tendres adolescents qui aimaient autant à montrer leurs jeunes épaulettes dans un cercle de femmes qu'en face d'une batterie. Valvins, à dix-neuf ans, était un homme sérieux, décidé à faire sa fortune militaire, brave comme tous ceux qui n'ont rien à perdre en ce monde et qui ne seront une perte pour

Digitized by Google

personne. Point querelleur, mais têtu comme un Bas-Breton ; peu élégant, mais d'un corps de fer; spirituel, si on peut appeler esprit une causticité froide et impitoyable ; beau soldat à la parade, où il tenait cette tenue rigide qui est l'élégance des militaires ; plus beau soldat en campagne, où on sentait qu'il portait légèrement le poids des privations et de la fatigue; très-beau soldat sur le champ de bataile, où il était calme comme un marbre tant qu'il fallait recevoir les coups sans les rendre, et où il les rendait comme un furieux quand cela lui était seulement permis, la fortune d'un tel homme devait être facile. Il commença en Espagne, où il était capitaine en 1812, et passa en cette qualité dans le régiment de la garde où Grégorio était chef de musique, pour suivre l'empereur dans cette gigantesque campagne de Russie, où les régiments entrèrent à flots pour se perdre et disparaître dans ce désert glacé, comme le Rhône dans les sables de son embouchure. Valvins en revint cependant, et il en revint commandant de son bataillon dont il se trouva le plus vieux capitaine : il avait vingt-deux ans. Il faut dire aussi qu'il était resté tout seul de son grade. Il fit, comme commandant, la campagne de 1813, qui fut si belle de défaites, et la campagne de 1814, merveille d'audace, de rapidité et de génie. Napoléon connaissait Valvins, Napoléon aimait Valvins. D'abord, cet enfant qui avait été élevé à ses frais dans son école de Saint-Cyr était presque à lui, puis il l'avait vu à l'œuvre, il admirait surtout la soumission exacte de cet esprit intelligent. Valvins, tout en comprenant la portée d'un ordre reçu, ne se croyait pas le droit de le discuter parce qu'il l'avait compris. C'était un soldat comme en voulait le grand empereur. Valvins était à Fontainebleau en 1814, lorsque Napoléon fit ses adieux à sa garde. La veille, le commandant avait reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur, et ce jour-là il pleura pour la première fois de sa vie. Ces larmes sérieuses qui lui vinrent aux yeux lui firent un effet bien singulier. En pleurant sur cette haute fortune tombée, il réfléchit sur sa propre existence. Beaucoup de ses camarades, qui disaient avec lui qu'ils ne voulaient plus porter l'épée, ajoutaient à cela des phrases comme celle-ci : « Ma foi! s'écriait un jeune homme d'un ton presque consolé, je retournerai près de ma pauvre mère qui ne comptait plus me revoir, et qui a tant pleuré quand je suis parti. — Moi, disait un plus vieux avec résignation, j'ai ma sœur qui est veuve et qui a des enfants; il y aura toujours bien pour moi un coin dans sa maison, et je serai le vieil oncle qui gâte les nièces et les neveux. »

Chacun disait son projet, et tous les projets aboutissaient à une affection laissée derrière ces hommes et à laquelle ils allaient retourner. Voilà ce qui fit que Valvins, après avoir pleuré sur Napo-

léon qui était sa famille, se mit à dire : « Et moi, où irai-je, quand il sera parti ? »

Et alors il pleura aussi sur lui-même. Sans doute Grégorio Massoni était là ; c'était un père. Mais nous n'avons pas dit ce qu'était devenu Grégorio Massoni. Blessé à Lutzen, rapporté mourant en France, ayant perdu une jambe, il fut admis aux Invalides, et là il reprit l'usage du serpent pour ajouter, grâce aux bénéfices de la sacristie, quelques pintes de vin à celui que sa solde et sa croix lui permettaient de se procurer. Ce qui avait été autrefois un narcotique pour Grégorio était devenu pour lui un excitant ; ce qui avait été un effet de son désespoir était devenu un vice d'habitude ; et maintenant Grégorio Massoni, si admirablement beau, n'était plus qu'un vieil ivrogne hébété qui faisait rougir Valvins, malgré son respect et sa reconnaissance pour celui qui l'avait élevé. L'affection d'un pareil homme ne pouvait donc être un refuge pour Valvins, et le jeune homme se trouva seul en ce monde où chacun avait un cœur qui l'attendait. Il aurait voulu suivre l'empereur à l'île d'Elbe ; mais, si distingué qu'il fût, il ne l'était pas assez pour être placé parmi les élus de cette fidélité et de cet exil. Ainsi il restait seul, abandonné, triste, ému, cherchant quelque chose à quoi se rattacher, et, comme il ne trouvait aucune affection vivante vers qui tendre les bras, il lui prit soudainement un désir de revoir la maison où il était né. Il lui sembla que ces murs insensibles le recevraient avec joie, eux qui avaient donné asile à l'abandon qui l'avait frappé en naissant. Il se dit qu'il aimerait ce toit délabré, ces murailles lézardées où il avait vu le jour, et qu'elles le couvriraient avec amour. Il s'imagina que la maison natale l'aimerait ; je ne puis vous dire tout ce qu'il rêva, mais, le soir venu, il quitta Fontainebleau et partit seul et à pied pour Valvins.

XLI

SCÈNE MILITAIRE.

On était au mois d'avril, à cette époque de l'année où les jours appartiennent au printemps selon le calendrier, et à l'hiver selon le climat. Des feux étaient allumés de distance en distance, le long des chemins, par des petits pelotons de soldats qui discutaient entre eux sur l'immense événement qui venait de s'accomplir. Ils arrêtaient Valvins à mesure qu'il passait près d'eux pour s'informer à lui s'il était arrivé quelque chose de nouveau. Ces pauvres soldats, qui s'é-

taient battus si souvent un contre dix, ne pouvaient s'imaginer que leur empereur eût véritablement renoncé à lutter contre l'ennemi, tant qu'il avait une division, un régiment, une compagnie à lui opposer. Décidés qu'ils étaient à mourir pour lui, ils ne comprenaient pas pourquoi il ne les faisait pas tuer jusqu'au dernier. Ce n'est pas que bien souvent ces mêmes soldats n'eussent fait entendre des murmures contre les dangers incessants auxquels Napoléon les exposait. Cependant ces murmures qui se taisaient en sa présence ne s'étaient jamais fait entendre que lorsqu'ils croyaient servir seulement l'humeur belliqueuse du maître. En ces circonstances ils trouvaient que l'on jetait trop légèrement leur vie à ce grand jeu des batailles auquel Napoléon prenait tant de plaisir; mais toute plainte avait cessé le jour où la lutte avait reculé jusque sur le sol de la patrie. Marches, fatigues, combats de tous les jours et de toutes les heures, attaques rapides, défenses obstinées, privations de vivres et de sommeil, ils avaient tout accepté, non plus comme un sacrifice, mais comme un devoir. Aussi les généraux qui ébranlèrent la résistance de Napoléon en lui parlant du découragement et de la désaffection de ses soldats lui mentirent-ils, du moins pour ce qui regardait le moment présent. Le soldat, qui avait la conviction de son dévouement et qui en même temps voyait que l'on n'en profitait pas, se croyait trahi, non-seulement par ceux dont la désertion avait été mise à l'ordre du jour, mais encore par tous ceux qui approchaient l'empereur. C'était sous l'impression de cette pensée qu'ils s'adressaient à Valvins, et leurs questions étaient faites d'un ton qui annonçait qu'ils ne se croyaient plus obligés à une exacte subordination. Pour un homme qui, à ce moment, eût voulu changer son rôle d'officier obéissant en celui de partisan libre, il y avait là, dans les sentiers de cette forêt, une petite armée toute prête et qui aurait pu devenir un obstacle redoutable au paisible rétablissement des Bourbons. Mais l'histoire le reconnaîtra : Napoléon, en créant la grande nation, avait absorbé les individualités dans l'enfantement de ce tout colossal. On n'avait appris à son école à servir la patrie que sous la direction souveraine qu'il imprimait à toutes les volontés; personne ne pensait qu'il pût faire quelque chose de lui-même, n'ayant jamais rien fait de cette sorte, et lorsque la clef de voûte du système impérial tomba, tout croula avec celui où tout aboutissait. Quelques hommes seulement eurent une velléité de défendre encore la France sous leur responsabilité personnelle; mais ces idées n'allèrent pas même jusqu'à un commencement de tentative, et l'on est obligé de s'en rapporter aux confidences de quelques mémoires contemporains pour croire que ces velléités mêmes ont existé.

Comme nous avons la prétention de dire qu'un roman est une chose aussi véridique que tous les mémoires du monde, nous osons dire que cette idée passa par la tête de Valvins. Peut-être sa position et ses antécédents expliquent-ils qu'il l'ait eue plutôt qu'un plus considérable. Isolé qu'il était, sans famille, sans avenir, mille raisons qui pouvaient en arrêter d'autres ne lui faisaient pas obstacle. D'un autre côté, il se souvenait de cette guerre d'Espagne où il avait commencé sa carrière. Là, quoi qu'on en dise, malgré toutes les déclamations libérales des faiseurs de chartes, l'homme a une bien autre idée de sa valeur personnelle que chez nous. Il comprend sa nationalité d'une manière à la fois plus large et plus digne. Du jour où on attaque son pays, il se lève pour son pays; s'il se trouve dix hommes valides dans un village, ils prennent un chef, et voilà une guerilla organisée. S'il n'y en a qu'un qui puisse résister, il se met derrière un buisson et tue son ennemi à l'affût, sans qu'il soit besoin d'un ordre du souverain contresigné par un ministre, envoyé aux préfets, aux sous-préfets et aux maires, qui décrètent avec toutes les formes voulues par la loi qu'il est ordonné de ne pas se laisser conquérir, piller, brûler, saccager. Valvins avait vu mille exemples de ces défenses partielles qui avaient entravé à chaque pas la grande guerre comme la faisaient nos généraux, au point de faire trébucher toutes les victoires et de les rendre presque insignifiantes. Il rêva qu'avec les soldats aguerris qui restaient encore en France, un chef de parti pourrait acquérir une gloire qui s'envolait désormais pour tous les militaires avec l'aigle de Napoléon. Cette pensée poussa Valvins à s'arrêter plus longtemps qu'il ne l'aurait fait dans les divers groupes qu'il rencontra. Comme nous l'avons dit, il y trouva le désir et la résolution de résister, mais à une seule condition, c'est que ce serait sous les ordres de Napoléon. Ceci tenait encore à un des plus mauvais résultats du gouvernement impérial. Il y avait, à vrai dire, deux peuples dans la nation, l'armée et le bourgeois. Comme l'armée, malgré son énorme disproportion numérique avec le reste de la France, était l'instrument actif et glorieux de la puissance nationale, elle avait une existence morale aux yeux de tous et à ses propres yeux qui la rendait l'égale du reste de la nation. Il en arriva qu'en 1814 la France, oubliant qu'elle était en cause, ne fit aucun effort digne d'elle pour sa défense, chacun refusant de venir en aide à un homme et à ses cent mille soldats, dont, pensaient-ils, la cause n'était pas la sienne. D'un autre côté, l'armée, qui depuis longtemps suivait bien plus le drapeau napoléonien que le drapeau français, hésita à se sacrifier pour un peuple qui s'abandonnait, et le cri : La France trahit l'empereur! fut plus d'une fois prononcé par les soldats à qui notre comman-

dant s'adressa. Pour eux l'empereur c'était la patrie. Valvins comprit et devina ce sentiment; cependant il pensait encore que, s'il ne pouvait entraîner ces hommes par l'héroïsme d'une affection qu'il eût fallu leur apprendre, il pourrait les exalter par un sentiment de haine qui était dans le cœur de tous. Mais il se trompa, et à ses imprécations contre les Russes et les Prussiens on répondit par des imprécations contre les traîtres et les gens qui parlaient du retour des Bourbons. Les soldats n'avaient pas encore une idée bien exacte de ce que pouvait être un royaliste, mais ils savaient qu'à côté de la nouvelle noblesse de l'empire il y avait une vieille noblesse d'autrefois qui avait des titres ridicules. Or, à peu de distance du groupe que venait de quitter Valvins, bien résolu à ne pas s'arrêter davantage, le jeune commandant aperçut la grille d'un château. Cette grille était brisée, les fenêtres brillaient de lumières à tous les étages, car la nuit était à peu près close, et un bruit confus de voix partait de la maison. Peut-être Valvins fût-il passé sans s'informer de ce qui arrivait dans ce château, lorsqu'il fut presque renversé par un domestique qui s'enfuyait et que deux ou trois soldats armés poursuivaient en criant : Arrêtez le Prussien ! Valvins, comme tout homme qui eût entendu un pareil cri, saisit le collet du malheureux qui voulait s'échapper, et les soldats étaient déjà près de lui avant qu'il reconnût qu'il avait affaire à un homme en livrée et qui parlait un excellent français de domestique. L'un des soldats arrivés près de Valvins porta la main à son schako en lui disant : « Merci, commandant. »

Et, sans autre explication, ces trois ou quatre hommes qui étaient à moitié ivres entourèrent le malheureux valet, et l'un d'eux, le sabre nu à la main, lui dit : « Voyons, maintenant, comment s'appelle ton maître? — Il s'appelle comme vous voudrez, répondit le domestique tremblant à cette question. — Il a un nom, reprit le soldat, dis-le tout de suite. — Mais je vous l'ai dit, et vous m'avez donné plus de trente coups de plat de sabre parce que j'ai répondu. — C'est parce que tu ne l'as pas bien dit, reprit le soldat; recommençons ça, et pas de négligence, ou... »

Tous les sabres levés en l'air en ce moment servirent d'explication à ce *ou* menaçant. Le malheureux portait des regards effarés sur toutes ces lames luisantes et qui n'étaient pas assez solidement tennes pour ne pas tourner dans leur chute et arriver sur le tranchant au lieu du plat; le malheureux, disons-nous, se mit à balbutier, l'œil humide et le dos rentré : « Il s'appelle monsieur... — Bien, fit le soldat; après? — Il s'appelle M. le marquis de Lesly, dit le domestique tout d'un trait, comme si la rapidité de sa réponse devait en emporter le danger. »

Mais à peine en eut-il prononcé les derniers mots, que voilà les soldats qui se mettent à tourner autour de lui en lui appliquant de vigoureux coups de plat de sabre et en criant : Saute, marquis! Valvins n'avait pas compris ce qui irritait si fort les soldats, et il intervint pour faire cesser cet acte de brutalité. A sa voix les soldats s'arrêtèrent, et, l'officier les ayant interrogés, l'un d'eux lui repartit assez grossièrement : « Pourquoi est-ce que ce pékin ne veut pas répondre? — Mais il vous a répondu, dit Valvins. — Il nous a répondu? dit le plus ivre de la bande; faites-moi donc le plaisir, commandant, de nous répéter ce qu'il nous a dit. — Hé bien! dit Valvins, à qui la mauvaise humeur commençait à prendre, il vous a dit que son maître s'appelait le marquis de Lesly. — Le marquis de Lesly! répéta l'ivrogne qui avait parlé le dernier; en voilà encore un qui trahit! en montrant Valvins de la pointe de son sabre. Ça reconnaît les marquis, c'est vendu aux royalistes. — Oui, oui! répétèrent les autres soldats avec un air de menace. »

Valvins hésitait à tirer son épée contre des gens qui avaient perdu la raison : c'était réduire à une lutte d'homme à homme l'autorité qu'il ne devait tirer que de son grade. Mais comment le faire respecter autrement que par la force? Le cas était embarrassant. Heureusement un autre militaire accourait, sortant de la maison et criant de toutes ses forces : « Venez donc, là-bas! nous venons d'en faire une, de découverte! »

A peine fut-il à quelques pas du groupe menaçant que Valvins, s'adressant à lui de la voix la plus sévère, lui dit : « Caporal, arrêtez cet homme qui vient de m'insulter! »

Le caporal mesura du regard celui qui lui parlait; il reconnut les épaulettes, l'uniforme, et, posant la main sur le bras du soldat récalcitrant, il lui dit sans la moindre émotion : « Allons, arrive, toi! Imbécile, reprit-il en s'adressant aux autres, qui va se faire fusiller la veille du jour où il ne sera peut-être plus soldat! »

L'ivrogne laissa tomber son sabre avec un jurement affreux, mais prononcé bien plus contre lui-même que contre celui qui venait d'ordonner son arrestation et qu'il eût peut-être égorgé une minute auparavant. Les autres suivirent sans mot dire le caporal et le prisonnier, et tous rentrèrent dans la maison. L'habitude de la discipline avait parlé plus haut que l'ivresse. Valvins était demeuré seul avec le domestique, qui avait l'air consterné.

« — Je pense, lui dit-il, que vous profiterez de la leçon et que vous vous dispenserez de nouveau d'appeler votre maître M. le marquis de....., comment avez-vous dit? — De Lesly, répondit le domestique. — De Lesly, c'est vrai, dit Valvins en paraissant réfléchir, et ce nom qui m'a étonné d'abord me frappe plus parti-

culièrement maintenant. Je connais ce nom, ce n'est pas la pre mière fois que je l'entends. — C'est possible, dit le domestique, vu que c'est un des plus grands noms de France. Valvins se mit à rire. — Je ne crois pas le connaître comme cela..... Lesly! Lesly! répéta-t-il, je ne connais pas de général de ce nom, cependant je jurerais que ce nom m'a frappé autrefois. — Oh! M. de Lesly ne servait pas, dit le valet, ce qui ne l'empêchait pas d'être noble. — Ah! oui, dit Valvins dédaigneusement, un noble d'autrefois! Put! fit-il d'un ton insouciant, c'est quelque neveu de mestre-de-camp que j'aurai lu dans l'histoire des campagnes du grand Frédéric. »

Et, après cette supposition, le commandant allait s'éloigner lorsque des vociférations tumultueuses, parmi lesquelles perçaient des cris de désespoir, vinrent l'arrêter.

« — Ah! mon Dieu! Monsieur, s'écria le domestique d'un ton désolé, ils vont tout massacrer, tout tuer. — Mais qu'est-il donc arrivé? reprit Valvins. — Imaginez-vous que nous étions bien tranquillement enfermés dans le château, lorsqu'il y a une heure des soldats, qui avaient l'air de maraudeurs, se présentèrent à la grille et demandèrent à boire un coup et à passer la nuit dans le moindre petit coin de grange qu'on voudrait leur céder. Rien n'était plus facile, et, si j'avais été là, j'aurais arrangé les choses comme un gant. Mais Monsieur s'y trouvait. Il faut vous dire que depuis trois jours il ne parle que du retour de ses souverains légitimes, et sans sa fille, qui heureusement l'en a empêché, il aurait fait attacher un mouchoir blanc à la girouette du pigeonnier. Voilà donc que, lorsque les soldats s'adressent à lui assez poliment, il faut que je l'avoue, voilà qu'il leur répond avec fureur : Je ne donnerai rien aux soldats du tyran, aux... Là il s'est servi d'un mot que je n'ai pas bien compris... aux cides, aux cheïdes... — Aux séides, dit Valvins. — Oui, c'est ça, aux séides de l'usurpateur. »

Valvins fronça le sourcil et lâcha un *hum* si significatif que le domestique reprit d'une voix plus tremblante : « Il a eu tort, c'est vrai, il a eu tort; mais enfin, c'était bien assez d'entrer de force dans la maison, de défoncer la cave, de boire le vin et d'appeler pour boire avec eux tous ceux qui passaient, ce qui fait qu'ils sont là-dedans une cinquantaine qui se grisent comme des grives. Je ne dis pas encore qu'ils n'ont pas eu raison de donner quelques coups de plat de sabre à M. le marquis, puisqu'enfin il les avait insultés, et même je n'ai pu m'empêcher de rire quand ils lui ont versé une carafe d'eau sur la tête pour faire comme ils disaient des oreilles de chien avec ses ailes de pigeon, mais ce n'était pas une raison pour battre tout le monde; comme si moi, par exemple, je n'étais pas innocent ainsi que l'enfant qui vient de naître. »

Valvins avait écouté ce récit d'un air assez indifférent, fort peu disposé à prendre parti pour le royaliste qui appelait Napoléon usurpateur, et ne voulant pas d'un autre côté donner une espèce de sanction à ce désordre par sa présence. Cependant il demeurait incertain, écoutant la sourde rumeur qui partait du château, lorsque de nouveaux cris d'angoisse, et cette fois des cris de femme parvinrent jusqu'à lui.

« — Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit le domestique en recommençant ses lamentations, ils auront découvert Madame! — La marquise de Lesly? dit Valvins en riant. Il se représentait en ce moment l'image d'une vieille femme en poudre et en paniers aux prises avec les quolibets des soldats. — Non, la fille de M. le marquis. — La fille de M. de Lesly! s'écria Valvius, comme si ce mot venait de réveiller en sursaut sa mémoire tourmentée par un rêve... Madame de Fosenzac? ajouta-t-il aussitôt. — Oui, Monsieur. — Ah! pauvre femme! s'écria Vavins; et tout aussitôt il s'élança vers le château. »

Il monta rapidement le perron et entra dans une vaste salle à manger. Sur la table étaient des bouteilles en quantité, la plupart à peine entamées, mais toutes le goulot cassé : manière de déboucher très-expéditive. Au bout de la table, et sur une chaise placée en équilibre sur deux autres, était un vieillard qui servait de point de mire au jet continu que quelques soldats faisaient sortir avec plus ou moins d'adresse des bouteilles de vin de Champagne comprimées par le pouce : c'était le marquis. Dans l'angle d'une croisée se tenait une femme adossée au carreau brisé et se défendant de son mieux contre la poursuite de deux ou trois soldats qui l'insultaient. Par-ci par-là quelques laquais épouvantés apportaient des paniers de vin et servaient les soldats. C'étaient des cris, un tapage, un désordre affreux. Au moment où il parut, Valvins se trouva en face du caporal auquel il avait déjà parlé, et celui-ci, frappé de terreur à son aspect, s'arrêta tout court au moment où il allait déboucher une bouteille de vin, en criant : « Le commandant! »

L'effroi de cette exclamation fut comme une étincelle électrique et atteignit tous les autres soldats. Ils se levèrent et restèrent immobiles. Quelques-uns seulement de ceux qui étaient dans des coins obscurs murmurèrent tout bas : « Qu'est-ce que c'est que ce commandant-là? »

Valvins parcourut la salle d'un regard rapide et fit son plan de campagne. Il commença par frapper un grand coup. « Soldats! s'écria-t-il, vous êtes des lâches! »

Les uns baissèrent la tête, les plus ivres firent entendre quelques grognements sourds.

« — Vous êtes des lâches! reprit Valvins. Vous restez ici à insulter un vieil imbécile et une femme, tandis qu'on se bat à Essonne. »

A ce mot : Tandis qu'on se bat à Essonne, tout le monde se précipita vers Valvins.

« — Où ça, commandant, où ça? — A Essonne, vous dis-je; tous les régiments se concentrent sur Fontainebleau... Allez, vous n'avez pas de temps à perdre. »

La phrase était à peine finie, une minute n'était pas écoulée, que tous les sacs abandonnés étaient repris et tous les fusils replacés sur l'épaule, et que les soldats, se précipitant hors du château, le laissaient aussi silencieux et désert qu'il était bruyant et peuplé un instant auparavant. Valvins demeura seul avec le vieux marquis et la duchesse, qui, depuis qu'il était entré, le dévorait du regard. Si l'aspect de cette salle était effrayant quand le commandant y était entré, il était hideux à ce moment de solitude. Valvins le regarda tristement sans rien dire. Mais presque aussitôt il s'approcha du marquis et lui dit : « Maintenant, Monsieur, il faut partir. La nouvelle que je viens de dire à ces soldats est fausse : l'empereur a quitté Fontainebleau. — Vive le roi! s'écria M. de Lesly en s'agitant sur la chaise où il était lié. — Votre père est fou, Madame, dit Valvins à la duchesse. Faites-le mettre dans une voiture et emmenez-le à Paris. La duchesse ne répondit pas; elle regardait toujours Valvins. Faites ce que je vous dis, ou je ne réponds plus de rien; les soldats peuvent apprendre à cinq cents pas d'ici que je les ai trompés; ils peuvent revenir, et alors je ne réponds pas de leur exaspération. Voyons, reprit-il en descendant M. de Lesly de la chaise et en le déliant, partez! partez! »

Les domestiques entrèrent et emmenèrent le marquis en disant qu'une voiture allait être attelée sur-le-champ. Valvins donnait ses ordres; la duchesse le suivait pas à pas, cherchant son visage, tressaillant à chaque mot qu'il prononçait. Le marquis était sorti, et Valvins, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte en recommandant aux domestiques de ne pas l'écouter et de le conduire, fût-ce de force, à Paris, Valvins aperçut la duchesse restée immobile et lui dit de sa voix impérative : Allons, Madame, allons, dépêchons-nous, il faut partir. »

Elle obéit d'abord instinctivement et alla jusqu'à la porte; mais tout à coup elle revint, et, prenant l'officier par le bras pour le mieux voir en face, elle s'écria : « Vous êtes le commandant Valvins? — Ah ! fit le jeune homme d'un air suffisant, madame la duchesse m'a reconnu ! Je lui présente mes hommages. »

Madame de Fosenzac ne répondit pas, tant elle paraissait anéantie

de cet accueil. Valvins devint embarrassé et reprit d'un ton plus humble : « Il faut partir, Madame; je vous l'ai dit, ces soldats peuvent revenir, et alors... — Alors, dit la duchesse, ils ne me traiteront pas plus indignement que vous ne m'avez traitée, vous! — Madame! dit Valvins en s'inclinant et en essayant de reprendre son ton suffisant. »

La duchesse s'élança vers une porte et appela. Un domestique parut. « Dites à mon père de partir seul, Monsieur vient de comprendre qu'il vaut mieux que nous nous échappions séparément. Allez! — Que faites vous, Madame? dit Valvins. — Je reste, Monsieur, dit la duchesse, car je vous retrouve enfin, et il faut que tout s'explique maintenant. »

Valvins fit un signe d'assentiment accompagné d'un léger sourire, et la duchesse, prenant un flambeau, ajouta : « Daignerez-vous me suivre dans un appartement où l'on ne pourra entendre ce que j'ai à vous dire?... Passez... passez... le premier, Monsieur..., ajouta-t-elle en lui montrant un long couloir. »

Il obéit toujours avec l'air dédaigneux qu'il avait affecté depuis que la duchesse lui avait dit son nom. Ils arrivèrent dans un boudoir fort élégant. La duchesse montra un siége à Valvins, qui s'y assit. Elle se plaça devant lui, et aussitôt elle prit la parole en disant :

XLII

SOUVENIRS.

« — Vous rappelez-vous, Monsieur, la première fois que nous nous sommes vus? — Parfaitement, Madame, dit Valvins en affectant toujours son sourire dégagé et presque impertinent. — En êtes-vous bien sûr, Monsieur? reprit la duchesse avec un accent de dignité hautaine. — Je ne vois pas, repartit Valvins, ce qui eût pu me faire perdre ce souvenir; les conséquences en ont été trop charmantes pour ne pas le protéger dans mon cœur. — Elles ont été trop affreuses pour moi, Monsieur, reprit la duchesse, pour que je n'y sois pas retournée cent fois dans ma pensée afin de la consulter et de chercher si, dans cette première rencontre, je ne trouverais pas un mot, un geste, un rien qui pût servir d'excuse à votre conduite envers moi. — C'est vous donner beaucoup plus de peine que cela n'en mérite, Madame, dit Valvins. — Vous vous trompez, Monsieur, reprit madame de Fosenzac en interrompant Valvins, et je suis convaincue qu'il doit s'être passé à ce moment

Digitized by Google

quelque chose que je ne sais pas, et je vous prie de vouloir bien répondre franchement aux questions que je vais vous faire. — Je suis tout prêt, dit Valvins, se maintenant toujours dans sa froide et dédaigneuse retenue. »

La duchesse en devint pâle de colère, mais elle se maîtrisa et reprit après un moment de silence : « J'étais sous le péristyle de l'hôtel de madame D...; vous descendiez encore l'escalier. J'allais monter dans ma voiture, j'étais déjà sur le marchepied, lorsque mes chevaux se cabrèrent. Je chancelle, j'allais tomber, lorsque vous vous élancez vers moi, et, m'attirant vivement dans vos bras, vous me faites échapper au danger d'une chute qui pouvait m'être fatale. Est-ce bien cela, Monsieur? — Oui, Madame, dit Valvins, si ce n'est que vous donnez à ce service une importance qu'il n'a pas, en supposant à la chute que vous eussiez pu faire un danger qui n'a pas existé. — J'ai cru le contraire, Monsieur, repartit la duchesse, la frayeur que j'ai éprouvée m'a sans doute mal fait voir les choses; mais enfin, quoi qu'il en ait été, dites-moi si, pendant les quelques minutes que mon cocher a mises à calmer ses chevaux, je ne vous ai pas remercié comme je le devais, dites-moi si les expressions de ma gratitude ont été froides ou peu convenables, et si je vous ai paru manquer de reconnaissance. — En vérité, Madame, dit Valvins, vous me rendez honteux de me faire une pareille question; vous me parlez de reconnaissance pour un mouvement bien naturel. — Monsieur, reprit la duchesse avec impatience, répondez-moi franchement, comme vous me l'avez promis; ai-je été, vis-à-vis de vous, impolie ou dédaigneuse? — Non, Madame, répondit sérieusement Valvins. — Bien, dit la duchesse. Maintenant, et je vous en supplie, que votre réponse soit nette et franche, dût-elle être grossière. Dans mes remerciements, ai-je été au delà de ce qu'une femme peut et doit dire? Y a-t-il eu dans mes expressions, dans mes regards, dans ma personne, quelque chose d'affecté... d'extraordinaire... de provoquant? Vous me comprenez, Monsieur? Avez-vous pu croire que j'étais une de ces femmes qui ne cherchent qu'une occasion de montrer de la sensiblerie outrée, et qui font du moindre accident un événement romanesque pour en faire le point de départ d'une aventure sentimentale? Ai-je été ainsi? — Non, Madame, dit Valvins encore très-sérieusement, et cette fois avec un accent de déférence. — C'est bien, repartit la duchesse avec un soupir. Mais, reprit-elle avec plus de fermeté, avant d'aller plus loin, veuillez encore éclaircir un de mes doutes : était-ce bien la première fois que vous m'aviez vue? — La première fois. — A ce moment précis, n'est-ce pas? quand j'étais sur le marchepied de ma voiture? Vous ne m'aviez pas aperçue dans les salons de madame D..., où

nous avions passé la soirée tous deux? — Je ne le crois pas, dit Valvins. — Rappelez-vous bien, Monsieur, repartit la duchesse, vous ne m'auriez pas invitée à danser, et je ne vous aurais pas refusé? — Je n'ai invité personne. — Je n'aurais pas été assise à côté d'une femme de votre connaissance, et par hasard je n'aurais pas été désobligeante pour elle? un mot, un geste, suffisent pour cela. — Je ne connais dans ce salon aucune femme qui eût pu se plaindre à moi de pareille chose, si elle lui était arrivée. — On a beaucoup parlé autour de moi de la campagne de Russie, à laquelle vous avez pris part : aurais-je dit un mot qui vous blessât, je ne dis pas dans votre personne, puisque je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais dans vos affections, dans vos opinions, dans quoi que ce soit, enfin? — Non, Madame, répondit encore Valvins, je vous l'ai déjà dit, je ne vous ai vue pour la première fois en ma vie que sous le péristyle; je n'ai entendu votre voix que lorsqu'elle s'est adressée à moi pour m'offrir les remerciements les plus empressés, et, s'il faut tout dire, jusqu'à ce moment je n'avais pas entendu prononcer votre nom. — C'est bien, fit encore la duchesse avec l'expression particulière qu'elle avait déjà mise à prononcer ce mot. Ainsi, Monsieur, ce premier jour, lorsque je fus remontée dans ma voiture et que vous vous êtes éloigné, vous n'avez emporté contre moi aucun ressentiment, si petit qu'il fût, aucune raison, si futile qu'elle pût être, de vous faire une espérance de cette rencontre? — Vous avez une bien étrange opinion de mes exigences, ou de ma fatuité! répondit Valvins d'un ton plus digne. — Non, Monsieur, non, reprit la duchesse, ce n'est pas à vous que je cherche des torts, c'est à moi seule, et c'est dans cette rencontre que je dois les chercher, car, la seconde fois que je vous rencontrai, je suis persuadée que votre parti était pris vis-à-vis de moi; et, si ma conduite ultérieure vous y a laissé persévérer, j'ai la conviction que ce n'est pas elle qui vous l'a fait prendre. »

La duchesse s'arrêta, mais Valvins ne répondit pas; il mâchonnait ses moustaches et suivait les dessins du tapis du bout du fourreau de son sabre; son visage, où perçait un triste mécontentement, cherchait vainement à reprendre cette expression de raillerie dédaigneuse qu'il avait d'abord affectée; il n'y pouvait réussir. La duchesse l'examina assez longtemps, et, comme il se taisait toujours, elle reprit avec la même résolution : « Encore une fois, Monsieur, ai-je raison? Soyez franc, vous n'avez pas besoin de mentir avec moi. — Hé bien! oui, Madame, repartit Valvins avec brusquerie, vous avez raison. Quand je me suis présenté dans votre loge au Théâtre-Français pour vous demander de vos nouvelles, mon parti était pris. »

La duchesse rougit, et, perdant de son assurance, elle ajouta en hésitant : « Complétement pris, n'est-ce pas, Monsieur? — Oui, Madame, répliqua Valvins. — C'était, dit la duchesse, dont la voix devint douloureuse, un plan de campagne où, la victoire une fois obtenue, vous saviez d'avance ce que vous feriez le lendemain. Valvins baissa la tête, et la duchesse, l'entendant commencer une réponse évasive, s'écria vivement : Ah! Monsieur, tenez votre parole jusqu'au bout, dites toute la vérité : vous étiez bien résolu d'avance, n'est-ce pas, à m'abandonner comme vous l'avez fait? Est-ce vrai? — C'est vrai, » dit Valvins en relevant la tête et en regardant la duchesse en face, comme un coupable convaincu qui croit sauver sa dignité en acceptant son crime avec hauteur.

Madame de Fosenzac regarda Valvins assez longtemps sans qu'il pût deviner ce qui se passait en elle, puis tout à coup elle se leva et lui tendit la main en lui disant sans colère : « Je vous remercie, Monsieur, je vous remercie. »

Valvins demeura stupéfait de cette étrange conclusion d'un si singulier entretien, et lui qui, un moment auparavant, eût tout fait pour y échapper, aurait voulu le continuer en ce moment, mais la duchesse ajouta rapidement : « Recevez mes adieux, Monsieur, et croyez à la sincérité des remerciements que je viens de vous adresser. — Ces adieux et ces remerciements, reprit Valvins fièrement, cachent des projets que je ne veux pas pénétrer, Madame; quelque hostiles qu'ils me puissent être, j'en reconnais cependant d'avance toute la justice. — Vous vous trompez, Monsieur, repartit doucement la duchesse, je ne voulais de vous que ce que j'en ai obtenu. Que je devienne votre ennemie, cela se peut et cela m'est bien permis, mais je ne suis pas comme vous, je n'ai pas de parti pris d'avance de faire du mal même à qui m'en a fait, et, à moins que vous n'ayez à me punir encore du nouveau service que vous m'avez rendu, vous n'entendrez jamais parler de moi. — Soit, Madame, dit Valvins, j'ai mérité cette épigramme; mais voulez-vous être aussi franche que je l'ai été? — Très-volontiers, Monsieur, repartit Léonie; je n'ai aucune raison de ne pas l'être. — Veuillez donc me dire pourquoi vous m'avez demandé cette explication, et à quoi elle vous a servi, si vous ne voulez pas vous en armer contre moi? — C'est pour moi seule, Monsieur, que je vous ai demandé cette explication, et ce n'est que pour moi que je veux m'en servir. — J'avoue que je ne vous comprends pas. — Si vous me connaissiez, Monsieur, dit la duchesse, vous me comprendriez aisément. — Si je vous connaissais?... dit Valvins avec un petit sourire important. — Oui, Monsieur, repartit Léonie avec dignité, si vous me connaissiez; mais

c'est une discussion dans laquelle je ne veux pas entrer, et, du moment que vous êtes rassuré sur les suites de cette explication, je pense que vous n'avez plus rien à me demander. — Vous vous trompez à votre tour, Madame, dit Valvins : d'abord, pour me rassurer, il faudrait que j'eusse éprouvé de la crainte, et je n'en ai pas eu un moment. Je suis homme à me défendre alors même que les circonstances qui se préparent vous donneraient contre moi tous les avantages d'une position puissante. »

Valvins avait dit cette dernière phrase avec la hauteur d'un homme qui croit braver un danger réel. La duchesse ne répondit que par un froid regard de dédain, et Valvins reprit : « Ensuite, je dois vous dire que je n'ai point compris le sens de ce mot : *Je vous remercie*, lorsque je venais de vous faire un aveu qui devait vous blesser. — Ceci, Monsieur, est mon secret. — Je ne vous le demande pas, Madame; mais vous me permettrez d'y voir une réserve faite mentalement en faveur de vos projets de vengeance. — Je vous ai répondu, Monsieur, que je n'en avais pas et qu'il ne dépendait que de vous que je n'en eusse jamais. — Cependant, reprit Valvins, si ce remerciement n'est pas une menace, qu'est-il donc? »

La duchesse parut troublée. Au léger tremblement de ses lèvres, devenues blanches, on pouvait juger qu'elle se laissait envahir par un ressentiment longtemps dominé; elle fut sur le point d'éclater, mais une fois encore elle se maîtrisa et reprit d'une voix altérée par la lutte intérieure qu'elle subissait : « J'aurais voulu, Monsieur, ne pas avoir à répondre à votre question. Cette réponse pourrait m'emporter malgré moi à dire des choses que je ne veux pas dire. Mais, si vous y tenez absolument, je vous la ferai. Veuillez en écouter le sens plutôt que les expressions; et, s'il m'en échappait qui vous parussent blessantes, veuillez les oublier et ne les attribuer qu'au trouble bien naturel que je dois éprouver. — Je vous écoute, Madame, dit Valvins en attachant des regards scrutateurs sur Léonie. »

Celle-ci se recueillit et répondit d'un ton tout à fait calme : « Lorsque je vous ai demandé cette explication, je vous avoue, Monsieur, que j'ignorais quelle tournure elle prendrait. Votre air, vos manières en ont décidé. J'ai voulu savoir quels avaient pu être mes torts envers vous, et j'ai repris nos relations du premier instant où nous nous sommes vus. Vos réponses, je dois vous le dire, ont dicté mes questions; et ce n'a été que par une sorte d'illumination soudaine que je vous ai demandé si, la seconde fois que vous m'avez vue, vous n'aviez pas pris d'avance le parti de me traiter comme vous l'avez fait. Vous voyez, Monsieur, que je m'abstiens

même de qualifier votre conduite, et j'espère que la confidence que je vous fais ne vous peut paraître blessante. — Non, certes, Madame, et j'en sollicite la fin. »

La duchesse se recueillit encore un moment. Cette femme s'était imposé à elle-même des limites dans lesquelles son cœur bondissait d'indignation, mais qu'elle eut cependant la force de ne pas franchir. Elle reprit donc avec le même calme qu'elle avait montré jusque-là : « Lorsque j'ai eu obtenu l'aveu que j'avais deviné juste, vous avez dû le voir, Monsieur, j'ai hésité à continuer; mais je me suis arrêtée, et c'est alors que je vous ai tendu la main et que je vous ai dit : Je vous remercie. Oui, Monsieur, je vous ai remercié du fond de l'âme dans ce moment, car vous avez fait pour moi de l'injure la plus humiliante un malheur que je n'ai pas mérité. Si un mot de moi dans cette première rencontre vous eût autorisé à me poursuivre de votre haine déguisée en amour, je me serais trouvée malheureuse et coupable de m'être attiré une pareille vengeance. Si plus tard ce que vous avez vu de moi, ma vie, mon cœur, mes sentiments, ma faiblesse, ma personne même, avaient pu vous inspirer l'idée d'un pareil abandon, j'aurais été bien cruellement humiliée d'avoir été aimée pour que cet amour ne survécût pas d'un jour à sa victoire. Votre réponse, Monsieur, a détruit ces deux appréhensions de mon cœur. Vous n'aviez rien à me reprocher quand vous avez pris la résolution que vous avez si bien tenue, et cette résolution ce n'est pas moi qui vous l'ai inspirée. — Non, Madame, dit Valvins amèrement, ce n'est pas vous, c'est... — Voilà ce que je ne veux pas savoir, Monsieur, dit la duchesse. J'ai obtenu de vous toute la satisfaction que je pouvais vous demander. Je me suis trouvée sur votre chemin par hasard; j'ai été la victime d'un ressentiment, d'une colère, d'une trahison; j'ai payé peut-être le mal qu'une autre vous avait fait; je ne sais pas, je veux ignorer ce qui vous a conduit, mais j'ai acquis la certitude que moi, du moins, je n'ai eu dans ce malheur ni le tort de vous provoquer ni la honte d'avoir inspiré un tel abandon. Voilà, Monsieur, pourquoi je vous ai sincèrement remercié. »

Après ces paroles, la duchesse poussa un profond soupir, comme quelqu'un qui a accompli à son gré la tâche pénible qu'il s'était imposée. Valvins était devenu triste, inquiet, humilié; il voulut parler et se justifier. « Si vous saviez, Léonie, lui dit-il, quel effroyable serment... — Ah! Monsieur, dit-elle en l'accablant d'un regard de mépris, n'allons pas plus loin l'un et l'autre. Je ne sais si vous pouvez vous justifier, mais je ne veux pas m'avilir en vous accusant. Elle s'arrêta; puis, éclatant malgré tous ses efforts, elle s'écria : Mais pourquoi m'interrogez-vous? Vous voyez bien,

Monsieur, que je me tais, que je ne vous dis pas que ç'a été une lâcheté infâme, un crime sans nom que vous avez commis; vous voyez bien que je ne vous dis pas que j'en ai perdu la raison durant longtemps, et que vous m'avez perdue; car, si je suis veuve aujourd'hui, c'est que mon frère, presque enfant, a tué en duel mon mari qui avait deviné son injure dans mon désespoir et qui m'avait chassée honteusement de chez lui. Vous voyez bien, Monsieur, que je ne dis rien, que je ne vous demande rien. Pourquoi venez-vous donc me presser le cœur de vos questions pour en faire éclater la rage désespérée? Oh! tenez, Monsieur, en voilà assez... Nous ne nous connaissons plus. Je ne vous ai jamais vu, vous ne me reverrez jamais. »

Après ces paroles, la duchesse sortit, laissant Valvins à des pensées bien nouvelles pour lui. Il réfléchit longtemps, et se leva en disant : « Ah! elle sera encore à moi. »

XLIII

AMOUR TARDIF.

Alors commença entre cet homme et cette femme une lutte où les rôles étaient bien changés. Valvins, seul comme il l'était dans ce monde, comprit que là où manque la famille, l'amour peut venir occuper cette place vide, l'amour qui étouffe souvent tous les autres sentiments et devient alors une faute du cœur, et auquel il pouvait se livrer tout entier, sans frustrer les droits d'aucune affection. Il plaignit en lui-même cette femme envers laquelle il s'était montré si lâchement brutal, et pensa qu'il lui devait une réparation. Ce fut d'abord dans sa pensée un besoin de justice qui lui fit désirer de la revoir; mais, dès qu'il l'eut revue, ce ne fut plus seulement pour elle qu'il voulut lui faire accepter son repentir, ce fut pour lui. Dans le premier moment de son retour vers Léonie, Valvins lui écrivit. Comme nous l'avons dit, il avait été élevé par Grégorio Massoni dans un froid mépris des femmes. Selon les préceptes du musicien, qui n'était pas encore devenu le vieillard ivrogne qui jouait du serpent aux Invalides, elles se dévouaient plus complétement à qui les maltraitait davantage, et, plus on leur faisait sentir la tyrannie du maître, plus elles adoraient leur esclavage. En conséquence de ces principes, Valvins s'imagina que les droits d'un homme qui a été aimé sont si puissants, qu'une femme est trop heureuse de les voir réclamer pour ne pas s'y soumettre avec empressement. Mais dix de ses lettres, renvoyées sans avoir été ouvertes,

lui apprirent qu'il se trompait, et dès lors ce ne fut plus pour Valvins une réparation qu'il voulait offrir, mais un nouveau triomphe qu'il voulait remporter. La poursuite de Valvins commença donc par un bon sentiment, puis elle se continua par colère, et enfin elle devint une passion frénétique et humble qui menaçait et qui rampait à la fois; ce fut l'amour avec tous les délires de la jalousie et des désirs, avec toutes les folies de l'abaissement le plus complet. Mais les événements expliqueront sans doute ces transitions du cœur de Valvins mieux que ne le pourraient faire toutes nos réflexions.

Quelques jours après celui de l'explication que nous avons racontée, l'ordre s'était rétabli dans l'armée. Comme on le sait, la première restauration n'apporta point de révolutions considérables dans les positions existantes; elle en créa seulement de nouvelles, et, à peu de chose près, il est vrai de dire qu'on ne fit que changer les lits de draps et que la royauté légitime s'endormit dans la couche où avait veillé le despotisme impérial. Donc Valvins, comme tous les officiers de cette époque, avait gardé son épée et son grade; il faisait partie de l'un des nouveaux régiments qui tenaient garnison à Paris. Il pouvait donc voir la duchesse, non dans les salons nouveaux qui s'ouvraient au faubourg Saint-Germain, mais dans les lieux publics où l'on rencontre tout le monde et où cependant une poursuite assidue témoigne à une femme de l'empire qu'elle exerce. Léonie, comme toutes les femmes qui avaient repris à cette époque le haut pavé de la mode et qui voulaient bien constater et établir leur puissance, se montrait souvent à l'Opéra, aux Français, aux Italiens. Un espion établi par Valvins à la porte de M. de Lesly avertissait Valvins par un message de l'endroit où la voiture qui emmenait la duchesse s'était arrêtée, et un instant après Valvins y paraissait, et bientôt il faisait si bien que la duchesse finissait par rencontrer son regard implacablement fixé sur elle. La première fois elle se détourna avec terreur; plus tard elle crut devoir montrer un profond mépris à celui qui la poursuivait de son odieuse présence, et essaya de le chasser en le lui témoignant par ses regards. Mais Valvins parut les supporter humblement. La duchesse n'y vit qu'une basse hypocrisie, et Valvins put croire que ce mépris allait jusqu'au dégoût un jour qu'ils se trouvèrent face à face dans un des couloirs de l'Opéra et qu'à son aspect elle recula avec l'horreur froide qu'inspire une bête venimeuse qu'on ne redoute pas cependant. Si la duchesse eût cherché une vengeance dans cette conduite, elle aurait éprouvé un mouvement de satisfaction. Valvins pâlit, et ce ne devait pas être la colère qui avait fait refluer tout son sang jusqu'à son cœur, ce devait être une douleur bien poignante, car il

fut forcé de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Mais Léonie n'y prit pas garde, tant elle avait hâte de se soustraire à la vue de cet homme. Elle ne vit qu'une persécution insultante dans la présence assidue de Valvins, et elle chercha à l'éviter par tous les moyens possibles. Mais, quelques précautions qu'elle prît, dans quelque lieu qu'elle allât, elle n'avait pas promené ses regards pendant cinq minutes autour d'elle, qu'elle rencontrait le visage de Valvins, froid, résigné, et qui avait perdu cette assurance arrogante des premiers jours. C'est que déjà la passion réelle, profonde, était née dans le cœur de cet homme; et, chose étrange, c'était par une influence tout à fait étrangère à la duchesse, c'était par une conversation entre deux inconnus qu'avait commencé ce sentiment vrai dans le cœur de Valvins. Il était assis à l'orchestre de l'Opéra, à côté de deux hommes qui parlaient d'elle.

« — Monterez-vous dans la loge de la duchesse, monsieur Balbi? dit l'un d'eux, jeune homme de vingt ans, à son ami qui paraissait en avoir cinquante. — Ma foi non! reprit celui-ci, je ne sais ce qu'elle a ce soir, mais voilà deux fois que je surprends son regard de ce côté, et voilà deux fois qu'au moment où je la salue elle se détourne comme si c'était de ma part une prétention impolie. — Cela pourrait bien être, répliqua le jeune homme; saluer une femme à pareille distance et la forcer à montrer qu'elle vous connaît à toute une salle, ce n'est pas d'une politesse respectueuse. — Bien pour toi, Larrieu, dit Balbi, toi qui es un beau jeune homme, qui as la prétention d'être fort compromettant, même vis-à-vis des femmes que tu ne connais pas; mais ces petites précautions ne peuvent pas me regarder par deux raisons majeures: d'abord parce que je suis un vieux bonhomme que toute jeune femme peut saluer impunément, et ensuite parce que je suis notaire, et le notaire de la duchesse. — Il y a des notaires qui sont très-bien, dit celui qui s'appelait Larrieu. — Et ces notaires, fussent-ils aussi charmants que toi, une cliente a le droit de les saluer sans qu'il y ait le plus petit mot à dire. C'est comme son médecin, on ne peut pas se compromettre avec lui. — Tenez, fit Larrieu, la voilà qui regarde encore. — Et la voilà qui se détourne encore, repartit le notaire, qui, sur l'avis de Larrieu, avait tourné sa lorgnette vers la loge de la duchesse : il y a quelque chose là-dessous. — Bah! fit le jeune homme, caprice de jolie femme; voilà tout. — La duchesse est fort peu capricieuse, reprit M. Balbi, c'est une des meilleures et des plus honnêtes femmes que je connaisse. »

Le jeune fat regarda le notaire en face et lui dit en riant : « C'est cela, la duchesse ne vous salue pas parce que vous êtes amoureux d'elle. — Moi! fit le notaire. — Vous... n'êtes-vous pas adorable

avec vos éloges? Que ce soit une bonne femme, je ne dis pas le contraire, elle en a la réputation ; mais une honnête femme, et la plus honnête femme que vous connaissiez, ceci atteste tout l'aveuglement de la passion. — Tu n'es qu'un enfant, mon pauvre garçon, dit le notaire en haussant les épaules, tu sors du lycée, voilà la seule excuse à ce que tu viens de dire. — Bon, repartit le jeune homme d'un ton piqué, pensez-vous que je ne sache pas quelle a été la cause de sa rupture avec son mari ? et peut-être que, sans son frère qui a imposé silence au duc d'une façon à ne pas craindre les indiscrétions, peut-être un procès en divorce nous eût-il révélé toutes les intrigues de la duchesse. »

Le notaire prit un air sérieux, et, se rasseyant comme pour commencer un récit assez long, il dit à Larrieu : « Écoute-moi, mon garçon, et corrige-toi, si c'est possible, de cette petite manie qu'ont les jeunes gens de mal parler des femmes et de les mépriser sur des bruits absurdes répandus contre elles. — Bah! repartit Larrieu en ricanant, allez-vous chercher à me persuader qu'elle est pure comme un ange? — Je veux t'apprendre que, du moins, elle est bonne comme un ange, et que, si elle a eu une faiblesse, elle l'a assez chèrement expiée pour qu'on la lui pardonne. — Une? fit Larrieu en donnant un air de finesse à ce mot posé en interrogation. — Une, pas davantage, dit le notaire, je le jurerais, et tu le jureras comme moi quand tu sauras le secret de cette affreuse aventure.

« M. de Fosenzac était un fort vilain homme, de cœur et de personne ; cependant la duchesse, mariée avec lui depuis six ans, n'avait pas donné la moindre occasion à la médisance de parler contre elle. Un jour cependant son mari la trouva dans un état d'horrible désespoir, et tenant dans ses mains crispées par une violente attaque de nerfs une lettre dont il ne put lui arracher que quelques lambeaux. Cette lettre prouvait que la duchesse était coupable sans doute, et l'insultant mépris avec lequel elle était traitée put faire croire au duc qu'elle avait dû descendre bien bas pour qu'on osât lui écrire de ce style. Voilà ce qui exaspéra surtout M. de Fosenzac : il crut voir dans cette lettre insultante les preuves d'une corruption que lui seul ignorait et à laquelle un amant ne s'était pas laissé prendre. Dans les premiers moments de cette découverte, tout le monde fut contre la duchesse, son père lui-même. Cependant on essaya de dénouer sans scandale une union que le duc avait un intérêt de fortune à rompre violemment. Moi, qui avais fait le contrat de mariage, je dus être consulté sur les sacrifices qu'on pourrait faire afin d'obtenir le silence du mari offensé, et ce fut alors que j'appris à connaître cette pauvre femme. En voyant cette

colère dont elle était poursuivie de tous côtés, je voulus apprendre si tant de haine avait pu être méritée par une seule faute, et je découvris qu'elle était l'œuvre du ressentiment de M. de Fosenzac. En effet le mariage de la duchesse avait été un sacrifice à la fortune de son père qu'il fallait rétablir, et, lorsque je l'interrogeai sur ce qu'avait été sa fille jusqu'à ce jour : « Bonne, dévouée, pleine des plus tendres égards, » me dit-il..... Tu m'as parlé de ce frère qui a pris enfin sa défense, reprit le notaire; il est beaucoup plus jeune qu'elle, et sa sœur avait été pour lui la mère la plus empressée et la plus indulgente; ses gens me dirent que c'était une maîtresse simple, bonne, généreuse. Dans quelques affaires où sa fortune était engagée, j'avais eu occasion de la voir; j'avais appris aussi que son opinion était toujours pour le parti de la plus exacte probité, et souvent pour celui d'une noble condescendance quand le maintien exact de ses droits eût pu porter atteinte à la fortune de personnes qui n'étaient pas riches. Quand on a cinquante ans, mon cher Larrieu, la réunion de tant de qualités, qui suffiraient à la bonne réputation d'un homme, entrent pour quelque chose dans l'estime qu'on doit faire d'une femme. La faute était là, sans doute; on ne pouvait la nier, puisque, dans le long égarement qui suivit son désespoir, elle en répétait sans cesse l'aveu. Mais ce désespoir, cet égarement lui-même prouvaient que ce n'était pas une âme corrompue, un cœur habitué à tous les détours des intrigues cachées. Je vis la duchesse et je lui parlai avec respect, avec affection; j'étais un étranger pour elle, mais j'étais le premier qui la relevait à ses propres yeux. Alors elle voulut se relever tout à fait aux miens et me raconta toute la vérité.

« Écoute-moi bien, Larrieu; imagine-toi une femme faible, tombée entre les mains d'un portefaix brutal; imagine-toi la violence la plus grossière suivie de l'abandon le plus insultant, et ce ne sera encore qu'un malheur bien au-dessous de ce qu'a souffert cette pauvre femme; car ce malheur, ce n'est pas dans sa personne, c'est dans son cœur qu'elle l'a subi, car elle aimait celui qui l'a perdue. Prières, menaces de suicide, menaces contre son mari, contre elle-même, séductions de l'amour, il a tout employé pour arriver à son but; et le lendemain du jour où il a fait tomber cette âme dont il s'était emparé, il l'a foulée aux pieds avec un cynisme, une lâcheté, une barbarie qui font croire à ces monstres de débauche que je ne croyais exister que dans les romans. »

On conçoit donc avec quelle honte et quelles tortures dans le cœur Valvins devait écouter ce récit, et, si les deux interlocuteurs eussent pensé à le regarder, ils l'auraient vu pâle, anéanti, immobile. Il ne tressaillit qu'au moment où le jeune homme dit au

notaire : « Et quel est le misérable qui a pu se montrer si cruel et si lâche à la fois? — Jamais elle n'a voulu dire son nom. A moi, cela se conçoit; mais elle l'a refusé à son frère qui voulait la venger de lui d'abord. — Mais enfin vous a-t-elle dit pourquoi cet homme a été si infâme envers elle? — Elle n'en a jamais soupçonné la cause. Elle me l'a dit cent fois : « J'ai servi d'expiation à un crime que je ne connais pas. On a voulu se venger sur moi de mon mari ou de mon père, et peut-être, si je nommais cet homme, le secret de sa conduite serait-il facilement expliqué. Mais ce nom je ne le prononcerai jamais de ma vie, je le jure. »

Ce fut cette conversation qui, en peu d'instants, changea les sentiments de Valvins pour la duchesse et en même temps ses opinions sur les femmes; il les considéra d'un autre œil qu'il n'avait fait jusque-là, et ce fut par les remords qu'il arriva à la passion la plus sincère et en même temps la plus violente. Voilà ce qui fit qu'il subit avec humilité l'injurieuse expression des sentiments de la duchesse. Mais quelques jours s'étaient à peine passés depuis la rencontre où elle lui avait témoigné tant d'horreur, qu'il avait déjà même perdu la consolation de se sentir haï. La duchesse avait compris que, montrer à Valvins l'effroi qu'il lui inspirait, c'était lui prouver qu'il était encore pour elle quelque chose, qu'il agissait sur sa vie; c'était lui laisser une espérance de la dominer par la crainte ou par le scandale. Alors elle se promit de maîtriser encore ce sentiment, et Valvins put la voir causer sous ses regards avec une complète indifférence, passer près de lui comme auprès d'un inconnu, et rire, en le regardant, de la plaisanterie qu'on venait de lui dire, comme si ses yeux se fussent arrêtés sur le marbre d'une colonne. C'est alors aussi que commença le véritable supplice de Valvins. Lorsqu'il voyait Léonie dans sa loge, où se présentaient à l'envi les plus beaux jeunes gens, les hommes les plus distingués, et qu'il la voyait sourire aux uns, écouter les autres sérieusement, se plaire à leur entretien ; lorsqu'il la voyait si admirée, si recherchée, tout son cœur bondissait de rage contre lui-même, de jalousie impuissante contre elle.

« — Je serais là, se disait-il, et tous ces sourires seraient pour moi, toute cette attention pour moi, et peut-être, plus heureux encore, j'aimerais à la voir ainsi triompher, avec cette joie dans le cœur que cette idole de tant d'admirations m'appartient, et que dans une heure je serai le roi, le maître de cette femme si souveraine! »

Alors il lui prenait des transports furieux, il voulait se tuer, il voulait la tuer ; il quittait sa place pour monter à cette loge, y entrer avec violence, y insulter Léonie, la réclamer, et, à quelques

pas de cette loge, il lui prenait envie de pleurer et de se mettre à genoux devant cette porte pour crier grâce. Rentré chez lui, il passait ses nuits dans un morne abattement ou dans des accès de délire furieux; sa santé s'altérait, et Léonie, en le voyant un jour près des colonnes du Théâtre-Français, pâle et défait comme un spectre, arrêta un moment sur lui un regard étonné. Elle crut comprendre qu'il y avait un remords dans ce cœur. Mais son parti était pris, et elle ne s'arrêta pas un seul instant à cette pensée. Peut-être Valvins eût-il fini par succomber à la tentation d'un suicide ou d'une scène de violence, si le hasard (et l'on peut s'apercevoir que le hasard est le grand acteur de l'histoire que nous racontons), si le hasard n'était venu à son aide. Un matin qu'il était allé voir son colonel, celui-ci, vieux soldat de l'empire comme lui, disait d'un ton de mauvaise humeur :

« — Eh bien! Valvins, voilà que ça commence; on vient d'empoisonner le régiment d'un tas de petits freluquets qui ont gagné leurs épaulettes dans le castel de leurs pères ou les antichambres de la nouvelle cour. Du reste, notre bataillon est le moins mal partagé, et vous n'avez que deux sous-lieutenants de cette fabrique. L'un est un M. Larrieu, l'autre un certain comte de Lesly. — Le comte de Lesly! s'écria le commandant... le frère de la duchesse de Fosenzac! — Absolument, fit le colonel, un sous-lieutenant à qui vous n'avez qu'à déplaire pour qu'il vous fasse destituer en un quart d'heure. — Quel bonheur! » s'écria Valvins qui n'écoutait plus son colonel.

Celui-ci le regarda, et, se tournant vers quelques autres officiers, il leur dit en passant son doigt sur son front d'une manière expressive : « Ce pauvre Valvins!... avez-vous remarqué depuis quelque temps... pst... il a un coup de marteau, c'est sûr. »

En effet, Valvins était fou, mais fou d'une espérance que tout le monde ignorait.

XLIV

FLATTERIES.

L'infortuné qui tombe dans un abîme profond et qui roule sur le flanc du précipice, en voyant le ciel s'éloigner rapidement de lui, a besoin de bien peu de chose pour croire au salut. Si une pointe de roc l'arrête, si une racine d'arbre suspend sa chute, il s'écrie : « Je suis sauvé! » et éprouve un moment de joie suprême. Puis, lorsqu'il s'est remis de son épouvante et de sa joie, il cherche

comment il profitera de ce secours que le Ciel lui accorde, et souvent il arrive que, perdu dans les profondeurs obscures de l'abîme il ne sait de quel côté se diriger; il cherche, il tâtonne longtemps sans trouver une issue, et finit quelquefois par maudire le Ciel qu'il remerciait tout à l'heure; ce secours qu'il lui a envoyé n'est qu'un supplice de plus, c'est un répit accordé à son agonie pour qu'il en sente bien toute l'horreur. Ce désespoir se passe cependant comme s'était passée cette joie; la soif de vivre redevient plus ardente et donne à cet homme une force furieuse pour l'arracher à sa perte. Alors, sans calculer si l'effort qu'il va faire ne le mettra pas dans un danger plus pressant que celui auquel il veut échapper, il va en aveugle devant lui, s'accrochant aux moindres brins d'herbe, s'appuyant aux moindres aspérités; puis enfin, s'il aperçoit une voie véritablement possible, il s'y attache avec fureur, et ce n'est que lorsqu'il tombe haletant sur la crête de la tombe à laquelle il vient de s'arracher, qu'il sent toutes les blessures qu'il s'est faites, tout le sang dont il a marqué sa marche, tous les lambeaux de chair qu'il a laissés aux ronces du précipice, aux arêtes du rocher. Voilà ce qui arriva à Valvins.

La nouvelle que lui avait donnée son colonel, l'admission du frère de la duchesse dans son régiment, lui avait paru un secours inattendu et qui devait le sauver. Mais, ce premier transport passé, il regarda mieux cette circonstance et chercha vainement en son esprit comment il pourrait s'en servir. Cela ne pouvait-il pas se réduire à des relations de service? et par quels moyens lui, Valvins, pourrait-il les rendre assez cordiales entre gens d'une position politique si différente, assez intimes entre un inférieur et un supérieur, pour qu'elles pussent sortir de ce cercle? Le moindre effort qu'il tenterait dans ce but ne pourrait-il pas le perdre? S'il arrivait par hasard qu'il gagnât l'amitié de ce jeune homme, ne deviendrait-elle pas impuissante du moment qu'elle voudrait lui être utile, et ne pourrait-il pas arriver qu'au premier mot prononcé en sa faveur la duchesse ne révélât son secret à son frère? Dès lors ce n'était plus le mépris et la haine de Léonie, sentiments impuissants; c'étaient la haine et le mépris du jeune Lesly, c'était sa vengeance, c'étaient des insultes qu'aucun homme ne peut accepter sans déshonneur, qui le menaçaient et qui n'en seraient pas moins une flétrissure, si Valvins osait en punir le jeune Lesly. Or donc, comme cela devait arriver, à ce premier mouvement de joie qu'il avait ressenti Valvins laissa succéder en lui un plus morne désespoir, et puis, comme le malheureux dont nous avons parlé, sentant que la mort était pour lui dans l'inaction aussi bien que dans la lutte, il tenta son salut, dût-il le mener à une perte

plus prochaine et avec quelques blessures et quelques douleurs de plus. Dans les premiers mois de ses rapports avec le jeune Lesly, Valvins chercha à se rapprocher de lui en lui parlant souvent, en l'encourageant et le flattant même. Mais le lieutenant Melchior de Lesly, fort révérencieux quand son supérieur lui faisait une observation ou lui donnait un ordre relatif au service, rétablissait la distance qui séparait le comte héritier de la pairie du commandant Valvins, dès qu'il s'agissait de relations du monde. C'était de la part de ce jeune homme une réserve si absolue, que les efforts du commandant pour lui plaire, pour le séduire, frappèrent tous les regards, et que bientôt ce fut de la part de tous ses anciens camarades une réprobation unanime contre sa plate palinodie.

« — Lui qui devait tout à l'empereur, disaient-ils, il se faisait le flatteur servile d'un blanc-bec, il avalait *doux comme miel* les humiliations et les dédains de ce gentillâtre, il rampait devant les puissants du jour! »

Les plus indulgents l'appelaient un ambitieux éhonté, les plus sévères un lâche intrigant. Ce furent les premiers lambeaux de chair, les premières gouttes de sang que Valvins laissa dans cette voie désespérée où il s'était aveuglément engagé. Sa considération commença à y périr. Le respect qu'une si jeune fortune, poussée déjà si loin, lui avait mérité de la part des plus vieux de ses camarades, se changea en un dédain profond; et, si Valvins n'avait été protégé par un courage dont ils savaient toute la résolution, des insultes plus directes l'auraient probablement averti de l'opinion qu'on avait de lui. Cela peut-être l'eût arrêté; mais on aima mieux se retirer de lui que lui faire obstacle, et chacun se dit : « Il n'y a pas besoin d'aller lui crier qu'il est un plat gueux; je saurai bien le lui faire sentir, et, s'il vient me demander pourquoi je ne le salue plus et ne lui tends plus la main, je ne lui mâcherai pas ma réponse. » Mais Valvins, tout à sa passion, tout à son désespoir, tout à la rage que lui causait son impuissance, ne voyait plus rien de ce qui se passait autour de lui.

Repoussé la veille par Melchior de Lesly qu'il avait invité à quelque plaisir de jeune homme, il revenait le lendemain plus empressé, plus humble, plus ouvert. Cependant il ne fût jamais arrivé à obtenir rien de Melchior, si, comme il l'avait tenté jusque-là, il avait continué à le flatter dans ce qu'il avait de bon et de distingué, à le montrer comme le meilleur officier du régiment. Le jeune de Lesly était si convaincu qu'être un bon officier est la chose du monde la plus aisée, qu'il ne se donnait pas la peine d'en être fier; mais l'occasion se présenta enfin d'être utile au comte dans ses fautes et dans ses désordres, et alors Valvins gagna par une mau-

vaise voie la confiance qu'il n'avait pu conquérir par un bon chemin. Melchior de Lesly, une fois l'enthousiasme des premiers mois passé, trouva que rien n'était plus ennuyeux que de faire faire l'exercice à des malotrus imbéciles, que de passer les nuits dans un corps de garde enfumé. Il disait chevaleresquement : « Qu'on me mette en face de l'ennemi, et on verra si je ne fais pas mon devoir ! Mais quant à ces obligations subalternes d'exactitude, de régularité, d'obéissance, c'est bon pour les officiers de fortune dont c'est à peu près tout le mérite et tous les droits. » En peu de temps le jeune comte devint donc l'officier le plus indiscipliné du régiment. Des plaintes graves s'élevaient contre lui de la part de ses supérieurs immédiats, qui, sachant sa position en cour, dépensaient en eux-mêmes autant de courage pour l'accuser qu'il leur en avait fallu en d'autres temps pour attaquer une batterie. Cependant le sentiment de leurs devoirs l'emportait sur leur crainte, et l'on conçoit quelle colère intérieure ils devaient éprouver lorsqu'ils voyaient les plus justes accusations s'arrêter devant l'inexplicable indulgence de Valvins. Il faut faire remarquer que, les deux autres bataillons du régiment de Valvins ayant été envoyés à Fontainebleau, il se trouvait le supérieur en dernier ressort auquel devaient s'adresser les officiers, et que leur mécontentement s'augmentait de ce qu'ils ne pouvaient en appeler au colonel de la conduite du commandant. Cette conduite était d'autant plus étrange à leurs yeux, que Valvins avait gardé vis-à-vis de tous les autres son inflexible fermeté. Ce ne fut donc plus bientôt les vieux officiers, mais encore les nouveaux qui murmurèrent de cette partialité révoltante, et ceux-ci le laissèrent voir à Valvins.

Le jeune Larrieu, dont nous avons parlé, avait été mis aux arrêts pour une escapade où il avait été de moitié avec Lesly, tandis que celui-ci n'avait même pas reçu une admonestation du commandant. Larrieu s'emporta et écrivit à Valvins une lettre où il lui faisait l'histoire de sa conduite envers Lesly et la lui reprochait durement. Il n'y a de justice, disait cette lettre, que là où il y a impartialité. Cette dernière observation frappa vivement l'esprit droit et un peu dogmatique de Valvins, que les plaintes du sous-lieutenant Larrieu n'avaient fait qu'irriter, et peut-être cette observation eût-elle suffi à le faire changer de conduite, si, dans ce moment même, Melchior de Lesly ne s'était présenté chez lui. Pour la première fois le commandant le reçut d'un air sévère, et, pour la première fois aussi, Lesly crut deviner ce qu'il valait; il le salua avec respect, tandis que Valvins cherchait à dominer les impressions diverses que lui causait cette visite. A cet instant il fallait conquérir ce jeune homme ou s'en faire un ennemi, et Val-

vins n'avait pas eu le temps de prendre de parti à ce sujet; ce fut peut-être cette incertitude qui le servit, car elle lui donna l'avantage énorme de tirer parti des circonstances qui allaient naître de cet entretien, au lieu de vouloir les mener à son gré, chose qui eût été fort difficile avec un esprit aussi récalcitrant que celui du jeune comte.

« — Commandant, lui dit celui-ci d'un air respectueux, je viens vous demander une faveur. — Laquelle, Monsieur? répondit sévèrement Valvins. — C'est de me mettre aux arrêts comme Larrieu, ou... — Vous irez, lui dit Valvins sèchement. — Ou bien, reprit Melchior après un moment d'hésitation, de lever les arrêts de mon ami.—Je ne puis revenir sur un ordre justement donné, Monsieur. — Vous avez raison, commandant, reprit Lesly avec un peu de hauteur; mais, s'il est justement donné pour lui, il a été injustement oublié pour moi. »

Valvins le regarda de cet œil creux où la fièvre qui le tenait depuis si longtemps ajoutait un feu sombre à l'intensité de son regard. « Ah! dit-il après un moment, c'est là votre opinion? Eh bien! Monsieur, c'est aussi celle de votre ami; lisez la lettre insolente qu'il vient de m'écrire. »

Melchior la prit, la lut d'un bout à l'autre, et, après l'avoir finie, il garda un moment le silence et reprit d'un ton de franchise et d'embarras en même temps : « C'est vrai, mon commandant, vous avez été toujours pour moi d'une indulgence que je conçois que mes camarades ne s'expliquent pas, puisque je ne la comprends pas moi-même. »

Valvins poussa un profond soupir et se mit à parcourir la chambre, la tête basse, les mains derrière le dos, et avec une agitation trop visible pour que Melchior ne s'en aperçût pas. Le jeune sous-lieutenant se taisait lorsque le commandant, prenant la lettre de Larrieu, la montra encore à Lesly et lui dit d'une voix amère : « Et voilà tout ce que vous voyez dans cette lettre, Monsieur? — Pardon, commandant, j'y vois une accusation que je puis, moi du moins, considérer comme une calomnie. On ose insinuer que ce n'est que dans un but intéressé que vous vous montrez si indulgent envers moi; on semble dire que vous cherchez ce que je pourrais demander au crédit de ma famille, le salaire de votre condescendance à mon égard; voilà, commandant, ce que j'ai cru voir aussi dans cette lettre, et voilà ce que je puis et veux démentir comme une insigne fausseté. »

Valvins se tut encore assez longtemps, puis il revint au lieutenant et lui dit d'un ton affectueux : « Ne vous mettez pas en peine de cela; j'ai gagné cette croix et cette épaulette d'une façon qui me

défendra suffisamment. Je n'ai jamais reculé devant aucun danger, je ne reculerai pas devant des imputations injurieuses. Rentrez chez vous, lieutenant : vous n'irez pas aux arrêts, et M. Larrieu y restera. »

Lesly demeura fort embarrassé de cette résolution à laquelle il ne s'attendait pas, et, s'approchant du commandant, il lui dit avec une véritable effusion de cœur : « En vérité, commandant, je vous remercie, je vous remercie beaucoup de vos bonnes dispositions pour moi. Mais permettez-moi de vous le dire sincèrement, je ne les mérite pas... je n'y ai aucun droit... Enfin, je me condamne moi-même, et, tenez, je vous demande votre sévérité... je vous la demande pour moi, et, si vous voulez que je vous le dise, pour vous aussi... — Pour moi? dit Valvins. — Oui, pour vous, répondit Lesly; je voudrais vous témoigner ma reconnaissance d'une façon quelconque, et vous me ferez plaisir en me punissant. »

Tout cela avait été dit de ce ton moitié riant, moitié affectueux, qui témoigne si bien de la sincérité de celui qui parle. Valvins comprit le sentiment de noble délicatesse qui inspirait Lesly, et il lui dit en lui tendant la main et en essayant de rire aussi : « Eh bien! mon cher lieutenant, allez donc aux arrêts. »

Celui-ci sortit, ravi de ce qu'il venait de faire, mais fort intrigué en lui-même de cette faveur dont il était l'objet et dont il n'avait pas osé demander l'explication.

XLV

PREMIER SUCCÈS.

Ce fut un grand événement dans la famille du marquis que les arrêts de son fils, M. le comte. Pour le vieux marquis, une punition infligée à un gentilhomme avait encore toute la solennité des jours passés. Il lui semblait voir le roi redemandant son épée à l'un de ses serviteurs et l'envoyant en exil dans ses terres. Son nom était compromis par une mesure si outrageante, et il fallait, à son sens, que la faute de son fils fût bien grande ou que celui qui l'avait ordonnée fût bien osé. En conséquence, ce fut un concours extraordinaire de visites chez le jeune sous-lieutenant pendant toute la première journée de ses arrêts, et, quand le marquis eut appris pour quelle faute son noble fils était si sévèrement condamné, il se révolta contre cette discipline de Prussiens introduite dans l'armée par l'usurpateur, et qu'on appliquait à de bons gentilshommes ; mais son indignation ne connut plus de bornes lors-

qu'il sut que ce n'était pas un autre gentilhomme comme lui qui l'avait appliquée à son fils, mais un parvenu, un soldat de fortune, un manant, un monsieur Grégoire Valvins tout court. En effet, ce fut seulement alors que le marquis apprit le nom du chef supérieur de son fils : dans le temps il s'était informé du nom du colonel, puis il ne s'en était plus occupé, et Lesly n'en avait jamais parlé, tant était séparée la vie de gentilhomme du jeune comte de sa vie de militaire. Cependant le marquis ne montra pas de colère à son fils. Il avait fait une faute, et, bien que la punition lui parût insolente, il ne voulait pas la condamner devant le coupable. Il lui semblait seulement que ce M. Valvins aurait dû lui demander la permission de punir son noble subordonné, et, en ce cas, disait-il, j'aurais fait mon devoir et je l'aurais soutenu dans cette sévérité. Le marquis disait cela à sa fille, et il ajoutait : « Je me plaindrai au ministre de la guerre ; j'y vais de ce pas et j'aurai raison de ce M. Valvins. »

La duchesse tressaillit à ce nom, et cet événement, dont elle trouvait que tout à l'heure son père s'exagérait l'importance, devint pour elle un événement immense. Léonie ignorait complétement le service militaire et la portée d'une punition comme celle que son frère subissait. Mais, du moment que c'était Valvins qui l'avait ordonnée, elle devait avoir un but terrible. Peut-être était-ce son frère que cet homme avait choisi pour victime, ne pouvant arriver jusqu'à elle ? peut-être était-ce sa perte, son déshonneur qu'il voulait consommer? Une fois cette supposition admise, voilà la duchesse qui prévoit d'affreuses catastrophes, et, voulant savoir toute la puissance du danger pour le combattre, elle monte en voiture et se rend aussitôt chez son frère. Il était étendu sur une chaise longue, jouant avec son chien de chasse, riant en lui-même de l'empressement de tous ses nobles parents à venir lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur, lorsque la duchesse entra d'un air effaré. En la voyant ainsi pâle, agitée, il se mit à rire en lui disant : « Et toi aussi. »

La duchesse, dont l'imagination était montée aux plus sinistres prévisions, fut très-étonnée de cet accueil, mais elle l'attribua à la légèreté du caractère de son frère, et lui répondit tristement : « Cela t'étonne que je vienne, lorsque tu es malheureux, persécuté?... »

Melchior redevint tout à coup sérieux ; il prit les mains de sa sœur, et, après avoir considéré un moment combien elle paraissait tremblante, il reprit en souriant doucement : « Tu es bonne, et je sais combien tu m'aimes ; mais, sans vouloir méconnaître cette excellente tendresse que tu me montres, je te répéterai : Et toi aussi! — Que veux-tu dire? — C'est, dit Melchior en asseyant Léo-

nie près de lui, qu'il n'y a ici ni persécution ni malheur; je suis aux arrêts, c'est un des très-petits inconvénients de mon état, et j'y suis justement. — Justement ? dit la duchesse, ce ne peut pas être, tu es incapable d'avoir mérité... — Mérité d'être mis aux arrêts ! s'écria Lesly en riant, je l'ai mérité vingt fois, et, sans la protection d'un brave homme qui m'adore je ne sais pourquoi, j'y aurais passé la moitié de mon temps. »

La duchesse était si convaincue des idées qu'elle avait apportées chez son frère, qu'elle n'en voulait point départir, et elle répondit : « C'est possible, mais cette protection sera-t-elle assez puissante contre les mauvaises intentions d'un homme qui a juré de te perdre? — Et quel est cet ennemi? dit Lesly sérieusement. — Celui qui t'a condamné, repartit la duchesse en hésitant et sans vouloir prononcer un nom qui lui était odieux. — Qui ? reprit vivement Lesly ; le commandant Valvins? — Lui, répondit la duchesse avec un profond soupir, comme si avec ce mot s'était échappé l'aveu de sa faute. — Bon ! reprit Lesly en riant. Mais c'est le meilleur homme du monde; mais c'est lui, ma chère enfant, qui m'a sauvé de toutes les punitions que j'ai encourues... — Lui? dit la duchesse d'un air étonné. — Lui, reprit Lesly ; sévère envers tous, indulgent envers moi, il me passe tout, m'excuse, me défend... Ce que je dois dire, c'est que je ne sais pas ce qui lui inspire cette préférence. — Ah! fit la duchesse, ce n'est donc pas par vengeance qu'il t'a puni ? — Par vengeance ! dit Lesly, et de quoi pourrait-il m'en vouloir, à moins que ce ne soit d'avoir assez sèchement refusé les avances qu'il m'a faites autrefois ? — Ah ! tu as eu raison, dit rapidement la duchesse toujours préoccupée de ses pensées, et tu dois continuer à en agir ainsi, dût-t-il t'en coûter encore des chagrins. — Mais il ne m'en a rien coûté, ma sœur, dit Lesly affectueusement, mais c'est moi qui lui ai demandé à me mettre aux arrêts. Ah çà, qu'avez-vous donc? on dirait que la foudre est tombée sur la maison Lesly. — C'est peut-être pis, dit Léonie. »

Son frère la regarda encore, et, ne comprenant rien au trouble qu'elle montrait, il reprit : « Voyons, écoute-moi, ma sœur, et sois raisonnable. »

Aussitôt il lui commença le récit de sa vie d'officier, s'accusant franchement de tous ses torts et faisant ressortir à chaque faute l'indulgence de Valvins ; il finit par lui dire tous les détails de son entrevue avec le commandant, et ne lui cacha pas combien Valvins s'était attiré d'animosité par cette indulgence inconcevable.

La duchesse écoutait, car elle comprenait le sens de la conduite de Valvins, et elle fut épouvantée lorsque son frère conclut sa longue confidence par ces mots : « Quant à ce brave commandant que

j'avais toujours repoussé, je ne serai pas ingrat envers lui et je le lui montrerai. — Garde-t'en bien, s'écria la duchesse emportée par la terreur. — Et pourquoi? — C'est... c'est... reprit-elle en cherchant une raison à ce qu'elle venait de dire... Mais elle n'en trouva qu'une mauvaise et elle finit par ajouter rapidement : C'est que mon père est furieux contre lui et qu'il doit être en ce moment chez le ministre de la guerre pour se plaindre de la conduite de ce M. Valvins à ton égard. — Dénoncer le commandant! s'écria le jeune homme en se levant avec indignation, ce serait une mauvaise action, et de notre part une insigne lâcheté, une odieuse ingratitude! Un loyal militaire, après tout, et qui, s'il a des torts comme chef, ne les a eus que pour moi et par indulgence! — Mais, mon frère, dit la duchesse... — Ah! là-dessus, vois-tu, je n'entends pas raison; si cela arrivait, s'il arrivait au commandant le moindre désagrément venu de cette façon, ce serait une honte pour moi, je n'oserais pas me montrer dans le bataillon, je serais déshonoré! — Déshonoré! s'écria sa sœur. — Oui, et si mon père a fait cette démarche aujourd'hui, je donne ma démission demain. — Ta démission! Mais mon père est chez le ministre en ce moment. — Mon père est fou! s'écria le jeune homme avec emportement; il me perd; ce serait à me faire arracher mes épaulettes par tous mes camarades. — Mais que faire alors? s'écria la duchesse. — Que faire? dit le jeune Lesly; il n'y a qu'une chose à faire, et toi seule peux me rendre ce service. Il faut, en sortant d'ici, aller tout de suite chez le ministre de la guerre. Tu entreras, avec ton nom on entre partout; tu lui diras que mon père s'est trompé, qu'il ne sait ce qu'il fait. — Ah! Melchior... — Tu lui diras ce que tu voudras, mais tu préviendras cette sotte démarche, ou du moins tu en détruiras l'effet. — Moi! s'écria la duchesse avec épouvante. — Toi, oui... toi qui es bonne, qui es juste, tu ne laisseras pas persécuter un brave et honnête homme à cause de moi... tu ne peux me refuser. — Mais... — Ah! tu ne peux pas? Je t'en supplie... Cela ne peut te coûter et tu m'épargneras le plus cruel chagrin que je puisse éprouver, tu m'épargneras une accusation de basse ingratitude. »

La duchesse se tut et se leva pour sortir : elle était dans un état d'anxiété et de trouble extraordinaire.

« — Mais qu'as-tu donc, Léonie? lui dit son frère. Tu t'en vas sans me répondre. Dis-moi, iras-tu? — J'y vais, dit la duchesse en s'échappant de la chambre de son frère, qui la reconduisit jusqu'à sa voiture, et qui cria au cocher, après avoir dit adieu à sa sœur : Au ministère de la guerre! »

XLVI

ILS SE REVOIENT.

Il était temps que Léonie demeurât seule; car, dès qu'elle fut dans sa voiture, elle se laissa aller au plus vif désespoir; les sanglots et les larmes, longtemps comprimés, éclatèrent tout à coup avec des mouvements convulsifs et des exclamations profondes. Ce n'était pas la démarche que son frère lui imposait qui la plongeait dans un pareil état, elle n'en était pas encore à calculer l'effet ou la nécessité de cette démarche; ce n'était rien de précis dans ce qui venait de se passer, mais tout ce qui venait de se passer. Cette pauvre femme dont l'unique soin avait été, durant des années entières, d'ensevelir dans son âme le pénible souvenir qui la rongeait, exposée une fois déjà à le remettre au jour par sa rencontre avec Valvins, mais ne l'ayant fait du moins que de sa volonté et l'ayant de nouveau dérobé à tous les regards, cette malheureuse Léonie, qui s'imaginait que la blessure de son âme était fermement cicatrisée, s'aperçoit que cette blessure se déchire au premier contact, et qu'elle en souffre autant que les premiers jours. Ce transport de douleur calmé, elle put penser à ce qu'elle allait faire. Ce fut d'abord une révolte furieuse de son cœur, à la pensée d'aller justifier cet homme: « Ah! qu'il périsse! s'écria-t-elle; qu'il meure déshonoré, couvert de honte et de mépris! il l'a bien mérité. » Mais ce n'était pas cela qui devait arriver : ou Valvins sortirait vainqueur de la lutte, et ce serait une persécution impuissante dont il aurait le droit d'accuser Léonie, ou il y succomberait, et le voilà devenu aux yeux du monde victime d'une persécution politique, victime à ses propres yeux d'une vengeance de femme, et quelle vengeance! une destitution peut-être! une destitution pour répondre à un si sanglant outrage que celui qu'elle avait subi! Lorsque les âmes un peu nobles se déterminent à rendre le mal pour le mal, elles ne le comprennent que comme une juste compensation de ce qu'elles ont souffert; une fois cela fait, elles sont quittes et n'y pensent plus. Il n'y a que les cœurs véritablement méchants qui acceptent de porter de si petits coups; pour ceux-là il ne peut y avoir de compensation satisfaisante, leur persécution ne finira qu'avec leur ressentiment qui est éternel, et un mal, si petit qu'il soit, est un commencement dans la série de maux qu'ils promettent à leurs ennemis. Il n'en pouvait être ainsi de Léonie; elle était trop juste et trop fière pour vouloir abaisser son ressentiment jusqu'à une si petite vengeance. Elle la repoussa donc par haine pour Valvins. C'était

pour elle un ennemi qu'il fallait écraser d'un malheur infini ou d'un mépris impitoyable. D'ailleurs il s'agissait aussi dans tout cela de son frère, et Léonie arriva chez le ministre de la guerre très-décidée à lui demander de ne pas s'arrêter aux plaintes que le marquis de Lesly avait pu porter contre le commandant Valvins.

Le ministre était homme de sens et sortait de l'empire. Mais, quoique très-rallié à la nouvelle monarchie, il faisait son métier du mieux qu'on le lui permettait. La duchesse de Fosenzac le trouva préoccupé de cette misérable affaire, et, contre son attente, il l'écouta en souriant et finit par lui répondre : « Comme vous me l'avez dit, Madame, j'ai déjà eu l'honneur de voir M. le marquis de Lesly, et je lui ai fait sentir combien ses plaintes étaient injustes ; car j'ai reçu sur M. Valvins des rapports qui me dénonçaient sa coupable indulgence envers quelques-uns de ses subordonnés, et particulièrement envers monsieur votre frère. Quoi qu'il en soit, la démarche que celui-ci fait près de moi par votre intermédiaire est d'un homme d'honneur et prouve en faveur de sa loyauté. — Cette affaire, dit la duchesse qui avait hâte de se retirer, n'aura donc aucune suite? — Aucune, je vous le promets, et ce n'est pas celle-là qui fera destituer ce pauvre commandant. »

Léonie n'était pas curieuse d'en apprendre davantage, mais il lui fallut bien écouter le ministre, qui reprit indifféremment : « J'en suis fâché, car c'était un de nos meilleurs officiers, un de ces jeunes gens auxquels l'avenir est ouvert, pour peu qu'ils veuillent aider à leur fortune; mais il paraît que la chute de Bonaparte l'a frappé d'un coup terrible. C'est du moins l'explication que son colonel donne à sa conduite; il paraît que le pauvre garçon devient tout à fait fou. »

Léonie se retira sur cette parole et elle y réfléchit, bien qu'elle en eût ; elle se rappela ce jour où elle l'avait rencontré si pâle, si défait, et se dit : « Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque épouvantable secret dans tout ceci? »

Sans doute cette réflexion n'ébranla pas la résolution immuable qu'elle avait prise de ne jamais revoir Valvins et de repousser toutes les tentatives qu'il ferait pour se rapprocher d'elle; mais à son insu elle éprouva moins d'horreur à le rencontrer, et, tout en jouant son indifférence accoutumée, elle l'examinait quelquefois à la dérobée pour suivre le progrès de cette lente décomposition de sa vie. Il arriva même des instants où il lui paraissait si faible, si souffrant, si perdu, que, s'il n'avait fallu qu'un mot pour le ramener à la vie, elle le lui aurait dit, mais toujours à la condition de ne le revoir jamais.

Cependant les quinze jours d'arrêt du comte de Lesly étaient pas-

sés, et sa première visite fut pour son commandant. Cet homme auquel il n'avait pas fait la moindre attention jusque-là l'intéressait depuis son explication avec lui, et, lorsque Lesly le vit dans l'état de sombre marasme où il était tombé, il le prit en pitié. Comme tout le monde, il s'imaginait que des chagrins politiques avaient altéré sa raison, et il lui en parla franchement.

« — Je conçois, lui dit-il, que, lorsqu'à vingt-quatre ans on est chef de bataillon et officier de la Légion d'honneur, on voie avec désespoir se briser une carrière qui vous promettait une si brillante fortune. Mais il ne faut pas croire que nous sommes si niais qu'on veut bien le dire, et, croyez-moi, mon commandant, les hommes de mérite feront aussi bien leur chemin sous notre gouvernement que sous celui de l'empereur. — Vous l'appelez l'empereur? dit Valvins en souriant. — Bon! fit Melchior en riant, voulez-vous que je le nomme le marquis de Buonaparte? Est-ce que j'ai l'air d'un voltigeur de Louis XIV? Soyez franc avec moi, commandant : vous aurait-on fait quelque injustice? — Je vous remercie de vos bonnes intentions, répliqua Valvins; mais, pour vous rassurer, je dois vous le dire, la politique et ma position comme militaire n'entrent pour rien dans ce que je souffre. — C'est un chagrin d'amour peut-être? reprit Melchior en riant. Valvins pâlit, et l'étourdi reprit d'un air dégagé : Eh bien, je veux vous guérir! vous vivez comme un ours, il faut vous distraire, et, pour commencer, je vous mène au bal ce soir chez madame D.... — Chez madame D...! dit Valvins en tressaillant à ce nom, car c'était dans cette maison qu'il avait rencontré la duchesse. — C'est un bon tour que je lui jouerai, car vous devez la connaître : toute l'armée allait chez elle du temps de l'empire. Aujourd'hui qu'elle a fait volte-face, elle n'invite plus un seul de ses anciens habitués. Y alliez-vous autrefois? — Oui... rarement, dit Valvins troublé. — C'est égal, vous y avez été, votre arrivée fera un effet admirable. — Mais... dit Valvins. — C'est convenu, dit le jeune homme; je viendrai vous prendre ce soir à dix heures. »

Melchior sortit, et Valvins demeura seul à réfléchir sur ce qu'il devait faire. L'inconvenance d'une présentation si légèrement faite et d'un retour qui devait déplaire à la maîtresse de la maison, cette raison, qui eût arrêté Valvins en tout autre temps et vis-à-vis d'une autre personne, ne se présenta pas même à son esprit. Tout pour lui tut dans ce mot : « Elle y sera peut-être. » Et alors fallait-il y aller, et, s'il y allait, que ferait-il, que dirait-il, que deviendrait-il, lui que la vue de Léonie, séparée de lui par une longue distance, troublait au point de le rendre insensé? Aurait-il la force de la sentir près de lui, de la voir à deux pas, de respirer dans son air? et si,

par hasard, dans les mouvements pressés d'un bal, elle passait assez près de lui pour que sa robe vînt l'effleurer, supporterait-il cette atteinte sans rien dire, sans pleurer, sans tomber à genoux, sans crier grâce? Oh! ce n'était pas un bonheur, une consolation qu'il espérait trouver dans ce bal; c'était un désespoir de plus, une torture de plus, et cependant il résolut d'y aller. Cet homme qui ne vivait plus que de sa douleur la voulait dans tout ce qu'elle pouvait avoir de plus poignant : « J'y succomberai, se disait-il, ou je m'y endurcirai; et qui sait si je n'en guérirai pas? » Peut-être, en la voyant de près, en l'écoutant, il reconnaîtrait qu'elle ne valait pas l'amour frénétique que son remords lui avait inspiré, et qu'il avait raison de l'avoir traitée comme il l'avait fait. Il attendit donc dans une cruelle anxiété, car il n'espérait rien de cette rencontre, si même elle avait lieu; mais sa résolution fut sur le point de faillir quand sonna l'heure où devait arriver Melchior de Lesly. Il souhaita qu'il ne vînt pas et chercha un prétexte pour refuser. Mais bientôt, quand les minutes passèrent sans que le jeune comte parût, il fut saisi de la crainte d'avoir été oublié; l'œil attaché aux aiguilles de la pendule, il était dévoré d'inquiétude et d'impatience; il voulait envoyer chez le sous-lieutenant, il voulait aller tout droit chez madame D.... Chaque bruit de voiture qui passait sous ses fenêtres lui donnait une espérance et la lui arrachait. On ne peut imaginer l'excès d'une si petite douleur. Valvins en devenait fou. Alors, pour se calmer, il marquait une heure à la pendule. « Je lui donne dix minutes pour venir, et, si alors il n'est pas ici, je prendrai un parti. Je n'y penserai plus... ou j'irai. » Les dix minutes s'écoulaient, et il attendait plus impatient, plus inquiet que jamais. Enfin Lesly arriva à onze heures. Valvins put se remettre dans les quelques minutes que le comte mit à monter chez lui, car, dans le premier moment, il l'eût mal accueilli. Melchior lui jeta quelques excuses que Valvins n'écouta pas; il descendit, monta dans la voiture de son jeune sous-lieutenant, et il lui sembla qu'il venait d'obtenir un triomphe d'où dépendait sa vie. Cependant ses doutes le reprenaient; et il n'avait pas fait la moitié du chemin qu'il eût voulu retourner en arrière; mais ce n'était plus possible, et Valvins fut obligé de faire sur lui-même un effort désespéré pour ne pas rentrer chez madame D... comme un provincial ou comme un condamné. Toutefois Lesly s'était trompé dans ses prévisions; madame D... ne fit pas la plus légère attention à la présentation de Valvins; elle fut polie pour Valvins et lui dit avec assez de bonne grâce que, s'il avait bien voulu se rappeler qu'elle demeurait au faubourg Saint-Honoré, elle aurait su où lui envoyer une invitation, et que la présentation du comte eût été inutile; puis deux ou trois mots à Melchior pour

le remercier, et voilà tout, pas le moindre embarras. Le jeune comte fut très-désappointé.

« — Nous n'avons pas produit le moindre effet, dit-il au commandant, cette femme est admirable de fausseté; je suis sûr qu'elle est furieuse contre moi, mais elle ne m'en a rien montré. — C'est au moins du savoir-vivre, dit Valvins. — Pas du tout, commandant, reprit le jeune sous-lieutenant; c'est tout bonnement un plaisir qu'elle me refuse. — Est-ce le seul? dit Valvins, qui voulut essayer de cette conversation vide qui s'accroche aux mots pour avoir l'air de penser à ce que l'on vous dit. — Ah! fit Melchior en regardant le commandant d'un air riant, vous voyez que j'avais raison, le bal vous gagne; vous venez de vous moquer de moi. »

Valvins ne l'entendait pas, il regardait autour de lui. Tout à coup il tressaillit; il avait aperçu le sommet d'une tête sur laquelle se balançaient des fleurs aux couleurs tranchées. Sans la voir, sans l'entendre, il reconnut la duchesse. Il eût vu au coin d'une porte un pli de sa robe, qu'il l'aurait reconnue de même: il la savait jusqu'au bout de ses gants. « Ma foi! dit Lesly; je ne veux pas en avoir le démenti, vous ferez un effet quelconque ce soir même. »

Valvins, dont le cœur frissonnait, se laissa entraîner comme un homme étourdi par une chute et qui cède à la main qui le tient, sans conscience de ce qu'il fait. Ils arrivèrent ainsi dans un salon occupé seulement par quelques joueurs, et où madame de Fosenzac s'était assise avec un homme d'un certain âge, que Valvins ne reconnut pas, mais qui n'était autre que M. Balbi.

« — Léonie, dit Melchior en prenant Valvins par la main, je te présente mon excellent commandant, M. Valvins; tu le connais, c'est pour lui que... Il fit à sa sœur un petit signe d'intelligence pour rappeler son ambassade au ministère de la guerre, et aussitôt il ajouta : Ah! parbleu, monsieur Balbi, je suis ravi de vous rencontrer, je voulais aller chez vous demain au matin, j'ai à vous parler. Tu permets, Léonie? »

Et il emmena le notaire sans ajouter autre chose. L'affaire était pressante : il s'agissait de faire avancer un trimestre de la pension que lui faisait le marquis. La duchesse et Valvins demeurèrent en présence. Dans le premier moment de sa surprise, elle l'avait regardé bien en face comme pour s'assurer si c'était bien lui. Mais aussitôt elle avait baissé les yeux, et Valvins put la contempler tout à son aise, incliné qu'il était vers elle par le salut qu'il avait fait. Un moment il voulut s'éloigner sans lui parler, mais il n'eut pas le courage d'accepter l'accusation qu'elle portait peut-être contre lui pour ce qui venait de se passer, et il lui dit d'une voix éteinte

par la douleur : « Je ne suis pour rien dans cette rencontre, Madame. »

Il salua pour s'éloigner, mais ses genoux fléchirent sous lui et il fut obligé de s'appuyer à un fauteuil. La duchesse s'en aperçut, elle devint plus pâle; mais presque aussitôt, s'adressant à lui d'un air aussi naturel que possible, elle lui dit : « Je suis ravie, Monsieur, de connaître une personne que mon frère compte parmi ses amis. Valvins la regarda comme si elle l'eût menacé d'un poignard : On nous observe, Monsieur, lui dit-elle très-vite et très-bas. »

Valvins s'assit en face d'elle et lui répondit assez haut pour que la conversation eût l'air d'un simple échange de politesses banales : « Permettez-moi, Madame, de remercier votre frère d'une si aimable surprise, car il ne m'avait pas dit que madame la duchesse de Fosenzac serait à ce bal. »

Léonie le regarda, moins parce qu'elle doutait de la vérité de ces paroles que parce qu'elle était étonnée du ton facile dont elles avaient été prononcées. « J'espère, reprit-elle assez bas, que ceci ne se renouvellera plus. — J'obéirai, dit Valvins humblement. »

Melchior s'approcha et Léonie, s'étant levée, dit à Valvins d'un air plein d'amitié : « Adieu, Monsieur, je reçois quelques amis le vendredi, ceux de mon frère sont les miens. »

Et elle s'éloigna avec un salut plein de grâce et de tranquillité. Valvins la regarda sortir. A ce moment, il venait de prendre son parti. « Demain, se disait-il, elle ne me rencontrera plus. » Il pensa que rien ne l'empêcherait de se brûler la cervelle dans la nuit. Cette résolution prise, il devint assez gai, assez maître de lui pour avoir quelques succès dans un petit cercle de femmes, et il retrouva des personnes qu'il avait vues autrefois. Ce fut si remarquable, que Melchior dit à Léonie dans le courant de la soirée : « Mon commandant fait merveille. — Comment ? — Il est charmant; dans huit jours il ne pensera plus à la folle passion qui lui fait perdre la tête. Je me charge de le guérir. — Ah ! fit Léonie d'un ton piqué. »

Melchior s'éloigna, Léonie devint très-maussade.

XLVII

CONTRADICTIONS.

Pourquoi Léonie changea-t-elle tout à coup d'humeur ? Pourquoi fut-elle si vivement blessée de la conduite de Valvins ? L'aimait-elle donc ? Cet amour, qu'elle croyait depuis si longtemps

changé en haine, venait-il de lui parler tout à coup? Non, ce n'était ni pitié ni tendresse pour cet homme, ce n'était ni vengeance ni colère; c'était un de ces sentiments inexplicables si communs dans le cœur des femmes. Il y avait dix minutes qu'elle plaignait cet homme devenu si misérable et qu'elle eût souhaité de le voir indifférent, tant elle craignait un éclat de son désespoir; et maintenant elle lui en voulait de jouer cette indifférence au point de tromper tous les regards dont il était entouré. Inquiète, un instant auparavant, d'une douleur qui l'épouvantait, elle se sentit humiliée de l'empire qu'il avait repris sur lui-même. Enfin, ces vifs mouvements de son cœur éclairèrent la duchesse sur ce qu'elle éprouvait pour Valvins, et elle comprit que la contemplation de l'existence torturée de cet homme était devenue une habitude où elle se complaisait. Sans s'en douter, elle savourait depuis longtemps cette vengeance, à laquelle elle croyait avoir renoncé. En effet, dans sa pensée, Valvins lui était si odieux que, dans les calculs qu'elle eût pu faire contre lui, elle n'eût jamais songé à devenir l'instrument direct de sa perte; un contact avec cet homme, fût-ce pour l'écraser, lui répugnait au point que, ne pouvant armer personne contre lui, elle n'avait plus songé qu'à l'éviter. Mais la présence constante de Valvins sous ses yeux, sa douleur, son dépérissement, avaient fini par surmonter ce dégoût; elle s'était accoutumée à le voir sans horreur, et peu à peu à le regarder avec curiosité, peut-être quelquefois avec joie. Elle ne s'était pas rendu un compte exact de ces sentiments, mais ils lui apparurent dans toute leur cruelle naïveté au moment où le changement de cet homme sembla devoir les tromper. C'est sa vengeance qui lui échappait, car véritablement sa vengeance était là. Et quelle admirable vengeance de femme! comme elle satisfaisait son ressentiment en faisant subir à Valvins les mêmes tortures qu'elle avait souffertes! comme elle flattait sa vanité en la faisant seule l'instrument de ces tortures! combien cette vengeance lui épargnait de soins, de mensonges et d'hypocrisie vis-à-vis du monde, en lui livrant son ennemi sans qu'elle appelât personne à son aide, sans qu'elle se compromît par une confidence ou une accusation contre lui! Et cette vengeance allait lui échapper pour ne pas avoir assez ménagé le supplice! La victime était près de s'enfuir! Oh! non pas. C'est ce que Léonie ne voulait plus, c'est ce qui fit qu'au lieu de quitter ce bal, où elle ne serait pas venue si elle avait su y rencontrer Valvins, elle y demeura tant qu'elle sut qu'il y était encore. Ne fallait-il pas, comme le cavalier mexicain, jeter au cou du buffle le lacet qu'il avait déjà rompu, et, une fois le terrible ennemi bien noué à sa ceinture, n'avait-elle pas à recommencer une course bril-

lante, gaîe, folle, en le traînant abattu et furieux à sa suite, se déchirant aux épines et se brisant aux pierres du chemin? Cependant cela semblait difficile, car la nuit se passait, et Valvins demeurait dans le salon écarté où il avait retenu, à force de méchancetés cruelles et hardies, quelques-unes des plus méchantes femmes de ce bal, qui l'écoutaient avec ravissement. Plusieurs fois Léonie avait été jusqu'à la porte de ce salon sans oser y entrer. C'eût été une imprudence et une maladresse : c'était s'exposer aux atteintes de l'ennemi, s'il acceptait la lutte; c'était l'engager à fuir, s'il voulait l'éviter. Ah! quelle révélation ce serait que celle des émotions intérieures de cette femme tournant autour de ce salon, se présentant à toutes les issues sans les oser franchir, tantôt au bras d'une femme qu'elle accablait de témoignages d'amitié et surtout de flatteries, sachant bien qu'il n'est pas besoin de faire attention à ce qu'on dit quand on flatte, que le tact, la retenue n'y sont pas nécessaires, et que celle qui écoute, acceptant tout sans commentaire, ne peut avoir l'esprit ailleurs, pourvu que la flatterie en tienne lieu; tantôt au bras de quelque élégant à qui elle laissait tout dire, sûre de le satisfaire, car elle savait encore que ces messieurs ont une si suprême bonne opinion de leur éloquence, qu'ils s'imaginent que les femmes ne leur résistent que parce qu'elles refusent de les écouter. Elle écoutait donc, ou plutôt elle laissait parler depuis cinq minutes le jeune Larrieu, qui, ne trouvant d'obstacle à rien de ce qu'il croyait faire entendre, osa en dire plus qu'il ne croyait que la duchesse voudrait en accepter, et dont le regard rayonnant faisait part de son triomphe à tous ceux qui passaient. Léonie, pendant ce temps, la tête complaisamment penchée vers son adorateur, l'oreille tendue vers ce salon d'où il ne lui venait que le murmure sourd d'une voix amère et les rires étouffés de quelques femmes, Léonie cherchait un moyen de parvenir jusqu'à ce salon, non de sa personne, mais de sa volonté, de son empire, de l'amour désespéré qu'elle inspirait et qui lui échappait.

Tout à coup un mot de Larrieu l'éclaire, elle vient de comprendre que, depuis dix minutes, elle est en butte aux déclarations les plus directes. Elle s'arrête tout à coup et fait son plan de campagne. Elle quitte d'un air embarrassé le bras de Larrieu, et lui dit : « Il me semble que j'ai un engagement à remplir. Je danse, je crois, avec M. N... Je quitterai le bal aussitôt. J'ai laissé, il me semble, une écharpe dans ce salon... Et elle lui montrait le petit salon où était Valvins. — Je vais... dit Larrieu... — Non, reprit la duchesse, je ne voulais pas vous donner cette peine... Mais, avant de partir, j'irai la reprendre moi-même. »

Ceci était un petit rendez-vous bien conditionné. Mais Larrieu

pouvait la suivre dans le salon où elle allait danser; elle ne le voulut pas et ajouta : « Jusque-là, adieu. »

Elle se sépara de lui et traversa assez rapidement la foule pour gagner une galerie assez éloignée. Quant à Larrieu, il entra dans le salon où était Valvins; la phrase de la duchesse était si admirablement conçue : « Il *me semble* que j'ai un engagement... *je crois*, » tout cela n'était qu'un doute, peut-être une supposition, et probablement elle serait revenue au rendez-vous sans avoir trouvé son danseur, qui n'existait pas; il fallait donc ne pas quitter la place, et Larrieu s'installa dans un coin, le cœur gonflé des plus délirantes espérances. Cela fait, elle attend longtemps, assez longtemps pour qu'on s'aperçoive dans le coin de Valvins de la présence de Larrieu, que le commandant devait connaître. Puis, au bout de dix minutes, quand elle a vu que les profonds soupirs du jeune fat, ses petits chantonnements, son impatience, ont attiré sur lui quelques regards malicieux, elle paraît tout à coup à une porte, enveloppée de cette écharpe qu'elle n'a point oubliée là, mais enveloppée comme une femme qui s'en va et qui ménage une transition entre l'atmosphère brûlante du salon et celle de l'antichambre où l'attend son manteau fourré; et de cette porte, le dos tourné vers Valvins qu'elle ne doit point voir, elle fait un signe à Larrieu en lui disant : « Où vous cachez-vous donc? »

La combinaison était admirable, d'autant plus admirable qu'elle trompa même les femmes qui s'en aperçurent. Elles la trouvèrent maladroite et du plus mauvais goût. Le mot : « Où vous cachez-vous donc? » était inutile pour dire « Me voilà, » puisqu'elle se montrait, et c'était pour faire voir qu'elle avait cherché Larrieu par tous les salons. Mais le mot n'était pas pour les femmes, il était pour Valvins; il fallait qu'il crût que c'était par force qu'elle avait mis le pied dans un salon où il se trouvait. Et le ton sec dont ce mot fut prononcé devait lui apprendre la répugnance qu'elle avait éprouvée à en toucher le seuil, et cependant cette répugnance avait cédé au désir de retrouver Larrieu : c'était donc un désir bien vif, bien ardent, c'était donc de l'amour. Léonie avait prévu tout cela; elle avait prévu aussi que, si Valvins ne tirait pas immédiatement toutes les conséquences de ce fait presque inaperçu, les femmes dont il était heureusement entouré se chargeraient de ce soin. En effet, à peine Larrieu, transporté d'un témoignage si éclatant de bonne volonté pour lui, eut-il quitté le salon pour s'élancer vers Léonie, que la conversation qui mordait à belles dents sur une pauvre comtesse de l'empire, si compromise que ce n'était pas la peine de l'achever, se retourna l'œil en feu, la dent plus aiguë, sur cette proie toute fraîche qui venait de se jeter si imprudemment en pâ-

ture à ses morsures. Ce fut un beau festin de corbeaux : la duchesse y fut dépecée jusqu'à la moelle. C'était encore une de ces aventures si profondément cachées et qui rappelaient celles qui avaient eu lieu du vivant de son mari; c'était une révélation, une lumière soudaine, car personne ne soupçonnait rien de cette intrigue. Elle avait failli enfin à son habile et ténébreuse hypocrisie, et tout s'expliquait. En cinq minutes, Larrieu fut proclamé l'amant adoré de la duchesse, et cela aux yeux de Valvins qui ne parlait plus. Il avait le lacet au cou, il était jaloux : la duchesse le tenait. Il quitta le salon dans un état d'irritation furieuse, mais il ne pensait plus à se brûler la cervelle; il fallait qu'il se vengeât de cette femme.

A ce moment il ne redoutait plus de la voir ni de l'irriter, et, ayant rencontré Lesly, il lui dit avec un sourire et une gaieté que le jeune homme crut sincères : « Quand me ferez-vous profiter de la charmante invitation de madame votre sœur? — Demain, lui répondit le jeune comte, c'est demain vendredi... Venez, je vous raccommoderai aussi avec mon père, à qui j'ai fait comprendre qu'il avait tort de vous en vouloir. — De m'en vouloir, de quoi? dit Valvins que tout alarmait dans ses rapports avec cette famille. »

Melchior de Lesly avait pensé qu'il ne devait pas parler à son commandant de l'aventure des arrêts et des plaintes du marquis; mais il avait laissé échapper un mot qui nécessitait une explication, et, du moment qu'elle fut demandée, il la donna franche et complète. Il dit à Valvins la colère ridicule de son père; il avoua franchement l'indignation qu'il en avait éprouvée, sans prétendre s'en faire un mérite, et finit par raconter la démarche qu'il avait exigée de sa sœur et qu'elle avait faite.

« — Quoi! dit Valvins, qui, jusqu'à l'intervention de Léonie dans cette affaire, avait écouté ce récit avec beaucoup d'indifférence; quoi! elle est allée chez le ministre de la guerre! — Avec une charmante bonne grâce, lui dit Melchior, qui se plaisait toujours à louer Léonie. Puis il ajouta : Elle est si bonne, si noble! Quand vous la connaîtrez, vous l'aimerez, et vous la connaîtrez bientôt. A demain. »

Valvins demeura stupéfait à cette nouvelle, et il le fut encore davantage en retrouvant dans le bal Larrieu, à qui Léonie avait dit quatre mots très-insignifiants pour s'excuser de lui avoir fait chercher son écharpe et lui prouver qu'elle ne lui avait pas demandé autre chose. Larrieu n'y comprit rien, mais il resta au bal avec un air dépité que Valvins remarqua et dont il voulut s'assurer en lui disant : « Je vous croyais parti, lieutenant. »

Larrieu, qui savait que Valvins avait été témoin de la petite scène du salon, haussa les épaules et repartit d'un air d'humeur contre

lui-même : « Non, commandant, je suis resté. — Vous êtes resté? dit Valvins, en marquant ces mots d'une intention facile à deviner. — Non, non, reprit Larrieu en ricanant. Je n'y mets pas de fatuité, je ne suis pas resté, on m'a laissé. »

Puis il s'éloigna, laissant Valvins en proie à des réflexions sans fin sur tout ce qui venait de se passer. Désespéré par l'implacable dédain de cette femme et résolu à se délivrer de sa propre folie par le suicide, il avait été rattaché à la vie par la jalousie et le désir de changer son expiation en vengeance; puis il était averti à l'instant même que cette jalousie était peut-être sans cause et que cette vengeance allait atteindre une femme qui l'avait défendu. Que penser? que faire? la poursuivre? la fuir? quant à mourir, il n'y pensait plus. Ou cette femme avait été assez noble pour le protéger dans une cause juste, quelque haine qu'elle eût pour lui, et alors il lui fallait le pardon de cette femme avant de mourir; ou elle était devenue assez indifférente pour faire sans effort pour lui ce qu'elle eût fait pour un inconnu, et alors mourir était un sacrifice inutile qu'elle n'eût pas compris. L'aimerait-elle encore, malgré sa résistance et sa cruauté? Ne serait-elle si implacable que parce qu'il lui fallait s'armer à la fois contre elle et contre lui? il n'osa le croire, mais il y pensa. Durant toute la journée du lendemain, il tourna dans ce cercle d'idées et de suppositions, comme un prisonnier dans un cachot obscur, sans pouvoir y faire pénétrer un rayon de jour qui l'éclaire sur la position où il est. Le soir le trouva dans cette affreuse incertitude, ne sachant s'il devait aller chez la duchesse, ne sachant s'il devait rester la victime soumise qui s'offre en holocauste ou se présenter en adversaire décidé à lutter. Si comme la veille le jeune comte eût dû le prendre par la main et le mener en quelque endroit, même chez Léonie, il se serait laissé conduire en laissant au hasard à décider ce qui arriverait d'une pareille démarche. Mais Valvins, ce cœur si robuste, cet esprit si ferme, en était venu à ne plus avoir la force de prendre une décision dans sa vie. Chez lui, la faiblesse physique ajoutait au désordre moral, et enfin, quand l'heure eut sonné où il aurait dû se rendre près de Léonie, il se trouva en proie à une fièvre si brûlante qu'il ne put plus la dominer. Son domestique alla chercher le médecin, qui déclara que Valvins était dans un véritable danger.

Cependant Léonie, avertie dès le matin par son frère de la visite de Valvins, l'avait attendu avec une anxiété non moins grande. De quel air se présenterait-il? serait-ce avec la légèreté railleuse qu'il avait affectée la veille? serait-ce avec le désespoir profond qui le dominait quelques jours auparavant? Elle l'ignorait, mais elle voyait qu'elle avait remporté une première victoire; ce qui quel-

ques jours auparavant lui eût semblé une insulte grossière, ce qui lui eût paru, après les premières paroles qu'elle avait échangées avec lui, une révolte insolente, devenait un acte de désespoir après le trait empoisonné qu'elle lui avait lancé en partant. De quelque manière qu'il se présentât, c'est ainsi qu'elle le considérait. Elle l'attendit donc de pied ferme, toute prête à combattre avec quelques armes qu'il eût choisies, quoique au fond, et si brave qu'elle fût, elle tremblât à l'attente du combat. Mais le chevalier provoqué manqua à l'appel, et son antagoniste usa toute sa force à se préparer au combat et à attendre dans son armure qu'elle avait fermée jusqu'au heaume.

L'impatience que la duchesse éprouva fut si vive qu'elle ne put s'empêcher de la témoigner à son frère et qu'elle lui dit en riant : « Eh bien, ton charmant commandant te manque de parole ! — Bah ! fit Melchior, qui n'y avait pas même pensé de la soirée, c'est un original; il l'a peut-être oubliée ou il n'a pas osé venir seul.»

Deux jours se passèrent ainsi, et ce ne fut que par hasard que la duchesse, qui était de fort mauvaise humeur depuis le vendredi et qui querellait son frère en femme nerveuse, c'est-à-dire à propos de tout et à propos de rien, apprit la cause de l'absence de Valvins.

« — Tiens, lui dit son frère, répondant à une autre accusation, c'est comme mon commandant. J'ai bien vu à ton air que tu m'accusais de t'avoir présenté un malotru. Eh bien! sais-tu ce qui l'a empêché de venir? C'est que vendredi soir il est tombé malade, et si malade, que ce matin Larrieu m'a dit qu'on désespère de le sauver. »

La duchesse reçut cette nouvelle avec bonheur, non qu'elle fût contente du danger que courait Valvins, mais parce qu'elle se confirmait dans l'empire qu'elle exerçait sur lui; ce n'était pas de sa propre volonté qu'il n'était pas venu, c'est tout ce qu'elle voulait savoir; aussi ne répondit-elle rien à son frère, mais aussi elle ne le querella plus; la maladie de Valvins avait effacé tous les torts de Melchior. Et puis, il y a des hommes qui ont la prétention de comprendre les femmes, et le petit comte, qui, après ce qu'il avait dit de Valvins, avait continué de le défendre, s'imagina que ses mauvaises raisons avaient persuadé la duchesse et qu'il n'y avait qu'à la câliner pour lui faire croire tout ce qu'on voulait. Bon jeune homme! elle n'avait pas entendu un mot de ce qu'il avait ajouté.

Melchior quitta sa sœur quelques instants après, et elle lui demanda : « Où vas-tu? — D'abord chercher moi-même des nouvelles du commandant... et puis... »

La duchesse ne se souciait pas du reste et ne l'écouta pas davantage. Il faut remarquer que, quelque désir qu'elle eût que son frère fît cette visite, elle ne lui en avait pas dit un mot; elle était d'un monde, et son frère aussi, qui l'assurait qu'une visite d'une convenance si nécessaire ne serait pas oubliée; elle n'avait donc pas besoin de la lui recommander, mais elle voulait qu'il lui en fût parlé pour pouvoir s'y glisser par un mot. « Si tu trouves par hasard ton ami M. Larrieu chez le commandant, fais-lui comprendre que ses visites, tous les matins à midi, ne me plaisent pas. — Bah! dit Melchior d'un ton surpris, Larrieu? — Ne fais pas de cela une affaire, je t'en prie; parle-lui-en seulement, si tu le trouves. Il est fort ridicule, ton ami, et je ne veux pas partager cet avantage avec lui. » Melchior haussa les épaules et ajouta : « Je ferai ta commission... si cependant je le trouve chez le commandant. — J'espère que tu trouveras M. Valvins mieux portant, mais tu as eu tort de ne pas y aller hier. — C'est vrai, je n'y ai pas pensé. — Tu t'excuseras sur quelque devoir à remplir. — Je mentirai. — Oui, dit la duchesse en riant, tu feras comme pour madame D... quand elle t'attend; tu lui diras que je suis malade et que tu es resté près de moi. — Excuse excellente! s'écria Melchior, et que je ne négligerai pas. »

C'est tout ce que Léonie voulait.

XLVIII

HAMEÇON.

L'appât confié à la main de Melchior de Lesly était bien incertain, car l'excuse que sa sœur lui avait suggérée pouvait devenir inutile; s'il n'était pas admis près du commandant, Melchior pouvait l'oublier ou en chercher une autre. Il semble donc que Léonie abandonnât beaucoup au hasard le succès de sa ruse. Que Valvins, averti que la duchesse était malade, attribuât cette indisposition à sa rencontre, ce n'était pas douteux; mais, s'il ne l'apprenait pas, le fil imperceptible qui les tenait l'un à l'autre resterait-il brisé ou faudrait-il que Léonie le renouât de sa propre main? n'en croyez rien. La duchesse avait jeté son premier hameçon; mais, si Valvins ne devait point voir celui-là, elle en avait d'autres tout prêts. Elle hasardait le moins dangereux pour elle, puisque ce n'était pas elle qui semblait le tenir : voilà tout. Elle en avait déjà préparé un autre. A peine Lesly était-il chez le commandant, qu'un billet de la duchesse alla l'y chercher. Ce billet commençait par ces mots : « Je

t'écris de mon lit, etc. » Le reste était une de ces commissions de femmes qui n'admettent pas une minute de retard : il ne s'agissait de rien moins que d'avoir une loge à l'Opéra pour une représentation à bénéfice, et la duchesse venait d'apprendre de l'une de ses amies qu'il n'en restait plus que deux ou trois à louer et qu'il faudrait même beaucoup intriguer pour en avoir une. Léonie avait prévu tous les petits incidents qui pouvaient résulter de ce billet : il était possible que Valvins apprît que la duchesse savait que son frère était chez lui et qu'elle n'avait pas craint de l'y poursuivre. Il était possible que ce billet fût remis à Melchior de Lesly, sans que Valvins fût informé de cette circonstance. Mais de tout cela il devait arriver quelque chose, et, quoi qu'il arrivât, elle saurait s'en emparer de manière à en profiter. Du reste, tout réussit; Valvins crut que la duchesse était malade, Valvins sut qu'elle avait fait chercher Lesly jusque chez lui, et l'on peut aisément comprendre que ces deux petits événements lui donnèrent à penser. A son tour, il crut que Léonie souffrait du malheur, de la haine, de la passion qui étaient entre eux; il y avait donc toujours un abîme qui les séparait; mais, en marchant chacun d'un côté de cet abîme, ils demeuraient sous l'influence l'un de l'autre, et il n'en fallait pas davantage à Valvins pour lui donner l'espoir que cette influence pourrait tourner à son profit. Il était malade de désespoir; une lueur d'espérance devait donc le guérir, et huit jours après il était en état de se présenter chez Léonie. Il la trouva calme et naturelle pour tout le monde, polie mais réservée vis-à-vis de lui, sans étalage insultant de légèreté, sans dédain provocant.

Léonie fut admirable toute la soirée, et elle la termina par un coup de maître. Elle osa aller à Valvins, à Valvins seul dans un coin, et, avant qu'il eût eu le temps de se remettre de la surprise que lui causa cette démarche, elle lui dit froidement : « Monsieur, dans la position bien extraordinaire que l'amitié de mon frère vous a faite, j'ai compris que, malgré vous, nos rencontres pourraient être plus fréquentes ou plus intimes que cela ne devrait être. Des refus obstinés de votre part ou de la mienne pourraient donner lieu à des soupçons que votre conduite me prouve que vous ne voudriez pas faire naître. Malgré ce que je vous ai dit, je ne regarde donc votre venue chez moi que comme une obligation à laquelle vous n'avez pu vous soustraire. Moi-même, Monsieur, il me faudra peut-être, pour obéir aux usages du monde, vous adresser des paroles qui puissent le tromper. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles n'auront d'autre but que d'être entendues par d'autres que par vous, et j'espère que, si vous ne pouvez résister toujours à des invitations que mon frère vous fera d'une manière très-pressante, vous n'y

céderez qu'autant qu'il sera nécessaire pour que votre résistance ne soit pas mal interprétée. »

Ce petit sermon achevé, Léonie salua Valvins, qui l'avait écoutée avec une anxiété étrange. Le sens général de ce qu'il venait d'entendre était toujours une séparation infranchissable entre eux; mais, quand il put peser tous les mots de cette déclaration, que de concessions il y découvrit! Il pouvait revenir chez la duchesse; bien mieux, il devait y revenir pour que ses refus n'excitassent pas de soupçons. Ses relations avec elle seraient plus fréquentes et pouvaient être plus intimes. Léonie ne les acceptait que comme une cruelle nécessité, mais elle les acceptait. On ne lui remettait pas un iota sur la déloyauté de son crime passé, mais on paraissait s'en fier à son honneur pour l'avenir. Que de victoires, que de progrès dont il était heureux! Et remarquez combien le machiavélisme de cette femme était admirable! elle avait donné à Valvins mille fois plus qu'il n'avait osé espérer; elle le lui avait donné de sa volonté, car un mot de la duchesse aurait suffi pour changer le commandant à jamais, et cependant il ne croyait rien devoir qu'à un concours de circonstances armées en sa faveur contre une pauvre femme qui les subissait. Une fois cela posé, tous deux purent se dire : « L'avenir est à moi. » La lice était ouverte; Valvins y pouvait descendre à sa volonté, et la duchesse se disait : « Maintenant je suis sûre qu'il viendra. » Elle se croyait si bien armée contre cet homme, qu'elle s'imagina qu'il ne la surprendrait jamais avant qu'elle pût se défendre. Voilà donc Valvins admis dans les salons de la duchesse, n'y paraissant, à la vérité, que lorsqu'il y avait assez de monde pour qu'elle pût ne pas l'y voir. Mais il l'y voyait, lui, et ce fut alors que ce rêve d'amour, qui le saisissait en la voyant de loin si belle et si séduisante dans sa loge de l'Opéra, arriva à un véritable délire en la voyant de près si parfaite, si adorée. C'est alors qu'il la contemplait dans de longues extases de souvenir, auxquelles cette fois se mêlaient aussi des rêves d'espérance; c'est alors qu'il aima cette femme, non plus pour lui, mais pour elle, pour ce qu'elle valait, parce qu'elle était la plus belle, la plus noble, la plus pure créature qu'il eût rencontrée en ce monde; et ce fut alors aussi que toute sa conduite changea vis-à-vis d'elle. Ce fut un respect, une adoration soumise que la duchesse devina.

Léonie fut fière et heureuse de ce triomphe; l'amour de cet homme qui l'avait si lâchement outragée ne touchait pas son cœur comme amour, mais comme réparation. Et il l'offrait si noblement, si humblement à la fois; il l'offrait si bien, et sans prier qu'on l'acceptât, que Léonie se demanda encore une fois s'il n'y avait pas dans sa conduite antérieure un mystère qui devait tout

à fait le justifier. Cependant ces pensées, si elle ne les accueillait que rarement et toujours avec crainte, n'était-ce pas de sa part une comédie admirablement jouée? et, si elle avait la faiblesse de s'y laisser prendre, ce qui s'était passé ne pouvait-il pas se renouveler, et un second outrage pareil au premier ne serait-il pas la mort? Voyez comme l'amour est habile à jeter dans le cœur les pensées les plus étranges! Si Léonie s'était demandé à elle-même si jamais il pourrait advenir qu'elle pardonnât à cet homme, elle se serait révoltée contre cette idée; mais voilà que, lorsqu'elle pense qu'il peut la tromper encore, elle mesure l'horreur de son infortune si elle avait la faiblesse d'y succomber! Il y avait donc dans son cœur une crainte vague et presque inaperçue qu'elle pût céder. Cette crainte n'était pas réelle, à vrai dire, elle disparaissait lorsque Léonie la regardait en face; mais il y avait des heures où elle apparaissait tout à coup, loin, bien loin à l'horizon, comme ces lueurs fugitives qui n'y sont plus dès qu'on y porte les yeux. Du reste, comme nous l'avons dit, Léonie n'était pas pressée, elle n'avait plus rien à faire, et même elle sentait qu'elle avait obtenu de son ennemi tout ce qu'elle pouvait lui demander : la soumission, le respect, l'adoration. Et cependant la saison était venue où elle devait quitter Paris pour aller demeurer à Fontainebleau, dans ce même château où elle avait retrouvé Valvins; elle éprouva quelque ennui de rompre cette occupation du cœur à laquelle elle se plaisait. Puis, alors qu'elle en était arrivée là où elle s'était marqué le but, elle souhaitait vaguement d'aller plus loin. En effet, elle sentait son empire, mais elle n'avait pas eu à en faire usage. Le respect de Valvins ne lui avait donné aucune occasion de repousser une parole hasardée. A quoi bon avoir un esclave à qui l'on ne peut pas faire sentir un peu qu'on est son maître, même quand c'est son obéissance qui vous en dispense? Aussi, à l'approche de son départ, Léonie devint-elle inquiète, impatiente; elle eût voulu que Valvins témoignât la prétention de venir pour pouvoir le lui défendre, et ce fut avec un véritable sentiment de joie qu'elle entendit son père, qui était devenu un partisan déclaré de Valvins, l'engager à venir à son château. Elle l'entendit et ne put défendre à Valvins d'en profiter, mais elle fit semblant de n'avoir pas entendu et laissa Valvins à ses perplexités. Elle savait bien qu'il hésiterait à venir, mais elle savait bien aussi qu'il viendrait, et, lorsqu'elle fut à son château, elle l'attendit. Ici la lutte devenait plus intéressante : les ennemis étaient face à face, dans un terrain plus étroit.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut dire comment Valvins alla au château et comment il y fut accueilli.

XLIX

RAPPROCHEMENT.

Comme la duchesse l'avait prévu, l'hésitation de Valvins fut longue; l'espèce d'autorisation qu'il avait reçue de Léonie n'était pas un titre suffisant pour accepter l'invitation du marquis. Il est bien difficile de trouver des motifs raisonnables au refus constant de se présenter à Paris dans une maison où des invitations incessantes vous appellent, et Melchior de Lesly en poursuivait Valvins; donc celui-ci, en se montrant souvent chez Léonie, ne manquait que de bien peu à l'espèce de traité qui avait été passé entre eux; mais entre sa présence dans un salon où il y avait deux cents personnes et un séjour, ne fût-il que d'une semaine, dans un château où les conviés ne pouvaient être nombreux, il y avait une énorme différence. D'ailleurs ici les excuses se présentaient en foule, et les devoirs militaires de Valvins lui en auraient fourni d'excellentes, s'il avait eu envie de les opposer aux sollicitations de Melchior de Lesly. Sa seule occupation était depuis quinze jours de se faire contraindre à aller à la campagne, et voilà ce qu'il ne pouvait trouver. Si nous disons ces hésitations de Valvins, c'est pour bien faire comprendre que la passion qu'il portait en lui était naturelle et conséquemment sérieuse. Ce n'était plus une de ces passions de parti pris comme celle à laquelle il avait obéi dans les premiers temps de son retour vers la duchesse, c'était un amour vrai, timide, qui, parvenu à s'introduire dans un petit coin obscur du temple, s'y tenait bien caché, s'y faisait bien petit pour ne pas être aperçu et bientôt chassé. Il l'eût été sans doute si, dans cette foule, il eût voulu occuper seulement la place d'un indifférent; que serait-ce donc si, maintenant que la divinité se retirait dans un sanctuaire plus intime avec un petit nombre d'élus, il osait pénétrer à leur suite? Le profane, longtemps abrité par la foule, ne saurait où se cacher, et peut-être la divinité indignée de tant d'audace le chasserait-elle non-seulement du sanctuaire, mais lui interdirait-elle l'entrée du temple. Valvins craignait de perdre ce qu'il avait gagné, en voulant avoir davantage. Pour qu'il fût si timide à tenter les chances de ce jeu hasardeux de l'amour, il fallait qu'il y fût bien pauvre et qu'il tînt beaucoup au peu qu'il avait conquis. Du reste, il avait aussi mauvais jeu que possible, et il avait affaire à un antagoniste qui, de son côté, tenait ses cartes trop serrées pour qu'il pût voir que la duchesse ne l'avait guère meilleur. Ainsi, tandis qu'il se désolait de ne pas trouver un prétexte pour se présenter chez la du-

chesse, elle se dépitait de le voir si peu habile à lui désobéir. C'est ce qui amena l'espèce de mezzo-termine auquel Valvins s'arrêta, et qui, par un bonheur qui suit rarement les demi-mesures, lui réussit à merveille.

On doit se rappeler que la majeure partie du régiment de Valvins était à Fontainebleau. Celui-ci trouva fort ingénieux d'aller chez Léonie en passant par son colonel. En effet, il se rend à Fontainebleau, va faire très-officiellement sa visite officielle; puis, deux heures après, il entrait dans le salon de M. de Lesly avec une phrase bien faite, bien arrêtée et qu'il croyait bien ingénieuse. Léonie était dans un coin de ce salon, et, après avoir échangé avec lui un salut glacé, elle avait bien vite baissé la tête sur le livre qu'elle parcourait pour écouter de toutes ses oreilles ce qu'il allait dire.

Valvins s'attendait à cet accueil : il ne fut donc point pris à l'improviste, et resta ferme sur sa fameuse phrase. « Monsieur le marquis, dit-il de l'air le plus charmant qu'il pût se donner, des affaires m'ayant appelé à Fontainebleau, je n'ai pas voulu me trouver si près de votre château sans venir vous présenter mes devoirs. »

Cette introduction, que Valvins avait eu tant de peine à trouver et qu'il croyait si triomphante, fut très-mal reçue du vieux marquis. Celui-ci pensa que, du moment qu'il avait bien voulu inviter M. Valvins, M. Valvins pouvait bien se donner la peine de venir pour lui, et il trouva que cette visite de raccroc était tant soit peu leste et sans façon. M. de Lesly répondit d'abord par une moue fort peu engageante. puis il ajouta d'un ton sec : « Je me félicite, Monsieur, que vos affaires m'aient procuré l'honneur de vous voir. Vous permettront-elles de dîner avec nous? »

L'air du marquis avait démonté Valvins, et il répondit en balbutiant, comme un pauvre garçon qui met pour la première fois de sa vie les pieds dans un salon : « Je craindrais d'être indiscret, et... — Je ne veux pas être exigeant, répliqua le marquis; les affaires commandent, il faut obéir. »

Ce ne fut qu'à cette dernière phrase et à l'accent avec lequel le mot *affaires* fut prononcé que Valvins devina la sottise qu'il avait faite. Quelques secondes plus tôt, et en acceptant l'invitation, si peu gracieuse qu'elle fût, il s'emparait du terrain, du moins pour le reste de la journée, et il pouvait tout réparer ; mais il n'était plus temps, et il en devint si troublé, si gauche, si maladroit, qu'il resta planté devant le marquis sans lui rien dire. Il se retourna à un petit bruit qui partait de l'angle du salon, et vit la duchesse qui, la tête tout à fait cachée dans son livre, étouffait une folle envie de rire. Il y avait une glace près d'elle; il s'y regarda, il

avait l'air d'un nigaud. En tout autre temps la pensée qu'on se moquait de lui eût remis Valvins de son trouble par la colère qu'elle lui aurait inspirée ; mais à ce moment il se sentit malheureux et fut près de pleurer comme un enfant de dix-huit ans. Le dur Valvins était bien changé! Le marquis s'était aperçu du trouble de Valvins et avait vu le rire de la duchesse. Ce brave gentilhomme eut un moment la satisfaction complète de lui-même.

La leçon qu'il venait de donner à Vavins avait porté coup, et la gaieté de Léonie était une approbation qui relevait à ses yeux l'effet qu'il avait produit. Or il prit au marquis un de ces mouvements chevaleresques qui tiennent aux grands cœurs, et il se sentit tout saisi d'indulgence et de bonne volonté pour l'ennemi vaincu. Il vint à son aide et lui tendit la main. Fier de l'avoir renversé, il voulut le relever. Il dit en souriant à Valvins : « Ah çà! commandant, qu'avez-vous donc? — Monsieur le marquis, je crains que ma visite ne vous soit importune, fit Valvins de plus en plus embarrassé, mais en tâchant de reprendre un peu de dignité. — Mon cher monsieur Valvins, dit le marquis d'un ton particulièrement paternel, important et aristocrate, j'aime et je reçois avec plaisir les visites que l'on me fait, mais je suis moins flatté de celles qu'on m'accorde par occasion. — Mais, s'écria Valvins avec une imprudence bien heureuse, je ne suis venu à Fontainebleau que pour vous. — Eh bien! qu'est-ce que vous me parlez donc d'affaires qui vous ont amené...? — Ah! monsieur le marquis, répliqua Valvins d'un ton de petit jeune homme qui s'excuse, une invitation de vous à moi me semblait une si grande faveur, que je tremblais de m'être trompé, que je n'osais en être sûr, et alors je suis venu... — Pour tâter le terrain, fit le marquis en riant. Ah! c'est trop de timidité et de modestie, mon cher commandant; quand un homme comme moi ouvre sa maison à quelqu'un, c'est qu'il l'estime, qu'il l'apprécie, et qu'il le croit de ses amis. — Ah! Monsieur! dit Valvins encore plus troublé de l'excellente tournure que prenait sa visite qu'il ne l'avait été du mauvais effet du commencement. — Je n'ai pas besoin de vous demander si vous nous restez? dit le marquis. »

Valvins salua, puis regarda Léonie ; mais elle était redevenue sérieuse et glacée. A son sens, les choses allaient trop bien pour Valvins. Celui-ci eut donc à subir le coup d'œil impérieux qu'elle lui lança; il comprit qu'il fallait refuser et il allait s'y soumettre, lorsqu'il vit que M. de Lesly avait quitté le salon. Il se retourna alors vers Léonie, et, comme elle tenait les yeux baissés, il lui dit d'une voix désolée : « C'est que M. votre père est sorti... »

Léonie comprit très-bien que cela voulait dire qu'il était prêt à obéir et à refuser, mais qu'il ne le pouvait plus. A ce moment

Valvins lui parut charmant : c'était l'amour tremblant, naïf, d'un cœur enfant. Si elle l'eût osé, elle lui aurait ri au nez, tant elle était ravie ; mais elle se remit immédiatement à son rôle. « Monsieur, il ne fallait pas venir, lui dit-elle durement. — Je trouverai un prétexte pour me retirer, répondit humblement Valvins. — — Un prétexte aussi gauche et aussi maladroit que celui de votre visite sans doute? Je vous en dispense. »

Léonie était furieuse, mais c'était un ordre formel de rester. Le marquis reparut et s'excusa de sa brusque sortie : il avait cru comprendre que Valvins se sentait si déplacé dans une maison du rang de la sienne qu'il n'oserait prendre les mesures nécessaires pour s'y installer, et le marquis avait tout à fait agi en bon prince : il avait fait donner l'ordre au domestique qui tenait les chevaux de Valvins d'aller à Fontainebleau et de rapporter tout ce qui était nécessaire à son maître; lequel demeurerait plusieurs jours au château.

Le marquis ne dit pas un mot de tout cela ; mais, tout grand seigneur qu'il fût, il avait son coin bourgeois de propriétaire, et il dit à Valvins : « Voulez-vous que nous fassions une petite promenade dans le parc? C'était autrefois une belle habitation, et cette maison était un château avant la révolution ; je n'en ai retrouvé que les jardins, et encore sont-ils bien loin de valoir ce qu'ils étaient autrefois. J'ai fait construire ce bâtiment il y a peu d'années. Je sais qu'il offusquait Bonaparte, et il n'a pas tenu à lui que, dans les derniers jours de son règne de sang, il n'ait été renversé de fond en comble. Il y avait envoyé pour cela un bataillon commandé par un officier. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

18174

TABLE

DU PREMIER VOLUME

		Pages.
I.	Le Champ-des-Batailles.	1
II.	Le Sergent.	9
III.	Le Matelot.	15
IV.	Une Mère.	31
V.	Visites.	39
VI.	Le Baron.	43
VII.	Rencontre	54
VIII.	Une Femme.	65
IX.	Suite.	84
X.	Coquine	91
XI.	Transaction impossible.	98
XII.	Un Paravent	101
XIII.	Trompés	106
XIV.	Commentaires.	112
XV.	Le Mari	115
XVI.	Un Ange.	125
XVII.	Encore un	134
XVIII.	Décoration	137
XIX.	Madame Proserpine	142
XX.	Les Étudiants.	149
XXI.	Conversation	155
XXII.	Les Amis.	163
XXIII.	Carmélite	168
XXIV.	Rencontre	172
XXV.	Explication.	178
XXVI.	Rêve éveillé	180
XXVII.	Niaiseries d'amour.	185
XXVIII.	Adresses d'amour.	193
XXIX.	Dénoûment inévitable	198
XXX.	A un autre	202
XXXI.	Séductions	210
XXXII.	Révélation	221
XXXIII.	Une Duègne de province	226

Digitized by Google

Pages.
XXXIV. Secret 233
XXXV. Le Musicien 240
XXXVI. Événement 243
XXXVII. Une Princesse russe 247
XXXVIII. Une Histoire 252
XXXIX. Encore une Histoire 260
XL. Commentaires 267
XLI. Scène militaire 270
XLII. Souvenirs 277
XLIII. Amour tardif 284
XLIV. Flaterites 290
XLV. Premier succès 295
XLVI. Ils se revoient 299
XLVII. Contradictions 304
XLVIII. Hameçon 311
XLIX. Rapprochement 315

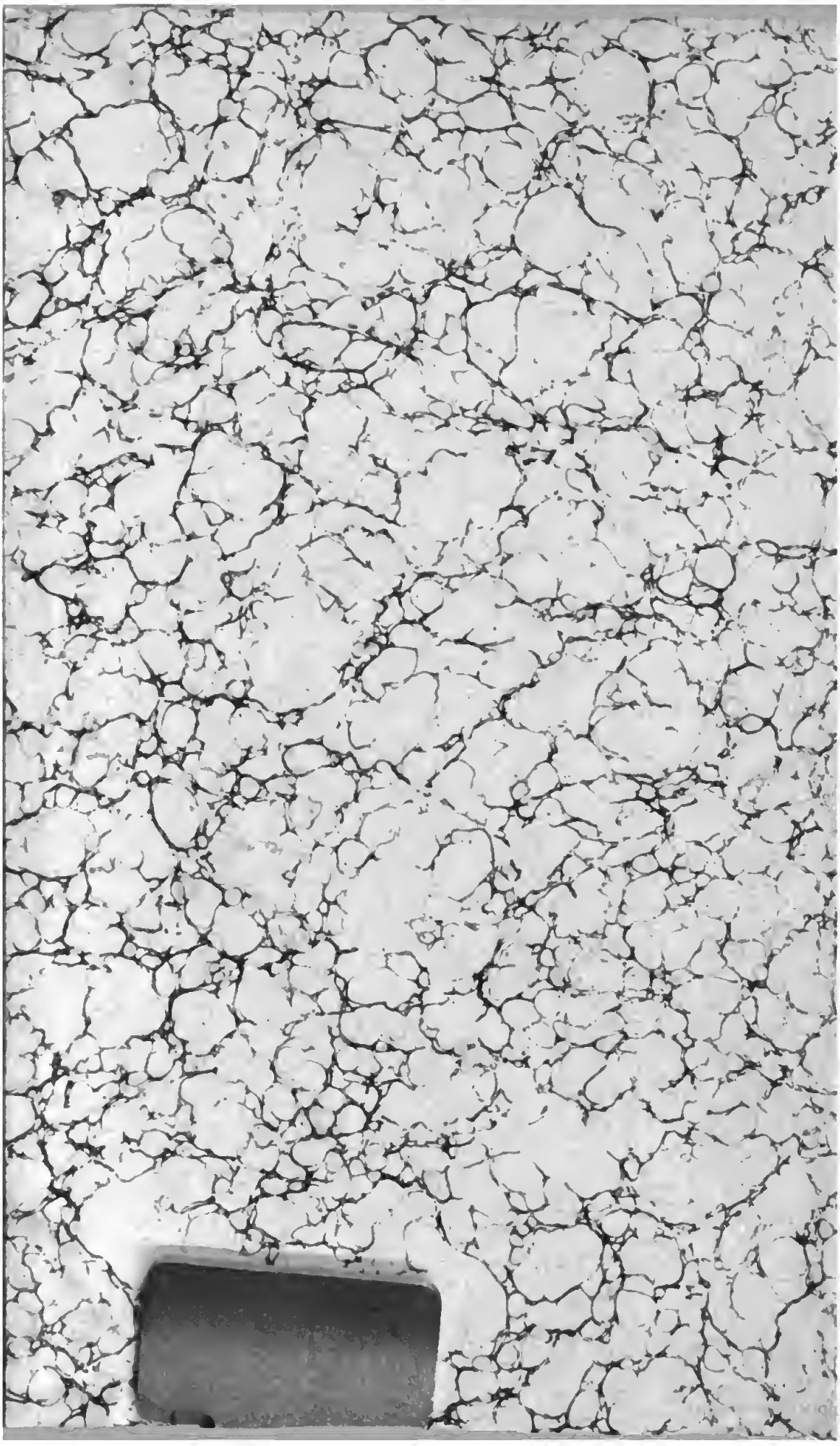
FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BI